



**HAL**  
open science

# Le regard de l'Autre, le regard sur les Autres : Récits de voyage français dans la collection Biblioteca Popular de Cultura Colombiana

Daniel Lopez

## ► To cite this version:

Daniel Lopez. Le regard de l'Autre, le regard sur les Autres : Récits de voyage français dans la collection Biblioteca Popular de Cultura Colombiana. Linguistique. Université Clermont Auvergne, 2022. Français. NNT : 2022UCFAL016 . tel-04381206

**HAL Id: tel-04381206**

**<https://theses.hal.science/tel-04381206v1>**

Submitted on 9 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Clermont-Auvergne

**UFR Langues, Cultures et Communication**

**École doctorale des Lettres, Sciences Humaines et Sociales**

*Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités*  
(IHRIM, UMR 5317 - CNRS)

## **Le regard de l'Autre, le regard sur les Autres**

*Récits de voyage français dans la collection* Biblioteca

Popular de Cultura Colombiana

*Soutenue publiquement par*

*M. Daniel LOPEZ*

Langues et littératures romanes (espagnol)

Thèse dirigée par M. Axel GASQUET, Professeur des Universités, UCA

Co-encadrant, M. Michaël GRÉGOIRE, Maître de Conférences, UCA

Le 10 novembre 2022

Membres du jury :

M. Philippe COLIN, Maître de Conférences, Université de Limoges

Mme Sophie SARRAZIN, Professeur des Universités, Université Paul Valéry  
Montpellier 3

Mme Emmanuelle SINARDET, Professeur des Universités, Université Paris Nanterre

Mme Modesta SUAREZ, Professeur des Universités, Université Toulouse Jean Jaurès



## Résumé

Cette étude vise à donner un aperçu du processus d'incorporation de certains récits de voyage français dans le patrimoine textuel colombien. Il s'agit de cinq récits de voyageurs ayant visité le pays au XIX<sup>e</sup> siècle, inclus dans la collection *Biblioteca Popular de Cultura Colombiana*, publiée par le ministère de l'Éducation nationale de ce pays au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Afin de comprendre pourquoi ces récits de voyage ont pu susciter l'intérêt des cercles intellectuels de l'époque, nous remonterons à des temps antérieurs à la publication elle-même. Ainsi, les récits de voyage apparaîtront comme un outil discursif d'appropriation territoriale initialement déployé par les Européens, qui sera transculturel par les élites *criollas*. Progressivement, ils ont été considérés comme une composante du patrimoine culturel de la nation, c'est pourquoi ils y ont été progressivement incorporés, grâce à des dispositifs tels que la collection éditoriale. Dans le cas de récits écrits dans des langues autres que l'espagnol, la traduction apparaît comme un mouvement de transfert culturel qui implique non seulement un changement du code linguistique, mais aussi tout un réseau complexe d'acteurs et de circonstances. Ainsi, notre intention est de mettre en évidence la série d'événements, de processus, de protagonistes et d'enjeux qui sous-tendent la décision de traduire et d'incorporer ces récits de voyage dans le corpus textuel de la nation.

*Mots-clés : récits de voyage, appropriation, collection éditoriale, transculturation, transfert culturel, traduction.*

## Resumen

El presente estudio pretende ofrecer una visión de conjunto sobre el proceso de incorporación de algunos relatos de viaje franceses al patrimonio textual colombiano. Se trata de cinco relatos de viajeros que visitaron el país durante el siglo XIX, incluidos en la colección *Biblioteca Popular de Cultura Colombiana*, editada por el ministerio de Educación Nacional de ese país a mediados del siglo XX. Con el fin de comprender por qué estos relatos de viaje pudieron suscitar el interés de los círculos intelectuales de entonces, nos remontaremos hasta épocas anteriores a la publicación en sí misma. Así, los relatos de viaje aparecerán como una herramienta discursiva de apropiación territorial desplegada inicialmente por los europeos, que será transculturada por las élites *criollas*. Progresivamente, esos relatos vendrán a considerarse como componente del patrimonio cultural de la nación, razón por la cual irán siendo incorporados a este gracias a

dispositivos como la colección editorial. En el caso de los relatos escritos en otras lenguas diferentes al español, la traducción surge como un movimiento de transferencia cultural que supone no solamente un cambio en el código lingüístico, sino toda una intrincada trama de actores y circunstancias. De este modo, nuestra intención es poner de relieve la serie de eventos, procesos, protagonistas, propósitos y desafíos subyacentes bajo la decisión de traducción e incorporación de estos relatos de viaje al corpus textual de la nación.

*Palabras claves: relatos de viaje, apropiación, colección editorial, transculturación, transferencia cultural, traducción.*

## Abstract

The present study aims to provide an overview of the process of incorporation of some French travel accounts into Colombian textual heritage. It deals with five accounts of travelers who visited the country during the nineteenth century, included in the collection *Biblioteca Popular de Cultura Colombiana*, published by the Colombian Ministry of National Education in the mid-twentieth century. In order to understand why these travel accounts were able to interest the intellectual circles of that time, we will go back to times before the publication itself. Travel accounts will appear as a discursive tool of territorial appropriation initially deployed by Europeans, which will be transculturated by Creole elites. Progressively, they will eventually become considered a component of the nation's cultural heritage, which is why they will be incorporated into it through devices such as the editorial collection. In the case of travel accounts written in languages other than Spanish, translation emerges as a cultural transfer movement that involves not only a change in the linguistic code but a whole intricate network of actors and circumstances. Thus, we intend to highlight the series of events, processes, protagonists, purposes and challenges underlying the decision to translate and incorporate these travel accounts into the textual corpus of the nation.

*Keywords: travel accounts, appropriation, publishing collection, transculturation, cultural transfer, translation.*

## Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier mon directeur de thèse, le professeur Axel Gasquet : sa disponibilité et ses pertinents éclairages ont rendu possible l'aboutissement de ce travail. Je dois également beaucoup à Michaël Grégoire, co-encadrant de cette thèse, pour son regard attentif et ses utiles commentaires.

Ma reconnaissance va aussi à Angélique Gaydier, mon épouse, présence et soutien décisifs dans ce long parcours académique et humain.

Un grand merci également à tous ceux qui ont pu m'accorder leurs temps et soutien, et qui au gré de conversations m'ont aidé à enrichir mon travail : la chercheuse Paula Andrea Marín Colorado ; la professeure Anne Dubet ; mon frère, l'historien Andrés López Bermúdez ; le chercheur Miguel Angel Pineda Cupa ; mon collègue Pedro de Diego González ; et tant d'autres que je peux oublier par mégarde.

Merci enfin à toute l'équipe du département d'espagnol de l'Université Clermont Auvergne qui, peut-être à son insu, a contribué à tracer le chemin de ce travail et de ma propre vie.



« Connaître autrui n'est pas se déraciner, mais doit être une occasion de mieux  
comprendre son propre enracinement »

(Yves Chevrel, *La littérature comparée*)

« Ne faites pas dans ce pays l'incrédule, car vous perdriez de merveilleuses histoires »

(Charles Saffray, *Voyage à la Nouvelle-Grenade*)





## Sommaire

Introduction .....	1
Chapitre 1 : L'incorporation de récits de voyage étrangers dans le corpus textuel de la nation : l'état de la question et considérations théoriques et méthodologiques .....	11
Première partie : Regard impérial, regard national.....	51
Chapitre 2 : Regard impérial : ordonner le monde .....	53
Chapitre 3 : Regard nationalisant : se raconter.....	89
Chapitre 4 : Le regard étranger sur la Colombie du XIX <sup>e</sup> siècle : être raconté .....	131
Deuxième partie : Récits de voyage, récits de la nation.....	165
Chapitre 5 : Des textes pour la nation : collections éditoriales et récits de voyage.....	167
Chapitre 6 : La <i>BPCC</i> : l'action de l'État dans la démocratisation culturelle .....	201
Chapitre 7 : De retour au pays : les récits étrangers dans la section « Viajes » de la <i>BPCC</i> .....	229
Troisième partie : La parole aux voyageurs, la parole aux traducteurs : voyage à travers le XIX <sup>e</sup> siècle en Colombie .....	273
Chapitre 8 : Deux voyageurs du milieu du XIX <sup>e</sup> siècle, deux traductions du XIX <sup>e</sup> siècle .....	275
Chapitre 9 : Voyageurs à l'aube de la république, voyageur de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle, et traductions du XX <sup>e</sup> siècle .....	325
Conclusion.....	385
Bibliographie .....	395
Annexes .....	425



## Introduction

Suite à la désintégration de l'Empire espagnol au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique hispanique a été le scénario d'une reconstitution dans tous les domaines. Les élites intellectuelles des pays naissants se sont ainsi efforcées, progressivement et à différents degrés, de rassembler leur patrimoine scriptural. Un éventail toujours plus large et hétérogène s'est consolidé selon les pays, incluant parfois des récits de voyage d'auteurs locaux et étrangers ayant parcouru les géographies de ces territoires désormais affranchis. Ces récits contribuaient, à leur façon, à définir les caractéristiques naturelles, culturelles et historiques des nouvelles entités censées représenter des communautés nationales en gestation. C'est ainsi que certains récits étrangers ont été incorporés, souvent par le biais de la traduction, dans les corpus scripturaux de ces nouvelles entités en tant qu'éléments concourant à la consolidation d'un sentiment d'appartenance à ces communautés territoriales et culturelles de la part de leurs propres membres. C'est dans cette perspective que s'inscrit cette étude, qui se focalise sur le cas colombien. L'examen de l'intégration graduelle de récits de voyage étrangers dans le patrimoine culturel national colombien, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle notamment, révélera un processus imbriqué d'enjeux identitaires, médiateurs et supports rendant possible, en définitive, l'existence de textes traduits dans un nouveau contexte.

### *La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana* et les récits de voyage français

L'objectif principal de cette étude est d'essayer de comprendre pourquoi certains récits de voyage d'explorateurs français du XIX<sup>e</sup> siècle ont été incorporés à une collection institutionnelle colombienne du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de la collection *Biblioteca Popular de Cultura Colombiana* (dorénavant *BPCC*), éditée entre 1941 et 1952 par le ministère de l'Éducation nationale de ce pays. L'une de ses ambitions était d'offrir au public « des lectures actualisées de textes classiques pour la littérature et l'histoire colombiennes », consolidant ainsi « un modèle d'identité nationale grâce à la divulgation d'un 'canon' littéraire et historiographique » propre (Banco de la República s. d.)<sup>1</sup>. Il

---

<sup>1</sup> Traduit par nos soins. Étant donné le grand nombre de notes de bas de page qui apparaîtront dans ce texte, nous avons choisi le style Chicago méthode auteur/date (références entre parenthèses à l'intérieur du texte renvoyant à une bibliographie à la fin du document) pour le système de citation.

s'agissait, en somme, de réunir et de diffuser la production intellectuelle *colombienne* produite jusqu'alors. Parmi les cent soixante-et-un titres de cette collection (annexe 1), à caractère domestique pour l'essentiel, figurent cependant quelques ouvrages étrangers<sup>2</sup>, dont huit traduits du français, notamment cinq récits de voyageurs français ayant visité le pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (date de première publication de l'ouvrage original et de la traduction de la *BPCC* entre parenthèses) : *Voyage dans la République de Colombie en 1823* de Gaspard Théodore Mollien (1824-1944) ; *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysages de la nature tropicale* d'Elisée Reclus (1859-1947) ; *Voyage à la Nouvelle-Grenade* de Charles Saffray (1872-1948) ; *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud : la Nouvelle-Grenade, Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama* d'Auguste Le Moyne (1880-1945) ; et *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade* de Pierre d'Espagnat (1900-1942). En soit, l'inclusion de récits de voyages étrangers dans une collection nationale n'est pas une nouveauté, au moins en ce qui concerne l'aire hispano-américaine<sup>3</sup>. La particularité dans le cas de la *BPCC* réside dans le fait qu'il s'agirait de la première fois que des récits de voyage étrangers ont été publiés au sein d'une collection officielle colombienne. C'est pour cela que l'inclusion de ces textes au sein de cette entreprise éditoriale épaulée par les instances culturelles gouvernementales d'alors s'avère un fait intéressant : il était question de considérer non seulement ces ouvrages étrangers comme appartenant au patrimoine de la nation<sup>4</sup>, mais aussi de consolider les relations de voyage comme composante de ce patrimoine.

L'inclusion de ces récits de voyage français dans la *BPCC* soulève ainsi une série de questions auxquelles nous tâcherons de répondre dans les pages qui suivent, questions qui, en même temps, articuleront nos réflexions : quand, comment et pourquoi certains récits de voyageurs étrangers notamment ont-ils commencé à être considérés comme des textes « fondateurs » de la nation, méritant de rentrer dans son patrimoine scriptural ? Quels médiateurs et supports ont contribué à intégrer ces récits dans le milieu culturel colombien ? Quels acteurs et instances ont encouragé les traductions de ces récits et dans quel but ? À quelle époque et par qui ces traductions ont-elles été réalisées ? Quels

---

<sup>2</sup> Parmi les 161 volumes, on compte environ douze textes étrangers, notamment des récits de voyage d'auteurs espagnols et français (cf. tableau 2). Deux œuvres classiques de la littérature universelle ont également été publiées dans la collection (l'*Énéide* de Virgile et *Phèdre* de Racine).

<sup>3</sup> À titre d'illustration voir par exemple, pour le cas argentin, Fontana et Román (2011) ou Gustavo Sorá (2010).

<sup>4</sup> La définition du concept de « nation » a fait (et fait encore) l'objet de nombreuses études. Il ne s'agit pas ici d'apporter de nouveaux éléments à ce sujet. Pour nos réflexions nous nous appuyons notamment sur les développements de Benedict Anderson (1996) à propos de l'idée de nation en tant que communauté imaginée.

éléments ont caractérisé ces traductions en espagnol vis-à-vis des récits français ?

Pour essayer de répondre à ces questions et retracer le processus d'incorporation des récits de voyage au patrimoine de la nation, il a fallu opérer un retour en arrière. Cela nous mène, précisément, à proposer les trois objectifs spécifiques de cette étude, qui correspondent à leur tour aux trois parties principales que nous détaillerons un peu plus loin. Énonçons-les pour l'instant dans leurs grandes lignes. Dans un premier temps, il s'agira d'explorer (ne serait-ce que de manière très générale) les fondements de l'intérêt pour les récits de voyage en tant que documents pouvant être intégrés beaucoup plus tard dans le corpus textuel de la nation. En effet, ces textes émergeront comme un dispositif discursif qui, depuis l'arrivée même des Européens en terres américaines, a concouru à l'appropriation du territoire, puis à modeler et à consolider progressivement le sentiment de propriété territoriale, notamment chez les *criollos*<sup>5</sup>. Au fil du temps, les nouvelles nations ont aussi cherché à consolider un patrimoine scriptural propre, dont les récits de voyage feront progressivement partie. Il sera question ensuite d'essayer de mettre en relief les enjeux et les protagonistes du projet éditorial de récupération du patrimoine culturel de la nation accueillant les récits de voyage qui font l'objet de cette étude. Ce sont des dispositifs éditoriaux, des réseaux intellectuels, des intermédiaires culturels, des écrivains-voyageurs et des traducteurs qui constituent une trame complexe sous-jacente à la publication et à la mise en circulation de ces récits de voyage. En troisième lieu, il conviendra de comparer les originaux et les traductions en vue d'identifier et d'analyser les stratégies et les enjeux dans le processus de réécriture, ainsi que de mettre au jour les regards de ces visiteurs français sur la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle. Précisons cependant qu'il ne s'agira pas de retracer de manière détaillée le processus d'incorporation des récits de voyage (notamment étrangers) dans le corpus textuel de la nation, ni de recenser tous les écarts entre les récits originaux et leurs traductions dans la *BPCC*. L'on tentera plutôt de tracer une ligne temporelle aidant à comprendre pourquoi et comment la *BPCC*, par le biais du projet de traduction de ces récits, aurait concouru à asseoir leur présence dans ce corpus.

Le parcours qui vient d'être énoncé nous offre d'ores et déjà certaines pistes de

---

<sup>5</sup> Dans l'Amérique espagnole le mot *criollo* désignait, en principe, les fils d'Espagnols nés dans le Nouveau Monde, donc de lignée européenne directe. Il ne faudrait pas assimiler systématiquement ce terme et son équivalent *créole* en langue française, ce dernier désignant, avec le temps, « toute personne née, quelle que soit son ascendance » dans une des anciennes colonies des régions tropicales de l'Amérique et de l'océan Indien (Dictionnaire de l'Académie française s. d.). C'est pourquoi nous avons préféré garder le terme espagnol et ses dérivés, sauf pour le cas des citations.

réponse à nos interrogations, que nous essayerons de confirmer ou d'infirmer par la suite. Les relations de voyage auraient, en effet, été adoptées par les élites intellectuelles colombiennes (même à un stade proto-national) en tant que dispositif discursif concourant à la réappropriation et à l'agencement territorial et social, ainsi qu'à la consolidation de certaines conceptions sur le devenir du pays particulièrement dans un premier temps. Puis, elles apparaîtront comme composante du patrimoine culturel et historique de la nation servant à affermir le sentiment d'appartenance à une communauté nationale. Or, comme c'est le cas pour de nombreux récits étrangers, cette incorporation s'est faite par le biais de la traduction, raison pour laquelle il s'avère nécessaire d'examiner non seulement la manière dont s'est produite la transposition textuelle, mais surtout les antécédents, les enjeux, les circonstances et les agents qui l'ont rendue possible.

### Le long parcours des récits de voyage de la *BPCC*

Avant de nous consacrer à notre objectif principal, nous fournirons dans une partie liminaire quelques repères concernant l'état de l'art autour des trois axes majeurs de cette étude, à savoir, les récits de voyage, l'histoire éditoriale et les projets culturels, puis la traduction dans une perspective historique. De la même manière, nous poserons les jalons théoriques et méthodologiques qui guideront nos réflexions postérieures. Signalons d'ores et déjà trois concepts clés que nous aborderons en détail dans la partie liminaire et dont l'articulation nous aidera à comprendre le processus d'incorporation des récits de voyage dans le corpus textuel de la nation : appropriation, transculturation et transfert culturel. Insistons simplement pour l'instant sur l'idée que, selon nous, les relations de voyage ont été initialement utilisées en tant qu'outil discursif d'appropriation territoriale de la part des Européens arrivés en terres américaines. Puis, cet outil a été repris dans un mouvement de transculturation par les élites *criollas*, désireuses à leur tour de se réappropriier des terres dont elles se considéraient les héritières légitimes et naturelles. Enfin, certains textes issus des explorations de voyageurs étrangers notamment au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ont fait l'objet d'une démarche de transfert culturel par le biais de la traduction, dans le but de les incorporer au patrimoine textuel de la nation.

Dans cette perspective, il s'avère nécessaire d'esquisser dans les grandes lignes l'évolution des récits de voyage en Amérique. L'Amérique est en quelque sorte une construction européenne, et les récits de voyages ont joué un rôle capital dans l'évolution des imaginaires qui s'y rapportent. Or, les manières de raconter et les stratégies

discursives se sont modifiées au fil du temps. Le choc, l'émerveillement, la relation militaire, les chroniques de la conquête ont progressivement laissé place au discours savant taxinomique et cumulatif. En effet, le XVIII<sup>e</sup> siècle représente un tournant dans la manière de voir l'Amérique, tournant marqué par les idées des Lumières : il était désormais question de raconter l'autre et son milieu à travers le prisme descriptif et *objectif* de la science<sup>6</sup>, dans le préambule d'un projet global d'appropriation et de systématisation. Ce changement de perspective dans le regard des Européens sur le Nouveau Continent, ainsi que l'évolution des événements historiques, a produit un mouvement de réinvention de l'Amérique qui a supposé à son tour une approche renouvelée des voyages et des voyageurs, et ce, des deux côtés de l'Atlantique. La chute graduelle de l'Empire espagnol a avivé l'intérêt des puissances européennes dans la consolidation de leurs projets respectifs d'expansion et de contrôle planétaire, raison pour laquelle des entreprises de voyage de natures les plus diverses ont vu le jour ; pour les élites *criollas* des républiques américaines en devenir, il s'agissait de se réinventer, aussi bien par rapport à cette Europe en expansion que face aux populations qu'elles cherchaient à gouverner. Le voyage (scientifique en particulier) et son récit commencent à émerger en tant qu'élément déclencheur d'un éveil identitaire, ainsi que comme dispositif pour se réapproprier non seulement le territoire auparavant occupé par les Espagnols, mais aussi pour s'octroyer la légitimité de disposer de la nature et des hommes qui l'habitaient. Les groupes dirigeants *criollos* des nouvelles nations ont rapidement compris l'importance de bâtir un appareil discursif et symbolique pour asseoir les bases des sociétés en formation.

Sur le territoire qui deviendrait plus tard la Colombie, plusieurs stratégies ont surgi pour essayer de s'éloigner de la référence à l'ancien pouvoir colonial, ainsi que pour consolider l'idée d'un territoire commun en tant qu'entité symbolique et effective, nécessaire à l'existence de la nouvelle nation. Les voyages à travers le pays tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, initiés en réalité à la fin de la période coloniale, seront l'une des composantes de l'appareil discursif mettant en avant l'idée d'une patrie commune. Dans une sorte d'appropriation, de transposition et d'adaptation des discours des cultures dominantes, des façons d'observer et de raconter, les membres des élites au pouvoir ont fait du voyage et de son récit non seulement un outil admirable de redécouverte et d'unification du territoire, mais également d'autolégitimation et d'autodéfinition par

---

<sup>6</sup> Sur l'évolution de la notion d'objectivité, voir l'ouvrage de Lorraine Daston et Peter Galison (2012).



rapport au reste de la population. De la même manière, le voyage à l'étranger de la part des élites dirigeantes a également émergé comme un champ de bataille idéologique concernant les projets de nation voulue. Les élites locales, confrontées à ceux qu'elles considéraient comme leurs prédécesseurs dans le mouvement inéluctable de la civilisation et du progrès, mais aussi dans le maintien des valeurs traditionnelles, ont pris appui soit sur l'Europe libérale, soit sur l'Europe chrétienne, afin de mettre en avant leurs propres desseins pour le pays. L'appropriation du discours de « l'autre civilisé », grâce aux voyages et aux discours qui en découlaient, a ainsi alimenté les débats autour de la question de la construction nationale au XIX<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, ce siècle connaîtra l'essor du voyage en Amérique et des publications de récits, notamment en Europe. La désarticulation de l'Empire espagnol et le développement des moyens de locomotion ont favorisé l'arrivée de voyageurs des horizons les plus divers. Dans le prolongement du processus déclenché au siècle précédent, il s'agissait de consolider l'expansion de marchés, de développer des réseaux commerciaux, d'explorer les possibilités d'extraction de matières premières, de continuer à accroître les connaissances scientifiques sur ces terres encore en partie inconnues par le lecteur européen. La quête de connaissance et d'exotisme a été, en effet, l'une des motivations de voyage à l'époque.

S'il est vrai que la Colombie d'alors n'a pas connu un flux de voyageurs étrangers comparable à celui d'autres républiques hispano-américaines, nombreux ont été cependant les visiteurs, européens notamment, qui ont parcouru le pays et laissé des traces écrites sur leur passage dans ces contrées. Leur regard, certes souvent réitératif, tributaire d'un lectorat en essence européen, conditionné par l'air du temps, la culture d'origine et la subjectivité, s'est porté aussi sur des espaces, êtres, objets et phénomènes généralement ignorés ou négligés par l'observateur local, dévoilant parfois les incongruences sociales de l'époque. Ainsi, ce regard des représentants des « nations civilisées » a fait l'objet d'intérêt de la part des membres des élites nationales, soit pour être assimilé à leurs visions et projets de nation, soit pour être contesté car portant atteinte à l'image du pays dont elles étaient le guide. Cette tension est manifeste, en l'occurrence, dans les processus d'appropriation de ce regard par le biais de la traduction. Les récits de voyage de visiteurs étrangers pouvaient être articulés au grand projet de réappropriation territoriale et de définition du caractère national ; il fallait cependant, dans plusieurs cas, procéder à des adaptations car au bout du compte, il était question d'asseoir un nouveau discours sur la nation pour mieux fixer ses contours. Quoi qu'il en soit, les cercles intellectuels et politiques colombiens portaient déjà au XIX<sup>e</sup> siècle leur intérêt (certes variable selon le

moment et les circonstances) sur le voyage et son récit comme outils participant à la réappropriation territoriale du pays, ainsi qu'à l'assertion de leur statut en tant que classe dirigeante de la nation opérant un cloisonnement social et spatial. L'avènement du XX<sup>e</sup> siècle marquera un nouveau tournant dans ce mouvement d'appropriation, auquel les récits de voyage ont été articulés : il s'agira alors d'accomplir la tâche encore inachevée de récupération et de consolidation du patrimoine culturel et historique. Les récits de voyage étrangers pouvaient, en ce sens, être éventuellement incorporés à l'ensemble des textes de la nation.

Les élites lettrées colombiennes se sont efforcées depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle de constituer l'ensemble textuel censé représenter la nation. Pour ce faire, il fallait d'abord mettre en place un système d'instruction plus ou moins solide pour créer une communauté de lecteurs susceptible d'adhérer aux discours prônant un héritage culturel partagé, dont les récits de voyage feraient éventuellement partie. En même temps, il était nécessaire d'encourager le développement de l'industrie éditoriale locale afin de pouvoir irradier cette communauté de lecteurs de cet héritage. Les deux processus ont été cependant relativement lents : aléas historiques, manque de ressources, intérêts politiques divergents en matière culturelle, parmi autant d'autres facteurs, ont ainsi entravé le processus d'instruction et de consolidation d'une industrie éditoriale propre. Ce ne sera donc que grâce à une période de relative stabilité et de croissance économique dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, et notamment à l'action déterminée de l'État vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle que les projets éditoriaux et culturels se consolideront réellement. En effet, l'arrivée au pouvoir de la dénommée *República Liberal* (1930-1946) à cette époque a marqué un changement de cap dans les politiques culturelles de l'État par rapport au passé. L'intention des idéologues libéraux en matière culturelle était alors d'inclure tous les secteurs sociaux et de massifier l'accès aux biens culturels, parmi lesquels le livre en tant que vecteur de savoirs, de valeurs partagées et d'une histoire commune. Plusieurs instances et campagnes étatiques ont donc été mises en place de manière harmonisée pour atteindre cet objectif. La *BPCC* a ainsi été l'un des projets phares dans cette volonté affirmée de démocratisation culturelle. Cette collection, marquante et innovatrice dans le domaine éditorial du pays, a mis en relief le rôle capital de l'État aussi bien dans la promotion et le développement du livre national, que dans la récupération et la consolidation du patrimoine scriptural de la nation. Ce mouvement a permis à son tour un relatif élargissement du canon national en dilatant le spectre de ce qui était considéré comme l'héritage culturel du pays à des textes et auteurs étrangers.

Les relations de voyage s'affirmaient comme composante de cet héritage qui comprenait désormais aussi le regard étranger : l'entrée en collection de récits étrangers leur permettait d'être considérés en tant que textes concourant au projet de constitution de l'ensemble des textes de la nation. Or, s'il est vrai qu'il faut mettre en exergue le rôle du dispositif éditorial de la collection et des intermédiaires culturels qui ont favorisé le développement de ce projet, il faudrait en même temps mettre en avant les vecteurs directement concernés dans ce processus de transfert, à savoir, voyageurs et traducteurs. Motivations et contexte du voyage, données relatives aux voyageurs et à la publication originale, époque des traductions, traits biographiques des traducteurs, réseaux intellectuels et éditoriaux qui ont rendu possible leur participation dans le projet de la *BPCC* apparaissent donc comme autant d'éléments (généralement présents dans les instances paratextuelles et métatextuelles) fournissant des pistes de compréhension de la production textuelle des uns et des autres.

Le mouvement allant d'une vision d'ensemble au cas spécifique du transfert des récits français inclus dans la *BPCC* se complète finalement par un examen textuel qui a pour dessein d'articuler le regard sur le pays du XIX<sup>e</sup> siècle proposé par les voyageurs au travail de réécriture des traducteurs. Les caractéristiques propres à chacun de ces regards (qui sont cependant traversés par les intérêts et les conceptions dominantes de l'époque) ainsi que celles des réécritures ont déterminé dans une bonne mesure la démarche de l'analyse. En effet, les récits d'Élisée Reclus et de Charles Saffray partagent l'intérêt exalté pour la nature du pays et une relative ouverture d'esprit au sujet des autres et de leurs réalités. Les traductions respectives, pour leur part, ont été réalisées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle sous des latitudes différentes et accusent une empreinte marquante de deux traducteurs impliqués. Un souci d'adaptation manifeste est ainsi repéré dans certains passages de ces deux traductions. Les autres récits, à savoir ceux de Gaspard Théodore Mollien, Auguste Le Moyne et Pierre d'Espagnat divergent en époque et en perspective : les deux premiers correspondent à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le dernier à la fin du siècle ; les deux premiers révèlent un regard plus pragmatique concentré sur des intérêts factuels, des faits historiques, politiques et commerciaux, tandis que le dernier affiche un caractère plus romancé et lyrique. Cependant, un trait commun les relie : il s'agit de récits traduits au milieu du XX<sup>e</sup> siècle expressément pour la *BPCC*, pour la première fois en espagnol, par un même traducteur. Son travail de traduction s'est caractérisé par une empreinte beaucoup moins prégnante en ce qui concerne son degré d'intervention textuelle. Ainsi, les voix des voyageurs et celles des traducteurs ferment ce

périple qui se veut une invitation à questionner un regard univoque, que ce soit dans le voyage ou dans l'exercice académique, pour, justement, l'élargir et le relier aux multiples acteurs et divers facteurs qu'il faudrait considérer pour essayer de comprendre toute entreprise humaine.



# Chapitre 1

## L'incorporation de récits de voyage étrangers dans le corpus textuel de la nation : l'état de la question et considérations théoriques et méthodologiques

### 1.1 Récits de voyage, dispositifs éditoriaux et traduction

Récits de voyages, histoire éditoriale et projets culturels, puis traduction dans une perspective historique sont donc les trois pivots qui articuleront cette étude. En ce qui concerne la Colombie en particulier, une série de travaux dans chaque domaine a vu le jour, travaux précurseurs pour le développement de notre étude qui doivent être évoqués ne serait-ce qu'à titre indicatif.

#### 1.1.1 La recherche sur les récits de voyage en Colombie

Les recherches sur les récits de voyage en Colombie (aussi bien locaux qu'étrangers) ont connu un développement relativement croissant, notamment depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Gabriel Giraldo Jaramillo, auteur de plusieurs articles sur des voyageurs locaux et étrangers en Colombie et notamment de la *Bibliografía colombiana de viajes* (1957) est en l'occurrence un pionnier en la matière. Cet ouvrage répertorie les relations de voyage écrites jusqu'alors sur la Colombie par des voyageurs-écrivains locaux et étrangers, plus à la manière d'un catalogue que dans une perspective formellement critique. Dans tous les cas, le texte de Giraldo Jaramillo « demeure une référence pour ceux qui s'intéressent aux voyageurs de toutes origines confondues [et a permis] d'ouvrir la brèche aux futures recherches sur les voyageurs dans la région » (Merchán Sierra 2013, 13). On pourrait également affirmer qu'un réel intérêt pour le genre viatique dans le pays se consolide à partir de ce milieu du XX<sup>e</sup> siècle (cf. chapitre 5.3), avec la publication de récits dans la *BPCC* et d'articles et ouvrages comme ceux de Giraldo Jaramillo abordant le sujet dans des perspectives variées. Citons à titre d'illustration quelques-uns de ces textes : *Viajeros extranjeros en Colombia. Siglo XIX* (Carvajal 1970), ouvrage qui présente quelques extraits de récits de voyage étrangers commentés brièvement par l'auteur ; *Représentations de l'Europe et discours national dans les récits de voyages colombiens (1850-1900)* et *Los relatos de viaje a Oriente en el debate político colombiano (1847-*

1875) (Martínez 1995 et 1996)<sup>1</sup>, études plus approfondies du rôle du voyage dans la construction nationale de la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle ; *Viajeros extranjeros por Colombia* (Díaz Granados 1997), ouvrage qui suit le modèle du texte de Carvajal, élargissant aussi bien l'éventail de voyageurs étrangers (plusieurs fragments de récits de voyageurs latino-américains y sont inclus) que les limites chronologiques (du XIX<sup>e</sup> à la fin du XX<sup>e</sup> siècle) ; *La mirada de los franceses* (Melo 2001), *La geografía de los tiempos difíciles: escritura de viajes a Sur América durante los procesos de independencia 1780 - 1849* (Pérez Mejía 2002), *La visión de los otros. Colombia vista por observadores extranjeros en el siglo XIX* (Jaramillo Uribe 2002), études d'extension variable abordant depuis une perspective critique les récits de voyage en tant que bâtisseurs et vecteurs de représentations dont les enjeux auraient une portée plus ou moins importante dans le devenir du pays ; ou encore *Viajeros franceses del siglo XIX en Colombia. Un balance bibliográfico* (Angulo Jaramillo 2007), texte qui renoue en quelque sorte, (en apportant également certains éléments de réflexion) avec l'idée de recensement inaugurée par Giraldo Jaramillo. Ce rapide (et à l'évidence insuffisant) survol au sujet des ouvrages et articles traitant des relations de voyage en Colombie met cependant en relief un double intérêt des chercheurs dans le domaine, insistons, intérêt particulièrement croissant depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. D'un côté, la volonté de cataloguer et de mettre en circulation les récits de voyage sur le pays, composés par des écrivains-voyageurs locaux et étrangers de toutes les époques, et plus particulièrement du XIX<sup>e</sup> siècle. D'un autre côté, l'approfondissement dans les réflexions concernant le rôle et les enjeux portés par les entreprises de voyage et des voyageurs eux-mêmes, particulièrement lors du XIX<sup>e</sup> siècle, période clé pour la compréhension des processus de consolidation nationale.

---

<sup>1</sup> Frédéric Martínez est également l'auteur de l'ouvrage *El nacionalismo cosmopolita. La referencia europea en la construcción nacional en Colombia, 1845-1900* (2001), qui fait ressortir le rôle du voyage en Europe et son récit dans la consolidation nationale au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 1.1.2 La recherche sur l'industrie éditoriale en Colombie

L'examen des promoteurs, supports et dispositifs éditoriaux qui ont accueilli et mis en circulation les textes des écrivains-voyageurs aussi bien locaux qu'étrangers s'avère être un élément indispensable dans cette étude. Des travaux traitant indirectement de ce sujet (et plus largement celui de l'histoire de l'édition en Colombie) ont vu le jour récemment. Mentionnons par exemple *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia: siglos XVI-XXI* (Guzmán Méndez et al. 2018), ouvrage qui retrace les aléas et les enjeux de l'industrie éditoriale dans le pays en l'illustrant avec plusieurs cas concrets ; ou encore *Editar en el siglo XX en Colombia. La selección Samper Ortega de literatura colombiana* (Pineda Cupa 2019), étude qui se focalise sur ce recueil marquant dans l'histoire intellectuelle et éditoriale du pays, paru pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et qui a été un antécédant direct de la *BPCC* (cf. chapitre 5.2). Mais ce sont surtout Renán Silva, avec une prolifique série de publications, et Paula Marín Colorado qui ont examiné en détail le mouvement de promotion culturelle pendant la *República Liberal*, mouvement qui a permis à son tour l'émergence du projet éditorial de la *BPCC*. Leurs travaux fournissent des pistes fondamentales pour le développement de cette recherche. Silva a en effet écrit plusieurs ouvrages et articles sur le monde éditorial et ses promoteurs en Colombie à l'époque de la parution de la *BPCC*. Citons à titre d'exemple *El libro popular en Colombia, 1930-1948. Estrategias editoriales, formas textuales y sentidos propuestos al lector* (2008), et *República Liberal, intelectuales y cultura popular* (2005). De la même manière, Marín Colorado compte parmi ses productions un article particulièrement important pour notre étude : *La colección Biblioteca Popular de Cultura Colombiana (1942-1952). Ampliación del público lector y fortalecimiento del campo editorial colombianos* (2017a). Le texte de Marín Colorado, en plus de fournir des données d'ordre général concernant l'évolution, le contexte, les promoteurs, la composition et le fonctionnement de la collection, met en relief son caractère innovateur : son but étant d'une part d'élargir la communauté de lecteurs faisant du livre un objet familier et accessible à tous ; d'autre part, il était question d'assurer la survie économique de cette entreprise éditoriale résolument soutenue par l'État, grâce à la vente et aux prix modiques des volumes de la collection.

### 1.1.3 La recherche sur l'histoire de la traduction

Un intérêt croissant dans le domaine de l'histoire de la traduction au niveau général



en Amérique latine est certes constatable, mais il s'agit d'un domaine de recherche où il reste beaucoup à faire. Gertrudis Payàs signale à ce sujet que la traduction en Amérique latine a contribué à « crear identidades [pero] pese al alcance de estas funciones y al peso ideológico de esta práctica, los estudios sobre las funciones de la traducción en la historia latinoamericana son escasos » (Payàs 2007, 27). De la même manière, Birgit Scharlau affirme que

América Latina es concebida como cultura de traducción -pero al mismo tiempo ha habido y sigue habiendo evidentes dificultades para pensar la actividad de traducir en América Latina como tema y problema. Los estudios en este campo han sido escasos durante mucho tiempo. De ningún modo puede hablarse de una compacta tradición de investigación. Trabajos recientes muestran que incluso en América Latina la investigación sobre el tema de la traducción en general y la traducción literaria en particular es relativamente limitada [...]. Pero tampoco fuera de América Latina se le ha concedido mayor atención al tema. (Scharlau 2004, 18)

En fait, bien qu'il soit évident que l'activité traductrice a été intense en Amérique latine depuis la période d'exploration espagnole, en passant par l'époque des indépendances où elle a joué un rôle important dans la consolidation politique et culturelle des nouvelles nations, puis fournissant des modèles pour l'existence de la littérature latino-américaine elle-même<sup>2</sup>, l'histoire de la traduction dans cette aire culturelle n'a pas été un objet d'étude assez exploité. Un changement est en train de s'opérer depuis quelque temps, grâce entre autres raisons à un décentrement par rapport à la notion traditionnelle de centre et de périphérie, en d'autres termes, à « una descolonización epistemológica » qui permet que l'Amérique latine soit « percibida (como sujeto y objeto del saber) con mucha mayor nitidez por una comunidad científica internacional » (Scharlau 2004, 24)<sup>3</sup>.

De même, un changement dans les approches théoriques et méthodologiques concernant la pratique traductive en générale (dont nous parlerons par la suite) a mis en évidence la nécessité d'envisager la traduction dans l'aire latino-américaine non plus « de

---

<sup>2</sup> Scharlau qualifie en effet la culture latino-américaine comme une « 'cultura de traducción' -siempre a condición de que no se piense aquí la traducción como mera copia de modelos foráneos, sino se opere con un concepto relativamente amplio y libre de traducción que atiende a las necesidades e intereses culturales latinoamericanos » (Scharlau 2004, 18).

<sup>3</sup> Georges Bastin fait le constat d'une attitude eurocentrique même chez les chercheurs hispano-américains et, en même temps, il les encourage à développer des modèles interprétatifs propres : « The history of translation in Hispanic America is for the most part unknown to the rest of the world and, even more discouraging, to Hispanic Americans themselves. [...] The cause is, of course, a somewhat xenophile attitude on the part of many Latin American scholars, rooted in a long tradition of a Eurocentric orientation in Latin American culture as a whole. Moreover, the Eurocentric manner in which translation studies as a field has developed compels Latin American scholars to study European or North American issues, as well as to adopt foreign models to explain local matters, because this is the only means of participating in translation studies discourses. The time has come to study translation using local models (whether inspired by literary criticism, sociology, or philosophy) as the most appropriate way to interpret local realities » (Bastin, Echeverri et Campo 2010, 62).

modo abstracto y sistemático (*in vacuo*), o sea, solamente en comparación con el original », mais plutôt « en su carácter histórico y contingente, como acontecimiento en un determinado tiempo y espacio (*in situ*) » (Scharlau 2004, 19). En conséquence, quelques recherches à ce sujet ont vu le jour au cours des dernières décennies. Des travaux des auteurs tels que Patricia Willson, Gertrudis Payàs, Andrea Pagni et Georges Bastin en sont la preuve. Georges Bastin de l'Université de Montréal est, en l'occurrence, l'un des pionniers dans la recherche en histoire de la traduction en Amérique latine. Le site *HISTAL (Histoire de la traduction en Amérique latine)*<sup>4</sup> sous sa direction, propose par exemple des ressources, des indications bibliographiques et des documents relatifs à l'histoire de la traduction en Amérique latine allant de la conquête jusqu'à l'époque actuelle.

#### 1.1.4 Récits de voyage et traduction

Pour ce qui est de la relation entre traduction et littérature de voyage en particulier, quelques études de cas sur l'aire latino-américaine ont été publiées dans les années 2000. Évoquons en l'occurrence les travaux sur l'Argentine de Gustavo Sorá, *Traducir la nación: Gregorio Weinberg y el racionalismo del pasado argentino* (2010), et celui de Patricio Fontana et Claudia Román, *Libros en movimiento: Ediciones, traducciones y colecciones de viajeros a la Argentina* (2011). De la même manière, il faudra mentionner ici un projet en cours à ce sujet, dirigé par Georges Bastin : *Le regard de l'Autre : les récits de voyage en traduction au Venezuela et en Colombie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*<sup>5</sup>. L'étude des processus de traduction de récits de voyage, les enjeux identitaires qui y sont soulevés et les acteurs qui peuvent y être impliqués, semblerait alors être un champ encore inexploré dans le domaine de l'histoire de la traduction en Colombie. En effet, si l'on peut constater un développement graduel dans les recherches concernant les récits de voyage en Colombie, ainsi que dans le domaine de l'histoire éditoriale, il semblerait que les études concernant les processus de traduction dans une perspective historique en Colombie sont rares<sup>6</sup>, voire inexistantes en ce qui concerne la traduction de récits de

---

<sup>4</sup> Voir <http://www.histal.net/>. Il existe d'autres sites consacrés à l'histoire de la traduction soutenus par des institutions académiques espagnoles et latino-américaines. Mentionnons par exemple le *Portal de Historia de la Traducción en España* PHTE (<http://phte.upf.edu/>), et le *Portal la Traducción Ibérica y Americana* (<http://www.traduccionliteraria.org/>).

<sup>5</sup> Voir <http://www.histal.net/es/projets/>.

<sup>6</sup> « [...] son realmente pocos los estudios que se han llevado a cabo sobre la traducción durante el Encuentro y Conquista, así como durante el Período Colonial. El periodo más estudiado es el siglo XIX [...]. Sin embargo, a excepción de Miguel Antonio Caro, Rafael Pombo, Soledad Acosta de Samper y Candelario Obeso, se han efectuado pocos estudios de carácter traductológico relativos a los traductores colombianos

voyages, vu sans doute la spécificité du sujet. Quelques chercheurs ont néanmoins fourni des efforts pour faire connaître des acteurs et événements significatifs dans l'histoire de la traduction colombienne (bien que non associés aux récits de voyages). Citons à titre d'exemple *El Catecismo de Fray Luis Zapata de Cárdenas (1576), traducción cultural: Tentativa de comprensión de la historia cultural y religiosa de Colombia* (Pulido 2015) ; *Una investigación en historia de la traducción: cuatro traductores colombianos del siglo XIX* (Montoya, Ramírez et Ángel 2006) ; *Soledad Acosta de Samper y su papel en la traducción en Colombia en el siglo XIX* (Aguirre 2004) ; et *La traducción en el siglo XIX en Colombia* (Orozco 2000). Or, si pour le cas colombien on peut affirmer que l'étude des récits de voyages dans une perspective traductologique prenant en compte les réseaux d'agents et les circonstances qui les rendent présents dans leur nouveau contexte reste un domaine de recherche à développer, au niveau international, ce sujet a pourtant éveillé un certain intérêt lors des dernières décennies. Le caractère « mineur » de la littérature de voyages ainsi que l'hybridité du genre font peut-être qu'il y ait relativement peu d'études recoupant littérature de voyage et traduction. Il faut cependant mentionner par exemple les travaux de Michel Cronin, *Across the Lines: Travel, Language, Translation* (2000), celui de Francisco Lafarga, *Literatura de viajes y traducción* (2007), ou celui de Martin et Pickford, *Travel Narratives in Translation* (Martin et Pickford 2012), qui proposent des réflexions générales et des études de cas (relevant de l'aire européenne en particulier) à ce sujet. Notons au passage le rapprochement proposé par ces auteurs entre récit de voyage et traduction, entre voyageur et traducteur. Cronin déclare par exemple :

The translating agent like the travellers straddles the borderline between the cultures [...]. Translator as intercultural mediators have for centuries experienced the creative tension between travel, language and translation in the elaboration of culture and identity. (Cronin 2000, 3-6)

Martin, A. et Pickford, pour leur part, reprennent les propos de Susan Bassnett qui souligne l'étroite relation entre traduction et littérature de voyage : « both translation and travel writing are hermeneutic activities, which involve process of exploration, of uncovering and discovering. Both are activities that involve different kinds of cross-cultural contact » (Martin et Pickford 2012, 1). Lafarga soutient pour sa part que

el relato de viajes conlleva un proceso intrínseco de traducción por parte de su autor, que se enfrenta a unos usos culturales y lingüísticos que no le son propios - ni tampoco a sus lectores - y debe tomar decisiones dentro de un amplio abanico que va desde el respeto a la realidad hasta su adaptación al contexto de llegada. (Lafarga

---

y no se ha recuperado ni analizado suficientemente el material traductivo » (Montoya 2014, 47).

2007, 2)<sup>7</sup>

Ainsi, écriture de voyages et traduction ont pour objet de rendre familier ce qui est inconnu dans la culture du voyageur pour répondre, dans une mesure ou une autre, à ses attentes. De cette façon, la littérature de voyage apparaît comme un terrain d'étude offrant de vastes perspectives du point de vue traductologique et culturel :

It is not accidental that the genre of travel literature is providing such a rich field for exploration by both translation studies and cultural studies practitioners, for this is the genre in which individual strategies employed by writers deliberately to construct images of other cultures for consumption by readers can be most clearly seen. (Bassnett et Lefevere 1998, 138)<sup>8</sup>

Or, comme nous le verrons par la suite, ce type d'approches établissant un lien entre mobilité spatiale et linguistique aussi bien de nature théorique (c'est-à-dire, procurant des connexions métaphoriques entre ces deux concepts) qu'appliquée (en tant qu'ensemble de pratiques), devient possible grâce à l'irruption de courants qui envisagent la traduction en tant que processus culturel et non strictement (et seulement) linguistique (Polezzi 2009, 172). Il convient donc à présent d'évoquer les réflexions de quelques auteurs à propos des trois axes articulant cette étude, dont l'enchaînement nous a permis de mettre en exergue les notions qui orienteront nos propos.

## 1.2 Récits de voyage, appropriation, transculturation et transfert culturel

Quelques travaux offrant une perspective large et des pistes théoriques et historiques concernant directement la littérature de voyage ont servi de point d'appui pour construire notre démarche. De même, des travaux d'autres auteurs, qui n'étudient pas spécifiquement la littérature de voyage mais dont les développements variés peuvent apporter des éléments d'interprétation à notre étude, viennent compléter ce premier

---

<sup>7</sup> D'autres auteurs, n'ayant pas nécessairement abordé les récits de voyage depuis une perspective traductologique, mettent également en exergue le rapprochement entre le voyageur et le traducteur. Gasquet évoque en l'occurrence la position interstitielle du voyageur en tant que traducteur entre cultures qui traduit non seulement des langues mais aussi des normes, des codes moraux et des comportements anthropologiques (Gasquet 2015, 54-55). Ouellet reprend les propos de Lamartine dans *Voyage en Orient*, qui compare le voyageur au traducteur : « voyager, c'est traduire ; traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme du lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature ou les monuments humains donnent au voyageur » (Ouellet 2010, 19).

<sup>8</sup> Ces propos pourraient être complétés par ces observations : « The map-maker, the translator and the travel writer are not innocent product of texts. The works they create are part of a process of manipulation that shapes and conditions our attitudes to other cultures while purporting to be something else [...]. Map makers produce texts that can be used in very specific ways, translators intervene in the interlingual transfer with every word they choose, travel writers constantly position themselves in relation to their point of origin in a culture and the context they are describing » (Bassnett 1993, 99).

moment de notre processus de réflexion.

### 1.2.1 Récits de voyage et appropriation

Dans le premier cas, des essais d'auteurs tels qu'Odyle Gannier (*La littérature de Voyage*, 2016), ou Axel Gasquet (*Bajo el cielo protector: la literatura de viajes*, 2015) fournissent d'importantes observations aussi bien sur les caractéristiques générales de ce genre éclectique que sur sa propre évolution à travers le temps et les enjeux identitaires et culturels qu'il véhicule. D'autres chercheurs, tout en mettant également en relief ces aspects, concentrent leurs réflexions sur certaines époques ou aires culturelles en particulier. Tel est le cas par exemple de l'ouvrage de Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique. Au carrefour des genres XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles* (2010) ; du travail collaboratif dirigé par Michel Bertrand et Laurent Vidal, *À la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances* (2002) ; ou de l'ouvrage de Juan Pimentel à propos du lien étroit entre les idées des Lumières et le voyage, *Testigos del mundo. Ciencia, literatura y viajes en la Ilustración* (2003). Précisément, le texte déjà canonique dans l'étude de la littérature de voyage, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation* de Mary Louise Pratt (1992), met en exergue cette éclosion du voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle et ses implications dans l'entreprise de contrôle planétaire de la part de l'homme occidental.

Dans le deuxième cas, nous avons pris appui en l'occurrence sur les développements à propos de la construction de l'altérité, (sujet indissociablement lié aux voyages) de Tzvetan Todorov dans son essai *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine* (1989) ; ou encore sur le célèbre ouvrage d'Edward Saïd *Culture and Imperialism* (1994), où l'auteur aborde la relation entre culture et expansion de l'Occident à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. De la même façon, les considérations de Benedict Anderson sur l'émergence des nationalismes dans son étude *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine de l'essor du nationalisme* (1996) ont mis en évidence l'articulation entre le voyage et son récit et la consolidation de sentiments d'appartenance à un territoire commun. En ce sens, des travaux comme celui de Samir Boumediene, *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde* (2009), ou encore celui de Philippe Colin, *Du paysage de l'un à l'autre du paysage. Discours du paysage, pouvoir et identité(s) en Colombie au 19<sup>ème</sup> siècle* (thèse doctorale 2009), ont à leur tour fait ressortir l'importance et l'évolution du discours et des expéditions

scientifiques dans les processus d'appropriation et de contrôle territorial.

Ce survol rapide et, encore une fois, certainement incomplet des recherches ayant trait directement ou indirectement aux récits de voyage avait pour but de mettre en relief le point commun qui traverse les réflexions de ces auteurs et tant d'autres : la relation intrinsèque entre le voyage et l'idée d'*appropriation*, notion que nous définirons concrètement un peu plus loin et qui, soit dit d'emblée, ne saurait être réduite à un sens univoque et serait dotée d'un caractère dynamique. L'expérience du voyage et sa mise en récit ont fonctionné en effet comme une grille permettant d'appréhender et de s'appropriier le monde. Cette grille a ainsi contribué aussi bien à l'autodéfinition de l'Occident qu'à la détermination et à la consolidation de son emprise au niveau planétaire : « Si ha habido una escritura en la que ha quedado depositada la mirada de Occidente sobre el mundo, su manera de describirlo y de *apropiarse* de él, es obviamente la literatura de viajes » (Lucena Giraldo et Pimentel 2006, 25)<sup>9</sup>. Les Lumières ont signalé, en l'occurrence, un point d'inflexion dans la manière de concevoir le voyage même et son écriture, et ce jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la transition du Moyen Âge à l'Époque moderne, dans le mouvement expansif de l'Occident à travers les voyages, le merveilleux cède progressivement la place à la volonté de rationalisation. La découverte du Nouveau Monde, et *in extenso* les entreprises de découverte et colonisation partout ailleurs, et par conséquent l'idée de faire le tour de la planète, de la mesurer, de se l'approprier, détermine ce graduel passage du mythe<sup>10</sup> à la connaissance scientifique, instauré définitivement par les Lumières :

la Ilustración resolvió la definitiva incorporación de los otros mundos en el suyo propio y concluyó el desplazamiento emprendido en el Renacimiento, cuando comenzaron los tiempos modernos. [Así] El viaje será encumbrado puesto que soporta y hace visible esa aventura intelectual - ese movimiento - con que las Luces se identifican. El transcurso de la razón, su hazaña emancipadora, se expresará una y otra vez a través del viaje. (Pimentel 2003, 14-15)

Des entreprises ayant eu lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle comme les expéditions géodésiques pour déterminer la forme exacte de la Terre témoignent de cette volonté de rationalisation et d'appropriation de la planète amorcée par l'Occident.

Or, un changement de statuts concernant les voyageurs devait également s'opérer : si auparavant ils étaient souvent assimilés aux conteurs de fables merveilleuses d'un

---

<sup>9</sup> Les italiques n'apparaissent pas dans l'original.

<sup>10</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle (et même postérieurement), le mythe continue à être alimenté en tant que possibilité qui comble « las expectativas colectivas de la cultura de la expansión europea [...]. [L]a ciencia de la Ilustración, antes de erradicar el mito, lo alimentó y lo recreó » (Pimentel 2003, 19).

ailleurs également fantastique, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ils deviendraient peu à peu témoins autorisés et compilateurs fiables de faits naturels, des lecteurs directs du Livre de la Nature suivant les prémisses des Lumières (Pimentel 2006, 104-105). Le mouvement expansif de l'Occident depuis le XVI<sup>e</sup> siècle impliquait nécessairement le concours des voyageurs. Il fallait donc les investir d'un prestige scientifique, technique et discursif qui ferait d'eux les émissaires du « monde civilisé ». De cette façon, la relation de leurs expériences autour de la planète n'appartiendrait désormais plus au registre du merveilleux, du fantastique, de l'invention, mais au témoignage objectif du monde naturel et des réalités physiques. Ainsi, « el libro de viajes fue cultivado, escrito y leído a lo largo del siglo XVIII como jamás lo había sido antes », car dans le mouvement d'emprise de l'homme occidental des Lumières, le discours de la science et la connaissance de la nature s'installent dans la sphère publique (Pimentel 2003, 215-216)<sup>11</sup>. La circulation de récits de voyage, l'élargissement progressif de leur public lecteur, vont ainsi contribuer à la construction d'une altérité à partir de la confrontation avec des réalités étrangères qui consolide la sensation d'appartenance à une culture cosmopolite et commune, celle de l'Europe des Lumières où la science règne en tant que discours distinctif de civilité. Les récits de voyage, en faisant des lecteurs des témoins virtuels du monde, portent ainsi l'idée d'homogénéisation du globe, d'une nouvelle patrie planétaire, et de sa logique appropriation par les représentants de la raison, non plus sous le signe de la conquête mais suivant une prétendue volonté philanthropique et un instinct de curiosité (Pimentel 2003, 245-248).

Le discours scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle va ainsi profiler le modèle souhaité aussi bien des voyageurs que de leurs récits, modèle qui perdurera dans le temps. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Alexander von Humboldt, puis Charles Darwin vont en l'occurrence incarner l'aboutissement de ces canons littéraires et scientifiques. Le voyage scientifique semble ainsi contribuer à subsumer la diversité de faits naturels et humains sous la bannière de la raison, sous l'égide de l'homme « civilisé ». Le paradigme scientifique consolidé au XVIII<sup>e</sup> siècle continuera alors à marquer de son empreinte la pratique du voyage tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, un déplacement dans la manière d'approcher et de raconter le voyage aura lieu à partir du milieu du siècle : « ya a mediados del XIX la

---

<sup>11</sup> À cela on pourrait ajouter : « Es observando el viaje como empresa literaria y como género reformulado en el siglo XVIII con un acento y en una dirección muy característica, que podemos acercarnos a la dimensión de una narrativa cuyo éxito quizás radique en cómo supo resumir y predicar los valores y las aspiraciones de la propia Ilustración » (Pimentel 2003, 216).

alquimia del pensamiento inductivo positivista y la expansión colonial de las potencias europeas dará nacimiento a las disciplinas antropológicas y etnográficas » (Gasquet 2015, 34). En fait, déjà depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle la justification anthropologique et ethnographique commençait à se dessiner : les régions découvertes ayant été appropriées et classées suivant les paradigmes scientifiques, le regard de l'homme éclairé s'est ensuite posé sur ces territoires « con una mezcla de condescendencia paternalista y arrogancia civilizada » (Gasquet 2015, 34). Le discours scientifique et philanthropique porté par les voyages concourait de cette façon au mouvement d'appropriation planétaire de la part de l'Occident et à la propagation de ses archétypes en tant que système de valeurs prétendument universel.

Des auteurs tels que Saïd, Pratt<sup>12</sup> et Todorov mettent ainsi en évidence les fonctions des récits de voyage dans la pratique colonialiste et expansionniste de l'Europe en tant qu'instrument discursif du savoir et du pouvoir dans la représentation de l'autre (Colombi 2010, 302). Maints cas illustreraient les fondements de cette approche, mais il conviendrait aussi d'envisager les récits de voyage dans une perspective non exclusivement verticale où celui qui raconte est toujours l'Européen. En fait, Saïd lui-même soutient que s'il est vrai que « stories are at heart of what explorers and novelists say about strange regions of the world; they also become the method colonized people use to assert their own identity and the existence of their own history » (Saïd 1994, xiii). En ce sens, et suivant les pistes de réflexion précédentes, un premier point de jonction entre les notions d'*appropriation* et celle de *transculturation*<sup>13</sup> émerge en tant que repères théoriques aidant à interpréter le phénomène de saisie territoriale voire humaine (de la part des Européens, puis des élites *criollas*) auquel a participé le dispositif discursif des récits de voyage. Ensuite, dans le dessein de compréhension d'insertion des récits dans le corpus textuel de la nation, nous avons été amenés à examiner l'idée même de collection éditoriale et, de manière plus large, celle de *transfert culturel*. Ce dernier concept, comme nous le verrons par la suite, nous a permis d'envisager la pratique traductive en tant que phénomène culturel où s'enchevêtrent multiples agents et considérations qui dépassent le

---

<sup>12</sup> Ces deux auteurs sont fréquemment cités en tant que représentants des études postcoloniales, courant développé en particulier depuis les années 1980 dans le monde anglosaxon qui aborde l'héritage culturel issu des différents processus de colonisation occidentaux à travers le monde depuis une perspective critique.

<sup>13</sup> Même si cette notion a été revisitée et parfois contestée, surtout comme outil d'analyse des réalités actuelles latino-américaines (cf. par exemple Moraña 2017), ses développements s'avèrent intéressants pour aborder le sujet dont nous parlons. En effet, avec la théorie de transculturation, une série de notions se développe de manière concomitante et « apuntan a la crítica de las culturas nacionales y de la modernidad, que enmarcara el surgimiento de estas como parte del proyecto continental de establecimiento y consolidación de la república criolla » (Moraña 2017, 155).



cadre strictement langagier. Il est temps à présent de définir ces trois notions (appropriation, transculturation et transfert culturel) et de faire ressortir leur articulation en tant qu'outil théorique aidant à la compréhension du cas étudié.

### 1.2.2 Appropriation

La notion d'appropriation<sup>14</sup> comporte deux traits dominants : l'idée de rendre propre, et celle d'adapter à des fins spécifiques. Les dictionnaires spécialisés (notamment géographiques<sup>15</sup>) ajoutent un élément essentiel à la définition de ce concept, tout en renforçant sa double dimension : l'idée de territoire. Ainsi, l'appropriation est définie, d'un côté, comme la prise de possession territoriale individuelle ou collective, qui est souvent source de conflit ; d'un autre côté, on parle de l'action de l'individu ou de la collectivité sur l'espace possédé, en d'autres termes, de l'adaptation par l'affectation de l'espace à une activité ou une production déterminée, ce qui crée la division spatiale du travail et produit de la différence aussi bien à l'échelle micro-locale que régionale. De ce fait, les notions d'appropriation, de territoire et d'identité sont étroitement liées, puisque le territoire (notion à la fois juridique, sociale, culturelle et affective) « implique toujours une appropriation de l'espace » ; et, en même temps, ce territoire approprié va souvent de pair avec l'idée de l'identité « qu'a l'individu de lui-même et de son environnement social » (Brunet, Ferras et Théry 1993, 480-267). L'appropriation du territoire vise donc non seulement à sa gestion et à son aménagement, mais également « à conforter le sentiment d'appartenance, [elle] aide à la cristallisation de représentations collectives » (Brunet, Ferras, et Théry 1993, 480). En d'autres termes, l'appropriation territoriale favorise la genèse de l'identité grâce aux recensements, aux dénominations, aux codifications du territoire<sup>16</sup> et, par extension, des gens qui l'habitent ou qui en

---

<sup>14</sup> Cette notion est souvent vue à travers un prisme négatif. Cependant, ce que nous voudrions souligner ici, c'est son caractère pragmatique et l'idée d'adaptabilité, présente dans les toutes premières acceptions du mot : « A. – [L'idée dominante est celle d'adaptation] Action d'adapter quelque chose à un usage déterminé. [...] Action d'approprier, d'adapter quelque chose à une destination précise » (CNRTL 2012a).

<sup>15</sup> Voir par exemple Brunet, Ferras et Théry (1992) ; Serfaty-Garzon (2003) ; et Veschambre (2005). Il faudra signaler d'emblée que le concept d'appropriation a également été adopté en traductologie pour expliquer le phénomène d'effacement de l'auteur de l'ouvrage original dans la traduction, qui fonctionnerait ainsi comme un produit indépendant du texte source (Vandal-Sirois et Bastin 2012). Cette dernière idée d'appropriation ne rentrera pas dans nos considérations, conformément aux caractéristiques des récits étudiés.

<sup>16</sup> On pourrait aisément faire un rapprochement entre le rôle du géographe et celui du voyageur en tant que « dispensateur d'identité » : « Le géographe, longtemps réduit au simple rôle de greffier du territoire, est par ailleurs l'un des plus vieux dispensateurs d'identité, à travers les dénombremens qui sont les siens, les identifications de terres nouvelles et leurs désignations (au détriment, souvent, de l'identité définie par les habitants mêmes), à la codification de l'espace qu'il propose. Car l'homme a pour ambition de se 'graver' (s'inscrire) dans l'espace, d'y imprimer sa marque, de le baliser et donc d'y produire un territoire, cette

seraient « absents ». Les récits de voyage peuvent ainsi être conçus comme des appareils discursifs concourant à l'appropriation et à l'organisation territoriale. Nous verrons en effet que le dispositif discursif des voyages (soit sous forme de chroniques et récits scientifiques, soit sous forme de récits de vulgarisation) a participé à la familiarisation des terres américaines de la part des Européens en vue de leur appropriation effective et symbolique et que, au fil du temps, ce dispositif a été adopté par les élites *criollas* pour, à leur tour, se réappropriier un territoire qu'elles considéraient comme leur appartenant de plein droit dans un mouvement de *transculturation*.

### 1.2.3 Transculturation

Cette notion, étroitement liée aux études culturelles a été originalement développée par l'ethnomusicologue cubain Fernando Ortíz dans son essai *El Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* (1940), ouvrage consacré « a la comprensión y al conocimiento de los componentes de la sociedad cubana » (Moulin-Civil 2005, 145). Elle visait à expliquer les multiples influences culturelles présentes sur l'île tout au long de son histoire, influences que des termes tels qu'acculturation n'arrivaient pas à saisir à cause de leur sens renvoyant à l'idée de réception passive. La transculturation, au contraire, se veut un processus dynamique de transformation :

Entendemos que el vocablo transculturación expresa mejor las diferentes fases del proceso transitivo de una cultura a otra, porque éste no consiste solamente en adquirir una cultura, que es lo que en rigor indica la voz anglo-americana aculturación, sino que el proceso implica también necesariamente la pérdida o desarraigo de una cultura precedente, lo que pudiera decirse una parcial desculturación, y, además, significa la consiguiente creación de nuevos fenómenos culturales que pudieran denominarse neoculturación. (Rama 2004, 31-32 citant Ortíz)

L'intégration active est donc au cœur du « proceso de tránsito de una cultura a otra », (Moulin-Civil 2005, 145 citant Ortíz) de cette complexe opération d'assimilation créatrice produite lors des rencontres entre cultures, particulièrement dans l'aire latino-américaine. Ainsi, même si la transitivité s'opère souvent dans un cadre de relations asymétriques du fait des aléas historiques, elle ne se développe pas pour autant nécessairement sous le signe de la passivité : il ne s'agit donc pas d'une incorporation

---

appropriation conférant identité à la fois au territoire et à lui-même » (Brunet, Ferras et Théry 1993, 267). De la même manière, et dans une perspective qui s'interroge sur les répercussions des processus de prise territoriale, on pourrait ici rapporter les propos de Saïd au sujet des projets impérialistes d'expansion : « Everything about human history is rooted in the earth, which has meant that we must think about habitation, but it has also meant that people have planned to have more territory and therefore must do something about its indigenous people » (Saïd 1994, 5).

passive mais agissante et resignificative. Dans les années 1980, l'intellectuel uruguayen Ángel Rama reprend le concept pour l'élargir depuis une perspective littéraire<sup>17</sup>, en soulignant justement la réactivité des cultures latino-américaines dans les processus d'intégration des éléments venus d'ailleurs :

el concepto se elabora sobre una doble comprobación: por una parte registra que la cultura presente de la comunidad latinoamericana (que es un producto largamente transculturado y en permanente evolución) está compuesta de valores idiosincráticos, los que pueden reconocerse actuando desde fechas remotas; por otra parte corrobora la *energía creadora* que la mueve, haciéndola muy distinta de un simple agregado de normas, comportamientos, creencias y objetos culturales pues se trata de una *fuerza que actúa con desenvoltura tanto sobre su herencia particular, según las situaciones propias de su desarrollo, como sobre las aportaciones provenientes de fuera*. [...] *Habría pues pérdidas, selecciones, redescubrimientos e incorporaciones*. Estas cuatro operaciones son concomitantes y se resuelven todas dentro de una reestructuración general del sistema cultural, que es la función creadora más alta que se cumple en un proceso transculturante. (Rama 2004, 32-33-39)<sup>18</sup>

Postérieurement, dans les années 1990, Mary Louis Pratt, notamment dans son essai *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation* (1992), revient sur le concept pour l'intégrer à l'étude de la littérature de voyage. Les rencontres entre peuples peuvent certes être marquées par un rapport asymétrique où, dans la plupart des cas, l'autre non-occidental est raconté du point de vue du dominant « civilisé ». Cependant, déjà au XVI<sup>e</sup> siècle dans l'espace colonial qui se dessinait, ces rencontres donnaient lieu à ce que Pratt appelle une *zone de contact* (Pratt 1992, 7), où des peuples historiquement et géographiquement séparés établissent des rapports durables, bien qu'ils soient le plus souvent caractérisés par la coercition et le conflit. Cette zone permet, malgré tout, l'émergence du phénomène de transculturation : la réception et l'appropriation de la part des groupes subordonnés des discours et représentations issus des cultures dominantes. Pour utiliser les termes de Pratt elle-même, « While subjugated peoples cannot readily control what emanates from the dominant culture, they do determine to varying extents

---

<sup>17</sup> Cette approche littéraire offre cependant des éléments importants pour l'interprétation des produits et manifestations issus des rencontres entre cultures : « El impacto de la teoría de la transculturación sobre el latinoamericanismo ha sido notorio y se ha extendido más allá del campo estrictamente literario, como modelo para la interpretación de relaciones interculturales, y de procesos de transmisión/traducción cultural y de diseminación/resistencia a la penetración cultural en distintos registros » (Moraña 2017, 158). Bastin signale également la pertinence de cette notion qui se détache en quelque sorte des approches eurocentriques qui ont été adoptées par les propres intellectuels latino-américains eux-mêmes ; c'est donc seulement « in the 1980s that a generation of researchers appeared- literary critics for the most part (Angel Rama, Antonio Cornejo Polar, Nestor Garcia Canclini, , amongst others) - intent on better reflecting the complexity of the Latin American reality that escaped the binary and homogenizing canonical or official Eurocentric models » (Bastin 2006, 117-118).

<sup>18</sup> Les italiques n'apparaissent pas dans l'original.

what they absorb into their own, and what they use it for. Transculturation is a phenomenon of the contact zone » (Pratt 1992, 6). Ainsi, les récits de voyage en tant que dispositif discursif des pouvoirs impériaux contribuant à l'appropriation et à l'agencement de territoires et populations de l'Amérique seraient donc l'un des types de discours que les élites lettrées locales vont adopter et modeler progressivement pour se réappropriier les terres (et les gens) dont elles se considèrent les héritières légitimes, dans le but de jeter les bases des nouvelles entités administratives indépendantes.

Si dans un premier temps on pourrait parler d'un processus de (ré)appropriation territoriale et de transculturation discursive à travers les récits de voyage, une fois une certaine stabilité conquise de la part des nouvelles républiques, on assisterait postérieurement à une phase d'incorporation matérielle progressive de ces discours appropriés et adaptés à l'ensemble scriptural des jeunes nations qui cherchaient à instaurer un imaginaire commun. Cet ensemble se voulait porteur de leur patrimoine historique et culturel propre, et les récits de voyage en feront partie de manière plus ou moins consistante suivant les pays. Cette idée d'ensemble scriptural renvoie, d'une part, à l'établissement d'un répertoire de textes considérés comme des textes fondateurs ou, pour le moins, comme les textes les plus représentatifs de la communauté ; d'autre part, au développement de l'industrie et des dispositifs éditoriaux pouvant l'affermir. Pour le cas colombien, les travaux des chercheurs évoqués précédemment (Silva, Pineda Cupa, Marín, etc.) montrent que la volonté de proposer un ensemble textuel national plus ou moins solide et le processus de développement de l'industrie éditoriale seraient plus manifestes vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Au-delà des spécificités, ce qui est également mis en relief ici, c'est l'idée du livre en tant que diffuseur de modes et de modèles de pensée et de connaissances. Dans ce sens, les développements des auteurs comme Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (1997) nous servent de point d'appui pour mettre en relief les fonctions du texte : avant l'âge de la télévision, il existait une idée commune à toutes les autorités et à tous les pouvoirs, celle de la lecture comme le meilleur véhicule pour la diffusion des valeurs et des idéologies. C'est pour cela que dans l'étude des textes, il est nécessaire de réfléchir à leurs modes d'utilisation, de compréhension et d'appropriation, ainsi qu'aux agencements qui portent et contraignent la construction de leur sens (Cavallo et Chartier 1997, 9). De cette façon, l'instauration d'un canon en tant que répertoire archétypique (Petrucci 1997) qui accueille ou rejette certains ouvrages, ainsi que le dispositif éditorial de la collection comme reflet ou comme élément transformateur de ce canon apparaissent comme des notions essentielles pour comprendre

la dynamique d'insertion des récits de voyages en tant que textes de la nation. Les réflexions de Álvaro Ceballos Viro (2014) à propos des collections éditoriales et la construction nationale s'avèrent particulièrement suggestives dans la perspective de cette étude (cf. chapitre 5). De ce fait, l'examen du dispositif éditorial hébergeant les récits de voyage incorporés au patrimoine scriptural de la nation est incontournable dans une volonté de compréhension globale du complexe processus qui, dans un sens large, pourrait être considéré comme un *transfert culturel*.

#### 1.2.4 Transfert culturel

Le concept de transfert culturel, développé notamment par Michel Espagne et Michael Werner pour étudier les relations entre la France et l'Allemagne pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, implique

le déplacement matériel d'un objet dans l'espace. Il met l'accent sur des mouvements humains, des voyages, des transports de livres, d'objets d'art ou bien d'usage courant à des fins qui n'étaient pas nécessairement intellectuelles. Il sous-entend *une transformation en profondeur liée à la conjoncture changeante de la structure d'accueil [...]*. C'est de la mise en relation de deux systèmes autonomes et asymétriques qu'implique la notion de transfert culturel. Les besoins spécifiques du système d'accueil opèrent une sélection : ils refoulent des idées, des textes ou des objets, qui demeurent désormais dans un espace où ils restent éventuellement disponibles pour de nouvelles conjonctures. (Espagne 1999, 286)<sup>19</sup>

Il est donc question du passage d'un objet culturel d'un contexte à un autre entraînant, à l'image de la transculturation, une appropriation resignificative, une transformation de sens, une réinterprétation, dans « une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage » (Espagne 2013, 1) et, tout particulièrement, des attentes de la culture d'accueil. Cette approche compréhensive s'avère être un outil théorique intéressant pour aborder le sujet qui nous occupe : non seulement les processus de transformation inhérents au transfert sont pris en compte (ce qui permettrait de l'associer aisément à la traduction comme nous le verrons un peu plus loin), mais également les vecteurs qui y sont impliqués, que ce soit des personnes, institutions ou même des dispositifs matériels. En effet,

[t]ous les groupes sociaux susceptibles de passer d'un espace national ou linguistique ethnique ou religieux à l'autre peuvent être vecteurs de transferts culturels. Les commerçants transportant des marchandises ont toujours véhiculé également des représentations ou des savoirs. Les traducteurs, les enseignants spécialistes d'une aire culturelle étrangère, les émigrés politiques, économiques ou religieux, les artistes répondant à des commandes, les mercenaires, constituent autant de vecteurs de transferts, et il convient de tenir compte de leurs différentes médiations. Toutefois,

---

<sup>19</sup> Les italiques n'apparaissent pas dans l'original.

on peut fort bien se représenter aussi des transferts reposant sur la circulation d'objets comme des livres ou des œuvres d'art. L'histoire des bibliothèques, de la constitution des fonds étrangers, de la diffusion des produits éditoriaux et de la traduction, comme l'histoire des collections et du marché transnational de l'art, font évidemment partie de la recherche sur les transferts culturels. (Espagne 2013, 5)

En élargissant le champ d'étude des transferts culturels à la circulation mais surtout à l'appropriation de textes, nous nous trouvons face à la question de la mémoire d'une communauté donnée. En effet, « les bibliothèques ou les archives, [...] tendent à conforter des identités. Elles sont généralement organisées suivant un principe de pertinence qui correspond aux représentations de l'identité d'un groupe, la plupart du temps national » ; et en ce sens, l'incorporation jamais fortuite d'éléments exogènes « souvent marginalisés » vise en général à répondre aux attentes du contexte d'accueil (Espagne 2013, 5), à consolider ses sentiments identitaires<sup>20</sup>. De cette manière, nous pourrions envisager l'incorporation matérielle et effective des récits de voyage dans l'ensemble scriptural de la nation comme un transfert culturel dans lequel il faudrait considérer, pour commencer, les vecteurs et dispositifs du passage (entre autres : médiateurs culturels, structure éditoriale d'accueil, et traducteurs). Ensuite, il serait nécessaire d'examiner les dynamiques transformatrices qui s'y opèrent au niveau textuel répondant tout particulièrement aux attentes du contexte d'accueil.

La mise en exergue de la manière dont les cultures établissent des relations entre elles en s'interrogeant sur des phénomènes liés à la transformation, à l'appropriation ou à l'adaptation d'objets suivant les besoins et les attentes de la culture d'accueil (qui ne sont pas nécessairement les cultures hégémoniques traditionnelles)<sup>21</sup>, fait également de cette notion un outil aidant à saisir la complexité des processus traductifs, voire à envisager la traduction comme un transfert culturel<sup>22</sup>. En effet, « Transférer, ce n'est pas

---

<sup>20</sup> Associant cette idée du livre en tant qu'objet de mémoire identitaire d'une communauté à celle de la traduction comme procédé qui permet l'incorporation d'éléments étrangers, Payàs souligne le besoin de « mieux connaître les fonctions que les traductions exercent dans les cultures, et surtout les manières dont la traduction, en tant que phénomène culturel, contribue à une représentation des identités, nationales ou autres, c'est-à-dire, fait partie d'un discours identitaire » (Payàs 2006, 16). L'approche historique de la traduction en tant que pratique intellectuelle peut donc aider à comprendre et rendre compte des autoreprésentations d'une culture, une langue ou une nation à une époque donnée, ainsi que des comportements de ses élites intellectuelles et de la circulation d'idées (Payàs 2007).

<sup>21</sup> En fait, un double décentrement se produit grâce à l'étude des transferts culturels. D'une part, la place de l'Europe en tant que centre du devenir de l'humanité, auquel on intègre les cultures « périphériques » d'une manière ou d'une autre, est remise en question : « La remise en cause des centres est un élément fondamental de la recherche sur les transferts culturels » (Espagne 2013, 18). D'autre part, les éléments culturellement habituellement considérés comme périphériques dans le réseau de relations qui ont lieu entre deux systèmes culturels différents deviennent le centre d'intérêt, car les transferts culturels « ne se situent plus à la périphérie d'un système culturel, dans les relations que ce système entretient nécessairement avec un en-dehors, mais transforment cette périphérie en centre » (Espagne 1999, 4).

<sup>22</sup> Montoya (2014) mentionne comment différents chercheurs se sont intéressés à ce concept en tant qu'outil

transporter, mais plutôt métamorphoser » (Espagne 2013, 1) :

Un transfert culturel est parfois une traduction [...], une traduction n'est en aucun cas un équivalent. [...] La traduction met en évidence le fait que les concepts sont enracinés dans des contextes sémantiques et que le déplacement de contexte sémantique lié à la traduction représente une nouvelle construction de sens. Mais la traduction est aussi un objet de recherches ressortissant à la sociologie historique ou à l'histoire du livre, lesquelles s'appuient évidemment sur les recherches relatives aux transferts culturels. L'étude prosopographique des traducteurs conduit à s'interroger sur les modes d'acquisition des langues, sur les critères à partir desquels s'opère le choix des livres à transposer. Il importe d'analyser la stratégie des maisons d'édition, leur mode de fonctionnement, l'écho rencontré par les ouvrages traduits. (Espagne 2013, 20)<sup>23</sup>

Ainsi, l'idée de déplacement textuel depuis cette perspective suppose la prise en compte de facteurs multiples dépassant le cadre strictement langagier. Il serait alors question de s'interroger sur tout un système de transfert hautement imbriqué : médiateurs ou « passeurs entre cultures » (Joyeux-Prunel 2003, 153), supports, procédures, stratégies et enjeux sous-jacents au transfert, contraintes et attentes du contexte récepteur (mais aussi exportateur suivant les cas)<sup>24</sup>, etc. En somme,

[i]l s'agit de mettre en évidence les dynamiques des échanges interculturels, en portant l'accent sur l'étude des processus d'appropriation et de rejet qui font évoluer des cultures. [C'est la raison pour laquelle] Les travaux sur les transferts culturels n'insistent pas tant sur le fait d'une importation que sur les enjeux qu'elle masque, les stratégies qui la motivent et les concurrences qu'elle suscite. (Joyeux-Prunel 2003, 153)

La resignification du texte, engendrée dans et par des circonstances particulières, par et pour des acteurs spécifiques, dépasse donc les seules considérations d'ordre textuel à proprement parler ; c'est tout un enchevêtrement d'enjeux, agents et attentes qu'il faut mettre en lumière pour essayer de saisir la complexité d'un processus de transfert culturel par le biais de la traduction. Cette resignification s'opère donc sur toute la chaîne du processus de transfert, depuis le choix des textes qui font l'objet d'une traduction, en

---

théorique dans le domaine de l'histoire de la traduction. Citons par exemple Maria Tymoczko ou Lieven D'hulst.

<sup>23</sup> Espagne établit également un parallèle entre traduction et transfert culturel tout en signalant le besoin de proposer une vue d'ensemble du processus allant au-delà de l'analyse linguistique exclusivement : « Un transfert culturel est une sorte de traduction puisqu'il correspond au passage d'un code à un nouveau code [et] la langue reste le code paradigmatique. L'histoire des traductions aussi bien au sens propre qu'au sens figuré est donc un élément important des enquêtes sur le passage entre cultures. Si les efforts pour formaliser les procédures de traduction se sont tous relevés vains au-delà des formules élémentaires de la communication, l'étrange espoir d'une science de la traduction qui codifierait globalement le saut d'un code à l'autre n'a pas cessé de hanter les esprits. Peut-être cette longue obsession explique-t-elle notamment un désintérêt porté aux conditions de la traduction et notamment aux traducteurs » (Espagne 1999, 8). En outre, il signale explicitement que « l'analyse non linguistique du phénomène des traductions est un des axes de la recherche sur les transferts culturels » (Espagne 2013, 20).

<sup>24</sup> Joyeux-Prunel (2003, 153) signale en effet que, sous cette approche, il s'agit de considérer aussi bien le contexte d'accueil que celui de départ.

passant par les dispositifs qui les mettent en circulation jusqu'aux agents qui interviennent dans leur appropriation, transformation et divulgation. Grâce à l'examen du réseau complexe de circonstances et acteurs, grâce à la mise en place d'une perspective interdisciplinaire<sup>25</sup>, il s'agirait d'essayer de dévoiler les enjeux et la portée du processus de transfert particulièrement pour la culture d'accueil, de la resignification de l'objet transféré par le biais de la traduction.

L'adoption de la notion de transfert culturel en tant qu'approche théorique permettant d'encadrer le processus de traduction dans une perspective large et transdisciplinaire devient possible grâce à l'émergence d'un mouvement de réflexion sur les aspects culturels de la traduction. Ce passage d'une perspective essentiellement formaliste à une vision d'ensemble de la pratique traductive dépassant le seul examen d'éléments d'ordre linguistique pour prendre en compte des questions historiques et du contexte<sup>26</sup>, a été désigné par certains théoriciens comme le virage culturel (*cultural turn*) :

the practice of translation had moved on from its formalist phase and was beginning to consider broader issues of context, history and convention [...]. We called this shift of emphasis 'the cultural turn' in translation studies, and suggested that a study of the processes of translation combined with the praxis of translating could offer a way of understanding how complex manipulative textual processes take place. (Bassnett 1998, 123)

En réalité, ce virage culturel dans le domaine des *Translation Studies* (ou traductologie dans l'aire francophone) commence à prendre forme dans les années 1970, époque à laquelle James S. Holmes a consacré le terme (*Translation Studies*) pour décrire une discipline intégratrice et systématique sur les problèmes de la traduction en général (Gallego Roca 1994, 140). Ce virage culturel dans le domaine de la traductologie est lié au développement des études culturelles (*Cultural Studies*). Les études culturelles sont un courant de recherche développé particulièrement dans le monde anglophone à partir des années 1960. Elles se caractérisent entre autres par leur visée transdisciplinaire, leurs

---

<sup>25</sup> À ce sujet, Espagne déclare : « La question de la traduction conduit à la question de l'objet livre, traduit ou non, qui circule entre les aires culturelles et transmet les codes étrangers au contexte d'accueil. [Ainsi] L'histoire des traductions, l'histoire des livres font partie du domaine qui peuvent à la fois servir des disciplines auxiliaires à la recherche sur les transferts culturels et dont l'identité disciplinaire est susceptible de se transformer grâce à une approche interculturelle » (Espagne 1999, 9-10-11).

<sup>26</sup> L'on entend ici par contexte l'« Ensemble de circonstances liées, situation où un phénomène apparaît, un événement se produit » (CNRTL 2012b). Une définition à visée plus textuelle nous est donnée par Grégoire et Mathios : « Sera entendu comme contexte tout ce qui relie le texte-source au texte-cible en tant que processus, tout ce qui fait le contexte au sens inspiré de *contextus* latin d' 'assemblage et de réunion' [...], c'est-à-dire la construction d'un premier texte par un auteur donné, puis sa 'mise en lien' avec un second texte, à savoir le texte-cible, l'ensemble constituant une 'contexture' propre à la nouvelle unité augmentée que forment le texte source et sa ou ses traductions » (Grégoire et Mathios 2018, 8-9). Mettons donc en exergue le contexte en tant que circonstances de production d'une traduction en premier lieu, puis la contexture comme l'unité textuelle entre texte-cible et texte-source.



approches critiques concernant la relation entre culture et pouvoir et l'intérêt porté sur des objets d'étude en dehors du corpus canonique traditionnel de la culture occidentale. Des points de jonction entre traductologie et études culturelles ont ainsi progressivement eu lieu. De cette manière, des approches prônant le besoin d'envisager la traduction de manière englobante, empirique et descriptive ont gagné du terrain<sup>27</sup>. Ces approches ont réussi à donner de la visibilité aux traductions dans l'ensemble des productions d'une culture donnée, ont mis en relief leurs fonctions et enjeux notamment pour la culture réceptrice ainsi que les acteurs qui y sont impliqués.

L'analyse des traductions sous un angle historique<sup>28</sup> et culturel critique s'est ainsi dessinée. Pym met par exemple en avant les théoriciens qui ont jeté les bases de l'approche descriptive (Toury ou Even-Zohar en l'occurrence), qui s'oppose à la traditionnelle approche prescriptive de la traduction. De multiples facteurs dans le phénomène traductif commencent à être pointés par ces auteurs : les contextes sociaux, politiques et culturels des communautés qui favorisent et accueillent une traduction, les personnes et institutions qui l'encouragent ou l'estompent, et ainsi de suite, révélant à leur tour l'existence d'une grande diversité dans les pratiques de traduction suivant les périodes et les cultures (Pym 2010, 68-86). Plusieurs auteurs ont également développé leurs interrogations et réflexions dans ce sens : Bassnett, D'hulst<sup>29</sup>, Bastin, Berman, Delisle, Hermans, Lefevre, Pym lui-même, St-Pierre, Tymoczko, pour ne mentionner que certains d'entre eux. Berman souligne, par exemple, le besoin d'établir des liens entre l'étude de l'histoire de la traduction et l'histoire de la culture et des nations, se posant des questions sur la nature de ce qui est traduit, pourquoi et comment : « Faire l'histoire de la traduction, c'est redécouvrir patiemment ce réseau culturel infiniment complexe et déroutant dans lequel, à chaque époque, ou dans des espaces différents, elle se trouve prise » (Sabio Pinilla 2006, 27 citant Berman). La série de questions proposée par Berman

---

<sup>27</sup> Nous nous référons en particulier aux études descriptives de traduction, qui se focalisent sur trois aspects fondamentaux : la littérature comme système dynamique des cultures, les traductions comme produits de la culture qui traduit, et la traduction comme activité régulée (Montoya 2014, 95-96).

<sup>28</sup> Pym définit l'histoire de la traduction comme « a set of discourses predicating the changes that have occurred or have actively been prevented in the field of translation. Its field includes actions and agents leading to translations (or non-translations), the effects of translations (or non-translations), theories about translations, and a long et cetera of causally relates phenomena » (Pym 2010, 5).

<sup>29</sup> Le rapprochement explicite entre traduction et transfert culturel est même établi par certains de ces chercheurs. Susan Bassnett conçoit la traduction comme un transfert interculturel, tout en soulignant la pertinence et la nécessité de surmonter une approche focalisée sur la langue et de proposer un regard d'ensemble qui inclurait les conditions de la traduction et les agents qui y sont impliqués (Bassnett 1997, 15). De la même manière, D'hulst estime que la traduction fait partie du réseau des procédures de transfert, réseau qui « inclut des transpositions intersémiotiques ainsi que les démarches institutionnelles d'agents et d'autres instances en relation avec le processus de transfert » (D'hulst 2009, 138).

a été élargie par des auteurs tels que Bassnett, Lefevre, D'hulst ou encore P. St-Pierre. Ce dernier déclare que l'examen des traductions ne peut se résumer à l'idée de reproduction « adéquate » d'un texte original et donc à l'établissement de liens d'équivalence entre celui-ci et sa ou ses traductions. Il faudrait, au contraire, concevoir la traduction comme une forme de pratique culturelle qui demande l'étude des conditions par lesquelles le nouveau texte est incorporé dans la culture d'accueil dans un mouvement de « transformation régulée » au lieu de « reproduction adéquate » (St-Pierre 1993, 61). Ce faisant, l'on situe la traduction comme une pratique discursive insérée dans un contexte historique et social spécifique exigeant des questions qui sortent du cadre strictement langagier et qui mettent en relief l'importance des questions et acteurs sous-jacents aux différentes entreprises et projets traductifs : quels textes sont choisis pour faire l'objet d'une traduction, quand, pourquoi, comment et pour qui, et ainsi de suite (St-Pierre 1993, 62). En résumé, St-Pierre envisage la traduction en tant que pratique culturelle dépassant le débat sur la fidélité et la trahison, soulevant plutôt la réflexion sur les agents qui l'encouragent ou l'estompent, ainsi que sur ses conditions de possibilité dans son nouveau contexte, sur son caractère fonctionnel et son rôle comme discours historique :

A translation is a discourse in the sense that it is a linguistic event produced by a subject within a specific historical context; as such, it is dependent upon laws and rules which determine not only what can be said but also the way in which it can be expressed [...], when translation is considered as a discursive practice, situated within a specific social and historical context, the questions to be asked of it change. No longer is the attempt made to determine whether a translation transforms and thus — as conventional wisdom would often have it — betrays an original text, but rather the question becomes one of defining how such a transformation is carried out and the conditions which make it possible. (St-Pierre 1993, 62-82)<sup>30</sup>

Pour sa part, Bassnett insiste sur la nécessité de s'interroger sur

how a text is selected for translation, for example, what role the translator plays in that selection, what role an editor, publisher or patron plays, what criteria determine the strategies that will be employed by the translator, how a text might be received in the target system. For a translation always takes place in a continuum, never in a void, and there are all kinds of textual and extratextual constraints upon the translator. These constraints, or manipulatory processes involved in the transfer of texts have become the primary focus of work in translation studies, and in order to study those processes, translation studies has changed its course and has become both broader and deeper. (Bassnett 1998, 123-124)

---

<sup>30</sup> St-Pierre s'attaque ainsi à l'idée d'équivalence en tant que relation prédéterminée et statique et seul critère pour l'étude des traductions, se penchant plutôt sur la perspective d'une connexion dynamique entre texte source et traduction, connexion que l'on pourrait relier à la notion de texture évoquée plus haut. Par ailleurs, l'imbrication de critères multiples qu'il faut au contraire prendre en compte dans l'analyse des traductions contribue à la prise de conscience « of the elements underlying one's own culture, conditioning the definition of one's collective self in terms of (and very often in denial of) another, the other » (St-Pierre 1993, 61).

Pareillement, D'hulst se base sur les sept questions de la rhétorique classique (*quis/qui, quid/quoi, ubi/où, quibus auxiliis/avec quels moyens, cur/pourquoi, quomodo/comment et quando/quand*) pour proposer des guides d'orientation à la recherche dans l'histoire de la traduction (Montoya 2014, 88).

Traduction donc comme transfert culturel qui ne saurait se résumer au seul processus de décodage et encodage linguistique mais qui exige, pour sa compréhension intégrale, de considérer des facteurs et vecteurs divers. Précisément, la prise en compte des médiateurs qui participent au transfert (notamment les traducteurs) est l'un des aspects mis en évidence par ce virage culturel. En effet, il s'agirait aussi

de rehabilitar la memoria de los traductores, su trabajo, de hacerlos visibles, de dar importancia al oficio [...]. Una de las funciones de la historia es rescatar del olvido las voces de los auténticos protagonistas, sujeto histórico de la traducción, muchas veces anónimo. (Sabio Pinilla 2006, 28-30)

Le besoin d'étudier les noms et les faits « moins marquants » (outre les grands noms et événements) dans l'histoire de la traduction est ainsi soulevé par les réflexions de ces théoriciens. Terminons donc avec ces propos de Bastin au sujet spécifique de l'histoire de la traduction en Amérique latine :

The incontestably great names of Latin American translation include La Malinche and Felipillo in the colonial period, and Borges and Paz in the contemporary period. However, this perspective neglects the entire span of "non-eventual" translation history, which is to say the body of translational acts performed by less glorious actors such as educational institutions/newspapers, magazines, government departments, tertulia and salons. As Julio-César Santoyo states [...] it is in fact the entire history of translation in Latin America which is "blank". (Bastin 2006, 117)<sup>31</sup>

### 1.3 Réécriture, intertextualité et adaptation

Médiateurs, conditions, manières, etc., entrent ainsi en jeu au moment d'examiner la genèse et les fonctions d'une traduction depuis cette perspective culturelle et historique. L'évolution de ce regard englobant concernant le phénomène traductif permet la jonction d'approches et notions connexes qui surgissent en tant qu'outils aidant à sa

---

<sup>31</sup> Zarrouk (2006) met par exemple en relief la pertinence de la micro-histoire en tant qu'approche pour récupérer l'histoire d'événements et personnages « moins significatifs » dans l'histoire de la traduction. Sabio Pinilla affirme pour sa part : « Una de las deficiencias detectadas en la elección del tema es que la historia de la traducción se ha centrado en los textos y traductores culturalmente importantes, privilegiando la traducción literaria, por lo que se hace necesario ampliar el abanico de temas y extender la investigación a otros tipos de textos y de traductores (Santoyo, 1997; Cáceres Würsig, 2004). Asimismo, ha existido una tendencia eurocéntrica muy acusada que ha excluido sistemáticamente unos ámbitos culturales del estudio de la historia de la traducción » (Sabio Pinilla 2006, 42).

compréhension. Nous voudrions en mentionner trois en particulier, allant d'un abord général à une optique plus spécifique : la notion de réécriture chez André Lefevere, la transtextualité chez Gérard Genette, et l'adaptation chez Georges Bastin.

### 1.3.1 Réécriture

La notion de réécriture met au centre des réflexions le rôle du pouvoir qui stimule ou torpille les projets de traduction. Lefevere définit la traduction (particulièrement la traduction littéraire) comme la réécriture d'un texte premier. Or, toutes les traductions (ou réécritures), soutient-il, reflètent une certaine idéologie et poétique car elles sont entreprises par un pouvoir donné, dans un lieu donné et à une époque donnée : elles manipulent la littérature en fonction d'intérêts particuliers et d'une société spécifique en utilisant des procédés propres à une circonstance déterminée. Retenons pour commencer l'approche clairement cibliste de cette conception de la traduction : il s'agit de la manipulation d'un original amorcée par un pouvoir idéologique ou poétique et de son adaptation pour répondre à des intérêts spécifiques au sein de la culture d'arrivée. Ainsi, même si le degré de manipulation est minimal, le lien entretenu entre original et traduction ne serait qu'un aspect secondaire compte tenu des buts définitifs de la réécriture dans la culture d'accueil. Reprenons, ensuite, l'idée du pouvoir qui entreprend une réécriture, ce qui renvoie au réseau d'agents culturels et institutionnels qui rend possible ou entrave le développement de projets traductifs, dévoilant au passage les enjeux et intérêts, manifestes ou latents, qui y sont présents<sup>32</sup>. Lefevere parle ainsi de l'intégration sociale de la réécriture dans le corpus social par l'intermédiaire de deux acteurs. D'une part, les professionnels, c'est-à-dire, critiques, écrivains, traducteurs, en somme, le monde académique et littéraire ; d'autre part, le patronage, à savoir, le pouvoir (que ce soient des personnes ou des institutions) qui encourage ou, au contraire, fait obstacle au processus de réécriture. Le patronage comporte trois éléments qui peuvent se combiner entre eux (Lefevere 1992, 16-17-18). Il existe une composante idéologique qui détermine le choix et le développement de ce qui doit être traduit. Il y a ensuite une composante économique,

---

<sup>32</sup> Montoya évoque les réflexions de Lefevere à propos des motivations pour la réalisation des traductions dans une culture donnée, au lieu d'avoir recours (quand cela est possible) à la production et promotion de discours propres. Le prestige des ouvrages et auteurs étrangers, prestige dont la culture réceptrice se servirait pour s'autolégitimer, serait à l'origine de cette détermination : « la traducción funciona como una forma de legitimación de los discursos propios, pues, ¿por qué producir traducciones si se podría producir los propios textos originales? [...] La respuesta sería porque justamente la obra original está revestida de cierto prestigio y la cultura receptora utilizará ese poder para legitimar sus propios intereses » (Montoya 2018, 3264-3272).

c'est-à-dire, dans le cas de la réécriture, la rétribution monétaire que reçoit le traducteur de la part du commanditaire de la traduction. Finalement, la composante du statut qui suppose l'acceptation du patronage : l'adaptation à un style de vie et à des croyances d'un certain groupe. En outre, le patronage peut être différencié ou indifférencié. Dans le premier cas, la composante économique est relativement indépendante de la composante idéologique et le statut (au moins aux yeux de l'élite intellectuelle) n'est pas nécessairement donné par le succès économique (comme c'est le cas par exemple chez les écrivains de bestsellers contemporains). Dans le deuxième cas, les trois composantes sont assurées par un seul et même patron (c'était le cas par exemple des mécènes qui finançaient des écrivains et artistes à leurs cours). Dans ce cas de figure, l'objectif est de préserver la stabilité du système social afin de maintenir les croyances sur lesquelles repose le pouvoir du patron. En effet, l'acceptation de ce type de patronage suppose que les traducteurs, par exemple, doivent réaliser leur tâche en suivant les paramètres établis par leurs patrons et, par leur travail, ils doivent également légitimer le statut et le pouvoir de ces patrons.

### 1.3.2 Transtextualité

La transtextualité chez Genette apparaît ensuite comme un concept qui peut également s'avérer utile dans la compréhension intégrale du phénomène traductif ainsi que dans l'étude des dispositifs éditoriaux et des récits de voyage. La transtextualité, à savoir les liens qui mettent en relation manifeste ou secrète un texte avec d'autres (Genette 1982, 7), peut procurer un arsenal d'outils théoriques : intertextualité (présence d'un texte dans un autre), métatextualité (commentaire qui unit un texte à un autre par une relation critique notamment), architextualité (catégories générales : types de discours, genres littéraires), hypertextualité (toute relation unissant un texte préexistant ou hypotexte à un texte dérivé ou hypertexte)<sup>33</sup> et paratextualité (ce qui procure un entourage au texte) seraient comprises dans ce réseau de transcendance textuelle dont les catégories s'enchevêtrent. Trois de ces notions notamment entreront dans nos analyses postérieures :

---

<sup>33</sup> Concernant l'hypertextualité, dont l'idée de dérivation textuelle est la marque distinctive (un texte antérieur, préexistant, un hypotexte, est à l'origine d'un texte dérivé, second, un hypertexte), Genette fait la distinction entre transpositions formelles, « qui ne touchent au sens que par accident » et transpositions thématiques, « où la transformation du sens fait manifestement, voire officiellement, partie du propos » ; la traduction serait donc « la forme de transposition la plus voyante » parmi les premières. Or, « aucune traduction ne peut être absolument fidèle, et tout acte de traduire touche au sens du texte traduit », ou d'une manière plus large encore « il n'y a pas de transposition innocente [...] qui ne modifie d'une manière ou d'une autre la signification de son hypotexte » (Genette 1982, 291-293-294-416).

intertextualité, métatextualité et paratextualité. Cette dernière notion en particulier s'avère fondamentale pour déceler les fonctions et enjeux des textes traduits dans leurs nouveaux contextes. Il existe un certain nombre d'éléments qui rendent un texte présent, qui l'entourent, le prolongent et assurent sa réception et consommation : les titres, les préfaces, les illustrations, etc. (Genette 1987 : 7- 8). C'est le paratexte, composé à son tour du péri-texte et de l'épi-texte. Le premier fait référence à tous les éléments d'accompagnement à l'intérieur du texte lui-même, tandis que le deuxième a trait aux éléments situés à l'extérieur de celui-ci (Genette 1987, 11). Il serait ici pertinent de signaler la nature pragmatique du paratexte en termes de réception du texte traduit dans la culture d'arrivée, et donc de son utilité en tant qu'outil pour l'étude historique des traductions :

zone indéfinie entre le dedans et le dehors [...], zone non seulement de transition, mais de transaction : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente. (Genette 1987, 8)

Dans le cas d'un texte traduit, le paratexte, en tant qu'appareillage ayant pour but de rendre présent ce texte dérivé dans une autre culture, serait donc un élément fondamental pour essayer de comprendre le fonctionnement de cette dynamique d'insertion, et plus largement, de mettre en lumière des enjeux aussi bien textuels que contextuels d'un processus de réécriture. Notons quelques caractéristiques de l'instance préfacielle, « toute espèce de texte liminaire (préliminaire ou postliminaire), auctorial ou allographe, consistant en un discours produit à propos du texte qui suit ou qui précède » (Genette 1987, 164). Certaines observations concernant les caractéristiques de l'instance préfacielle sont nécessaires. La première concerne son auteur (ou destinataire) : il peut s'agir autant de l'auteur (préface auctoriale) que de l'éditeur, ou même d'un tiers (préface allographe). La préface allographe est celle de l'éditeur/traducteur. Les fonctions de la préface auctoriale et allographe peuvent s'entrecroiser, mais la fonction la plus importante d'une préface allographe est la fonction de recommandation : un tiers valorise l'ouvrage d'un auteur, donne des raisons pour justifier la lecture dudit ouvrage/auteur (Genette 1987, 270). La deuxième remarque porte sur la fonction de défense de l'instance préfacielle. Dans le cas d'une réécriture, la préface allographe pourrait prendre des allures d'une préface auctoriale. En effet, certaines préfaces originales peuvent être conçues de façon à « prévenir les critiques, c'est-à-dire de les neutraliser, voire de les empêcher en prenant les devants » (Genette 1987, 210-211). Une dernière observation au sujet de l'instance préfacielle dans le cas d'une réécriture : on pourrait considérer les textes

liminaires allographes comme l'un des lieux où la fonction de protection et de patronage (Genette 1986, 296) se manifeste de manière plus évidente. Cette dernière remarque, particulièrement, rend possible le rapprochement entre paratextualité et patronage dans la notion de réécriture chez Lefevere.

### 1.3.3 Adaptation

L'adaptation (à son tour en forte corrélation avec celle d'appropriation selon notre définition préalable) apparaît, finalement, comme un outil d'analyse pouvant être exploité pour un examen textuel à proprement parler. La définition la plus connue est celle de Darbelnet et Vinay (1958), qui listent l'adaptation comme une stratégie ponctuelle de traduction<sup>34</sup> faisant appel à une sorte de recreation lorsque les référents exprimés dans le texte original n'existent pas dans la culture d'accueil. Bien que les développements de ces deux auteurs aient été réévalués depuis<sup>35</sup>, ils ont souvent été la base pour des réflexions postérieures sur les procédés de traduction, dont l'adaptation. Précisément, Georges Bastin a élargi<sup>36</sup> cette notion ouvrant ainsi d'autres perspectives d'analyse. De fait, Bastin reconnaît que la notion d'adaptation en traduction peut être associée à d'autres concepts tels qu'appropriation<sup>37</sup>, domestication ou réécriture mais que, dans tous les cas, il serait convenable de délaissier la traditionnelle vision négative (distorsion, falsification, etc.) par rapport à cette stratégie pour la considérer simplement comme un type d'intervention de la part du traducteur, comme une stratégie légitime parmi d'autres formes de traduction conventionnelle, tout en faisant la différence entre les interventions

---

<sup>34</sup> Darbelnet et Vinay proposent sept procédés techniques de la traduction, les trois premiers étant directs ou littéraux et auxquels il faudrait avoir recours en première instance, les quatre restants étant obliques et auxquels il serait nécessaire de faire appel dans le cas où le principe de littéralité s'avérerait insuffisant. Les sept procédés sont donc, dans un ordre décroissant de « littéralité », l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence, et l'adaptation. Ce dernier procédé est défini par ces auteurs comme « la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans LA [langue d'arrivée] et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas pas particulier de l'équivalence, une *équivalence de situations*. » (Darbelnet et Vinay 1958, 52-53).

<sup>35</sup> Voir par exemple l'article de Michel Ballard (2006), « À propos des procédés de traduction », où l'auteur vise à « dénoncer l'inanité des procédés de traduction tels qu'ils ont été exposés par Vinay et Darbelnet », tout en affirmant que « [l]e cœur de la théorie de la traduction devrait être fondé sur l'observation de l'action du traducteur, qui est un mélange d'herméneutique, de production d'équivalence et de réécriture ».

<sup>36</sup> D'autres auteurs ont également proposé leurs réflexions sur la notion d'adaptation en traduction. Voir en l'occurrence le numéro de la revue *Palimpsestes* (1990) consacré à ce sujet, « Traduction/Adaptation » (disponible sur <https://journals.openedition.org/palimpsestes/420>).

<sup>37</sup> L'appropriation dans le domaine de la traduction implique un effacement de la paternité de l'ouvrage dans le processus de transfert textuel, comme mentionné plus haut. Il ne faudrait donc pas confondre l'idée d'appropriation mise en relief auparavant avec celle d'appropriation en traduction. Pour sa part, l'adaptation suppose toujours un lien étroit entre texte traduit et texte source (Vandal-Sirois et Bastin 2012, 23), même si des écarts considérables peuvent avoir lieu.

délibérées<sup>38</sup> et les déviations de la littéralité (Bastin 2009, 3). Il n'est donc pas question de simple transmission de contenus mais de pertinence à la situation de communication plutôt que de précision, de concordance avec les buts et besoins des acteurs du processus traductif, d'adéquation aux aspirations du lecteur (ou des acteurs qui entreprennent une traduction) :

Adaptation may constitute deliberate intervention on the part of the translator, but for functional purposes [...]. Only by treating it as a legitimate strategy can we begin to understand the motivation for using it and to appreciate the relationship between it and other forms of conventional translation. (Bastin 2009, 6)

De cette façon, l'adaptation surgirait comme un processus créatif de la part du traducteur lorsque certaines conditions ont lieu séparément ou simultanément : l'inefficacité du transcodage du fait de l'inexistence d'équivalents lexicaux dans la langue d'arrivée ; l'inadéquation culturelle ou circonstancielle, où le contexte ou les opinions du texte original n'existent pas ou ne s'ajustent pas à la culture d'accueil ; le changement de genre ou d'un type discursif à un autre (du théâtre au cinéma, par exemple) ; et la rupture de l'équilibre communicationnel du fait de l'époque, le type de public, etc. Ces conditions peuvent amener le traducteur à adopter deux types majeurs d'adaptation : l'adaptation locale (normalement associée aux deux premières conditions) renvoyant à une tactique pour faire face à des problèmes de nature linguistique ou culturelle localisés dans certaines parties du texte ; et l'adaptation globale (associée aux deux dernières conditions) affectant l'ensemble du texte traduit dans une visée stratégique et souvent déterminée par des facteurs en dehors du texte original. Dans le premier cas, il s'agirait d'une stratégie mise en place par le traducteur pour traiter des différences spécifiques et localisées entre la langue ou la culture du texte original et du texte traduit, ce qui aurait un effet limité dans la totalité du texte, à condition que la cohérence de ce premier soit conservée. Dans le deuxième cas, l'adaptation serait appliquée à la totalité du texte, décision qui peut émaner du traducteur lui-même ou de pouvoirs externes comme les éditeurs, par exemple, afin de reconstruire le but, la fonction et la portée du texte original à travers le transfert textuel. Ainsi, dans une intervention systématique du traducteur, des éléments formels ou même sémantiques seraient adaptés pour répondre aux attentes de la culture d'accueil. À

---

<sup>38</sup> Les interventions délibérées sont des décisions conscientes prises par le traducteur qui, à leur tour, peuvent être considérées aussi bien objectives que subjectives : « Objective interventions [...] are text-based and correspond to the necessary shifts translators usually resort to for the sake of language or cultural adequacy. On the other hand, subjective interventions are dependent on historical or ideological factors, or because of the specific socio-cultural identity of the translator. These are 'deliberate' since nothing obliges the translator to behave that way; they depend on the translator's *telos* » (Vandal-Sirois et Bastin 2012, 30).



leur tour, les deux types majeurs d'adaptation peuvent mener le traducteur à mettre en œuvre différents modes d'adaptation : la transcription mot à mot d'une partie du texte dans la langue originale accompagnée souvent d'une traduction littérale ; l'omission ou l'implication d'une partie du texte ; l'expansion par addition ou explicitation de l'information du texte source, soit dans le corps même du texte, soit dans les notes de bas de page ou dans un glossaire final, par exemple ; l'exotisation ou substitution de mots dialectaux, slang, etc., du texte original par des équivalents « crus » dans la traduction (souvent en italique) ; l'actualisation d'information obscure ou obsolète par des équivalents actuels ; l'adéquation culturelle ou circonstancielle, c'est-à-dire, la recréation d'un contexte plus familier ou plus adéquat culturellement pour la perspective du lecteur de la traduction ; et finalement, la création, ou un remplacement global du texte original préservant seulement les idées, le message ou la fonction de l'original. Le transfert d'un texte d'une aire culturelle et linguistique à une autre, la traduction, entraîne donc à un moment ou un autre, à des degrés variables, l'adaptation. Ce procédé met en relief les contraintes et enjeux de l'environnement sociolinguistique et de l'époque où la traduction a lieu, ainsi que les attentes des acteurs impliqués dans le processus de traduction et de ses destinataires.

Le bref parcours théorique que nous venons d'effectuer avait pour but de poser des jalons pour l'analyse que nous allons entreprendre par la suite. Nous voudrions à présent en résumer quelques aspects essentiels pour établir la logique de notre démarche depuis une perspective théorique qui, en même temps, esquisse d'ores et déjà notre procédure méthodologique.

Les récits de voyage étant l'un des principaux axes de cette étude, il fallait se doter d'outils conceptuels offrant des clés d'interprétation de leurs caractéristiques et fonctions. En ce sens, et afin d'essayer de comprendre les raisons de l'intérêt que les récits de voyage pouvaient éveiller initialement chez les Européens arrivant en Amérique, puis chez les élites *criollas*, l'idée d'appropriation, qui traverse à son tour celle de transculturation, apparaît comme un instrument servant à établir des repères d'interprétation. Ainsi, les récits de voyage peuvent être assimilés à des dispositifs discursifs d'appropriation territoriale, dispositifs qui seront progressivement appropriés par les élites lettrées colombiennes dans un mouvement d'assimilation créatrice ou de transculturation.

Ce processus de transculturation sera aussi rendu effectif par l'insertion graduelle de récits de voyage (étrangers notamment) dans le corpus textuel de la nation. Les récits de voyage viennent ainsi faire partie du canon de la nation. Or, pour que cette

transculturation matérielle puisse s'opérer, le développement de dispositifs éditoriaux est nécessaire. La collection surgit donc comme un élément clé pour comprendre ce processus d'insertion des récits de voyage dans l'ensemble textuel de la nation.

Néanmoins, ce déplacement matériel suppose également toute une série de procédés complexes impliquant divers acteurs, déplacement que nous envisageons comme un transfert culturel. Cette approche englobante, aisément assimilable à la traduction, souligne l'idée d'appropriation resignificative de l'objet culturel transféré, appropriation qui sera seulement comprise si l'on prend en compte tous les éléments qui s'enchevêtrent dans le processus de transfert : vecteurs et dispositifs du transfert, enjeux et stratégies, etc. En fait, la décision de choisir, traduire et inclure des textes dans une collection nationale, autrement dit, de procéder à un transfert culturel, met en évidence le fait qu'un projet de traduction s'encadre dans des circonstances particulières et à un moment déterminé, répond à des enjeux spécifiques et mobilise tout un ensemble de médiateurs et instances pour son accomplissement. La traduction est donc envisagée comme phénomène culturel circonscrit historiquement. En effet, reconnaître l'historicité de la traduction et son rapport à un discours social participe à une vision non-essentialiste de cette pratique, d'où le besoin d'explorer le contexte dans lequel les traductions se génèrent et ont été générées : circonstances politiques et sociales, politiques éditoriales, parrainages et exils, parmi d'autres facteurs (Pagni, Payàs et Willson 2011, 7).

Par ailleurs, l'adoption d'outils théoriques variés est possible grâce à la jonction interdisciplinaire et à l'ouverture épistémologique qui s'est produite dans le domaine de la traductologie. Ce changement a permis un élargissement de perspectives concernant l'étude des traductions. Ce virage culturel a démontré, en effet, que la traductologie était capable d'aller au-delà de la seule approche linguistique pour l'étude des traductions, de considérer des questions ayant trait au contexte, l'histoire et la convention (Bassnett 1997, 7). Cela ne veut pas dire pour autant que l'examen des éléments linguistiques à proprement parler puisse être écarté ; il sera nécessaire de se pencher tôt ou tard sur la matière textuelle en elle-même afin de mesurer son adéquation (ou inadéquation) avec le projet qu'elle incarne et d'essayer de dévoiler les enjeux sous-jacents à ce projet. Cependant, il n'en demeure pas moins que, dans un dessein de compréhension intégrale d'une entreprise traductive donnée, afin de reconstituer ce processus complexe et imbriqué qu'est la traduction, il est nécessaire d'étudier divers facteurs, de sortir du texte en lui-même. En bref, le fait de prendre en compte les multiples acteurs, enjeux et interrelations dans l'étude des traductions, dépassant les seules considérations d'ordre

linguistique, a actualisé et mis en exergue la complexité de la trame sous-jacente aux entreprises de traduction. En effet, « Traduire, éditer une traduction, n'est pas seulement envisager une opération d'ordre linguistique, c'est aussi prendre une décision qui met en jeu un équilibre culturel et social » (Chevrel 1997, 18).

L'ensemble de questions et réflexions soulevées par le virage culturel en traductologie et par l'émergence des études descriptives a ainsi favorisé la conception de démarches et notions qui, issues du même champ traductologique dans certains cas, ont concouru à la consolidation d'approches compréhensives dans le domaine de l'histoire de la traduction. Dans d'autres cas, ces démarches et notions proviennent d'autres champs des sciences humaines comme l'ethnologie, l'anthropologie ou l'histoire (Bassnett 1997, 15), mais leur adéquation à l'étude historique de la traduction s'avère manifeste. Cette complémentarité ne ferait qu'enrichir aussi bien les objets d'étude que les perspectives de recherche. Payàs le met ainsi en relief exprimant l'aspiration d'« essayer de faire une histoire qui non seulement emploie d'autres disciplines mais qui serve aussi à introduire notre perspective dans les autres disciplines » (Payàs 2006, 19), puisque

l'objet historique nommé traduction possède un certain pouvoir explicatif des rapports entre les langues et les cultures, et qu'il peut être singularisé et étudié comme tel. Grâce aux méthodes d'analyse et aux pratiques d'observation expérimentale qui sont propres à la traductologie, l'histoire de la médiation linguistique prouve que la surface des contacts entre les cultures, des transferts d'information, n'est pas lisse, mais traversée d'accidents. Elle peut donc enrichir les études historiques non seulement parce qu'elle touche à des objets et des sujets souvent inconnus ou mal connus, mais parce qu'en signalant la présence des filtres que sont les traductions et en expliquant leur nature particulière, elle peut mener à une connaissance plus nuancée et moins essentialiste de ces transferts et contacts. (Payàs 2006, 30-31)<sup>39</sup>

C'est donc dans cette perspective historique et interdisciplinaire que nous voudrions aborder le cas des récits traduits pour la *BPCC*. Il faut adopter une approche compréhensive pour comprendre aussi bien les motivations et enjeux à l'origine des manipulations et des agencements textuels que la fonction des nouveaux textes dans leur nouveau contexte. Cette démarche devrait prendre en compte les divers agents et facteurs qui déterminent un projet traductif donné, et envisager les divers procédés traductifs

---

<sup>39</sup> Le plaidoyer pour ce dialogue entre différentes disciplines et la recherche de complémentarité théorique et méthodologique est également avancé par d'autres chercheurs, particulièrement actifs dans le domaine de l'histoire de la traduction en Amérique latine, en l'occurrence, Bastin et Montoya. Pour sa part, Pym affirme que « Translation history can fulfill a service function with respect to the humanistic disciplines concerned with describing individual cultures » ; il met cependant en garde sur le fait qu'il ne faut pas assimiler systématiquement les recherches dans l'histoire de la traduction au domaine des études culturelles ou interculturelles (Pym 1998, 16).

comme stratégies, sinon conventionnelles, pour le moins existantes et ayant des répercussions concrètes. C'est donc sur l'aspect dynamique, réactif et (re)créateur dans les processus de transfert culturel par le biais de la traduction qu'il faudrait insister pour essayer de comprendre leurs enjeux, particulièrement lorsqu'on les aborde depuis une perspective de construction identitaire. Il est à présent nécessaire d'explicitier la démarche méthodologique que nous avons mise en place pour mener à bien notre étude.

## 1.4 Une démarche compréhensive

Le parcours effectué lors de la première partie de cette thèse a essentiellement pour but d'essayer de comprendre pourquoi et comment les récits de voyage sont devenus un élément susceptible d'être incorporé en tant que composante du patrimoine culturel de la nation. L'identification de certaines caractéristiques des récits de voyage ainsi que leur évolution en terres américaines, nous a permis de discerner la transition de ce dispositif discursif d'outil d'appropriation territoriale et sociale à composante du patrimoine culturel du pays. Suivant cette idée d'insertion des relations de voyage au canon national par le biais de la traduction, il nous a semblé convenable d'adopter des instruments méthodologiques compréhensifs issus notamment du domaine de l'histoire de la traduction, auxquels nous voudrions apporter quelques précisions.

### 1.4.1 De nouveaux centres d'intérêt, de nouvelles méthodes

En raison de sa relative nouveauté, la question de la méthodologie de l'histoire de la traduction continue à être débattue et, de ce fait, divers schémas méthodologiques ont été conçus. Cependant, ce qu'il faudra particulièrement mettre en relief c'est le développement dans le spectre méthodologique et dans les objets d'étude grâce au virage culturel. En effet, avec les changements de perspective dans les approches cherchant une compréhension d'ensemble des processus traductifs, il y a aussi eu une évolution des méthodes. Pym (1998, 13-14) situe ce point d'inflexion, cette prise de conscience de la nécessité d'une méthode et de concepts propres à l'histoire de la traduction, à partir de 1969 avec les développements de théoriciens comme Itamar Even-Zohar ou Gideon Toury qui ont mis en œuvre un modèle descriptif général pour la pratique de la traduction au lieu des théories de la traduction. Depuis lors, une méthode exclusivement comparatiste du point de vue textuel s'est avérée insuffisante pour expliquer la complexité du phénomène traductif, inséré dans un contexte et une époque déterminée et tributaire

des contraintes et potentialités propres à ce lieu et à ce moment. Le manichéisme dans l'évaluation des traductions dans une démarche comparatiste (une bonne traduction, une mauvaise traduction ; une traduction fidèle, une traduction infidèle)<sup>40</sup> a donné lieu, comme nous l'avons vu précédemment, à la prise en compte de multiples facteurs et agents intervenant dans la pratique et même dans la théorie de la traduction et, en conséquence, à la réflexion sur les fonctions et enjeux du texte traduit, notamment dans son nouveau contexte. La traduction comme fait culturel (et non pas seulement linguistique), enchevêtré dans un réseau d'autres phénomènes connexes (histoire du livre, histoire des idées, etc.) et dans un contexte historique, nécessitait donc des méthodes tout aussi compréhensives. Ainsi, pratique de la traduction, théorie et pratique de la traduction comme ensemble ou encore les traducteurs eux-mêmes sont devenus des objets d'étude dans l'histoire de la traduction. Chercher à connaître ce qui a été traduit, sous quelles circonstances, pour qui, dans quel contexte social et politique, et ainsi de suite, est l'objectif de la recherche dans l'histoire de la pratique de la traduction. Les discours sur la traduction (ou la théorie de la traduction) et les réflexions des traducteurs eux-mêmes sur leurs pratiques, sur la manière dont la traduction a été enseignée et apprise, sur la critique des traductions à différentes époques, deviennent également objet d'intérêt pour les chercheurs<sup>41</sup>. Finalement, les traducteurs eux-mêmes peuvent être au cœur des recherches<sup>42</sup>, non seulement dans une perspective biographique mais aussi dans le but de souligner leurs rôles en tant que vecteurs interculturels et dans le développement de réseaux intellectuels. En définitive, les méthodes de recherche dans l'histoire de la traduction, indépendamment des questions sur la « fidélité » au texte source, doivent

---

<sup>40</sup> Antoine Berman dénonce la tendance traditionnelle à procéder à des jugements négatifs lorsqu'on s'adonne à l'examen des traductions : « Cette tendance à vouloir 'juger' une traduction, et à ne vouloir faire que cela, renvoie fondamentalement à deux traits fondamentaux de tout texte traduit, l'un étant ce que ce texte 'second' est censé correspondre au texte 'premier', est censé être véridique, vrai ; l'autre étant ce que je propose d'appeler la *défectivité*, néologisme qui cherche à rassembler toutes les formes possibles de défaut, de défaillance, d'erreur, dont est affectée toute traduction » (Berman 1995, 41). De ce fait, Berman propose de renoncer au simple travail de destruction pour essayer d'éclairer le pourquoi de l'échec traductif s'il y en a un.

<sup>41</sup> La réflexion sur la pratique de la traduction comprend une vaste production, et ce depuis l'Antiquité. De nos jours, multiples sont les travaux consacrés à ce sujet, issus de la propre plume des traducteurs. Mentionnons à titre d'exemple les essais de l'hispaniste Albert Bensoussan *Confessions d'un traître : essai sur la traduction* (1995), ou encore *J'avoue que j'ai trahi : essai libre sur la traduction* (2005).

<sup>42</sup> À titre illustratif, mentionnons les ouvrages *Les traducteurs dans l'histoire* (Delisle et Woodsworth, 1995), *Portraits des traducteurs* (Delisle 1999), et *Portraits de traductrices* (Delisle 2002). Pym annote plusieurs éléments à prendre en compte lorsque l'on aborde la figure des traducteurs, « people with flesh-and-blood bodies » (Pym 1998, 161), entre autres, leur subjectivité, leurs intérêts personnels, leur matérialité (leur corps à proprement parler), leur compétence et adéquation ou non aux normes dominantes, la rémunération (ou non) qu'ils reçoivent pour leur travail, les multiples activités (journalistes, politiciens, écrivains...) qu'ils exercent très souvent en dehors de la traduction et qui marquent de leur empreinte leur travail et prestige en tant que traducteurs.

surtout viser à expliquer conditions, enjeux, portée et acteurs du processus traductif étudié<sup>43</sup>.

### 1.4.2 Repères méthodologiques

Nous voudrions à présent mettre en valeur quelques éléments des développements méthodologiques de trois auteurs de référence pour notre propre démarche. Pour commencer, Anthony Pym (1998) signale les principaux domaines dans la recherche en histoire de la traduction, domaines qui sont inévitablement dépendants les uns des autres<sup>44</sup> : archéologie (qui, comment, où, pour qui, etc.), critique historique (approche philologique) et explication (cause) (Pym 1998, 5-6). Pym met également en avant quatre principes essentiels dans l'étude du phénomène traductif, à savoir, la causalité des traductions, le rôle et la place du traducteur, l'interculturalité comme espace pour l'échange des savoirs, et la relation entre les événements passés et le présent (Sabio Pinilla 2006, 38). Concernant la méthodologie à proprement parler, Pym propose quatre méthodes de base : la méthode traditionnelle qui compare l'original à sa ou ses traductions ; l'analyse des traductions en tant que textes « indépendants » sans se référer à des textes « antérieurs » ; la comparaison des traductions et retraductions dans une même langue ; et finalement, l'étude du processus traductif faisant appel, par exemple, au travail du traducteur en amont (Pym 1998, 107)<sup>45</sup>. Quoiqu'il en soit, il est clair que le seul recours aux textes sources et à leur traduction ne suffit pas à donner tous les éléments nécessaires pour comprendre le processus dans son ensemble. De ce fait, un outil aidant à élucider la trame d'un processus de traduction est signalé par Pym. Il s'agit de la paratextualité<sup>46</sup>, notion développée particulièrement par Gérard Genette<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> Cette visée compréhensive dans l'étude des traductions depuis une perspective historique est également soulignée dans d'autres domaines. Dans un essai sur la littérature comparée, Yves Chevrel fait ressortir l'enchevêtrement complexe d'agents et d'éléments (notamment dans la culture réceptrice) qui doivent être considérés dans l'étude des traductions : les éditeurs, le choix des textes à publier et à traduire, les institutions qui censurent ou encouragent le processus (idée aisément associable à celle du patronage), les critiques, ou encore les traductions et les traducteurs en soi (Chevrel 1997, 51-57).

<sup>44</sup> « [...] none of these three parts can assume epistemological independence from the others. Anyone doing history is to some extent involved in all three activities » ; mais cette division répond plutôt à un but épistémologique car elle permet d'organiser aussi bien la recherche en elle-même que la divulgation des résultats (Pym 1998, 6).

<sup>45</sup> Il faut préciser que Pym accorde une importance secondaire aux aspects linguistiques en eux-mêmes dans la présentation de ces méthodes : « I have certainly paid little attention to linguistic matters [car] I suggest translation history can expect to find little adequate structuring in linguistics, comparative literature or narrowly literary studies » (Pym 1998, 194-195).

<sup>46</sup> Certains chercheurs font remarquer que l'étude des paratextes peut constituer un choix méthodologique en lui-même, au lieu de procéder à l'examen des (originaux et) traductions (St-Pierre 1993, 70).

<sup>47</sup> Rappelons que Genette a également développé d'autres notions s'avérant d'une grande utilité dans la constitution d'une démarche méthodologique pour l'étude historique des traductions, notamment celles de

Brigitte Lépinette (1997), pour sa part, dans son recensement des travaux sur l'histoire de la traduction indique leur grande variété, étant donné probablement la quantité d'approches et d'objets possibles. La classification proposée par Lépinette fait ressortir, d'un côté, le fait que les études historiques ponctuelles soient les plus abondantes, et de l'autre, que les approches soient également variées : analyses littéraires, linguistiques-littéraires, sociohistoriques et ainsi de suite. Pour l'essentiel, Lépinette distingue trois types de modèles méthodologiques : le modèle socioculturel, le modèle descriptif-comparatif et le modèle descriptif-contrastif. Le modèle sociologique-culturel a pour but d'expliquer la réalisation de la traduction ainsi que la réception du texte traduit<sup>48</sup>. Pour ce faire, il faut avoir recours aux données qui concernent la publication en elle-même telles que les notes de l'éditeur, les textes du traducteur eux-mêmes insérés dans la traduction, etc. Autrement dit, il faudra avoir recours notamment aux paratextes en tant qu'outil d'analyse. Le texte source est un message produit dans une époque déterminée, pour des destinataires déterminés, qui suit les codes d'un genre en particulier. Sa traduction suppose une « transplantation » dans un autre contexte spatial (parfois temporel), faite par des agents différents et pour des destinataires différents eux aussi. En somme, il s'agit d'établir le rapport cause-effet dans le processus de traduction. Les métatextes traductologiques non actuels sont l'objet d'étude du deuxième modèle. À la différence du modèle précédent, cette approche prend en compte les textes et réflexions sur la traduction qui se trouvent en dehors du ou des textes étudiés. Ces théories et réflexions du passé sur la traduction, ainsi que leur développement dans le temps, sont l'objectif de ce modèle<sup>49</sup>. Le dernier modèle a pour objet d'étude le corpus linguistique constitué de traductions et de leurs textes sources respectifs. Les traductions peuvent être d'une même époque ou d'époques différentes. Les choix du traducteur et sa stratégie traductive dans un texte ou une série de textes d'arrivée correspondant à un même texte source représentent la visée de ce modèle. Il s'agit de décrire et d'analyser les décisions du traducteur dans sa traduction. L'adoption de ce modèle exige alors la détermination des niveaux pour l'analyse traductologique, ainsi que les différentes unités qui doivent être considérées pour cette analyse. Deux approches sont donc possibles. D'un côté, une

---

la métatextualité et de l'intertextualité.

<sup>48</sup> Au sujet de la réception des textes, Chevrel affirme que « c'est le récepteur qui donne son sens à un texte, et qui, à la limite, le fait exister » (Chevrel 1997, 51).

<sup>49</sup> Lieven D'hulst propose une intéressante réflexion sur les problèmes méthodologiques de la recherche historique en théorie de la traduction dans un article intitulé « Pour une historiographie des théories de la traduction : questions de méthode » (1995).

approche macro-textuelle ou macro-traductologique comparant texte source et texte(s) d'arrivée dans leur totalité. Il est donc question de mettre en parallèle le texte source et sa (ses) traduction(s) en se focalisant sur l'organisation et l'articulation interne textuelle globale des textes. De l'autre côté, on trouve une approche sélective ou micro-traductologique, que l'on pourrait qualifier de linguistique, où l'on compare un aspect particulier du texte source et le(s) texte(s) d'arrivée au niveau phrastique<sup>50</sup>. Ainsi, un phénomène repéré à priori dans le texte source (par exemple, la manifestation d'une particularité linguistique du point de vue morphosyntaxique, sémantique, etc., ou qui revêt de l'intérêt selon une perspective liée à l'histoire de la littérature, ou à une période historique), est confronté à la ou aux traductions. Dans tous les cas, comme le note Lépinette elle-même, il s'agit d'adopter une approche méthodologique holistique visant à expliquer la traduction dans son contexte :

la traduction constitue primordialement un processus de transculturation ou de mutation des significations culturelles des textes traduits qui ne peut être mis en évidence que par l'histoire de la traduction. Pour nous, l'ensemble des phénomènes de transformation macro et microtextuels que suppose toute traduction ne peut se comprendre hors de cette interprétation globale de type transculturel qui doit subsumer tous ces phénomènes. [...] [C'est pour cela que] il faut placer les textes traduits dans leur contexte historique social, culturel et intellectuel de départ (en « amont ») et d'arrivée (en « aval »), ce qui permettra en même temps, de retracer l'itinéraire des savoirs transmis et le processus de *transculturation* i.e. d'émergence de significations nouvelles qui sont dues aux intérêts et à la culture des récepteurs seconds. (Lépinette 2003, 69)

Enfin, Lieven D'hulst (2009, 2012) propose une démarche méthodologique largement basée sur la notion de transfert culturel. Rappelons que cette démarche (comprise dans un sens large) met en relief le besoin d'étudier les contextes de départ et d'arrivée de l'objet transféré, les vecteurs du transfert, les motivations sous-jacentes au transfert, le support du transfert et les stratégies déployées dans celui-ci. D'hulst suit pour l'essentiel ces mêmes principes mais depuis une perspective explicitement traductologique : point de départ et point de réception de l'objet transféré, type de produit transféré, agents manipulant ces produits (y compris les réseaux institutionnels ou privés qui parrainent le transfert), moyen de transmission (oral, écrit...), et finalement, stratégies

---

<sup>50</sup> Chevrel note à ce sujet l'importance de considérer les deux approches : « l'examen d'un texte traduit ne doit pas se limiter aux seules microstructures : les macrostructures doivent aussi être prises en compte, incluant aussi bien la disposition typographique (paragraphe, chapitre, blanc...), que le discours d'accompagnement, ou ces éléments souvent déterminants que sont le format, la collection (réservée à des textes étrangers ? à des types particuliers de textes?), la maquette de couverture (insistant sur le caractère étrange/étranger du texte?) [...]. Doivent être ainsi questionnées les stratégies globales des traducteurs, qu'elles soient ou non explicites » (Chevrel 1997, 16).



comportant des changements dans la forme, le support matériel et dans les composantes sémantiques ou fonctionnelles (Montoya 2018, 3288-3295-3304).

### 1.4.3 Un mouvement en trois temps complémentaires

Les réflexions méthodologiques de ces auteurs (outre celles au niveau théorique des auteurs cités auparavant) mettent en relief, d'une part, le fait que bien que le contexte de production de l'œuvre originale revête une importance indéniable dans l'étude historique des traductions, c'est surtout le contexte d'accueil du texte faisant l'objet du transfert qui prend une valeur capitale<sup>51</sup>. Au bout du compte, la resignification textuelle et matérielle de cet objet est entreprise en fonction de la culture d'accueil dans la plupart des cas :

Une traduction relève d'un contexte, c'est-à-dire d'une époque et d'un contexte politico-économique et sociohistorique qui constituent des dimensions contextuelles importantes. En effet, il semble intéressant de rendre compte des dimensions humaines, éditoriales, économiques et (géo) politiques afin de brosser un portrait plus complet du contexte dans lequel un texte traduit voit le jour. Une approche sociologique permet de resituer le contexte sociohistorique inhérent à une traduction et d'éviter des critiques non-constructives à l'égard du travail de traducteurs. Elle permet en effet de comprendre et de justifier des choix de traduction sans adopter une posture critique d'évaluation négative et de rompre avec les sempiternels clivages et dichotomies stériles tels que la traduction du mot et de la lettre, la traduction du sens et de la forme, l'opposition sourcier-cibliste ou encore la dichotomie produit-processus. (Butler 2018, 225-226)

Ainsi, la démarche méthodologique pour aborder la recherche et l'analyse des traductions doit toujours viser à resituer les textes et les protagonistes dans leur nouveau contexte (sans pour autant négliger les considérations relatives au contexte de départ), afin de pouvoir comprendre les enjeux et les portées de l'évènement traductif étudié. D'autre part, il y aurait, pour l'essentiel, deux perspectives méthodologiques dans la manière d'aborder les traductions sous un angle historique : soit on analyse les facteurs

---

<sup>51</sup> Plusieurs auteurs soulignent cela : « Para pensar los intercambios vinculados con la traducción, es posible ubicarse en el marco de la cultura receptora, y ver de qué modo los debates que la han tensionado han incidido en las estrategias de promoción, selección y traducción de textos provenientes de tradiciones foráneas » (Pagni, Payàs et Willson 2011, 7-8). Ou encore : « se impone siempre una buena contextualización en la que el tema elegido y, por supuesto, los textos y los traductores encuentren una explicación y sean analizados dentro del ambiente social, político, económico, ideológico y cultural en que se gestaron. En definitiva, el método exige un análisis y explicación crítica de los textos y de sus protagonistas » (Sabio Pinilla 2006, 43). Finalement Pym, explorant les approches descriptives en traduction, signale que celles-ci « do not undertake extensive analysis of the source text [...], emphasize the target-culture context and the functions of translations within that context » (Pym 2010, 86). Or, rappelons que Pym lui-même affirme qu'il ne s'agirait pas non plus de faire valoir une perspective « dichotomisante » opposant culture d'origine et culture réceptrice, mais plutôt de penser le phénomène traductif dans un espace interculturel où les cultures en contact s'enchevêtrent.

internes, c'est-à-dire que l'on se focalise sur le travail textuel des traducteurs dans une démarche comparatiste ; soit on examine les facteurs externes, en d'autres termes, on se focalise sur le contexte dans lequel une entreprise traductive a lieu (Montoya 2014, 87-88 citant Wakabayashi 2013). Or, plus que d'adopter un seul modèle méthodologique, il serait question de chercher la complémentarité d'approches puisqu'elles peuvent et doivent se combiner, tout en s'adaptant à l'objet d'étude choisi ainsi qu'aux interrogations propres que l'on puisse se formuler, comme le prônent différents chercheurs. En l'occurrence, Pym affirme : « We should feel free to move between the paradigms, selecting the ideas that can help us to solve problems » (Pym 2010, 165). Montoya, citant à nouveau Wakabayashi, signale pour sa part que « cualquiera que sea la investigación, el diseño de la misma dependerá del objeto que se elija y de las preguntas que se quieran responder » (Montoya 2014, 93). Finalement, Sabio Pinilla assure que « los métodos no son excluyentes, sino que pueden y deben combinarse. Por ello, será el propio investigador quien deberá privilegiar un método de acuerdo con la orientación que adopte en su investigación » (Sabio Pinilla 2006, 42). Ainsi, analyse contextuelle et analyse textuelle peuvent venir se compléter dans une volonté de compréhension globale du cas étudié et des interrogations propres à la recherche.

De ce fait, pour essayer d'atteindre les objectifs établis dans l'introduction, il a fallu constituer une démarche méthodologique propre adaptée à ces mêmes objectifs, surtout dans un premier temps, lorsque l'on s'interrogeait sur les raisons pour lesquelles les récits de voyage pouvaient éventuellement éveiller l'intérêt des cercles lettrés pour leur postérieure incorporation dans le corpus textuel de la nation vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons signalé auparavant, un bref parcours pour retracer les caractéristiques et l'évolution des récits de voyages en Amérique (plus concrètement dans ce qui est aujourd'hui le territoire colombien) depuis l'arrivée des Européens a ainsi été effectué. On pourrait peut-être penser que ce retour en arrière n'était pas vraiment nécessaire puisque les récits qui font l'objet de cette étude datent d'une période relativement plus récente, pour le moins en ce qui concerne leur date de publication en Colombie. Néanmoins, notre intérêt, dans une démarche déductive, archéologique si l'on veut, était d'essayer de comprendre, ne serait-ce que partiellement, les causes primaires et l'évolution de ce processus de transculturation discursive qui, au fil du temps, a permis un mouvement de transfert culturel effectif avec l'incorporation de récits de voyage au corpus textuel de la nation. Pour ce faire, nous avons identifié, outre quelques caractéristiques générales des relations de voyage, les tournants dans leur évolution dans

une période qui va du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui ont conduit certains membres des élites *criollas* colombiennes à les adopter comme outil discursif (particulièrement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle) concourant aussi bien à la consolidation de leur position en tant que dirigeants « naturels » du destin de la nouvelle nation, qu'à l'élaboration de références communes. Nous avons ensuite enquêté et mis en exergue, d'une part, quelques récits de voyage locaux à travers le pays qui visaient entre autres à une réappropriation territoriale. D'autre part, les voyages en Europe réalisés par ces membres de l'élite comme expérience pédagogique et patriotique dans un processus d'autodéfinition et de mise en avant de leurs projets de nation. Au moment de clore ce premier mouvement, nous nous sommes intéressés aux témoignages de voyageurs étrangers qui ont parcouru et raconté le pays au XIX<sup>e</sup> siècle. De multiples enjeux sont relevés par leurs récits qui, à leur tour et dans certains cas, ont commencé à faire l'objet d'un processus de transfert culturel par le biais de la traduction dévoilant une conflictuelle appropriation du regard de l'autre.

Dans un deuxième temps, nous avons adopté une démarche méthodologique que l'on pourrait qualifier de socioculturelle, suivant la terminologie employée par Lépinette, où données paratextuelles et métatextuelles ont été largement sollicitées. En fait, il s'agit plutôt d'un agencement méthodologique qui prend en compte et élargit les propositions des chercheurs cités auparavant. En conséquence, nous nous sommes focalisés pour commencer sur le développement du dispositif éditorial (la collection) qui a accueilli les récits de voyage que nous avons abordés par la suite. L'accent a ensuite été mis sur les circonstances et sur les agents, mécanismes et moyens (dans un sens large) qui ont permis l'insertion de ces récits dans le corpus scriptural de la nation. Le désir d'explication et de causalité (selon les propos de Pym) est à l'origine de ce procédé méthodologique qui a mis en évidence l'importance du patronage dans un processus de réécriture, selon les développements de Lefevre. Suivant cette logique, ce deuxième temps dans la démarche méthodologique s'est terminé en faisant ressortir quelques éléments concernant les auteurs et la publication des récits originaux (dans la recherche d'un certain équilibre entre contexte de départ et contexte d'arrivée)<sup>52</sup>, mais notamment par la mise en avant

---

<sup>52</sup> Une approche élargie doit aussi prévaloir à l'heure d'aborder la littérature de voyage (González Otero, 2016, 72), approche qui doit par exemple examiner le contexte de production du récit (circonstances de l'époque du voyage, motivations du voyage, etc.) ; les paratextes du récit en tant que source pour établir entre autres les motivations et conditions du voyage ou l'idiosyncrasie du voyageur ; les composantes structurales de la narration (espace, temps, itinéraire, personnages, etc.) ; ou encore le contexte de réception du récit (Villar Dégano 2005) qui, dans notre cas, aura trait aux attentes de la culture d'accueil de la traduction.

des traducteurs et leur rôle dans le projet qui les a hébergés, dans la mesure des informations disponibles.

Pour la dernière étape de notre recherche nous avons opté pour une démarche méthodologique « traditionnelle » : le modèle descriptif-contrastif recensé par Lépinette a ainsi guidé les réflexions de la troisième partie. En effet, une fois le portrait contextuel esquissé, les enjeux, les causes, les conditions, les vecteurs et acteurs du transfert identifiés, il nous a semblé nécessaire d'aller à la matière textuelle en elle-même. Nous nous sommes donc penchés sur le corps linguistique des cinq récits et leurs traductions publiées dans la *BPCC* dans le but de dévoiler les stratégies des traducteurs et leur adéquation (ou non) avec le projet qui les a accueillis. Il faut cependant préciser que, vu le volume textuel, nous avons décidé d'établir une comparaison non exhaustive privilégiant des aspects saillants aussi bien au niveau macro-traductologique que micro-traductologique. La notion d'adaptation en particulier nous a servi d'appui théorique pour proposer des réflexions à propos du travail des traducteurs. Les deux niveaux ont été, dans tous les cas, articulés aux considérations préalables concernant aussi bien les spécificités, fonctions et enjeux soulevés dans l'examen des relations de voyage que les particularités du dispositif éditorial et les agents impliqués dans ce transfert culturel.



Première partie

Regard impérial, regard national



## Chapitre 2

### Regard impérial : ordonner le monde

Un monde jusqu'alors inconnu, peuplé de plantes, animaux et êtres mystérieux, s'offre aux yeux des Européens dès leur arrivée fortuite en terres américaines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Ils en laisseront des traces écrites du complexe processus d'appréhension, aussi bien intellectuelle que matérielle. Les récits de leurs impressions et péripéties ont ainsi fonctionné comme une grille visant tout d'abord à nommer cette nouvelle réalité, à la rendre familière à leurs esprits ; progressivement, elle deviendra un outil de systématisation et classification, un mécanisme discursif d'appropriation des espaces, des choses et des êtres. Ce mode d'appréhension, peaufiné au fil du temps, sera récupéré et réactualisé par les élites de ce qui deviendront les nouvelles nations américaines, en tant qu'instrument rhétorique servant à la réappropriation et à la définition territoriale et identitaire, en fonction de leurs projets indépendantistes.

#### 2.1 Une grille pour appréhender le (nouveau) monde

La disposition des êtres et des choses dans le monde, les théories, pratiques, savoirs et discours qui les déterminent sont en corrélation directe avec les possibilités effectives de regarder et de nommer. L'ordre est ainsi « ce qui n'existe qu'à travers la grille d'un regard, d'une attention, d'un langage » (Foucault 2010, 11). Ici, l'utilisation de l'article indéfini renvoie d'emblée à l'idée de singularité du regard et de la nomination, et donc du discours qui en découle : un type particulier de regard et de langage se trouverait à la base d'un ordre, d'un agencement et d'un discours déterminés, souvent en dépit d'autres possibles, pour les espaces, les choses et les êtres. De cette manière, un discours donné peut viser à (auto) légitimer un certain ordre, une certaine vision du monde, dans laquelle les rapports entre les êtres et les choses, et les êtres eux-mêmes, sont fixés par une organisation fonctionnelle prétendument vraie et naturelle. En ce sens, le texte peut apparaître comme porteur légitime d'un discours qui dépeint l'ordre des choses, comme un mode naturel de représentation du monde. Or, « les discours sont, eux aussi, des événements, des moteurs de l'histoire, et non seulement ses représentations » (Todorov 1989, 13) ; ils sont à la fois le reflet et la base sur laquelle l'ordre du monde est construit.



### 2.1.1 Une grille hétéroclite

Les récits de voyage (la littérature de voyage in extenso<sup>1</sup>) sont donc aussi des discours qui reflètent et construisent une vision et un ordre du monde sous un certain prisme, ils sont une sorte de grille pour saisir et bâtir une image du monde, des autres et de soi-même, pour établir un arrangement déterminé de la réalité<sup>2</sup>. La caractérisation de cette grille, la définition même de la littérature de voyage, s'avère cependant problématique, ce qui dévoile d'emblée la complexité propre à l'exercice de réduction et de saisie du monde : s'agit-il d'un genre discursif, littéraire, d'un thème ? Est-ce un genre hybride (journal, roman, compte rendu d'une mission, etc.) ? Gannier, qui souligne la nature hétérogène des récits de voyage échappant à une taxonomie générique et donc à une définition unique, présente une définition minimale qui, à l'image de la grille, peut fournir des points de repère sans être concluante : « la littérature de voyage propose, dans le cadre d'une écriture subjective, souvent postérieure au retour, le compte rendu d'un voyage présenté en principe comme réel » (Gannier 2016, 5)<sup>3</sup>. Des caractéristiques fondamentales ressortent de cette définition : il s'agit d'*un regard subjectif* mis en récit (souvent) à posteriori, qui veut rendre compte de *la réalité (prétendument objective* dans beaucoup de cas) d'ailleurs. Ce compte rendu implique également la présence aussi bien

---

<sup>1</sup> Dans un souci de clarté, il faut rappeler que cette étude portera sur des récits de voyage effectivement réalisés, non pas sur des récits de voyage imaginaires. Villar Dégano (2005, 228-229) signale la différence entre récit factuel (les récits écrits par les voyageurs présents) et récit fictionnel (les voyages de *Don Quichotte* ou *Gulliver*, par exemple). Albuquerque (2006), pour sa part, met en relief la particularité des récits de voyage en tant que genre « frontalier ». En effet, la littérature de voyage possède la capacité de « situarse entre dos mundos escriturales que funcionan en arreglo al 'criterio de ficcionalidad' como la literatura, o al 'criterio de veracidad' como la historia » (Gasquet 2015, 62). Ainsi, même si les récits factuels se veulent un rapport véridique de la réalité (ce qui les éloignerait en principe de la littérature pour les classer parmi des textes informatifs), ils traversent très souvent les frontières entre le monde de l'imaginaire et celui de la réalité et, dans tous les cas, ils seront toujours marqués de la subjectivité du voyageur-écrivain, ce qui mène à relativiser leur degré d'adéquation à cette même réalité qu'ils prétendent décrire.

<sup>2</sup> Pimentel note à ce sujet : « el descubrimiento de los hechos se ha transformado en su elaboración [...], los viajeros o los científicos no solo dicen sino que hacen cosas, y también [...] el lenguaje no solo refleja la naturaleza sino que también la produce » (Pimentel 2003, 22).

<sup>3</sup> Cette même auteure met en relief deux éléments également importants : d'une part, la fonction des récits de voyage en tant qu'outil pour lire et élaborer une histoire des idées et des mentalités, certes, avec une prudence accrue du fait de leur subjectivité et temporalité intrinsèques. Ils sont, somme toute, reflet et bâtisseurs des idées à un moment et un lieu donnés. D'autre part, elle fait appel à la notion d'architexte, dans un essai de compréhension de ce genre éclectique. Cette notion est définie comme « l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes — types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc. — dont relève chaque texte singulier » ; ou encore, « tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes » (Genette 1982, 7). En définitive, Gannier affirme que « cette littérature se situe au carrefour de plusieurs genres (autobiographie, littérature épistolaire, mémoires, etc.), mais elle ne se constitue véritablement qu'à partir du moment où un certain nombre de textes abordent des thèmes similaires dans des perspectives semblables, et qu'ils semblent ressentir cette parenté au point qu'elle suscite l'écriture » (Gannier 2016, 91). De cette façon, certains auteurs légitiment sa présence dans l'espace littéraire par « l'apologie qu'elle fait du plaisir d'écrire et de lire » (Ouellet 2010, 133).

*des autres* (objet constant ou variable du récit) que des *semblables* (sujet omniprésent du récit) restés chez eux<sup>4</sup>. Ainsi, dans un souci de caractérisation de ce genre éclectique, il est d'ores et déjà nécessaire de mettre en relief quelques éléments qui s'entremêlent et qui aident à saisir, ne serait-ce que partiellement, les enjeux portés par les récits de voyage et leur complexité inhérente.

Un jeu de doubles, d'avant et de revers, semblerait sous-tendre le récit de voyage, pris dans un va-et-vient « entre le connu et l'inconnu, le familier et l'étrange, le ressemblant et le différent » (Gannier 2016, 72). La relation du voyageur qui tente de décrire des régions et des êtres inconnus opère en même temps comme une autodéfinition et une autodescription, renforce l'appartenance au groupe et reconforte, ou pour le moins établit comme parangon, les valeurs de la culture d'origine. En d'autres termes, les récits de voyage esquissent le portrait non seulement de la culture observée, mais également de celle de l'observateur, ils « en disent beaucoup sur les structures mentales et psychologiques de qui les rédige [...], ils renvoient souvent à des présupposés d'une représentation collective de l'étranger qu'il faut décrypter » (Chevrel 1997, 25).

Ainsi, la présence manifeste de cet observateur, de l'écrivain-voyageur, en tant qu'organisateur et commentateur du récit, plus ou moins effacé selon ses intentions et la finalité de son texte mais en tout cas en tant qu'autorité énonciative, est un trait fondamental du genre, trait nommé par Ouellet (2010) comme l'héroïsation du protagoniste, qui peut être actantielle ou rhétorique. Dans le premier cas, il est question de faire ressortir l'agir, les victoires et les obstacles surmontés par le protagoniste ou par l'entreprise de découverte dont il fait partie, ainsi que de valoriser l'acquisition des savoirs après ses péripéties. Dans le deuxième cas, face à une éventuelle défaillance actantielle, il s'agit de mettre en œuvre divers procédés rhétoriques (anecdotes, insertion de micro-récits pour dramatiser, litote, recours aux figures mythiques, exhibition de connaissances langagières des indigènes, etc.) pour gagner ou conserver la faveur du lecteur.

L'écrivain-voyageur, en particulier celui qui s'adonne à la composition d'un récit factuel commandité, doit donc agir, examiner et rendre compte, pratiques qui annoncent

---

<sup>4</sup> Ouellet (2010) met en relief le pacte du récit du voyage, et donc de l'écrivain-voyageur, avec son lecteur potentiel, qui repose sur la véracité factuelle et l'exactitude objective. Or, le vrai problème qui se pose pour l'auteur de la relation de voyage, continue Ouellet, n'est pas celui de la représentation de la réalité, mais celui de sa perception, ce dernier étant confronté précisément à une réalité qui ne rentre pas dans le cadre de son expérience et de sa culture. Une grille de regard modelée sur l'expérience connue et sur des référents partagés par la communauté d'origine s'impose donc tout naturellement, dans le but d'essayer d'ordonner la nouveauté dans des paramètres familiers.

à leur tour la nature même de la narration sur trois plans : l'action exploratrice et éventuellement colonisatrice, l'observation et l'écriture (Ouellet 2010, 47). Or, le fait d'écrire pour rendre compte d'un voyage ou d'une expédition soulève cependant un paradoxe inhérent au genre, évoqué un peu plus haut : il s'agit de faire un portrait, bien que fragmentaire, objectif de la réalité du monde étranger, selon la vision subjective de l'écrivain-voyageur. Au demeurant, ce jeu du vrai et du faux est une caractéristique constitutive de tout récit de voyage :

L'expérience personnelle devient non seulement licite mais pratiquement une obligation du genre. Ce sont précisément ces deux aspects, apparemment antinomiques, la fiabilité et la liberté du compte rendu, qui dominent le genre au niveau de la rhétorique. (Gannier 2016, 36)

Pour le reste, la subjectivité même de l'écrivain-voyageur, sa grille de lecture du monde, est circonscrite à son époque et aux catégories mentales de sa culture d'origine, partagées aussi bien par l'écrivain-voyageur que par son public potentiel. Ainsi, pour qu'un récit de voyage puisse être, en principe, appréhendé par la société à laquelle on s'adresse, il doit, en plus d'offrir des éléments pour satisfaire la curiosité du lecteur<sup>5</sup>, être lisible et recevable par celle-ci :

Le système de représentation du monde étant lié à une civilisation particulière, le mode de représentation du voyageur va être obligatoirement, puisque intermédiaire entre deux civilisations, un effort de conciliation, d'adaptation de l'une au système de compréhension de l'autre. (Gannier 2016, 8)

Le semblable resté chez lui se trouve ainsi au cœur même des motivations de l'écriture du voyage, et la connivence entre celui-ci et l'écrivain, le partage d'un cadre commun de visions, semble nécessaire pour l'adéquation et l'acceptation du récit. Or, si l'une des motivations à l'origine de l'écriture peut être le simple souhait de partage d'expériences et d'aventures personnelles sur un ailleurs inconnu avec le lecteur (parfois avec l'ambition symétrique de l'auteur en quête de reconnaissance, affichée ou voilée), d'autres raisons peuvent également être sous-jacentes à ce projet. Le récit peut, par exemple, être demandé expressément par un commanditaire donné (une institution, un mécène, un éditeur, une société savante, une entreprise) dans un souci d'acquisition d'information stratégique, de connaissance, de profit, de simple distraction ou de satisfaction de la curiosité. En conséquence, l'identification de ce lecteur, effectif ou potentiel, permettra de comprendre au moins en partie les choix et les procédés discursifs de l'écrivain-voyageur et, dans tous

---

<sup>5</sup> Gannier résume de manière très juste le double contrat qu'un récit de voyage doit remplir : « le lecteur attend de l'inattendu sur un fond attendu » (Gannier 2016, 58).

les cas, de faire ressortir leur grille commune de référence.

De la même manière, le témoignage du voyageur devra être interprété en prenant en compte le contexte historique et les schémas culturels et sociaux dominants. Une attitude ethnocentrique fait ici inévitablement surface, le voyageur étant le plus naturellement porteur des valeurs de sa culture d'origine qu'il considère comme universellement vraies. Ces valeurs peuvent cependant, à leur tour, être remises en question par le regard particulier du voyageur, qu'il le fasse de manière intentionnelle ou non. Certes, la vision de celui-ci reconforte souvent la propre culture d'origine dans ses croyances et dans la manière dont elle a établi un ordre du monde, des choses et des êtres. Néanmoins, le contact avec d'autres réalités, avec les autres, ainsi que sa mise en récit peuvent également remettre en cause l'ensemble de valeurs et certitudes qui ordonnent le monde du voyageur et mettre en lumière d'autres mondes possibles (Gasquet 2015, 16). En ce sens, le voyageur pourrait être conçu comme un éventuel vecteur de changement et de circulation d'idées nouvelles ou, au contraire, de perpétuation d'idées reçues. En effet, son point de vue, le récit de son expérience, seront marqués par la présence ou l'absence de témoignages précédents, ce qui suppose l'adoption, le rejet, la modification, voire la création de schémas de pensée et de représentations. Le voyageur (même s'agissant du premier voyageur en terre inconnue), ne peut pas tout saisir par sa seule capacité d'observation individuelle ; il prend souvent appui sur des témoins livresques, ne serait-ce que ceux issus d'élucubrations, sur les voyageurs qui l'ont précédé, sur des témoins sur le terrain mais, dans tous les cas, il est amené à fournir des démonstrations qui donnent de la force à son récit<sup>6</sup>.

Par ailleurs, ce récit s'arrange en fonction d'un plan, plus ou moins conscient, d'un mode d'écriture qui peut prendre des formes diverses (lettres, chronique, journal de bord, etc.), en fonction lui aussi du destinataire du texte, et dans lequel différents types discursifs (narration, description, commentaire, rapport, etc.) peuvent apparaître alternativement. Le plan chronologique suivant l'itinéraire du voyage (sans pour autant interdire les digressions) est peut-être le plus fréquent, bien que le développement thématique, où le voyageur agence le récit par rapport à la matière documentaire mettant en perspective l'objet de son étude (Gannier 2016, 40), soit également une technique

---

<sup>6</sup> Les rapports intertextuels explicites ou implicites sont une constante dans les récits de voyage qui marquent aussi bien la perception de choses que l'écriture. Ainsi, l'écrivain-voyageur fait généralement appel aux témoignages et propos de ses devanciers : « Il leur emprunte une manière d'ordonner la matière à traiter [...], une confirmation de ces propres découvertes, et surtout des connaissances de tous ordres qu'il ne peut avoir colligées sur le terrain » (Ouellet 2010, 117-118).

d'écriture usitée<sup>7</sup>. Des stratégies discursives diverses sont également mises en place par l'écrivain voyageur dans son mode d'écriture : anaphores, ellipses, chleuasmes, résumés, commentaires, digressions... autant de mécanismes qui reflètent l'éclectisme du genre<sup>8</sup> et qui constituent l'empreinte de la subjectivité de l'auteur et de son regard particulier. Ainsi, la perspective subjective et la composition esthétique qui en découle modifient et déforment, en enrichissant ou en appauvrissant, leur objet dont l'existence n'est pas autonome mais subordonnée au point de vue de l'observateur. En effet, « on voit ce que l'on *peut* voir [...], on voit ce que l'on *veut* voir [...] on rend compte comme l'on *peut* [...], on rend compte comme l'on *veut* [...], on donne au lecteur ce qu'on le suppose capable de lire, de comprendre et d'accepter » (Gannier 2016, 56- 57).

Précisément, l'imagerie peut éventuellement compléter la composition textuelle et le panorama offert par l'écrivain-voyageur depuis sa perspective. De ce fait, les images et les cartes, ou l'absence de celles-ci (très souvent due à des contraintes éditoriales liées à l'époque ou à des causes financières), surgissent accessoirement comme le dédoublement des mots portant la vision de l'écrivain-voyageur. Elles sont le reflet des croyances et des conventions esthétiques et narratives d'une époque et, surtout en ce qui concerne les cartes, une représentation du monde jusque-là inconnu censée être objective et fiable. Or, ces représentations graphiques condensant la réalité sont, d'une part, également tributaires de l'œil de celui ou de ceux qui racontent, de celui ou de ceux qui font circuler le récit. Parfois, c'est le voyageur lui-même qui dessine ce qu'il voit, qui dresse ou corrige des cartes des lieux parcourus ; d'autres fois, c'est un artiste présent sur le terrain accompagnant l'écrivain ; maintes fois, ce sont des éditeurs qui proposent un support de ce type pour rendre le récit plus attirant et véridique aux lecteurs. D'autre part, elles relèvent, fréquemment, d'une représentation fantaisiste ou réductrice et stéréotypée de la réalité d'ailleurs qui, pour qu'elle fonctionne et soit en quelque sorte acceptée par le lecteur, doit comporter une bonne dose d'exotisme<sup>9</sup> ou, tout au moins, quelques éclats de

---

<sup>7</sup> Ouellet affirme à ce propos : « Le caractère composite de la relation de voyage vient d'une tension continue entre la chronologie événementielle, imposée par l'itinéraire, et un ordre thématique qui contextualise l'aventure individuelle à un moment de l'histoire, pour la figer, la panoramiser en quelque sorte, afin que l'agir de l'individu se détache sur un arrière-plan stable » (Ouellet 2010, 5).

<sup>8</sup> Gannier note comment certains procédés littéraires fréquents dans les récits de voyage, tels que les répétitions, au lieu de représenter un défaut qualitatif pourraient, au contraire, être un attribut distinctif du genre : « Le superflu dans le récit de voyage semble procéder d'une absence de tri due à une trop grande abondance de détails réels : la maladresse littéraire est paradoxalement un atout générique » (Gannier 2016, 51).

<sup>9</sup> À propos de l'exotisme Todorov (1989, 299) signale qu'il se base plus sur soi-même que sur l'intérêt porté sur l'autre, c'est-à-dire que l'autre est défini exclusivement par son rapport avec l'observateur. Qu'il s'agisse d'une description élogieuse ou, au contraire, d'une image diffamatoire, la méconnaissance de

celui-ci.

### 2.1.2 Les prolégomènes de l'invention de l'Amérique

Avoir passé en revue ces quelques traits de ce genre éclectique permet simplement de prendre conscience des nombreux aspects, latents ou manifestes, qui doivent être considérés dans l'examen de textes de cette nature, ainsi que de jeter les jalons pour l'entreprendre. Suivant la même démarche, il sera question à présent de retracer certains traits généraux de l'écriture engendrée par les voyages factuels en Amérique lors des XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en particulier, puisqu'un tel déplacement physico-spatial et sa mise en récit a certes marqué aussi bien les individus que des groupes sociaux, a eu des répercussions sur leur structure cognitive et sur leur façon d'agir (Gasquet 2015, 23-24)<sup>10</sup>. En effet, les échos de ces récits, de formes et perspectives changeantes mais dont certains éléments ont également perduré dans le temps, peuvent résonner encore aujourd'hui. De ce fait, on peut affirmer que, depuis le début, les récits de voyage ont joué un rôle important aussi bien dans l'invention de l'Amérique<sup>11</sup> et la définition de ses caractéristiques de la part des Européens, que dans la propre autodéfinition de l'Europe. Le développement de ces idées a ainsi contribué à « la formación del mundo moderno y la distribución en el mapa mundial entre países poderosos y países dominados tal como la conocemos » (Fernández Bravo 2007, 2).

Mais il faudrait, pour commencer, s'interroger sur les raisons qui ont motivé les voyageurs de l'époque en question à entreprendre la traversée des mers inconnues, à s'embarquer dans un voyage d'expédition aux issues totalement incertaines. Une double motivation semble, en l'occurrence, caractériser les voyages européens au cours du XVI<sup>e</sup>

---

l'autre serait à la base de l'exotisme.

<sup>10</sup> Gasquet (2015) établit une typologie littéraire des voyages à laquelle nous voudrions emprunter quelques catégories qui seront évoquées au fil de ces réflexions : textes de la Découverte, pèlerinage, entreprise géographique ou mission scientifique, voyage colonial et justification anthropologique et ethnographique, voyage commercial, et voyage de loisir. Ces catégories, qui peuvent s'enchevêtrer, nous aideront à retracer le processus d'expansion occidentale à partir de la découverte de l'Amérique à travers les récits de voyage, ainsi que leur rôle dans la construction identitaire de cette dernière.

<sup>11</sup> Pour l'idée de l'invention de l'Amérique en tant que résultat d'un complexe processus idéologique qui a attribué à ces terres le sens particulier d'être « 'la cuarta parte' del mundo » (O'Gorman 1993, p. 135-136), voir en particulier l'œuvre pionnière d'Edmundo O'Gorman, *La invención de América* (première édition 1958) et celle de Thomas Gomez, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête* (première édition 1996). Concernant cette idée de l'invention de l'Amérique Fernández Bravo affirme en l'occurrence : « Este conjunto de percepciones que atribuyeron al Nuevo Mundo ciertos rasgos permiten argumentar que América fue, antes que descubierta, inventada por la imaginación europea. No existía antes de Colón porque fue Colón, y los cronistas que la describieron durante el siglo XVI, quienes la vieron bajo los rasgos que, hasta cierto punto, continúan definiéndola hasta hoy: exuberante, pródiga, fértil, tropical, desmesurada, próxima al paraíso, dominada por la dimensión de la naturaleza antes que por el orden de la cultura, considerada un privilegio de Europa » (Fernández Bravo 2007, 5).

siècle en Amérique : celle de l'enrichissement matériel (intérêt égoïste) et, par la suite, celle du prétendu apport de valeurs propres à la civilisation (intérêt altruiste) qui allaient profiter aux populations autochtones (Gasquet 2015, 44). Les entreprises de conquête et colonisation de l'Amérique ont effectivement produit le déplacement d'hommes d'origines diverses vers les terres qui venaient d'être découvertes, mais dont le but était, pour la plupart, d'essayer de se doter de moyens pour améliorer leur condition économique et sociale<sup>12</sup> à leur retour en métropole, bien que beaucoup d'entre eux n'y soient jamais revenus. Il fallait cependant apporter une autre justification à ces projets de voyage et d'établissement : la mission civilisatrice<sup>13</sup> de l'Europe commençait à prendre forme, car ce n'était pas seulement motivés par l'appât du gain matériel ou de la gloire que ces hommes s'engageaient dans un voyage dangereux vers un monde inconnu. La volonté de répandre la « vraie » foi chrétienne et tous les bienfaits atteints par la civilisation européenne nichait, par conviction ou comme simple alibi, au cœur de ces projets<sup>14</sup>.

Or, la particularité dans le cas de l'Amérique réside dans le fait qu'à cette époque-là, aucun voyageur-écrivain européen<sup>15</sup> n'avait mis en récit ses impressions sur (littéralement) ce nouveau monde. Comment rapporter cette réalité inconnue pour (presque) la première fois dans le monde européen ? Comment le voyageur-écrivain pouvait-il saisir par sa pensée et sa subjectivité le spectacle étrange qui se présentait à ses sens et le rendre intelligible pour ses semblables restés chez eux ? Quelles répercussions

---

<sup>12</sup> Gomez signale à ce sujet : « la conquête du Nouveau Monde attira en premier lieu les éléments les plus instables de la société espagnole, ceux qui cherchaient à tout prix à améliorer leur sort et rêvaient d'une vie plus facile » (Gomez 2014, 225). Gasquet corrobore cela en indiquant comment les membres des entreprises de conquête et colonisation étaient issus en bonne partie de souches marginales de la société : « será la mano de obra europea que llevará a cabo las conquistas y las expediciones de descubrimiento en la fase de expansión colonial. Este hecho fue percibido en su dimensión contradictoria por Leed: 'Hay un aspecto irónico en el hecho de que para extenderse y defenderse, el sistema se sirviese de elementos peligrosos para el orden social'. De este modo, a estos hombres indeseables en Europa se les permitía comprarse su libertad participando en la empresa de conquista » (Gasquet 2015, 47).

<sup>13</sup> Le XIX<sup>e</sup> siècle connaîtra l'essor d'un ensemble de théories qui mettaient en avant le rôle civilisateur de l'Europe, et donc, son droit, voire son devoir, à répandre leurs modèles de civilisation. Ce mouvement pourrait éventuellement déjà trouver ses origines dans la découverte et la conquête de l'Amérique.

<sup>14</sup> En l'occurrence, les campagnes d'évangélisation dans l'Amérique, à l'origine de plusieurs récits, représentent en Occident la principale catégorie du voyage initiatique spirituel (le pèlerinage) et, en même temps, un tournant décisif dans l'histoire du christianisme (Gasquet 2015, 30). En effet, les entreprises de conquête et surtout d'établissement auront aussi pour mission la propagation de la « bonne parole » par l'action militaire et missionnaire de divers ordres religieux.

<sup>15</sup> Cette affirmation doit être nuancée. En effet, il convient de mentionner ici *La Saga d'Erik le Rouge*, écrite vraisemblablement par un clerc islandais au XIII<sup>e</sup> siècle, qui rapporte l'exploration scandinave du Groenland et de l'Amérique du Nord, à la tête de laquelle se trouvait Erik le Rouge. Il s'agirait de la première découverte de l'Amérique par des Européens, cinq siècles avant celle de Christophe Colomb. Ainsi, comme Thomas Gomez déclare : « Plus personne n'ose nier que les Scandinaves découvrirent l'Amérique, mais nous affirmons qu'ils ne l'inventèrent pas » (Gomez 2014, 27).

sur les mentalités auraient ces premiers récits sur ces terres inconnues ? Colomb à travers ses écrits<sup>16</sup> (bien que rares et fragmentaires) sur la découverte de l'Amérique, apparaît comme un voyageur-écrivain inaugural<sup>17</sup> qui marque le moment où l'idée même du Nouveau Monde fait irruption dans la conscience européenne<sup>18</sup>. Face à une nature exubérante, d'une beauté et d'une prodigalité sans parangon pour les yeux européens, ce Nouveau Monde est initialement associé au paradis terrestre<sup>19</sup>, image qui se trouve à l'origine et anticipe les visions romantiques de la nature américaine développées en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle (Fernández Bravo 2007, 5). Cette image est cependant également à la base de la prétendue nonchalance invétérée des natifs américains et de leur « sous-développement », la nature leur offrant ses fruits en abondance et leur épargnant les efforts intellectuels et physiques. La comparaison<sup>20</sup> émerge donc comme un outil nécessaire pour décrire et ramener la nouveauté à une grille familière : « Toute plante, tout animal, tout objet, sont susceptibles de comparaison » (Gannier 2016, 73).

Colomb, dans le rapport de son premier voyage, offre des exemples non seulement de l'utilisation permanente de l'analogie en tant que stratégie pour appréhender la nouvelle réalité, mais également des motivations sous-jacentes au voyage. Depuis le début de sa relation, il ramène cette nature paradisiaque et inconnue à une référence connue pour les lecteurs européens de ses écrits : « junto con la dicha isleta están huertas de árboles las más hermosas que yo vie tan verdes y con sus hojas como las de Castilla en el mes de abril y de mayo, y mucha agua » (Colón 2002). Cette nature exotique et démesurée doit pouvoir être saisie par association, doit s'assimiler nécessairement à un objet commun, normal, dans les paramètres mentaux et culturels du voyageur et du destinataire du texte : « En este sentido, el símil, en su movimiento etnocéntrico, resulta tranquilizador; lejos de atentar contra las fronteras de la identidad, las confirma en sus –

---

<sup>16</sup> Ces écrits correspondraient, dans la typologie proposée un peu plus haut, à la catégorie de « Découverte », à savoir, le corpus de chroniques d'exploration et conquête d'Amérique, Asie et Afrique (Gasquet 2015).

<sup>17</sup> À ce sujet, Duviols affirme : « Trois voyageurs d'origine italienne furent à l'origine des images fondamentales qui allaient s'inscrire peu à peu dans la mentalité européenne : Christophe Colomb, Amerigo Vespucci et Antonio Pigafetta. Après eux, la vision essentielle ne se modifiera guère, et ce, pendant un siècle » (Duviols 1988, 314).

<sup>18</sup> Voir en particulier le chapitre intitulé « El proceso de la invención de América » de l'ouvrage d'O' Gorman (1993).

<sup>19</sup> L'analogie entre l'Amérique et le paradis terrestre peut également s'associer à un topos qui trouve son origine dans l'Antiquité : la recherche des îles des Bienheureux ou des îles Fortunées. Gannier souligne l'influence de ce mythe sur les premiers récits de découverte en Amérique : « qu'il soit ou non conscient, qu'il appartienne aux lettrés ou qu'il se soit étendu à tous, apparaît comme superposé à ceux que les Découvreurs voient effectivement » (Gannier 2016, 23).

<sup>20</sup> « Le recours à la comparaison pour faire appréhender l'inconnu par le connu est un procédé utilisé par les écrivains antiques, aussi bien que par les romanciers modernes de science-fiction » (Ouellet 2010, 66).



de todos modos– lábiles certezas » (Añón 2014, 17). En même temps, cette nature abondante se présente comme la promesse de richesses de premier ordre du point de vue des Européens. Avoir enduré et survécu à une telle traversée les incite à la recherche du métal précieux, et ce dès la première heure, dès la rencontre avec des natifs américains : « Traían ovillos de algodón filado y papagayos y azagayas y otras cositas que sería tedio de escribir, y todo daban por cualquier cosa que se los diese. Y yo estaba atento y trabajaba de saber si había oro » (Colón 2002). L'espace américain est appréhendé depuis le début en termes de possibilité d'enrichissement pour les nouveaux arrivés. Le critère de fonctionnalité va ainsi se refléter sur les récits de voyage à visée exploratoire ou colonisatrice, car il faut « manger, se vêtir, se loger, expédier des marchandises de valeur vers la métropole » (Ouellet 2010, 68).

Un autre trait d'émergence variable dans les récits de voyage est dévoilé un peu plus tôt dans cette même relation de Colomb : si l'autre, le natif américain, est possesseur des secrets de la nouvelle terre et donc de ses éventuelles richesses, il est en même temps un être dépossédé des codes civilisationnels des Européens, mais soumis et apte à devenir un serviteur chrétien et civilisé, en échange de ses secrets : « Ellos deben ser buenos servidores y de buen ingenio, que veo que muy presto dicen todo lo que les decía, y creo que ligeramente se harían cristianos; que me pareció que ninguna secta tenían » (Colón 2002)<sup>21</sup>. De cette manière, Colomb rend compte d'emblée à la couronne, le destinataire de sa relation, des potentialités et des bienfaits qu'elle peut tirer de sa découverte : une abondance naturelle comparable à celle de la péninsule dans la saison la plus fructifère, la promesse de richesses matérielles et d'êtres dociles, prêts à se soumettre aux desseins du pouvoir chrétien. Cela révélerait à la fois la construction d'un discours ambivalent sur l'Amérique et les êtres qui l'habitaient. Certes, une profusion déconcertante caractérisait la nature de ces nouvelles terres, mais une absence de « civilisation » selon les codes européens était également palpable, au moins à ce stade de l'exploration<sup>22</sup>. Ce portrait des natifs américains jetterait les bases du mythe du « bon sauvage »<sup>23</sup> en alimentant, en

---

<sup>21</sup> Il serait ici opportun de noter que, s'agissant des premières rencontres, un échange avec une langue véhiculaire s'avérait en pratique impossible. Or, une curiosité réciproque et la quête de richesses allaient inciter la communication, car « avant d'échanger avec les mots avec l'Européen, l'indigène a troqué des objets et des signes » (Ouellet 2010, 96). Le temps écoulé, la langue conquérante et certaines langues des conquis seront apprises par les uns et les autres, mais la relation dialogique semblerait être, le plus souvent, dominée par l'intérêt fondamental des Européens d'obtenir des renseignements des natifs, ainsi que d'une compréhension de ceux-là, particulièrement dans le but de les évangéliser.

<sup>22</sup> Il faut rappeler que des chroniqueurs postérieurs comme Hernán Cortés ou Francisco Pizarro, qui rapportent la conquête du Mexique et celle de l'empire Inca respectivement, font part de leur émerveillement vis-à-vis de l'organisation sociale et des atouts civilisationnels de ces peuples amérindiens.

<sup>23</sup> Concernant le développement et la consolidation de la notion du bon sauvage, (qui trouverait ses origines

même temps, sa contrepartie, à savoir, sa sauvagerie atavique. Il s'agit donc d'une construction de l'altérité à double face, d'une vision ambiguë sur l'humanité de l'autre, sujet qui restera longtemps associé au Nouveau Monde et qui se reflétera dans les récits de voyage : l'espace américain s'offrait certes comme un endroit paradisiaque, mais habité par des êtres sinon monstrueux, pour le moins imparfaits ; autrement dit, c'était un monde marqué par « l'édénique et le monstrueux, la perfection inaccessible ou la sauvagerie difforme des confins » (Gannier 2016, 25). Colomb et Vespucci<sup>24</sup> sont à l'origine de cet archétype du natif américain, qui animera les discussions en Europe et même en Amérique au cours des siècles postérieurs concernant la différence culturelle depuis une perspective dualiste opposant barbarie et civilisation<sup>25</sup>. Les deux ayant visité presque exclusivement la zone équatoriale du Nouveau Monde, leurs descriptions des natifs de ces régions mettaient en relief, en particulier, une caractéristique qui perturbait les schémas mentaux des Européens : la nudité. Ainsi, le regard porté sur cet « état naturel » oscillait entre l'innocence et la gentillesse, et sa contrepartie, la bestialité (Duviols 1988, 316). Ces deux perceptions asymétriques de l'autre vont cependant converger vers une attitude justifiant la nécessité et le bien-fondé de la présence européenne : ces peuples « enfants » ou « barbares », mais en tout cas dépourvus de civilisation, pouvaient soit fournir quelques nouvelles coordonnées aux sociétés

---

dans les textes de Colomb et Vespucci), Montoya Campuzano affirme : « La construcción literaria, antropológica y pictórica del buen salvaje, en Europa, es posible rastrearla desde el siglo XVI hasta nuestros días. Inicia con los libros de Bartolomé de las Casas, Jean de Léry, André Thévet y Michel de Montaigne, y logra su mayor complejidad y madurez con la obra de Lévi-Strauss dedicada a América. [...] Valga la pena señalar, por lo demás, que en todos estos autores se observa al indígena con interés y hay, al mismo tiempo, una profunda queja por su aniquilación. Sin duda es la doble cara de la Europa imperialista: su cruel ambición económica, su poder militar insaciable y su interés cognitivo acompañado de queja humanística » (Montoya Campuzano 2014, 127).

<sup>24</sup> « Le best-seller de la littérature de voyage au XVI<sup>e</sup> siècle » *Mundus Novus* (1503) de Vespucci serait à l'origine des portraits des « bons sauvages » en tant qu'êtres vivants « selon la nature » (Todorov 1989, 300). L'intérêt croissant du public européen pour les récits de voyage en Amérique est donc attesté dès la première heure. Montoya Campuzano fait également référence aux illustrations sur La Florida (1564-1565) de Jacques Le Moyne, reprises par Théodore de Bry « para su célebre colección *Grandes Viajes* (trece entregas entre 1590 y 1634) (Montoya Campuzano 2014, 119) ». Cet auteur soutient que ces représentations opèrent le passage entre le monstrueux et l'exotique, tout en permettant la construction d'une idée anthropologique de l'altérité et une réflexion humaniste qui cohabite avec le regard du colonisateur. Il s'agirait donc de « los primeros pasos de una tradición [...] que acaso culminan con las teorías contemporáneas multiculturalistas en las que el otro, que habita la periferia occidental, se observa con curiosidad, se abraza con pasión cognitiva, mientras se le expolia y somete » (Montoya Campuzano 2014, 139).

<sup>25</sup> Todorov affirme que « l'exotisme primitiviste [...], l'une des formes les plus caractéristiques de l'exotisme européen, [est] responsable de la figure du 'bon sauvage' et de ses multiples avatars » (Todorov 1989, 299). Ce type d'exotisme, très présent jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, oppose les sociétés « civilisées » (de l'Europe occidentale) aux sociétés « primitives ». Ainsi, toute comparaison (même positive) avec ces dernières ne ferait qu'accentuer leur caractère rudimentaire par rapport au degré de complexité des premières.

européennes (voire servir à la construction d'utopies), soit être anéantis car l'absence d'humanité les mettait au niveau de la bête. Or, si dans le deuxième cas une justification expéditive d'annihilation surgissait tout naturellement, dans le premier cas une autre raison, censée être plus altruiste, venait souligner le stade évolutif encore infantile et inférieur de ces êtres, et donc le droit d'intervention des peuples civilisés. Dans les deux cas cependant, il s'agit d'une appropriation idéologique du sauvage, soit pour réconforter les qualités, vision et disposition du monde des cultures européennes, soit, au contraire, pour une remise en cause relative de ses valeurs. Pourtant dans les deux cas le critère de référence reste le même : c'est le monde de celui qui raconte l'autre<sup>26</sup> qui sert de mesure aux choses, de paradigme absolu avec la faculté de définir l'ordre et les principes universels.

Cette construction du natif américain par le biais des récits et chroniques de la conquête espagnole a, à son tour, donné lieu à un autre thème qui se développera à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : la dénonciation et la condamnation des actions conquérantes espagnoles de la part des autres puissances impériales. Les ennemis et rivaux de la couronne espagnole vont en effet se servir des chroniques et récits des Espagnols eux-mêmes pour diffuser une image négative de ceux-là et de l'entreprise qu'ils menaient en Amérique, non pas pour remettre en cause le principe de la colonisation, mais plutôt ses méthodes (Duviols 1988, 317)<sup>27</sup>. Encore une fois, l'Amérique et ses natifs apparaissent comme terrain et instrument de débats et rivalités des Européens qui, malgré leurs divergences, conservent le droit auto-octroyé de définir les autres et leur sort, selon leur échelle de valeurs.

---

<sup>26</sup> Rappelons cependant que l'espace colonial a aussi donné lieu à une zone de contact permettant l'émergence du phénomène de la transculturation (cf. chap. 1.2). Un cas emblématique est celui de Felipe Guamán Poma de Ayala et sa *Primer nueva crónica y buen gobierno* (premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle) (cf. Pratt 1992).

<sup>27</sup> Pour le processus de formation de ce qui serait connu sous le nom de « légende noire » à l'encontre de l'Espagne, voir l'étude de Ricardo García Cárcel, *La leyenda negra: historia y opinión* (1998), où l'auteur retrace les avatars et évolutions de cette légende (dont le nom ne fut créé en réalité qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle) pour dénoncer son inexistence : « este libro parte de un principio: la idea de que no ha existido la mítica leyenda negra en tanto no ha habido, a nuestro juicio, esa crítica negativa sistemática, feroz, unánime, intencionadamente destructiva hacia España o los españoles » (García Cárcel 1998, 14). Quoi qu'il en soit, la gestation de cette légende peut se retracer depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Duviols évoque par exemple le texte de Girolamo Benzoni, *Historia del Mondo Nuovo* (1519), « qui dénonce la perversion de l'œuvre évangélicatrice, complice du pillage et de la domination cruelle » (Duviols 1988, 317). D'autres ouvrages ont été également importants dans la diffusion de cette légende en Europe, notamment *La Brevisima relación de la destrucción de las Indias* (1552) du Dominicain espagnol Bartolomé de las Casas, père de la légende noire américaine (García Cárcel 1998, 260), illustrée par l'éditeur protestant Théodore de Bry, dont les travaux sont communément associés à la propagation de cette légende. En ce qui concerne le cas de cet illustrateur célèbre, Montoya Campuzano (2014) affirme qu'il faudrait nuancer son rôle en tant que porteur de la légende noire, car il a entretenu des rapports avec des personnalités catholiques et a même illustré leurs travaux.

Pour le reste, le scénario de ce processus d'exploration et d'établissement territoriaux, suivant la logique de l'appropriation, devait lui aussi pouvoir être agencé nominalement par les nouveaux maîtres : il fallait bien déterminer les hommes de ce Nouveau Monde, mais également les terres qui allaient désormais leur appartenir. L'image de l'Amérique construite par les Européens sera ainsi marquée d'un double caractère, celui d'une nature incommensurable et celui de l'absence (au moins généralisée, vu l'étendue du territoire) de civilisation. Cela donnerait lieu, depuis le début même de la conquête et tout naturellement, à une volonté de nomination et d'appropriation de cette terre vierge où l'empreinte de l'homme « civilisé » était inexistante ou à peine perceptible, ce qui justifierait cette pratique à travers les siècles<sup>28</sup>. La re-nomination toponymique se présente ainsi comme le dessein non seulement de rendre familier le monde qui venait d'être découvert, mais aussi de se l'approprier. À ce sujet, Gasquet note :

el descubrimiento paisajista es una batalla en torno a la toponimia, como una apropiación simbólica del Occidente sobre las culturas nativas. [...] [E]l descubrimiento era el acto de nombrar y ver —realizado por un hombre blanco— lo que otros ya conocían [...], para reivindicar a continuación los derechos territoriales nacionales sobre dicha geografía. La violencia simbólica del descubrimiento es el prolegómeno a la implantación de los colonos y el posterior reclamo de la propiedad y usufructo privado de la tierra y sus riquezas. (Gasquet 2015, 33)<sup>29</sup>

L'acte de (re)nommer, si habituel dans les récits de découverte et conquête, a ainsi trait à l'imposition aussi bien discursive que de facto d'un nouvel ordre dans ce Nouveau Monde<sup>30</sup>; autrement dit, coloniser et nommer sont des verbes intrinsèquement liés. En ce sens, la dénomination même du nouveau continent ressort comme un mécanisme d'appropriation et d'annexion dans l'élan expansionniste européen :

---

<sup>28</sup> À propos de l'assimilation de l'Amérique à la nature, Fernández Bravo signale comment les récits de la conquête dépossèdent les natifs américains d'une culture propre pour les présenter comme faisant partie du cadre naturel : « De este modo, son percibidos como objetos y puestos junto a las plantas, animales y características geográficas del territorio descripto: la cultura como parte del paisaje » (Fernández Bravo 2007, 4). Ce procédé (avec nuances et variations) sera l'une des caractéristiques saillantes des récits de voyage en Amérique à travers le temps, comme nous le verrons par la suite.

<sup>29</sup> Gannier partage ce point de vue lorsqu'elle affirme que « la tentative des Découvreurs pour imposer de nouveaux toponymes relève bien entendu d'une appropriation de ces lieux » (Gannier 2016, 73). Añón signale également que le fait de « marcar como tabla rasa un territorio al que se inventa e imagina desnudo, virgen » (Añón 2014, 20) fait partie des gestes impériaux inauguraux de la violence de la représentation du monde américain. Cela met en évidence des mécanismes d'appropriation symboliques (et factuels) qui traverseront les époques et qui seront actualisés par les élites américaines au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier.

<sup>30</sup> Añón (2014), en abordant la description de Tenochtitlan dans la relation de Cortés, signale comment opérait ce mécanisme discursif d'appropriation lorsque le territoire décrit est rebaptisé par le descripteur européen comme la « Nouvelle Espagne ». Ce même texte lui sert également à mettre en relief le droit d'appropriation de la part des conquérants espagnols se basant sur leur autorité morale et messianique en tant que porteurs de la parole de l'Évangile, face aux pratiques idolâtres et inhumaines des natifs américains aux yeux des Ibériques.

Imponer un nuevo nombre sobre el territorio es una manera de olvidar y ocultar una categoría ajena, reemplazarla con un nombre que aplasta y a la vez genera ese nuevo objeto (natural, sin rastros palpables de cultura humana) que será América ante la mirada europea. (Fernández Bravo 2007, 8)

Or, cet effort d'incorporer dans des catégories familières et de s'appropriier des êtres et des terres jusqu'alors inconnus ne suffisait pas à rendre compte de la nouveauté qui se déployait devant les yeux de ces premiers venus. Le recours au merveilleux pour expliquer et dépeindre le monde inconnu émerge donc en tant qu'autre trait constant dans les récits et chroniques de voyage, un moyen d'appropriation de la nouvelle réalité pour l'insérer ou l'ajuster aux schémas mentaux des Européens de l'époque :

Le merveilleux joue donc un rôle capital dans le système complexe de la représentation, verbale et visuelle, philosophique et esthétique, intellectuelle et émotionnelle qui permettait aux hommes de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance d'appréhender, et donc de posséder ou de rejeter, l'insolite, l'étranger, le terrible, le désirable et l'abominable. (Greenblatt 1996, 46)

On a déjà vu comment, par un procédé d'analogie, les nouvelles terres furent comparées au paradis terrestre, ce qui relève déjà d'un raisonnement qui mêle la description objective (ramener l'étranger au familier) et le fantastique (la comparaison s'avérant insuffisante pour expliquer en soi ce nouveau monde prodigieux). En effet, la tradition littéraire d'époques précédentes<sup>31</sup>, qui accordait une place significative au merveilleux comme outil pour expliquer le monde, était encore très prégnante :

Malgré un souci évident d'objectivité, les premiers découvreurs emportaient avec eux toute une imagerie héritée de l'Antiquité et des récits du Moyen Âge [...] réactivée par la lecture des romans de chevalerie. À leur quête de la route des épices et de l'or, venait se greffer celle du Paradis terrestre et de la fontaine de Jouvence, la recherche d'une humanité différente et monstrueuse. (Duviols 1988, 314)<sup>32</sup>

### 2.1.3 Les germes du regard « taxonomique »

Ainsi, la description du Nouveau Monde aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles serait marquée, une nouvelle fois, par ce jeu de doubles consubstantiel aux récits de voyage : une réalité fantastique et une réalité physique coexistent dans l'explication du monde. Or, même si

---

<sup>31</sup> Colmenares déclare à ce sujet: « La América precolombina solo podía fijarse mentalmente en el espejo de viejos mitos europeos » (Colmenares 1987, 91-92).

<sup>32</sup> Gasquet (2015) affirme également que dans les chroniques et récits de la conquête, une fusion de la réalité avec la fiction et la soif de richesses fantastiques s'opérait, en négligeant parfois le discours géographique. On trouve ainsi certains mythes qui se sont profondément ancrés dans l'imaginaire associé au Nouveau Monde : les Amazones, les géants patagons et l'Eldorado comptent parmi les plus connus. À ce sujet, Ouellet signale que la présence de ces mythes, ainsi que des citations classiques « visent à extraire l'expérience coloniale de son prosaïsme pour l'apparenter aux grandes expériences de l'humanité » (Ouellet 2010, 134). La quête du merveilleux, de l'épopée, soutenue en quelque sorte par la tradition classique en tant que trait « universel » de l'esprit humain dissimulerait les desseins de domination.

le recours au merveilleux restait un mode fréquent d'appréhension du monde, le souci d'exactitude dans la description commençait à prendre forme. Le projet de classement positif du monde profilait déjà ces contours au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup> au moyen tantôt d'élaborations discursives, tantôt d'entreprises concrètes. La relation de Cortés sur la conquête du Mexique (conjointement à d'autres récits de l'époque), par exemple, peut être un indicateur du point d'inflexion dans la manière d'appréhender une réalité nouvelle et inconnue suivant une logique utilitariste et une projection de domination ultérieure :

A partir de allí se articula una mirada imperial que cuantifica, ya desde el inicio, lo que se conquistará luego, y que exaspera el peso descriptivo de toda relación, al tiempo que pone en escena la inscripción del conocimiento sobre el otro como forma de apropiación. (Añón 2014, 22)<sup>34</sup>

Une idée clé fait ici émergence : la connaissance comme forme d'appropriation. La saisie du Nouveau Monde ne se limiterait plus désormais à une description qui ramène l'étranger au familier, qui prend appui sur le merveilleux pour tenter d'expliquer ce qui ne rentre pas dans le cadre du monde familier. Une compréhension systématisant cette nouvelle réalité pour la mettre au profit de ses nouveaux dominateurs commence à germer. Tommaso Campanella (1568-1639), théorisant la domination sur les Indes, affirmait que connaître le monde, c'était le posséder à moitié ; en 1570 le médecin Francisco Hernández<sup>35</sup> partait à la tête d'une des premières expéditions scientifiques de l'histoire, chargé par Philippe II d'inventorier la pharmacopée américaine, dans le but de contrer le déclin démographique des Indes, mais aussi de favoriser l'accès de la métropole aux substances médicinales américaines et de développer leur commerce en Europe (Boumediene, 2009). Il ne s'agissait donc plus d'une simple question de description ahurissante de ce Nouveau Monde et du récit de sa conquête et occupation. Un processus de systématisation de la connaissance de ce qui était possédé pour pouvoir disposer des

---

<sup>33</sup> Añón signale à ce sujet le passage de la rhétorique allégorique et fantaisiste des récits de voyage lors de la Découverte et la conquête du Nouveau Monde à une formalisation de l'écriture visant à produire un discours légal et une représentation exacte de l'espace (Añón 2014, 15).

<sup>34</sup> Cette auteure met en relief deux aspects significatifs concernant la relation de Cortés. Tout d'abord, il s'agit (à l'image des écrits de Colomb), des « textos fundamentales y fundantes del archivo americano » (Añón 2014, 21) qui ont atteint une grande diffusion en Europe, ce qui met en évidence l'existence d'un public lecteur assez important d'ouvrages touchant aux voyages et aux explorations, et ce dès la première heure de la Découverte (voir également Ventura, 2018). Ensuite, il s'agit de textes qui vont articuler de façon paradigmatique le récit de voyage au discours légal : ces récits vont ainsi apparaître comme la légitimation discursive du voyage, de la conquête et de l'appropriation de ce Nouveau Monde et de ces êtres.

<sup>35</sup> D'autres relations de ce type avaient d'ailleurs déjà eu lieu : Gonzalo Fernández de Oviedo, « cronista de Indias », a été l'auteur d'un *Sumario de la natural historia de las Indias* (1526), à la demande du roi Ferdinand le Catholique, « quien quería saber en qué consistían las realidades de su Imperio de Indias » (Ventura 2018, 18).

choses et des êtres commençait à s'amorcer. L'émerveillement et la stupeur face à la nouveauté et les discours qui en découlaient (imprégnés donc de cette aura de mystère) allaient incontestablement perdurer dans le temps, mais la volonté d'établir des portraits de cette nouveauté d'une manière plus systématique commençait à gagner du terrain. L'intérêt pour les réalités naturelles du Nouveau Monde, en l'occurrence, rapportées dans les chroniques et sur lequel convergeaient militaires conquérants, scientifiques et missionnaires, laisse pressentir ce projet de vaste envergure : le passage du récit dévoilant la réalité inconnue au récit visant la compréhension, la classification et la description systématique de cette réalité. De cette façon, on assiste à une évolution dans la manière de raconter, de s'approprier et de s'inventer ce Nouveau Monde. Il est vrai que l'on peut remarquer que les récits des Européens sur l'Amérique à cette époque-là ont projeté (et continueront à le faire) leurs rêves, peurs, fantaisies et préjugés. Ils ont participé à la révolution des mentalités mais aussi à leur permanence grâce à une construction ambivalente de l'altérité, très souvent confortant, parfois remettant en cause les valeurs occidentales. Mais, surtout, ils allaient concourir à établir une image d'un monde qui devait s'ordonner suivant les paramètres de l'Occident.

Avec l'avancement de l'entreprise d'exploration et de conquête, puis la consolidation de l'occupation, de nombreux récits de toutes sortes sont apparus pour essayer d'offrir un cadre plus complet et déjà même systématique de l'Amérique. La lutte des puissances coloniales pour le contrôle des océans et des territoires d'outre-mer a certainement engendré des restrictions pour la mobilité en territoire américain de voyageurs qui n'étaient pas sujets de la couronne espagnole. Cela n'a pas pour autant empêché leur circulation, éventuellement sous la forme de corsaires et pirates, dont les récits se focalisaient sur les exploits et les avatars militaires ramenant à l'idée d'héroïsation actantielle mentionnée plus haut. Cependant, tout au long des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, des ouvrages descriptifs et des études de savants européens sur l'Amérique ont vu le jour (Ventura 2018, 15)<sup>36</sup>, ce qui révèle l'intérêt croissant pour une description de plus en plus « objectivisante ». Ainsi, le XVIII<sup>e</sup> siècle, le siècle des Lumières, représente un tournant dans l'histoire de l'Occident, dans la mesure où il s'agissait désormais pour les puissances européennes de s'affirmer ou d'entrer dans le jeu du contrôle de ces territoires<sup>37</sup> et de tout autre susceptible de s'accommoder à leurs projets, avec de

---

<sup>36</sup> Ce même auteur cite, par exemple, les ouvrages de missionnaires français tels qu'André Thevet, Claude d'Abbeville ou Charles Plumier.

<sup>37</sup> Il s'agit du projet de domination globale mené par les puissances européennes au cours de ce XVIII<sup>e</sup>

nouvelles méthodes et des outils conceptuels d’appréhension du monde. Les récits de voyage seront l’un des dispositifs qui participeront à la construction d’un ordre mondial bâti par ces puissances. Le mode de la description réaliste et systématique des êtres, des espaces et des choses émergera ainsi définitivement au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 2.2 Classer le monde et ses êtres : le tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle

Le déploiement d’une vision intégrale du globe a lieu à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s’agit, en effet, de la mise en place d’un « grand projet de contrôle global et de subsumation intégrale des formes et des flux sur lequel les nouveaux empires européens prétendent fonder leur puissance d’une vision » (Colin 2009, 394)<sup>38</sup>. Une fois de plus, il est question de réaffirmer *une* vision du monde et *un* ordre des choses dans ce monde afin de mieux le percevoir, de mieux le contrôler.

### 2.2.1 Un ordre mondial

Des courants et pensées politiques et philosophiques allaient concourir à ce projet à l’échelle planétaire d’unité globale sous la bannière de l’Europe. Todorov montre, en analysant les discours de quelques penseurs français notamment du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, comment l’idée d’un « État universel » se consolide. Condorcet parlait, par exemple, de la transformation du monde en un État unique guidé par les

---

siècle, autrement dit, de l’*impérialisme*. Nous empruntons la définition de Philippe Colin soulignant tout particulièrement sa composante symbolique et sa faculté d’instauration d’une vision et d’un discours univoque et hégémonique du monde : « ensemble des pratiques économiques, politiques mais aussi symboliques à l’intérieur ou en dehors des structures de l’État colonial qui constituent l’ossature du système de domination global que met en place l’Occident à partir de la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle. L’impérialisme se constitue donc à la fois comme une configuration historique spécifique et un système idéologique global qui institue une relation de domination et de dépendance entre une Europe se percevant comme centre absolu et des régions assignées à une forme de dépendance satellitaire [...]. Comme tout système idéologique possédant une visée hégémonique, il façonne la ‘réalité’ et naturalise une conception du monde particulière. Il ne se limite dès lors pas à l’acquisition violente de territoires, ni même à une domination politique ou économique. Il englobe également tout un ensemble de montages mentaux, de représentations et de formes symboliques qui lui servent d’infrastructure idéologique » (Colin 2009, 70). De ce fait, le discours impérialiste apparaît comme un dispositif qui tend à la consolidation d’un ordre mondial fondé sur la division entre centre et périphérie, ainsi qu’à l’assertion de rapports de domination de nature variée aussi bien à l’échelle planétaire que locale. Pour une définition complémentaire de l’impérialisme voir également Saïd (1994, 8).

<sup>38</sup> Saïd (1994, 68) situe la naissance de « l’âge des empires » en tant que système d’idées cohérent et total de l’hégémonie européenne outre-mer, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Concernant les récits de voyage, Pratt signale, pour sa part, le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle comme le moment qui marque un tournant dans la manière de raconter le monde, suivant les projets d’expansion économique et politique de l’Europe : « travel books by Europeans about non-European parts of the world went (and go) about creating the ‘domestic subject’ of Euroimperialism; [and] they have engaged metropolitan reading publics with (or to) expansionist enterprises whose materials benefits accrued mainly to the very few » (Pratt 1992, 6).



Lumières, où s'établiraient « des échanges de toute sorte : commerciaux, mais aussi spirituels, soit en adoptant les langues des peuples les plus éclairés (Anglais et Français), soit en créant, sur des bases purement logiques, une langue universelle » (Todorov 1989, 49). Saint-Simon, pour sa part, prônait l'unification de l'Europe en une confédération régie par des institutions communes, un seul système éducatif et un code morale unique. Cet « État européen » serait non seulement le modèle pour le reste du monde, il veillerait aussi à l'instauration d'un ordre suivant ses dispositions, basé sur un droit légitime du fait de sa supériorité :

Peupler le globe de la race européenne, qui est supérieure à toutes les autres races d'hommes ; le rendre voyageable et habitable comme l'Europe, voilà l'entreprise par laquelle le parlement européen devra continuellement exercer l'activité de l'Europe, et la tenir toujours en haleine (II, 5, p. 293). (Todorov 1989, 44 citant Saint-Simon)

Le monde devait donc se construire à l'image de l'Europe qui, conformément à sa mission civilisatrice, lui fournirait le moule et la mesure du progrès et de l'évolution<sup>39</sup>. Les voyages seraient donc un vecteur de propagation de ce modèle appelé à s'imposer partout, suivant la logique *naturelle* du progrès. La naissance du voyage moderne dans l'Europe industrielle de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle va ainsi confier au voyageur la mission civilisatrice, qui « se define a escala planetaria: la civilización abriga en su seno el proyecto colonial » (Gasquet 2015, 76). La voie de cette unification, mise en œuvre grâce, entre autres, aux voyages, se concrétisera au XIX<sup>e</sup> siècle suivant par exemple les préceptes de Comte et du positivisme. Cette unification était pour Comte non seulement souhaitable mais inéluctable, seul chemin possible d'évolution pour l'humanité sous l'égide de l'Europe d'abord, puis de l'Occident car « L'occidentalité constitue seulement une dernière préparation à la véritable humanité » (Todorov 1989, 47 citant Condorcet). L'expansion, dont le centre sera l'Europe, commencera par l'Amérique du Nord, puis l'Amérique du Sud, ensuite elle s'étendra aux peuples de l'Est, finalement aux peuples de « races » jaune et noire. Or, la méthode de la force s'avérant désuète pour Comte, le meilleur moyen pour mettre en place cet ordre mondial occidental sera l'éducation des élites, ce qui, selon Todorov démontrerait la clairvoyance de Comte, puisque « c'est depuis le démantèlement de l'ancien système colonial que l'occidentalisation du monde

---

<sup>39</sup> « L'évolution du monde vers la civilisation est un processus de progressive unification ou simplification du monde, d'extension de la civilisation à la totalité planétaire. Le terme de 'civilisation' ne fait donc pas seulement allusion à l'existence de sociétés culturellement supérieures, mais aussi à la nécessité d'étendre progressivement leurs habitudes culturelles, morales, politiques, religieuses, scientifiques à l'ensemble du genre humain » (Costantini 2008, 86).

se poursuit à un rythme accéléré » (Todorov 1989, 48).

### 2.2.2 Discours scientifique et voyages

Le projet d'un ordre mondial avec l'Occident comme parangon et guide prend sûrement racine dans les siècles précédents, mais le XVIII<sup>e</sup> siècle représente un point d'inflexion dans la mesure où émerge une claire volonté d'intégration et de rationalisation du monde, de moins en moins inconnu, dans un vaste et unique réseau. Ainsi, pendant ce siècle et dans le processus d'expansion et d'établissement de cet ordre mondial préconisé par les penseurs et philosophes, les voyages d'exploration scientifique et géographique allaient devenir de plus en plus méthodiques et systématiques. Or, le caractère scientifique du voyageur allait l'investir d'une légitimité (notamment aux yeux des Européens) qui pouvait éventuellement faire défaut auparavant : au XVIII<sup>e</sup> siècle, on assiste à la consolidation de l'idée du voyageur en tant que témoin du monde, compilateur fiable des faits naturels, par opposition à son ancien statut d'imposteur (Pimentel 2003, 104-105). L'autorité de l'observateur européen allait ainsi se baser sur le discours scientifique. De cette manière, deux phénomènes concaténés allaient amorcer un virage dans la conception même du voyage et des discours qui en découlaient<sup>40</sup> : l'apparition de l'histoire naturelle en tant que structure formelle de connaissance, et le passage de l'exploration maritime à l'exploration à l'intérieur des terres, phénomènes qui font donc partie de ce grand projet de contrôle global, de l'émergence de la « conscience européenne planétaire » (Pratt 1992, 9)<sup>41</sup>. De la même façon, deux événements ayant lieu simultanément (1735) sont déterminants pour comprendre la manière dont s'est déclenché, puis consolidé, ce mouvement de systématisation mondiale : la publication du *Systema Naturae* de Carl von Linné, ouvrage dans lequel le naturaliste suédois pose les bases d'un système mnémotechnique pour nommer et classer systématiquement les espèces vivantes ; et la

---

<sup>40</sup> L'irruption avec force des sciences naturelles dans les récits de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle marque un tournant décisif dans la manière de raconter le monde : « À partir de ce moment, les récits vont se diversifier grossièrement en deux branches : les uns vont répondre à une vocation scientifique, les autres, écrits par des voyageurs moins systématiques, vont envisager la relation de voyage comme un genre littéraire » (Gannier 2016, 80). Il n'en reste pourtant pas moins vrai que les frontières entre le scientifique et le littéraire, entre objectivité et subjectivité, continueront à être assez imprécises dans plusieurs cas.

<sup>41</sup> Pratt signale que cette « conscience planétaire » se trouve à la base de la construction de l'eurocentrisme moderne, « that hegemonic reflex that troubles westerners even as it continues to be second nature to them » (Pratt 1992, 15). Par ailleurs, d'autres événements coïncident avec ce virage dans la manière de raconter le monde, en alimentant les desseins d'unification mondiale sous l'égide de l'Occident, entre autres, la consolidation des formes bourgeoises de subjectivité et de pouvoir, l'avènement d'une industrialisation à grande échelle et la subséquente recherche de matières premières dans une nouvelle phase territoriale du capitalisme (cf. Pratt 1992, Saïd 1994).

mise en marche de la première expédition internationale européenne d'envergure majeure pour déterminer la forme exacte de la Terre, à savoir, les expéditions géodésiques (Pratt 1992 ; Gasquet 2015). Ces deux événements coïncidents signalent des « important dimensions of changes European elites' understandings of themselves and their relations to the rest of the globe » (Pratt 1992, 15). On ne saurait affirmer catégoriquement que les desseins scientifiques obéissaient systématiquement à une volonté de domination de la part de l'Europe sur le reste du monde, le désir épistémologique de connaissance se trouvant certainement à la base des motivations de plusieurs scientifiques et voyageurs. Cependant, la quête de connaissances et la manière de les rapporter relevaient d'un caractère asymétrique : la systématisation du monde naturel incluait aussi des hommes, très souvent dépourvus de parole, réduits à l'état de choses, instrumentalisés, des hommes racontés et classés selon les coordonnées et les schèmes mentaux de celui qui s'octroyait la faculté de regarder, classer et raconter.

Un intérêt croissant pour la nature et les diverses manières d'étudier et de classer, ordonner et de contrôler les espaces, les êtres et les matières se développera tout au long de ce siècle et du suivant, jetant les bases méthodologiques d'un mode de représentation censé être objectif et positif, dont le but est d'établir des rapports entre les phénomènes qui se déploient dans un ensemble conçu comme une totalité dynamique. L'ordre descriptif proposé par Linné lancera une entreprise européenne de construction et de systématisation de la connaissance, non seulement en termes théoriques mais aussi pratiques. Ses « disciples » se sont répandus dans le monde entier pour observer, collecter, mesurer, dessiner et, si possible, ramener en Europe des spécimens dans un mouvement planétaire sans précédents (Pratt 1992, 25). Il s'agissait donc d'un outil permettant d'unifier scientifiquement la planète, qui concourait à ce projet global centré sur l'Europe, tout en mettant en évidence le lien subtil entre discours scientifique<sup>42</sup> et déploiement colonial : « *nombrar por medio de la palabra y hacer entrar esa palabra en un sistema interpretativo único era considerado un acto de posesión y propiedad sobre las cosas y los seres* » (Gasquet 2015, 82)<sup>43</sup>. Certes, le regard étonné et déconcerté du voyageur se manifestera encore dans les récits, mais le dessein de systématisation de ce qui peut s'analyser, être reconnu par tous, le fait de nommer excluant toute incertitude dans « des mots lisses, neutralisés et fidèles » (Foucault 2010, 146) commence à s'instaurer

---

<sup>42</sup> Todorov (1989) fait état de la consolidation du *scientisme*, grâce aux développements de penseurs tels que Condorcet, Saint-Simon et Comte notamment, en tant que fondement du projet d'État universel.

<sup>43</sup> Les italiques apparaissent dans l'original.

définitivement comme *le* mode de raconter le monde par excellence. Le discours des sciences naturelles émerge donc en tant que dispositif de verbalisation qui propose *une langue universellement valable*<sup>44</sup>, sans équivoque, un système de dénomination qui donne « la possibilité d'un ordre constant » (Foucault 2010, 146). De cette façon, les nouveaux outils analytiques fournis par l'histoire naturelle vont impacter les attentes et les enjeux mêmes des voyages. À partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs ont commencé à porter un intérêt particulier à l'histoire naturelle, le regard se tournait vers la nature pour la décrire en termes « scientifiques » en devenant ainsi une composante conventionnelle des récits de voyage (Pratt 1992, 27). En même temps, les relations des voyageurs faisaient partie d'un vaste appareil de normalisation et légitimation du discours scientifique et de la prééminence de l'Europe<sup>45</sup>, en tant que porteuse de ce discours, à l'échelle planétaire. Les voyageurs jouaient ainsi le rôle d'apôtres du discours scientifique et de médiateurs entre celui-ci et le public européen<sup>46</sup>, confortant et justifiant le bien-fondé et même le besoin du projet expansionniste européen. L'Amérique, ses espaces, sa nature et ses êtres devront, bien sûr, s'articuler à ce projet et y auront une place déterminée. Ainsi,

le discours du catalogue adopté par les grandes expéditions scientifiques ne constitue pas seulement un dispositif symbolique de « mise en visibilité » et de réorganisation des êtres et des choses mais aussi, par le fait même qu'il les rend disponibles pour d'autres champs du pouvoir, un dispositif impérial concret de « mise en circuit » des ressources naturelles globales. (Colin 2009, 56)

Répetons-le, des motivations épistémologiques pouvaient certes sous-tendre les explorations scientifiques d'alors, mais les intérêts géopolitiques et économiques y étaient manifestes. Observer, décrire et cataloguer visait donc aussi à une accumulation de connaissances pour mettre en place une organisation productiviste (aussi bien effective

---

<sup>44</sup> En ce sens, l'apport des voyageurs (qu'ils soient scientifiques ou non) de ce siècle et même postérieurement au développement du lexique scientifique est significatif. En effet, ils ont « accéléré le travail théorique et fourni un vocabulaire qui manquait aussi, faute d'expérience, aux géographes patentés » (Gannier 2016, 109). Il est également important de signaler l'inclusion d'artistes de manière systématique dans les expéditions scientifiques lors de cette époque (Gannier 2016, 107). La consolidation d'une langue pour systématiser le monde se complète ainsi avec sa représentation graphique : une manière de dire et une manière de regarder « objective » va saisir le monde et en établir un ordre.

<sup>45</sup> Pratt souligne la « naturalisation » d'une *narrative de l'anti-conquête* par laquelle le naturaliste impose la présence et l'autorité globale de la bourgeoisie européenne : « This naturalist's narrative was to continue to hold enormous ideological force throughout the nineteenth century, and remains very much with us today » (Pratt 1992, 28).

<sup>46</sup> Concernant les intérêts du public lecteur européen d'alors, Gannier parle du « désir de taxonomie du monde entier », ainsi que de « sa passion pour le savoir systématique » (Gannier 2016, 80). Pratt, pour sa part, signale comment à partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'exploration scientifique mobilise les élites intellectuelles et commerciales, et devient objet d'intérêt public, se consolidant en tant qu'appareil idéologique pour l'autodéfinition et l'expansion des puissances européennes (Pratt 1992, 23).

que symbolique) de l'espace et des hommes et à assurer les flux matériels et économiques à l'échelle globale. L'établissement de cet ordre s'est fait, naturellement, en utilisant comme centre et parangon les schémas européens. La comparaison, outil épistémologique majeur de l'universalisation qui permet de ramener l'inconnu à une mesure qui fait de la différence un simple degré de complexité (Colin 2009, 45) est resté l'un des moyens pour faire entrer dans la grille de cet ordre mondial tous les éléments qui en feraient partie. Cependant, elle se fera désormais en prenant appui sur le discours scientifique, même si parfois des arguments objectifs lui faisaient défaut. Pour le reste, il faudrait garder à l'esprit que la prétendue objectivité dans les récits de voyage, même s'ils se veulent scientifiques et qu'ils le soient en effet, sera toujours traversée à différents degrés par la présence et le regard subjectif du transcripteur.

### 2.2.3 L'« imperfection » de l'Amérique

Ainsi, un courant de pensée dans l'appareil discursif scientifique de ce XVIII<sup>e</sup> siècle allait dresser une représentation de l'Amérique, déjà annoncée à l'arrivée des Européens : à cause de son caractère « nouveau », l'Amérique était associée à l'immaturité et à l'imperfection (Fernández Bravo 2007, Ventura 2018)<sup>47</sup>. Les tenants de cette théorie alléguaient l'infériorité de la nature (et donc des natifs) américaine par rapport, en l'occurrence, à celle de l'Europe. Citons-en seulement deux cas à titre d'illustration. Corneille de Pauw (1739-1799), dans son ouvrage *Recherches philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressants pour servir l'histoire de l'espèce humaine* (1771), affirmait que le climat, parmi d'autres raisons, faisait des Américains des êtres dégénérés et inférieurs à leurs semblables européens. Buffon (1707-1788), figure de proue de cette vision, se basait sur une interprétation propre du système linnéen pour affirmer que la nature du continent américain dans son ensemble était inférieure à celle des autres continents. Par extension, l'indigène américain était donc un être impuissant, incapable d'expérimenter la sensibilité propre à l'homme européen. Dans ces raisonnements, Buffon s'éloignait parfois cependant de la rigueur scientifique pour émailler ses développements concernant l'Amérique d'anecdotes d'autres écrivains, ou même d'explications ayant recours au merveilleux et au surnaturel. Cela dévoile, d'une

---

<sup>47</sup> Pérez Mejía se base sur les développements de l'ouvrage d'Antonello Gerbi, *The dispute of the New World* (1973) pour affirmer, elle aussi, que le « discurso de la inferioridad cognoscitiva de las razas o continentes, en particular de América, se configuró de manera definitiva durante el siglo XVIII » (Pérez Mejía 2002, 7-8).

part, son écart par rapport au système de plus en plus cohésif et codifié de Linné (par ailleurs, son rival scientifique) et, d'autre part, la présence encore prégnante des conceptions médiévales dans son écriture (Ventura 2018, 44).

L'idée de l'infériorité de la nature américaine (ou pour le moins de son caractère chaotique) allait dès lors être présente dans des missions scientifiques et explorations géographiques<sup>48</sup> incarnant la mise en œuvre du dispositif discursif des sciences naturelles, fer de lance du projet européen de systématisation globale qui dévoilait les liens manifestes entre science et impérialisme. L'Amérique devient donc le théâtre du déploiement des théories et recherches visant son insertion dans ce complexe système planétaire. Certes, l'Empire espagnol, soucieux de maintenir le contrôle sur ses possessions et d'en tirer profit, a restreint l'entrée et la circulation de voyageurs étrangers, politique qui a alimenté des mythes sur ces terres et ses habitants (Fernández Bravo 2007, 8). Cela ne signifiait pas pour autant que la couronne ait été réfractaire à l'air du temps, au contraire, elle a fait preuve de dynamisme dans la création d'institutions et de financement d'expéditions à caractère scientifique dans ses territoires, en particulier sous le règne de Charles III (Ventura 2018)<sup>49</sup>. Si auparavant l'expansion et la domination sur l'Amérique étaient justifiées par des arguments providentialistes, la science fournissait un nouveau prétexte pour les projets impériaux, modelant ainsi au passage les mécanismes de fonctionnement des entreprises économiques transnationales qui verront le jour ultérieurement (Pérez Mejía 2002, xvii)<sup>50</sup>. De cette manière, les expéditions géodésiques signalent une étape clé dans ce continuum de représentation et de saisie de la nature et des êtres de la part de l'Occident. L'expédition en Équateur, approuvée par Philippe V (père de Charles III) a été la première et l'une des rares expéditions autorisées par la couronne à des savants étrangers (Pérez Mejía 2002, 10). En effet, l'entreprise coorganisée par les monarchies espagnole et française et qui a eu lieu entre 1735 et 1743

---

<sup>48</sup> Dans la typologie proposée par Gasquet, cette catégorie de récits de voyage est le produit caractéristique du Siècle des Lumières et son récit inaugural serait celui issu de l'expédition de La Condamine, que nous aborderons par la suite. Au sujet de l'essor des voyages scientifiques, Colin affirme : « On a coutume de dire que la pratique du voyage savant connaît un profond bouleversement autour des années 1760. On passerait ainsi d'une pratique individuelle de ce type de voyage à une pratique collective, celle qu'inaugurent les grandes expéditions dans les mers du Sud, organisées et financées par les États européens les plus puissants » (Colin 2009, 63).

<sup>49</sup> Sur les expéditions et voyages scientifiques espagnols, voir par exemple le *Catálogo de las expediciones y viajes científicos españoles, siglos XVIII y XIX* (Calatayud Arinero 1984).

<sup>50</sup> Pérez Mejía signale comment le système de classification de Linné et les expéditions géodésiques, en l'occurrence, sont venus s'ajouter à une série d'événements et projets clés dans la formation de l'idéologie moderne européenne. Ces événements et projets ont également marqué la fin des voyages de découverte et ont inauguré la période des voyages proprement géographiques, botaniques, zoologiques ou encore ethnographiques (Pérez Mejía 2002, 5).

avait pour but de régler la dispute concernant la forme de la terre, qui opposait les newtoniens anglais aux cartésiens français. Louis Godin, Charles Marie de La Condamine<sup>51</sup> et d'autres scientifiques français et espagnols ont mené des études dans l'Amérique méridionale pour mesurer le méridien sous l'équateur. Ce sera cependant Maupertuis, envoyé en Laponie, qui mettra fin à la querelle validant les théories de Newton. Néanmoins, l'expédition équatoriale aura des retentissements sur bien d'autres domaines et s'érigera comme archétype des expéditions et voyages postérieurs, fixant une autre manière de décrire, d'étudier, de classer et de s'approprier la nature et ses êtres :

Dans l'histoire du rapport entre science et colonisation, l'expédition géodésique marque sur de nombreux points une inflexion [...]. [A]vant l'expédition géodésique, peu de savants s'étaient aventurés en Amérique espagnole et personne n'avait étendu l'emprise de la mesure jusqu'à des altitudes aussi élevées, des limites aussi extrêmes [...]. Au près des savants européens, l'expédition a nourri des espoirs qui ont rapidement tourné court, et c'est peut-être la raison pour laquelle elle a eu tant d'effets. Les attentes déçues de l'expédition ont contribué à la redéfinition du voyage scientifique comme organisation sociale. (Boumediene 2009, 276)<sup>52</sup>

Le rapport de La Condamine, par exemple, avec la description du quinquina (arbre originaire de l'Équateur dont l'écorce est la base de la quinine, fébrifuge et antipaludéen naturel), publié par l'Académie des sciences en 1738, sera à l'origine de certains développements botaniques linnéens<sup>53</sup>. Mais programme scientifique et catégorisation des hommes se chevauchent. À l'image du travail sur la nature, il s'agit aussi de classer les êtres humains et même leurs savoirs dans un système hiérarchique, de donner un ordre permettant d'établir des relations de dépendance et de subordination. Le voyageur scientifique, soutenu par un discours censé objectif et objectivable, accomplit la fonction de porteur et conteur du progrès et des connaissances ; investi de la validité octroyée par la science, il a la faculté de produire un discours sur les objets de la nature, y compris les hommes qui l'habitent. Le topos du sauvage, bon ou barbare, est ainsi réactualisé dans le discours « scientifique ». La plupart des scientifiques de l'époque animalisent ces hommes en état naturel, non pas pour nier leurs savoirs, mais leur capacité à raisonner. Le sauvage est cet être dont la réflexion peut être réduite à un réflexe ; le savoir récupéré

---

<sup>51</sup> Au sujet de La Condamine voir par exemple l'œuvre de Raúl Hernández Asensio (2008) : *El matemático impaciente. La Condamine, las pirámides de Quito y la ciencia ilustrada (1740-1751)*.

<sup>52</sup> Pratt ajoute à ce sujet : « The expedition itself is of interest here as an early, and notoriously unsuccessful, instance of what was shortly to become one of Europe's proudest and most conspicuous instruments of expansion, the international scientific expedition » (Pratt 1992, 23).

<sup>53</sup> L'étude des propriétés de cet arbre et de son utilisation pour le traitement des fièvres avait déjà commencé au XVII<sup>e</sup> siècle révélant des enjeux majeurs, et ce jusqu'aux guerres américaines d'indépendance. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la couronne espagnole a même imaginé un projet de monopole sur cette plante « dont la commercialisation en Europe transforme en profondeur les pratiques de soin et les politiques de santé » (Boumediene 2009, 26).

auprès de lui doit donc être validé par l'expérience pour devenir utile et « seuls les blancs peuvent élever ces connaissances à un degré supérieur » (Boumediene 2009, 299)<sup>54</sup>. Le rapport de La Condamine<sup>55</sup> peut bien illustrer cette construction discursive qui a marqué de son empreinte la manière de regarder, de représenter les autres en fournissant des modèles dont les enjeux vont au-delà des simples schémas descriptifs. À la fin de l'expédition, le Français entreprend la première descente scientifique de l'Amazone (1743-1744), dont les mémoires seront publiés en 1745<sup>56</sup>. À part les commentaires géographiques, zoologiques ou botaniques<sup>57</sup>, il décrit les peuples autochtones qu'il rencontre sur son chemin, brossant un portrait qui s'éloignait significativement de celui du bon sauvage, qui continuait à se développer dans certains milieux philosophiques d'alors. Sa description du « génie et du caractère des originaires de l'Amérique méridionale, des anciens naturels du pays » en est assez éloquente : insensibles, stupides, pusillanimes, paresseux, incapables de prévoyance et de réflexion, bornés... une longue liste d'adjectifs à connotation négative qui font que ces êtres diffèrent « peu de la bête ». La preuve, même leurs langues « sont fort pauvres [...] toutes manquent de termes pour exprimer les idées abstraites et universelles », les concepts moraux y font défaut (La Condamine 1745, 53-55). Au surplus, « la nature semble avoir favorisé la paresse des

---

<sup>54</sup> Cette animalisation de l'homme pourrait renvoyer éventuellement au racialisme (à différencier du racisme en tant que comportement ou pratique des doctrines racialistes), défini par Todorov comme un « mouvement d'idées né en Europe occidentale, dont la grande période va du milieu du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup> siècle » (Todorov 1989, 114). Ce mouvement se base, en l'occurrence, sur l'affirmation de l'existence de races, assimilant certaines d'entre elles aux espèces animales ; sur la division du monde en races correspondant à une division hiérarchique des cultures ; ou encore, sur l'établissement d'une échelle de valeurs d'origine ethnocentrique (jugement basé sur l'auto-référence, tant au niveau physique que moral). Le sort des « races inférieures » (son asservissement ou son élimination) suivant ces doctrines, peut ainsi être justifié par le savoir accumulé à leur sujet.

<sup>55</sup> Il serait pertinent de signaler ici que Buffon et La Condamine, tous deux membres de l'Académie française, sont liés d'amitié et ont vraisemblablement partagé des idées d'ordre scientifique.

<sup>56</sup> *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones, lue à l'assemblée publique de l'Académie des sciences de Paris, le 28 avril 1745*. Ouvrage disponible sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France (les citations ont été adaptées à l'orthographe actuelle).

<sup>57</sup> La classification et la mise en mots du monde végétal relevait sans doute d'un projet de prise de possession de celui-ci. Ainsi, La Condamine lui-même dans la *Relation abrégée...* invite à entreprendre non seulement le classement botanique de la grande diversité du bassin amazonien, mais également à procéder à une « élévation du savoir », possible uniquement par l'entremise de l'homme européen : « Je n'entends ici parler que du travail qu'exigeraient la description exacte de ces plantes et leur réduction en classes, en genres et en espèces. Que serait-ce si l'on fait entrer l'examen des vertus qui sont attribuées à plusieurs d'entre-elles par les naturels du pays ? [...] Il ne faut pas douter que l'ignorance et le préjugé n'aient beaucoup multiplié et exagéré ces vertus [...] » (La Condamine 1745, 74-75). En outre, La Condamine aborde des sujets plus « profanes », telle que l'existence de l'Eldorado ou des Amazones, mais qui s'inscriraient dans le projet de rationalisation européen. En effet, il s'agirait plus de rationaliser ces mythes que de les démentir catégoriquement, pour les établir ainsi en tant qu'outil de compréhension et de contrôle de l'Amérique méridionale. À ce sujet voir par exemple Duviols qui soutient que La Condamine « donna un second souffle » au mythe des Amazones en déterminant catégoriquement leur éventuelle existence en Amérique (Duviols 1998, 315).



Indiens et avoir été au-devant de leurs besoins » (La Condamine 1745, 159). Cette nature prodigieuse mais chaotique, peuplée d'êtres incapables, plus proches de la bête que des hommes et presque privés de la faculté de la parole, attendait donc l'intervention de l'homme européen pour l'ordonner et mettre ses richesses au profit de la civilisation. Ainsi, le discours qui cataloguait la nature procédait également à une hiérarchisation des hommes fondée sur la dichotomie barbarie/civilisation, ce qui octroyait à son tour le droit d'intervention de l'homme éclairé sur cette nature et sur ces hommes, sous couvert d'une prétendue valeur scientifique et progressiste. Ce discours traversera les époques et les mentalités. En effet, « les récits de voyage centrés sur l'observation des richesses et l'ébauche d'inventaires de ressources naturelles et humaines – tous à relents néocoloniaux fort prégnants – se multiplient tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle » (Bertrand et Vidal 2002, 9). Cette grille de regard persistera, mais un déplacement s'opérera postérieurement : elle ne sera pas seulement un outil propre aux agents impériaux, elle sera aussi appropriée et adaptée par les Américains qui deviendront les dirigeants des nouvelles nations.

### 2.3 Le déplacement du regard : la réinvention de l'Amérique

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le regard porté sur les hommes et la nature américaine va donc être alimenté par des disputes au sujet de son incomplétude. Si certains penseurs et scientifiques insistaient sur l'imperfection naturelle du Nouveau Monde, d'autres s'opposaient, au moins partiellement, à cette vision. Ce mouvement préconisant une approche renouvelée sur l'Amérique aura des retentissements aussi bien transnationaux que locaux. Il est souvent désigné comme une « deuxième découverte » de l'Amérique (Ventura 2018) et représente également l'antécédent de sa réinvention<sup>58</sup>, lors de l'époque des indépendances qui approchait. Cette deuxième découverte (qui marque la transition entre l'époque moderne et l'époque contemporaine) prolongeait le dessein de maîtrise sur la nature, et répondait aussi à la demande croissante de matières premières de la part des métropoles européennes, ainsi qu'à leur expansion<sup>59</sup>. De nombreux voyages officiels et

---

<sup>58</sup> Il s'agit d'un mouvement qui engagerait les Américains eux-mêmes dans un processus de construction identitaire : « En el curso del siglo XVIII los hispanoamericanos empezaron a redescubrir su tierra en una original literatura americana [...] escribían para desvanecer la ignorancia europea de sus países, y en particular para destruir el mito de la inferioridad y degeneración de los hombres, animales y vegetales en el Nuevo Mundo, un mito propagado por muchas obras antiamericanas de mediados del siglo XVIII » (Lynch 1976, 41). De son côté, Pratt affirme que les Européens ont réinventé l'Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle en tant que nature, à l'image de ce qui avait été fait aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (Pratt 1992, 126).

<sup>59</sup> Le projet d'expansion s'articulait dès lors autour de la consolidation du libre commerce et du discours civilisateur porté par l'Europe : « Europa necesita forjarse otra idea de América para entrar definitivamente en los nuevos desafíos propuestos por el capitalismo industrial. Son los primeros pasos del neocolonialismo

privés, encouragés notamment par les mouvements d'indépendance en Amérique, et les publications qui en découlaient vont ainsi nourrir cette nouvelle exploration et relecture de l'Amérique. Or, Pratt met en relief le fait que, la rupture avec l'Espagne s'étant produite, aussi bien l'Europe impériale que les nouvelles nations ont dû réimaginer, réinventer l'Amérique, mais depuis des perspectives dissemblables : pour les puissances européennes il s'agissait, comme l'on vient de l'évoquer, de l'occasion de consolider le projet d'expansion de capitaux, de biens, de technologies et de systèmes de connaissance ; pour les élites des nouveaux États il était question de se réinventer face, justement, à l'Europe, ainsi qu'aux peuples qu'elles cherchaient désormais à gouverner (Pratt 1992, 112). Les précédents de cette double relecture de l'Amérique dont les enjeux s'enchevêtrent peuvent être personnifiés, au tournant du siècle, par deux voyageurs scientifiques. D'une part, le médecin et naturaliste espagnol José Celestino Mutis (1732-1808), figure d'une portée plutôt locale, qui allait s'ériger notamment comme référent dans le domaine des sciences naturelles pour la Nouvelle-Grenade (l'actuelle Colombie). D'autre part, le naturaliste, géographe et explorateur prussien Alexander von Humboldt (1769-1859), dont les travaux auront une portée majeure. Tous deux inscrits dans la pensée linnéenne, ils ont entrepris des explorations dans l'Amérique espagnole dans le but de compléter une vision totalisante du globe, suivant le grand projet européen de classification, ainsi que de démontrer que la nature des tropiques faisait partie du système planétaire, non pas à un niveau inférieur, mais en tant que partie constitutive de ce système (Pérez Mejía 2002). Ces deux hommes<sup>60</sup> font partie du groupe des voyageurs naturalistes qui, par le biais de leurs travaux scientifiques, ont favorisé directement ou indirectement un tournant dans l'appréhension de la nature américaine et dans la signification des récits de voyage. En effet, leurs textes sont cités par l'historiographie des pays concernés comme une contribution à la connaissance du territoire et de son passé, à la formation d'un patrimoine commun, en un mot, à la formation d'une conscience identitaire (Pérez Mejía 2002, Ventura 2018)<sup>61</sup>. Or, on ne pourrait pas hasarder des motivations

---

en el mundo, y en esta nueva etapa la brutal empresa de 'conquista' deja su lugar a la filantrópica tarea de 'civilizar' el mundo » (Gasquet 2015, 79).

<sup>60</sup> Pérez Mejía (2002) met en évidence la prépondérance du regard masculin dans les récits de voyage sur l'Amérique analysant, précisément, les cas plutôt exceptionnels de deux voyageuses au XIX<sup>e</sup> siècle : la franco-péruvienne Flora Tristan et l'anglaise Maria Graham. Le regard porté par ces écrivaines est certes tributaire de la vision impériale, mais il ouvre aussi la voie à des considérations sociales et culturelles, notamment au sujet de la condition des femmes américaines à l'époque.

<sup>61</sup> En l'occurrence, Carvajal dans son ouvrage *Viajeros extranjeros por Colombia* inscrit les travaux de Humboldt dans l'éveil identitaire de l'être américain. Ainsi, affirme-t-il, ses écrits « están avalados y sustentados por la autoridad de un nombre que con los de Simón Bolívar y Celestino Mutis en el territorio histórico del Caribe y los Andes, y con los de José de San Martín, Andrés Bello y Alcides d'Orbigny en la

intentionnelles manifestes de la part des deux naturalistes européens pour soutenir ouvertement les processus des indépendances en Amérique du début du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'ils incarnaient, au bout du compte, ce que Pratt appelle le « seeing-man », celui dont le regard impérial examine et possède passivement (Pratt 1992, 7). Cependant, leurs travaux scientifiques et leur regard renouvelé sur la nature de l'Amérique ont été articulés à d'autres événements qui, au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont favorisé les ambitions autonomistes de quelques secteurs des élites américaines<sup>62</sup>.

### 2.3.1 Des centres dans la périphérie : Mutis en Nouvelle-Grenade

Mutis s'embarque pour la vice-royauté de Nouvelle-Grenade en 1760 en tant que médecin privé du vice-roi Messía de la Zerda. Déjà en 1764, il écrit à la couronne pour demander son soutien afin de réaliser une histoire naturelle de la Nouvelle-Grenade qui, selon lui, concourrait à la gloire espagnole et au développement du savoir européen, de sorte que la métropole ibérique puisse se mettre au même niveau que les autres nations européennes en matière de recherche scientifique. Il exalte, outre les ressources minières, le potentiel agricole du pays dont pourrait bénéficier l'Espagne avec une entreprise d'exploration de ce type. Dans l'élaboration de son plaidoyer, le médecin et botaniste espagnol fait appel à des références du voyage scientifique, tel que celui de La Condamine, pour mettre en avant l'Amérique en tant que source inépuisable de richesses, stratégie rhétorique caractéristique de nombreux rapports scientifiques et de récits de voyage d'alors (Pérez Mejía 2002, 21). La couronne ignore cependant les demandes du scientifique. Or, en 1781 le vice-roi de la Nouvelle-Grenade à l'époque, Caballero y Góngora, apprend que la couronne a accordé l'autorisation à des scientifiques étrangers de visiter les colonies, ce qu'il trouve déplorable car la gloire d'éventuelles découvertes ne reviendrait pas à l'Espagne. Sans attendre le consentement de la monarchie, il nomme

---

zona austral de Sur América configuran un hexágono de creadores y propulsores de la geografía humana, la conciencia libre y la misión renovadora de un continente » (Carvajal 1970, 13). Précisément Andrés Bello, l'un des intellectuels les plus renommés d'Amérique latine, signalait déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle l'importance des récits de voyage en tant que source d'information et de connaissance pour une histoire et une géographie locale (Pérez Mejía 2002, xvi).

<sup>62</sup> Palacios et Safford, en parlant de la Nouvelle-Grenade, affirment à ce sujet : « El interés creciente de los criollos en las ciencias naturales también debió facilitar la introducción de las ideas políticas de la Ilustración. Esto es difícil de comprobar puesto que fue peligroso para las elites criollas apoyar públicamente las ideas revolucionarias. Sin embargo, puede establecerse que los escritos básicos de la Ilustración llegaron a la Nueva Granada por los mismos canales y en la misma oleada que los trabajos sobre las ciencias naturales. Quienes realizaban investigaciones sobre historia natural y meteorología se inclinaban a saber algo de los tópicos económicos, sociales y políticos de la Ilustración y la mayoría de ellos serían partícipes activos en el movimiento de la independencia » (Palacios et Safford 2012, 125).

une commission scientifique provisoire : ce sera la naissance de la *Real Expedición Botánica*<sup>63</sup>, qui débute officiellement en 1783 et dure approximativement jusqu'en 1813. Mutis a dû attendre vingt-huit ans pour que son projet d'expédition prenne forme. Le *Diario de observaciones* (1760-1790) (annexe 2) du savant espagnol, outre son intérêt scientifique, représente en quelque sorte ce tournant mentionné plus haut : même si l'Europe continue à être le principal centre et récepteur du savoir dans ce projet d'observation et classification du monde, d'autres centres commencent à se constituer dans la périphérie, favorisant ainsi l'éveil de desseins indépendantistes.

Mutis écrit depuis son départ de Cadix en 1760, puis il rapporte ses voyages à l'intérieur du pays de manière intermittente et parfois désordonnée. Il est vrai que la partie la plus consistante de son journal est celle qui correspond aux annotations d'ordre scientifique, ce qui rend difficile la caractérisation même de ce texte. Néanmoins, il est intéressant de noter le changement opéré dans le regard du savant : l'érudit qui rêvait de rentrer en Europe avec ses découvertes, qui méprisait initialement les usages médicaux populaires locaux, a fini par rester et faire de l'Amérique le centre même de son activité scientifique et économique<sup>64</sup>. De cette façon, bien que le mépris et la condamnation systématique et catégorique cèdent la place à un regard qui cherche à comprendre, il s'agit pourtant aussi d'un mouvement d'appropriation du savoir de l'autre, de sa validation, de son élévation, par l'entremise de l'homme européen. Mutis commence ainsi à « observar cómo cura la gente nativa y lo que antes le producía el más arraigado desprecio se convierte pronto en su objeto de estudio [...] Poco a poco se van abandonando las condenas categóricas del saber del 'otro' » (Pérez Mejía 2002, 33-34). La découverte de la quinine<sup>65</sup> dans les environs de Santa Fe de Bogotá fournit un exemple de ce changement

---

<sup>63</sup> Il y a eu trois grandes entreprises scientifiques envoyées par la couronne espagnole en Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle : celle des royaumes du Pérou et du Chili (1777) ; celle du royaume de la Nouvelle-Grenade (1783) ; et finalement, celle de la Nouvelle Espagne (1786) (Restrepo 1986, 1193).

<sup>64</sup> Chez Mutis l'intérêt scientifique s'entrecroisait à l'intérêt économique : « El deseo por descubrir los misterios de la naturaleza de América fue producto de una aspiración científica, pero fue también el producto de un interés económico [...]. [L]a naturaleza americana se convertía no solamente en objeto de estudio, sino en una fuente de riqueza inesperada [...]. El centro del saber ya no es exclusivamente Europa. El territorio de la Nueva Granada se ha hecho más complejo e inclusive la periferia es de interés científico y económico para el botánico » (Pérez Mejía 2002, 35-36). En effet, Mutis a fait fortune avec l'activité minière en Nouvelle-Grenade.

<sup>65</sup> Sur les recommandations de Mutis, la couronne limite l'exportation de la quinine en 1778. Ce dernier a également envoyé un échantillon à Linné en 1773 et grâce à cela Humboldt entre en contact avec le savant espagnol. En effet, Mutis et Linné ont entretenu une correspondance scientifique et se sont liés d'amitié, même s'ils ne se sont jamais vus personnellement. À son tour, Humboldt, qui a eu l'occasion de rencontrer Mutis en 1801, considérait l'Espagnol comme le botaniste le plus important d'Amérique. Concernant les avatars de la quinine, il est à noter qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre avait pris contrôle du monopole de cette plante grâce à son implantation en Inde par l'intermédiaire du naturaliste anglais Richard Spruce.

relatif du regard. La Condamine avait déjà décrit la plante en 1738, mais Mutis en a déterminé ses propriétés curatives, grâce à l'observation de son utilisation de la part des indigènes dans des boissons fermentées. En effet, « fueron los indígenas los que le dieron a Mutis toda la información sobre los métodos de reparación de la quina (Pérez Mejía 2002, 37-38) », ce que le savant même reconnaît. Le savoir de l'autre devait donc être validé par le regard et l'expérience de l'homme illustré pour pouvoir entrer dans le cadre des connaissances universelles.

Quoi qu'il en soit, l'entreprise scientifique de Mutis, la découverte et le classement de la flore de la Nouvelle-Grenade grâce aux voyages à travers le pays ainsi que le décentrement du regard par rapport à la métropole contribueront, d'une certaine manière, à faire germer des idées autonomistes chez les *criollos* illustrés. De ce fait, l'historiographie colombienne traditionnelle associe la *Real Expedición Botánica* au mouvement indépendantiste, en ce qu'elle affirme la formation d'une conscience *criolla* : la nature américaine « era ahora patrimonio de los criollos ilustrados que podían cartografiarla, estudiarla y explotarla » (Pérez Mejía 2002, 30). Le pouvoir de classer, nommer et contrôler la nature sera désormais dans les mains de ceux qui allaient devenir les nouveaux maîtres du territoire<sup>66</sup>. En effet, des *criollos* de l'élite savante, devenus peu de temps après des hauts personnages du mouvement d'indépendance tels qu'Antonio Zea, Jorge Tadeo Lozano et Francisco José de Caldas entre autres, ont participé à la *Real Expedición Botánica*. Ce dernier, par exemple, a fondé le *Semanario de la Nueva Granada*, la revue scientifique la plus importante du début du XIX<sup>e</sup> siècle dans le pays, pour répandre et corriger les travaux de l'*Expedición*, mais aussi pour propager des idées autonomistes<sup>67</sup>. Il a également rédigé la note nécrologique de Mutis, mort à Bogotá en

---

<sup>66</sup> À ce sujet, Colin déclare : « En réalité, comme l'a très justement souligné Santiago Castro-Gómez, si l'impulsion initiale fut incontestablement le fait d'agents péninsulaires, l'expédition botanique devint rapidement l'affaire presque exclusive d'un secteur très actif de l'intelligentsia créole locale : elle fut donc, pour l'essentiel, une entreprise créole » (Colin 2009, 162).

<sup>67</sup> Cela renvoie à un point central dans les processus de construction des imaginaires collectifs : la circulation d'imprimés (particulièrement de la presse) parmi un réseau culturel de lecteurs illustrés et la formation d'une communauté imaginée (Anderson 1996). La première publication périodique dans le pays, *El Papel Periódico de la Ciudad de Santa Fe de Bogotá* (1791-1797), ainsi que le *Semanario* en sont des exemples. Concernant le premier, Manuel del Socorro Rodríguez, son directeur, « A semejanza de otros criollos letrados [...] expresó un patriotismo científico y económico. Publicaba ensayos que defendían las capacidades americanas y que impugnaban las aseveraciones europeas sobre la degeneración americana. Otros ensayos mostraban bajo una luz positiva la cultura muisca anterior a la conquista española. Rodríguez alentó la exportación de productos agrícolas y dedicó varios números del periódico a los planteamientos de José Celestino Mutis sobre la quina. Así mismo, fomentó el establecimiento de sociedades patrióticas para promover el progreso económico del país » (Palacios et Safford 2012, 132). Discours scientifique et discours patriotique s'entrecroisaient pour esquisser les contours des projets autonomistes de l'intelligentsia *criolla* au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle.

1808, positionnant la mémoire du savant dans le cénacle des précurseurs de l'indépendance<sup>68</sup> : « El silencio, la paz, los bosques de América, más atractivos sobre su corazón que la grandeza y la pompa de las cortes de España » (Pérez Mejía 2002, 44 citant Caldas). L'œuvre de Mutis a donc ouvert de nouvelles voies dans ce projet d'appréhension du monde, particulièrement pour certains secteurs des élites *criollas* néo-grenadines : la saisie de la nature et de ses êtres n'était plus une affaire exclusivement européenne et, de surcroît, l'idée de droit de propriété sur le territoire (et tout ce qui s'y trouvait), grâce à son étude et à sa connaissance, prenait forme dans les esprits illustrés locaux. Le « discours du catalogue »<sup>69</sup> impérial se transforme peu à peu en une appropriation effective du territoire de la part des *criollos* :

Les savants créoles et les réseaux qui s'étaient lancés dans un processus d'accumulation du capital culturel s'engagèrent dans un processus d'appropriation discursive du territoire dont les fins s'éloignaient de plus en plus de celles envisagées par l'autorité coloniale. Comme le montre la production textuelle de cette période, les descriptions scientifiques du territoire et des productions naturelles du Royaume ne sont plus seulement envisagées comme un outil d'ordonnement impérial mais sont progressivement investies d'une fonction de capitalisation identitaire. (Colin 2009, 166)

### 2.3.2 Le regard renouvelé de Humboldt sur l'Amérique

De manière presque concomitante à la *Real Expedición Botánica*, le projet d'exploration scientifique de Humboldt, héros de la connaissance dans la mythologie impériale européenne, l'envoyé des Lumières dans l'imaginaire latino-américain (Pérez Mejía 2002), va aussi apporter des éléments dans la consolidation de ce sentiment *criollo* d'appartenance à un espace propre et singulier, qui demandait une existence séparée de la métropole. Avec l'autorisation du roi Charles IV d'Espagne, Humboldt part, avec ses propres ressources et en compagnie de son adjoint, le naturaliste Aimé Bonpland, pour l'Amérique du Sud dans le but de développer un projet d'exploration scientifique (1799-1804) qui, en plus de corriger et compléter les informations imprécises sur l'Amérique méridionale, proposerait des connaissances solides sur les richesses naturelles susceptibles d'être exploitées. Les textes issus de cette expédition, *Voyage aux régions*

---

<sup>68</sup> Mutis n'est jamais retourné en Europe et n'a jamais donné forme à ses textes en vue d'une éventuelle publication. Ses archives ont été envoyées à Madrid lors des luttes de l'indépendance, mais beaucoup d'entre elles se sont perdues. Mutis est peut-être plus reconnu en Colombie qu'en Espagne, et ce pour cette association de son travail scientifique à l'éveil d'une conscience nationale chez les *criollos*.

<sup>69</sup> Nous empruntons cette expression à Colin qui affirme que la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle marque la transition de ce grand mouvement de recensement européen de la nature, à une « reterritorialisation symbolique des savoirs accumulés [pour] mettre en place l'annexion symbolique des espaces du monde » (Colin 2009, 61). Projet européen et projet *criollo* de mainmise aussi bien effective que symbolique sur le territoire s'enchevêtraient toutefois.

*équinoxiales du Nouveau Continent* (30 vol., 1807-1834) deviendraient « la representación geográfica de América equinoccial, reconocida y aceptada en Europa y América, y que logró insertar al Nuevo Continente en la 'gramática' geográfica universal » (Pérez Mejía 2002, 50). Or, même si Humboldt est le représentant par excellence de la pensée scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est aussi héritier de la vision européenne des temps de Colomb et de Vespucci, dans la mesure où il est le « double complexé » des premiers inventeurs de l'Amérique : comme eux, il l'a décrite comme un espace d'abondance naturelle et d'innocence où la présence de l'homme civilisé faisait défaut, un monde qui s'offrait au progrès occidental et où l'histoire allait donc à peine commencer (Pratt 1992, 126). Certes, cette entreprise s'inscrivait dans le projet européen de classification de la nature en vue d'établir un ordre et une connaissance permettant son exploitation grâce à l'homme civilisé, ce qui pourrait éventuellement être lu comme une invitation tacite à des actions colonisatrices décidées de la part des puissances européennes. Cependant, elle aura aussi contribué à l'éveil d'une conscience *criolla*, à une refondation de l'Amérique qui serait menée par ces Euro-Américains<sup>70</sup> : l'espace presque vierge dépeint par Humboldt, plein de potentialités, possédant également des forces sociales disponibles, apparaissait comme le théâtre où ces légataires naturels des valeurs et de la civilisation mettraient en œuvre les prémisses du progrès occidental<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> « Europeos americanos es una expresión usada por Joaquín Acosta en *Compendio Histórico del Descubrimiento y colonización de la Nueva Granada* (1848) » (Muñoz Arbeláez 2010, 175). Concernant l'incidence de la vision humboldtienne dans ce processus d'éveil identitaire, Lucena signale comment « la propuesta humboldtiana permitió imaginar el espacio 'sin dueño' como parte del territorio nacional y alimentó unas mitologías ansiosas de nuevas referencias de autoridad ». En effet, la fusion de « la novedosa retórica republicana con la propuesta narrativa humboldtiana » a produit un modèle articulant « la potente figura autoidentificativa de los criollos americanos, que estaba en la base del nacionalismo emancipador, con la legitimación a una nueva legitimidad, sabia y justa, adecuada a las luces de la emancipación. Así, la imagen del sabio, la referencia a sus escritos, permitió contar a los fundadores de la nación con un mecanismo de mediación entre pasado y devenir, se convirtió en una herramienta ambivalente gracias a la cual la comunidad política podía verse reflejada sobre signos reconocibles, propios del criollismo más tradicional, y al mismo tiempo ofrecía el porvenir inherente a la posesión de una naturaleza de riqueza insospechada, al precio de eliminar incómodos elementos humanos » (Lucena 2006, 154-160). Voir aussi l'ouvrage *Humboldt et le monde hispanique*, sous la direction de Thomas Gomez (2002).

<sup>71</sup> Quelques travaux du savant prussien circulaient au sein du groupe des élites éclairées de la *Real Expedición Botánica*, même avant leur apparition en Europe, ce qui atteste la vitalité des échanges scientifiques pendant cette période. Citons, en l'occurrence, la *Géographie des plantes*, traduite en espagnol en 1803 (la publication européenne date de 1807) sous l'ordre de Mutis par Jorge Tadeo Lozano, *criollo* membre de l'*Expedición*, et publiée à peine modifiée « en avril 1809, accompagnée d'une préface et de nombreuses annotations de la main de Caldas, dans le *Semanario del Nuevo Reyno de Granada* » (Colin 2009, 139-140). Concernant l'influence effective de la pensée scientifique de Humboldt sur les élites scientifiques de la Nouvelle-Grenade, elle peut être éventuellement mise en question : « ses élites, et en premier chef, Francisco José de Caldas, se sont souvent efforcées - après une première réaction euphorique - de minimiser l'influence de l'œuvre du savant prussien sur leurs propres représentations et pratiques scientifiques, lesquelles, il est vrai, s'étaient déjà constituées de manière relativement autonome autour du médecin espagnol José Celestino Mutis ». En effet, ce n'est qu'a posteriori que Humboldt « sera véritablement incorporé à l'imaginaire national et deviendra l'autorité légitimante 'officielle' des élites

Ainsi, les révolutions qui allaient éclater pendant cette période sont vues par les puissances européennes comme la possibilité de développer leurs intérêts économiques dans une Amérique libérée du contrôle espagnol. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'œuvre du savant prussien a eu un si grand accueil, non seulement dans les cercles érudits, mais également dans les instances étatiques anglaises et françaises, par exemple (Colin 2009, 71-72). Le monumental travail du scientifique connaîtra pourtant des retentissements durables sur l'autre rive de l'Atlantique également. Le regard renouvelé que Humboldt propose réinvente l'Amérique équatoriale comme un espace vierge à être intégré dans le mouvement du progrès universel. Néanmoins, si les puissances européennes ont bien compris cet appel à l'action sur un territoire plein de promesses, les élites *criollas* ont fait de même. Lors de la période des indépendances, Bolívar lui-même, par exemple, sur un ton clairement patriotique, fera l'éloge de l'Amérique dépeinte par Humboldt. De cette manière, la récupération de l'œuvre du scientifique européen répondait à une vision particulière que les élites voulaient mettre en avant : l'alliance naturelle entre l'Europe et la classe *criolla* américaine. Celle-ci serait le porte-parole naturel de ce mouvement (dont Humboldt était l'un des représentants) qui sortirait l'Amérique de son ignorance et qui la ferait entrer sur la scène internationale, marquée d'une idéologie libérale montante et de l'essor du libre commerce.

Cette assimilation avec l'homme européen et son entrée dans la dynamique internationale concédait à ces élites non seulement le droit de propriété sur le territoire, mais aussi la faculté d'adopter et de prolonger certains schémas discursifs impériaux, portés souvent par les récits scientifiques européens, tantôt de manière explicite, tantôt de façon plus subtile. Avec les travaux de Humboldt, l'on pourrait parler de la gestation d'une (ré)appropriation du regard :

La confrontación clásica establecida por las relaciones coloniales: civilización vs. barbarie, en la que América era bárbara y Europa civilizada, ha sufrido un desplazamiento útil para la emergente clase gobernante. La barbarie corresponde a las diferentes etnias americanas y la civilización a las razas del Cáucaso, de la que los criollos son descendientes directos. (Pérez Mejía 2002, 94)<sup>72</sup>

---

colombiennes » (Colin 2009, 140-141) et américaines par extension : « Humboldt's writings [...] became essential raw material for American and Americanist ideologies forged by creoles intellectuals in the 1820s, 1830s, and 1840s [...]. Over and over in the founding texts of Spanish America literature, Humboldt's estheticized primal America provided a point of departure for moral and civil prescription for the new republics » (Pratt 1992, 175).

<sup>72</sup> Cette même auteure rapporte un passage du texte de Humboldt sur le soulèvement de Túpac Amaru au Pérou en 1781, qui rendrait compte de ce regard dont les *criollos* s'empareraient pour s'auto-désigner en tant qu'héritiers naturels de la civilisation, et donc, d'un territoire à mettre sous les paramètres du progrès. Humboldt écrit : « Los españoles-americanos sintieron, como los españoles nacidos en Europa, que la lucha era de la raza cobriza contra la raza blanca, de la barbarie contra la civilización » (Pérez Mejía 2002, 78).



Cette assimilation est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Signalons simplement pour l'instant, à titre d'exemple, que les *criollos* sont aussi parfois dépeints par les observateurs européens de manière négative. Humboldt lui-même les accuse (ainsi que les Espagnols) du sous-développement qui caractérise l'Amérique espagnole. Cette disqualification des Américains entraînerait ainsi la mise en valeur des agents providentiels « de la connaissance et du progrès » (Colin 2009, 126), ce qui justifierait l'intervention des puissances européennes. Or, cette contradiction apparente pourrait, au contraire, expliquer l'(auto) instauration du statut de légataires du monde civilisé de la part des *criollos* : le déclin de l'Empire espagnol a soumis l'Amérique et les Américains à cette incurie ; ce sont donc les *criollos* illustrés, les agents providentiels locaux avec la légitimité et la capacité de redresser les choses, qui détiendront à leur tour le pouvoir d'observer, de nommer, de classer, de dominer, en réutilisant et en adaptant la grille sur l'Amérique constituée au fil des siècles par le regard de l'homme civilisé. La place de l'autre non-européen dans l'énonciation paysagère de l'œuvre de Humboldt est, en l'occurrence, réutilisée le moment venu par les élites *criollas* dans les schémas discursifs de réorganisation territoriale et sociale. Ces autres non-européens, non-*criollos* :

sont aux mieux « paysagés », c'est-à-dire manipulés, au même titre que les autres éléments du territoire, pour précisément « faire paysage ». [Il s'agit d'une] annulation pure et simple de la subjectivité de l'Autre. [...] La scène paysagère fonctionne en effet comme un dispositif d'assignation identitaire et d'imposition de la différence hiérarchisante. (Colin 2009, 95)

Les élites *criollas* vont donc souscrire à ce mode de représentation et vont le perpétuer, ce qui va leur permettre de se placer, à l'instar de l'observateur européen, en tant que point de référence, en tant qu'agents investis de l'autorité pour contrôler le territoire car détenteurs de la faculté de la pensée abstraite, en opposition aux autres qui habitent aussi dans *leur* espace, les *hombres de la nature*, attrapés dans le monde des sensations, qui sont dans l'incapacité de le représenter selon les coordonnées civilisationnelles. En somme, il s'agit en quelque sorte de déposséder les habitants ancestraux de la terre (et tous les nouveaux arrivants qui la peuplent mais qui ne s'ajustent pas aux schémas civilisationnels) pour la rendre ainsi disponible aux projets de modernité occidentale. L'œuvre du savant prussien s'érige ainsi comme un parangon architextuel

---

Puis, Pérez ajoute, toujours sur le même passage : « Esta identificación entre razas cobrizas=barbarie vs. raza blanca = civilización, está en la base del discurso independentista generado en las nuevas repúblicas ». Cette interprétation coïncide avec celle de Colin dans la mesure où il s'agit d'une « vision et un dispositif de mise en vision qui [...] a constitué un précieux matériau pour les élites créoles de la Nouvelle-Grenade qui s'engagent à la veille des indépendances dans un processus de différenciation identitaire » (Colin 2009, 395), au sein même des sociétés cherchant l'autonomie.

dans les modes subséquents de représentation de l'Amérique, aussi bien pour les Américains que pour les métropolitains. Il les guidera et déterminera tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, en leur fournissant

une vision intégrale de l'Amérique, construite à la croisée de la science et de l'esthétique, qui allait servir de modèle de préhension des espaces de frontière pour nombre de voyageurs, savants ou non, tout au long du 19<sup>e</sup> siècle. [...] [L]e projet humboldtien de représentation de l'espace américain, dans sa tentative de reconstruction panoptique du monde, fut fondateur et séminal : ce que Humboldt met en place au début du 19<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas en effet simplement une manière de représenter (et donc de voir) l'espace américain, mais quelque chose qui allait s'affirmer pendant plusieurs décennies, tant en Europe qu'en Amérique, comme la seule « vraie » manière de le représenter. (Colin 2009, 78)<sup>73</sup>

La vision européenne de progrès, portée par Humboldt et partagée dans une bonne mesure par les élites *criollas*, consolide ainsi un continuum sur la représentation de l'Amérique en tant qu'espace (quasi) vierge, destiné à être observé, classé, étudié, civilisé, contrôlé et exploité par l'homme européen ou, par défaut, par ses émules<sup>74</sup>. Il ne faudra pas pour autant « faire de Humboldt un apôtre de la colonisation territoriale » (Colin 2009, 109), mais force est de constater comment son œuvre a marqué de son empreinte les dispositifs discursifs tantôt des puissances impériales dans leur dessein de faire entrer la nature américaine et ses hommes dans les circuits commerciaux mondiaux, tantôt des nouveaux groupes dirigeants locaux dans un siècle où les nations américaines s'efforçaient de trouver des modèles identitaires. Cette tâche s'avérerait complexe et ferait ressortir des contradictions inhérentes aux différents projets de nation<sup>75</sup> qui

---

<sup>73</sup> Bertrand et Vidal (2002) coïncident en partie avec ces propos. En effet, ils soulignent le caractère marquant de l'œuvre de Humboldt pour les voyageurs européens en Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, ils signalent le déplacement du regard des voyageurs lors de cette période, porté d'abord principalement (mais pas exclusivement) sur la nature, puis sur l'observation de phénomènes d'ordre politique, social et économique. Dans le même ouvrage, Huerta confirme comment Humboldt et les voyageurs postérieurs vont compléter « le travail entrepris, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'inventaire de ressources, paysages, et cultures à partir de nouvelles attentes économiques, politiques et scientifiques des puissances européennes » (Huerta 2002, 183).

<sup>74</sup> Colin parle d'une « grande méta-narration séculière du progrès » (Colin 2009, 112), mise en place par la bourgeoisie européenne dans un dessein d'annexion du monde à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. De nouvelles stratégies discursives vont ainsi actualiser les exploits « des premiers découvreurs européens, mais cette fois-ci en l'espèce d'une conscience européenne omnisciente, innocente et porteuse des Lumières » (Colin 2009, 110), qui intégrera espaces, matières et êtres aux réseaux mercantiles internationaux. Suivant cette rhétorique, les puissances européennes (puis les États-Unis qui entreraient aussi dans ce jeu d'une manière catégorique) étaient donc appelées à mener à bien ce projet progressiste, soit directement, soit par l'entremise et avec le soutien des élites *criollas*, émissaires autodésignés de la civilisation.

<sup>75</sup> Nous empruntons la définition de nation proposée par Anderson - qui par ailleurs soutient que « le nationalisme est apparu d'abord dans le Nouveau Monde » (Anderson 1997, 192) -, notamment du fait de son caractère imaginaire et donc culturellement fabriqué : « Dans un esprit anthropologique, je proposerai donc de la nation la définition suivante : une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine. Elle est *imaginaire (imagined)* parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni

commençaient à se profiler. Dans tous les cas, il fallait doter les entités territoriales qui se constituaient d'un appareil discursif et symbolique agglutinant les divers groupes sociaux, fournissant un cadre commun qui définirait les futures nations. Un ensemble éclectique, parfois antinomique, d'idées et de textes serait établi au fur et à mesure par les élites intellectuelles et politiques *criollas*. Le voyage et son récit seraient l'un des outils pour l'élaboration de mythologies nationales et de références communes. D'une part, le recensement géographique du territoire lui-même et les relations de voyage qui s'y conjugueraient apparaissent comme l'un des moyens d'asseoir l'hégémonie des élites *criollas*. Les richesses, la diversité naturelle, les hommes et les choses du territoire n'étaient plus censés appartenir à la métropole mais, avant tout, à la patrie : le territoire du royaume se transforme peu à peu en territoire de la patrie. Or, le mode d'appréhension du monde reste empreint d'un caractère asymétrique, la relation de verticalité discursive subsistant largement dans le passage de domination européenne à domination *criolla* : les mots vont continuer à définir les possibilités de condition des êtres et des choses dans un ordre, aussi bien naturel que social, dicté par la perspective de celui qui a le pouvoir de regarder et de nommer. D'autre part, la quête de modèles pour les nouvelles nations conduira les groupes dirigeants à se tourner vers les nations européennes porteuses de « civilisation », dont ils se considéraient les représentants légitimes en sol américain. Le voyage transatlantique des membres des élites *criollas* s'impose donc comme un devoir pédagogique, presque patriotique, et le passage d'être observé à observateur s'opère<sup>76</sup>. Ces groupes dirigeants deviendront ainsi les vecteurs et censeurs des courants d'outre-mer, de modèles « convenables » en accord à leur idée de nation.

---

n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion. [...], elle est imaginée comme une *communauté* parce que, indépendamment des inégalités et de l'exploitation qui peuvent y régner, la nation est toujours conçue comme une camaraderie, profonde, horizontale » (Anderson 1997, 19-21).

<sup>76</sup> Concernant cette recherche de modèles étrangers il est nécessaire, d'un côté, de remarquer aussi l'ascendant progressif des États-Unis sur les nations latinoaméricaines en formation. D'un autre côté, il faudrait prendre en compte la nouveauté que supposaient les processus d'indépendance aussi bien pour les *criollos* que pour les Européens : « 'Independence' was not a known process, but one being improvised in the Americas [...]. Spanish America at independence was indeed a New World on its way down a path of social experimentation for which the European metropolis provided little precedent » (Pratt 1992, 175-176). L'Europe restera cependant pour les *criollos* source de multiples courants de pensée pouvant servir aux projets de consolidation nationale. Pour le reste, cet intérêt pour le Vieux Continent ne doit pas être compris comme une volonté d'imitation pure et simple, mais comme un processus de transculturation : « One would seriously misinterpret creole relations with the European metropolis (even in their colonial dimension) if one thought of creole esthetics as simple imitating or mechanically reproducing European discourses, however. [...] One can more accurately think of creole representations as *transculturating* European materials, selecting and deploying them in ways that do not simply reproduce the hegemonic visions of Europe or simply legitimate the designs of European capital » (Pratt 1992, 187-188).

## Chapitre 3

### Regard nationalisant : se raconter

L'avènement des mouvements d'indépendance a mobilisé l'intelligentsia *criolla* dans l'instauration d'un appareil discursif et symbolique pour justifier le bien-fondé des desseins séparatistes, ainsi que pour établir des références communes qui fonctionneraient en tant que coordonnées de cohésion pour les sociétés en gestation. En Nouvelle-Grenade, une fois l'indépendance définitivement acquise, l'exploration géographique complète du pays s'avérait nécessaire dans la construction du projet national. En effet, les récits de voyage issus de cette entreprise réalisée par l'élite savante ont intégré l'appareil discursif et symbolique de la nation. Il s'agissait de se (ré)approprier le territoire auparavant occupé par les Espagnols en le parcourant et le racontant, de s'octroyer par leur étude la légitimité de disposer de la nature et des populations qui l'habitaient, afin de produire un discours tendant à l'insertion de la jeune république dans les flux du marché mondial. Le voyage local et son récit participaient ainsi à l'autodéfinition d'un *nous* minoritaire mais porteur de *civilisation*, contre une masse des *autres (semi) barbares* représentant une entrave au progrès.

Or, l'auto-assimilation de cette minorité à l'autre civilisé d'outre-Atlantique révèle progressivement des fissures dans son fondement. Les membres de l'élite *criolla*, grâce entre autres à leurs voyages dans le Vieux Continent, continueront à tourner leur regard vers l'Europe civilisée, dont ils se sentaient les légataires autorisés, à la recherche de modèles et contre-modèles. Cependant, une sensation de désenchantement vis-à-vis du monde civilisé, du fait de son indifférence et de son mépris envers les classes dirigeantes des jeunes républiques américaines, gagne aussi du terrain chez les hommes politiques et intellectuels locaux. Le voyage et son récit, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, était donc au cœur du processus de consolidation nationale et identitaire du pays.

#### 3.1 Nouvelles nations, nouveaux discours

Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment les discours de certains scientifiques voyageurs ont eu des résonances auprès des membres des élites *criollas* en favorisant leurs revendications sur le territoire américain et l'auto-reconnaissance de leur différence vis-à-vis de leurs confrères péninsulaires. En l'occurrence l'œuvre de

Humboldt, outre le fait d'avoir participé à cet éveil identitaire, a également fait état des relations entre *criollos* et Espagnols et a vaticiné la perte des Indes pour l'Espagne, confirmant ainsi ce qui avait été prédit vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par Jorge Juan et Antonio de Ulloa<sup>1</sup>, officiers de l'armée espagnole, dans leurs *Noticias secretas de América*, ou même encore auparavant par le marquis de Barinas (Lafaye 1990, 259-260). Humboldt ne faisait donc qu'annoncer, ou plutôt confirmer, l'inéluctable rupture entre les Espagnols et leurs héritiers américains, les *criollos*, unis par des liens étroits mais conflictuels. En effet, une assimilation de plus en plus ambiguë entre *criollos* et Espagnols se trouverait à l'origine d'une ambivalence constitutive dans les processus de construction identitaire américaine, qui a marqué de son empreinte les processus de consolidation nationale dès le XIX<sup>e</sup> siècle : la coexistence du dessein de cohésion avec un fort sentiment de différenciation au sein même de la communauté qui se veut unie. Cela peut s'expliquer en partie par cette assimilation entre les péninsulaires et les élites *criollas* qui, tout en se considérant différentes des autres couches sociales de par leur origine ethnique, se distançaient progressivement de la métropole. L'implantation de communautés européennes sur le sol américain depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, des générations qui se succèdent et qui ont un rapport toujours plus distant et ambigu avec les métropoles, sont à l'origine de cette ambivalence identitaire, bouillon de culture des nationalismes, comme l'explique Benedict Anderson :

Bientôt apparurent des Britanniques qui n'avaient jamais vu la Grande-Bretagne, des Français, des Espagnols et des Portugais qui ne connaîtraient jamais directement la France, l'Espagne ou le Portugal. [...] De là devait naître la première vague historique de ce que nous appellerions des nationalismes : des nationalismes d'Europe, mais pas en Europe. (Anderson 1996, 10)

### 3.1.1 Les Espagnols américains

Dans l'Amérique espagnole, dans un système social profondément hiérarchisé, péninsulaires et *criollos* apparaissaient au sommet de la pyramide sociale, ce qui, nominalement pour le moins, faisait de cet ensemble une unité dans laquelle l'autre dominant n'était pas facilement reconnaissable. Ainsi, au moment de la rupture avec l'Espagne, il s'agissait d'expulser du territoire américain les *autres semblables* ; en effet, il n'y avait pas d'identité collective de l'opresseur, l'indépendance était donc un conflit

---

<sup>1</sup> Deavila et Guerrero font mention de ces deux voyageurs et de leur passage par Carthagène des Indes en 1735, point de départ de leur mission scientifique « que les tomaría 19 años de sus vidas y que los llevaría a tierras lejanas del virreinato del Perú ». Ils ont produit « la descripción más completa de la época colonial » de cette ville (Deavila et Guerrero 2011, I-II).

entre deux factions du même groupe<sup>2</sup>. Anderson évoquait déjà comment le décalage spatial avait contribué à accroître les divergences au sein du groupe dominant. D'autres facteurs ayant trait au territoire sont également à l'origine des desseins d'émancipation, (qui allaient éventuellement à l'encontre des intérêts de certains secteurs des élites *criollas* elles-mêmes<sup>3</sup>). D'une part, l'existence d'unités relativement autonomes au niveau géographique, politique et économique, isolées à cause des difficultés de communication, administrées en partie ou de facto, par des *criollos*). D'autre part, les obstacles pour l'ascension au sein du système bureaucratique impérial (et donc le droit de contrôle institutionnel sur le territoire), qui privilégiait les péninsulaires subordonnant les *criollos*, et ce, à cause du lieu de leur naissance. La naissance en territoire américain était, en effet, un moyen de différenciation au sein des élites :

Même s'il était né dans la semaine suivant la migration de son père, l'accident d'une naissance aux Amériques le vouait à la subordination, alors même qu'en termes de langue, de religion, d'ascendance ou de mœurs, il ressemblait comme un frère à un Espagnol né dans la péninsule. Il n'y avait rien à faire : il était *irremédiablement* créole. [...] Cette irrationalité n'en avait pas moins sa logique cachée : né aux Amériques, il ne pouvait pas être un authentique Espagnol ; ergo, né en Espagne, le *peninsular* ne pouvait être un authentique Américain. (Anderson 1996, 69)<sup>4</sup>

Ainsi, le contrôle du territoire et les droits sur celui-ci représentaient un enjeu majeur dans la formation d'une conscience *criolla* ambiguë : de par l'origine de ses ancêtres, le *criollo* était le légataire des moyens politiques, militaires et culturels pour se réapproprier et contrôler le territoire américain ; de par son lieu de naissance, il devait se différencier et s'émanciper de son *frère européen*<sup>5</sup>. Un exemple suffira à illustrer le

<sup>2</sup> À ce sujet, en abordant le cas des pionniers *criollos* en Amérique, Anderson affirme : « Tous ces pays, les États-Unis compris, étaient des États créoles, formés et dirigés par des hommes qui partageaient avec ceux qu'ils combattaient une langue et des origines communes » (Anderson 1996, 59). Et Palacios et Safford ajoutent : « Aunque algunas fuentes históricas señalan cierto antagonismo entre los criollos y los inmigrantes peninsulares, muchos hispanoamericanos notables tenían padres, tíos o cuñados españoles, y unos y otros pertenecían a la clase dominante » (Palacios et Safford 2012, 147).

<sup>3</sup> Anderson (1996, 63) signale que, de fait, de nombreux membres des classes dominantes *criollas* ont vu leur position et leur fortune s'écrouler lors de la période de luttes d'indépendance, même si postérieurement ils ont su profiter de leur nouvelle autonomie. Voir également Tirado Mejía (1989).

<sup>4</sup> À cela on pourrait ajouter des nuances raciales qui alimentaient l'hostilité sociale des Américains envers les péninsulaires. Lynch rend compte de ce sentiment s'appuyant, précisément, sur des récits de Humboldt : « Los peninsulares eran blancos puros, con un sentido de superioridad nacido de su color. Los americanos eran más o menos blancos. [...] Odiaban a los superblancos españoles y también ellos querían ardientemente ser considerados blancos. Humboldt observó esa conciencia de raza: '[...] en América la piel, más o menos blanca, decide de la clase que ocupa el hombre en la sociedad'. Esto explica la obsesión por la minuciosa definición de la gradación racial [...] y la ansiedad de las familias sospechosas en probar su blancura acudiendo incluso al litigio y teniendo que quedar satisfechas a veces con la declaración del tribunal de que 'se tenga por blanco' » (Lynch 1976, 29).

<sup>5</sup> Anderson note qu'il s'agissait d'un dessein de réarrangement de la distribution interne du pouvoir qui préservait la position des *criollos* au sommet de la pyramide sociale puisque « ils étaient, somme toute, des 'Blancs', chrétiens anglophones ou hispanophones ; ils étaient aussi des intermédiaires nécessaires pour que l'Europe gardât la haute main sur les richesses économiques des empires occidentaux [...]. [L]es guerres

sentiment croissant de mécontentement des *criollos* vis-à-vis des Espagnols, et donc, leur volonté de différenciation à leur égard. En 1776, dans la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, avec l'arrivée du visiteur général Francisco Gutiérrez de Piñeres, le pouvoir des *criollos* a été menacé car ils ont été progressivement relégués des fonctions administratives et remplacés par des fonctionnaires péninsulaires qui, éloignés des intérêts locaux, devaient être plus loyaux aux intérêts de la couronne<sup>6</sup>. Ainsi,

exclue des plus hautes sphères de la bureaucratie – et donc exclue du jeu à l'intérieur duquel les agents luttent pour le pouvoir sur l'État – désignée de fait comme un groupe distinct et subalterne par le pouvoir colonial, l'élite créole en vint à considérer que ses intérêts différaient de ceux des péninsulaires. S'éprouvant de plus en plus comme un groupe distinct et dominé à l'intérieur du secteur dominant, les Créoles formulèrent progressivement ces frontières symboliques dans les termes d'un imaginaire collectif. (Colin 2009, 154)

Ce type de mesures de la part de la couronne va ainsi favoriser les desseins autonomistes des *criollos* qui vont, à leur tour, articuler à leurs projets des événements tels que la *Real Expedición Botánica* ou les voyages scientifiques de Humboldt, des supports et des discours qui, même s'ils n'étaient pas en principe censés concourir explicitement aux déterminations séparatistes, allaient leur servir à consolider leurs idées et intérêts. En effet, la désagrégation de l'Empire espagnol a entraîné non seulement une réorganisation administrative et politique, mais également la mise en place d'un appareil discursif et symbolique, construit sur une diversité rhétorique et différentes stratégies et supports pour justifier d'abord le besoin d'autonomie, ensuite pour jeter les bases des nouvelles nations. Or, cet appareil, tout en cherchant à établir une séparation entre *criollos* et péninsulaires, sera également le reflet de leur affinité d'intérêts sur beaucoup d'aspects, en particulier en ce qui concerne la persistance d'une conception de la société signée d'une différenciation sociale très marquée. En outre, cet appareil mettra aussi en relief l'important rôle des imprimés et de leur circulation<sup>7</sup> dans la naissance d'une conscience

---

révolutionnaires étaient tout de même rassurantes : elles restaient des guerres entre parents » (Anderson 1996, 192-193).

<sup>6</sup> Cet événement s'inscrivait dans les Reformes bourboniques des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lynch affirme à ce sujet : « La nueva política era esencialmente una aplicación del control, que intentaba incrementar la situación colonial de América y hacer más pesada su dependencia. De este modo, la reforma imperial plantaba las semillas de su propia destrucción: su reformismo despertó apetitos que no podía satisfacer, mientras que su imperialismo realizaba un ataque directo a los intereses locales y perturbaba el frágil equilibrio del poder dentro de la sociedad colonial » (Lynch 1976, 10). Il résume lapidairement l'échec de ce qu'il appelle une deuxième conquête : « La primera fue la conquista de los indios; la segunda, un intento de controlar a los criollos. Era una batalla perdida, porque los criollos aumentaban constantemente su número » (Lynch 1976, 28). Au sujet des reformes bourboniques en Nouvelle-Grenade voir également le chapitre 6, « Las crisis de autoridad, 1700-1808 » de Palacios et Safford (2012).

<sup>7</sup> Il semble important de signaler ici deux faits révélateurs à propos de la production et circulation de textes en Amérique hispanique à l'époque coloniale et de leur postérieur rôle dans les processus de consolidation

nationale chez les différents peuples, en particulier ceux qui ont vécu une imprégnation profonde des langues dominantes<sup>8</sup>, tout comme dans la cimentation d'imaginaires et de représentations d'un ordre social déterminé.

### 3.1.2 La constitution d'un appareil discursif et symbolique

L'établissement d'un appareil identitaire proposant des éléments unificateurs pour des ensembles sociaux très hétérogènes s'avérait donc particulièrement difficile, surtout considérant le rapprochement de visions et parfois d'intérêts des élites expulsées et des élites locales. En effet, Lynch résume de manière juste la persistance des schémas coloniaux après les indépendances :

La Independencia fue una fuerza poderosa pero finita, que se abatió sobre Hispanoamérica como una gran tormenta, barriendo los vínculos con España y la fábrica del gobierno colonial, pero dejando intactas las profundamente arraigadas bases de la sociedad colonial. [Se trataba de] una revolución política en la cual una clase dominante desplazaba a otra. (Lynch 1976, 386)<sup>9</sup>

Il fallait cependant concevoir des mécanismes discursifs et symboliques pour justifier le bien-fondé de l'autodétermination en tant que peuple distinct, uni par des origines et projets collectifs. Un socle identitaire commun et fédérateur devait donc se construire au fil du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Il devait avoir la double fonction de créer un sentiment

---

des nouvelles nations. Le premier concerne la vie plutôt éphémère des livres en Amérique, bien que l'installation de l'imprimerie ait eu lieu assez tôt (1535 à Mexico, 1583 à Lima) et que, par exemple, des institutions éducatives aient ouvert leurs portes dès la première heure (1538 à Santo Domingo, 1551 à Lima, 1580 à Mexico, 1580 à Bogotá, 1586 à Quito). Plusieurs facteurs ont fait obstacle à la production et à l'édition de livres en Amérique : fuite de familles espagnoles et *criollas*, destruction de bibliothèques, couvents et bâtiments publics, etc. (Bastin 2003, 2009). Le deuxième a trait au contrôle de la circulation de textes (éventuellement contraires aux intérêts des autorités coloniales), car « deux siècles durant elle resta étroitement surveillée par la Couronne et par l'Église » (Anderson 1996, 72), ce qui n'empêchera pas pour autant la possession, la lecture et la traduction dans certains cas d'œuvres interdites. Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque le point d'inflexion dans les pratiques de l'imprimé en Amérique, ce qui contribuera (ainsi que la circulation de fonctionnaires américains dans l'Empire) de manière décisive aux mouvements d'indépendance et à la création d'une conscience nationale : « Ce furent les pèlerinages des fonctionnaires créoles et les presses des imprimeurs créoles qui jouèrent un rôle historique décisif dans l'accomplissement de cette tâche » (Anderson 1996, 75).

<sup>8</sup> « [...] la convergence du capitalisme et de la technologie de l'imprimerie sur la diversité fatale des langues humaines a ouvert la possibilité d'une nouvelle forme de communauté imaginée qui, dans sa morphologie moderne, a créé les conditions de la nation moderne. [...] Si, aujourd'hui, la quasi-totalité des nations modernes qui se reconnaissent comme telles [...] ont des 'langues d'imprimerie nationale', nombre d'entre elles ont ces langues en commun » (Anderson 1996, 57).

<sup>9</sup> Tirado Mejía corrobore ces propos dans le domaine de la production économique : « El aparato estatal sin metrópoli se conservó formalmente. La función principal no era ya extraer excedente económico para España, sino obtenerlo para los criollos » (Tirado Mejía 1989, 157) . Dans une structure si rigide dans tous les domaines, trouver des éléments de cohésion s'avérait donc un problème majeur : « Si bien la guerra de Independencia creó el hecho político mediante el cual fue posible la fundación de un Estado propio y distinto, algo bien diferente era encontrarle un principio cohesionador y aglutinante a ese conglomerado social tan diverso » (Uribe 2019, 15).

<sup>10</sup> Villegas Vélez parle, dans un premier temps, d'une « historia nacional construida a partir de ciertos hitos,



de cohésion et de consolider la légitimité des nouveaux groupes dirigeants, faisant appel à des stratégies discursives selon les circonstances du moment : usurpation du territoire par les Espagnols selon les *criollos*, rejet de l'héritage espagnol, recours à un passé immédiat avec ses dates marquantes et ses héros, recours à la figure des peuples indiens, ou encore recherche de modèles de l'Europe civilisée<sup>11</sup> font partie de la panoplie discursive et symbolique qui allait construire un imaginaire commun. Les récits de voyage vont également surgir comme instrument véhiculant ce type de schémas discursifs, concourant ainsi à la consolidation de représentations identitaires conçues par les élites. Comme nous le verrons par la suite, cette tâche a été en grande partie accomplie par les voyageurs locaux qui parcourront le territoire national et voyageront à l'étranger tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce seront ces mêmes agents qui s'approprièrent et adapteront les discours étrangers suivant leurs projets de nation.

Nous avons précédemment suggéré comment les travaux de scientifiques voyageurs tels que Mutis et Humboldt annonçaient l'un des éléments constituant cet appareil symbolique et discursif : l'idée d'un territoire différent de la métropole, d'une patrie commune nécessitant une autonomie propre. Dans ce dessein, les élites de la Nouvelle-Grenade en l'occurrence ont réussi à mobiliser des secteurs sociaux assez dissemblables lors des luttes indépendantistes, appuyées sur des discours qui prônaient des origines et des prétendus intérêts communs qui les vouaient à la récupération d'un territoire qui leur avait été usurpé par le droit de conquête (Charry 2011)<sup>12</sup>. Il s'agissait, cependant, de légitimer une rupture politique avec l'Espagne mais pas culturelle, car les *criollos* conservaient leur statut en tant qu'héritiers naturels du pouvoir et la structure hiérarchique de la société restait, pour l'essentiel, inchangée. Un paradoxe serait ainsi à la base de la

---

que parten de la progresiva conquista del territorio patrio iniciada con la conquista ibérica y también la progresiva unificación de la población colombiana a través del mestizaje ». Puis, d'un deuxième temps où la relation de complémentarité et de nécessité entre un État, un territoire, une histoire et un peuple devient problématique (Villegas Vélez 2006, 71).

<sup>11</sup> À propos de la construction de cet imaginaire collectif, Colmenares souligne le rôle des références issues de l'Europe « civilisée », radicalement différente de l'Espagne « des ténèbres », selon certains secteurs *criollos*. Ces derniers affirmaient que la politique coloniale espagnole avait marginalisé l'Amérique de la vie civilisée européenne, raison pour laquelle ils se sont tournés décidément vers les plus diverses et parfois contradictoires influences européennes. Dans la recherche de ce socle identitaire, poursuit Colmenares, « Los historiadores hispanoamericanos del siglo XIX buscaron construir una imagen del pasado reciente para fijar con ella los rasgos de una identidad colectiva. [Ahora bien, estas] imágenes no estaban destinadas a definir una realidad sino a prefigurarla. Muchas de las imágenes procedían de un fondo común de convenciones historiográficas europeas; en otras palabras, eran prestadas » (Colmenares 1987, 199-200).

<sup>12</sup> Même si des contingents d'hommes issus de couches sociales les plus marginalisées ont effectivement lutté côte à côte avec les *criollos*, la rupture avec l'Espagne a été une affaire menée majoritairement par les élites, ce qui « laisse penser que ces mouvements d'indépendance latino-américains manquaient d'une certaine 'épaisseur sociale' » (Anderson 1996, 60).

construction de l'identité américaine, de la recherche d'union tout en gardant des mécanismes de différenciation propres à la période coloniale : « Hasta donde había una nación, era una nación criolla, porque las castas tenían un oscuro sentido de la nacionalidad, y los indios y negros, ninguno en absoluto » (Lynch 1976, 35)<sup>13</sup>. L'un des mécanismes pour marquer cette distinction radicale avec la métropole en contournant la référence au passé espagnol<sup>14</sup>, a été la glorification du passé immédiat : héros de batailles d'indépendance, meneurs de *cabildos abiertos* et *juntas de gobierno*, en somme, les nouveaux leaders politiques issus majoritairement des anciens groupes gouvernants. Mais l'éloignement des référents péninsulaires et l'intronisation des nouveaux maîtres n'allaient pas suffire à masquer l'antinomie présente dans le dessein de construction de cette patrie commune, dans la quête d'une prétendue unité politique qui comportait un germe latent d'aspiration à la différenciation, même au sein des meneurs de l'indépendance. L'échec de la *Gran Colombia*, l'entité territoriale formée juste après les luttes d'indépendance par les actuels territoires de Panama, Colombie, Venezuela et Equateur<sup>15</sup> (annexe 3), représente peut-être le summum de ce paradoxe, et inspire des discours identitaires aussi bien de fierté que de désenchantement :

La épica de la Independencia, la “Magna Gesta”, ha cumplido la función de alimentar la identidad —en realidad, la autoestima— nacional de los hispanoamericanos. Es el mito fundacional, la edad de oro [...], la Gran Colombia es vista como un hiato magnífico [...] o como una frustración prematura de nuestra anhelada unión latinoamericana. (Echeverri, Ortega et Straka 2018, 18)

Si au niveau politique et administratif les dissensions étaient manifestes parmi les membres de l'élite américaine, la question des origines communes et d'une identité collective censée intégrer des peuples divers s'avèrera également problématique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et même au-delà<sup>16</sup>. Dans le désir d'éloignement de la référence au

---

<sup>13</sup> Tirado Mejía affirme à ce sujet : « En general, la prédica igualitaria de los ideólogos del siglo XIX, encubierta en el concepto de Pueblo, se refirió a los ciudadanos ilustrados y con bienes de fortuna, a los iguales entre iguales, pues dentro de una concepción racista que informa el pensamiento de casi todos los escritores y políticos del siglo XIX, las masas de indígenas, de negros y mestizos, fue tratada como inferior, abyecta y degenerada, apta para ser manejada pero incapaz de decidir su propio destino » (Tirado Mejía 1989, 161).

<sup>14</sup> À propos du rejet du passé espagnol, Colmenares affirme que pour une bonne partie de l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle en Colombie « Todo el periodo que va de mediados del siglo XVI hasta los últimos decenios del siglo XVIII aparecía envuelto en las sombras de la monotonía [...], casi todo el periodo colonial semejaba un pozo oscuro del que solo se veían los bordes. [...] Esta era una historia ajena, la de los ‘tiempos de los españoles’, de la que nadie tenía interés en apropiarse » (Colmenares 1987, 93-94).

<sup>15</sup> L'année 1810 a été officiellement adoptée comme la date marquant l'indépendance de la Colombie. Cependant, l'indépendance de facto a réellement eu lieu en 1819. La *Gran Colombia* a existé de 1821 à 1830 et, après sa désintégration, a surgi ce qui serait l'actuelle Colombie, dont le nom a changé tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle : *Nueva Granada* (1832-1861), *Confederación Granadina* (1862-1863), *Estados Unidos de Colombia* (1863-1886), et *República de Colombia* (1886-présent).

<sup>16</sup> « Colombia carece de un mito fundador fuerte, centralizado y unificador. A diferencia de países como

passé espagnol, dans un mouvement qui pourrait être assimilé à une sorte de réactualisation de la légende noire, ce passé lointain apparaît comme une autre stratégie de validation de la question des origines communes et du besoin d'autonomie. Déjà à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle se propageait dans les cercles lettrés néo-grenadiens l'idée (implantée en particulier par l'influence des Lumières) que les Espagnols avaient usurpé les terres des indigènes et avaient traité ces derniers avec cruauté. Ainsi, lors des luttes d'indépendance et dans les décennies suivantes, les *criollos* ont cherché à exalter des sentiments patriotiques en s'identifiant aux peuples indigènes par des moyens symboliques et en mettant en place des mesures en apparence bénéfiques pour ces communautés<sup>17</sup>. Cela faisait partie d'une démarche rhétorique plutôt que d'un réel intérêt de réhabilitation et d'intégration des peuples indigènes. En effet, l'un des principaux arguments des élites libérales *criollas* était l'urgence de récupérer le territoire pour le restituer à ses « vrais » propriétaires. Or, ceux-ci, aux yeux de ces groupes dirigeants, n'étaient pas nécessairement les indigènes, les habitants ancestraux des terres américaines ; ces derniers représentaient, au contraire, un obstacle au développement de la civilisation et la croissance économique<sup>18</sup>. L'un des idéologues de l'indépendance colombienne, Pedro Fermín de Vargas, « proponía como alternativa a la cuestión indígena su liquidación como etnia por la vía del mestizaje, el 'blanqueamiento' y la disolución de sus formas tradicionales de organización social, pues, para él, los mestizos eran 'más pasaderos' » (Uribe 2019, 34)<sup>19</sup>. Ces vrais propriétaires imaginaires du pays étaient donc

---

México, Perú o los Estados Unidos [...], no tiene un mito de origen que permita a la población - a los ciudadanos - identificarse como herederos de una tradición ni como miembros de una utopía » (Urrego 2001, 23). Bien que cette affirmation se rapporte surtout aux « mythes politiques », elle pourrait bien être envisagée dans un sens large ; de là par exemple le recours aux plus diverses stratégies de construction d'un imaginaire national.

<sup>17</sup> Une fois l'indépendance effectivement accomplie, lors de la période d'existence de la *Gran Colombia*, l'on a fait appel, par exemple, à l'image de l'Indien frappée sur les pièces émises par le nouveau pouvoir en tant que symbole unificateur, indiquant simultanément la rupture avec des conventions coloniales (Echeverri 2019). Au niveau légal, la mise en place des politiques libérales après l'indépendance a été, pour sa part, à l'origine de dégâts irréparables pour les sociétés indigènes au XIX<sup>e</sup> siècle (Lynch 1976 ; Palacios et Safford 2012).

<sup>18</sup> « En los excelentes ensayos sobre la geografía, el clima y la población que se escribieron en la Colonia tardía, el indio –y también el negro– constituía un tema marginal. Apenas si se los mencionaba de paso. En el mejor de los casos, eran vistos como parte del medio natural, y en el peor, como un verdadero obstáculo para el crecimiento económico y la civilización: se los tildaba de bárbaros, primitivos, incultos, perezosos y moralmente degradados » (Uribe 2019, 32). Martínez ajoute à ce sujet : « La otredad del indio y de lo indígena no fue factor decisivo en el proceso de formación de la identidad colombiana. Al indio y a lo indígena se los hizo pertenecer más a la geografía, y eventualmente a una especie de historia natural de la patria que a la *polis* colombiana » (Martínez 2001, 21).

<sup>19</sup> Ce débat perdurera plus d'un siècle. Par ailleurs, toutes proportions gardées et sans méconnaître les initiatives de l'État depuis lors concernant la reconnaissance du droit ancestral des communautés indigènes du pays, la pression subie par ces groupes et leurs territoires soumis à des enjeux de productivité en tout genre reste un thème d'actualité dans le pays.

une ressource nécessaire pour justifier le droit à la nation de la part de classes dominantes, mais seulement une ressource au bout du compte. La récupération symbolique de l'héritage indigène accomplissait sa fonction en tant que stratégie et dévoilait en même temps la complexité du processus d'unification. Ainsi, si les diatribes des *criollos* lors de la période d'indépendance visaient en partie à dénoncer des inégalités exercées contre les Américains en raison du discours de race, culture ou de lieu de naissance, il s'agissait d'une réclamation au sein du groupe dominant dont ils faisaient partie. Si les *criollos* se prévalaient de la figure de l'Indien, c'était seulement en tant que symbole, car dans la conjoncture des mouvements d'émancipation

la pregunta por las identidades socioculturales parecía excusada, e incluso impertinente, en un momento en el que se pensaba que tales diferencias habían servido para erigir una sociedad desigual, opresiva y excluyente, esgrimiéndolas como argumentos morales para justificar el dominio sobre las tierras de América. (Uribe 2019, 21)

Ainsi, même si des groupes sociaux traditionnellement marginalisés étaient souvent au cœur du débat concernant la construction d'imaginaires nationaux, ils y étaient plutôt en tant qu'objets et non pas de sujets : ils étaient définis, décrits, racontés, censurés, exaltés, problématisés, discutés au gré des peurs<sup>20</sup>, besoins, intérêts et stratégies des *criollos*, ainsi que des controverses à propos des paradigmes et présupposés des sociétés européennes (Charry 2011, 55). C'était précisément, afin de dépasser les considérations liées à l'appartenance socioculturelle ou ethnique, qu'il fallait proposer des modèles de cohésion plus cosmopolites et abstraits (Uribe 2019), c'est-à-dire, tournés vers l'Europe civilisée, donc moins problématiques du point de vue du maintien des différences ethniques et d'origine sociale dans la prétendue nouvelle unité. En effet, les élites se positionnaient comme les importateurs des modèles européens de civilisation et progrès, en opposition à un passé colonial espagnol qui se voulait révolu. L'univers de référence des nouveaux dirigeants américains restait donc l'Europe éclairée, à laquelle ils

---

<sup>20</sup> Un sentiment de peur s'est effectivement installé dans les esprits *criollos*, et ce depuis la fin du XVIII<sup>e</sup>. La peur des *criollos* face à d'éventuels soulèvements d'Indiens ou d'esclaves noirs a été l'un des facteurs moteurs des mouvements d'indépendance, peur amplifiée par les invasions napoléoniennes en Espagne au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui privaient les *criollos* du soutien militaire de la métropole en cas de besoin (Anderson 1996). Ce sentiment de peur et le besoin de se différencier de ces masses de couleur pour les contrôler a perduré après la consolidation de l'indépendance, car « Los criollos estaban obsesionados por el espectro de las guerras de castas » (Lynch 1976, 379). De ce fait, les élites néo-grenadiennes, en l'occurrence, n'ont jamais considéré les membres de ces masses comme leurs égaux (Palacios et Safford 2012, 271), la vraie ambition des *criollos* étant de « controlar a indios y negros, la fuerza rural de trabajo, y contener a las castas, la más ambiciosa de las clases bajas » (Lynch 1976, 380).

continueront de s'assimiler en tant que signe distinctif au sein de leur propre communauté :

El sentimiento colonial de los criollos, quienes mucho después de la independencia continúan percibiéndose como europeos de ultramar – la identificación por un origen europeo que los distingue de la plebe tiene prelación por una identificación sobre la nacionalidad - contribuye a mantener viva, por largo tiempo, la autoridad de Europa. (Martínez 2001, 531)

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la recherche de la consolidation d'un sentiment identitaire va ainsi faire appel à des stratégies discursives et symboliques hétéroclites, tournées aussi bien vers l'intérieur que vers l'extérieur. Les voyages et leurs récits seront l'un des dispositifs déployant ces stratégies, ils concourront à consolider le besoin et la justesse d'un territoire propre, d'un passé partagé et de projets communs. Ainsi, la redécouverte de ce territoire pour se le réapproprier en le sillonnant et le racontant sera l'une des tâches auxquelles s'adonneront les élites savantes et politiques de la Nouvelle-Grenade vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3.2 Le voyageur *criollo* et son territoire

Le mouvement d'autolégitimation des *criollos* vis-à-vis des péninsulaires et du droit de propriété et de contrôle sur un territoire, ses ressources et ses gens, qu'ils considéraient comme étant de leur ressort, s'accompagnait du déploiement de stratégies visant à consolider leur projet. Le recours à l'appropriation des discours et représentations des groupes dominants, dont les *criollos* faisaient malgré tout partie, serait l'une de ces stratégies. S'ils ne pouvaient pas contrôler facilement les discours qui émanaient de la métropole, ils pouvaient cependant déterminer, dans une certaine mesure, ce qu'ils absorbaient pour eux-mêmes et comment ils l'utilisaient. En d'autres termes, il s'agit du phénomène de transculturation évoqué auparavant<sup>21</sup>. Les processus de transculturation menés par les élites *criollas* doivent donc être considérés comme un phénomène de sélection et d'adaptation dont le but n'était ni de reproduire le regard hégémonique de l'Europe, ni de justifier les projets du capital européen. Il s'agissait des projections idéologiques visant à légitimer la prééminence *criolla* à l'égard de l'ancien pouvoir espagnol, de l'impérialisme anglais et français et, particulièrement, des masses inférieures

---

<sup>21</sup> Pratt (1992) met en relief deux aspects importants en abordant le concept de transculturation : d'un côté, la manière dont la périphérie détermine la métropole (ce qui sera mis en évidence en particulier dans la dernière section de ce chapitre) ; d'un autre côté, le besoin de cette dernière de (se) présenter et (se) représenter la périphérie et ses autres, impératif auquel concourt le récit de voyage (le quatrième chapitre de cette étude fera ressortir ce phénomène).

de la société (Pratt 1992, 187-188).

### 3.2.1 L'appel à la redécouverte du territoire : Francisco José de Caldas

Nous avons vu comment l'œuvre de quelques scientifiques voyageurs européens a marqué les esprits des *criollos* lettrés, pour le moins en termes d'approche, les incitant à s'appropriier un territoire qu'ils réclamaient comme propre. Le cas de l'adoption des discours et des approches de Mutis et de Humboldt<sup>22</sup> pourrait donc être conçu comme une sorte de transculturation, opérée par agents qui, relativement subordonnés dans un premier temps, deviendraient les représentants du pouvoir par la suite : ils s'approprient des discours et des manières de représenter propres aux cultures dominantes dans le but de les adapter à leurs propres projets pour, à leur tour, asseoir leur autorité auprès des autres dominés. En réalité, ces discours sur l'Amérique de souche métropolitaine vont fonctionner comme un outil d'autolégitimation et d'autodéfinition des élites *criollas* s'assimilant aux Européens, vis-à-vis des masses qui allaient être sous leur contrôle. Une sorte de réponse face aux représentations européennes de l'Amérique semble se dévoiler dans ce processus de transculturation : *nous* les *criollos* éclairés, sommes les héritiers des valeurs européennes de la civilisation et donc la classe apte à reprendre les rênes de notre destin et de notre territoire ; les autres qui habitent *notre* territoire, êtres encore enfantins, suivront le chemin que nous tracerons pour eux et qui les sortira de leur état d'ignorance<sup>23</sup>. Ainsi, le territoire récupéré apparaît comme fondement effectif et symbolique où ces héritiers des Lumières exerceraient leur pouvoir, selon les paradigmes de modernité européenne :

En Colombie, comme ailleurs en Amérique, le projet post-colonial de construction d'une identité nationale impliquait en effet l'élaboration d'un nouveau treillage culturel qui fût en adéquation avec le modèle de civilisation désirée par les élites. À cet égard, l'invention d'un territoire qui pût servir d'infrastructure symbolique à ce programme fondé sur les grands paradigmes de la modernité européenne, fut essentielle. (Colin 2009, 6)

---

<sup>22</sup> À propos de l'influence de Humboldt (en réalité plus palpable vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle comme nous l'avons souligné un peu plus haut) sur les élites savantes *criollas*, Pratt affirme : « Over and over in the founding texts of Spanish American literature, Humboldt's estheticized primal America provided a point of departure for moral and civil prescription for the new republics. His reinvention of America for Europe was transculturated by Euromerican writers into a creole process of self-invention » (Pratt 1992, 175).

<sup>23</sup> Colin signale, en effet, le passage « d'une logique de l'expansion à une logique de l'inscription et de la circonscription territoriale » opéré par la communauté illustrée des *criollos*, qui va « s'emparer du discours savant sur l'espace et de ses modes spécifiques d'autorité pour affirmer sa capacité à incarner l'intérêt général » (Colin 2009, 396). Ces propos pourraient être complétés par ceux de Villegas Vélez qui affirme : « Los intelectuales operan como los legítimos legitimadores de las posiciones de los grupos a los cuales pertenecen y, en esta medida, están enfrascados en la tarea de producir formas de visión y división legítimas, en cuanto legitimadas, del mundo y de los grupos sociales y sus territorios » (Villegas Vélez 2006, 49).

Ainsi, suivant le chemin tracé par Mutis (et postérieurement par Humboldt dans une certaine mesure), les élites *criollas* comprennent que les voyages, scientifiques en particulier, et leurs récits peuvent fonctionner comme des instruments de l'appareil discursif et symbolique pour se réappropriier le territoire et pour raconter la nation dont elles seraient les dirigeantes. En effet, déjà à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un protonationalisme commençait à se profiler (González González 2006), par exemple, dans les développements de Francisco José de Caldas (fusillé plus tard par les Espagnols, en 1816) qui, comme nous l'avons mentionné auparavant, avait participé à la *Real Expedición Botánica*. Le travail de recensement des ressources de la Nouvelle-Grenade a engendré une identification plus forte des membres de l'élite *criolla* avec leur territoire et leur a ouvert des perspectives pour son développement économique, stimulant ainsi chez eux un patriotisme scientifique autour d'un projet commun : l'affirmation de la souveraineté de ce territoire à travers la science, et donc, le besoin de l'explorer pour le connaître et le contrôler. Caldas incarne ainsi ce projet d'autolégitimation et d'autoinvention des *criollos* sur un territoire qui leur revenait de droit, et dont ils devaient mettre au profit de *leur patrie* les potentialités et richesses naturelles. De cette manière, Caldas, dans son *Semanario del Nuevo Reino de Granada* (1807-1810)<sup>24</sup>, qui s'inscrit dans cet intérêt croissant des élites pour la connaissance du territoire et de ses potentialités, fait état de la situation des études géographiques du pays et invite à sa redécouverte à travers les voyages scientifiques : « Volvamos ahora nuestros ojos sobre nosotros mismos, registremos los departamentos de nuestra propia casa, y veamos si la disposición interna de esta colonia corresponde al lugar afortunado que ocupa sobre el globo » (Palacios et Safford 2012, 143 citant Caldas). Cette incitation de Caldas préfigure des projets visant à une réappropriation globale du territoire et à son instauration en tant que vecteur de l'idée de communauté. Deux textes en particulier du savant néo-grenadien, *Estado de la Geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá* et *Del influjo del clima sobre los seres organizados* (annexe 4), parus tous deux dans le *Semanario* à l'aube de l'indépendance, annoncent pour la « première fois une vision globale, cohérente et essentialisante du territoire néogrenadin [...] conforme aux aspirations économiques et politiques de ceux qui se perçoivent comme une avant-garde 'éclairée' du Royaume » (Colin 2007, 25)<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Dans le *Semanario* se publiaient les récits de voyage de Caldas, qui seront réédités et republiés ultérieurement. Giraldo Jaramillo dans sa *Bibliografía colombiana de viajes* (1957) déclare Caldas comme précurseur du genre des récits de voyage dans le pays.

<sup>25</sup> En effet, Colin affirme que « c'est seulement à la fin de la première décennie du 19<sup>e</sup> siècle que surgit dans le discours des élites créoles une vision globale du territoire en tant qu'entité cohérente, autonome,

L'œuvre de Caldas soulève donc le besoin de l'élaboration et de la projection d'un territoire qui dépasse aussi bien la dimension coloniale que locale, pour en proposer une vision nationale en tant que totalité cohérente et différentielle tout en instaurant un sujet national légitime, appelé à gérer ce territoire qui lui appartient de plein droit<sup>26</sup>. Néanmoins, l'idéal d'un territoire conçu en tant que totalité suivant la perspective de Caldas se heurtera rapidement à l'évidence d'un cloisonnement territorial, social et identitaire qui estompe les desseins des *criollos* illustrés. Le problème de la fragmentation régionale que nous avons déjà évoqué était, tout d'abord, l'un des écueils pour ce projet national unificateur. En effet, il existait une séparation effective du point de vue géographique et administratif entre les régions du royaume grenadin (notamment dans le territoire qui deviendrait postérieurement la Colombie) qui s'accroîtrait avec le mouvement indépendantiste. La cordillère des Andes traverse le pays du sud au nord par la partie centrale et occidentale principalement. Dans cette zone et celle de la côte caraïbe, qui équivalent plus ou moins à un quart du territoire national actuel, se concentrait (et se concentre encore) la plupart de la population, plus de la moitié du territoire étant couvert par des forêts tropicales du versant amazonien et du fleuve Orénoque. Les mauvaises voies de communication entre les centres urbains isolés et éparpillés sur la cordillère des Andes et la côte caraïbe ont également renforcé les différences socioéconomiques et ont encouragé un fort régionalisme qui a entravé les premiers essais d'organisation administrative et politique (Bushnell 2007, 66). Ainsi, le sentiment concret d'appartenance à un lieu se rapportait plus à l'enracinement au terroir et à la reconnaissance d'entités et réseaux locaux qu'à l'identification à un territoire plus vaste et toujours abstrait. Le rapport au local de la part des élites, et à la ville en particulier, signale également l'ambivalence qui caractérise les fondements de la construction identitaire dans le pays et renforce les démarcations sociales. Les villes d'alors étaient pour les élites locales le lieu de mémoire, le symbole de filiation à la « República de los españoles », en contraposition à la « República de los Indios », généralement associée au

---

possédant une temporalité propre et pouvant par conséquent être interprété comme un substrat d'identification collective » (Colin 2009, 183). Ainsi par exemple, depuis son premier numéro, le *Semanario* prélude le projet effectif de recensement intégral du pays, *la Comisión Corográfica*, (Sánchez s. d.), que nous aborderons par la suite.

<sup>26</sup> Colin le résume très justement : « les textes de Caldas marquent un changement qualitatif : il ne s'agit plus tant pour le savant créole de prolonger et de guider l'effort jugé insuffisant des institutions coloniales mais plutôt de s'emparer de leurs prérogatives en matière de production, de contrôle et d'exploitation du territoire » (Colin 2009, 203). C'est donc dans ce sens que l'on pourrait parler d'un phénomène de transculturation, car il s'agissait désormais de reprendre en main les discours et modes de représentation dominants pour les accommoder aux projets *criollos*.



monde rural (Lomné 2000, 6).

Ensuite, les travaux de Caldas vont également faire ressortir une vision dichotomisante du territoire, qui concourra à maintenir les rapports de domination. Il s'agit de l'assimilation des zones géographiques aux classes et aux races : la zone tempérée était le lieu assigné à la civilisation, incarnée par les *criollos* en particulier ; les zones torrides, habitées majoritairement par les autres, étaient marquées par le sous-développement culturel et économique, et seule la présence des émissaires du progrès (en d'autres termes, les tenants des discours civilisateurs) pouvait les sortir de ce marasme<sup>27</sup>. C'est précisément en ce sens que la transculturation du discours humboldtien sur la nature et le territoire américains a ouvert de nouvelles possibilités aux élites *criollas* de la Nouvelle-Grenade, pour légitimer et réconforter leur statut au sein de la société, ainsi que pour stimuler l'insertion du pays dans le circuit mondial du commerce des nations dites civilisées. Nous avons signalé préalablement que l'influence de Humboldt sur le processus de création d'un imaginaire national devait être relativisée, en particulier en ce qui concerne les travaux de Caldas. C'est pour cela que l'idée de transculturation en tant qu'appropriation, adaptation et réinvestissement du discours dominant doit être considérée dans ce cas. Précisément, à propos de la différence d'approches entre le savant néo-grenadin et le scientifique prussien, Colin indique :

C'est à ce stade que la topographie allégorique de Caldas se sépare nettement de celle de Humboldt : si le savant prussien avait couplé la théorie des stades au déterminisme géographique, posant ainsi les bases « scientifiques » d'une vision hiérarchique de la société néo-grenadine conforme à ses convictions eurocentriques, Caldas y surimpose un discours ouvertement racialisé qui relève à l'évidence de l'habitus de caste du groupe social dont il fait partie. (Colin 2009, 107)

En d'autres termes, si la démarche de Humboldt proposait une explication « scientifique » du niveau de développement des peuples conditionné par l'environnement, Caldas construit une approche basée directement sur des considérations raciales, dans la

---

<sup>27</sup> Martínez Pinzón affirme que les travaux de Caldas posent « una imagen espacial que perduraría en la mentalidad de las élites andinas colombianas —indistintamente liberales o conservadoras— durante todo el siglo XIX y hasta bien entrado el XX [...]. Caldas organizó las razas en la geografía intertropical colombiana de una forma casi botánica: los blancos y los mestizos en el clima 'benéfico' de las alturas andinas, los mulatos en los valles y hoyas de los ríos de la zona tórrida de baja altura, los negros y los indios en las selvas húmedas. La distribución racial por climas tiene en Caldas un correlato que obedece a la organización teleológica de la modernidad. Se baja desde la civilización de las tierras frías al salvajismo de las tierras calientes que las élites decimonónicas aún entendían como 'el verdadero trópico', por su vegetación y clima. Así, el viaje abajo de los Andes también se plantea en Caldas, sin decirlo, como un viaje en el espacio-tiempo: de Europa a África y del presente al pasado. De esta manera, en la geografía de Colombia los Andes serían el lugar privilegiado de la historia nacional y la llanura o la selva tropical su envés arcaico. La Cultura, única e incontestable, en mayúsculas, solamente puede darse a partir de cierta altura barométrica sobre el nivel del mar, después de la cual, supuestamente, comienza a prosperar 'la raza caucásica'» (Martínez Pinzón 2011, 19).

perspective du maintien du statut des *criollos* sur le reste de la population. Ainsi, les élites *criollas* ont su capter, détourner et réinvestir le discours impérial du savant prussien pour légitimer leurs propres discours scientifiques et sociaux. Ce discours est devenu opérant « pour une élite créole émergente, toujours plus convaincue que la légitimation sociale à laquelle elle prétend passe par l'inclusion du territoire à l'ordre hégémonique mondial » (Colin 2009, 148). La volonté manifeste de contrôle sur le territoire était devenue évidente. Il était donc question de le (re)présenter en tant qu'espace « domestique et rationnellement ordonné [...] conforme au modèle Européen » (Colin 2009, 173), dans le but de le rendre exploitable et de l'insérer dans les réseaux commerciaux planétaires. Or, si de par leur nature tropicale certains espaces et êtres de ce territoire pouvaient être associés au chaos (dans une vision encore tributaire de l'époque de l'arrivée des premiers Européens en Amérique), c'est sur leur abondance et potentialités qu'il fallait se focaliser, ce qui allait justifier à son tour la mainmise de l'homme « civilisé », pour en faire des éléments disponibles et profitables pour le progrès occidental. De cette manière, l'œuvre du scientifique néo-grenadin soulèvera, finalement, la permanence de schémas sociaux et mentaux propres au monde colonial, relevant à nouveau l'ambivalence caractéristique dans le processus de conformation identitaire de la nouvelle nation américaine.

La juxtaposition climatique du territoire et des hommes ne fait que perpétuer le cloisonnement colonial des espaces et des êtres, confortant la position des groupes dominants *criollos* dans une société ordonnée en fonction d'une division socio-raciale obsolète, compte tenu de la progression inéluctable du métissage. Effectivement, une rupture totale par rapport au fonctionnement social colonial était une affaire problématique pour les élites *criollas*, d'autant plus que, malgré les discriminations bureaucratiques de la part des péninsulaires par exemple, elles se trouvaient au sommet de l'ordre établi basé, en l'occurrence, sur la blancheur ethnique et sociale. Ce mode de différenciation s'accordait avec le programme civilisateur et modernisateur promu par ces mêmes élites : la mise en place de ce dernier prolongeait des structures de l'ancien régime qui confortaient leurs intérêts et leur position. Dans un mouvement de transculturation opéré par Caldas, l'élite *criolla* prend appui sur le discours dominant européen, le discours scientifique illustré, pour légitimer sa propre vision dominante sur le territoire et la société. L'insertion dans les paramètres occidentaux de progrès et civilisation ne pouvait être accomplie que par l'entremise d'une classe lettrée incarnée par les *criollos* porteurs du discours des « sciences ». L'assimilation de zones géographiques à des stades de développement et à des races, suivant l'approche de Caldas, était tributaire de ce discours

qui ne ferait qu'alimenter un fort sentiment de fragmentation identitaire qui menaçait le projet de construction d'une identité homogène<sup>28</sup>: la plupart des Blancs étaient des *criollos* nés en Amérique, ils étaient par conséquent moins attachés à la métropole que leurs ancêtres ; les Métis, Indigènes et Noirs avaient quant à eux d'autres raisons pour sentir que leur identité était aussi différente (Bushnell 2007, 51)<sup>29</sup>. Sentiment d'appartenance locale plutôt que nationale, catégorisation des gens par zones climatiques et discours classant la société en castes selon leurs origines rendront difficile le projet d'unification voulu par les élites. Ainsi, les travaux de Caldas et son invitation au voyage scientifique comptent parmi les appareils discursifs qui ont jeté les bases d'un projet d'envergure pour la réappropriation du territoire et des circuits de production de la part des *criollos* illustrés, mais ils ont également mis en évidence la délicate question de la fragmentation territoriale, sociale et identitaire à laquelle ils devaient faire face. En effet, « la afirmación del sentimiento de pertenencia a una 'comunidad imaginada' [...] debe ser comprendida en su verdadera dimensión, porque se trata solamente del discurso de una fracción de la élite ilustrada » (Lomné 2000, 5). Le voyage et son récit, on l'aura compris, devaient jouer un rôle important dans la consolidation de ce discours d'une communauté imaginée par les *criollos*.

Néanmoins, l'atmosphère d'instabilité lors de la période des guerres d'indépendance et dans les décennies suivantes, l'urgence de réorganisation du pays dans tous les domaines et le manque de ressources ajourneront les projets de voyage scientifique des *criollos* à travers le pays pour en établir les frontières, dresser l'inventaire de ses richesses et désigner la place de ses habitants dans les circuits productifs. Il est pourtant vrai que, dans le cas de la Nouvelle-Grenade, une mission scientifique parrainée par l'État a vu le jour à cette époque-là. Il s'agit de la *Misión Zea*<sup>30</sup> (1822-1826), première

---

<sup>28</sup> Cette affirmation peut être actualisée avec les observations de Bushnell à propos du sentiment d'identité nationale chez les Colombiens : « Es por lo tanto un lugar común decir (y los colombianos son los primeros en afirmarlo) que el país carece de una verdadera identidad nacional, o de un espíritu nacionalista propio, por lo menos si se compara con la mayoría de sus vecinos latinoamericanos. En efecto, el nacionalismo a ultranza no es común en Colombia, y el carácter nacional, si se puede aseverar que tal cosa existe, es un agregado de rasgos a menudo contradictorios » (Bushnell 2007, 15). Cela pourrait expliquer en partie la préoccupation plutôt constante des élites culturelles, étatiques et même commerciales de proposer, récupérer ou s'approprier des symboles de cohésion identitaire. Pour ne citer qu'un exemple récent, la ferveur produite pour les exploits sportifs en tout genre stimulée par les médias, l'entrepreneuriat et même l'appareil gouvernemental.

<sup>29</sup> À ce sujet, voir aussi Lynch (1976, 379).

<sup>30</sup> Francisco Antonio Zea, scientifique et homme politique, précurseur de l'indépendance, dont les contacts avec le milieu scientifique et social français lui ont permis de représenter les intérêts de la nouvelle république : « il fréquente Humboldt, Cuvier, Pierre Audoin et Laplace. Ses liens avec la France s'expliquent aussi par son mariage à Madrid (1805) avec la Française Felipa Meilhon » (Merchán Sierra 2013, 48).

entreprise scientifique de caractère national, qui aura une vie assez courte et une portée relative. Cette mission avait pour but de développer une idée conçue auparavant par Mutis, que Caldas avait essayé timidement de mettre en place : la création d'une école de mines et du musée d'histoire naturelle. Le projet a en quelque sorte jeté les bases de ces deux institutions, elle n'a néanmoins pas réellement abouti et seulement quelques enseignements discontinus ont eu lieu (Restrepo 1986, 1172)<sup>31</sup>. Certes, cette initiative s'inscrivait partiellement dans le dessein de connaissance et d'intégration territoriale pour faire entrer le pays dans les réseaux internationaux grâce au développement scientifique, mais le problème précédemment évoqué de la fragmentation était encore très présent. En effet,

En el caso colombiano, el desafío que se presentaba a los próceres y dirigentes de los inicios de la república era cómo construir una nación a partir de una unidad administrativa del imperio español, que cubría dinámicas regionales y sociales de muy diversa índole, articulaba élites regionales y locales con intereses muy diversos y se basaba en una sociedad de castas. (González González 2006, 16)

Si le voyage scientifique et les discours qui en découlaient pouvaient faire partie du dispositif concourant à résoudre le problème de l'intégration et à créer un sentiment d'appartenance autour d'un projet commun selon la vision des élites illustrées, les circonstances et les urgences du moment empêchaient le démarrage effectif de cette détermination. Un appareil discursif, symbolique et institutionnel devait se consolider, ne serait-ce que nominale, comme condition préalable pour essayer d'assurer l'adhésion des membres de la communauté à un projet et à un territoire supra-local. Or, comme nous l'avons vu, dans un ensemble hétéroclite de groupes sociaux qui semblaient plus attachés au terroir et à ses dynamiques, recourir à la notion d'une communauté d'origines communes et de projets partagés se révélait problématique<sup>32</sup>.

La rhétorique républicaine et la figure du citoyen surgissaient donc comme

---

<sup>31</sup> Cette entreprise a eu le soutien enthousiaste de Bolívar lui-même, « car il voit dans la Mission Zea, un moyen d'assurer la principale activité économique de la République : l'exploitation et l'exportation des métaux précieux vers l'Europe. [...] Et pourtant la création de cette école n'aboutit pas, car l'état calamiteux des finances publiques du pays à cause de la guerre, empêche le gouvernement colombien de financer la reconstruction et la maintenance de l'école » (Andrade 2009, 64). Il est également intéressant de noter la participation active de scientifiques français dans ce projet : le médecin Désiré Roulin et les naturalistes Jacques Bourdon et Joustine-Marie Goudot ; et particulièrement le chimiste Jean Baptiste Boussignault, qui sera nommé directeur de l'Académie des Sciences de Paris postérieurement et dont l'un des ouvrages viendra intégrer l'ensemble de récits de voyage sur la Colombie (Restrepo 1986, 1175). Nous y reviendrons par la suite.

<sup>32</sup> González González affirme à ce sujet : « El estilo tan conflictivo de la articulación y relación entre las élites regionales, clases subalternas y facciones políticas en Colombia hace que no se pueda hablar de una *Comunidad imaginada* de carácter homogéneo y unificado, caracterizada por la referencia a un pasado común, real o inventado, un presente compartido y un proyecto común de futuro » (González González 2006, 22).

composante identitaire fondamentale (au moins transitoirement) de cette nouvelle entité administrative. L'une des stratégies de base pour déployer le sentiment d'appartenance à une communauté républicaine était l'instruction (Uribe 2019 ; Echeverri 2019) : il était question de former des citoyens qui soient tout à la fois attachés à leur patrie et respectueux des institutions et des nouveaux pouvoirs. Toutefois, bien que des initiatives concrètes aient été mises en œuvre dans ce sens, l'idée d'éducation en tant que facteur agglutinant s'avérait insuffisante, abstraite et plus politique que sociale, tout au moins à ce moment-là. Le recours aux valeurs républicaines et au citoyen idéal légitimait en partie le bien-fondé de l'existence de la nation mais, dans la pratique, l'union autour de cet idéal était loin d'être accomplie et le sentiment d'identification à une patrie floue, plus théorique que réelle, était également vague, voire inexistant. C'est pour cela que « la intelectualidad criolla se vio en la necesidad de elaborar una retórica patriótica, emocional, trascendente y salvífica que modificó, sensiblemente, los referentes políticos del republicanismo fundador » (Uribe 2019, 17).

Pour convaincre la population de la justesse et du besoin d'une nation unie sous la bannière du républicanisme, il fallait donc se pourvoir d'une rhétorique éveillant des sentiments d'amour pour une patrie commune. Le discours patriotique devenait donc le mécanisme employé par les élites pour inspirer la conviction d'appartenance à une communauté partageant un même destin mais, surtout, un même territoire (Echeverri 2019 ; Uribe 2019), dont les ressources devaient désormais être administrées par ces élites libérées de la tutelle et du contrôle espagnols. La notion d'un territoire propre, en attente d'être exploré, redécouvert et raconté, restait donc latente. Usurpation, exclusion, injure et sang versé sur un territoire qui leur appartenait sont ainsi devenus des récits fondateurs de la patrie qui allaient perdurer et pallier le manque d'une origine commune. Dans cette perspective, les péninsulaires apparaissaient comme les envahisseurs qui s'étaient appropriés, par le droit de conquête, un territoire ne leur appartenant pas, et qui ont ensuite instauré un régime faisant subir toute sorte de violences et injustices aux peuples sous leur domination, et cela durant plus de trois siècles<sup>33</sup>. L'identification à un territoire

---

<sup>33</sup> Uribe, abordant le cas de *la Gran Colombia*, résume de manière précise les enjeux de ces discours de victimisation et leurs fonctions dans le processus d'une construction identitaire patriotique : « La condición de ofendidos, humillados y vilipendiados, es decir, el victimismo, se ponía por encima de las múltiples heterogeneidades sociales, las diferencias culturales, la fragmentación política, la multiplicidad de sangres y orígenes étnicos, y contribuía, eficazmente, a crear un urdimbre identitaria [...]. Los relatos de la gran usurpación y los agravios sustituyeron cualquier otra narración identitaria. Llenaron el vacío de una comunidad de origen y resolvieron la pregunta sobre quiénes somos de una manera problemática, pero convocante: *somos las víctimas* » (Uribe 2019, 37-38).

dépassant le niveau local et l'invention de liens affectifs entre *les enfants* de la patrie et ce territoire plus vaste devenaient donc l'un des points d'articulation clé de cette rhétorique patriotique. À défaut d'autres éléments identitaires communs tels que la race ou la culture, devant l'impossibilité de mettre en place des stratégies consolidant un ordre républicain effectif dans lequel des citoyens pourraient s'identifier à des institutions et des lois, le sol, un sol appartenant à un peuple distinct, surgit en tant que référent de cohésion (Uribe 2019, 30)<sup>34</sup>.

### 3.2.2 La Comisión Corográfica

Le projet d'exploration scientifique du pays, l'inventaire de ses ressources, la description de ses régions et de ses habitants, déclenché d'une certaine façon par la *Real Expedición Botánica* et formalisé par Caldas, restait donc une tâche inachevée, pourtant fondamentale à la construction d'un discours identitaire de cohésion et de réappropriation du territoire. Il s'agissait de reconquérir cette terre usurpée que l'incurie et l'abandon espagnols avaient fait sombrer dans la ruine, de reconnaître comme propre un territoire plein de potentialités et de richesses naturelles. C'est pour cela qu'en 1839 le Congrès a dicté une loi pour entreprendre l'exploration du pays dans ses plus divers aspects et dresser une carte générale de la Nouvelle-Grenade. Cette loi signalait « la urgencia de explorar las tierras públicas, [de] levantar el inventario de los baldíos y [...] la necesidad de propagar en el exterior una imagen amable del país, no sólo en su ambiente físico, sino en su constitución moral y política » (Restrepo 1986, 1177). L'application effective de cette loi devra attendre encore une décennie. Cependant, outre la mise en évidence du dessein encore inaccompli d'intégration territoriale du pays, elle est révélatrice de la préoccupation des élites pour l'image de la nation et de son peuple à l'international, et la place conférée aux référents étrangers dans l'instauration de modèles pour la nation<sup>35</sup>. Dans une certaine mesure, cela fait également ressortir la question de la fragmentation identitaire et sociale, les *criollos* illustrés s'octroyant la fonction d'agents civilisateurs et

---

<sup>34</sup> Colin parle de l'élaboration discursive graduelle d'un « bien territorial commun » en tant qu'élément fondamental dans le processus de création d'une communauté nationale imaginée en Nouvelle-Grenade : « une fois le processus de différenciation sociale entamé, le recours stratégique au discours scientifique, esthétique et économique sur l'espace se fit toujours plus constant : ne disposant d'aucun patrimoine historique spécifique, les Créoles 'éclairés' s'emparèrent de l'ordre synchronique du territoire pour l'ériger en capital culturel identitaire » (Colin 2009, 155-156).

<sup>35</sup> « La ley granadina de 1839 expresaba esta tendencia racionalista de la sociedad moderna. Ciertos énfasis eran propios de un país con escasa población y muy débil patrimonio técnico, que, por consiguiente, valoraba en alto grado, a veces hasta el idealismo, la inversión extranjera y la inmigración de artesanos, mineros y agricultores europeos » (Restrepo 1986, 1177).

représentants du progrès européen, tout en méprisant les castes qu'eux-mêmes avaient désignées comme inférieures<sup>36</sup>. En fait, les projets tels que l'intégration du pays par la voie de discours géographiques et scientifiques et de la description de mœurs et caractéristiques des gens, grâce aux voyages que cela impliquait, ne pouvaient émaner que d'une minorité éclairée autodésignée comme telle, la seule à pouvoir interpréter et adapter convenablement les courants et idées civilisés venus d'ailleurs :

El progreso estaba asociado con las nuevas ideas, pero estas solo podían pertenecer a una minoría capaz de participar activamente en la vida política [...]. Se pretendía que la civilización era algo que forzosamente debía venir de afuera y que su presencia no acababa de concretarse en una sociedad racialmente heterolítica. Tal repudio iba a modelar las actitudes básicas con respecto a la propia sociedad. Esta, en fin de cuentas, aparecía como un objeto extraño, en el que la historia transcurría solamente merced a aquellos motivos que podían discernirse en una minoría. (Colmenares 1987, 25-32)

Les voyages d'exploration géographique de l'élite savante, pour la plupart appartenant aussi à la hiérarchie politique et intellectuelle du pays, feront prendre de l'importance aux récits de voyage en tant qu'outil de définition nationale, suivant les projets de ces mêmes élites. En effet, la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Colombie a été marquée par l'affrontement aussi bien discursif qu'armé de deux courants politiques. D'un côté, le parti libéral, dont les idées domineront la scène politique nationale (excepté une courte période de contrôle conservateur) pendant environ trois décennies (1850-1880), encourageant par exemple la mise en place d'un État et d'une société laïcs, ainsi que l'insertion du pays dans les flux commerciaux mondiaux. D'un autre côté, le parti conservateur qui cherchait notamment à asseoir la présence de l'Église catholique dans tous les domaines de la vie nationale. Les deux factions mettaient en avant leurs convictions républicaines et leur foi en le progrès, selon les paradigmes de l'époque. Cependant le parti conservateur abandonne progressivement le discours républicain et essaie de revitaliser les structures traditionnelles du contrôle social. Ainsi, la constitution de 1886, conçue et rédigée par des conservateurs et d'anciens libéraux, a finalement scellé le lien entre Église et État et ouvert une période de prépondérance conservatrice dans le pays. Dans tous les cas, le projet libéral d'insertion du pays dans les circuits commerciaux mondiaux a encouragé la reconnaissance du territoire par le biais d'une vaste entreprise

---

<sup>36</sup> « La idea de fustigar la propia sociedad para que se inclinara frente a valores a veces un poco exóticos pero que se percibían vagamente como superiores hacía parte, durante el siglo XIX, de un profundo complejo criollo. No se requiere hurgar demasiado en los textos historiográficos del siglo XIX para encontrarse con una hostilidad manifiesta hacia lo más autóctono americano, hacia lo indígena y hacia las castas. El fastidio hacia lo rústico y elemental de las masas campesinas iletradas se convertía en franca repulsión cuando se trataba de indígenas, mulatos y mestizos » (Colmenares 1987, 78).

d'exploration. Elle visait en essence à répertorier ses ressources et potentialités, et à établir les moyens nécessaires pour son développement et intégration. Elle a cependant dévoilé aussi la perpétuation d'un ordre social basé sur une division par castes et zones géographiques associées à un stade évolutif donné. Le voyage et son récit pour unifier le pays masquait ainsi la démarche d'un projet national en bonne partie marginalisant, comme nous le verrons par la suite.

La loi de 1839 avait concrétisé du point de vue légal le projet des élites de parcourir le territoire et d'offrir une représentation officielle de ses caractéristiques, mais les circonstances politiques agitées de la Nouvelle-Grenade ont empêché sa mise en pratique immédiate. Finalement, en 1850, le Congrès a ordonné les travaux pour dresser la carte géographique du pays, et c'est l'ingénieur et militaire italien Agustin Codazzi<sup>37</sup> qui a été désigné pour mener à bien ce projet. Cette date marque le début de ce qui serait connu plus tard sous le nom de la *Comisión Corográfica*, l'entreprise scientifique la plus importante soutenue par l'État au XIX<sup>e</sup> siècle : « La Comisión Corográfica (1850-1859) fue la primera empresa científica de alcance nacional. Diferentes gobiernos asumieron enteramente la financiación de la obra y garantizaron su continuidad, conscientes de su trascendencia para la afirmación del Estado » (Restrepo 1986, 1171). Neuf expéditions ont eu lieu entre 1850 et 1859, embrassant une bonne partie du pays<sup>38</sup>, cependant le projet s'est en réalité étendu sur un peu plus de quatre-vingts ans, lorsque les dernières cartes ont été publiées (Sánchez s. d.). Ce vaste projet de description du territoire et de ses ressources incluait tout d'abord la démarcation des frontières de la Nouvelle-Grenade, les pays ibéro-américains ayant établi l'accord tacite de se baser sur les anciennes limites des possessions espagnoles et portugaises pour définir les nouvelles délimitations, raison pour laquelle une reconnaissance technique du territoire s'imposait. Ensuite, grâce à la description physique du pays, il était également question de définir la géographie

---

<sup>37</sup> La présence déterminante d'étrangers dans des projets scientifiques de portée nationale est un fait significatif. Il suffit de mentionner les noms de Mutis et Codazzi pour le constater. Ce dernier, un « hijo natural de la revolución napoleónica y de la revolución industrial, movimientos que dispersaron por los cuatro puntos cardinales el ideario del mundo moderno, [fue] protagonista [...] en la afirmación de la identidad cultural de Venezuela y de Colombia, [y] promotor de una iniciativa científica de incalculable valor en la afirmación de la nacionalidad colombiana » (Restrepo 1986, 1184-1185). Codazzi est mort en 1859 en accomplissant sa mission.

<sup>38</sup> Le bassin amazonien et celui de l'Orénoque n'ont pas été explorés dans ces neuf expéditions. Pour cette région « 'casi equivalente al resto de la República', Codazzi quedaba comprometido —según decía un anexo de su contrato— a penetrar 'hasta los puntos en que haya autoridad o misiones granadinas... i a formar con estos datos i los que suministren las Cartas antiguas que existen conocidas, una nueva que sea tan detallada como lo permita el espacio de tiempo, comparativamente escaso, que pueda consagrar a la exploración de aquellos vastos desiertos' » (Restrepo 1986, 1188).



politique et de mettre en lumière le rapport des habitants des différentes régions aux autorités locales et nationales. Finalement, en reprenant l'orientation de la *Real Expedición Botánica*, il fallait identifier les ressources naturelles du territoire ainsi que les moyens pour leur production et distribution, dans le but de stimuler les marchés internes en fonction de leur insertion dans les flux commerciaux internationaux (Restrepo 1986)<sup>39</sup>. Cette entreprise, certes admirable, gravitait donc autour de l'idée de réappropriation du territoire dans une vision holistique qui cimenterait à son tour le sentiment d'appartenance à une communauté nationale :

il s'agit, d'un côté, d'évaluer les potentialités du territoire et des populations puis de proposer, le cas échéant, des mesures normatives et disciplinaires de restructuration des sociétés locales ; de l'autre, de produire des schèmes « territorialisés » d'agrégation culturelle. Double opération qui dit très exactement ce qu'est une Nation : un artefact construit à la fois comme projection d'un avenir commun et rétrospection d'une histoire collective qui précède tous les sujets nationaux. (Colin 2007, 26)

Ce projet allait donc également s'avérer révélateur du maintien de schémas hiérarchiques propres à l'époque, puisque le discours sur le territoire et le paysage opère comme vecteur agglutinant mais aussi en tant que dispositif pour la préservation du cloisonnement social. Il s'agissait d'une entreprise à plusieurs visées : structuration du territoire et de ses communautés de la part des élites, soucieuses aussi bien de faire rentrer la patrie dans les paramètres de progrès européen, que d'asseoir leur rôle hégémonique au sein de la société. Ainsi, à l'image des voyageurs scientifiques européens, le voyageur néo-grenadien de l'élite est celui qui détient le pouvoir de regarder, d'évaluer et de raconter l'autre et son environnement, de leur attribuer une place et une fonction pour le progrès de la nouvelle communauté nationale.

Mis à part la publication des travaux scientifiques à proprement parler<sup>40</sup>, les récits

---

<sup>39</sup> Lomné, confirmant les objectifs de la *Comisión*, met en relief le rôle du projet dans l'invention même de la nation : « Con el advenimiento de la República de la Nueva Granada, en 1830-1831, surgió una doble necesidad: integrar el territorio frente a las envidias de los dos otros Estados salidos del desmembramiento de Colombia e inventariar las riquezas de una nación reducida finalmente a la superficie de la antiguas Audiencias de Santafé y de Panamá. [...] En esta aventura, nos llaman la atención dos rasgos característicos. El primero es la invención simultánea de la Nación y de las Regiones [...]. El segundo rasgo no es menos revelador del cambio sufrido por los espíritus: el proyecto salió de Bogotá y sólo se buscó encontrar la manera de sacar la alta planicie de su aislamiento al crear una nueva vía de acceso al valle del Magdalena y después a la costa » (Lomné 2000, 9). L'invention et l'intégration de la nation supposaient donc son insertion dans les réseaux du commerce mondial. Il serait opportun de mentionner ici que des projets d'exploration des puissances étrangères pour ouvrir un canal interocéanique au Panama ont eu lieu en même temps que la réalisation des expéditions de la *Comisión*. La construction du canal et la perte du territoire panaméen constitueront, à posteriori, un événement marquant dans l'histoire du pays.

<sup>40</sup> Des rapports officiels avaient été publiés par Codazzi depuis 1850, et des textes plus achevés ont été publiés quelques années plus tard, en l'occurrence, un ouvrage descriptif du pays incluant la *Geografía Física y Política de los Estados Unidos de Colombia* (1863), ainsi que la *Carta Geográfica y el Atlas de los Estados Unidos de Colombia y las cartas corográficas de los ocho Estados* (1865) (Sánchez s. d.).

des péripéties des membres de la *Comisión* et de leur progression vont apparaître en tant que dispositif concourant à cette vaste entreprise de construction d'un imaginaire national. Il s'agit des récits des deux secrétaires de la *Comisión* : *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850-51*, de Manuel Ancízar, série d'articles publiés dans le journal *El Neogranadino* entre 1850 et 1852, puis réunis en un seul volume en 1853 (annexe 5) ; et *Apuntes de viaje* de Santiago Pérez (d'une certaine manière, continuation des récits précédents), publiés en divers journaux entre 1853 et 1855. L'ensemble des publications issues de la *Comisión* peut donc être considéré comme l'affirmation d'une volonté identitaire, révélant notamment le rôle des récits de voyage dans la consolidation d'un sentiment d'appartenance communautaire et d'un discours nationalisant :

Los largos viajes de la Comisión, sus posibilidades de contacto directo con autoridades civiles y religiosas, con hombres ilustrados y rústicos, con tinterillos y gamonales, le permitieron plasmar una imagen de la nacionalidad e interpretar las nuevas realidades del país. Y asimismo, la difusión de sus obras a través de los periódicos oficiales y particulares, nacionales y regionales, y la publicación de los libros de viajes, las geografías, los atlas y las obras botánicas dejaron un sedimento cultural arraigado. (Restrepo 1986, 1196)<sup>41</sup>

L'historiographie colombienne qualifie en effet la *Comisión* et ses textes comme un événement marquant dans la définition nationale :

la más importante experiencia científica de mediados del siglo XIX, que integró las artes, la literatura y las ciencias, e hizo el primer dibujo cultural del país, no sólo en sus mapas, trazado de caminos y demás descripciones geográficas, sino en los estudios sobre sus recursos, descripción de paisajes, costumbres, idiosincrasia, hablas regionales, etc. (Reyes 1993, 22)

L'importance et la portée de cette entreprise sont certes incontestables dans la consolidation et la caractérisation de la nation ; il faudrait cependant s'interroger sur certaines représentations qu'elle a véhiculées, notamment à travers ses récits.

Les récits de la *Comisión* assuraient le lien entre le projet et un public lettré, et instaurent à la fois des représentations fiables du territoire national et de ses gens, car émanant d'une voix légitime et autorisée : celle du savant néo-grenadin. Néanmoins, la création de ce socle identitaire à travers les récits de voyage accuse à la fois un dessein

---

<sup>41</sup> L'apparition des récits de la *Comisión* représente en effet un tournant dans le développement des relations de voyage dans le pays. En fait, certains auteurs considèrent la *Peregrinación de Alpha* d'Ancízar comme « el modelo de los libros de viajes escritos por colombianos » (Giraldo Jaramillo 1957, 34). Par ailleurs, force est de constater que plusieurs récits d'auteurs colombiens, sur la Colombie et l'étranger, verront effectivement le jour au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, inspirés sans doute directement ou indirectement par les récits de la *Comisión*. Ainsi, lors du XIX<sup>e</sup> siècle, plus de quarante récits de voyage sur le pays ont été publiés en Nouvelle-Grenade, particulièrement dans des publications périodiques (Giraldo Jaramillo 1957).

manifeste de réappropriation symbolique et effective du territoire, sa nature et ses gens, de la part des élites<sup>42</sup>. Les récits d'Ancízar témoignent de ce projet de réappropriation : en plus de recenser les ressources et l'état des provinces que parcourt la *Comisión* sur différents domaines, il s'agissait, d'une part, d'utiliser cette information pour la mise en place du projet libéral qu'Ancízar incarnait lui-même ; d'autre part, de proposer une version officielle des imaginaires sur le territoire et ses gens qui légitimait en même temps la place de l'élite, dont il faisait partie. En parcourant la région de la côte nord du pays, caractérisée par son climat torride, Ancízar écrit :

La raza blanca no puede soportar esta temperatura, i vejeta en ella sin salud ni enerjía: cruzada con la africana produce una casta de atletas que reciben con gusto sobre sus cuerpos semidesnudos los quemantes rayos del sol i los aguaceros repentinos, i duermen a cielo abierto [...]. [E]sta casta será perpetuamente señora de la estensa hoya del Magdalena, cuya fertilidad, que debemos llamar escesiva, mantendrá siempre en la infancia las artes de la civilización. Así, por virtud del clima, predomina la sangre africana en los pueblos que ahora recorremos, i prospera con sus costumbres libres, sus hábitos indolentes i su indiferencia por los gozes morales e intelectuales, cuya consecución afana tanto i ennoblece a los hijos del Cáucaso. Nada de habitaciones cómodas i adornadas [...]: la muelle hamaca suspensa de las vigas: el maíz, el plátano i el pescado metidos de continuo en el fogón, i allí cerca un calabazo con la bebida fermentada, [...]. Fácil vida que ahorra las penas del trabajo i aleja las inquietudes de la previsión, pero que también prolonga indefinidamente la barbarie. (Ancízar 1853, 455)

Ce passage révèle sans ambiguïté la perpétuation d'une société divisée en castes, l'assimilation de zones géographiques à des groupes ethno-raciaux<sup>43</sup> déterminés, l'identification des élites au phénotype et aux codes de la civilisation européenne et le rôle tenu par le voyageur néo-grenadien : il observe, évalue et s'érige en tant que supérieur et représentant du progrès. Or, si la vision véhiculée par ce passage dévoile la place des Noirs et les terres qu'ils habitent dans le projet national conçu par les élites, il en sera de même pour d'autres populations. La récupération de la figure de l'indigène, en

---

<sup>42</sup> La fonction du récit de voyage en tant que dispositif d'autolégitimation des élites et de droit sur le territoire est accentuée par ces récits (la *Peregrinación de Alpha* notamment). Une antinomie est sous-jacente à cette construction discursive de l'imaginaire national : « la représentation de la Nation qu'elle met en place vise en effet peut-être moins à recréer la Nation comme une entité unique et homogène qu'à légitimer (et probablement surtout à auto-légitimer) la configuration sociale, culturelle, territoriale inégalitaire et fonctionnelle sur laquelle repose son pouvoir précaire » (Colin 2009, 274).

<sup>43</sup> Il faut en effet noter la persistance de cette conception de la société ordonnée selon des considérations raciales et environnementales, tout au long du XIX<sup>e</sup> et même au XX<sup>e</sup> siècle. Les membres de l'élite néo-grenadienne de deux bords idéologiques ont ainsi construit « un imaginario nacional que reducía las regiones del país a un cuerpo determinado de características invariables que, colocadas en un orden de jerarquía, hacían de las regiones periféricas, territorios habitados por pueblos bárbaros e indómitos. Este imaginario, reforzado por las descripciones de los viajeros, fue una de las piezas fundamentales en la construcción definitiva de la nación » (Deavila et Guerrero 2011, V). Les propos du conservateur Nicolas Tanco Armero, dans son passage par la ville de Carthagène des Indes en 1851, en sont également révélateurs : il se plaignait de « la excesiva cantidad de negros [y] la desproporción en que se halla la raza blanca con respecto a la negra » (Tanco Armero 1861, 10).

l'occurrence, met en exergue l'ambivalence de ce projet. Dans le but de souligner l'usurpation des terres américaines de la part des Espagnols, Ancízar glorifie les peuples indigènes vaincus tout en discréditant les premiers :

Los conquistadores hallaron mucho que hacer en esta tierra de los Musos para sujetarla. Eran valientes i soberbios los indios... [Los invasores] [s]in arcabuzes nada habrían podido, como lo demostraron los descalabros que sufrió el Capitán Valdez, a quien arrojaron del territorio bien escarmentado. En 1552 los acometió de nuevo Pedro de Ursua [...], i logró penetrar hasta Pauna, con mil riesgos, fatigas e infames traiciones en que asesinó a los principales caudillos indígenas. (Ancízar 1853, 47-48)

Or, ces « braves » indigènes représentent un passé révolu et ceux qu'Ancízar dépeint par la suite dans le récit de ses voyages ne sont que les restes affaiblis et dépravés par les exactions des Espagnols. Leurs terres ayant été usurpées par les conquistadors, leur culture et leur population ayant été anéanties, ces héritiers déchus n'ont ni la capacité ni la force nécessaire pour s'occuper d'eux-mêmes, encore moins de rassembler une communauté autour d'un vrai projet. Ils ne sont pas, somme toute, de vrais sujets dignes de mener à bien un projet de réappropriation et refondation de la terre usurpée ; cette tâche revient à une minorité éclairée qui leur donnera également une place subordonnée dans le grand projet d'intégration nationale. Précisément, concernant l'image des indigènes au XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique, véhiculée en particulier par les récits de voyage étrangers (mais aussi par certains récits locaux), Gibson affirme :

el punto de vista prevaleciente era que ninguno de los valores políticos, sociales o culturales de las civilizaciones americanas escapó de la destrucción. [...] En el siglo XIX, esa misma idea se vio reforzada por la literatura de los viajeros a la América española. El indio que en ella se describía era una persona miserable y deprimida. (Gibson 1990, 157-158)

Ainsi, le passé indigène est donc instrumentalisé pour créer

une généalogie fantastique entre le présent national et le passé indigène. C'est la fable d'une continuité dans la mise en valeur productiviste du territoire qui permet de faire le lien entre les « ancêtres » indigènes et leurs « descendants » néo-grenadins. (Colin 2009, 261)<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup> Cette généalogie fantastique s'avère problématique en Nouvelle-Grenade puisque, contrairement au Pérou ou au Mexique, les monuments matériels pouvant témoigner de la grandeur passée sont inexistantes ou très rares. C'est pour cela que « le texte d'Ancízar choisit de mythifier le verbal. Les Chibchas sont ainsi représentés comme un peuple de lettrés qui avaient accumulé une immense archive textuelle, à présent presque entièrement détruite » (Colin 2009, 262). Cette récupération du passé indigène va aussi s'enchevêtrer au discours de la *gran usurpación*, consolidant la position des nouveaux groupes dominants. L'asservissement et l'extermination des indigènes seront utilisés comme réclamation morale qui justifierait les batailles et l'épopée de l'indépendance et la légitimité de l'autorité *criolla* : « puisque ceux contre qui a été commis le crime ont disparu – où ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes – il revient à leurs descendants 'politiques' légitimes, les Créoles de la Nouvelle-Grenade, de restaurer leurs droits naturels usurpés par la conquête et la domination espagnole » (Colin 2009, 267).

De cette manière s'opère l'autolégitimation des *criollos* en tant qu'héritiers du territoire qui, par leur entremise, sera développé et intégré au réseau mercantile mondial. Or, cette récupération de la figure indigène ne fait que mettre à jour la présence et l'articulation problématique des indigènes au projet national. Ancízar lui-même manifeste la nécessité « absorción de la raza indígena por la europea » (Ancízar 1853, 113), car ce qui reste de la race autochtone est en clair déclin et est inexorablement voué à la disparition. De ce fait, l'intervention providentielle des néo-grenadiens civilisés est une condition *sine qua non* pour la sauvegarde du territoire<sup>45</sup>. On l'aura donc bien compris, sans minimiser leur importance en tant qu'outil descriptif fournissant pour la première fois un portrait d'ensemble du pays<sup>46</sup>, les récits de la *Comisión* sont loin d'être une simple représentation de la nature et des peuples, le compte-rendu d'un itinéraire et des péripéties vécues par le voyageur. La description des paysages et des gens, la relation qui se tisse entre eux, le regard surplombant de celui qui possède les moyens et la légitimité de raconter l'autre et son environnement, d'en recenser les richesses et d'annoncer leur nécessaire incorporation au mouvement du progrès occidental font de ces récits un mécanisme discursif qui structure, ratifie et légitime un ordre et une vision du monde ou, en d'autres termes, « un dispositif de naturalisation idéologique » (Colin 2009, 393)<sup>47</sup>.

Les récits de la *Comisión* ont été en quelque sorte l'élément déclencheur de publications postérieures qui rendaient compte de l'intérêt porté par les élites sur ce type de discours comme instrument concourant aussi bien à la consolidation d'un sentiment d'appartenance national qu'à la légitimation d'un certain ordre social. En effet, aux textes d'Ancízar publiés dans *El Neogranadino* succéderont d'autres récits parus dans cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans des publications périodiques telles que *El Álbum* ou

---

<sup>45</sup> Des mesures concernant les terres des indigènes (*los resguardos*), ainsi que l'abolition de l'esclavage ont été prises lors de cette période, promues par le courant libéral. Au-delà des répercussions positives ou négatives de telles dispositions sur les populations concernées, une motivation essentielle animait leur mise en place : « Tras las medidas que afectaban a indígenas y esclavos, estaba el esfuerzo concertado por eliminar las restricciones a la comercialización y flujo libre de la propiedad y de la fuerza de trabajo » (Bushnell 2007, 161).

<sup>46</sup> En effet, « la Comisión pulsó lo singular de cada región, comprendió sus caracteres específicos, que no eran sólo físicos (la configuración de los suelos, la posición geográfica, el clima), sino también culturales (el 'carácter de sus habitantes', sus formas de organización social, sus ideas y cultos religiosos) » (Restrepo 1986, 1194).

<sup>47</sup> « El proceso de definición de la república estaba legitimado en un conjunto de nociones geográficas, raciales y civilizatorias que permitían a las élites desarrollar una manera de interpretar y de explicarse a sí mismas la experiencia histórica de sus naciones a fin de legitimar un gobierno blanco-andino. El proyecto de inventariar el territorio nacional, de dar a conocer sus recursos y sus posibilidades económicas estaba inscrito en las mismas bases. De esta manera, se proyectaba una nación llena de fronteras internas que se debían colonizar y civilizar, [...]. [L]os 'criollos' se apropiaban de la perspectiva eurocéntrica para ratificar su condición de 'europeos-americanos' » (Muñoz Arbeláez 2010, 174-175).

*El Mosaico*<sup>48</sup>. Un engouement généralisé pour faire le portrait du pays dans ses plus divers aspects a donc eu lieu, et le ton donné aux récits va laisser transparaître le débat politique entre libéraux et conservateurs autour de deux projets de nation. Si les récits d'Ancízar prônaient en l'occurrence le besoin de mettre en place un projet de nature totalement libérale pour la nation, d'autres écrivains-voyageurs de l'époque ont aussi produit des récits marqués de leur vision idéologique. Citons seulement l'exemple de José Manuel Groot, de tendance conservatrice et considéré comme l'un des initiateurs du *costumbrismo* dans le pays, dont les textes et illustrations<sup>49</sup> bien que véhiculant l'idée de modernisation, cherchaient en même temps à préserver des éléments du système colonial, ainsi que le pouvoir de l'Église. En fait, associés aux récits de voyage, les *cuadros de costumbres*, descriptions pittoresques de paysages, mœurs et gens faites par les citadins lettrés, vont connaître un essor important et vont commencer à être considérés comme un élément de diffusion culturelle participant à la définition de la nation :

Conservadores y liberales se unieron en el fervor por los cuadros de costumbres, donde describían o dibujaban los lugares más pintorescos, donde narraban las aventuras de un viaje o las peripecias de la navegación a lo largo del Magdalena, las formas de trabajo de los campesinos o los diversos tipos raciales, los atuendos típicos y las modas, las tertulias y los chocolates santafereños, las fiestas, los mercados, las formas del discurso del pueblo, en fin, no quedó tema que los jocosos ciudadanos no escudriñaran, subrayando lo autóctono - muchas veces cayendo en excesivo provincianismo -, buscando los rasgos característicos de la identidad nacional. Así lo plasmaron en la primera publicación periódica de este género: *El Mosaico: miscelánea de literatura, ciencias y música*, que aparecida en 1858, al calor del entusiasmo producido por la *Peregrinación de Alpha*, desató una reacción en cadena con la popularización del nuevo género de relatos y descripciones. (Restrepo 1986, 1198-1199)<sup>50</sup>

Les *cuadros de costumbres* surgissent pour ainsi dire comme un complément ou une prolongation du mouvement permettant de dessiner une première image intégrale du pays, initiée par les études et les récits de la *Comisión*<sup>51</sup>. *Cuadros de costumbres*,

<sup>48</sup> Sur le rôle de publications comme *El Mosaico* dans le processus de formation culturelle de la nation, voir par exemple l'article de Gordillo Restrepo (2003), « El Mosaico (1858-1872): nacionalismo, elites y cultura en la segunda mitad del siglo XIX » et celui de von der Walde (2007), « El cuadro de costumbres y el proyecto hispano-católico de unificación nacional en Colombia ».

<sup>49</sup> Notons au passage que Groot a entretenu des liens avec des voyageurs étrangers et a été un dessinateur réputé de *cuadros de costumbres*, qu'il a même fait sur leur commande (Ávila 2015). Merchán Sierra (2013) souligne également l'influence des artistes voyageurs francophones de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans le développement de l'art *costumbrista* colombien.

<sup>50</sup> *El Mosaico* apparaît en effet comme la première publication à réunir et proposer de manière plus ou moins systématique des descriptions et des récits de voyage, remontant même à des textes préexistants à ceux de la *Comisión*. À titre d'exemple, *El boga del Magdalena*, relation d'un voyage par le fleuve Magdalena de Rufino José Cuervo, paru à l'origine en 1840, a été repris par la publication en question en 1859 : « Este artículo se ha considerado como el primer cuadro de costumbres escrito en Colombia » (Giraldo Jaramillo 1957, 47).

<sup>51</sup> Álvaro Rodríguez Torres (dans la présentation de la réédition de *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta*

chroniques et récits de voyage, font donc partie du panorama textuel de cette époque, certes marquée par une volonté utilitariste de faire l'inventaire des ressources naturelles et humaines selon le projet d'intégration nationale et d'insertion du pays dans le circuit commercial mondial. Cependant, il s'agissait également de répertorier le patrimoine culturel de la nation dans le dessein d'offrir des éléments pour la caractérisation de la nation. Or, le recours au pittoresque dans le *costumbrismo* en particulier pouvait aussi parfois masquer une sorte de mépris et de résignation de la part des élites vis-à-vis de ce peuple qu'elles s'adonnaient à dépeindre. Ainsi, *le costumbrismo* exprimait

la percepción, a veces complaciente, a veces irónica y despectiva, de que el retraso con respecto a países verdaderamente civilizados preservaba una sencillez bucólica. [...] Era, en fin de cuentas, la comprobación resignada de un estado inalterable de cosas. [...] El recurso del costumbrismo fue un pobre sustituto, porque tendía hacia la identificación aislada de 'tipos' sociales (el sereno, el boga, el aguador, los arrieros, el roto, etc.). Una actitud complaciente hacia estos disolvía las tensiones étnicas y sociales. (Colmenares 1987, 201- 202)<sup>52</sup>

Quoi qu'il en soit, ce qu'il est important de souligner ici, c'est l'influence des récits de la *Comisión* sur le développement de l'intérêt porté par les élites intellectuelles aux voyages et à leurs récits comme dispositif dans la construction identitaire de la nation. Ces textes avaient donc la fonction de diffuser la représentation du territoire national et de leurs habitants selon les régions. Prenons l'exemple de José María Samper, intellectuel très influent et écrivain prolifique, défenseur des postulats libéraux<sup>53</sup> qui, animé par l'entreprise de la *Comisión*, avait pour but en principe de parcourir les régions du pays pour en proposer une description intégrale, abordant les plus divers aspects. Il n'a pas pu mener à bien ce projet et son expérience viatique a porté essentiellement sur l'Europe. C'est probablement pour cela que son récit de voyages le plus connu, *Viajes de un colombiano en Europa* (1862) (annexe 6), commence par la description de son

---

de E. Reclus) affirme qu'il ne s'agit d'une simple coïncidence « el que el auge de los viajes, la Comisión Corográfica [...] y el nacimiento de la literatura costumbrista en Colombia sean contemporáneos » (Reclus 1992, 16-17).

<sup>52</sup> Martínez Pinzón ajoute à ce sujet : « Julio Arias Vanegas (2006) es quien mejor ha analizado los tipos nacionales construidos y administrados desde la literatura costumbrista de la época. Este autor sostiene que en revistas elitistas como *El Mosaico* se inventó el pueblo pero también sus márgenes, como requisito *sine qua non* para construir lo propio de la élite y delimitar la diferencia » (Martínez Pinzón 2011, 33).

<sup>53</sup> José María Samper appartient à la génération de 48 « la primera generación nacida y crecida en la República, con acceso a las universidades » (Martínez Pinzón 2011, 23). Beaucoup de membres des élites de cette génération étaient issus de familles de la bourgeoisie naissante, en plein processus de consolidation. Palacios et Safford signalent que cette génération avait la sensation que la précédente n'avait pas réussi à s'affranchir totalement du joug colonial, raison pour laquelle « muchos de estos jóvenes creían que su generación tenía el deber de abolir cualquier vestigio de la era colonial y establecer una república verdaderamente democrática » (Palacios et Safford 2012, 296). Les années de jeunesse de Samper ont été guidées par cette conviction, mais vers la fin des années 1870 il s'est converti au catholicisme et a adhéré au parti conservateur.

embarquement dans le port fluvial de Honda et de son parcours pour remonter le Magdalena jusqu'à Carthagène des Indes, d'où il est parti pour l'Europe, peut-être de façon à remplir partiellement son devoir non accompli de voyage à l'intérieur du pays. Dans son périple entre Honda et Carthagène<sup>54</sup>, Samper souligne le besoin de surmonter la barbarie et les obstacles pour le progrès et le développement qui, selon sa vision libérale, étaient présents tout au long de ce parcours. Tributaire du discours de Caldas, Samper assigne des caractéristiques déterminées aux habitants de zones torrides qu'il traverse. Un passage de son récit qui se rapporte aux *bogas*, (Noirs, Mulâtres, Indiens...) qui poussaient les embarcations transportant voyageurs et marchandises à force de bras, peut assez bien illustrer sa vision des choses :

Nacido bajo un sol abrasador; en un terreno húmedo, inmenso y solitario, y contando con una naturaleza exuberante que lo da todo con profusión y en balde, y que exagerando el desarrollo físico de los órganos, debilita sus funciones y degrada su parte moral; el boga, descendiente de África, e hijo del cruzamiento de razas envilecidas por la tiranía no tiene casi de la humanidad sino la forma exterior y las necesidades y fuerzas primitivas. (Martínez Pinzón 2011, 33 citant Samper)<sup>55</sup>

Certains traits discursifs saillants du passage précédent méritent d'être commentés. La descente par le Magdalena, les observations par rapport au paysage, au climat et aux gens peuplant les rives du fleuve mettent en relief non seulement la distance spatiale mais également conceptuelle qui sépare le pays de l'Europe : une nature prolifique certes mais désordonnée et indomptée, à l'image des peuples qui l'habitaient, plus proches d'un autre barbare, lointain, par opposition à l'observateur qui s'assimile lui-même à un *nous* appartenant à la civilisation européenne. Samper, tout comme la plupart des voyageurs nationaux et étrangers, représente la population du bassin du Magdalena comme la plus sauvage, la plus africaine racialement, la plus oisive et indisciplinée, la plus réfractaire à se plier aux coordonnées civilisationnelles et au marché du capital (Martínez Pinzón 2011, 20). Ces terres et ces êtres sont donc voués à être appropriés et insérés aux paramètres de la civilisation et du progrès, par l'entremise providentielle du *criollo*, porteur de

---

<sup>54</sup> Le récit de cette première étape de Samper, *De Honda a Cartagena*, a été publié dans *El Mosaico* en 1858, journal d'une large circulation accueillant des articles des deux bords politiques. Les chapitres suivants, publiés dans *El Comercio* de Lima, sont dédiés par Samper au directeur du journal, « Manuel Amunátegui, defensor de la libertad y difusor de la civilización » (Alzate 2010, 15). Alzate s'interroge précisément sur les raisons de ce changement de lieu de publication: « ¿su discurso liberal laico y simpatizante con el modelo inglés casi hasta el protestantismo lo haría quizá problemático para *El Mosaico*? Quizá quiera también legitimar adicionalmente su discurso, inscribiéndolo en el continente y ya no solo en el país » (Alzate 2010, 20).

<sup>55</sup> Martínez Pinzón note également que certains voyageurs étrangers (Codazzi ou Humboldt en l'occurrence) portaient un regard moins sévère sur les *bogas*, « miradas, imposibles de rastrear en la vasta mayoría de viajeros nacionales » (Martínez Pinzón 2011, 35).



civilisation :

la heterogénea población, que pone al discurso de Samper en los límites de su comprensión, toma la forma del pueblo nacional en vías de domesticación, a veces civilizado, a veces bárbaro; este último es evaluado en términos de qué tan dócil puede ser a la tarea de la civilización sin la cual ni la libertad ni el progreso del país serán posibles. (Alzate 2010, 17)<sup>56</sup>

Cette vision dichotomique entre barbarie et civilisation, entre zones torrides et tempérées, entre modernité comme idéal et vestiges présents du passé, révèle cependant les contradictions intrinsèques du projet libéral<sup>57</sup>, qui alimenteraient par la suite le retour des valeurs traditionnelles. Or, cette construction de l'imaginaire national à travers les récits de voyage portait certes l'empreinte personnelle de chaque écrivain, mais ils étaient avant tout - et au-delà de leurs tendances idéologiques - des représentants de l'élite, et comme tels, ils bénéficiaient de la position et de la faculté nécessaires pour proposer, à travers leur grille de regard, une vision *légitime* du pays et *légitimante* de leur statut. Ils étaient, après tout et malgré leurs éventuelles différences, les héritiers de la civilisation européenne qui les autorisait à juger sous ses paramètres les autres qui partageaient avec eux le territoire, et à décider pour eux les modèles de nation les plus adaptés.

De cette manière, l'expérience européenne de cette élite illustrée, le voyage en Europe en tant que pratique pédagogique, fera également partie des ressources pour asseoir leur position et pour animer le débat national selon leurs perspectives qui, vers les dernières décennies du siècle, se scindaient clairement. Si l'Europe progressiste était exaltée par les libéraux, des voyageurs conservateurs riposteront en célébrant l'Europe catholique et la Terre sainte, tout en plaidant pour un urgent retour aux valeurs traditionnelles.

### 3.3 Le voyageur *criollo* en Europe

Le mouvement de redécouverte et d'autodéfinition commencé en sol propre va se

---

<sup>56</sup> Les propos de Martínez Pinzón viennent compléter cette interprétation de l'œuvre de Samper : « Las tierras allende del alto Magdalena serán representadas por Samper en sus textos de *Viajes de un colombiano en Europa* (1862) como lugares de tránsito - y no espacios de habitación - que se deben dejar atrás, simplemente, porque no se pliegan a los designios productivos del capital. Representados como lugares de clima malsano y caluroso y de gentes indisciplinadas al punto del crimen, el bajo Magdalena en la obra de Samper muestra cómo aquello que no se integra a la frontera agrícola debe ser representado negativamente como forma de legitimar a futuro su incorporación a las dinámicas del mercado bajo medios casi nunca pacíficos » (Martínez Pinzón 2011, 17).

<sup>57</sup> Frédéric Martínez souligne le paradoxe de ce projet : « El sueño liberal de esos años ya no es el sueño de una sociedad democrática [...]. Se trata más bien de la aspiración a una sociedad patriarcal pero vanguardista, a una vanguardia republicana sin revolución social » (Martínez 2001, 163).

prolonger vers l'extérieur, concourant à la cimentation d'une idée de nation déterminée promue par les élites<sup>58</sup>. Les récits de voyage vont ainsi représenter

el anverso y reverso de un mismo proceso intelectual; ambos informan, de manera complementaria en unas ocasiones, contradictoria o a contracorriente en otras, los discursos sobre la nación generados por los intelectuales colombianos de la segunda mitad del siglo. En las evaluaciones que realizan los viajeros de las sociedades que recorren se hacen evidentes, ya sea por comparación o contraste, o aún por omisión, las imágenes que de la nación ellos tienen, temen o desean. (D'Allemand 2007, 46)

La *Comisión Corográfica* s'inscrivait alors dans les courants libéraux qui montaient en puissance au XIX<sup>e</sup> siècle dans le monde occidental. Le voyage de reconnaissance par le pays avait comme fondement sa réappropriation, suivant les préceptes du libéralisme ; les récits issus de ces voyages tissaient et consolidaient des représentations visant à structurer cette idée de nation. Cependant, certains secteurs de ces élites contestaient les postulats libéraux et les réformes radicales qui cherchaient l'anéantissement des schémas et des structures étatiques héritières du système colonial : constitution d'un système d'instruction laïque, diminution du pouvoir de l'Église catholique, une économie basée sur le libre-échange et le fédéralisme, entre autres. Une vision opposée surgit donc comme réponse à cette instauration de libertés exagérées et à la perte de systèmes et valeurs traditionnels, les unes et les autres produisant une désagrégation sociale et morale qui allait à l'encontre de l'idée de nation prônée par des secteurs plus conservateurs. Deux projets, deux visions de ce que devait être la nation et ses caractéristiques constitutives se sont donc affrontés en Colombie (et en Amérique latine en général) depuis la deuxième moitié de ce XIX<sup>e</sup> siècle : l'un voulait construire une nation suivant les préceptes du libéralisme et du républicanisme en civilisant le peuple barbare et ignorant ; l'autre voulait récupérer les principaux éléments civilisateurs de la période coloniale (langue et religion par exemple) en tant que liens de cohésion et homogénéisation sociale (Charry 2011, 57). Dans les deux cas, il s'agissait cependant de la mise en place d'un processus d'homogénéisation basé, paradoxalement, sur la différenciation<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> Fernández Bravo note à ce sujet que les membres des élites « que viajaron a Europa y los Estados Unidos, en especial durante el siglo XIX [...] contribuyeron a pensar la identidad colectiva, en un gesto simétrico al de los europeos durante la conquista. Si los europeos se preguntaron sobre sí mismos al enfrentarse con las culturas indígenas americanas, los americanos hicieron algo semejante al viajar por el territorio europeo. Lejos de su país, y recorriendo sociedades que veían en muchos casos como modelos sobre los cuales edificar las propias, al hablar de instituciones y costumbres de los países más modernos, estos escritores no cesaron de pensar en sus países, en qué leyes y prácticas eran adecuadas y cuáles no. Los libros de viaje cumplieron, entonces, un papel muy importante en la construcción de la idea de América Latina » (Fernández Bravo 2007, 3).

<sup>59</sup> « El reconocimiento de la pluralidad nacional no implicó el respeto a la diferencia, sino un complejo y contradictorio proceso de homogenización presente en la forma en la que la elite política-intelectual narró

### 3.3.1 Le voyage comme devoir pédagogique : l'Europe des libéraux et des conservateurs

Le voyage en Europe et son récit apparaissent ici aussi bien comme terrain de confrontation de ces deux visions opposées, qu'en tant qu'outil de mise en avant d'un modèle déterminé de nation conçu depuis ces perspectives antagonistes. Ainsi, les développements de la navigation à vapeur ont facilité la mobilité des personnes ayant les moyens de financer l'onéreux voyage outre-mer. Des commerçants, intellectuels et politiques latino-américains voyageaient en Europe, en Amérique du Nord<sup>60</sup> et même au Proche-Orient, dans la perspective de réaffirmer leurs liens d'appartenance au monde civilisé et leur statut social, de compléter leur formation, de faire progresser leurs affaires, mais aussi d'étudier et de proposer des modèles susceptibles de servir aux intérêts de la nation, suivant leurs idéologies. En effet, si l'intérêt individuel est en principe à l'origine du voyage, il est également vrai que l'intérêt « commun » est souvent invoqué par ces voyageurs, notamment à travers leurs récits qui fournissent du matériel pour alimenter les débats à propos des modèles convenables pour la nation. En ce sens, le voyageur colombien de cette époque-là pourrait être considéré comme un voyageur oisif et aristocratique, et ses textes assimilés à la catégorie de voyage commercial et de loisirs, mais il serait aussi éventuellement soucieux et conscient de son rôle en tant qu'agent véhiculant des archétypes pour la construction nationale. Le voyage en Europe

---

la nación » (Villegas Vélez 2006, 46-47). Cette approche visant la cohésion nationale tout en accentuant les différences basées sur des considérations raciales et environnementales, comme nous venons de le voir, s'est maintenue tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et même au-delà. En effet, les débats autour de la question raciale et de l'assignation de caractéristiques déterminées aux territoires et à ses habitants restaient en vigueur pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La nation était encore perçue comme une entité incomplète et fragmentée régionalement et racialement, hétérogénéité que certains intellectuels et hommes politiques considéraient comme « un problema y una potencialidad, que debía ser tratada mediante la regulación científica del mestizaje » (Villegas Vélez 2006, 53-56). Le seul titre de l'essai du médecin Miguel Jiménez López, présenté lors du congrès colombien de médecine en 1918, en est, par exemple, assez révélateur : *Nuestras razas decaen. Algunos signos de degeneración colectiva en Colombia y en los países similares. El deber actual de la ciencia*. Ainsi, la narration de la nation de la part des intellectuels du début du XX<sup>e</sup> siècle continuait encore à être articulée autour de trois axes : fragmentation régionale, amélioration raciale et appropriation de territoires (Villegas Vélez 2006).

<sup>60</sup>L'ascendant rapide des Etats-Unis sur la région a été perçu par certains membres des élites hispano-américaines comme un exemple à imiter, par d'autres comme une menace qui pouvait éventuellement être estompée en retournant aux valeurs traditionnelles et rejetant les principes du libéralisme. Fernández Bravo affirme à ce sujet : « La afirmación de América Latina como idea y referente cultural entre los mismos latinoamericanos cobró verdadero impulso hacia fines del siglo XIX, en particular con la guerra hispano-estadounidense y la derrota de España en 1898. Este acontecimiento, que hizo volver los ojos a muchos intelectuales latinoamericanos hacia la antes rechazada madre patria y, por ende, hacia las tradiciones culturales comunes, inaugura una nueva etapa en la imaginación americanista y en el pensamiento sobre la identidad colectiva en la parte latina del continente [...]. La denuncia del materialismo estadounidense frente a los valores espirituales, asociados con el mundo latino y a los que era preciso defender, acompaña buena parte de la literatura y el pensamiento latinoamericanos durante el paso del siglo XIX al XX » (Fernández Bravo 2007, 13).

concrétisait par conséquent, d'une certaine façon, l'immersion dans le monde civilisé commencée dans la terre natale, grâce à la lecture et à l'éducation. La traversée de l'Atlantique s'imposait, surtout pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, presque comme un devoir pédagogique<sup>61</sup> et fonctionnel pour les membres des classes privilégiées :

A esas naciones viajaban por lo menos una vez en la vida los grandes comerciantes, políticos, publicistas y hombres de letras, a veces acompañados de sus familias; desde allá irradiaban el espíritu de los tiempos; allá tenían sus agentes y corresponsales mercantiles y allá, principalmente en París, hacían imprimir sus libros. (Palacios et Safford 2012, 352)

De cette façon, aussi bien libéraux que conservateurs ont fait du voyage une tribune depuis laquelle ils défendaient leurs positions et attaquaient celles de leurs adversaires :

Libéraux et conservateurs, qui s'affrontent sur un plan idéologique, politique et militaire de manière quasi-permanente pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le font aussi lorsqu'il s'agit de construire un discours sur un ensemble de nations qui alors sont tenues pour le phare de la civilisation, et dont l'évolution politique et sociale s'est progressivement chargée d'un sens pédagogique et exemplaire (positivement ou négativement) pour les élites hispanoaméricaines. (Martínez 1995, 284)

On pourrait donc parler de « l'Europe des libéraux et l'Europe des conservateurs » (Martínez 1995, 284), les uns exaltant le rôle de l'Europe dans la diffusion du libéralisme et de la modernité, les autres le rôle du christianisme en tant que vecteur de valeurs traditionnelles et de civilisation. Certains membres de l'élite affichaient un grand attrait pour les idées du libéralisme issues du Vieux Continent, aussi bien au niveau politique que commercial. En revanche, d'autres secteurs plus conservateurs se montraient plus méfiants envers les idées en vogue en les remettant en question et préférant souligner les éléments civilisateurs du catholicisme qui, depuis leur perspective, constituaient le vrai héritage européen. L'Europe qu'il fallait prendre comme modèle n'était donc pas celle qui s'était écartée des valeurs fondamentales du catholicisme pour se livrer au socialisme, au protestantisme, et à la décadence morale. Il restait, heureusement, une Europe attachée aux traditions et aux vertus catholiques, digne d'être appelée phare de la civilisation. Dans les deux cas, il s'agissait bel et bien d'une instrumentalisation du voyage qui fournissait des outils depuis deux perspectives différentes. Aussi bien libéraux que conservateurs s'adonnaient alors à faire du voyage en Europe un élément important dans le projet de

---

<sup>61</sup> « En el transcurso del siglo XIX, el viaje a Europa deja de ser una aventura excepcional para convertirse en una etapa codificada, 'banalizada', de la formación de las élites » (Martínez 2001, 199). Le voyage en Europe devient ainsi la pierre angulaire des processus de construction nationale latino-américains au XIX<sup>e</sup> siècle (Martínez 2001, 245).

construction nationale, en s'appropriant le discours sur les nations dites civilisées selon leurs perspectives idéologiques. Les récits de voyage en Europe ont ainsi continué à être un miroir des peurs et aspirations des élites suivant leur idée de nation mais, en même temps, un outil pour asseoir leur rôle en tant que constructeurs de la nation voulue. En effet, ces récits alimentaient les débats sur les modèles de société souhaitables parmi les cercles intellectuels, ils réaffirmaient leur position comme représentants d'une posture idéologique ou d'une autre, et comme détenteurs légitimes de ces modèles. Les récits des périples de Colombiens à l'étranger ont ainsi connu un essor dans cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : des journaux colombiens et des revues hispano-américaines en Europe publiaient les expériences et observations des voyageurs en Europe, des récits complets apparaissaient<sup>62</sup>.

Nous avons déjà évoqué le récit de J.M Samper, *Viajes de un colombiano en Europa* (1862), qui exemplifiait ce mouvement de redécouverte et autodéfinition amorcé au sein même du pays. L'ouvrage se compose de deux tomes, comprenant en majorité les observations de Samper sur son passage par l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse et la Belgique. L'intellectuel libéral d'alors loue les progrès de la société anglaise, grâce à l'impulsion du libéralisme, du mouvement constant du commerce et des biens. Le musée britannique fournit à son discours des éléments pour mettre en relief la mission civilisatrice, incarnée au niveau local par cette élite à laquelle il appartient, qui a la capacité et le droit de se réapproprier la terre natale et d'entreprendre l'œuvre du progrès (Alzate 2011, 23). Son regard est donc tributaire des idéaux libéraux et sa voix s'adresse non seulement à ceux qui les partagent, mais aussi à ceux qui pourraient se rallier à sa cause, grâce à la lecture de son récit. Ses observations sur la Suisse et l'Espagne en particulier vont prolonger la tentative de conceptualisation du paradigme du métissage en tant qu'agent de civilisation et de démocratie, aussi bien dans sa terre natale que dans certains pays européens. De même, le voyage en Europe de Samper répondait certes à un dessein de formation individuelle, mais également à l'ambition de pallier, selon lui, le manque de connaissances raisonnées sur l'Europe de ses compatriotes, pour s'approprier tout ce qui pouvait être profitable à la nation de la civilisation européenne, fer de lance

---

<sup>62</sup> Martínez (1996) signale qu'entre 1840 et la fin du siècle, vingt-et-un livres de voyages de Colombiens en outre-mer ont été publiés. D'autres récits ont également vu le jour dans des publications périodiques de l'époque ; c'est pour cette raison que Giraldo Jaramillo (1957) dénombre plus de trente auteurs pour la période en question. La plupart de ces récits portaient sur l'Europe et le Proche-Orient, quelques-uns sur l'Amérique du Nord et même, cas exceptionnel, sur l'Extrême-Orient : *Viaje de Nueva Granada a China y de China a Francia* (Paris, 1861), de Nicolás Tanco Armero, premier récit d'un Colombien dans ces contrées (Giraldo Jaramillo 1957, 74).

du progrès et des idées républicaines (D'Allemand 2009). Ainsi, un ensemble de textes de Samper (*Ensayo sobre las revoluciones políticas*, Paris 1861 ; *Cartas de un americano*, Lima 1862 ; et *Viajes de un colombiano en Europa*, Paris 1862) fait de cet écrivain

le principal idéologue, artisan et vecteur du discours libéral sur l'Europe dans le débat politique colombien : appelant, dans l'*Ensayo*, à l'achèvement de l'œuvre de destruction des institutions coloniales en Amérique hispanique, il voit, dans chacun des pays européens qu'il visite, comme un écho à la lutte du libéralisme contre les vestiges de la colonie en Amérique, les signes du conflit entre la liberté et l'Ancien Régime sur le sol européen. (Martínez 1995, 285)

Samper propose donc dans ses textes une lecture par effet de contraste, mettant en opposition l'Europe progressiste, laïque et cosmopolite, métissée en certains cas, et l'Europe retardataire, cléricale et renfermée. Or, pour contrecarrer ces idées libérales incarnées dans le récit de Samper en l'occurrence, des voyageurs conservateurs vont façonner à travers ces récits une toute autre image du Vieux Continent. Les textes d'Arosemena (1859), Posada Arango (1862), ou Vicente Cuesta<sup>63</sup>(1870), par exemple, exaltaient la vigueur de la présence et de l'action catholiques sur le sol européen : les prêtres et intellectuels qui réagissaient aux attaques antireligieuses et à la montée de l'athéisme, l'œuvre missionnaire pour la propagation de la foi, les monuments sacrés et les lieux de pérégrination, la dévotion populaire (Martínez 1995, 285-286). Néanmoins, c'est surtout le voyage au Proche-Orient, quasi-monopole des conservateurs<sup>64</sup>, qui servira d'*exemplum* et de référence pour mettre en avant l'œuvre civilisatrice du christianisme et fustiger les idées libérales : « El relato de viaje a Oriente se impone [...] como un instrumento de pedagogía cristiana. Es precisamente este papel de edificación religiosa el que es sistemáticamente evocado cuando se trata de justificar la publicación de los relatos » (Martínez 1996, 105). Si l'idéalisation de l'Europe catholique était l'une des stratégies des voyageurs de tendance conservatrice, les voyages de pérégrination dans les hauts lieux du christianisme au Proche-Orient apparaissaient en fait comme la tactique par

---

<sup>63</sup> Prêtre équatorien qui a vécu plusieurs années dans le Sud de la Colombie, où il a participé activement à la vie politique. Son récit *El Viaje a la Tierra Santa en el año del Señor de 1870, por el Reverendo Padre Fray Vicente Cuesta* a été originellement publié en fascicules dans le journal *El Porvenir de Cuenca* (Équateur), puis repris par le journal *El Nacional* de Popayán, pour paraître finalement en version intégrale dans cette même ville, bastion conservateur du Sud colombien. Cuesta expose dans son ouvrage un projet clairement antilibéral : « defiende un estado moral por católico, señala enfáticamente la contingencia e irrelevancia de la vida terrena con respecto a la eterna y condena al hombre liberal que cree poder forjarse un destino al margen de Dios » (Alzate 2010, 9).

<sup>64</sup> Martínez (1995, 1996) affirme, effectivement, que presque la totalité de récits de voyage sur le Proche-Orient (dix livres des vingt-et-un, hors les textes parus dans des publications périodiques) publiés lors de la période de primauté libérale en Colombie au XIX<sup>e</sup> siècle, sont issus de plumes conservatrices. Avec l'arrivée au pouvoir des conservateurs dans les deux dernières décennies du siècle, l'intérêt pour les récits de voyage au Proche-Orient a diminué, ce qui confirmerait leur utilisation en tant qu'outil pédagogique pour contrer les discours libéraux.

excellence pour délégitimer les discours sur l'Europe libérale et en proposer une vision alternative. Il fallait se démarquer de l'Europe moralement décadente et contaminée par l'athéisme, regarder à nouveau le berceau du christianisme et célébrer l'œuvre civilisatrice de la modernité catholique sur les peuples des contrées orientales. Federico Aguilar faisait ainsi part dans son récit (1875) de son émerveillement devant les progrès de la civilisation à Constantinople, grâce à l'entremise du christianisme : tramways, hôpitaux, instituts catholiques, églises... en réalité, la dichotomie christianisme/paganisme serait ici remplacée par celle de civilisation/barbarie, dévoilant au passage le conflit identitaire des élites vis-à-vis des Européens, auxquels elles s'assimilaient. En effet, l'un des lieux communs des récits colombiens de voyage à l'étranger à cette époque (aussi bien des libéraux que des conservateurs) était la constatation et la protestation permanente par rapport à la méconnaissance européenne sur les pays latino-américains, parfois même le mépris, ce qui ébranlait en quelque sorte l'idéalisation de l'Europe et l'identification au monde civilisé qu'elle incarnait, dont les voyageurs se sentaient les héritiers et porte-parole. Le voyage au Proche-Orient a pour effet de restaurer ce sentiment d'appartenance au monde européen et, par contrecoup par extrapolation, de légitimer et reconforter leur position au sein de leur propre société :

Teatro de la confrontación entre el Occidente cristiano y la barbarie indígena, Oriente permite a los viajeros colombianos confirmar su pertenencia a la modernidad europea, clasificándolos de entrada del lado de los "civilizados". Ellos vuelven a encontrar allí su posición social de "élites ilustradas" que su estadía en Europa les había quitado por un tiempo, y ahora pueden elaborar un discurso "civilizador" sobre un pueblo ignorante que sólo el proyecto pedagógico del poder podrá integrar a la vida moderna. [...] El espejo de Oriente les brinda a los viajeros una comparación llena de significación nacional: al atribuirle a la plebe colombiana los rasgos de la barbarie otomana, ellos se atribuyen también un papel civilizador idéntico al de los europeos en Oriente. (Martínez 1995, 113- 114)<sup>65</sup>

Malgré les discordances entre les représentations pédagogiques de l'Europe et du Proche-Orient, les récits des voyageurs colombiens reflètent une construction discursive des élites qui s'octroyaient le rôle de porteuses de modèles de civilisation. En effet, ayant accès à l'Europe aussi bien cosmopolite et libérale qu'à l'Europe chrétienne et traditionnelle, elles se voulaient l'incarnation de la modernité et de la civilisation. Ainsi,

---

<sup>65</sup> Martínez rapporte les propos d'un voyageur conservateur, Cordovez Moure, au Proche-Orient pour illustrer l'assimilation des élites colombiennes aux valeurs de la civilisation européenne et, au passage, la disqualification du peuple de leur propre pays par effet de comparaison. Cordovez Moure affirme dans son récit (1847) : « Allí están los días enteros los perezosos turcos fumando su pipa, con una indolencia igual a la de los salvajes de América » (Martínez 1995, 113).

les récits de leurs voyages avaient pour fonction d'annoncer, de manière édifiante, leur légitimité pour civiliser le peuple, et donc, exercer un pouvoir sans partage (Martínez 1995, 115). C'était donc sur la valeur exemplaire du Vieux Continent que les deux camps s'accordaient. Aussi bien libéraux que conservateurs alertaient, par exemple, sur le danger que représentait pour la stabilité de la civilisation, de l'ordre qu'ils incarnaient finalement eux-mêmes, la décomposition sociale qui planait sur l'Europe, ainsi que les revendications parfois violentes des classes défavorisées. Le voyage et ses discours servaient ainsi à l'assertion de l'hégémonie intellectuelle, morale et politique de groupes minoritaires et puissants sur une majorité malléable qu'il fallait uniformiser en déterminant pour elle ses propres caractéristiques identitaires : des individus prédestinés à faire partie de l'engrenage du progrès pour les uns, des hommes respectueux des traditions et des valeurs religieuses pour les autres ; mais dans les deux cas, des sujets soumis à un ordre social préétabli et à un pouvoir incarné par les groupes dirigeants. De cette manière, les récits des périples des élites à l'étranger fournissaient des éléments stimulant les discussions autour du projet de construction nationale, tout en confortant une position idéologique mais aussi sociale, car au bout du compte ceux qui véhiculaient ces idées, bien qu'antagoniques en principe, appartenaient à une minorité autodésignée pour régir la nation<sup>66</sup>.

### 3.3.2 Voyage et discours patriotique

Le voyage est ainsi une sorte de catalyseur concernant les modèles et références étrangères approuvées ou désapprouvées par les élites colombiennes au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, révélant au passage, et malgré les visions opposées, l'assimilation de ces groupes dirigeants aux différents courants de pensée européens, ce qui justifiait à leurs yeux, au moins en partie, leur position dans leur propre structure sociale<sup>67</sup>. L'Europe et ses modèles de civilisation (et progressivement les États-Unis)

---

<sup>66</sup> Malgré les dissensions idéologiques, l'on pourrait parler d'une unité de classe de l'élite colombienne au XIX<sup>e</sup> siècle qui a traversé le temps. Les propos d'Henderson à ce sujet sont assez éclairants : « el debate en Colombia entre liberales y conservadores poseía cierta artificialidad. Si bien los miembros de los bandos opuestos luchaban por el control del Estado, derramando sangre y malgastando sus escasos recursos, lo hacían dentro de un contexto social que no había cambiado desde la época de la Colonia. [...] El debate político era allí una 'conversación entre caballeros', como lo dijo un escritor. La controversia sobre los principios liberales y conservadores era un asunto interno de las élites, en el cual los dirigentes tradicionales de la sociedad luchaban por imponer sus ideales, mientras que marchaban a la cabeza de ejércitos de campesinos, cuyos dirigentes eran ante todo clientes y, en segundo lugar, compañeros de ideología » (Henderson 2006, 17).

<sup>67</sup> Marco Palacio, dans le prologue de l'œuvre de Martínez (2001), affirme à propos de cette assimilation de perspectives que les élites latino-américaines étaient toujours prêtes à suivre les nouvelles coordonnées



restaient le point de référence, par empathie ou rejet, pour une bonne partie de ces élites. Or, si l'Europe procurait l'idéal ou le contre-idéal de civilisation auquel la nation devait aspirer, suivant des perspectives idéologiques dissemblables, son implantation pouvait cependant s'avérer problématique, raison pour laquelle les élites devaient opérer un tri, une adaptation dans ce qui pourrait être considéré aussi, au moins en partie, comme un processus de transculturation. En effet, depuis leurs perspectives et dans le dessein de proposer des éléments convenables pour la construction de la patrie, nous avons vu comment voyageurs libéraux et conservateurs ont choisi et filtré dans leurs récits ce qu'ils considéraient digne d'imitation, ou bien, ils pointaient ce qui représentait pour eux le contre-exemple, les référents inappropriés et indésirables pour la nation<sup>68</sup>. Dans tous les cas, ce sont bien les membres de ces élites politiques, commerçantes et intellectuelles qui avaient la faculté, que ce soit grâce à leurs voyages ou à leur accès au monde lettré et aux sphères politiques et des affaires, de mettre en circulation des modèles pour la nation à travers différents moyens : les agents locaux apparaissent comme vecteur actif dans le transfert de référents européens<sup>69</sup>. Cependant, si le voyage en Europe a soulevé le besoin de filtrer, adapter et contrôler dans une certaine mesure les discours étrangers vers l'intérieur, il a aussi éveillé un réflexe qui traversera les époques : l'exacerbation du sentiment d'appartenance nationale et donc la résolution de promouvoir la patrie à l'étranger<sup>70</sup>. En réalité, si au niveau local le voyage et le contact avec les nations civilisées pouvaient éventuellement être un élément de distinction sociale, il n'en était pas de même en Europe. Nous l'avons déjà évoqué, les membres de l'élite colombienne qui voyageaient dans le Vieux Continent, au lieu de trouver un accueil en accord avec *leur rang*, étaient souvent confrontés à l'ignorance, les préjugés, voire le mépris des Européens concernant les nouvelles nations latinoaméricaines. Ils ont vite compris qu'ils n'étaient

---

civilisationnelles de l'Occident et que, concernant par exemple l'expansionnisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont opté pour se montrer insensibles, face à la négation culturelle profonde que les processus de colonisation entraînaient. La compatibilité de visions entre élites latino-américaines et certains projets de domination européens révélerait un dénominateur commun concernant les rapports de pouvoir : le rejet et l'invisibilisation des autres basés, entre autres, sur des caractéristiques ethniques et culturelles.

<sup>68</sup> « Este deseo de apropiarse y controlar el discurso sobre Europa se fundamenta también, tanto para los liberales como para los conservadores, en la convicción que la difusión incontrolada de escritos europeos puede ser peligrosa políticamente y que es preferible filtrarla y controlarla » (Martínez 2001, 305).

<sup>69</sup> À la différence d'autres pays latinoaméricains (les pays du Cône Sud, par exemple), la présence étrangère en Colombie a été moins significative, raison pour laquelle les médiateurs culturels, les agents qui adaptaient et mettaient en circulation des modèles étrangers étaient essentiellement locaux (Martínez 2001).

<sup>70</sup> L'on pourrait parler d'une volonté de la part de l'État colombien, à différentes périodes, de donner une image positive du pays et de le rendre attractif, malgré les situations complexes qui l'ont défini vis-à-vis de l'étranger (conflit armé et narcotraffic en particulier au cours des dernières décennies). À titre d'exemple, les nombreuses campagnes publicitaires dans le domaine touristique, ou encore, l'organisation (effective ou non) d'événements sportifs.

pas forcément considérés comme appartenant à la classe supérieure européenne, à laquelle ils voulaient s'assimiler et dont ils se sentaient les légataires. Pire encore : si sur leurs terres ils pouvaient incarner les valeurs de la civilisation européenne, en Europe ils étaient simplement des individus de sociétés incivilisées, amalgamés parfois, à leur grand dam, aux Indiens américains. Ce désenchantement est à l'origine de cette volonté de reconnaissance internationale de la patrie, si mal connue et même vilipendée par les a priori et l'ignorance. Ainsi, les membres de l'élite (toutes tendances politiques et professions confondues) ayant voyagé en Europe, ayant souvent ressenti ce regard les désignant comme spécimens exotiques suspectés de barbarie, consacrent leur énergie à

hacer figurar la patria en la "escena de las naciones". Todos convergen en el mismo propósito de demostrar que Colombia no es un país de salvajes [...] sino una república moderna, digna del reconocimiento internacional y prometedora en cuanto a perspectivas económicas. (Martínez 2001, 253)

L'intelligentsia colombienne des deux bords politiques s'est efforcée de faire la promotion du pays et de rectifier les images erronées sur la Colombie répandues à l'étranger. Paris, capitale de l'édition hispano-américaine, est devenue la base d'opérations de cette campagne de promotion nationale qui s'est construite autour de quatre stratégies principales : la circulation d'imprimés sur le pays (livres, mais surtout des publications périodiques) ; congrès et sociétés scientifiques et académiques ; rencontres hispano-américaines ; et participation à des Expositions universelles (Martínez 2001). Cet appareil promotionnel ne s'est cependant pas développé de manière stable et efficace et, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il a à peine garanti la diffusion d'une information basique sur la géographie, le climat et les institutions du pays. Les efforts échoués de légitimation cosmopolite, la ténacité avec laquelle les élites ont essayé de faire une place au pays parmi les nations civilisées, donneront progressivement lieu à une conscience nationale dirigée vers l'intérieur. Le désenchantement de cette assimilation échouée a produit un certain repli sur soi, dans la tentative encore inachevée de consolidation d'une idée de cohésion au sein du pays lui-même, tâche qui devait, tout naturellement, être accomplie par ces élites<sup>71</sup>. Cette prise de conscience est en même temps révélatrice de la manifestation d'une réaction de défense de leur statut social, face à l'indifférence et à

---

<sup>71</sup> « Le discours sur la densité patriotique du voyage en Europe est donc multiple : les voyageurs revendiquent un patriotisme 'vers l'intérieur' qui consiste à diffuser vers leurs concitoyens les lumières de la civilisation, dans leur version libérale ou conservatrice ; ils exaltent leur labeur nationaliste 'vers l'extérieur', lorsqu'ils défendent, sur la scène des nations, l'image d'une Colombie éclairée, civilisée et engagé dans la voie du progrès ; enfin, ils déclarent faire œuvre patriotique en devenant eux-mêmes des hommes expérimentés, qualifiés par leur séjour en Europe, et donc aptes à diriger les destins de la nation » (Martínez 1995, 292).

l'identification indistincte de la part des Européens à des secteurs subalternes à leurs yeux, tels que les Indigènes. En d'autres termes, le désir de reconnaissance vers l'étranger a renforcé le besoin de différenciation à l'intérieur de la société, où ces groupes s'octroyaient la prééminence et où ils comptaient légitimer leur pouvoir :

La patria no es solo la tierra de los ancestros; también es el lugar en donde se asienta el poder y el reconocimiento social. [Antes] para las élites el sentirse europeas era la mejor manera de diferenciarse de la plebe -, la experiencia europea empuja al contrario a los viajeros a definirse como americanos y por lo tanto a sentirse más anclados en su país. (Martínez 2001, 291-292)

Ainsi, quelques intellectuels, libéraux ou conservateurs, continuaient à défendre la légitimité du voyage de par sa valeur pédagogique et patriotique, mais d'autres remettaient en question son utilité et même sa légitimité de par son inadaptabilité à la réalité nationale<sup>72</sup>. Cela ne voulait pas dire pour autant que les référents européens aient été définitivement abandonnés. Si un *retour au pays* s'est effectivement opéré, et les références étrangères ont peut-être progressivement cessé d'occuper le devant de la scène, elles ont pourtant continué de figurer d'une façon ou d'une autre, dans le processus de construction nationale<sup>73</sup>. Quoi qu'il en soit, une réaction de désillusion à l'égard de l'autre de l'Europe moderne, idéal des idées libérales en particulier, suscitera un repli sur soi de la part de certains secteurs de l'élite qui préconiseront un discours de retour aux valeurs conservatrices<sup>74</sup> qui gagnera en force. La critique à l'arrivisme *extranjerisante* et à la

---

<sup>72</sup> Malgré les critiques de certains cercles intellectuels, la référence européenne en tant que vecteur de civilisation restera présente sur la scène nationale, et ce même au tournant du siècle. Cela est attesté en l'occurrence par les déclarations de Nicolas Tanco Armero dans son texte *Los viajes*, publié dans le *Repertorio Colombiano* (vol. 5, 1880), en réponse à l'inutilité des voyages selon un article de Pedro María Moure. Tanco affirmait : « los viajes han venido a crear una verdadera necesidad y son el complemento reconocido de toda buena educación, pues queda el conocimiento práctico y seguro de los países, de las cosas y de la humanidad » (Giraldo Jaramillo 1957, 19 citant le texte de Tanco Armero). Ou encore, par le voyage du peintre Francisco Cano à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, financé par le gouvernement d'alors, pour compléter sa formation artistique en France. Le but était, à son retour, de mettre son talent au service de la patrie, en peignant et sculptant des scènes de l'histoire héroïque du pays. Le voyage de Cano s'inscrivait ainsi dans le courant cherchant la consolidation d'un projet civilisateur d'essence européenne dans sa dimension artistique (Escobar 2005). Concernant les détracteurs des voyages en Europe, voir le chapitre six (*Discursos y debates sobre el viaje*) de l'ouvrage de Martínez (2001). L'auteur y propose une série d'exemples, notamment dans la partie intitulée « La crítica del viaje : una experiencia inútil y nociva » (page 342).

<sup>73</sup> Les propos de Martínez à ce sujet sont assez concluants : « En las tres últimas décadas del siglo XIX, esas retóricas políticas opuestas ocultarán, sin embargo, el mismo anhelo, compartido entre liberales y conservadores, de construir un orden estatal con herramientas importadas » (Martínez 2001, 364).

<sup>74</sup> La récupération d'éléments tels que langue et religion en tant que piliers identitaires n'est pas une particularité du cas colombien. Il s'agissait de l'héritage culturel péninsulaire qu'il fallait mettre en avant pour certains secteurs des élites hispano-américaines. Dans les luttes d'indépendance, la langue n'a pas été, en l'occurrence, l'objet de réels enjeux identitaires, bien au contraire, « c'est précisément le partage avec la métropole d'une langue commune (mais aussi d'une religion et d'une culture communes) qui avait rendu possible les premières imaginations nationales » (Anderson 1996, 98). Il n'était donc pas question d'adopter une autre langue européenne ou moins encore de réhabiliter une langue ou des langues indigènes pour en faire une langue nationale mais, dans certains cas, de s'approprier d'une manière particulière la langue de

frivolité, voire au danger des voyages serait, en l'occurrence, l'une des réactions conservatrices par le biais du *costumbrismo*. Ce courant, qui avait émergé à l'époque des récits de la *Comisión*, s'est consolidé pendant les trois dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle comme le premier genre littéraire national à proprement parler (Martínez 2001, 307). L'un des thèmes des auteurs *costumbristas* était précisément la satire envers les voyageurs qui, à leur retour d'Europe, affichaient des habitudes ridicules, avaient du mal à s'adapter de nouveau aux mœurs du pays, ou qui essayaient de tirer un certain prestige de leur expérience européenne. Un mouvement d'autodéfinition en apparence contraposition aux référents étrangers semblait se profiler, annonçant ainsi un virage dans l'idéologie dominante et dans les modèles souhaités pour la nation :

La ideología del viaje, porque termina cristalizando a su alrededor las líneas divisorias de la sociedad colombiana, tiene finalmente como efecto restringir la validez de la legitimidad adquirida en el exterior y dar inicio a una nueva legitimidad fundada en la autenticidad, la nacionalidad, e incluso la referencia a un pueblo mítico portador de arraigo y de rechazo a las influencias externas: en pocas palabras, anunciar el discurso nacionalista de la Regeneración. (Martínez 2001, 363)

Le mirage identitaire avec les élites européennes s'étant en grande mesure dissipé, la constatation du retard du pays face aux nations civilisées, les faibles perspectives de mise à niveau avec celles-ci, la méconnaissance de la nation et le peu d'intérêt qu'elle suscitait outre-Atlantique, l'échec du modèle libéral en Colombie, les réformes et mesures de ce modèle qui portaient atteinte à l'Église dans un pays d'une population amplement catholique sont, parmi d'autres facteurs, à l'origine du retour aux sources de la tradition qui assurerait la cohésion de la nation. En effet, le dessein de faire avancer économiquement le pays et de l'intégrer aux réseaux commerciaux de la planète perdurerait ; or, le pays ne sera plus porté par les idées libérales, mais par la discipline sociale garantie par un État fort et centraliste et par le guide spirituel de l'Église catholique. Le mouvement connu sous le nom de la *Regeneración* (1878-1900) est ainsi né, promouvant des transformations d'ordre économique (création du *Banco Nacional* et du papier-monnaie), politique (une nouvelle constitution centraliste, en opposition aux

---

la métropole (cf. en particulier le cas des néographes dans Payàs 2008). Or, ce qui marque peut-être la différence par rapport à d'autres pays de la région est la précoce orientation de la Colombie vers un discours nationaliste et néo-traditionnel, fondé sur des valeurs qui caractérisaient la période coloniale, ainsi que la permanence de cet imaginaire à travers le temps : « A la inversa de otros países que disponían por lo menos de un discurso indigenista para esbozar una definición nacional, Colombia, mediante sus ideólogos de la nación, solo logra agarrarse de la borrosa imagen de la esencia primordial de los ancestros peninsulares. La definición por la hispanidad era, desde el comienzo, una representación fosilizada; fue no obstante, sorprendentemente duradera, revelando así, en el transcurso del siglo XX, una pobre dinámica de cuestionamiento de esos mitos de la identidad, aunque hayan demostrado poca adecuación con la realidad nacional » (Martínez 2001, 540).

lois à caractère libéral et fédéral qui prévalaient jusqu'alors), ou encore idéologique (l'instauration définitive du catholicisme comme credo officiel de la nation) (Tirado Mejía 1989). Rafael Núñez a été à la tête de ce mouvement, dont le principe peut se résumer ainsi : le fédéralisme et le doctrinarisme libéraux extrêmes avaient conduit le pays à la catastrophe de laquelle ils se tireraient grâce au fécond règne de la « paix scientifique ». Pour les tenants de ce mouvement, le pays avait besoin d'une constitution centraliste (effectivement promulguée en 1886 et qui perdurera, avec des amendements, jusqu'en 1991) reconnaissant le catholicisme en tant qu'élément médullaire de cohésion sociale (Palacios et Safford 2012, 350). Le dessein de centralisation promu par le gouvernement conservateur alors au pouvoir se heurtait cependant à la précédente organisation territoriale de l'État, et le passage d'États fédéraux à départements, entre autres facteurs, a déclenché de graves conflits. Ainsi, la Constitution de 1886 n'a pas empêché (et a même stimulé) deux catastrophes pour la Colombie de la fin de siècle : la plus sanglante de ses guerres civiles, *la Guerra de los Mil Días* entre 1899-1902 pendant laquelle se sont affrontés libéraux et nationalistes ; et la séparation du Panama en 1903. Le cas de la perte de l'isthme de Panama, bien que séparé de fait géographiquement du reste du pays, ainsi que la construction du canal, prouvent à leur tour la faiblesse de l'idée d'unité nationale et l'impuissance de l'État. Quelques voix sont allées jusqu'à suggérer que la séparation n'était finalement pas un fait déplorable, mais même un exemple à suivre. Cet événement a cependant unifié d'une certaine manière et temporairement la classe politique dans le dessein de continuer à développer le projet inachevé de construction de la nation (Bushnell 2007, 223-224). L'avant-dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle a ainsi marqué la fin de la suprématie libérale qui avait commencé vers le milieu du même siècle et a laissé la place à une période d'hégémonie conservatrice qui a duré jusqu'en 1930.

Les récits de voyage colombiens tout au long de ce XIX<sup>e</sup> siècle ont été le reflet des aléas du processus de construction nationale, et ont également participé au projet de réappropriation et contrôle du territoire et de réorganisation sociale. Le regard des voyageurs étrangers, comme nous le verrons par la suite, a aussi commencé à être intégré au vaste dispositif discursif et symbolique de constitution d'un imaginaire national.

## Chapitre 4

### Le regard étranger sur la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle : être raconté

La rupture avec l'Espagne a permis un flux de voyageurs étrangers beaucoup plus important qu'auparavant en terres américaines. Des visiteurs étrangers, notamment des grandes puissances de l'époque telles que la France ou l'Angleterre, vont parcourir et raconter le territoire colombien du XIX<sup>e</sup> siècle en l'occurrence, dévoilant les intérêts et enjeux des voyages. Parallèlement, les élites désireuses de s'auto-définir en tant qu'héritières légitimes de la civilisation vont tantôt s'accorder avec ce regard étranger, tantôt le rejeter, à l'image de ce qu'elles faisaient avec leurs propres expériences de voyage en Europe. Ainsi, ce regard étranger animera des débats sur son adéquation ou inadéquation à la réalité de la nation en construction, et commencera, avec les récits de voyage locaux notamment, à être considéré comme élément constitutif du patrimoine culturel de la nation.

#### 4.1 Le renouveau du regard

À l'époque de la domination espagnole, l'Amérique hispanique restait assez fermée pour les Européens, notamment pour les Anglais et les Français, considérés comme les rivaux les plus acharnés de l'Espagne. Les chroniques espagnoles des conquistadors, missionnaires, colonisateurs et quelques scientifiques étaient jusqu'alors les références les plus connues concernant l'Amérique, mais de vastes zones d'ombre sur le Nouveau Monde persistaient dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il faut signaler malgré tout, et même si l'Espagne essayait de préserver l'ordre colonial des influences étrangères et les richesses de ses territoires de la convoitise de ses adversaires, que ces puissances étrangères étaient présentes sur le territoire américain par d'autres voies, grâce par exemple au commerce illégal et à la circulation de textes portant le germe des idées qui pouvaient aller à l'encontre des intérêts de la couronne. En outre, et bien que l'Amérique ait été traversée en grande partie par des Espagnols et Portugais et que des colonies à l'intérieur des terres aient été fondées, il restait encore des zones qui avaient été peu - voire pas du tout - explorées par les Européens (Broc 1999). Les explorations de La Condamine ou notamment celle de Humboldt font, d'une part, figure d'exception témoignant de la présence autorisée par la couronne de scientifiques étrangers sur ses territoires ; d'autre part, elles inaugurent une nouvelle période d'exploration plus large

des espaces géographiques américains, ainsi que l'exhumation de leur passé historique, certainement intensifiée par l'avènement des mouvements d'indépendance (Broc 1999, IX)<sup>1</sup>. De cette façon, la chute de l'Empire espagnol, parallèlement aux développements des moyens de transport, ainsi que de l'imprimerie, ont permis une circulation de biens, personnes et idées beaucoup moins restreinte que par le passé, tout en favorisant les échanges entre les deux rives de l'Atlantique, alimentant ainsi les desseins expansionnistes des nouveaux centres de pouvoir. Le XVIII<sup>e</sup> avait connu l'émergence du paradigme scientifique en tant qu'outil d'appréhension et contrôle de la nature pour son incorporation dans un système économique mondial dominé par les nations qui incarnaient le progrès selon les paramètres occidentaux. La logique de la conquête militaire semblait dès lors dépassée ; il était désormais question d'asseoir le bien-fondé, voire la nécessité, de ces modèles économiques et culturels prônés par ces nations. Les voyages, scientifiques notamment mais pas exclusivement, avaient contribué à la consolidation de cet ordre mondial et, les portes de l'Amérique étant dorénavant ouvertes, ils allaient continuer à l'affirmer. Ainsi, plusieurs auteurs (Mörner 2000, Mora Pacheco 2015, González Echeverri 2017) identifient une première vague de voyageurs en Amérique latine dans ce XIX<sup>e</sup> siècle, dont le but était principalement d'établir des relations diplomatiques et commerciales<sup>2</sup>. À partir du milieu du siècle, la région a connu une deuxième vague de voyageurs, attirés par une relative consolidation économique et politique (malgré la situation agitée des nouvelles républiques) et donc par les possibilités de continuer à accroître les connaissances sur l'Amérique, de développer des réseaux commerciaux et différents types d'exploitations, mais aussi en réponse à la croissante demande européenne de récits de voyage<sup>3</sup>. Le Nouveau Monde se présentait non

---

<sup>1</sup> Les propos de Broc (1999) renvoient en effet aux cycles d'exploration du continent américain : l'élan initial de la conquête et la traversée relativement rapide du continent américain ; ensuite, le mouvement de colonisation vers l'intérieur, particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle ; puis, le mouvement de redécouverte au tournant du siècle, dont Humboldt a été à l'origine ; finalement, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouverture du continent après la chute de l'Empire espagnol et les explorations des Européens, avides de connaissances et à la recherche de matières premières et de nouveaux marchés. Concernant l'exhumation du passé américain, s'il est vrai que différents explorateurs occidentaux se sont intéressés à ce sujet, il ne faut pas pour autant oublier que les élites *criollas* s'étaient aussi emparées de ce passé en tant que leitmotiv pour se réclamer héritières de droit du sol américain.

<sup>2</sup> Lynch signale que, pendant ce premier moment, une attitude favorable à la pénétration étrangère en matière économique (en particulier de l'Angleterre) était soutenue par les dirigeants hispano-américains, par opposition à la méfiance et à l'hostilité de quelques nationalismes économiques qui se développeraient ultérieurement : « Mientras las nuevas naciones rechazaban el monopolio español, daban la bienvenida a los extranjeros que eran partidarios de la libre competencia y que aportaban el tan necesitado capital, los productos manufacturados y las especializaciones empresariales. América Latina era positivamente deferente hacia Gran Bretaña » (Lynch 1976, 375).

<sup>3</sup> Selon Angulo (2007), il semblerait que certains voyageurs soient venus en Amérique principalement dans l'intention de répondre à cette demande d'information sur des régions exotiques aux yeux des Européens,

seulement comme un vivier de matières premières et de possibilités d'expansion économique, mais aussi comme source d'images et histoires exotiques, confortant aussi bien la curiosité européenne sur ces contrées, que son rôle civilisateur auto-désigné.

Curiosité, besoin d'enquêter sur la situation politique des nouvelles républiques, d'avoir des renseignements de première main, d'établir des rapports commerciaux, d'investir dans d'éventuels projets productifs, d'explorer les richesses minières (dont ils connaissaient l'existence grâce, entre autres, à des récits de voyage), d'acquérir des matières premières et de placer des manufactures européennes comptent ainsi parmi les motivations des voyageurs européens en Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle, dont Français et Anglais représentaient un nombre considérable. Ces voyageurs incarneraient ce que Pratt appelle les « advance scouts for European capital » ou « the capitalist vanguard » (Pratt 1992, 146-148)<sup>4</sup>.

#### 4.1.1 Voyageurs étrangers dans la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle

Ainsi, même s'il est vrai que le flux de voyageurs étrangers au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a été plus important dans d'autres régions de l'Amérique hispanique<sup>5</sup>, la Colombie a elle aussi reçu un nombre significatif de visiteurs venus d'ailleurs. Certains d'entre eux n'ont laissé aucun témoignage de leur expérience : des militaires qui se sont incorporés à l'armée indépendantiste entre 1810 et 1820, ou par exemple ceux qui ont participé ultérieurement aux travaux du canal interocéanique au Panama (1881-1889) (Angulo 2007). D'autres, au contraire, nous ont légué des traces écrites et/ou iconographiques de leur passage par le pays qui, dans quelques cas, ont intégré avec le temps le patrimoine culturel de la nation. Dans *Bibliografía colombiana de viajes*, Giraldo Jaramillo (1957), assurément le précurseur de ce type d'études dans le pays<sup>6</sup>, dénombre environ cinq cents auteurs (toutes nationalités confondues et jusqu'à la date de publication de l'ouvrage)

---

répandue par des publications telles que *Le Magasin pittoresque* ou *Le Tour du Monde*, qui mêlaient le rapport scientifique au récit littéraire et journalistique.

<sup>4</sup> L'afflux de voyageurs scientifiques continuera tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, mais la présence en terres américaines du voyageur commercial, pragmatique et réaliste (Gasquet 2015, 32) se consolidera aussi.

<sup>5</sup> Sur la présence d'étrangers en Colombie au XIX<sup>e</sup> siècle, se référant à Franck Safford (1989) Angulo (2007) affirme : « No hubo 'colonias' de extranjeros importantes numéricamente en Colombia como en Argentina, Uruguay, Chile, Brasil, México o Venezuela, pero los pocos extranjeros jugaron un papel estratégico importante, económico, político y social. Asociados a la élite estuvieron al frente de empresas mineras, de la concesión de navegación a vapor por el Magdalena, en el origen de algunas de las primeras industrias ».

<sup>6</sup> En Colombie, l'intérêt pour le recensement des récits de voyage s'annonçait déjà dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'ouvrage d'Isidoro Laverde Amaya, *Apuntes sobre bibliografía colombiana* (Bogotá, 1882), où sont listés les titres de récits écrits par des voyageurs locaux. Il s'agit vraisemblablement de la première bibliographie colombienne de voyages (Giraldo Jaramillo 1957, 20).



ayant écrit des articles, lettres, rapports, récits intégraux, etc., sur la Colombie. Concernant l'époque de ces écrits, un calcul superficiel permet de dire qu'une trentaine porte sur les XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, environ cent cinquante sur le XIX<sup>e</sup> siècle et à peu près deux cent quatre-vingts sur le XX<sup>e</sup> siècle.

L'augmentation progressive du nombre de textes (souvent publiés - surtout pour les plus anciens - avec beaucoup de décalage par rapport à la date effective du voyage) met en relief l'évolution des moyens de locomotion, d'impression et publication, ainsi que les conjonctures historiques qui l'ont permise : chute de l'Empire espagnol, recherche d'ouverture des marchés de la part des puissances européennes, puis des États-Unis, etc. Par ailleurs, l'on pourrait également considérer que les rapports entre ces nations et ce qui allait devenir la Colombie avaient commencé à se tisser avant même la consolidation de sa vie républicaine. Les rivalités entre l'Espagne et l'Angleterre et la montée en puissance des idées libérales dans le pays expliquent, par exemple, pourquoi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des leaders colombiens insurgés ont été accueillis dans des territoires britanniques, ou encore, quelques années plus tard, pourquoi Antonio Nariño, précurseur de l'indépendance, s'est tourné vers les Britanniques à la recherche de soutien pour la cause séparatiste. En ce qui concerne la France, les idées des Lumières et de la Révolution française avaient circulé et éveillé l'intérêt de certains secteurs progressistes des élites locales. Les invasions napoléoniennes en Espagne avaient cependant semé la méfiance parmi ces mêmes élites à cause des prétentions impérialistes de la France<sup>7</sup>, ce qui n'a pas empêché l'affermissement des relations entre les deux pays tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (Pita Pico 2014).

Ce siècle s'est donc caractérisé par la reconfiguration des pouvoirs sur la scène internationale : le pouvoir colonial de l'Espagne allait s'affaiblir progressivement et les liens entre les nouvelles républiques américaines et les anciens ennemis de la métropole allaient se resserrer. La confiance en la civilisation occidentale, incarnée par l'Europe et désormais aussi par les États-Unis<sup>8</sup> comme porteuse de progrès a ainsi incité une présence accrue de voyageurs en Amérique, et donc en Colombie.

---

<sup>7</sup> L'élan impérialiste français peut être illustré avec l'épisode de l'exploration militaire française au Mexique (1861-1867), dont le but était de mettre en place dans ce pays un régime favorable aux intérêts français (cf. par exemple Bazant, dans Bethell 1990).

<sup>8</sup> Au sujet du développement des relations avec les États-Unis, pays qui a joué et joue encore un rôle décisif sur la vie de la nation, des rapprochements politiques ont été attestés à l'aube de la vie républicaine de la Colombie, mais « no fue sino hasta el 8 de marzo de 1822, después de superado el litigio de Florida con España, cuando el presidente James Monroe envió a la Cámara de Representantes de su país la verificación del reconocimiento de Colombia como República independiente » (Pita Pico 2014, 190).

Une panoplie de voyageurs de différents horizons et animés de buts divers a donc visité le pays : diplomates envoyés pour établir des relations avec la nouvelle république, commerçants à la recherche de nouveaux marchés, aventuriers enthousiastes, scientifiques prolongeant l'approche du siècle précédent et motivés par la curiosité et l'espoir de découvrir ces terres si longtemps maintenues sous le secret par la couronne espagnole, mais aussi, très souvent, avec des missions de reconnaissance pour sonder les possibilités d'exploitation de la part des puissances européennes. Ce sont donc des voyageurs français, anglais, allemands, et états-uniens qui ont laissé le plus de témoignages écrits sur leur passage dans le pays, au moins jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Giraldo Jaramillo 1957, 25). En l'occurrence, l'on décompte environ une cinquantaine de voyageurs français (Giraldo Jaramillo, 1957)<sup>9</sup>, ce qui fait des Français le plus grand groupe parmi les visiteurs étrangers, au moins à cette époque-là. Le baron de Pointis, corsaire qui a attaqué Carthagène des Indes en 1697 et qui a consigné son aventure dans la *Relation de l'expédition de Carthagène* (1698) ; de La Condamine dans sa *Relation abrégée...* (1745) ; ou encore Jean-Baptiste Leblond, médecin et naturaliste, considéré comme « le premier voyageur français en Colombie » ayant visité attentivement le pays (Giraldo Jaramillo 1957, 157)<sup>10</sup>, et qui en 1786 a présenté un mémoire sur Bogotá à l'Académie des sciences de Paris<sup>11</sup>, ont en quelque sorte inauguré la tradition de récits de voyages français sur la Colombie. Les expériences et récits de ces trois personnages pourraient aussi profiler l'évolution des raisons et enjeux qui motivaient le voyage et, au passage, les changements et continuités dans les récits. Dans un premier temps, il s'agissait de s'emparer de force des richesses des possessions espagnoles ; ensuite, suivant l'esprit des temps, la foi dans la science déterminait les buts du voyage ; puis, il était question d'approfondir les connaissances pour un contrôle positif de la nature et de ses gens, voués à contribuer à l'œuvre du progrès selon les paramètres d'Occident. Si la vision renouvelée de Humboldt sur l'Amérique avait engendré un intérêt d'ordre essentiellement scientifique (certes en vue de la mainmise de l'homme civilisé sur la nature américaine), l'ouverture du continent a alors produit une perspective utilitariste chez les voyageurs des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>9</sup> Dans un bilan bibliographique plus récent, Angulo (2007) corrobore ce chiffre, en ajoutant qu'il peut être augmenté si l'on considère les témoignages sur le Panama, appartenant à l'époque au territoire colombien.

<sup>10</sup> Giraldo Jaramillo affirme également que « los viajes de Leblond, anteriores en varios años a los del Barón de Humboldt, son el primer anuncio de un redescubrimiento de América en su naturaleza, en sus riquezas, en sus ciencias, en sus hombres » (Giraldo Jaramillo 1957, 192).

<sup>11</sup> À propos des voyages de Leblond en Amérique, voir *Les voyages de Jean-Baptiste Leblond, médecin naturaliste du roi, 1767-1802. Antilles, Amérique espagnole, Guyane*, de Monique Pouliquen (2001).

Les élites de la naissante république partageaient en bonne partie ces discours et, dans certains cas, ont même encouragé les visites ou encore d'éventuels projets d'établissement de colonies européennes (qui, en réalité, n'ont pas eu de suites solides, à la différence d'autres régions en Amérique), porteuses de civilisation et de progrès selon la conception de l'époque<sup>12</sup>. Ce désir de mainmise sur la nature du territoire est ainsi manifeste non seulement chez les Européens, mais également dans les cercles politiques et savants des élites colombiennes de l'époque. Dès les premières heures de la vie républicaine, et grâce aux voyages et échanges de la classe dirigeante, des savants européens sont engagés pour développer des projets scientifiques dans la jeune nation<sup>13</sup>. Ainsi, les Français Jean Baptiste Boussignault et François Désiré Roulin sont recrutés à Paris dans le cadre du projet de *la misión Zea*<sup>14</sup>, afin de mener des explorations géologiques et scientifiques et participer à la fondation d'une école du génie dans le pays. Boussignault, en l'occurrence, qui exprimait son désir de compléter les observations de Humboldt sur la Nouvelle-Grenade, est resté une décennie dans le pays (1822-1832), laissant derrière lui des études et observations qui dépassaient les considérations d'ordre scientifique, comme nous le verrons ultérieurement. L'intérêt scientifique, qui masquait cependant très souvent des enjeux d'autres natures, était certes l'une des raisons les plus fréquentes de la présence de voyageurs étrangers en Colombie. D'autres affichaient des buts nettement utilitaristes, conformément à ce premier élan d'exploration commerciale qui continuera à se développer tout au long du siècle. Des voyageurs anglais de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle tels que Charles Cochrane, John Potter Hamilton et John Steuart pourraient, en l'occurrence, représenter l'avant-garde du capital et l'idéalisation d'entreprises commerciales en tant qu'éléments de civilisation et progrès, en opposition à l'ancien ordre colonial (González Echeverri 2017)<sup>15</sup>. Le premier de ces trois voyageurs

---

<sup>12</sup> À ce sujet, Melo (2001) et Suárez Pinzón (2005) mettent en relief une double dimension soulevée par les voyages européens en Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle : un intérêt expansionniste et colonialiste chez certains, mais aussi l'expression d'un dessein utopiste de nouvelles sociétés égalitaires chez d'autres. Les vastes espaces américains et leur prodigieuse nature incitaient, en effet, la convoitise européenne pour son contrôle et exploitation sous couvert du progrès et de la mission civilisatrice ; mais, en même temps, les espoirs de refondation des sociétés européennes en plein processus d'industrialisation, dans cette nature américaine primitive, plus proche de l'homme et moins altérée par la civilisation.

<sup>13</sup> Broc affirme à ce sujet : « Manquant cruellement de cadres, les jeunes républiques ne cesseront, pendant tout le siècle, de recruter en Europe des ingénieurs, des médecins, des professeurs, des savants, des instructeurs militaires » (Broc 1999, XIII).

<sup>14</sup> Humboldt aurait recommandé à Francisco Antonio Zea d'embaucher Boussignault pour cette mission (Lucena 2006, 155).

<sup>15</sup> Cette auteure met également en relief le fait que les écrits de ces voyageurs ont été publiés dans leur pays d'origine peu de temps après la réalisation du voyage. L'idée de progrès trouvait donc dans les récits de voyage une démonstration de son bien-fondé aux yeux de ses propres adeptes.

arrive en Colombie en 1823, avec de multiples desseins : solliciter au gouvernement central l'exclusivité pour la pêche de perles dans l'Atlantique, réunir des renseignements utiles pour l'établissement du commerce vers l'extérieur, et connaître des lieux « exotiques ». Hamilton<sup>16</sup> arrive dans la même année en tant que premier agent diplomatique anglais dans le pays, sa mission ayant abouti avec la postérieure signature dans le parlement britannique du traité d'amitié et de commerce entre les deux nations. Finalement, le troisième de ces voyageurs anglosaxons, John Stuart, arrive aux alentours de 1836, motivé par la lecture des récits d'Hamilton, et dans l'espoir de développer un établissement commercial. Suivant cet intérêt et aussi celui d'exploration commerciale et d'exploitation de ressources, le Français Louis Striffler, dans les années 1840, a parcouru les vallées de deux fleuves sur la côte nord du pays, entreprise soutenue par des agents privés et la bourse de Paris, dans le dessein de trouver de l'or. Bien que le but principal de ce projet n'ait pas été atteint, deux ouvrages de l'explorateur français sur la région ont néanmoins été publiés en 1875 en Colombie avec le soutien des autorités locales, contribuant au développement des études géographiques de la région (Angulo 2007)<sup>17</sup>.

Ces quelques exemples illustrent le flux de voyageurs étrangers pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que leurs diverses motivations qui, dans beaucoup de cas, coïncidaient avec les desseins des élites locales. Il s'agissait, en effet, d'établir des relations scientifiques, diplomatiques et commerciales avec les anciens concourants de la couronne espagnole. Ces relations continueraient à se consolider pendant la deuxième moitié du siècle, encourageant ainsi l'arrivée d'autres voyageurs. De cette manière, les voyages scientifiques allaient se prolonger lors de cette période. Le Français Edouard André a parcouru la région méridionale de l'Amérique du Sud entre en 1875 et 1876, chargé d'une mission par le gouvernement de son pays. Même si l'exploration d'André n'a eu en réalité que le soutien nominal des autorités françaises<sup>18</sup>, son cas illustre l'intérêt de la France, aussi bien des instances étatiques que privées, pour les projets d'exploration

---

<sup>16</sup> Citons au passage quelques commentaires ultérieurs sur le récit d'Hamilton : « Se anticipa Hamilton al cuadro de costumbres que floreció entre nosotros a mediados del siglo y con sorpresa descubrimos la vida confortable, casi cortesana de la sociedad dirigente [...]. Su mirada generosa y benévola descubrió y fijó los aspectos más gratos, y en buena parte vigentes del carácter nacional. En sus amables rasgos nos seguimos viendo con sonriente simpatía » (Carvajal 1970, 49)

<sup>17</sup> À ce sujet, voir l'article de Lotero Botero (1992), *Franceses en el Sinú: un affaire olvidado*.

<sup>18</sup> « Afin d'assurer la réussite de ce projet, Edouard André cherche le soutien du Service des Missions pour donner à son voyage un caractère officiel. Etant donné l'imminence du départ du botaniste et le fait que cela n'entraîne aucune dépense pour son administration, le ministre signe le 3 novembre un arrêté chargeant André Edouard d'une mission gratuite en Amérique du Sud à l'effet de : 'recueillir des échantillons de plantes, de minéraux et des animaux de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et du Brésil, afin de contribuer à combler les lacunes présentées dans la science en ce qui concerne ces régions' » (Andrade 2009, 190).

scientifique pouvant concourir à son expansion et consolidation en tant que puissance hégémonique sur la scène internationale. En effet, le ministère de l'Instruction Publique a créé le Service des Missions Scientifiques et Littéraires en 1842, puis en 1874 une Commission des missions pour s'occuper de la croissante demande de financement pour les voyages d'exploration et d'étude aussi bien en France que dans le reste de la planète (Londoño Vega 2004, 21). Cette entité a parrainé, en revanche, le voyage d'exploration de l'Orénoque réalisé par Jules Crevaux en 1876. Son projet était de traverser d'un bout à l'autre le bassin de ce géant d'eau américain, projet jamais entrepris auparavant dans sa totalité, depuis les montagnes des Andes jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique. Sur son parcours, il fait d'intéressantes observations scientifiques et ethnographiques et réunit des objets de cultures indigènes qui allaient alimenter les collections du musée du Trocadéro (Andrade 2009, Angulo, 2007).

Outre les voyages et récits de recherche scientifique sur la nature, d'autres projets d'exploration d'une envergure beaucoup plus importante verront également le jour à cette époque-là. Les possibilités d'ouverture d'un canal interocéanique par le Panama, appartenant alors administrativement à la Colombie ont, par exemple, attiré l'intérêt de la France. Les textes d'Armand Reclus (frère d'Élisée Reclus) en témoignent. Ce dernier et Lucien Napoléon Bonaparte-Wyse ont en effet exploré l'isthme du Panama en vue de la construction du canal. L'isthme a été l'objet de luttes d'ordre géostratégique, en particulier dans la deuxième moitié de ce siècle. L'Angleterre et les États-Unis (dont des entrepreneurs avaient construit un chemin de fer pour traverser l'isthme vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) se sont aussi disputé l'influence sur ce passage entre le Pacifique et l'Atlantique, et les autorités et des entreprises privées françaises allaient également intervenir pour essayer de le contrôler. Ainsi, en 1879, le Congrès de Paris a adopté le projet du canal à niveau, sous l'impulsion du renommé Ferdinand de Lesseps, et grâce aux études exploratoires entreprises entre 1876 et 1878 par Bonaparte-Wyse (à qui le gouvernement colombien d'alors a octroyé la première concession pour la construction d'un canal) et Armand Reclus. Ce projet, qui a attiré de nombreux ressortissants français, a été à l'origine de vives controverses dans l'opinion publique de l'Hexagone et s'est finalement soldé par un échec. Une affaire de corruption et la mort de centaines d'ouvriers, dont quelques Français, à cause de maladies tropicales étaient entre autres à la base de ces remous et de cet insuccès. Cependant, les récits d'Armand Reclus, qui en plus d'être l'auteur des études exploratoires a été le premier directeur des travaux du canal interocéanique, resteront comme un témoignage soulevant les enjeux géopolitiques

d'alors.

Or, si les voyageurs anglais et français ont été les plus présents au cours de ce XIX<sup>e</sup> siècle, des voyageurs issus de l'ancien pouvoir en place ont également commencé à s'intéresser au pays. Le cas de l'Espagnol José María Gutiérrez de Alba s'avère assez remarquable. Cet intellectuel qui avait déjà acquis une certaine renommée dans son pays, plaidait pour que l'Espagne renoue ses relations avec les peuples américains. Le 20 septembre 1869, il présente au ministre d'État, Manuel Silvela, « una 'Memoria-Exposición' dirigida al gobierno español, en la cual llama la atención sobre la importancia de restablecer las relaciones entre España y América » (Sánchez, s. d.). Cette même année, il est nommé

agente confidencial y enviado del gobierno español, en "misión oficiosa y reservada" en la Nueva Granada. Aparte de indagar el estado de los inmigrantes españoles en la Nueva Granada y estudiar el comercio indirecto que se hacía entre aquel país y la Península por intermedio de Cuba y Puerto Rico, Gutiérrez debía investigar las causas por las cuales la Nueva Granada no había reanudado relaciones con España. (Sánchez s. d.)

Gutiérrez de Alba est resté plus d'une décennie en Colombie (1870-1884), et même s'il a entretenu des relations avec les cercles intellectuels et a eu quelques occasions d'aborder le sujet avec des responsables politiques, il n'a pas réussi à rétablir les rapports diplomatiques entre les deux pays<sup>19</sup>. Sa curiosité pour le monde américain l'a cependant poussé à entreprendre plusieurs excursions dans différentes régions du pays et à recueillir ses impressions dans un ouvrage à caractère *costumbrista* intitulé *Impresiones de un viaje a América*. Ce manuscrit

está compuesto por diez grandes volúmenes con un promedio de 400 páginas por tomo, ilustrados con 466 acuarelas, dibujos, fotografías y litografías. El texto es la memoria de viaje por Colombia en el siglo XIX más extensa que se conoce, y sus ilustraciones constituyen la colección pintoresca más voluminosa que hoy tenemos. (Sánchez s. d.)<sup>20</sup>

La Colombie a ainsi continué à recevoir des voyageurs étrangers pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des voyageurs qui feront office de champions du progrès scientifique et économique pour la plupart. Mais le voyage dans ces diverses déclinaisons et approches fournira également de la matière textuelle et graphique à l'Europe occidentale, la confortant dans sa foi en le progrès et dans sa mission autodésignée en tant

---

<sup>19</sup> La normalisation des relations s'est effectuée en 1881, avec la signature à Paris du *Tratado de Paz y Amistad* entre les deux pays.

<sup>20</sup> La transcription du manuscrit a été effectuée par Efraín Sánchez Cabra et publiée par le *Banco de la República* en 1995. Cette même institution consacre un site web à la production picturale et textuelle de ce voyageur : <https://www.banrepcultural.org/impresiones-de-un-viaje/>.

que phare de la civilisation mondiale.

#### 4.1.2 La popularisation des récits de voyage en France

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Europe, et la France en particulier<sup>21</sup>, s'est prise d'engouement pour les récits de voyage. Les voyages aux quatre coins du globe ont ainsi été publiés en format de livre, mais à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle allait se produire un changement d'approche dans le monde éditorial : les publications périodiques de large diffusion se sont emparées du genre pour le populariser<sup>22</sup>. Ces publications abritaient une multitude d'explorateurs de plus ou moins grande importance qui, dans certains cas, ont fait l'objet de plus de gloses dans les pays sur lesquels ils ont écrit que dans l'Hexagone. Certes, le destinataire de ces récits est, avant tout, un public européen pour lequel le voyageur apparaît comme un intermédiaire entre ce monde encore inconnu et exotique et le monde « civilisé ». Par effet de contraste avec les autres cultures, le voyageur contribue à la formation d'un espace symbolique d'appartenance locale, d'un *nous* en opposition aux *autres*, tout en réconfortant ou en remettant en cause les valeurs de sa propre culture. Or, force est de constater que ce jeu de miroirs a également contribué à la définition d'un sentiment de communauté chez les peuples observés, comme nous le verrons un peu plus loin. De cette façon, « pas moins de 157 titres français ont accueilli des récits de voyageurs francophones aux Amériques », répartis dans trois types de publications pour l'essentiel : celles émanant d'établissements scientifiques officiels qui organisaient et sponsorisaient les expéditions scientifiques ; les publications des sociétés savantes ; et les revues de grande diffusion (Huerta 2002, 76)<sup>23</sup>. L'essor de ces publications est révélateur notamment par deux aspects. D'une part, l'évolution du projet d'inventaire, qui mutait d'une énonciation à caractère essentiellement scientifique à une formulation implicite ou même explicite de contrôle et d'exploitation commerciale.

---

<sup>21</sup> Nous nous focaliserons sur des publications françaises, mais d'autres pays européens, en adéquation avec l'air du temps, ont également vu apparaître des récits de voyage sur les quatre points cardinaux. Citons en guise d'illustration, en ce qui concerne la Colombie, *Resa i Colombia are 1825 och 1826* (Voyage en Colombie en 1825 et 1826), de Carl August Gosselman, « un clásico de la literatura sueca de viajes » (Díaz Granados 1997, 23) ; ou encore, *Travels through the interior provinces of Columbia* d'Hamilton, en 1827, avec une version allemande la même année (Carvajal 1970).

<sup>22</sup> Merchán Sierra signale le passage de la publication de luxe à la publication populaire : « Les voyageurs écrivains de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont des auteurs de livres luxueux. Leur grande valeur se mesure à leur prix mais aussi à leur aspect extérieur. Habillés d'une reliure en cuir et décorés d'illustrations provenant de minutieuses gravures sur métal, les livres de voyage du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle sont destinés à un public de collectionneurs aisés. [...] À partir de 1860, les voyageurs vont préférer envoyer leurs manuscrits et croquis directement [aux revues], afin d'éditer plus rapidement leurs récits » (Merchán Sierra 2013, 35-36).

<sup>23</sup> Huerta (2002), basée sur Kirchheimer (1987) liste ces nombreuses publications selon ces catégories.

D'autre part, la validation discursive de ce projet non seulement dans les cercles gouvernementaux ou académiques, mais aussi vis-à-vis d'un public plus large qui, avide de récits exotiques, était voué à se rallier et à approuver le mouvement expansionniste européen<sup>24</sup>.

Ainsi, deux publications de grande diffusion ont eu un succès considérable : *La Revue des Deux Mondes* et *Le Tour du Monde* (annexe 7). Ces deux périodiques peuvent illustrer l'évolution éditoriale du genre et les enjeux qui y sont soulevés.

La première de ces revues, la plus influente de l'époque, conçue pour l'élite sociale et culturelle française mais également appréciée par les élites d'Amérique latine (Angulo 2007), a été officiellement créée en 1829 par Prosper Mauroy et Pierre de Ségur-Dupeyron, et éditée par François Buloz, qui en deviendra éditeur en chef à partir de 1831<sup>25</sup>. Elle proposait à ces lecteurs des récits de voyage dans un premier temps, puis elle a élargi les sujets proposant des « réflexions de fond » sur des affaires diplomatiques, politiques et économiques en France et à l'étranger (Huerta 2001, 81). Cette évolution éditoriale de la revue au XIX<sup>e</sup> siècle (qui n'exclut pas pour autant la continuité de récits à caractère plus littéraire) peut être constatée par les articles parus, bien que de manière discontinue, sur l'Amérique latine<sup>26</sup> : des articles sur des découvertes exotiques et des voyages dans une première étape, puis des articles d'opinion plus engagés par rapport aux relations entre la France et l'Europe d'un côté, et les nations latino-américaines en processus de consolidation de l'autre, suggérant, par exemple, la mise en place d'une tutelle française pour les préserver « du danger de la barbarie et de la menace d'une nouvelle conquête anglo-saxonne et protestante par l'Union américaine » (Huerta 2002, 83). Les enjeux de la politique internationale dans un nouvel ordre mondial sont ainsi mis en évidence par le biais de publications ayant trait aux récits de voyage.

*Le Tour du Monde, nouveau journal de voyages* pour sa part, créé en 1860 sous la direction d'Edouard Charton, a circulé jusqu'en 1914, année d'ouverture du canal de Panama. La fin de ce journal coïncide avec cet événement qui a permis une plus grande mobilité à travers la planète et, en quelque sorte, la dissolution du mystère que

---

<sup>24</sup> « Travel writing was therefore seminal to Western subjugation of the exotic through narrative as much as visual representational practices such as mapping or defining the extend and bounds of imperial ownership: text and language were integral to imperial meaning-making processes » (Martin et Pickford 2012, 12).

<sup>25</sup> Cette revue circule encore aujourd'hui : <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/>.

<sup>26</sup> Huerta (2002) signale que la plupart d'articles sur l'Amérique latine traitent du Brésil, de l'Argentine et du Mexique, les autres pays donnant lieu à très peu de textes. Cependant, deux des ouvrages sur la Colombie, examinés en détail en deuxième et troisième partie de cette étude, ont été originellement publiés dans cette revue. Il s'agit des récits d'Elysée Reclus, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe* (1859), et de Pierre d'Espagnat, *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade* (1900).



représentaient les voyages et l'obsession de connecter les deux océans. De même, cette époque marque le déclin de l'influence française sur le continent au profit de celle des États-Unis (Martínez Pinzón 2014). Il s'agit de l'une des premières entreprises de vulgarisation scientifique mélangeant fantaisie et érudition, avec une iconographie très riche. En effet, de célèbres graveurs et illustrateurs de l'époque tels que Gustave Doré, Grandsire et Riou s'inspiraient des récits pour proposer des représentations accompagnant les textes. En ce qui concerne l'Amérique latine, plus particulièrement la Colombie, terre exotique « como toda periferia, pintoresca por inofensiva, vitrina del color local por lo pobre » (Martínez Pinzón 2014), elle a aussi fait l'objet de récits de voyage : cinquante-deux fascicules au total, publiés dans cet hebdomadaire français, le premier de l'anglais Anthony Trollope, *Voyages aux Indes* (1860), le dernier du Français Joseph de Brettes, *Chez les Indiens du Nord*, (1898). Ces récits étaient accompagnés de nombreuses images de toutes sortes : us et coutumes, flore et faune, archéologie, paysages, cartes, entre autres. Les voyageurs ou leurs accompagnateurs faisaient des esquisses qui, une fois en Europe, étaient prises en charge par des professionnels de l'image, qui y ajoutaient leur touche personnelle, laissant transparaître parfois l'héritage visuel humboldtien, parfois une vision plus romantique et éclectique souvent exagérée (Navas 2013, 17). Ainsi par exemple, *Voyage à la Nouvelle-Grenade* de Charles Saffray (l'un des textes intégrant le corpus de cette étude), a été originellement publié dans cette revue entre 1872 et 1873<sup>27</sup>. Le récit du voyage d'Edouard André (évoqué auparavant), *l'Amérique équinoxiale (Colombie, Equateur, Pérou)* illustré par Riou, Barclay et Valette, y a été également publié entre 1877 et 1883<sup>28</sup>. Il en a été de même avec celui d'Armand Reclus, *Panama et Darién, voyages d'exploration*, publié entre 1876 et 1878 (puis en ouvrage intégral en 1881 par Hachette). Il vaut également la peine d'évoquer l'expédition de Crevaux par l'Orénoque, « véritable roman d'aventure », largement médiatisé par cette revue avant de paraître en texte intégral (*En Radeau sur L'Orénoque*, 1882) et qui a par ailleurs inspiré l'un des ouvrages de Jules Verne (*Le Superbe Orénoque*, 1898) (Andrade 2009, 203), et plus tard

---

<sup>27</sup> Les deux autres récits sur lesquels nous nous concentreront en deuxième et troisième partie, *Voyage dans la république de Colombia en 1823* de Gaspard-Théodore Mollien et *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud : la Nouvelle-Grenade, Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama* d'Auguste Le Moine, ont paru en format de texte intégral au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>28</sup> Il serait intéressant de noter ici que ce type de publications a également connu le succès en Espagne. Des récits de *Le Tour du Monde* sont traduits pour les alimenter ; c'est le cas du récit de Saffray, *Viaje a la Nueva Granada*, traduit pour la collection *El Mundo en la mano. Viaje pintoresco a las cinco partes del mundo por los más célebres viajeros* (Barcelone, 1875) ; ou, précisément, le récit d'André qui apparaît dans la collection *América Pintoresca* (Barcelone, 1884) sous le titre *El Viaje de Edouard André : La América Equinocial*.

l'une des aventures de Tintin d'Hergé (Angulo 2007).

La popularisation des récits de voyage répondait ainsi au goût pour l'exotisme de l'époque, tout en normalisant l'idée d'un ordre hégémonique international dominé par les nations civilisées, dont ces voyageurs faisaient partie<sup>29</sup>. Leurs regards empreints naturellement d'une haute dose de subjectivité suivant leurs vécus et intérêts, sont certes particulièrement tributaires de la confiance dans cet ordre établissant un arrangement objectif et objectivant de la réalité. Ils vont cependant offrir aussi une image kaléidoscopique des sociétés observées.

#### 4.2 Regard uniformisant, regard kaléidoscopique

Les voyageurs évoqués un peu plus haut nous amènent à constater que leurs motivations et intérêts étaient multiples : de l'entreprise géographique (A. Reclus) au voyage commercial (Cochrane, Steuart, Striffler), en passant par la mission scientifique (Boussignault, Rolin, André), ou encore par le voyage à caractère anthropologique et même de loisirs (Gutiérrez). Ainsi, les valeurs de leur culture d'origine, leurs professions et vécus, les missions qui éventuellement leur ont été commanditées, et ainsi de suite, vont assurément conditionner et diversifier leurs regards, dont la partialité est consubstantielle. L'on assiste donc tout à la fois à un chevauchement de regards et à la présence itérative de certains sujets et de la composante exotique qui permettront en fait leur recevabilité vis-à-vis du public de la culture d'origine. Les desseins utilitaristes dominants ainsi que les paradigmes scientifiques de l'époque ont été, en effet, très prégnants et ont marqué profondément les récits de cette période de leur empreinte objectivante<sup>30</sup>. Or, si la validité du point de vue strictement historique de ces témoignages peut être mise en question du fait de sa double nature enchevêtrant subjectivité et objectivité, ils dévoileraient pour le moins le discours faisant écho à ce grand projet d'inventaire déjà entamé au siècle précédent, qui encouragerait la prise en main d'une nature à exploiter de la part de l'homme civilisé ou de ses émules et, en conséquence, l'exclusion discursive, symbolique et effective des groupes subalternes en tant

---

<sup>29</sup> Saïd affirme à ce sujet que la machinerie culturelle (dont les récits de voyage faisaient partie) avait un effet aussi bien informatif qu'anesthésique (dans le sens de faire oublier ou simplement ignorer les aspects problématiques ou désagréables de ce qui se passait « out there ») sur les audiences européennes (Saïd 1994, 157).

<sup>30</sup> Melo signale le passage du voyage collectif des siècles précédents au voyage individuel de témoignage « objectif », notamment à partir du XIX<sup>e</sup> siècle : « El nuevo viajero emprende una empresa individual y con menos sobresaltos [...], el viajero pasa rápidamente, toma notas y hace sus croquis; usualmente acompañado de un nativo que lo guía y cuida. Es, o al menos se pretende, un simple testigo » (Melo 2001).

qu'éventuels agents actifs dans les processus de transformation. C'est pour cela que, tout naturellement, la grille de regard des voyageurs allait accentuer la différence entre le monde civilisé et le monde sauvage, ainsi que le nécessaire processus d'intégration de ce dernier aux réseaux globaux instaurés par les métropoles du Vieux Continent ; c'est pour cela qu'elle allait affirmer la supériorité de l'homme blanc sur les autres groupes ethniques (Melo 2001). Or, si cette grille du voyageur était d'ordinaire l'incarnation des intérêts expansionnistes, de l'avant-garde capitaliste<sup>31</sup> et des conceptions sociales de l'époque, il ne faudrait pas pour autant ignorer que, par exemple, elle dévoilait des réalités souvent oubliées ou mêmes masquées par les locaux, et annonçait un intérêt croissant pour les différences culturelles et les logiques et processus propres à chaque peuple, et ce, en dépit des préjugés et des jugements de valeur porteurs d'une arrogance généralisée chez les voyageurs. Même si l'on peut reconnaître des thèmes récurrents chez les voyageurs, il ne serait donc pas aisé de catégoriser les récits suivant une seule tendance, un seul aspect. Le regard du voyageur peut certainement se poser avec insistance sur des objets, réalités ou peuples déterminés, en fonction des intérêts, de la subjectivité du voyageur et des enjeux dominants à l'époque. Il n'en est pas moins vrai que ce regard, à l'image d'un kaléidoscope, peut offrir des visions très variées de l'ensemble observé. Le voyageur devient ainsi un informateur, certes subjectif, certes imprégné des structures culturelles de son temps, aussi bien des questions de premier ordre que des détails de la vie quotidienne qui, au bout du compte, sont le substrat de la collectivité qu'il observe.

#### 4.2.1 Discours itératif

De cette manière et dans le cas de la Colombie, les voyageurs qui visitaient l'intérieur du pays suivaient souvent le même itinéraire : arrivée sur la côte nord dans les villes de Carthagène des Indes<sup>32</sup>, puis Santa Marta ou Barranquilla ; voyage pénible pour

---

<sup>31</sup> Melo nuance en l'occurrence les thèses de Pratt (1992) qui désignent basiquement le voyageur comme porte-parole des processus impériaux et de consolidation du capitalisme, car les récits peuvent témoigner d'un entrecroisement d'intérêts et de points de vue dépassant les seuls desseins expansionnistes des puissances. De même, il relativise les intérêts impérialistes des Français sur l'Amérique : « Aunque este texto [de Pratt] es bastante agudo, la selección de ejemplos es muy selectiva y sus argumentos son bastante reductivos. La visión de los latinoamericanos como prontos imitadores de la civilización europea es quizás más frecuente en los viajeros ingleses, que están en el centro de su análisis, que la idea de que son un pueblo atrasado que debe sojuzgarse. Los franceses, por su parte, muestran lógicamente una mentalidad menos imperial » (Melo 2001).

<sup>32</sup> C'était l'un des ports les plus importants des Amériques pendant la période de domination espagnole, mais qui a perdu progressivement en importance avec le déclin du trafic d'esclaves, puis avec les luttes d'indépendance. Jusqu'aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, Carthagène était le point de départ obligatoire pour les voyageurs qui arrivaient par les Caraïbes, mais avec le blocage définitif du canal qui reliait la ville au fleuve Magdalena, voie naturelle d'entrée à l'intérieur du pays, les voyageurs privilégiaient

la plupart, surprenant pour quelques-uns en remontant le fleuve Magdalena jusqu'au port torride de Honda au centre du pays ; finalement, ascension par de boueux et déplorable chemins jusqu'aux hauteurs de la capitale Bogotá, perchée sur les Andes à 2 600 mètres. Les inconfortables *champanes*<sup>33</sup> pour remonter le Magdalena, la longue durée du voyage (la navigation à vapeur n'ayant débuté que vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) par le fleuve sur environ 1 000 kilomètres, ou encore le rebutant comportement des *bogas*<sup>34</sup> (annexe 8) sont, par exemple, quelques-uns des topos fréquents chez les voyageurs.

Le mauvais état des voies qu'il fallait parcourir à dos de mule (ou même parfois à dos d'homme dans certaines régions du pays), la géographie abrupte et l'isolement des régions, précisément par les difficultés liées aux transports et aux chemins, sera un autre point récurrent dans les récits de ces voyageurs étrangers visitant la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Or, le constat réitératif de l'infrastructure déplorable, ou l'inexistence même du réseau de communication<sup>36</sup> et l'urgence d'entreprendre des travaux pour les améliorer ou les créer serait, d'une part, indicateur du mouvement d'insertion dans les réseaux commerciaux mondiaux, porté par ces voyageurs avec des intérêts personnels ou institutionnels et dont le succès ou insuccès de leurs projets dépendait du développement, entre autres, des voies de communication. D'autre part, les souffrances endurées lors de ces trajets à cause des calamités liées aux déplacements participaient à l'héroïsation actantielle du voyageur<sup>37</sup>, vis-à-vis du public européen en particulier :

---

pour la plupart d'autres ports d'entrée comme Barranquilla ou Santa Marta.

<sup>33</sup> Restrepo Manrique (2013) reprend la description de cette embarcation selon Gómez Picón : « canoa de 15 varas de largo o más por 2 de ancho y un metro de profundidad [...]. La mitad hacia el centro se cubría en forma de arco aprovechando madera, a propósito que debía soportar un techo de palma [...] en la popa una especie de rústico anafre u hornilla constituía la cocina. En la parte entechada se colocaba la carga y los pasajeros que con frecuencia debían soportar las persistentes caricias del humo ».

<sup>34</sup> La relation entre voyageurs et *bogas* était très souvent conflictuelle. La dureté de leurs tâches semblait s'atténuer avec la consommation d'alcool ; c'est pour cela que les voyageurs prévoyaient toujours pour eux de l'*aguardiente*, sorte d'eau-de-vie à base de canne à sucre. Cela n'empêchait pourtant pas leurs fuites, une fois arrivés à un quelconque village sur les rives du fleuve pour partir s'enivrer. Certains ne revenaient jamais, ceux qui revenaient étaient punis, d'autres demandaient une augmentation de salaire (Restrepo Manrique 2013).

<sup>35</sup> La mention permanente des écrivains-voyageurs locaux à propos du besoin d'ouvrir des chemins pour assurer les flux régionaux de produits, de connecter l'intérieur du pays aux côtes pour développer le commerce international, et même de mettre en place des campagnes d'immigration de colons étrangers, témoignent de cet intérêt partagé par la plupart des visiteurs étrangers et une bonne partie des élites.

<sup>36</sup> Mora Pacheco (2015) s'oppose partiellement à cette vision généralisée de l'époque, décrivant les réseaux agricoles et commerciaux de la plaine de Bogotá. L'auteur soutient que même l'historiographie traditionnelle du pays a fait écho aux contradictions des voyageurs, aussi bien étrangers que colombiens. Les récits des voyageurs font, en effet, état de la mauvaise condition des voies de communication tout en abondant par exemple en descriptions de l'animation des marchés locaux, ce qui supposait l'existence des réseaux d'échange et de spécialisation productive régionale, et ce depuis la période coloniale.

<sup>37</sup> « Como en otros textos de viaje, la épica europea en el trópico es una celebración de la masculinidad blanca y, con pocas excepciones, un ignorar que esa 'geografía-obstáculo' es el paisaje cotidiano para los colombianos que los guían en sus exploraciones » (Martínez Pinzón 2014).

el viaje se valorizaba según los criterios del sufrimiento y sacrificios que un determinado recorrido imponía al viajero. Sufrimiento y sacrificio eran las determinaciones propias al héroe y los obstáculos debían estar a la altura de una proeza no solo física, sino fundamentalmente moral. (Gasquet 2015, 50)

Ce laborieux voyage faisait du voyageur européen non seulement un héros sur le plan physique puisque capable d'endurer toutes sortes de privations et inconforts ; mais aussi un apôtre du progrès qui, grâce à sa souffrance et son témoignage, faisait le constat du retard du pays et exhortait à prendre des mesures pour le faire sortir de ce stade primitif.

Le pragmatisme économique rythmait ainsi la rhétorique de ces voyageurs et les entraves au progrès étaient obsessivement mises en relief :

In their writing, the contemplative, estheticizing rhetoric of discover is often replaced by a goal-oriented rhetoric of conquest and achievement. In many accounts, the itinerary itself becomes the occasion for a narrative of success, in which travel is a triumph in its own right. What are conquered are destinations, not kingdoms; what are overcome are not military challenges but logistical ones. (Pratt 1992, 148)

En ce sens, l'on pourrait affirmer que l'itinéraire du voyage continue à développer la tâche d'inventaire de la riche nature de l'Amérique du Sud, tout en dénonçant le retard des peuples qui l'habitent : mauvaises voies de communication, manque de productivité, paresse des habitants et ainsi de suite, ce qui justifie par conséquent l'intervention de l'homme européen civilisé. Si les critiques concernant l'indolence des gens pour l'exploitation et le maintien des richesses naturelles visaient en général les couches sociales inférieures, elles s'adressaient parfois aux membres des couches supérieures, les accusant ainsi d'un manque de capacité pour gérer leurs territoires de manière productive<sup>38</sup> :

The failures of Spanish American economic life are diagnosed in this literature not simply as the refusal to work, but also more specifically as the failure to rationalize, specialize and maximize production. [...] [T]he creoles (i.e. Euroamericans), especially in the provincial interior, are criticized for failing to develop modern habits of consumption. Though enthusiasm was often expressed for the picturesqueness of provincial society, traveler after discomfited traveler complains of creole indifference to the virtues of comfort, efficiency, cleanliness, variety, and taste. (Pratt 1992, 151)

En d'autres termes, ce discours, qui s'inscrivait dans le courant de la réinvention de l'Amérique inauguré par Humboldt, visait à encoder ces paysages et sociétés encore hors des circuits du capitalisme pour souligner le besoin manifeste d'une exploitation

---

<sup>38</sup> González Echeverri affirme à ce sujet : « Así, frente a la imagen de incommensurables riquezas pero que sus poseedores naturales no sienten deseo de tomar, no puede haber otra denominación más que la de indolencia para los modos de vida de los neogranadinos; o frente al poco interés en las comodidades de la vida y el conformismo no hay otra percepción más que la de pereza y falta de espíritu de empresa » (González Echeverri 2017, 346).

rationalisée par l'entremise de l'homme civilisé. L'implantation des modèles productivistes européens a été largement partagée par les élites locales de tendance libérale en particulier. C'est pourquoi, en éludant cependant ces éventuelles critiques, elles se sont réapproprié ce discours de l'avant-garde capitaliste en le sélectionnant et en l'adaptant selon leurs buts et besoins (Pratt 1992, 155), dans leur quête de consolidation d'indépendance politique et économique<sup>39</sup>.

Quoi qu'il en soit, cette idée de nonchalance inhérente aux Américains face à une nature riche s'appliquait particulièrement au « bas peuple ». Les élites du pays, bien que parfois regardées de la sorte par les visiteurs étrangers, se sont emparées de ce droit de regard civilisateur sur les couches sociales inférieures. Dans tous les cas, et dans une sorte d'échelonnement descendant, ce sont les membres des groupes supérieurs qui gardaient le privilège d'observer, de raconter et d'évaluer les autres et leurs espaces. Ainsi, les abondantes richesses naturelles inexploitées du pays sont proportionnelles à la nonchalance de leurs habitants conformistes qui, suivant les jugements explicites ou implicites de l'observateur étranger, n'auraient ni le désir ni la capacité de développer des modes de vie productivistes selon l'idéal du progrès<sup>40</sup>.

Les annotations sur la vie politique du pays étaient un autre thème récurrent dans les récits, même chez les voyageurs qui ne s'y intéressaient pas spécialement. Les marges de la grille de regard s'élargissaient ainsi, par simple curiosité du voyageur ou suivant son intérêt attentif pour l'évolution politique du pays, en vue du développement de ses projets. Plusieurs voyageurs vont inclure des remarques au sujet politique soit au passage lors de la narration des péripéties de leurs itinéraires, soit au moyen d'importantes digressions produisant une rupture dans l'ordre chronologique du récit dans certains cas, ou à la fin de celui-ci. Il est vrai que leurs observations d'ordre politique concernaient très souvent les hauts personnages et les événements d'importance générale ; cependant, certains

---

<sup>39</sup> En l'occurrence, si le dispositif discursif de la *Comisión* remettait en cause l'autorité de l'ancienne métropole, peu soucieuse d'une vraie analyse scientifique du territoire et de ses richesses, au dire de certains savants *criollos*, il reconnaît en partie celle de l'émissaire impérial d'autres puissances européennes, tout en la nuancant et la relativisant. Un trait souvent partagé aussi bien par le voyageur impérial que par le national sera celui de la richesse naturelle du pays et la promesse d'un avenir de progrès, suivant le canon de développement dicté par l'Occident. Cependant, le voyageur local mettra sur le devant de la scène les problématiques et les approches qui l'intéressent en tant que possesseur et agent actif du territoire.

<sup>40</sup> Les remarques à ce sujet sont généralisées dans les récits de voyage. La profusion de la nature du pays contrastait avec la paresse et la pauvreté des habitants de certaines régions. Cette nature riche mais négligée attendait donc la main civilisatrice. Posada (1939), cité par Acevedo, met par exemple en relief ce fait dans le récit d'Edouard André lors de la descente par le Magdalena : « Como botánico, no deja de estudiar y clasificar las riquezas de su flora y pone muchas de ellas como ilustraciones de su relato. Hace una pintura de la pobreza y desamparo de las cabañas y de la opulencia de la naturaleza que las rodea, donde abundan los platanales, los árboles frutales, el café, la caña de azúcar » (Acevedo 1968, 67).

voyageurs observaient les opinions politiques du peuple<sup>41</sup>, les qualifiant avec plus ou moins de sévérité, à l'image de beaucoup de membres des élites locales. Le suédois Carl August Gosselman<sup>42</sup>, qui a voyagé dans le pays entre 1825 et 1826, remarquait la grandissante importance des Métis dans la politique nationale ; le botaniste nord-américain Isaac Holton, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, signalait l'intérêt exagéré, selon lui, des gens du commun concernant la politique.

#### 4.2.2 Discours hétéroclite

Précisément, ces gens du commun, leur place et fonction vis-à-vis de la minorité *criolla*, faisaient l'objet de prolixes commentaires de la part des voyageurs. Tous ou presque se servaient de la terminologie employée par les autorités espagnoles coloniales pour classer les différents groupes ethniques (Blancs, Indiens, Noirs, Métis...) dont l'imbrication selon les mélanges produisait une large ramification dénomminative. Or, ce procédé nominatif, naturel en soi selon les idées de l'époque, était en fait tributaire des idées racialistes :

Aceptar la terminología colonial en sí misma no sería objetable, porque esas eran las denominaciones que operaban en la práctica de la vida social. Pero al referirse a sus características psicológicas y a sus formas de comportamiento, éstas se explicaban por el carácter racial de los actores y no como los efectos de las relaciones sociales que existían entre unos y otros, sobre todo a las relaciones que los grupos del llamado 'pueblo bajo' tenía con el grupo de los blancos [...]. Consciente o inconscientemente tomaban las razas como entidades fijas que tenían sus características culturales y morales en sí mismas. (Jaramillo 2002, 19)

Toutefois, le regard du voyageur étranger<sup>43</sup>, bien que souscrivant totalement ou relativement au mode d'organisation sociale hérité de la période coloniale, mettait en lumière le déséquilibre de cette hiérarchisation qui pouvait aller de soi pour les locaux.

---

<sup>41</sup> En l'occurrence, Malcom Deas (1993) se base sur des récits des voyageurs en Colombie et au Venezuela au XIX<sup>e</sup> siècle pour montrer que les gens du peuple portaient, effectivement, un certain intérêt pour le devenir politique de la nation.

<sup>42</sup> « Comerciante y diplomático sueco. Comisionado por el Ministro de Relaciones Exteriores de su país para informarse del comercio y de la posibilidad de importación de productos en América del Sur » (Díaz Granados 1997, 23).

<sup>43</sup> Au sujet de la description des gens selon leur race par le biais d'images, Merchán Sierra signale quelques points de convergence : « En règle générale, c'est la tenue et le lieu d'habitat qui détermine l'origine que les voyageurs accordent aux habitants rencontrés. Ainsi, les personnes qu'ils rencontrent dans les zones rurales ou habitant dans des cases indigènes, sont considérées comme Indiennes, même si elles sont Métisses, par leurs parents. À l'inverse, la villageoise indigène est considérée Métisse, si elle porte des vêtements à l'occidentale. Les personnes noires, moins souvent représentées, sont rencontrées dans les ports des Caraïbes, le long des fleuves, dans la région colombienne du Choco ou dans les grandes villes en tant que domestiques. Leur dénomination raciale repose, là encore, sur la simple apparence physique » (Merchán Sierra 2013, 44). Ces propos renverraient également, dans une certaine mesure, à l'assignation de zones géographiques par groupes ethniques, selon la conception de Caldas.

Ainsi, dans leurs descriptions, il est fréquent de trouver une lecture dichotomique de la société selon les conditions de vie : d'un côté, les classes privilégiées, composées par une minorité de Blancs ou assimilés, les groupes métis consolidant leur ascension sociale tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle ; de l'autre côté, les classes défavorisées ou le « bas peuple », à savoir, indigènes, Noirs et les gens issus de divers mélanges des groupes ethniques (Jaramillo 2002). Par conséquent, bien que l'on assiste à une mobilité sociale surtout entre Blancs et Métis et que les catégories raciales commençaient à s'avérer désuètes et à disparaître du langage officiel, le conflit et l'inégalité entre groupes ethniques persistaient dans les pratiques quotidiennes (Deas 1993, Deavila et Guerrero 2011), et cela est mis en lumière par l'intermédiaire du regard du voyageur :

Los mestizos son la raza de la clase que sigue a los blancos. En muchos casos se les encuentra de alcaldes, administradores de correos e incluso de jueces políticos. Forman la suboficialidad del ejército y la mayoría de los rangos subalternos. A su estrato pertenecen pequeños comerciantes y ocupan los puestos de escribientes de la administración pública. No tienen el mismo prestigio que los criollos, lo cual no les excluye de alcanzar reputación y cierta cuota de poder. Siempre les queda la esperanza de seguir escalando. Por su actuación, se dice que forman el puente entre las capas altas y bajas de la población. Entre las clases postergadas se considera al mulato como el más noble y el indígena le mira con la certeza de saber que por las venas de quien tiene delante corre sangre europea. Se le encuentra en la industria mostrando una capacidad para el trabajo mayor que la de cualquier otro de distinta condición. (Deas 1993, 197 citant Gosselman)

Des passerelles d'ascension sociale commençaient certes à s'affirmer à l'époque, mais elles étaient frayées par les Métis en particulier<sup>44</sup> ; les autres groupes subalternes devaient se contenter d'aspirer un jour à l'amélioration de leur condition par les mélanges qui leur permettraient d'atteindre, au moins, les premières marches du pont qui reliait les couches dont ils faisaient partie aux couches dominantes.

Enfin, le regard du voyageur se portait aussi sur des aspects très divers qui allaient du développement éducatif du pays à l'ordre public, dévoilant sa nature hétéroclite. Les voyageurs mentionnent par exemple les efforts, bien qu'insuffisants, dans la création d'écoles primaires suivant la méthode lancastérienne anglaise, de collèges dans les provinces et même d'une université centrale par l'entremise d'une mission de conseil française, ou encore, dans la fondation d'écoles normales sous la direction d'une mission

---

<sup>44</sup> « Frente al mantenimiento del estatuto real (y a menudo también del legal) de la población indígena, son los mestizos, los mulatos libres, en general los legalmente postergados en las sociedades urbanas o en las rurales de trabajo libre los que aprovechan mejor la transformación revolucionaria: aun cuando los censos de la primera etapa independiente siguen registrando la división en castas, la disminución a veces vertiginosa de los registrados como de sangre mezclada nos muestra de qué modo se reordena en este aspecto la sociedad postrevolucionaria » (Halperin 2005, 140-141).



pédagogique allemande (Jaramillo 2002, 17). De la même manière, la sécurité avec laquelle l'on pouvait voyager dans le pays à cette époque, malgré l'état déplorable des voies de communication et les convulsions politiques, était soulignée par les voyageurs étrangers. Le voyageur apparaît ainsi comme informateur qui rassure les éventuels investisseurs.

Néanmoins, si le dessein d'intégration de terres et peuples décrits dans les réseaux du commerce mondiaux ressortait avec persistance dans les récits des voyageurs, d'autres sujets touchant à la vie quotidienne et sociale étaient également évoqués, tels que la prépondérance de la religion et l'influence de l'Église catholique dans la vie sociale. Prenons comme exemple le récit de Boussignault. Certes, les considérations scientifiques structurent son texte, mais des anecdotes picaresques et certaines mœurs des contrées visitées, dont la vie religieuse de petits villages et les relations entre curés et villageois (Caicedo 2016), viennent également le compléter<sup>45</sup>. Boussignault rapporte ainsi les cas de deux curés de discours antagonistes dans deux petits villages de zones reculées du pays qu'il a visités, l'un adhérant aux idées conservatrices et qui s'attaquait à des philosophes français dans ses homélies ; l'autre affichant sa sympathie pour les idées de la Révolution française au moyen de fresques peintes dans son habitation sur les événements les plus marquants de la période de la Terreur (Caicedo 2016). Les épisodes rapportés par Boussignault permettraient de relativiser la systématique association de membres de l'Église catholique aux courants conservateurs, même s'il peut s'agir de cas particuliers. D'autres voyageurs (Mollien, E. Reclus ou Holton, pour n'en citer que quelques-uns) ont également fait des observations sur les prêtres et le rôle prépondérant de l'Église et la religion dans cette Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces exemples visent donc simplement à attirer l'attention sur le fait que, malgré la présence de thèmes et enjeux marquants et récurrents dans les récits de voyage, ceux-ci ne pourraient être classés sous un seul critère. Un regard surplombant et impérialiste est bien présent, mais des regards variés, y compris des remarques sur des faits mineurs et la vie quotidienne des gens peuvent également surgir apportant ainsi des éléments pour l'étude de la « petite histoire ». D'autre part, le regard du voyageur dévoile les incohérences du projet des élites locales qui, dans leur quête d'imaginer une nation dont

---

<sup>45</sup> Le récit de Boussignault est assez particulier sur cet aspect : « Parecen narraciones orales, en las que el autor trata de divertir al oyente, de encontrar lo humorístico o lo picaresco. Boussignault no sigue en general las convenciones del género: no hay descripciones generales del carácter nacional neogranadino, de las características de los negros o los indios, de la pereza de los criollos. [...] [L]e atraen las minas, la ciencia y las mujeres » (Melo 2001).

elles se réclamaient les dirigeantes, faisaient abstraction de l'hétérogénéité des peuples, de leurs histoires particulières, de leurs spécificités culturelles et des relations conflictuelles au sein de cette unité administrative voulue. Les récits de ces visiteurs étrangers actualisent, volontairement ou involontairement, cette tension insoluble et manifeste entre ces pans majoritaires mais subordonnés de la société et les élites en tant que groupe minoritaire mais porteur auto-désigné d'une mission civilisatrice au moyen de laquelle s'articulaient des projets d'homogénéisation nationale<sup>46</sup>. De ce fait, ces regards portés sur le pays par les voyageurs étrangers, destinés en essence à s'articuler au grand récit européen du monde, vont faire l'objet d'un processus de transculturation : les élites *criollas* vont se les approprier en les filtrant et les adaptant à leurs projets de nation. Ces élites étaient les agents qui, de leur propre chef et grâce à leurs voyages et leurs réseaux à l'étranger, opéraient la transculturation des discours dominants dans le Vieux Continent, tout en les accommodant, voire en les rejetant s'ils représentaient une entrave ou un danger pour leurs visions de société. Il en serait de même avec le discours des voyageurs étrangers sur le pays, discours hétéroclite qui dévoilera les contradictions de la nation en construction en remettant parfois en question le rôle des *criollos*, tout en leur fournissant des éléments pour asseoir leur hégémonie au sein de cette société.

### 4.3 La conflictuelle appropriation du regard

De nouveaux éléments venaient donc s'ajouter aux discours, images et représentations occidentales sur l'Amérique, encore inconnue sur beaucoup d'aspects, grâce aux récits de voyageurs étrangers. En même temps et par effet d'altérité, le projet de consolidation d'une identité locale mené par les élites américaines trouvait un nouveau souffle. Si les publications consacrées aux voyages mélangeant images et récits se popularisaient en Europe, cette littérature suscitait aussi un certain intérêt en Amérique et en Colombie, en particulier parmi les cercles intellectuels des élites, ceux qui avaient accès au monde de l'écrit, qui avaient la faculté de faire circuler des textes, en somme, les meneurs des projets civilisateurs pour la nation. Ainsi, le regard des voyageurs étrangers offrait un très bon répertoire d'idées, jugements de valeurs, désirs, et attentes des élites. Certes, ce regard pouvait aussi s'en éloigner, mais il convergeait dans la

---

<sup>46</sup> Le regard étranger, éloigné des passions du débat politique, pouvait éventuellement relever les contradictions de ces projets, en l'occurrence, la mise en place des idéaux libéraux jusqu'aux années 1870 en négligeant le caractère culturel divers du pays (González Echeverri 2017). L'on pourrait en dire autant du projet conservateur qui a pris la relève.

recherche des élites de moderniser et de civiliser la nation, de laquelle elles seraient les agents actifs et le modèle. Il ne serait donc pas incohérent d'inclure progressivement ces récits de voyage en tant que textes concourant au projet national. En effet, ils feraient partie de l'ensemble textuel sous-jacent au projet de civilisation, modernisation et de récupération d'une certaine idée du caractère national définie par les élites, car ces « textes font partie du processus de construction nationale dans la mesure où ils participent à ce projet et l'expriment » (Calzadilla 2002, 191). C'est pour cela que, notamment vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des récits de voyage des étrangers sur la Colombie, souvent des extraits traduits<sup>47</sup>, rarement en texte intégral, étaient publiés par des revues et des imprimeries du pays<sup>48</sup> : *Cartas de un viajero (Bogotá, 1803)* signées par les initiales L. R, et parues dans le *Diario político de Santafé de Bogotá*, déjà en 1810 ; les récits de Louis Stiffler, parus à Carthagène : *El Alto Sinu, Cartagena, (1875)*, *El río César. Relación de un viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta en 1876 (1881)*, *El río San Jorge (1886)* ; les *Viajes de L. Wafer al istmo del Darién (cuatro meses entre los indios)*, parus à Bogotá en 1888 ; ou encore la traduction de l'*Informe del señor José de Brettes, explorador francés, jefe de la Comisión Geográfica Exploradora del Magdalena en su parte civilizada y en los territorios indígenas de Motilones, Arhuacos y Guajiros*, publié dans *Anales de Ingeniería (1893)*, même avant sa parution dans *Le Tour du Monde (1898)*. La publication de ces textes montre cet intérêt, peut-être mitigé mais toujours présent, pour les relations étrangères sur le pays. Ainsi, la récupération du regard autorisé de l'homme civilisé a conforté les élites dans leur rôle de meneurs du projet civilisationnel dans un mouvement d'appropriation de la façon de dire, de ce qu'on disait sur soi pour, en quelque sorte, présenter ce qu'on voulait dire de soi.

#### 4.3.1 Regard hiérarchique, regard concordant

Beaucoup de postulats de l'imaginaire européen étaient en effet partagés par les cercles intellectuels locaux qui se consacraient à cette appropriation du regard étranger. Or, si l'expérience européenne avait en quelque sorte installé un malaise chez

---

<sup>47</sup> Nous citons ici le cas de textes traduits, suivant les visées de cette recherche. Il faut noter cependant que des récits de voyage sur la Colombie écrits originellement en espagnol ont également circulé pendant ce XIX<sup>e</sup> siècle. Pour n'en citer que deux exemples, *La Revista literaria (Bogotá, 1892)* publie quelques fragments du récit de José Maria Gutiérrez de Alba (*Impresiones de viaje por Colombia*), parus préalablement dans une publication espagnole (1889). Vers la même époque, la *Colección de documentos inéditos sobre la geografía y la historia de Colombia recopilados por Antonio B. Cuervo*, offre aux lecteurs, entre autres récits, des explorations réalisées dans la période coloniale, par exemple, *Diario de una expedición reservada a cargo del Capitan de fragata Luis Arguedas, 1786* (Giraldo Jaramillo 1957).

<sup>48</sup> Tous ces données sont tirées de l'ouvrage de Giraldo Jaramillo (1957).

les élites *criollas* en raison de l'indifférence voire du mépris du regard de ceux auxquels elles s'assimilaient, elles en feraient de même à l'intérieur de la société dont elles se considéraient les maîtres légitimes, les seules capables d'instaurer des modèles de civilisation et de progrès. Les récits de voyage étrangers allaient ainsi s'articuler à cette vision *criolla* décrivant les autres en dehors des coordonnées du progrès comme des êtres inférieurs, et la nature qu'ils habitaient comme un espace à l'attente de la main civilisatrice et destiné à être transformé par elle<sup>49</sup>. En ce sens, l'indépendance de la nouvelle république était justifiée aussi bien aux yeux des voyageurs étrangers<sup>50</sup> que de la plupart des élites *criollas*, ce qui serait d'emblée naturel, vu les enjeux et intérêts des puissances d'alors sur la scène internationale, conjointement aux aspirations de consolidation de ces dernières. L'impératif de rentrer dans les paramètres et réseaux du nouvel ordre mondial s'imposait. Aussi, cet accord de visions se produisait au moment de qualifier les masses qui représentaient éventuellement un obstacle au développement, à l'insertion du pays dans la logique productiviste occidentale :

tanto las élites como los observadores extranjeros se quejaban de que los individuos de las clases más bajas no eran buenos trabajadores precisamente porque podían satisfacer sus necesidades básicas con esfuerzos mínimos. Esta queja no era tan común con respecto a los campesinos de las regiones altas, en las cuales los requisitos mínimos de vivienda y atuendo (comprendidas las ruanas de lana) eran más exigentes por los rigores del clima y los fríos vientos de los Andes. (Bushnell 2007, 126-127)<sup>51</sup>

Cette remarque est révélatrice par deux aspects notamment. Tout d'abord, l'assimilation des élites locales aux autres civilisés est évidente : ce sont elles qui ont le pouvoir de décrire l'autre *inférieur* et, fréquemment, en termes négatifs. Ensuite, la permanence du

---

<sup>49</sup> Melo affirme à ce sujet : « En América, la naturaleza descrita por el viajero es retomada muchas veces por los escritores locales, que al mismo tiempo que incorporan la mirada europea del progreso - la idea de una naturaleza que debe ser dominada y explotada - tratan de valorar su propia tierra para conformar la comunidad imaginada de la nación » (Melo 2001).

<sup>50</sup> « Todos los viajeros que llegaron al país una vez afirmada la independencia, la consideran justificada debido a la política exclusivista seguida por la monarquía española. Para referirse al régimen colonial se apoyan en documentos producidos por los criollos que lideraron el movimiento. Insisten en la exclusión de los nacionales de los altos cargos políticos y administrativos, en la prohibición de comerciar con países diferentes a España, en el atraso de las instituciones educativas y en el mantenimiento de una economía basada casi exclusivamente en la minería del oro » (Jaramillo 2002, 9).

<sup>51</sup> Calzadilla, en abordant les discours étrangers sur le Venezuela au XIX<sup>e</sup> siècle (qui différaient peu en réalité de ceux sur la Colombie), note comment pour beaucoup de voyageurs étrangers le peuple commun est un « type culturel dans lequel prédominent les attributs négatifs [...]. [S]eules les élites urbaines, cultivées et modernisatrices, trouvent grâce aux yeux des Européens ». Il nuance cependant ces propos en signalant « les sympathies qui se manifestent habituellement pour certaines manières d'être du peuple » et, en même temps, la « critique de l'hispanité des élites, de leurs manières hispaniques traditionnelles » (Calzadilla 2002, 188). Dans tous les cas, ces attitudes révéleraient l'empreinte discursive de la mission civilisatrice de l'Europe, et donc la justification d'interventions néocoloniales. Elles seraient également à la base d'une construction identitaire conflictuelle, particulièrement chez les élites *criollas* qui revendiquaient leur héritage européen.

statu quo, de la hiérarchie sociale dans laquelle la position de ces élites resterait inchangée, la situation des couches sociales les plus défavorisées n'ayant assurément pas évolué drastiquement depuis l'indépendance<sup>52</sup>. Ce sentiment d'appartenance à une classe différenciée du reste de la population définira dans une grande mesure l'idée de nation des élites, dont l'une des caractéristiques marquantes était l'idéologie de classe qui s'appuyait souvent sur des discours racialisés. En effet, comme le manifeste Anderson, les *criollos* « formaient une communauté nationale et une classe supérieure » ; et parallèlement à l'essor du nationalisme *criollo* à l'échelle continentale, l'on verra apparaître « un racisme créole envers les métis, les Noirs et les Indiens » (Anderson 1996, 69-71). Les travaux de Caldas avaient déjà annoncé la persistance de ce type de discours dans les cercles intellectuels et l'élite du pays, même si en pratique le métissage de la population était évident.

À travers les exemples proposés auparavant, nous avons vu comment aussi bien voyageurs étrangers que nationaux étaient porteurs d'un discours de hiérarchisation évolutive et sociale basé sur ces idées racialisées dominantes à l'époque. Ce discours ne faisait que justifier l'hégémonie d'une minorité, censée être la représentante du progrès et de la civilisation, sur une majorité qualifiée par ce même groupe minoritaire de barbare, ignorante ou incapable. Le désir de différenciation par rapport à ces masses est affiché sans ambages par les membres de l'élite. Les observations des voyageurs étrangers ayant visité la capitale pendant les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle soulignent, en l'occurrence, cette volonté de se différencier du reste de la population, notamment par le biais d'une assimilation à l'Europe civilisée :

Los extranjeros que visitaban a Bogotá observaban que los miembros de la élite se esforzaban por distanciarse de los otros ciudadanos. William Curtis, quien dirigió la misión comercial de Estados Unidos a Colombia en la década del ochenta, advirtió que, cuando se trataba con la clase alta, "es absolutamente necesario hablar francés para entenderse". Observó también que sus esfuerzos por diferenciarse se extendían incluso a las comidas —o al menos a las comidas que servían a los visitantes extranjeros—: "Las quebradas están llenas de peces, y las montañas de caza; sin embargo, la gente prefiere el tocino y el bacalao a los lujos naturales de su país". En opinión de Curtis, los miembros de la élite, para quienes los viajes a Europa y los estudios avanzados allí eran la norma, preferían a Francia por sobre otros países. Otro extranjero, el alemán Alfred Hettner, quien vivió de 1882 a 1884 en Colombia, coincidió en afirmar que si bien los habitantes más adinerados de Bogotá visitaban a Inglaterra o a Estados Unidos por razones comerciales, París era su destino

---

<sup>52</sup> Pratt souligne le caractère réactionnaire de secteurs des élites après les guerres d'indépendance cherchant à consolider leur statut au sein des nouvelles nations : « There were many relations of labor, property, and hierarchy that the liberators had no intention, or hope, of decolonizing ». Puis elle ajoute : « radical projects got nowhere [and] the independence wars and their aftermath for the most part reconfirmed white male dominance, catalysed Eurocapitalism penetration, and often intensified exploitation » (Pratt 1992, 188).

predilecto. (Henderson 2006, 27)

Si auparavant les *criollos* se victimisaient car ils faisaient l'objet de discrimination de la part des autorités espagnoles, leur tour était venu d'affermir leur position en tant que classe supérieure et différente du reste de la population. L'assimilation avec les nations civilisées, représentantes du nouvel ordre et du progrès, assurait en partie cette opération de démarcation des hiérarchies sociales.

#### 4.3.2 Regard amendé, regard critiqué

Les élites se sont donc assimilées au monde européen dont elles se sentaient les héritières. Ces relations ont été cependant façonnées par une tension constante d'attraction et de rejet, par la foi en l'appartenance au monde civilisé mais aussi, à force de constat du décalage entre les réalités de l'Ancien Monde et du Nouveau Monde et parfois de l'indifférence et du mépris, par la méfiance envers les courants censés apporter le progrès dans les nouvelles républiques. Leur présence effective dans le pays faisait donc l'objet des plus diverses réactions : méfiance, indifférence, mais aussi étonnement, curiosité, sympathie et même parfois des hommages de courtoisie des notables et autorités administratives et religieuses des localités où ils se rendaient (Pita Pico 2014, 197).

Quoi qu'il en soit, les élites locales ont entretenu tout au long du siècle des contacts directs ou indirects avec ces étrangers voyageurs, et se sont intéressées à leurs récits sur le pays. Au bout du compte, grâce aux convergences et malgré les divergences, le regard des civilisés, leur grille de lecture sur le territoire, son peuple et son devenir, restait une voix autorisée soit pour l'adopter et se l'approprier, soit pour combattre les préjugés et préjudices qu'elle pouvait éventuellement porter aux projets de construction nationale menés par les élites. De cette façon, les particuliers et l'État lui-même, suivant les gouvernements au pouvoir, favorisaient l'importation, production, circulation et traduction de certains textes car, finalement, ce qui était en jeu c'était la gestion du discours des nations en formation (Aguirre 2004, 263). C'est pour cela que certains membres de l'élite politique et intellectuelle du pays se sont adonnés à puiser des éléments visant à consolider une identité nationale dans le regard étranger sur le pays, sa nature et ses habitants. Il fallait cependant procéder, dans beaucoup de cas, à un transfert s'accommodant aux projets de définition identitaire voulus par ces groupes dirigeants, soit au moyen de l'appareil paratextuel et métatextuel pour assurer une présence « convenable » de ces textes dans leur nouveau contexte, soit par des procédures directes

sur les textes visant également leur « correcte » insertion dans la société d'accueil. En effet, la vision de l'autre civilisé sur les jeunes peuples pouvait bien s'ajuster, souvent avec quelques adaptations et filtres nécessaires, à celle prônée par ces groupes ; ou bien, elle pouvait aussi être réfutée ou mise en question puisque, finalement, il s'agissait de l'image du pays, dont ces groupes avaient pris les commandes.

Plusieurs sont les exemples de ce va-et-vient entre sympathie et rejet, de cette transculturation du regard étranger dans la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle. Déjà à l'aube du mouvement d'indépendance, les élites néo-grenadiennes se montraient sensibles vis-à-vis de l'image du pays véhiculée par le regard étranger. Le récit du médecin Jean-Baptiste Leblond, qui en 1786 avait visité la capitale, est repris pour faire l'objet de contestations dans une série d'articles parus en 1809 dans le *Semanario del Nuevo Reyno de Granada*, sous le titre de *Memoria descriptiva del país de Santafé de Bogotá, en que se impugnan varios errores de la que escribió Leblond sobre el mismo objeto leída en la Academia Real de las Ciencias; por Don José María Salazar, Abogado de esta ciudad. Noticia Patriótica*. Salazar contredit donc les affirmations de Leblond concernant les conditions climatologiques et la situation des habitants de la région (Giraldo Jaramillo 1954, 192). La publication (1824-1825) du récit de Gaspard Théodore Mollien, *Voyage dans la république de Colombia en 1823*<sup>53</sup>, et le regard critique qu'il portait sur la vie politique et économique de la république naissante, ainsi que ces hautes personnalités (Bolívar en particulier), a produit également des remous chez les élites éclairées qui avaient accès aux extraits de l'ouvrage publiés dans la *Revue Encyclopédique de France* en novembre 1825. Le journal *La Gaceta de Colombia*, reprend ces extraits en 1826

dans le but de réfuter certaines affirmations de Mollien, parmi lesquelles le rôle bénéfique de la Couronne Espagnole pendant l'époque coloniale, le rôle militaire de Simón Bolívar durant le processus indépendantiste, et l'échec institutionnel du modèle républicain dans les naissantes Républiques Sud américaines [sic]. (Andrade 2009, 74)

Les notes critiques qui accompagnaient l'article sont vraisemblablement dues à Francisco de Paula Santander, héros de l'indépendance. En fait, Bolívar lui-même avait déjà fait

---

<sup>53</sup> Nous mentionnons brièvement cet épisode pour illustrer l'intérêt que, dès les premières heures de la République, les élites portaient au regard des voyageurs représentant les nations « civilisées » (par ailleurs, à la fin du siècle, quelques passages de l'œuvre de Mollien seront publiés par une revue de la capitale). Faisant partie de l'un des cinq textes du corpus de cette étude, nous en proposerons une analyse plus poussée en deuxième et troisième parties. Il en est de même pour deux récits en particulier, l'un traduit intégralement, l'autre traduit partiellement, parus en Colombie au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit, d'une part, du récit d'Elysée Reclus, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe* (1859), traduit dans sa totalité pour la première fois à l'espagnol en Colombie en 1869 ; d'autre part, de celui d'Auguste Le Moyne, *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud* (1880), dont des fragments traduits ont été publiés par plusieurs revues colombiennes des deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle (Giraldo Jaramillo 1957, 158).

référence au texte de Mollien dans une lettre datant de 1825 en lui reprochant ses critiques par rapport à son éducation peu solide, selon le voyageur français, ses idées monarchistes et eurocentristes. Cet épisode démontrerait « la temprana preocupación de los dirigentes criollos por la forma como los europeos miran al país » (Melo 2001). En effet, cette préoccupation concernant l'image du pays à l'égard des nations « civilisées » se maintiendra tout au long du siècle.

Si quelques récits de voyage étrangers faisaient l'objet de processus de transferts via des traductions partielles pour la plupart, mettant en évidence des enjeux identitaires très prégnants, des auteurs locaux s'attaquaient parfois aussi à la figure même du voyageur étranger. José María Samper assurait en 1861 que la plupart des voyageurs visitaient seulement les côtes, et ce rapidement, ne côtoyant que « las clases inferiores de la sociedad » et ne propageant en Europe que des erreurs, des imprécisions, des exagérations ou des extravagances qui faisaient rire les lecteurs colombiens (Pita Pico 2015, 189-190 citant Samper). Le rapport ambivalent des *criollos* avec les nations civilisées qu'ils vénéraient tellement est patente dans les propos de Samper : les voyageurs et leurs représentants portaient un regard très superficiel sur le pays, mais pire encore, ils les amalgamaient aux « clases inferiores ». Ces déclarations de Samper se rapportent également aux satires, parues vers la même époque, de Felipe Pérez au sujet des voyageurs étrangers en Colombie. Pérez, l'un des principaux écrivains romantiques d'alors dans le pays, géographe et voyageur engagé aux idées libérales, écrit un texte pour *El Mosaico*<sup>54</sup> se moquant de la mercantilisation de la littérature de voyages, de la prolifération de voyageurs et des images d'us locaux qu'ils vendaient aux publications consacrées aux voyages (Martínez Pinzón 2014). Le texte intitulé *Los viajeros en Colombia y Sur América* est une ingénieuse critique pleine de sarcasme mettant en scène notamment un commerçant français<sup>55</sup> fictif, M. Gervasio, chauviniste, cupide et implacable dans les affaires qui décide de devenir voyageur. Quelques extraits de l'article de Pérez parlent d'eux-mêmes :

Tan luego como monsieur Gervasio se puso en algunos cuantos reales, resolvió dejar el triste oficio de *cabotajero* terrestre, y emprendió otro más digno de un súbdito del emperador, que aunque más tardío, era más lucrativo. Queremos decir que se metió a viajero. [...] Todo el mundo sabe qué y cuánto quiere decir esta palabra en esta

---

<sup>54</sup> Le texte en question apparaît d'abord dans cette publication périodique, et est ensuite publié dans *Museo de cuadros de costumbres II* (Bogotá, 1866), d'où l'on a extrait les citations qui vont être proposées par la suite (texte disponible sur <https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/pl7054coll10/id/2517/rec/1>).

<sup>55</sup> Dans l'article en question, Pérez consacre également quelques lignes moqueuses à un voyageur anglais, fictif lui aussi, Sir Tomas, dont la « gloria estaba reducida a haber subido o bajado entrado o salido, ido o venido, hecho o no hecho; pero siempre por orgullo nacional. ¡Era un buen inglés! » (Pérez 1866, 65).



nuestra desgraciada América. Un viajero es un caballero de industria de los muchos que hemos visto por acá, que empiezan por hacerse lado con el gobierno y con los que pasan aquí por amigos de las ciencias naturales. Las gangas llueven sobre ellos desde el primer momento... con el gobierno se celebran contratos, y a los aficionados se les explota con los petardos. (Pérez 1866, 61-62)

Pérez continue ses critiques qui, toujours sur un ton burlesque, n'épargnent pas même les fonctionnaires locaux qui tombent dans le piège de l'imposteur :

Ya es de suponerse cuál sería la solicitud con que los señores gobernadores, y en su falta los alcaldes, saldrían al encuentro del eminente viajero francés, siempre y cuando que desde Humboldt y La Condamine ¡el pobre suelo de las Américas no se había visto hollado por pies tan egregios! (Pérez 1866, 63)

Les remarques généralisantes et stéréotypées du voyageur, qui avait désormais décidé de s'appeler M. Molineaux<sup>56</sup>, nom sonore et facile à prononcer par les locaux, font également l'objet des moqueries de Pérez :

Un día al atravesar nuestro viajero una calle cualquiera [...] vio a un hombre de la sierra que llevaba poncho azul y polainas verdes. Al punto trazó Molineaux en su memorándum: "Los habitantes de las tierras altas [...] visten todos de verde y azul." [...] Finalmente, habiendo bajado el Magdalena y observado que, a causa del calor de sus valles y de la vida de semipeques que llevan los bogas, allí, estaban casi desnudos o desnudos por entero, borrageó: "Dos terceras partes de la población de Nueva Granada, en la América del Sur, andan desnudas". (Pérez 1866, 63-64)

De la même manière, les communautés intellectuelles européennes qui accueillent et se faisaient l'écho des absurdités rapportées par le voyageur français sont ciblées par l'écrivain colombien : « Meses después supimos por los periódicos de ultramar que la obra de monsieur Molineaux, después de causar una gran revolución en los círculos literarios de Europa, había sido adoptada por la Sociedad de la Historia » (Pérez 1866, 64).

Les critiques de Samper et de Pérez à propos de la vision fragmentaire et fantaisiste des voyageurs étrangers sur le pays (en opposition à celle fournie par le voyageur local, appartenant à une élite savante qui décrirait le territoire d'une manière scientifique et véridique) pourraient se rapporter à la prise de conscience progressive des élites vis-à-vis des Européens (des voyageurs en l'occurrence) et leur méconnaissance et préjugés concernant la jeune nation mais, surtout, à leur propre égard. En effet, elles avaient la conviction intime d'être les égales des classes supérieures des peuples civilisés, et donc, les agents aptes pour diriger la nouvelle nation et mettre en place les postulats du progrès à leur propre manière. C'étaient donc les voyageurs et les agents locaux des élites

---

<sup>56</sup> Serait-ce une prolongation des critiques à Mollien, vu la similitude de ces deux noms ?

qui avaient la prérogative de raconter le pays et de discerner la justesse de ce qui en était dit par les voyageurs venus d'ailleurs. Le regard souvent critique de ces derniers sur le pays ne faisait qu'accentuer la déception des *criollos* lors de leurs voyages en Europe d'où ils puisaient des modèles et contre-modèles devenant vecteurs de transferts culturels de toutes sortes. Mais l'échec d'une assimilation complète avec ce monde civilisé dont ils se sentaient les héritiers est également à l'origine de cette réaction. Ripostes, critiques burlesques dans des journaux mais aussi des traductions apparaissent comme stratégies pour remédier à ces images « faussées » du pays véhiculées par les voyageurs étrangers à travers leurs récits.

#### 4.3.3 Regard scientifique, regard adapté

Les discours scientifiques produits par les voyageurs européens sur l'Amérique, à l'image de ceux de Humboldt, ont ainsi continué à intéresser ces secteurs, soucieux de prendre appui sur l'autorité européenne dans leur dessein de jeter des bases effectives pour le contrôle et la définition du territoire. Un exemple nous est fourni par la traduction intitulée *Viajes científicos por los Andes ecuatoriales o colección de memorias sobre física, química e historia natural de la Nueva Granada, Ecuador y Venezuela*<sup>57</sup>, recueil de textes du naturaliste français J. M. Boussingault et du médecin D. Roulin qui ont participé à la mission Zea, comme nous l'avons mentionné auparavant. Cette traduction, réalisée par le général Joaquín Acosta, a été publiée à Paris<sup>58</sup> en 1849 (annexe 9). Acosta, historien, géologue et ingénieur militaire, a écrit des récits de voyage à caractère scientifique sur le pays, mais aussi ses impressions sur ses séjours et voyages en Europe. Son intense activité scientifique et ses réseaux internationaux lui ont permis de tisser des

---

<sup>57</sup> Il s'agit ici d'une traduction avant la lettre, car Boussingault a vraisemblablement rédigé ses *Mémoires* à la fin de sa vie, et ils n'ont été publiés qu'en 1892. Giraldo Jaramillo décrit ces *Mémoires* comme « una de las obras más apasionantes y más discutidas sobre la vida colombiana, sus personajes y costumbres de los primeros años de la república [...]. [Boussingault], con gracia y a veces con crudeza describe sus experiencias e impresiones. [...] Ha sido elogiada, contradicha, y considerada por algunos como excesivamente realista y hasta grosera en algunas partes » (Giraldo Jaramillo 1957, 94-95). Andrade affirme, en effet, que ces « mémoires ont été contestés en Colombie et au Venezuela, car Boussingault, loin de glorifier les personnages illustres de l'époque, y juge sans complaisance les actes, les comportements et la vie des amis, des ennemis, et des maîtresses du libérateur Bolívar » (Andrade 2009, 67). Cependant, l'intérêt de la traduction de l'ouvrage du savant français porterait particulièrement sur le dessein de souligner sa valeur scientifique et son éventuelle application à l'exploitation de ressources à laquelle il pourrait contribuer.

<sup>58</sup> L'industrie de l'édition en Colombie se développait progressivement ; c'est pourquoi l'Europe restait le centre de diffusion éditoriale des nouvelles nations hispano-américaines (nous y reviendrons dans le prochain chapitre). Un autre exemple, précédant même le cas de la traduction d'Acosta, nous est fourni par la traduction fragmentaire par Pedro de Mendibil du récit d'Hamilton, *Viajes en el interior de Colombia por el Coronel J.P Hamilton*, parue à Londres en 1829 dans *Miscelanea Hispanoamericana de ciencias, literatura y artes*, tome IV, pages, 249-264 (Giraldo Jaramillo 1957, 142).

liens et de maintenir une communication constante avec des milieux scientifiques du Vieux Continent. La traduction du récit de Boussignault par Acosta s'inscrivait précisément dans le désir de doter la nouvelle République de référents historiques et scientifiques<sup>59</sup>. En même temps, elle dévoile les enjeux qui, à cette époque en particulier, pouvaient comporter un processus de transfert de ce type de textes. Dans la note préliminaire, Acosta rend compte d'emblée de ses buts et de ses stratégies pour les mener à bien :

Carecemos [...] de los conocimientos que aquellas memorias encierran, y son muy pocos los Granadinos, Venezolanos y Ecuatorianos que han tenido ocasión de leerlas, á pesar de versarse sobre materias del mayor interés para el desarrollo de los recursos de nuestra patria común y para la difusión de las ciencias en ella. [...] [M]e propuse para llenar este vacío traducir al castellano estas memorias, reuniéndolas en un solo tomo y añadiendo las notas que me parecieron conducentes. [...] Afortunadamente se halló en París un Editor que, confiando en el gusto por las ciencias que ha comenzado á propagarse en los pueblos de la antigua Colombia, quiso emprender por su cuenta esta publicación, y aceptó el don de este manuscrito. Me atrevo á esperar que sus esperanzas no serán engañadas, y lo deseo ardientemente á fin de que se haga patente en Europa que no solo los cuentos, novelas y otros escritos frívolos son de consumo en la América del Sur. De esta manera nos suministrarán alimentos intelectuales algo más sustanciosos (Boussignault 1849, I-II)<sup>60</sup>.

Les motivations de ce transfert sont donc multiples : promouvoir la connaissance scientifique du pays au lieu d'encourager des lectures stériles, attirer l'attention sur les possibilités d'exploitation des ressources du pays et faire de la promotion nationale en Europe. En effet, et concernant ce dernier point en particulier, mis à part ces remarques préliminaires, Acosta corrige dans sa traduction les « inexactitudes » de l'auteur, ajoute des éclaircissements scientifiques et des renseignements historiques, notamment par le biais des annotations<sup>61</sup>.

Annotations, ajouts et omissions (souvent annoncés d'emblée dans les introductions aux ouvrages traduits) sont en effet assez fréquents dans les traductions de

---

<sup>59</sup> Il a voyagé deux fois en Europe. Son deuxième voyage en Europe (1845), séjour pendant lequel il a traduit les textes de Boussignault, « tuvo una finalidad precisa: consultar el Archivo de Indias en España y publicar en París, en 1848, el *Compendio histórico del descubrimiento y colonización de la Nueva Granada en el siglo decimosexto*. Sobre ello, Bernardo Tovar anota: Acosta se fija como propósito central historiador la época colonial. Este objetivo se relaciona con las nuevas circunstancias surgidas a partir de la independencia. Acosta escribe en un momento en que se desarrollan los debates sobre la organización y destino de la naciente República » (Banco de la República 2022).

<sup>60</sup> Texte disponible sur <http://cdigital.dgb.uanl.mx/la/1080022430/1080022430.PDF>.

<sup>61</sup> En outre, Aguirre (2004, 241) suggère que les procédés traductifs d'Acosta pourraient révéler une sorte de dissension vis-à-vis des autorités espagnoles dans le domaine même de la langue, dans un mouvement de réaffirmation identitaire. Elle rapporte les propos d'une note en bas de page dans laquelle Acosta affirme que « en la traducción del idioma de las ciencias se lucha con dificultades nacidas de la escasez de términos técnicos adoptados por la academia española, y que es preciso nacionalizar por autoridad privada » (Boussignault 1849, 206). Les réalités américaines ne sont donc plus du ressort de la métropole, il appartient désormais aux Américains eux-mêmes de les nommer.

cette époque en Colombie. Il s'agissait de modeler et d'ajuster l'original suivant des objectifs et intérêts définis par les agents impliqués dans le processus de transfert : récupération du patrimoine écrit et scientifique, adoption de modèles éducatifs et politiques, et ainsi de suite.

Si Acosta par le biais de sa traduction, et par initiative propre, visait à réaffirmer son adhésion au courant libérale qui exaltait les sciences comme chemin de progrès et à montrer à la civilisation européenne l'intérêt de la patrie envers celles-ci, d'autres initiatives d'ordre institutionnel également ont eu lieu. C'est le cas du rapport d'Edouard André, et dans un projet de majeure portée, celui de la traduction d'une partie de l'ouvrage géographique d'Elisée Reclus, ayant visité le pays auparavant. Dès son arrivée à la capitale, E. André s'est entretenu avec le président colombien d'alors, Santiago Pérez qui, selon le Français, portait un grand intérêt aux explorations scientifiques. Dans sa jeunesse Pérez a été, en effet, le secrétaire et auteur des *Apuntes* de la *Comisión Corográfica*. En conséquence, il lui a directement offert son soutien pour qu'il puisse mener à bien son projet et étudier l'histoire naturelle des régions encore peu connues dans le pays. Puis, lorsque André est retourné à Bogotá, le chef de l'État lui a demandé un rapport de son voyage pour l'inclure dans le *Diario oficial* (1876) (Acevedo 1968)<sup>62</sup>. En ce qui concerne la traduction de l'ouvrage de Reclus, réalisée dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'agit de la partie correspondant à la Colombie dans la *Nouvelle géographie universelle* (López 2018). Dans ce cas, il s'agissait en quelque sorte d'une validation scientifique d'un savant européen sur la patrie, raison pour laquelle le transfert culturel par l'intermédiaire de la traduction s'imposait. La traduction dont il est question, réalisée par le géographe colombien F. J. Vergara y Velasco<sup>63</sup> et parrainée par le gouvernement conservateur d'alors, avait un but bien spécifique. À l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago en 1893, il s'agissait de faire connaître le pays à l'étranger, de présenter un pays dont l'identité était définie par ses richesses et le caractère travailleur de ses habitants. Pour ce faire, le traducteur a mis en œuvre un vaste système

---

<sup>62</sup> Acevedo reprend textuellement un article d'Eduardo Posada (*Revista geográfica de Colombia*, 1939), où il met en avant ces rapports entre membres de l'élite de l'époque et le voyageur français. Posada fait également référence à d'autres rencontres de ce type, en Colombie, entre André et des personnalités intellectuelles et politiques, grâce aux réseaux colombiens présents en France.

<sup>63</sup> Vergara n'a apparemment pas voyagé en Europe mais en tant que géographe reconnu et membre de l'élite du pays, il a entretenu une correspondance scientifique avec Reclus. Il est considéré comme l'un des précurseurs de la géographie en Colombie, qu'il a aussi parcouru laissant plusieurs travaux géographiques derrière lui. À l'instar d'Acosta, ses travaux (y compris la traduction dont il est question) étaient tributaires de l'idée de poser les bases d'une unité territoriale et de moderniser le pays à travers la géographie. Les voyages et récits de la *Comisión*, ceux de l'élite en Europe, ainsi que ceux de voyageurs européens ont encouragé en partie cette volonté.

d'annotations pour corriger et augmenter le texte de Reclus, ainsi qu'une restructuration textuelle assez importante afin de proposer une image convenable du pays andin. Même si la traduction n'a finalement pas été présentée à l'Exposition<sup>64</sup>, le désir de faire connaître le pays à travers un processus de transfert culturel reste manifeste.

Ces quelques exemples rendraient ainsi compte des enjeux inhérents au processus d'appropriation du regard étranger sur le pays tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'en adéquation avec l'air du temps, les voyageurs affluaient à la recherche de marchés, d'opportunités d'entreprise, de connaissances, d'utopies, d'exotisme. Leurs regards, conditionnés par des facteurs multiples et tributaires des schémas sociaux et culturels d'alors, se posaient avec insistance sur des objets, gens, espaces et phénomènes déterminés, mais aussi ils en dévoilaient souvent d'autres que les locaux négligeaient, par effet d'habitude, indifférence ou mépris. De par leur condition de représentants de la civilisation dont les élites se réclamaient, ces regards étaient tantôt accueillis avec intérêt et complaisance, tantôt contestés avec véhémence ou ironie. Dans tous les cas, et compte tenu des enjeux identitaires que les discours des voyageurs étrangers soulevaient et en raison du statut même de ces visiteurs, il fallait les sélectionner, adapter, rectifier, objecter. La transculturation de ces discours, le transfert culturel dans certains cas par le biais de la traduction, étaient donc loin d'être un processus de simple transmission passive d'un message, et les agents impliqués dans ces processus, les constructeurs de la nation, en étaient bien conscients. Or, il ne s'agit pas ici de procéder à un jugement, anachronique par ailleurs, des acteurs concernés, que ce soit les voyageurs étrangers ou des élites *criollas*, imprégnés de l'esprit de leur temps ; ce serait en effet une erreur de juger avec des grilles de valeur d'aujourd'hui leurs propos et procédés<sup>65</sup>. Il n'en reste pas moins que les regards de ces voyageurs, nationaux et étrangers, décèlent des jugements et des enjeux durables et mettent à jour, peut-être involontairement, la relation asymétrique et conflictuelle qui s'établit entre celui qui regarde et raconte et celui qui est regardé et

---

<sup>64</sup> Les stratégies traductives de Vergara, qui répondaient aux impératifs du commanditaire de la traduction et s'accordaient dans une bonne mesure avec la position idéologique du traducteur, n'ont pas pour autant empêché des critiques exacerbées de secteurs ultra-conservateurs de la presse colombienne, qui voyaient aussi bien dans l'œuvre de Reclus que dans la traduction une image faussée et même injurieuse du pays. Cette réaction a été, vraisemblablement, à l'origine de l'échec de ce projet traductif en ce qui concerne sa figuration à l'international.

<sup>65</sup> Au sujet, par exemple, des conceptions raciales dominantes à l'époque, aussi bien chez les voyageurs étrangers que chez les élites *criollas*, Calzadilla affirme : « Les voyageurs jouèrent implacablement leur rôle. Leur action fut à la mesure de l'époque et des circonstances : ils furent racistes. [...] Les élites pour leur part firent de même : elles furent de leur temps. Composantes actives de la culture occidentale, elles vécurent l'époque selon les modèles collectifs et furent des loyales prisonnières des mentalités de l'époque » (Calzadilla 2002, 190).

raconté. En effet, le bref parcours que nous avons réalisé sur l'évolution même des récits depuis l'arrivée des Européens en terres américaines dévoile leur fonction en tant qu'outil discursif d'appréhension et appropriation du monde et de ses êtres. Toutefois, suivant les événements historiques, cet outil, cette grille de regard, peut à son tour être adaptée et appropriée par ceux qui étaient jadis, en partie, regardés et racontés, concourant ainsi à leurs desseins. Il en a été ainsi dans la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle, où récits de voyage, aussi bien nationaux qu'étrangers, ont commencé à être articulés au grand projet de réappropriation territoriale et de définition du caractère national. Ce processus alors à peine initié va continuer à s'accomplir de manière un peu plus consistante au XX<sup>e</sup> siècle, quand l'intégration territoriale et politique du pays se sera relativement consolidée, et que le dessein de récupération d'un patrimoine culturel et historique commun se révélera être une tâche inaccomplie. Les collections éditoriales apparaîtront comme un dispositif fondamental pour rassembler le patrimoine culturel de la nation, dont les récits de voyage étrangers feront aussi partie.



## Deuxième partie

Récits de voyage, récits de la nation





## Chapitre 5

### Des textes pour la nation : collections éditoriales et récits de voyage

Au XIX<sup>e</sup> siècle en Colombie, le voyage et son récit avaient fait partie du dispositif textuel de réappropriation territoriale et de création d'un sentiment d'appartenance à une communauté nationale qui commençait à se constituer sous l'égide des nouveaux groupes dirigeants. Cependant, ces textes demeuraient comme tant d'autres dans un cercle de lecteurs plutôt restreint, et le processus de consolidation de conscience nationale à travers la lecture manquait de force sans le développement d'un appareil éducatif étendu à toute la population. De ce fait, des efforts ont été réalisés aussi bien pour continuer à développer le système d'instruction que pour mettre en place des dispositifs éditoriaux plus robustes tels que les collections, permettant la progressive émergence d'une communauté de lecteurs susceptible d'adhérer aux discours prônant un héritage culturel partagé. Le grand tournant dans ce sens a été incarné par la *República Liberal*, succession de gouvernements libéraux pendant presque deux décennies (1930-1946), qui a mis en place par la suite une série importante de stratégies et mécanismes pour permettre l'accès à la culture au plus grand nombre. L'État s'est ainsi érigé comme acteur culturel de premier plan, et grâce à son action et celle des élites lettrées qui continuaient à s'efforcer de constituer l'ensemble textuel censé représenter la nation et l'éduquer, des projets éditoriaux d'envergure ont vu le jour. Les récits de voyage étrangers, qui avaient auparavant suscité un relatif intérêt parmi les cercles intellectuels colombiens (plus manifeste dans d'autres pays hispano-américains), ont été progressivement incorporés à cet ensemble de textes. Dans ce sens, la collection officielle *Biblioteca Popular de Cultura Colombiana (BPCC)* se révéla être un point marquant dans l'adoption de ces récits en tant que textes faisant partie du patrimoine historique et culturel de la nation. On semble assister alors à un certain changement d'approche concernant les récits de voyage : leur passage comme dispositif de réappropriation territoriale au XIX<sup>e</sup> siècle, à leur instauration en tant que composante du patrimoine culturel et historique de la nation au XX<sup>e</sup> siècle.

#### 5.1 Instruction et transfert de modèles éditoriaux

À une époque où des médias à portée massive et faciles d'accès comme la télévision, la radio ou le cinéma n'existaient pas encore, le texte apparaît comme un outil

privilegié pour la diffusion d'idées, valeurs et modèles concourant à l'éveil de sentiments patriotiques. Les élites lettrées des républiques naissantes en Amérique ont rapidement compris l'importance de l'imprimé comme une manière non seulement d'éveiller cette conscience nationale mais, avant tout, de consolider l'existence même de la nation<sup>1</sup>. Or, pour ce faire, une condition *sine qua non* à l'affirmation de « cette construction imaginaire qu'est la nation » (Ceballos Viro 2014, 177) devait être remplie : il fallait instruire le peuple. En effet, la consolidation des imaginaires nationaux est liée au développement du système d'instruction et à la circulation de textes parmi une communauté de lecteurs, d'où la nécessité de former cette communauté pour qu'elle affirme la conscience d'appartenir à un territoire avec des référents institutionnels, culturels et historiques propres. La reproduction massive de la symbologie nationale et de ses institutions, de l'histoire héroïque de récupération et défense du territoire, des grands noms de l'indépendance et leurs exploits, des richesses naturelles du pays, la réhabilitation symbolique des peuples natifs et ainsi de suite ont pour mission d'apprendre au citoyen à reconnaître le pouvoir et ses représentants, de le convaincre des vertus nationales, en somme, d'aimer sa patrie. Or, s'il est vrai que la rupture avec l'Espagne avait créé le besoin de réunir des groupes socioculturels très divers autour de l'idée de patrie commune de laquelle il fallait expulser un ennemi, l'allusion à cette terre de tous était désuète à partir du moment où la menace de l'ennemi externe était plus ou moins conjurée. Il s'agissait désormais d'asseoir la légitimité des héritiers « naturels » du pays, de l'intelligentsia qui allait conduire le destin du pays. La mise en place d'un appareil symbolique (fêtes nationales, hymne, drapeau et héros nationaux, etc.) et, surtout, de l'instruction publique pour modeler le caractère national soulevait cependant plusieurs contradictions, actualisant la dichotomie entre progrès et tradition. Les préceptes du libéralisme républicain, prépondérants pendant une bonne partie du XIX<sup>e</sup> siècle, s'affrontaient à une vision plus réactionnaire de la société, deux courants opposés qui visaient cependant un même but : la cohésion sociale et l'homogénéisation nationale (Charry 2011) car, dans tous les cas, il s'agissait de légitimer

---

<sup>1</sup> Le développement de l'imprimé a en effet été capital pour l'essor de la conscience nationale : « Les locuteurs de français, d'anglais ou d'espagnols fort divers, à qui il était difficile de se comprendre dans la conversation, purent désormais se comprendre *via* l'imprimé et le papier. Ce faisant, ils prirent progressivement conscience que des centaines de milliers, voire des millions de personnes appartenaient à leur champ linguistique particulier [...]. [C]es co-lecteurs, auxquels ils étaient associés par l'imprimé, formaient un embryon de communauté nationale imaginée » (Anderson 1996, 55). La création vers 1821 d'un organe officiel en Colombie (*La Gaceta de Colombia*) pour la diffusion des lois témoigne de cet intérêt des nouveaux groupes dirigeants pour les imprimés et leur pouvoir de multiplication et de propagation dans le projet de construction étatique, d'unité nationale et d'affirmation d'un sentiment national collectif (Rubio Hernández 2018, 2042-2050).

les visions (quoique discordantes) des groupes minoritaires sur une majorité abstraite mais préférablement homogène. Le façonnage d'un citoyen républicain à travers l'instruction incarnait donc l'un de ces deux courants. En effet, l'élite illustrée libérale a assumé la mission de « civiliser » les autres qui habitaient avec eux le même territoire, ce peuple abstrait et barbare, pour assurer le progrès de la nation. La mise en place des idéaux républicains de formation citoyenne a cependant négligé, voire occulté, les particularités ethniques et culturelles de plusieurs de ces secteurs sociaux, perçus comme germe de disgrégation menaçant l'idéal de construction d'une identité homogène (Mayorga García 2002, Charry 2011). À son tour, ce projet allait à l'encontre des idées de secteurs de l'élite attachés à des valeurs plus traditionnelles et à une conception plus centraliste et autoritaire de l'État, qui allait remplacer le projet libéral dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Un État fort, une langue, une race et une religion<sup>2</sup> étaient à la base de cette conception de la nation :

Una sola lengua, una sola raza, un solo Dios [...], triada de factores que negaron la intrincada y multifacética diversidad social y humana de Colombia, triada en la que no encajaba la mayoría de los pobladores ubicados en las 'tierras bajas', [...] lugares que además de abarcar más del 60 por ciento del territorio nacional, estaban poblados por indígenas, negros, mulatos o zambos, en donde posiblemente la raza no era la blanca mestiza, el idioma que se hablaba no era necesariamente el español y en donde se adoraba a un dios (o dioses) distinto del dios católico. (Charry 2011, 59)

### 5.1.1 Instruction publique et marché éditorial en Colombie au XIX<sup>e</sup> siècle

Le développement de l'instruction publique a donc été encadré par cette tension tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, ce qu'il convient de souligner, malgré les aléas et les positions divergentes, c'est l'implantation progressive d'un système éducatif et d'accès aux textes en tant qu'outil indispensable pour élargir l'ensemble de lecteurs susceptibles d'adhérer à une idée déterminée de nation. En effet, l'imprimé faisait partie essentielle de ce vaste dispositif d'instauration d'un passé référentiel qui se voulait glorieux et héroïque, d'un présent en construction à louer, et d'un avenir naturellement prometteur. Divers sont les écrits qui pouvaient participer à la construction de cet imaginaire collectif et véhiculer des modèles de société, éventuellement divergents mais, en règle générale, émanés des groupes dirigeants et des élites lettrées : lois, textes et

---

<sup>2</sup> En l'occurrence, la Constitution de 1886, issue du mouvement de la *Regeneración*, a restitué le contrôle à l'Église catholique en matière éducative : « La Constitución, además, contenía una provisión según la cual la educación pública debería en adelante atenerse a los dictámenes de la religión católica; esta provisión fue interpretada en la práctica de manera que el clero adquirió el poder de veto en cuanto a los textos escolares, el pensum y el nombramiento de maestros » (Bushnell 2012, 211).

programmes scolaires, articles journalistiques, œuvres littéraires et, éventuellement, les récits de voyage. Cependant, ces textes, parmi beaucoup d'autres, étaient circonscrits à des cercles lettrés<sup>3</sup>. Ainsi, dans le dessein d'atteindre un plus grand nombre, il fallait mettre en place un système d'instruction permettant l'accès aux textes, ce qui rendrait possible non seulement l'émergence d'un citoyen attaché aux valeurs républicaines, mais aussi d'un citoyen qui pourrait se rallier aux projets de construction nationale menés par les élites. C'est pour cela que dans la *Gran Colombia*, dès l'aube de la vie républicaine, les groupes dirigeants conscients de l'utilité de l'instruction dans la structuration du projet de construction nationale, se sont consacrés à

poner en marcha estrategias culturales tendientes a alfabetizar, instruir, civilizar y moralizar al pueblo soberano: en otras palabras, a perfilar la imagen de un ciudadano ilustrado y virtuoso, acorde con los principios filosóficos del republicanismo. (Uribe 2019, 22)<sup>4</sup>

Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et de manière intermittente suivant les avatars politiques, des écoles et des bibliothèques ont été créées, des organes de diffusion des lois ont vu le jour, des journaux exaltant les idées illustrées et le sentiment civique ont été mis en circulation, des sociétés littéraires et patriotiques ont été fondées. Ces dernières, par exemple, souvent animées par des politiques libérales fomentant l'apprentissage de la lecture, ciblaient en particulier des groupes d'artisans, ouvriers et femmes dans le but de les former intellectuellement, mais également d'exercer un contrôle social et moral en leur proposant des lectures « adéquates » à leur caractère flexible et à leur faible imagination (Vasco Acosta 2018, 4582-4590). Cela met en relief le rôle de l'instruction et de la lecture aussi bien comme moyen offrant au citoyen la possibilité de développer son intelligence et d'élargir ses connaissances, que comme outil qui peut s'accommoder aux intérêts et visions des agents avec le pouvoir de proposer et de mettre en circulation un ensemble donné de textes. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>3</sup> À ce sujet, Marín Colorado (2017b, xviii) signale comment en Amérique latine le développement d'imprimés et d'un public consommateur de ces produits a eu lieu de manière irrégulière et tardive, en comparaison avec l'Europe. En effet, le capitalisme éditorial (voir aussi Anderson 1996) s'est consolidé dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en France, Angleterre et Espagne notamment, grâce par exemple à l'augmentation du nombre de journaux, puis à l'apparition de livres à petits prix. En ce qui concerne le cas colombien et comme nous le verrons par la suite, le développement de l'imprimé, des dispositifs éditoriaux et du public lecteur se fera très progressivement : « en Colombia en la primera mitad del siglo XX únicamente una minoría de los ciudadanos podía comprar el periódico o suscribirse a una revista, y solo hasta la década de 1950 se publicaron cien mil ejemplares al día de un periódico » Marín Colorado (2017b, xviii).

<sup>4</sup> Rappelons que les préceptes du libéralisme ont dominé une bonne partie de ce XIX<sup>e</sup> siècle, guidant de passage le processus de construction nationale. Ainsi, plusieurs secteurs des élites des pays naissants considéraient qu'à l'aide des institutions et de l'éducation l'on pourrait modeler les citoyens des nations émergentes et mettre en œuvre les principes de la modernité (Charry 2011, 56).

l'intérêt pour « la publicación de libros destinados a cualquier tipo de instrucción bien fuese moral, política o de oficios y ciencias necesarios para hacer avanzar a la república » (Cardona 2018, 2295) a continué de s'affirmer. Des secteurs privés se sont ainsi impliqués dans le processus d'instruction et de promotion culturelle depuis lors. Cet engagement répondait souvent à la fois à un intérêt commercial et à la volonté de diffuser un type de pensée déterminée dans le projet de construction nationale (López R. 2018, 3796)<sup>5</sup>. De la même manière, des initiatives gouvernementales pour consolider le système éducatif en tant qu'élément fédérateur véhiculant des idéaux républicains continuaient à se développer.

Privés et État étaient donc à la tête du mouvement d'instruction de la population et, simultanément, de l'impulsion de l'industrie de l'imprimé dans le pays. Ce dernier apparaît, en l'occurrence, comme promoteur, acheteur, éditeur et responsable de la circulation de livres scolaires dans tout le territoire (Cardona 2018, 2511). C'est une entreprise de grande envergure que celle de doter un système éducatif des référents textuels et du matériel nécessaire à son développement. Or, vu l'état embryonnaire de l'industrie éditoriale en Colombie à cette époque-là, il fallait activer un engrenage transnational<sup>6</sup> pour l'acquisition de textes concourant à la consolidation du système d'instruction de la nation. C'est ainsi que, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des maisons d'édition européennes (françaises notamment) se sont intéressées au marché éditorial latino-américain<sup>7</sup> fournissant par exemple des textes scolaires pour les systèmes éducatifs :

---

<sup>5</sup> Un exemple de la combinaison de ces deux volontés (même si commercialement il s'agissait plutôt de mettre en œuvre des stratégies pour assurer la survie économique des publications elles-mêmes que d'aspirer à de gros profits) nous est fourni par l'homme politique et commerçant libéral Salvador Camacho Roldán, « dedicado al comercio de libros [no solo como] medio para subsistir, sino también [como] una vía de difusión de cierto tipo de pensamiento: promoción de la industrialización, mejoramiento de las vías de comunicación, modernización de la industria minera, uso de estadísticas económicas, libre acceso a productos industriales extranjeros, etc » (López R. 2018, 3796). La jonction de l'intérêt économique et de promotion patriotique est l'une des caractéristiques qui ressortira souvent dans des entreprises éditoriales postérieures.

<sup>6</sup> L'emploi de ce terme peut certes s'avérer problématique à une époque où les nations hispanoaméricaines (et même européennes) se consolidaient à peine. Il se veut cependant un indicateur du dynamisme des flux et réseaux mondiaux dans le domaine de l'industrie éditoriale.

<sup>7</sup> En effet, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle « quelques grands éditeurs partent à la conquête des marchés sud-américains, en Argentine, au Brésil ou au Mexique, pays dont les besoins sont immenses et largement insatisfaits » (Cooper-Richet 2013, 202). Or, en Colombie, « en comparación con otros países latinoamericanos, el arribo e inserción de actores de la imprenta extranjeros en el mundo del libro colombiano fue excepcionalmente bajo » (Murillo Sandoval 2018, 2892). Ainsi, la production éditoriale du pays à l'époque était assez modeste en comparaison avec d'autres pays d'Amérique latine, et les agents de cette production étaient des acteurs locaux pour la plupart. Le cas de l'achat de textes à la maison Hachette que nous aborderons ensuite démontrerait, cependant, l'importance des transferts transnationaux de modèles dans la vie éditoriale du pays.

La casa editorial Hachette fue una de las principales proveedoras de libros y materiales escolares para los proyectos de instrucción pública latinoamericanos en el siglo XIX. Para el caso colombiano, las relaciones de abastecimiento con la casa parisina fueron de conocimiento público. (Murillo Sandoval 2018, 2745)

Or, ce processus de transferts éditoriaux obéissait finalement à des projets de construction nationale qui, ne l'oublions pas, étaient alors encadrés par les disputes idéologiques entre libéraux et conservateurs. Les intérêts de l'État, commanditaire guidé alors par les prémisses du libéralisme, ressortaient nécessairement. Un transfert culturel de ces textes scolaires par le biais de la traduction<sup>8</sup> devait donc s'opérer :

Realizadas en general por publicistas españoles radicados en París, las traducciones escolares que Hachette y otras editoriales ponían en circulación en América Latina fueron sujetas a examen y discusión, y no fue hasta que empezaron a adaptarse o llevarse a cabo por gentes locales que pudieron abrirse un nicho duradero dentro del mercado escolar colombiano y latinoamericano. (Murillo Sandoval 2018, 2768)

Si nous évoquons ce cas en particulier, c'est pour mettre en exergue trois aspects enchevêtrés qui réapparaîtront constamment dans cette deuxième partie. Premièrement, le rôle déterminant de l'État en tant que pourvoyeur et acteur de la mise en circulation de textes et modèles éditoriaux. L'intervention de l'État sera en effet décisive pour la vie et la dynamique de projets éditoriaux dans le pays, projets qui éventuellement abriteront et valoriseront les récits de voyage. En deuxième lieu, la fonction de la traduction en tant qu'outil d'appropriation des modèles textuels consolidant les projets de construction nationale. L'acte de traduire surgit comme une « manifestation du désir croissant de construire une nation civilisée capable d'assimiler d'autres façons d'appréhender la réalité tout en s'immergeant dans la sensibilité universelle » (Orozco 2004, 652). Dans le cas des intellectuels libéraux de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Colombie, rappelons que ces derniers se sont tournés particulièrement vers la France et l'Angleterre à la recherche de sources pour légitimer et enrichir leurs idéaux républicains. La pratique traductive, et ce dans l'aire hispano-américaine en générale, concourait précisément à opérer des transferts s'adaptant souvent aux besoins et desseins cernés par les groupes dirigeants. Dans le cas des récits de voyage étrangers traduits notamment par des agents locaux, nous verrons que les enjeux identitaires tels que la mise en valeur du passé de la nation, de ses richesses naturelles et de l'idiosyncrasie de son peuple s'avèrent assez sensibles suivant l'époque et les attentes éditoriales du transfert. Finalement, le troisième

---

<sup>8</sup> À ce sujet voir également la thèse de Montoya (2014) : *Traducción y transferencia cultural en la reforma educativa radical en Colombia: Descripción y análisis de La Escuela Normal (1871-1879)*.

aspect que nous voudrions souligner est le rôle de l'Europe (de la France notamment<sup>9</sup>), qui depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et pendant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle, s'est présentée aussi bien comme un important fournisseur éditorial pour les nations latinoaméricaines, que comme source de modèles éditoriaux repris à l'occasion par celles-ci dans leur projet de consolidation nationale à travers l'instruction et la culture.

### 5.1.2 Transfert de modèles éditoriaux : la collection

La circulation de modèles éditoriaux entre les deux rives de l'Atlantique jouera ainsi un rôle dans le processus de construction nationale en Amérique latine. En conséquence, l'examen de ces rapports et transferts dans le domaine de l'édition est nécessaire pour mieux comprendre le transfert des idées et des pratiques éditoriales, les conditions de la constitution de l'industrie du livre et de la diffusion des modèles éditoriaux en Amérique latine, ainsi que l'émergence des littératures nationales (Cooper-Richet 2013, 217)<sup>10</sup>. L'exemple de transfert culturel dans le domaine de l'éducation que nous venons d'évoquer, outre le fait de souligner la fonction capitale de l'instruction dans la création d'une communauté élargie de lecteurs partageant des référents communs, met en évidence le besoin ressenti par les jeunes républiques américaines de se doter d'un appareil textuel pour consolider leurs projets de nation. Ces modèles et dispositifs s'étaient développés particulièrement en Europe. Paris s'est ainsi érigé comme capitale de l'édition hispano-américaine, comme « une place centrale dans la mise en œuvre des transferts culturels entre l'Europe et l'Amérique latine » (Cooper-Richet 2013, 217). L'activité éditoriale parisienne concernant l'Amérique latine était en effet intense à cette époque-là :

Plus de 5 000 titres publiés par différents libraires/éditeurs, plus de 80 périodiques (tout en espagnol) au XIX<sup>e</sup> siècle à Paris [qui est] au cœur du système éditorial hispanophone, en un siècle où Madrid est peu productive et où les pays de son ancien empire se modernisent et construisent leurs cultures nationales. (Cooper-Richet

---

<sup>9</sup> L'influence de la France sur la Colombie en matière culturelle sera significative tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec la montée en puissance des États-Unis, l'ascendant français déclinera (López R. 2018, 3983), mais certains secteurs intellectuels colombiens continueront à faire appel à la référence française même au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>10</sup> En ce sens, Murillo Sandoval signale le besoin d'étudier « la incidencia de las conexiones, transferencias e itinerarios transnacionales en la historia del libro en Colombia. Historia cuyas particularidades no deben desmarcarse de elementos exteriores, como el desarrollo del mercado internacional, los objetivos de las multinacionales de la edición o de las formas de transferencia de modelos y gustos literarios o de saberes librero-tipográficos » (Murillo Sandoval 2018, 2706). De la même façon, Pineda Cupa (2019, 19) souligne le besoin d'étudier les réseaux et les dynamiques transnationales de production de livres, ainsi que les connexions intellectuelles et de production éditoriale entre les pays hispanoaméricains, ce qui apporterait à la compréhension des processus de création et élargissement des canons littéraires et scientifiques.



2013, 21)<sup>11</sup>

La vigueur éditoriale de la capitale française obéit, entre autres facteurs, à un moment de conjoncture marquée par la désagrégation de l'Empire espagnol mais, en même temps, par le fait que les élites américaines, finalement héritières d'archétypes européens, tournent leur regard vers le pôle de la civilisation à la recherche de fondements validant leur rôle en tant que constructeurs des nouvelles nations. En outre, la qualité éditoriale et les perspectives d'une diffusion plus large depuis l'Europe attiraient les intellectuels latinoaméricains, dont les Colombiens (Martínez 2001, 256). Les progressions dans le domaine de l'instruction et de l'alphabétisation, les améliorations dans les techniques d'imprimerie, d'édition et de distribution (grâce en partie aux contacts transnationaux et à l'action des agents locaux), le soutien des institutions officielles, et la prise de conscience des groupes dirigeants du besoin d'un développement propre ont permis la croissance graduelle du monde éditorial local en Colombie. Ce processus sera cependant lent et discontinu, compte tenu notamment du contexte politique instable. Quoi qu'il en soit, les modèles éditoriaux européens, adaptés aux nécessités et desseins locaux, allaient fournir aux élites lettrées et à l'État lui-même des dispositifs essentiels au projet de consolidation d'une conscience nationale et d'un héritage culturel commun.

La collection apparaît comme l'un de ces dispositifs. Il s'agit d'un phénomène éditorial qui s'est consolidé au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe particulièrement (Olivero 1999, 13), mais qui allait s'étendre à d'autres aires culturelles et géographiques :

À mesure que le paradigme national se globalise, la recette de la collection nationale est imitée, calquée, standardisée et finalement assumée comme une formule aussi indispensable que les institutions et les symboles nationaux. (Ceballos Viro 2014, 176)

La consolidation d'un sentiment d'appartenance nationale nécessite sans doute un système étatique et institutionnel peu ou prou stable. Un appareil symbolique faisant valoir un passé et un héritage partagé, des éléments de communion et de cohésion parmi les

---

<sup>11</sup> À propos de l'importance de la capitale française au XIX<sup>e</sup> siècle en tant que centre de production éditoriale et de diffusion d'idées relatives à la consolidation des nations hispano-américaines, l'on peut citer deux exemples. Le premier concerne l'expression « latino-américain », qui a été médiatisée par le Colombien José María Torres Caicedo dans son poème *Las dos Américas*, paru dans *El Correo de Ultramar* (février 1857), journal publié à Paris et consacré à des lecteurs ultramarins. Le deuxième a trait à la publication de *Cristobal Colón. Revista hispano-americana, política, científica y literaria dedicada a la raza latina* (1889). Dans cette publication on évoque, en l'occurrence, l'accord signé entre l'Espagne et les États de son ancien empire lors du Congrès de l'Union hispano-américaine (Paris, 7 septembre 1889), et la nécessité de lutter pour « la défense des intérêts des peuples latins et catholiques contre l'invasion des protestants et des germaniques » (Cooper-Richet 2013, 213).

membres de la communauté, apparaît aussi comme complément nécessaire pour alimenter ce sentiment. Multiples sont donc les symboles censés véhiculer l'amour pour la patrie. En effet,

Une nation a besoin d'un hymne, d'un drapeau, d'un chef d'État et – on tend à l'oublier – d'une série de textes fondateurs [...]. [C]e répertoire fondateur de textes s'établit en recourant au paradigme éditorial contemporain d'organisation textuelle : la collection. (Ceballos Viro, 2014, 165)

L'idée d'un dispositif rassemblant un patrimoine écrit commun renvoie d'emblée à la notion de canon, terme dont la connotation religieuse pourrait également renforcer l'aspect, pour ainsi dire, *consacré* des textes censés représenter l'esprit d'un peuple. Un canon, « liste d'œuvres ou d'auteurs proposée comme norme, comme modèle » a, parmi d'autres fonctions, celle d'« assurer la reproduction des valeurs idéologiques, culturelles et politiques » (Petrucci 1997, 436)<sup>12</sup>. L'instauration d'un canon pourrait donc concourir à la consolidation d'un sentiment d'appartenance, car partagé par une communauté fondée sur des valeurs qui ont été bâties et construites au fil du temps. Or, l'on pourrait affirmer que les collections peuvent être le reflet de ce canon (ou des canons) car elles recueillent le plus représentatif d'une communauté, d'une période ou d'un courant artistique ou de pensée ; elles ont cependant à la fois la faculté de faire rentrer, voire de délaisser, des œuvres dans le canon de cette communauté. De cette façon, le canon en tant qu'inventaire, et la collection en tant que dispositif qui affirme, conteste ou élargit cet inventaire, sont des notions étroitement liées. Le rapprochement entre ces deux notions prétend seulement signaler les divers facteurs qui entrent en ligne de compte au moment d'examiner les fonctions et significations d'un texte dans une communauté donnée, ainsi que les modalités de son appropriation. Le monde du texte, ce « monde d'objets, de formes, de rituels dont les conventions et les agencements portent et contraignent la construction du sens » (Cavallo & Chartier 1997, 9) relève en effet des enjeux complexes, particulièrement lorsqu'on parle des textes concourant à la définition de la nation.

Dans cette perspective, l'on peut définir une collection nationale « comme un corpus textuel canonique et/ou canonisant [...] qui participe à la définition culturelle d'une de ces entités politiques modernes que nous connaissons sous le nom de 'nations' » (Ceballos Viro 2014, 166). Cette définition revêt un caractère fonctionnel, dans la mesure

---

<sup>12</sup> Il y aurait certaines conditions pour qu'un ensemble textuel puisse s'affirmer en tant que canon suivant la définition classique, indépendamment de considérations commerciales : « pour devenir canonique, un corpus doit toujours remplir trois conditions : être relativement ancien, être stable, être exclusif ; tandis que les "canons" qui ressortent du succès des collections, et qui ne sont pas institutionnels mais temporaires, sont produits par l'effet du marché » (Olivero 1999, 169).

où la collection se met au service de la nation, d'une communauté briguant une identité textuelle et culturelle propre « sur une base territoriale » (Ceballos Viro 2014, 166).

Quelques traits de cette forme éditoriale signalent effectivement des stratégies visant à l'accomplissement d'une telle fin. Il semblerait opportun ici d'en mentionner cinq notamment. Tout d'abord, la présence de signes identitaires, entre autres, l'utilisation de pronoms et adjectifs embrassant la collectivité, ou bien, l'introduction d'images représentatives de la nation, ce qui scellerait l'acte de propriété. Le choix des textes que l'on prétend présenter en collection définit ensuite le but de celle-ci, dont la totalité doit faire sens : exalter la qualité littéraire de certains auteurs, tirer de l'oubli certains autres, proposer de nouveaux titres, des ouvrages instructifs et didactiques, récupérer le patrimoine culturel et historique de la nation... C'est ici que s'opère souvent une conciliation entre ouvrages classiques et modernes « sous un unique paradigme d'intérêt : la patrie » (Ceballos Viro 2014, 168). En effet, il importe moins d'établir des référents temporels que d'offrir un ensemble textuel transcendant le temps, tel que la nation est appelée à le faire. Troisièmement, l'apparition d'une collection peut certes obéir à l'idée de proposer des œuvres en tant que références culturelles de la collectivité, mais également à des intérêts d'ordre commercial de la part du commanditaire du projet éditorial. Ce sont donc ces deux pôles qui guideront la distribution des collections : d'un côté un nationalisme volontariste où celles-ci se mettent au service du sentiment d'appartenance nationale ; de l'autre, un nationalisme commercial, où c'est le sentiment d'appartenance identitaire qui est en quelque sorte tributaire d'un appât du gain (Ceballos Viro 2014, 177). Cela renvoie à la nature du financeur du projet éditorial : en principe, une initiative privée peut tout naturellement relever d'un nationalisme commercial, tandis qu'une entreprise institutionnelle serait portée par un nationalisme volontariste, bien que dans la pratique les deux se combinent souvent. Quoi qu'il en soit, il est vrai que le soutien officiel pour ce type de projets peut signifier aussi bien de la stabilité au niveau matériel (tirages importants, canaux de distribution, continuité dans le temps, etc.), qu'une empreinte de légitimité dans la consolidation d'un imaginaire collectif et dans la nationalisation de la culture, précisément, grâce à son caractère institutionnel. Il existe un quatrième trait qu'il faudrait aussi considérer, ce sont les éventuelles tendances idéologiques et/ou politiques qui peuvent marquer la nature du recueil proposé au public, car les collections sont non seulement porteuses de projets, mais elles les incarnent complètement (Olivero 1999, 10). De ce fait justement, il est également nécessaire de prendre finalement en compte le public visé par une collection donnée. La propre

dénomination de la collection, les formules éditoriales (format, prix, mode de publication, périodicité), sont des indicateurs de l'adéquation de ses textes avec un public spécifique. La mission d'une collection auprès de ce public révèle à son tour les enjeux idéologiques qu'elle porte<sup>13</sup> : desseins moralisateurs et formateurs adaptés à un public populaire, diffusion de savoirs et de connaissances culturelles ou pratiques, propagation d'idées avant-gardistes, formation citoyenne, récupération et consolidation auprès de ce public de la mémoire artistique et historique de la nation, etc. Dans tous les cas, cela met en relief, d'une part, le fait que les stratégies éditoriales qui se veulent en adéquation à un public donné sont dépendantes des intérêts des agents qui guident le projet ; d'autre part, que le champ d'action des lecteurs se trouve circonscrit, dans une bonne mesure, aux choix de ces agents<sup>14</sup>.

Les caractéristiques que nous venons de citer font de la collection un mécanisme qui peut bien s'ajuster aux projets de cimentation d'un patrimoine culturel pour la nation. Or, pour que le dispositif éditorial de la collection puisse connaître une évolution consistante en Colombie il faudra attendre le XX<sup>e</sup> siècle, même si, comme nous le verrons, au XIX<sup>e</sup> siècle apparaissent déjà quelques initiatives pour constituer des corpus textuels de la patrie.

---

<sup>13</sup> Les collections peuvent en effet devenir un champ de bataille idéologique pour promouvoir (ou attaquer) certaines doctrines et conceptions. Tel est le cas de l'apparition de nombreuses publications républicaines en France au XIX<sup>e</sup> siècle, et de la riposte des secteurs catholiques conservateurs afin de, selon eux, rétablir l'ordre social et moral : « Les textes publiés dans ces collections exposent les divers terrains de lutte et d'affrontement : l'appropriation du passé national, l'interprétation de l'actualité immédiate, les fondements de la société civile - le plus acharné étant sans conteste celui de l'appropriation du passé national » (Olivero 1999, 187). Cela évoque les tensions permanentes et les divergences concernant les modèles sociaux et identitaires dans la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle entre libéraux et conservateurs, nourries en partie par les voyages en Europe des membres des deux bords politiques. En outre, l'appropriation du passé (par le biais des récits de voyage dans le cas qui nous concerne) pour définir la nation apparaît également comme un élément commun dans ces disputes idéologiques. Précisément, la démocratisation de la culture, la définition du canon national et la mise en collection de certains textes au détriment d'autres, sera l'une des raisons de discorde entre ces deux factions vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> À ce sujet, Cavallo et Chartier affirment : « Les stratégies éditoriales constituent [...] des limites aux pratiques de lecture. Sans doute, en inventant des genres nouveaux, tout ensemble textuels et éditoriaux, en mettant à disposition des moins fortunés des imprimés bon marché [...], les éditeurs proposent au public une gamme de lectures possibles toujours plus large et plus diverse. La liberté des lecteurs, toutefois, ne peut s'exercer qu'à l'intérieur de ces choix faits à partir d'intérêts ou de préférences qui ne sont pas forcément les leurs. Même si ces préférences ne sont pas toutes ni toujours seulement commerciales, ce sont elles qui gouvernent les politiques éditoriales et commandent l'offre de lecture » (Cavallo et Chartier 1997, 47).

## 5.2 Rassembler les textes de la nation : essais de collection en Colombie (XIX<sup>e</sup> siècle-première moitié du XX<sup>e</sup> siècle)

Établir un ensemble de textes en tant que référents culturels, souvent depuis différents bords idéologiques, a donc été une préoccupation partagée par les intellectuels latinoaméricains depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les élites lettrées, qui contrôlaient les outils de production et diffusion écrites et les dispositifs éditoriaux, étaient conscientes de l'importance de capter et intégrer le nouveau public lecteur dans un projet de nation (Pagni 2011, 13). La définition du caractère national se trouve ainsi marquée par le canon textuel suggéré ou prescrit par ces élites en tant qu'agents *civilisateurs* et *moralisateurs*, ainsi que par les discussions surgies à propos de celui-ci car il s'agit, en fin de compte, d'esquisser les profils et les représentations culturelles de la patrie. Des débats autour des dangers ou des bienfaits de l'immigration ; la prépondérance des littératures étrangères (européennes principalement) sur les nationales ; l'avancée du libéralisme et du capitalisme et sa relation avec la dégradation morale dans tous les secteurs de la société en raison du désir d'accumulation des biens ; l'intronisation de paysages naturels et référents géographiques comme espaces de consolidation des sentiments patriotiques ; ou encore (et toujours), la récupération symbolique des cultures indigènes, plus en tant qu'expression d'un passé ébranlé par les conquérants que comme peuples qui devaient faire l'objet d'une réelle réhabilitation, sont des sujets<sup>15</sup> qui mettent en relief les enjeux quant à la définition des textes censés représenter la nation. Un appareil textuel fomentant le sentiment d'appartenance nationale se constituera ainsi au fil de polémiques et de perspectives différentes. Bien que comportant assurément de sincères intentions autour d'un idéal de nation, il ne cessera pas pour autant de conforter et légitimer les positions de prééminence politique, sociale et culturelle de ses porte-

---

<sup>15</sup> *La tradición nacional* (1888) de l'argentin Joaquín V. González, « monumental obra crítica dedicada a debatir por primera vez de forma sistemática y detallada la cuestión de la identidad a partir de autores y obras 'dignos' de ser leídos y comentados » (Degiovanni 2005, 145), peut bien illustrer la divergence parmi les cercles intellectuels et dirigeants latino-américains concernant les visions, textes et thématiques qui devaient définir la nation. Degiovanni souligne pour ce cas les « inocultables disonancias de opinión entre los agentes que - desde diversas posiciones generacionales, epistemológicas e ideológicas - intervinieron por entonces en la lucha por las representaciones de la cultura nacional » (Degiovanni 2005, 161). Certains de ces sujets, à l'origine de controverses et affrontements sur le plan culturel et idéologique, seront également présents (avec une majeure ou mineur intensité et avec différentes nuances) sur la scène colombienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En outre, ces thématiques (comme nous le verrons en troisième partie en particulier) apparaîtront très souvent dans les récits de voyageurs étrangers en Amérique dans le XIX<sup>e</sup> siècle, signalant ainsi à nouveau sinon la concordance d'approches entre les élites américaines et les représentants de l'Europe « civilisée », pour le moins la coïncidence sur les matières d'intérêt et, souvent, les manières de regarder et raconter.

parole. La progression de l’alphabétisation et, parallèlement, le développement des mécanismes de diffusion textuelle, contribueront au façonnage de cet appareil.

### 5.2.1 Premières tentatives (XIX<sup>e</sup> siècle)

Nous avons déjà évoqué comment le monde de l’imprimé s’était dynamisé grâce à la participation tantôt d’agents privés, tantôt de l’État (Guzmán Méndez et al. 2018, 224)<sup>16</sup>. Les sociétés littéraires à caractère privé de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont, par exemple, pris part à la discussion autour du développement d’une littérature propre pour contrer les influences étrangères. Elles ont ainsi participé au développement du monde éditorial local encourageant des productions nationales pour faire face à des modèles littéraires étrangers, souvent éloignés de la tradition hispanique et catholique (Vasco Acosta 2018, 4590-4599). La consolidation d’une identité littéraire nationale se faisait ainsi en contrepoint des références européennes. De cette manière, l’idée de rassembler les écrits canoniques propres à la jeune république andine commence à prendre forme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et ce, justement, par l’initiative d’un particulier :

Un primer acercamiento al concepto de “colección” durante el periodo neogranadino del siglo XIX fue la apuesta editorial del escritor boyacense José Joaquín Ortiz Rojas (1814-1892), titulada *El parnaso granadino: colección escogida de poesías nacionales*. Impreso en Bogotá [...] en 1848 [...], este volumen recogía poemas de 16 escritores nacionales [...]. La aparición del primer tomo (del único que se conoce de esta “colección escogida”) constituyó un hecho determinante desde el punto de vista discursivo y simbólico, al propiciar un producto impreso distinto a lo que se manufacturaba y circulaba dentro de la sociedad neogranadina (hojas sueltas, panfletos, documentos oficiales, obras para uso escolar, obras por encargo, etc.), más cuando se trataba de agrupar una serie de textos líricos de escritoras y escritores neogranadinos. (Pineda Cupa 2018, 4944-4951)<sup>17</sup>

Cette tentative marque donc la détermination de consolider un canon national et d’organiser le patrimoine textuel de la patrie en collection. Cependant, cette volonté sera alors intermittente et plutôt timide<sup>18</sup>. Ainsi, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>16</sup> Des études approfondies concernant aussi bien les agents intellectuels qui ont stimulé la circulation et l’édition de textes, ainsi que les collections nationales en Colombie semblent pourtant faire défaut (Guzmán Méndez et al. 218, 224). C’est peut-être pour cette raison que des publications qui abordent ce thème ont vu le jour récemment, en l’occurrence, *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia: siglos XVI-XXI* (Guzmán Méndez et al, 2018), ou encore *Editar en Colombia en el siglo XX* (Pineda Cupa 2019).

<sup>17</sup> Pour une liste des principales collections colombiennes du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles voir Pineda Cupa (2019).

<sup>18</sup> Pineda Cupa, citant Bushnell (2007), signale non seulement la fragile unité politique de la Nouvelle-Grenade à cette époque-là, mais aussi la stagnation sociale, économique et culturelle dont souffrait le pays : « De ahí que pensar en proyectos o ideas de envergadura sociocultural, como una colección de textos, la producción de libros locales o establecimientos dedicados a la divulgación cultural, se vería limitado por las mismas concepciones de Estado y territorio, así como las difíciles condiciones económicas de ese entonces » (Pineda, Cupa 2019, 55).

diverses petites collections ont été publiées, hébergées par des publications périodiques<sup>19</sup>, grâce en partie, au moins temporairement, à l'impulsion des réformes libérales qui assuraient la liberté d'impression. Un autre évènement important est l'apparition de deux ouvrages qui signaleraient l'élargissement du canon littéraire au-delà de la poésie et des *cuadros de costumbres*, genres qui prédominaient dans les publications qui s'attachaient peu ou prou au format de la collection. Il s'agit du *Museo de cuadros de costumbres* (1866) et d'*El Parnaso colombiano* (1867). Dans le *Museo*, l'on voit se réaffirmer l'intérêt pour les récits de voyage d'écrivains locaux en tant que textes pouvant élargir en quelque sorte le jeune canon national. Citons, à titre d'exemple, quelques récits apparus dans les volumes un et deux : *El boga del Magdalena* (Manuel María Madiedo) ; *Peregrinación por el norte de la Nueva Granada* (Manuel Ancizar) ; *Un viajero* (José Joaquín Borda) ; *Una excursión por el Valle del Cauca* (Manuel Pombo) ; *Antiguo modo de viajar por el Quindío* (José Caicedo Rojas) ; *Apuntes de un viaje por el sur de Nueva Granada* (Santiago Pérez) ; *Bajando el Dagua* (Manuel Pombo) ; et *Los viajeros en Colombia i Sur América* (Felipe Pérez). Intérêt géographique, *costumbrismo* ou encore de la satire envers les voyageurs étrangers composaient ainsi cet ensemble amalgamé de littérature de voyage qui se renforçait progressivement. Cette publication en série continuait en effet à accroître et consolider l'ensemble des récits de voyage sur le pays, comme le faisaient des publications périodiques de la même époque comme *El Neogranadino*, *El Mosaico*, ou *El Álbum*.

Pareillement, même s'il est clair que l'intérêt des agents intellectuels était de cimenter un ensemble textuel composé d'éléments propres, des entreprises privées se sont aventurées, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, à éditer au sein de publications sérieuses des textes aussi bien nationaux qu'étrangers. Le projet peut-être le plus remarquable et le plus durable malgré l'instabilité politique et économique du pays, ainsi que les éventuels obstacles liés à sa réalisation à cause de sa propre nature<sup>20</sup>, est celui de la *Biblioteca*

---

<sup>19</sup> « [...] estas publicaciones serían soportadas por los métodos de suscripción de los periódicos, que creaban las “semanas literarias” o “bibliotecas” y con las que se pueden ver estrategias de financiación de textos recopilatorios breves y adaptados que circulaban a precios bajos y que conformaban las primeras bibliotecas literarias de los lectores locales » (Pineda Cupa 2019, 57).

<sup>20</sup> Marín Colorado (2017b, xviii) affirme qu'en Amérique latine les publications à caractère « populaire » ont été regardées avec méfiance par les autorités intellectuelles, attitude qui a entravé significativement le développement et la production éditoriale dans ce domaine, notamment en ce qui concerne le cas colombien. Les publications populaires ont cependant existé et ont été soutenues par l'État lui-même, vu leur potentiel de diffusion : « impresiones pequeñas pero numerosas, libros de pocas páginas, [...] de ínfimo precio i que contengan buenos principios (*Gaceta de la Nueva Granada*, N.º 1136, 1850, p. 358) » (Cardona 2018, 2320). La méfiance résidait plutôt dans le risque que ces publications pouvaient représenter à cause d'une propagation hors du contrôle des autorités, inoculant des idées contraires aux *bons principes*.

*Popular* de Jorge Roa<sup>21</sup>:

La Biblioteca estuvo compuesta por 25 tomos y 178 títulos publicados semanalmente desde 1893 hasta 1910. De esos 178, 69 pertenecían a autores colombianos. Bajo el criterio editorial de selección de conformar una “colección de grandes escritores nacionales y extranjeros”, Roa intentó ampliar el concepto a un grupo de textos que pudieran disponerse intercaladamente entre producciones locales e internacionales, con lo cual tuvo éxito. Sin embargo, finalizado el siglo, con una guerra de los Mil Días y con la separación del territorio panameño, sería imperante repensar, desde las prácticas, modelos y métodos editoriales, una nueva representatividad literaria e histórica del país que no pudo consolidarse o afianzarse con alguna colección, biblioteca, semanario, folletín, muestras escogidas o miscelánea. (Pineda Cupa 2018, 5143-5152)<sup>22</sup>

Les cas évoqués jusqu’ici n’ont pour but que de retracer sommairement l’évolution dans la constitution d’un canon national et de la mise en place de dispositifs éditoriaux comme la collection (bien qu’à un stade plutôt embryonnaire), tendant à la consolidation de ce canon. Le choix de textes et de sujets, l’élargissement du spectre artistique et littéraire, le dépassement du cadre strictement local, l’affinement des formules éditoriales (dénomination, périodicité, etc.) mettent en relief quelques caractéristiques de cette évolution. Les aléas historiques ont également marqué cette évolution. La *Biblioteca Popular* de Roa se trouve ainsi à un point de jonction dans l’histoire du pays. La *guerra de los Mil Días* et la séparation du Panama ont été, en l’occurrence, deux évènements bouleversants dans la courte histoire nationale qui ont eu sans doute des répercussions (outre les effets prévisibles sur les conditions matérielles de production éditoriale) sur les projets de structuration d’un corpus textuel visant à définir et unifier, précisément, une collectivité qui était loin d’être soudée. Ainsi, dans cette ambiance politique, économique et sociale troublée, des initiatives culturelles et éditoriales peinaient à prospérer, bien que des entreprises comme celle de Roa, qui constitue peut-être une exception, démontrent que, malgré le climat agité, la vie éditoriale du pays a continué à se développer. De ce fait, « una colección colombiana con obras de distintas naturalezas, temáticas y orientaciones solo sería posible hasta el siglo XX » (Pineda Cupa 2018, 5126)<sup>23</sup>. L’intérêt pour la consolidation de signes culturels

---

<sup>21</sup> La *Biblioteca Popular* de Roa délaisse un peu la tendance d’intégrer des récits de voyage dans ces essais de collection nationale. En fait, seulement deux textes de ce genre apparaissent dans les titres publiés : *Viaje por el Quindío* (Mallarino) et *El Centro de África* (Livingston). Ce qui est pourtant intéressant ici pour le cas qui nous concerne, c’est l’élargissement progressif du canon incluant des textes étrangers.

<sup>22</sup> Roa avait des rapports directs avec des éditeurs français « que conocían de cerca las facultades e intereses literarios y empresariales de Roa », (Pineda Cupa 2019, 67). Ce fait mettrait en relief la prépondérance des transferts transnationaux de modèles éditoriaux dans la consolidation du canon et du monde de l’imprimé dans le pays.

<sup>23</sup> Ce même auteur résume ainsi l’évolution du concept de collection en Colombie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu’aux années 1930, période où des projets éditoriaux plus consistants de ce type (tels que la *Selección*



représentatifs et unificateurs de la nation au travers d'ensembles textuels était, nous l'avons vu, latent dans ce XIX<sup>e</sup> siècle. Cette tâche restait cependant encore inaccomplie et seule une période d'une certaine stabilité allait permettre de la mener à bien.

### 5.2.2 Une relative consolidation (premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle)

Des événements tels que la séparation de Panama et la *guerra de los Mil Días* ont mis en évidence la fragilité de l'État colombien et les divisions internes latentes et manifestes qui empêchaient, entre autres facteurs, de songer à l'instauration de symboles et éléments culturels visant un esprit d'identité commune. Ce climat turbulent au tournant du siècle a néanmoins produit chez les leaders des partis traditionnels (libéraux et conservateurs) une prise de conscience de la nécessité de dépasser la confrontation armée. En même temps, la croissance économique du pays dans les trois premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, croissance due en particulier à la production et l'exportation caféière, a permis l'intégration du pays dans les marchés mondiaux et a donné lieu à la plus longue période de stabilité politique interne de son histoire depuis sa vie indépendante<sup>24</sup>. Cette période, dominée par des gouvernements conservateurs, a connu alors des progrès au niveau de l'infrastructure et des travaux publics, ainsi que dans la consolidation institutionnelle. Certes, des améliorations tangibles au niveau matériel et administratif et un climat relativement détendu caractérisaient cette période, mais la question d'une cohésion sociale effective et symbolique restait un sujet irrésolu. L'activité et la présence de l'État continuaient à se concentrer sur la zone caraïbe du territoire et, particulièrement, sur la

---

*Samper Ortega* que nous aborderons par la suite) ont vu le jour : « desde mediados del siglo XIX tuvo un predominio el concepto de biblioteca y colección para encuadrar publicaciones que aunque no tuviesen el carácter de publicaciones en serie, buscaron *colectar*, agrupar, una serie de contenidos que atañían a lo más destacado o característico de un sector de la vida intelectual y cultural de Colombia. Después de 1910, estas recopilaciones tendrían nombres particulares, algunos anclados en las empresas de publicaciones periódicas como revistas y semanarios. Sin embargo, las colecciones literarias del siglo XX nacerían gracias a los mismos nombres particulares que se les asignaban a las antologías poéticas de mediados del siglo XIX [...], nombres que encerraban en su propósito *escoger* lo más característico, lo inédito, lo que una vez fue publicado. Solo hasta la Selección Samper y otros casos de bibliotecas (colecciones) se retomarían este tipo de nomenclaturas que buscaban recuperar lo producido durante el siglo pasado » (Pineda Cupa 2019, 103).<sup>24</sup> Débat civilisé et concurrence pacifique entre opposants politiques, croissance économique grâce à la production et exportation du café, mais aussi de la banane et du pétrole ont ainsi été à la base de cette période de stabilité : « la tranquilidad política y el crecimiento económico eran fenómenos íntimamente relacionados: uno era principal causa y efecto del otro » (Bushnell 2007, 215). Cette croissance était essentiellement jalonnée par le développement du secteur caféier et les exportations du produit aux États-Unis. Cela a définitivement consolidé les relations diplomatiques, commerciales et économiques entre la Colombie et le pays du nord. L'influence culturelle nord-américaine sera, en contrecoup, grandissante, mais les références européennes continuaient à être importantes pour certains secteurs de l'élite politique et intellectuelle du pays, ce qui s'est reflété en particulier dans le domaine éducatif et culturel (cf. Palacios et Safford 2012).

région andine, désormais épicerie de la production caféière. Plus de la moitié du pays restait hors du contrôle effectif de l'État, et les communautés qui habitaient cette société de frontière, souvent livrées à des pouvoirs locaux privés, luttèrent pour gagner leur vie en s'adonnant à toute sorte d'activités, généralement sous des conditions funestes : braconnage, abattage incontrôlé de bois, extraction de matières premières, et ainsi de suite (Palacios et Safford 2012). De la même manière, même si l'éducation des classes défavorisées et les programmes d'aide sociale continuaient à être une préoccupation pour les groupes dirigeants, il s'agissait d'une préoccupation de second ordre, les gouvernements conservateurs d'alors préférant baser leur autorité sur la force de la tradition sociale et religieuse, et la déférence naturelle de ces couches sociales envers les couches supérieures et l'Église catholique (Bushnell 2007, 230)<sup>25</sup>.

Malgré tout, cette période de prospérité économique et de paix allait permettre aux secteurs intéressés d'avancer dans la tâche de consolidation du patrimoine culturel en tant que référent intégrant de la nation, et de poser des bases plus solides qu'auparavant pour le développement de ce projet. Avec le temps, la participation manifeste de l'État conjuguée à l'action de particuliers dans la définition du passé historique et culturel de la nation apportera une aide décisive au développement de l'industrie éditoriale dans le pays, et donc, à la consolidation des collections. L'on assiste, en effet, à l'évolution de l'idée de collection en tant que symbole de la culture nationale : le passage de l'action prépondérante des cercles intellectuels privés dans un premier temps, à l'intervention progressive de l'État en assumant la tâche de construction d'un imaginaire culturel dont il se portait garant, surtout du point de vue matériel et financier<sup>26</sup>. Or, s'il est vrai que la

---

<sup>25</sup> L'Église Catholique et les congrégations religieuses ont joué, en effet, un rôle capital dans le domaine éducatif au tournant du siècle et dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, et ce malgré les limitations dans la structure éducative et les faibles taux de scolarité (Betancourt Mendieta 2016).

<sup>26</sup> Les chercheurs dans le domaine de l'édition en Colombie coïncident dans leurs analyses soulignant, d'une part, le rôle prépondérant des initiatives privées (surtout au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle) dans la volonté de consolider aussi bien l'industrie éditoriale qu'un canon national. D'autre part, l'action décisive de l'État pour affirmer ces deux processus. Betancourt Mendieta signale à ce sujet : « la iniciativa privada fue la estrategia para elaborar, difundir y preservar al quehacer letrado que estructuró las tradiciones literarias colombianas desde mediados del siglo XIX, pero sus avatares demostraban que estos proyectos editoriales habían llegado a ser esfuerzos importantes en su labor, pero empresas efímeras en su duración » (Betancourt 2016, 133-134). Concernant spécifiquement le cas des collections, Pineda Cupa affirme que « [...] la idea de "colección" concebida desde el siglo XIX fue ante todo una empresa que múltiples intelectuales neogranadinos y luego colombianos asumieron con el propósito de propender por artefactos socioculturales y públicos para entender una "cultura literaria nacional" y acercar a distintos públicos o lectores, en sus respectivas épocas, a los idearios de conformación de una nación, de una unidad con pasado(s) mediante la conformación de bibliotecas propias, mediante el acto de "coleccionar" a partir de conocimientos y criterios de unos editores hacia los juicios o percepciones de unos lectores. Fueron innegables la participación y las acciones del Estado, más que todo centradas en el aspecto financiero, para la ejecución de las primeras colecciones colombianas [...] » (Pineda Cupa 2018, 5357-5365).

participation de l'État à des projets éditoriaux est progressivement notoire et déterminante dans cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'action des privés dans ce domaine restait prédominante. Il en est ainsi attesté par l'existence de diverses publications sérieuses soutenues par des privés qui ont circulé pendant les trois premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle : la *Biblioteca Apolo*, la *Biblioteca de Sur América*, la *Biblioteca de la Sociedad Arboleda*, ou encore, *Lecturas Populares* du journal *El Tiempo*<sup>27</sup> (Pineda Cupa 2019)<sup>28</sup>. Dans tous les cas, l'appui des pouvoirs publics marque un changement de perspective, puisque la collection n'est désormais plus conçue seulement comme une entreprise privée, mais comme une œuvre civilisatrice et patriotique épaulée matériellement par l'État, signant ainsi l'apparition d'un nationalisme volontariste, au moins en principe. Ainsi par exemple, à l'initiative de deux intellectuels, Eduardo Posada y Pedro María Ibáñez, préoccupés par la récupération et l'étude du patrimoine historique, et avec le soutien du ministère de l'Instruction publique, a été créée en 1902 la *Comisión de Historia y Antigüedades Patrias*, devenue par la suite l'*Academia Colombiana de Historia*. Une collection nationale d'ouvrages historiques surgit de cette initiative : la *Biblioteca de Historia Nacional*<sup>29</sup>, entreprise civilisatrice et patriotique dont l'impression était à la charge de l'imprimerie nationale (Pineda Cupa 2018). L'action de l'État dans le domaine culturel et de l'édition en tant qu'outil de diffusion des valeurs et de la mémoire nationale commençait ainsi à prendre progressivement le devant de la scène. En effet,

Tras los derrumbes discursivos e ideológicos que generaron las guerras civiles [...] [h]acía falta una reunión de textos serializados que constituyeran el rescate del siglo pasado, y que como las naciones más “civilizadas” se efectuaran procesos de nacionalización de lo impreso liderado en parte por políticas apoyadas y validadas por el Estado. (Pineda Cupa 2019, 70)

Le passage de la période d'hégémonie conservatrice à une ère de gouvernements libéraux connue sous le nom de *República Liberal* (1930-1946)<sup>30</sup>, confirmera le rôle

---

<sup>27</sup> Aucune d'entre elles ne semblerait comporter de récits de voyage ou textes similaires, mais cette information doit être corroborée.

<sup>28</sup> Concernant cette dernière publication, Eduardo Santos, alors directeur du journal et postérieurement président du pays, manifestait en l'occurrence le besoin de « volver a dar a circulación y lectura textos que no solo guardarán el carácter nacional sino que a la manera de Jorge Roa [era] indispensable comprender lo que en Europa y Nortemérica se producía en el ámbito literario y cultural » (Pineda Cupa 2019, 74). L'invitation à élargir le canon national en incluant des textes étrangers continuait donc à être réalisée par quelques membres des cercles intellectuels.

<sup>29</sup> Il vaut la peine de mentionner que parmi les plus de cent titres de cette collection apparaissent quelques chroniques de conquête et de colonisation, ce qui démontrerait un certain intérêt pour les relations de voyage sous cette forme narrative de la part des historiens locaux.

<sup>30</sup> Nous aborderons de manière plus détaillée les caractéristiques de cette période (notamment en matière de diffusion culturelle) dans le prochain chapitre.

fondamental de l'État dans la sphère culturelle<sup>31</sup>. En effet, un changement d'orientation dans les politiques menées par l'État dans ce domaine renforcera son protagonisme en tant que principal promoteur culturel du pays, et donc dans le développement du dispositif de la collection. Dans ce contexte s'est opérée une « reconfiguración discursiva y formal del libro y de diferentes publicaciones (no como objetos exclusivos de colecciones y anaqueles de ciertos grupos sociales) » (Pineda Cupa 2019, 25) ; le livre devait devenir, au contraire, un objet familier. Ainsi, il était désormais question non seulement de rassembler le patrimoine littéraire et historique de la nation, mais aussi de le faire connaître, de le populariser et de proposer des savoirs utiles<sup>32</sup> mais aussi symboliques pour le développement de la nation.

Preuve de cette volonté de diffusion massive de la culture, d'aller à la rencontre des lecteurs ou pour le moins de commencer à fonder une communauté de lecteurs élargie, est la mise en place de la *Campaña de Cultura Aldeana*. Le but de cette initiative était de propager « lo más selecto del conocimiento universal y nacional, tanto en sus modalidades técnicas como eruditas » (Herrera 2001, 105), grâce en particulier à la *Biblioteca Aldeana de Colombia*<sup>33</sup> dont les sièges devaient s'ouvrir dans des municipalités comptant entre cinq-cents et mille habitants. Le président López Pumarejo (1934-1938), sous le mandat duquel cette initiative a vu le jour, exprimait son « propósito de hacer de Colombia una inmensa escuela, pues instruir al pueblo es prepararlo para que realice todos sus actos con un deliberado espíritu y una consciencia nacionalista » (Herrera 2001, 104). Or, la vision que certains responsables des programmes éducatifs avaient des masses paysannes et ouvrières restait néanmoins inscrite dans des paramètres hautement hiérarchisés. Luis López de Mesa, l'idéologue de la campagne de *Cultura Aldeana* et ministre de l'Éducation en 1934, affirmait par exemple dans la présentation de la section de littérature universelle de la *Biblioteca Aldeana*, que les ouvrages qui la

---

<sup>31</sup> La promotion culturelle se consolide en fait comme une affaire du ressort de l'État, éventuellement aux accents variés selon le gouvernement au pouvoir, mais toujours relativement présente (cf. Pineda Cupa 2018).

<sup>32</sup> À propos de la notion de « savoir utile », très présente dans les collections encyclopédiques au XIX<sup>e</sup> siècle en France par exemple (mais aussi dans les dispositifs éditoriaux colombiens de cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle en particulier) voir Olivero (1999).

<sup>33</sup> 1250 de ces bibliothèques ont été créées et elles étaient composées, entre autres, de manuels scolaires édités par le ministère de l'Éducation, textes illustrés de science et d'histoire, et une série de littérature universelle adaptée aux jeunes lecteurs, achetée à la maison Araluce de Barcelone. L'implantation de ces bibliothèques et, dans un sens large, des politiques de diffusion culturelle, s'est cependant quelque fois heurtée à la contestation de secteurs conservateurs de la société, qui assimilaient la lecture (particulièrement celle choisie et proposée par les intellectuels libéraux) à la possibilité de relâchement de normes sociales et à la remise en question des valeurs traditionnelles et catholiques (Silva 2002).

composaient avait été adaptés pour être « al alcance de una inteligencia infantil (de diez a catorce años de edad mental, que corresponde también al desarrollo de nuestros campesinos) » (Herrera 2001, 107-108)<sup>34</sup>. Quoi qu'il en soit, la *Biblioteca Aldeana* apparaît comme l'un des antécédents directs de la *BPCC* dans la volonté de diffusion, parmi le plus grand nombre, des connaissances et des valeurs consolidant le sentiment d'appartenance à une communauté nationale. En effet, ces bibliothèques ont joué un rôle important dans la création de liens d'intégration symboliques, grâce à la lecture de textes communs, favorisant l'unification et homogénéisation parmi les membres de la société, ainsi que le rapport entre cet ensemble social et l'État lui-même (Silva 2005, 126).

Or, l'action déterminée de l'État en matière culturelle se reflètera également dans le soutien à des initiatives particulières, qui ont continué à apporter leur concours dans le développement culturel et éditorial du pays. Le cas de la *Selección Samper Ortega de Literatura Colombiana*, la sélection la plus complète de la pensée nationale faite jusqu'alors (Silva 2002, 153), conçue par Daniel Samper Ortega<sup>35</sup> depuis 1926 dans le but non seulement de consolider un corpus textuel représentatif de la nation mais aussi de s'assurer des bénéfices économiques, est assez parlant :

Con el ingreso de los años treinta y del poder liberal con su proyecto educativo de “culturas aldeanas” y campesinas, surgiría en 1935 la primera colección de textos literarios de autores nacionales con larga proyección: la Selección Samper Ortega de Literatura Colombiana. Esta iniciativa [...] se caracterizaría por recopilar buena parte de los textos que se dieron a conocer en las colecciones anteriormente revisadas, así como en prensa y revistas del siglo XIX, pues esta selección es ante todo una organización, estructuración y, en últimas, una reedición de aquellas producciones consideradas como emblemáticas. [...] La Selección representó un “hito editorial” nacional debido no solo a la cantidad de ediciones con las que contó durante la década de los treinta, sino porque abrió posibilidades para otros proyectos con la misma dimensión material, numérica y con el énfasis en la definición de la literatura y la historia colombianas (Pineda Cupa 2018, 5254-5229).

Effectivement, cette sélection (rééditée postérieurement pour la *Biblioteca Aldeana*<sup>36</sup>)

---

<sup>34</sup> Herrera affirme à ce sujet que « la Biblioteca Aldeana de Colombia hizo parte [...] de una red que se articuló al proceso de modernización social y política, en consonancia con el surgimiento del Estado-nación, proponiéndose modelar los individuos y grupos sociales bajo nuevos parámetros culturales. A través de esta red, se difundió un entramado de representaciones en el que las élites legitimaron la jerarquización social y política; también la idea de los sectores populares como menores de edad que precisaban de la tutela de las élites, y, en general, las expectativas de vida acordes con los modelos de la Europa occidental » (Herrera 2001, 108-109).

<sup>35</sup> Neveu de José María Samper (que nous avons évoqué auparavant), cet intellectuel libéral a été directeur de la *Biblioteca Nacional* de 1931 à 1938. Samper Ortega suivrait ainsi en quelque sorte la même orientation de Salvador Camacho Roldán, à savoir la combinaison d'un nationalisme volontariste et d'un volontarisme commercial.

<sup>36</sup> La décision d'y inclure la *Selección Samper Ortega* aurait été faite « par défaut », vu le manque de recueils littéraires nationaux de ce type à l'époque (Silva 2002, 154).

comportait cent volumes d’auteurs colombiens considérés par le compilateur comme les plus représentatifs de la littérature nationale jusqu’alors dans toutes ses manifestations. Elle a marqué un tournant dans l’histoire littéraire et de l’édition dans le pays, du fait de sa conception, de son contenu et de sa portée. Il s’agissait en effet, d’une part, d’une initiative dont l’artifice et exécuteur a été un intellectuel désirant (en plus de s’assurer quelques bénéfices économiques) consolider et divulguer à l’étranger et parmi les étudiants des lettres, le plus remarquable de la production littéraire nationale. D’autre part, c’était le premier grand recueil en format livre des œuvres représentatives de la nation depuis l’indépendance. De la même façon, l’entreprise éditoriale de Samper Ortega s’avère particulièrement importante en ce qu’elle a dynamisé les processus éditoriaux des années trente en Colombie. Mais, surtout, elle a été le modèle de production éditoriale des collections des décennies suivantes, telle que la *BPCC*, financée par l’État colombien, avec le concours de compilateurs, et la mise en place d’un vaste système de production et distribution (Pineda Cupa 2019, 38). La présence de récits de voyage dans cette collection pionnière et emblématique dans le monde de la culture et de l’édition dans le pays est certes peu significative<sup>37</sup>, mais cette présence démontrerait le relatif intérêt que continuait à susciter ce genre dans la définition et la constitution du patrimoine historique et littéraire de la nation. Cet intérêt était plus visible dans d’autres pays latinoaméricains ; en Colombie il se consolidera, certes de manière moins évidente, mais toujours progressive.

### 5.3 Les récits de voyage et leur entrée en collection

Dans le cas colombien, comme nous avons pu le constater, la présence des récits de voyage en tant que textes concourant à consolider l’héritage historique et culturel de la nation est attesté depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a depuis lors un intérêt intermittent, intérêt particulièrement axé sur les récits des locaux<sup>38</sup> mais qui s’étendra aussi progressivement

---

<sup>37</sup> Quelques titres concernant des voyages sont inclus dans la *Selección*, par exemple, *Reminiscencias Tudesas* de Santiago Pérez Triana (vol. 14), *Viajes* de Francisco José de Caldas (vol. 41) et *La Expedición Botánica* de Florentino Vezga (vol. 48). Ainsi par exemple, les voyages d’exploration par le pays de Caldas représentaient pour Samper Ortega des textes fondamentaux « para ofrecer al lector un saber que estaba refundido o desconocido en otras fuentes de poca circulación » (Pineda Cupa 2019, 189). Pour sa part, les *cuadros de costumbres*, qui se rapportent en quelque sorte à l’observation des types sociaux et coutumes régionales grâce aux itinérances des auteurs par le pays, sont en revanche assez nombreux. Dans le chapitre suivant, nous verrons que l’élargissement du corpus des textes de la nation (en renforçant la présence de récits de voyage en l’occurrence) se fera grâce à la collection en tant que dispositif consacrant de nouveaux ouvrages dans le canon national.

<sup>38</sup> La présence de récits de voyage locaux dans la conformation du canon national continue à être attestée dans les projets entrepris par les idéologues de la *República Liberal*. López de Mesa, dans la mise en place de la campagne des *Bibliotecas Aldeanas*, proposait par exemple une liste de « Cien autores colombianos » concourant à la compréhension du « sentimiento de la patria y el noble orgullo de [la] nacionalidad », dont

au regard de l'étranger sur le pays, dans la mesure où le nombre de ces voyageurs va s'accroître. Ce regard des *représentants des peuples civilisés*, en raison de sa symétrie ou asymétrie avec celui des élites locales, s'est érigé en tant qu'élément participant à la définition de la nation. Or, si les cercles lettrés colombiens avaient publié et fait circuler les récits de voyage en les insérant en quelque sorte dans le corpus textuel de la nation, leur entrée dans des dispositifs éditoriaux plus robustes rendrait leur présence et pertinence encore plus visibles, surtout lorsque ces dispositifs étaient parrainés par l'État lui-même. Pour cela, il faudra cependant attendre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

### 5.3.1 Un intérêt partagé par l'élite intellectuelle latino-américaine

Dans d'autres pays latinoaméricains, en revanche, où la présence étrangère était sans doute plus significative, les récits étrangers faisaient l'objet d'un intérêt plus manifeste de la part des élites intellectuelles, et leur entrée dans des collections, en l'occurrence, se faisait déjà dès l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Mentionnons, en guise d'exemples, quelques projets éditoriaux en Argentine, notamment dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont accueilli des récits de voyageurs étrangers ayant visité le pays austral au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. Ces cas, au-delà de leurs particularités, mettent en évidence le fait que les traductions sont réalisées, en générale, en fonction du projet éditorial qui les accueille, projet relevant d'une idée déterminée de culture nationale<sup>40</sup>.

Ainsi, la collection *La Cultura Argentina* (1915-1925) dirigée par José Ingenieros,

---

plusieurs auteurs de récits de voyage : Manuel Ancizar (*Peregrinación de Alpha*), Salvador Camacho Roldan (*Viajes*), ou encore Santiago Pérez Triana (*Viajes*) pour ne citer que quelques exemples (Pineda Cupa 2019, 117-121). À côté de ces récits locaux « canoniques » du XIX<sup>e</sup> siècle, il y a eu une production significative de relations de voyage pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (plus de cent récits de voyage d'auteurs colombiens à travers le pays – une quarantaine à l'étranger – sont indiqués par Giraldo Jaramillo dans sa bibliographie de 1957), ce qui rendrait compte du relatif intérêt que continuaient à susciter l'exploration du territoire et sa mise en récit.

<sup>39</sup> Les exemples cités ensuite sont tirés, pour l'essentiel, de l'article *Libros en movimiento. Ediciones, traducciones y colecciones de viajeros ingleses a la Argentina* de Patricio Fontana (2011) (voir également l'article de ce même auteur et de Claudia Roman 2011). L'auteur retrace le travail de quatre traducteurs de récits de voyage en les mettant en relation avec les collections qui les ont publiés, dans une perspective qui replace le rôle de ces traducteurs au sein de ces publications concourant à la définition du corpus des textes de la nation. L'action prééminente des privés dans les entreprises de récupération et consolidation de paradigmes historiques et littéraires pour la nation semblerait être un trait commun pour quelques pays hispano-américains à cette époque-là, les projets éditoriaux abordés par Fontana étant, vraisemblablement, animés par des particuliers.

<sup>40</sup> « [...] cada colección [...] coloca a esos viajeros y a las traducciones que incluye en función de una idea acerca de lo nacional y de la relación entre lo nacional y lo extranjero. En otras palabras, responden en este aspecto a una demanda que parte de una idea fuerte de cultura nacional, al tiempo que funcional a su construcción y difusión » (Fontana 2011). L'on touche ici au rôle des élites culturelles d'un pays dans le développement de la traduction, ainsi que leur volonté d'inspirer une vision déterminée d'identité nationale, vision qui peut être diffusée au moyen de dispositifs comme la collection.

se démarquant d'une approche exclusivement littéraire, proposait des titres qui permettaient de retracer une tradition de pensée nationale de caractéristiques *anticriollas* y *antihispanistas* (Fontana et Roman 2011, 53), des textes représentatifs de nouveaux savoirs, des textes méconnus ou relégués, autrement dit, un canon alternatif. Il a ainsi décidé d'inclure huit récits de voyage d'auteurs anglo-saxons dans sa collection, dont cinq titres avaient été publiés peu de temps avant dans une autre collection, la *Biblioteca de La Nación*, série publiée par le journal du même nom et qui incluait les récits de voyage dans un ensemble comprenant aussi des romans, nouvelles et pièces de théâtre d'auteurs étrangers<sup>41</sup>.

La collection d'Ingenieros a donc repris et retraduit ces cinq récits, en ajoutant trois récits de plus. Dans ces deux cas, il s'agissait de publications de divulgation littéraire et historique, mais les récits de voyage ont également intéressé des cercles plus spécialisés, tel que celui de l'historiographie. C'est le cas de trois récits de voyageurs anglais traduits par Carlos Muzzio Sáenz Peña dans le premier volume de la *Colección de Viajeros y Memorias geográficas*, édité par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires en 1923.

Le dernier exemple, déjà au milieu du siècle, correspond à la collection *El Pasado Argentino*, dirigée par Gregorio Weinberg. Cette collection réunissait des textes argentins et étrangers<sup>42</sup>, dont quelques récits de voyageurs anglais et français, traduits par l'historien José Luis Busaniche, qui a fait « de las traducciones de viajeros un laboratorio

---

<sup>41</sup> Cette collection, qui a perduré de 1901 à 1920, a eu un succès immédiat auprès du public grâce aux petits prix, à la qualité de l'impression et à la variété des titres (huit cents soixante-douze au total), dont la plupart étaient des traductions de textes issus de traditions littéraires européennes. Il faut noter l'évolution de la présence des traducteurs dans ce projet éditorial, leurs noms étant omis en général jusqu'en 1911, moment à partir duquel aussi bien leurs noms que d'autres marques dans l'appareil paratextuel les ont rendus visibles, signalant une progression de leur statut. Finalement, et au-delà de la valeur littéraire ou de la nature même de la collection (compte tenu de l'amphibologie due au titre de celle-ci et du journal), ce qu'il convient de souligner c'est l'intention de démocratisation de la culture écrite à travers la diffusion massive de textes, en écho à d'autres projets à l'échelle continentale à la même époque et postérieurement. (Pour une description et une analyse plus approfondie de cette collection et du rôle que la traduction et les traducteurs y ont joué, voir Willson 2005 et 2008).

<sup>42</sup> Sorá résume ainsi ce projet éditorial : « Un proyecto que se sintetiza en una intención central de universalizar autores que pensaron la Argentina (y/o América), y de argentinizar (y/o americanizar) pensadores universales a través de su traducción y su integración con los primeros [...]. El objetivo era traducir la nación o enmarcarla bajo insumos intelectuales que llevaran a pensar la universalidad de su singularidad y guiar la educación de los lectores hacia una civilidad progresista» (Sorá 2010, 77-78-84-85). Il s'agissait donc de l'instauration d'une culture nationale indissociablement liée à la culture universelle ; de là, la cohabitation d'éléments typiquement locaux et, en l'occurrence, de voyageurs étrangers. Un autre aspect qu'il faudrait souligner dans l'analyse de Sorá est la foi des intellectuels, promoteurs des collections nationales argentines, dans la lecture en tant qu'outil civilisateur et éducateur (Sorá 2010, 96-97), attitude partagée par les cercles lettrés et politiques de la *República Liberal* en Colombie, comme nous l'avons vu un peu plus haut.



de ensayo para sus ideas sobre el relato de la historia nacional » (Fontana 2011).

Or, les approches et stratégies mises en œuvre dans les traductions des récits de voyage font ressortir le débat autour de la question de quoi et comment traduire, autrement dit, quel patrimoine textuel pour la nation devait être mis en exergue et, dans le cas de ce regard étranger, comment il devait être ajusté pour s'articuler au projet éditorial dans lequel il s'encadrerait. Carlos A. Aldao, le traducteur de la plupart des récits de la collection la *Cultura Argentina*, et premier traducteur systématique de récits de voyage d'auteurs anglais en Argentine, s'est rendu particulièrement visible dans ce projet de transfert dans les paratextes. Il mettait l'accent sur l'intérêt de ces récits en tant que patrimoine documentaire et historique de la nation, fiable et véridique, d'où le besoin de rapprocher les voyageurs des lecteurs argentins par le biais d'une nationalisation et même d'un *acriollamiento* de ces récits (Fontana 2011). En d'autres termes, il s'agissait d'une sorte de réappropriation de ce qui appartenait de droit à la nation, et donc, d'une nécessaire adaptation, d'une argentinisation des récits. Postérieurement Busaniche a adopté dans ses projets de traduction une perspective très différente de celle d'Aldao. Pour Busaniche, les récits de voyageurs étrangers étaient certes un complément à l'histoire nationale, mais ils devaient être maniés avec prudence et pris avec une distance critique en tant que documents historiques, raison pour laquelle une mise en garde constante aux lecteurs était un devoir du traducteur historien<sup>43</sup>.

Si nous avons évoqué ces quelques exemples d'entrée en collection des récits de voyage étrangers à travers la traduction dans le cas argentin, c'est simplement dans le but de souligner, d'une part, l'intérêt et le rythme disparate selon le pays dans la récupération du passé à travers le regard étranger. D'autre part, il est question de faire ressortir, malgré les particularités de chaque cas, les tendances et enjeux similaires que peuvent soulever des projets éditoriaux concomitants ou postérieurs. Insistons donc sur trois aspects. Tout d'abord, la préoccupation que partageraient des élites intellectuelles latinoaméricaines pour consolider une identité culturelle nationale à travers la massification de textes, grâce au développement des dispositifs éditoriaux comme les collections. En deuxième lieu, l'inclusion et la diffusion des récits de voyage comme partie intégrante du corpus textuel de la nation signaleraient une tendance partagée vraisemblablement par les cercles

---

<sup>43</sup> « Para Busaniche editar y traducir es, en la misma medida, difundir y corregir. Si en Aldao la palabra del traductor se acoplaba o fundía con la de los autores traducidos y los legitimaba como voz autorizada sobre el pasado y el futuro de la nación, en Busaniche la perspectiva extranjera sólo puede desplegarse ante el público local en tanto contenida o vigilada por el traductor-historiador » (Fontana 2011).

intellectuels de quelques pays hispano-américains : l'élargissement et la diversification progressive du canon de la nation. La prise en compte des récits de voyage étrangers répondrait, en l'occurrence, à la volonté de retrouver dans des visions du passé hétérogènes et exogènes des fondements pour la définition nationale. Finalement, l'intégration de ces récits dans la culture d'accueil met, nécessairement, la traduction sur le devant de la scène. En effet, le patrimoine culturel d'une nation ne se compose pas exclusivement d'éléments autochtones, il se modèle aussi à partir d'influences étrangères qui peuvent se manifester, par exemple, à trois niveaux différents : fournir des modèles inspireurs, particulièrement à l'aube de la conformation d'une nation (comme nous l'avons vu précédemment) ; contribuer à la recherche d'un caractère national propre (l'âme collective particulière et exclusive d'un peuple) ; et légitimer l'existence de la nation par effet d'altérité (une nation se définit toujours par rapport à d'autres nations). La traduction se trouve ainsi à la croisée des processus de consolidation nationale à ces trois niveaux ; traduction et nation sont donc complémentaires l'une de l'autre (Sorá 2010, 78)<sup>44</sup>. Dans le cas des récits de voyage, ces processus de traduction, particulièrement lorsqu'ils ont lieu au sein d'un ensemble textuel censé faire sens en tant que totalité, soulèvent des enjeux identitaires auxquels les traducteurs sont confrontés. Il est question, au bout du compte, d'esquisser les profils de l'image de la nation par effet de contraste. Il arrive donc souvent que, selon leurs projets et leur conception de la traduction, ils adaptent, valident, rejettent, omettent, mettent en garde, bref, qu'ils déploient une série de stratégies pour rendre *propre* et recevable ce regard étranger sur le pays. Or, il arrive également que leur empreinte se manifeste de manière plus subtile, puisque les enjeux et acteurs des transferts peuvent aussi varier au fil du temps. Ainsi, les trois aspects que l'on vient de mettre en relief seront visibles dans le projet éditorial colombien de la *BPCC* qui, vraisemblablement, inclurait pour la première fois dans une collection officielle des récits de voyage étrangers comme textes pouvant faire partie du canon national. Avant et après l'apparition de la *BPCC*, certains cercles lettrés mettaient pourtant en avant l'importance de continuer à se pencher sur ces récits étrangers pour élargir et enrichir le patrimoine

---

<sup>44</sup> Aguirre, basée sur les développements d'Anderson, met également en relation l'idée de nation et celle de traduction. Cette dernière « contribue a limitar la relación de su lengua con las de otras naciones; luego, al traducir textos foráneos, establece la soberanía de la lengua propia y, por último, construye comunidad de lectores alrededor del texto traducido » (Aguirre 2004, 241). En outre, la nation conçue à la fois comme une entité ouverte et fermée à la fois se rapporterait aussi à la traduction dans le sens où « la lengua de una nación se “abre” para recibir de otras culturas información, influencias de muy diversa índole, y, a la vez, se “cierra” para establecer los límites de lo que quiere, lo que necesita y cómo necesita recibirlo en un momento histórico dado » (Aguirre 2004, 242).

culturel de la nation<sup>45</sup>.

### 5.3.2 La suite des efforts dans la récupération des récits de voyage

Nous avons jusqu'ici retracé la présence (relative mais constatable) des récits de voyage aussi bien locaux qu'étrangers dans le processus de constitution du corpus textuel de la nation. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ces récits, particulièrement ceux écrits par des voyageurs locaux, ont participé à profiler les contours de la nation et à étayer des projets convenables pour celle-ci, depuis les perspectives des groupes dirigeants et intellectuels. Ces récits ont ainsi circulé notamment parmi ces cercles lettrés, élargissant progressivement le corpus de textes censés représenter la nation. De la même manière, le développement de l'instruction et des dispositifs éditoriaux ont permis la diffusion d'un plus grand nombre de ces textes, dont les récits de voyage. Or, si les récits des auteurs locaux et les *cuadros de costumbres* étaient relativement consolidés au sein de ce canon, des récits de voyageurs étrangers (bien qu'ayant éveillé un relatif intérêt chez certains intellectuels et hommes politiques particulièrement vers la fin de ce XIX<sup>e</sup> siècle comme nous l'avons évoqué auparavant) ne jouissaient pas nécessairement du même statut, mis à part peut-être quelques cas particuliers. Ce sera pendant le XX<sup>e</sup> siècle (surtout à partir de la deuxième moitié) que ces récits seront progressivement intégrés au corpus des textes de la nation. Dans ce sens, l'action de l'État en tant que promoteur de projets éditoriaux élargissant le canon national sera fondamentale, comme nous le verrons dans les deux prochains chapitres lorsque nous aborderons le cas concret de la *BPCC*. Précisément, ce sur quoi il faudrait insister ici, c'est que la *BPCC* semble inaugurer l'intérêt officiel et formel pour les récits de voyage étrangers écrits dans d'autres langues que l'espagnol, et que ce serait à partir de là que d'autres initiatives, aussi bien privées qu'institutionnelles, continueraient à récupérer, peut-être avec plus de détermination que par le passé, ces récits comme patrimoine culturel du pays.

Ainsi, pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les efforts pour la récupération des récits de voyage étrangers restaient plutôt marginaux, à la différence de ce qui s'était produit en Argentine où, comme nous l'avons évoqué, quelques entreprises éditoriales et

---

<sup>45</sup> Les chapitres six et sept seront exclusivement consacrés à la *BPCC* et, en particulier, à sa section de voyages, déterminant au passage les limites chronologiques essentielles de cette étude. C'est pour cela que nous voudrions terminer ce chapitre en soulignant l'intérêt porté aux récits de voyage de la part de certains secteurs intellectuels au XX<sup>e</sup> siècle, avant et après l'apparition de la *BPCC* au milieu du siècle. Elle représenterait, en effet, une conjoncture instaurant et concrétisant, au moins partiellement, cette volonté d'élever les récits de voyage à la catégorie de textes dignes de faire partie du canon national, et donc susceptibles d'être intégrés en collection.

traductives avaient pu se développer avec une relative force et concourir à cet objectif. Néanmoins, le travail de certains historiens et intellectuels de l'époque démontrerait que, bien que timide, l'intérêt pour les récits étrangers, dont la plupart étaient ou bien méconnus ou bien oubliés (Giraldo Jaramillo 1957, 191), existait malgré tout. La divulgation de ces récits (majoritairement de manière fragmentaire) ou des commentaires à propos de ceux-ci laissent transparaître en effet plusieurs objectifs, mais tous convergent finalement dans la volonté de consolider une idée de nation en tant qu'unité territoriale, historique et culturelle.

*La Revista de Colombia*, initiative d'un particulier, Miguel Triana, publiée en 1910, à l'occasion de la célébration du centenaire de l'indépendance, deux fragments<sup>46</sup> de l'ouvrage d'Elisée Reclus *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe* (l'un des rares récits à avoir été traduit intégralement dans le pays au XIX<sup>e</sup> siècle), accompagnés de statistiques, commentaires et images sur la zone caraïbe du pays correspondant à la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle. L'enjeu était, par contrepoint entre le passé et le présent grâce au récit de Reclus, de mettre en relief le progrès<sup>47</sup> et l'unification expérimentés par la région nord du pays, d'attirer l'attention sur ce qui devait encore être fait, et de pronostiquer un avenir prometteur.

La réappropriation des textes restituant une image positive du pays était, en l'occurrence, un autre des objectifs de cette récupération des récits de voyage. Antonio Gómez Restrepo dans une étude sur Bogotá parue en 1918, fait un parallèle entre les récits de deux voyageurs français ayant visité le pays au XIX<sup>e</sup> siècle : le comte Gabriel de Gabriac et Pierre d'Espagnat (dont le texte sera analysé en détail dans les deux parties suivantes). Le premier transmet « las impresiones más desagradables y emitió los juicios más adversos y fatuos sobre Colombia y su pueblo: nada le pareció digno de elogio; en todo vio atraso, desorganización, estrechez y petulancia ridícula » (Carvajal 1970, 254 citant Gómez Restrepo). En revanche, le texte de P. d'Espagnat apparaît comme une restauration du nom du pays, comme un témoignage désintéressé, un regard compréhensif, où les variétés de rapports humains et expériences érudites sont abondantes<sup>48</sup>. L'on constate donc, d'un côté, le rejet d'un récit négatif, inadéquat du point

---

<sup>46</sup> Les deux fragments en question s'intitulent *Entrada a Colombia en 1855* et *Los indios Aruacos*.

<sup>47</sup> Sur l'évolution de la navigation par le fleuve Magdalena, Miguel Triana, le directeur de la revue, ajoutait par exemple quelques lignes pour commenter une photographie. Le but était de mettre en avant le confort des embarcations d'alors, contrairement à ce que devaient expérimenter les voyageurs au milieu du siècle précédent : « En estos transportes hay amplitud para los pasajeros y se disfruta de cómodos camarotes y de buena mesa, por lo cual el viaje se hace agradable » (Reclus 1910, 6).

<sup>48</sup> En fait, ce même auteur avait déjà fait l'éloge de ce texte dans la préface d'un autre récit (*Del Avila al*

de vue de l'image identitaire du pays ; de l'autre, l'accueil d'un récit positif, adéquat pour l'auto-construction de l'image nationale, une double attitude qui serait peut-être à l'origine de la (non) réappropriation de ces récits<sup>49</sup>.

Mentionnons finalement l'historien Eduardo Posada, auteur lui aussi de récits de voyage et biographe de quelques voyageurs étrangers qui, par le biais de ses articles, mettait sur le devant de la scène culturelle des récits inconnus ou tombés dans l'oubli. Il s'est consacré à la divulgation de récits sur la capitale et d'autres villes du pays dans le *Boletín de Historia y Antigüedades* (appartenant à l'*Academia Colombiana de Historia*) et le *Boletín de la Sociedad Geográfica* (Giraldo Jaramillo 1957, 20) pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dans le but de contribuer à la récupération de la mémoire historique du pays.

Or, l'on pourrait également supposer que l'intérêt que les cercles intellectuels pouvaient accorder aux récits de voyage en tant que textes patrimoniaux était aussi, au moins en partie, déterminé par les conditions d'accès à ceux-ci. Deux obstacles majeurs semblaient, en effet, entraver des actions plus généralisées et résolues pour leur récupération et diffusion : ils étaient souvent de vraies curiosités bibliographiques, difficiles donc à trouver ; et les traductions faisaient également très souvent défaut (Giraldo Jaramillo 1957, 21)<sup>50</sup>. Concernant ce dernier point, cela expliquerait pourquoi jusqu'alors il était courant de voir circuler dans des revues nationales seulement quelques

---

*Monserate* de Pedro Antonio Peña, 1913), le qualifiant comme « la perle » des récits de voyage sur la Colombie. Concernant le voyageur français Gómez Restrepo déclarait : « observador y artista, que supo descubrir aspectos interesantes y matices muy delicados tanto de la naturaleza física como del carácter, de las costumbres, del espíritu nacional y especialmente de la ciudad de Bogotá. D'Espagnat, era con la pluma, un delicioso paisajista, y si la muerte no le hubiera cortado tan pronto su carrera, es de creerse que hubiera aprovechado la rica mina de sus recuerdos y apuntes para otros trabajos análogos, en los cuales hubiera dado prueba de la simpatía que le inspiraba el país. Su muerte prematura fue, pues, una desgracia para Colombia » (De Benito 1942 citant Gómez Restrepo).

<sup>49</sup> L'ouvrage de Gabriac n'a pas, vraisemblablement, fait l'objet d'une traduction jusqu'à présent, tandis que celui de P. d'Espagnat a été traduit intégralement, précisément, pour la *BPCC* en 1942. Un court fragment du récit de Pierre d'Espagnat avait été publié un an auparavant dans la revue *Vida. Revista de arte y literatura para el hogar*, sous le titre *Cómo vio un francés a Santa Fe de Bogotá en las postrimerias del siglo XIX. De un libro de Pierre d'Espagnat. Versión de Julio Rodríguez*. Une courte présentation souligne les qualités littéraires du voyageur français, ainsi que « sus finas dotes de observador que no se dejó guiar por las opiniones amontonadas de los que lo precedieron » (D'Espagnat 1941, s.p).

<sup>50</sup> Les commentaires d'auteurs comme Giraldo Jaramillo concernant les récits étrangers dont il fait état pourraient également expliquer l'intérêt, ou bien, le désintérêt dont ils feraient l'objet en vue d'une éventuelle traduction. Rappelons les réflexions positives à propos du récit de Pierre d'Espagnat, opposées à celles du récit du Comte de Gabriac. Il en serait de même pour d'autres récits : « Su libro respira simpatía por el país y admiración por su belleza y sus riquezas naturales; es una obra sincera, amable, escrita con entusiasmo y gratitud » (à propos du récit de G. Sogler, 1893-1894), par opposition aux récits véhiculant une image négative du pays : « El autor solo visitó a Cartagena y deja la impresión de un país negro y primitivo (sur le récit d'A.S Forrest, 1913) ; ou encore : « Sus apreciaciones sobre el país son frecuentemente erróneas y a veces mal intencionadas » (au sujet du récit du Marquis de Wavrin, 1953) (Giraldo Jaramillo 1957, 131-133-198-220-202).

passages de ces récits étrangers ayant été traduits, ou simplement des commentaires sur ceux-ci, comme nous l'avons vu. Il faudra ainsi attendre la deuxième moitié du siècle, précisément après l'apparition de la *BPCC*, pour voir naître des initiatives éditoriales et traductives participant de manière plus manifeste à la valorisation des récits de voyage étrangers sur le pays<sup>51</sup>.

De ce fait, pendant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le besoin de continuer à faire des efforts pour la récupération des récits de voyage était souligné par plusieurs intellectuels, qui tout en insistant sur la nécessité de les inclure dans le corpus textuel de la nation, mettaient en relief leur valeur sur plusieurs aspects : leurs éventuelles qualités littéraires dans la description des mœurs et paysages ; leur rôle d'indicateur des progrès ou des stagnations vécus par le pays ; ou encore leur fonction comme documents précieux et complémentaires pour la récupération du passé et comme source renseignant sur des évènements, phénomènes sociaux, ou même anecdotes et traits pittoresques qui échappaient parfois à l'historien professionnel mais qui définissaient aussi l'essence de la nation. Giraldo Jaramillo affirmait par exemple :

Los relatos de viaje contribuyen [...] al descubrimiento de la propia tierra, de las costumbres autóctonas, de la idiosincrasia y la personalidad nacionales [...]. Pero los viajeros no solamente suministran informaciones sobre la vida política que suele ser el meollo mismo de la Historia tal como se ha concebido hasta ahora, sino de aspectos mucho más apasionantes e instructivos, como son los problemas económicos, los conflictos sociales, las modas, las diversiones, el comportamiento de las diversas clases de la sociedad, el estado de los transportes, la vivienda y la alimentación. Se tiene así un cuadro completo de un país en un momento dado de su historia, una imagen realista y presumiblemente verídica de la nación. (Giraldo Jaramillo 1957, 13)

Quelques décennies plus tard, un autre spécialiste des récits de voyage dans le pays insistait sur le besoin de continuer à récupérer ce

Capítulo tan interesante como relegado en el acervo de nuestras tradiciones [...]. [Era entonces necesario proceder a una] ordenada y completa colección de esas narraciones [que] pondría a general alcance de letrados y lectores, más que un envejecido catalogo bibliográfico, lo que hoy llamamos un documental, asaz pintoresco e ilustrativo, de muchos antecedentes de nuestra identidad política y social. (Carvajal 1970, 10)<sup>52</sup>

Des projets éditoriaux privés et institutionnels, publiant des récits isolément ou au sein des collections, se développeront progressivement pendant cette deuxième moitié du

---

<sup>51</sup> Ce fait marquerait au passage une différence avec le cas argentin évoqué précédemment, où des entreprises éditoriales et de traduction des récits de voyage ont eu lieu plus précocement et de manière plus systématique.

<sup>52</sup> Le besoin d'inclure le regard étranger sur le pays dans un répertoire de textes clés sur la Colombie continuera à être manifeste même à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (c.f Díaz Granados 1997, V).

XX<sup>e</sup> siècle et même postérieurement. Mentionnons en l'occurrence, dans les années 1960, la publication d'une collection sponsorisée par une entreprise pharmaceutique internationale, la collection *Biblioteca Schering corporation U.S.A de cultura colombiana. Realizada para el honorable cuerpo médico*. Cette collection en format économique se composait de plusieurs séries dont l'une était consacrée aux voyageurs. En 1968 est publié *Geografía pintoresca de Colombia: la Nueva Granada vista por los viajeros franceses del siglo XIX: Charles Saffray y Edouard André*. Cet ouvrage qui compile quelques fragments des récits d'André et de Saffray (issus du volume publié par la BPCC dans les années 40), ainsi que deux articles d'Eduardo Posada à propos des auteurs, a notamment pour objet la valorisation des images accompagnant les textes, tous deux publiés originellement dans *Le Tour du Monde* :

El conjunto de reproducciones que aquí se presenta, dan una imagen muy clara de cómo era Colombia en la segunda mitad del siglo pasado; es una real geografía pintoresca de la Nueva Granada. Al contemplar con detenimiento estos dibujos donde aparecen nuestros campos, ciudades, caminos, escenas y objetos podemos apreciar lo que hemos recorrido en un siglo por los senderos del progreso. Todavía ciertamente, perduran algunas fallas de esa época y hay dibujos que parecen obtenidos hoy en día, como se ven otros donde resaltan los errores y las exageraciones; pero el todo es de un valor histórico y geográfico inigualables. (Acevedo 1968, 6)

Les images complétant les récits, si populaires dans les hebdomadaires européens du XIX<sup>e</sup> siècle consacrés aux voyages et aux explorations, faisaient en effet défaut dans les textes publiés dans le pays. C'est pour cela qu'elles feraient aussi l'objet d'une réappropriation graduelle de la part d'artistes et intellectuels colombiens. Deux années plus tard, en 1970, un autre recueil de fragments de récits de voyageurs étrangers, accompagné lui aussi de quelques images, a également été publié à l'initiative d'un particulier, Mario Carvajal. Dans cet ouvrage, le compilateur présente des extraits commentés de récits, certains ayant été traduits en intégralité, d'autres partiellement<sup>53</sup>, et insiste sur l'urgence de récupérer ce patrimoine de la nation alors encore négligé.

Or, si des initiatives privées étaient dans une bonne mesure le moteur de cette entreprise de récupération des récits de voyage étrangers, des organismes à caractère institutionnel ont aussi participé à cette tâche. C'est sans doute *El Banco de la República* l'institution officielle<sup>54</sup> qui, de manière plus régulière, a donné suite à l'élan qui aurait

---

<sup>53</sup> Carvajal, « esperando una edición completa, cuidadosa y anotada en nuestra patria y nuestra lengua » (Carvajal 1970, 112), propose par exemple une traduction fragmentaire du récit d'Isaac Holton, *New Granada : twenty months in the Andes* (1857), qui sera effectivement publiée en intégralité quelques années plus tard.

<sup>54</sup> D'autres institutions locales mèneront également des projets de récupération de récits de voyage. Citons,

entraîné la BPCC dans cette entreprise de récupération du patrimoine culturel conservé dans les récits de voyage qui n'avaient pas fait l'objet d'une traduction auparavant ou qui avaient été traduits de manière fragmentaire. En effet, cette institution a parrainé plusieurs projets éditoriaux et traductifs tendant à la récupération de ces textes (du XIX<sup>e</sup> siècle en particulier) sur le pays, entre autres : *Viajes por Antioquia en el año de 1880* de Friederich von Schench (1953) ; *Viajes por el interior de las provincias de Colombia* de John Potter Hamilton (1955)<sup>55</sup> ; *Viajes por los Andes colombianos : 1882-1884* d'Alfred Hettner (1966, 1976) ; *La Nueva Granada : veinte meses en los Andes* d'Isaac Holton (1981) ; *Viaje por Colombia : 1825 y 1826* de Karl August Gosselman (1981) ; ou encore, *Viajes por Colombia 1823 y 1824* de Charles Stuart Cochrane (1994). Cette institution, conjointement à d'autres organismes privés et officiels dont la Présidence de la République, a également participé à l'édition, dans les années 1990, de la *Colección Biblioteca V Centenario Colcultura*, à l'occasion précisément de la commémoration du V<sup>e</sup> centenaire de la découverte de l'Amérique. Cette collection comprenait une série consacrée à des récits de voyageurs nationaux et étrangers intitulée *Biblioteca Viajeros por Colombia*, composée de plusieurs titres considérés comme significatifs pour l'histoire du pays. L'objectif de la *Biblioteca Viajeros por Colombia* était clairement indiqué dans les jaquettes des volumes de la collection : « volver a poner en circulación, en algunos casos, y editar por primera vez en español, en otros, testimonios de diversas épocas sobre el país y su proceso de conformación » (Mollien 1992). Dans le cas des récits déjà publiés, il s'agissait de les actualiser notamment au moyen d'un appareil paratextuel solide et d'ajustements dans les traductions lorsqu'il était question de récits écrits dans d'autres langues que l'espagnol<sup>56</sup>. Il vaut aussi la peine de mentionner, à la même décennie, la section *El ojo ajeno* du *Boletín Cultural y Bibliográfico*, publication du *Banco de la República* présentant des textes de visiteurs étrangers au XX<sup>e</sup> siècle sur le pays (Angulo 2007, Díaz Granados 1997). La collection *Biblioteca Familiar Colombiana*, parrainée par la Présidence de la République, consacre également l'un de ces numéros à une

---

juste à titre d'exemple, la publication en 1989 de *Narración de una expedición a la capital de la Nueva Granada y residencia allí de once meses* (Bogotá en 1836-37) de John Steuart, titre faisant partie vraisemblablement d'une collection sponsorisée par l'*Academia de Historia de Bogotá*.

<sup>55</sup> « Primera traducción [anónima] castellana del libro de Hamilton [...] de valor muy desigual », raison pour laquelle une édition corrigée et annotée de ce témoignage le plus copieux, consciencieux, impartial et affectueux envers le pays était nécessaire (Carvajal 1970, 26) (une réédition de ce texte a en effet été publiée en 1976 puis en 1990 par le *Banco de la República*).

<sup>56</sup> Le récit de G.T Mollien et d'E. Reclus sont inclus dans cette collection. Dans les deux cas, il s'agit de rééditions actualisées des volumes publiés auparavant par la BPCC. Sur la publication de la collection, voir en l'occurrence l'article de Del Castillo Mathieu (1993), paru dans la presse locale.



compilation de fragments de récits des voyageurs étrangers ayant visité le pays pendant le XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle : *Viajeros extranjeros por Colombia* (Díaz Granados 1997). Plus récemment, une collection officielle, insérée dans un programme éducatif commémorant le bicentenaire de l'Indépendance (1810-2010), a également inclus parmi ses titres l'un consacré aux voyageurs : *Viajeros en la Independencia* (Ministerio de Educación Nacional 2009). Il s'agit d'un volume compilant quelques textes et images de six récits de voyage étrangers (dont deux du corpus de cette étude et tous auparavant traduits), dont le but serait la diffusion du patrimoine historique et culturel parmi les plus jeunes<sup>57</sup>.

Évoquons finalement une initiative privée qui a vu le jour il y a quelques années. Il s'agit d'une publication parue en 2013 qui réunit en trois tomes les récits et les images sur le pays, publiés dans l'hebdomadaire français *Le Tour du Monde : Colombia en el Tour du Monde (1858-1876)* (Navas 2013).

Le relatif et progressif intérêt pour les récits étrangers met ainsi en relief le fait que ces textes prennent plus d'importance pour le pays originellement objet du regard que pour la culture dont le voyageur est issu<sup>58</sup>. Il s'agit, au bout du compte, d'une réappropriation de l'image construite par autrui sur ce qui est considéré comme propre. Par ailleurs, insistons sur le fait que la période de relative stabilité économique et politique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a marqué une sorte de transition dans la nature de cette réappropriation. Si au XIX<sup>e</sup> siècle les récits de voyage, surtout locaux, ont concouru à la réappropriation du territoire et à modeler les projets pour la nation suivant les perspectives des élites dirigeantes, au XX<sup>e</sup> siècle il serait plutôt question de la récupération du patrimoine culturel et historique de la nation. Les récits de voyage étrangers, la description tantôt bienveillante tantôt sévère des gens et de leurs habitudes,

---

<sup>57</sup> Il est intéressant de noter que les instances officielles prennent appui, et ce très récemment, sur les récits des voyageurs étrangers pour « abordar asuntos que difícilmente se encuentran en los textos que tradicionalmente se han usado para enseñar historia ». C'est pour cela que ces textes qui « son amenos de leer », « el asombro, sorpresa o extrañeza con que los viajeros describen las experiencias de sus periplos resulta muy útil para quienes quieran saber más sobre el período de la Independencia » (Ministerio de Cultura 2009).

<sup>58</sup> Concernant les voyageurs français et leurs récits, Angulo (2007) signale le peu de publications françaises, comparées à la relative abondance depuis les années 1940 (époque de parution de la *BPCC* justement) dans le cas colombien. Deux textes seulement auraient été publiés en France dans les dernières années : *En Radeaux sur l'Orénoque. Des Andes aux bouches du Grand Fleuve (1881-1882)* de Crevaux (Paris, Payot et Rivages, 1994) ; et *Voyage à la Nouvelle-Grenade 1869-1870* de Saffray (Paris, Phébus, 1990). Dans la préface de cette édition Alvaro Mutis, écrivain colombien reconnu, signale trois de ses récits préférés, ceux de Saffray, Mollien et Reclus : « L'honnêteté de leur vision, la clarté de leur style, direct et efficace, la sympathie, au sens premier et étymologique du mot, d'une description qui s'attache toujours à montrer les aspects quotidiens, familiers et traditionnels de la vie des gens qui peuplent les régions visitées, font de ces trois œuvres une source, pour moi irremplaçable, de plaisir et de connaissance du pays où je suis né » (Saffray 1990, 12).

des paysages et de la nature, de l'évolution ou la stagnation matérielle, sociale et politique du pays surgissaient comme l'une des composantes de cet ensemble patrimonial. Or, des cercles intellectuels, privés et étatiques, ont compris l'importance non seulement de rassembler ce patrimoine, mais aussi de le diffuser pour consolider les sentiments d'appartenance à une communauté suprarégionale, à une unité nationale. Ainsi, la mise en œuvre de projets de traduction et de publication en collection de récits de voyage (bien que modeste) dans les années 1940 s'encadrerait dans cette détermination. En ce sens, la *BPCC* représenterait un point de jonction dans la consolidation de ces textes au sein de l'ensemble scriptural du pays.



## Chapitre 6

### La *BPCC* : l'action de l'État dans la démocratisation culturelle

L'arrivée au pouvoir de la dénommée *República Liberal* a marqué un changement de cap dans les politiques culturelles de l'État. En effet, l'intention des idéologues libéraux en matière de culture était d'inclure tous les secteurs sociaux et donc de massifier l'accès aux biens culturels. Plusieurs instances et campagnes étatiques ont donc été mobilisées de manière harmonisée pour atteindre cet objectif, dont le livre se trouvait au cœur en tant que vecteur de valeurs partagées et d'une histoire commune. La *BPCC* a été l'un des projets phares dans ce dessein de démocratisation culturelle. Cette collection, marquante et innovatrice dans le domaine éditorial du pays, a mis en relief le rôle capital de l'État aussi bien dans la promotion et le développement du livre national, que dans la réappropriation, récupération et consolidation du patrimoine scriptural de la nation. Ce mouvement de réappropriation et récupération a permis, à son tour, un relatif élargissement du canon national en dilatant le spectre de ce qui était considéré comme l'héritage culturel du pays à des textes et auteurs étrangers. Les récits de voyage s'affirmaient comme composante de cet héritage qui comprenait désormais aussi le regard étranger.

#### 6.1 *La República Liberal* et l'action culturelle de l'État

La période connue comme la *República Liberal* débute en 1930 et se termine avec la victoire aux élections des conservateurs en 1946. L'action des hommes politiques et intellectuels (dont la figure centrale était Alfonso López Pumarejo, élu pour deux mandats présidentiels<sup>1</sup>) a été marquée par la volonté d'intégration nationale sur tous les fronts, volonté qui serait menée à bien grâce au soutien d'un État hautement centralisé. Intégration territoriale, contrôle administratif et fiscal, dynamisation de l'économie et une attention plus résolue que par le passé sur les aspects sociaux caractérisaient donc cette période décisive dans la construction de la nation moderne (López Bermúdez 2012, 11).

Les idéologues de la *República Liberal* insistaient sur le besoin de faire converger

---

<sup>1</sup> À titre informatif, mentionnons les noms et périodes des présidents au pouvoir pendant la *República Liberal* : Enrique Olaya Herrera (1930-1934), Alfonso López Pumarejo (1934-1938), Eduardo Santos (1938-1942, période pendant laquelle a été lancée la *BPCC*), Alfonso López Pumarejo (1942-1943), Darío Echandía Olaya (1943-1944 par intérim), Alfonso López Pumarejo (1944-1945), et Alberto Lleras Camargo (1945-1946) (cf. note suivante concernant l'interruption du dernier mandat de López Pumarejo).

le discours et l'action politique, de conjuguer une réalité créée artificiellement – la communauté imaginée, la nation – avec des réalités d'ordre pragmatique, de rendre visible la présence de l'État dans les régions par différents moyens, afin de consolider la cohésion nationale dans toutes les sphères. Pendant les premières années de cette période en particulier, une volonté déterminée de transformation s'est effectivement traduite par des actions concrètes (d'autres n'ont pas dépassé l'état embryonnaire), mais cet élan se diluera progressivement. En effet, et malgré les oppositions (notamment de l'Église catholique et des secteurs conservateurs les plus radicaux) et la conjoncture internationale (notamment la Seconde Guerre mondiale, la guerre civile espagnole, et l'instabilité des marchés), l'on constate un changement de perspective par rapport aux gouvernements conservateurs précédant cette période d'hégémonie libérale : développement de l'industrialisation par opposition au régime agraire qui dominait jusqu'alors, libéralisation des conditions économiques et sociales, institutionnalisation des syndicats et coopératives paysannes, flexibilisation de l'accès à la terre, actions de diffusion culturelle à grande échelle ont été, en l'occurrence, des politiques que les gouvernements libéraux au pouvoir ont essayé de mettre en œuvre. Au fil du temps, cependant, des secteurs aussi bien conservateurs que libéraux ont commencé à regarder avec méfiance ce mouvement d'ouverture sociale et la tolérance de l'État face aux revendications grandissantes des masses populaires, ce qui a en partie estompé la mise en place des politiques libérales (López Bermúdez 2012, 49-50)<sup>2</sup>. Puis, l'arrivée des conservateurs au pouvoir en 1946 a définitivement marquée la fin de cette période de l'histoire nationale dans laquelle la classe dirigeante a essayé, dans une certaine mesure, de rompre avec les schémas traditionnels de gouvernance et semblait être plus attentive à l'inclusion de tous les secteurs sociaux dans les projets de construction nationale.

---

<sup>2</sup> Les deux mandats de López Pumarejo illustrent bien la perte de dynamisme dans l'implémentation de politiques progressistes : « En 1942 López fue elegido presidente por segunda ocasión para cumplir el período que iba hasta 1946. Sin embargo, y a pesar del gran apoyo popular que obtuvo, no dio continuidad a las reformas que habían caracterizado a su primer mandato. Su segundo gobierno se distinguió en cambio por carecer del impulso modernizante del primero. A raíz de un gran debate parlamentario suscitado en torno al manejo de algunos negocios privados del presidente éste debió entregar el cargo por determinación del Congreso a Alberto Lleras Camargo, quien gobernó desde el 7 de agosto de 1945 hasta el 7 de agosto de 1946, lapso durante el cual, si bien es cierto se manifestaron algunos pocos rasgos modernizantes, estos distaban mucho del ímpetu transformador que había caracterizado a la República Liberal en los años precedentes. De esa manera el liberalismo perdió el poder tras “quince años de transformación institucional y cambio social” » (López Bermúdez 2012, 52).

### 6.1.1 La popularisation de la culture

Les programmes culturels de la *República Liberal* s'encadraient dans ce vaste plan d'unification nationale, unification à laquelle l'on parviendrait seulement à condition d'atteindre un certain degré d'homogénéisation sociale : il fallait donc inclure les masses dans les projets culturels, il fallait propager la culture au plus grand nombre<sup>3</sup>. Les idéaux culturels du libéralisme s'assimilaient ainsi à la culture politique illustrée et républicaine présente dans le pays depuis la postindépendance, renouvelant cet enthousiasme pour l'éducation populaire si manifeste au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier (Silva 2005, 119-121). En effet, l'action culturelle de la *República Liberal* renouait en quelque sorte cet élan pour l'instruction du peuple et la consolidation d'une communauté de lecteurs dont l'existence favoriserait l'émergence d'un sentiment communautaire national. C'est pour cela que, conformément à un mouvement à l'échelle continentale, à partir des années 1930 les campagnes d'alphabétisation et de couverture éducative (bien qu'encore insuffisantes) se sont intensifiées dans le pays. Certes, des initiatives dans ce domaine avaient déjà été mises en œuvre par les gouvernements précédents et par des secteurs privés, mais c'est particulièrement au cours de la troisième et de la quatrième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, dans une ambiance de rénovation intellectuelle et d'intérêt pour la diffusion culturelle manifestée par divers acteurs politiques, qu'un mouvement de modernisation sociale et culturelle (malgré des portées relatives) s'est opéré dans le pays (Silva 2013, 22-23).

La volonté de consolidation d'une base culturelle commune en démocratisant l'accès à l'éducation et à toutes les formes d'expression culturelle était donc l'une des caractéristiques de la *República Liberal*. Une série de dispositions et initiatives, conçues comme une action unifiée de l'État et émanées des pouvoirs publics, vont ainsi impulser des actions pour l'éducation et la diffusion culturelle visant un large public. Entre 1930 et 1946, l'augmentation du budget destiné au fonctionnement du ministère de l'Éducation nationale pour l'exécution des campagnes d'instruction et, surtout, la politique de dirigisme culturel mise en place par les gouvernements libéraux de l'époque concrétisaient en l'occurrence cette volonté. De même, la création de la *Biblioteca Nacional* à Bogotá et de sièges satellites dans les capitales provinciales dans les années

---

<sup>3</sup> Silva résume ainsi les principes des politiques libérales en matière de démocratisation culturelle menées par l'État : « La idea de ciudadanía extendida, de acceso al consumo cultural de masas y el uso en la difusión de la cultura de los medios modernos (mecánicos) de reproducción (el libro, el disco, el cine), lo mismo que el intento de puesta al día de todas las formas del folclore popular, presentadas como la base del "alma nacional", y el papel asignado al intervencionismo cultural del estado, son elementos asimilados y defendidos de manera explícita por los dirigentes liberales de la República Liberal » (Silva 2013, 25).

trente, conçus non seulement comme espaces physiques pour la conservation de textes mais aussi comme des lieux de dynamisation des pratiques culturelles associées aux imprimés (Herrera 2001, 104), montre l'intérêt des autorités gouvernementales pour instaurer des espaces officiels culturels accessibles au plus grand nombre.

De cette manière, dans ce projet d'intégration nationale par le biais de l'éducation et de la culture<sup>4</sup> le livre, en tant qu'un des dispositifs essentiels pour la diffusion de valeurs, de savoirs et d'un héritage commun, se trouvait en quelque sorte au cœur des préoccupations des concepteurs de ces projets : il s'agissait de faire du livre un objet quotidien parmi les masses populaires (Marín Colorado 2017a, 66). En effet, l'une des principales réussites des programmes libéraux, malgré les aléas et les insuccès, a été le rapprochement entre le livre-objet et le grand public<sup>5</sup>. Il était question de consolider, par exemple, la présence du livre en tant qu'objet conçu par et pour les Colombiens, porteur et diffuseur de la symbologie nationale, du passé référentiel de la nation et du présent en construction, bref, de la communauté nationale imaginée. Le rôle du livre en tant qu'instrument clé dans la consolidation identitaire et d'un sentiment d'appartenance est ainsi particulièrement important entre le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le cas colombien (et assurément dans celui de la plupart des pays dans l'aire latino-américaine), le livre restera un élément diffuseur de culture et de valeurs communes encore bien présent jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, d'autres vecteurs d'idées faisant à peine leur apparition à cette époque-là (la radio en 1930, la télévision en 1954). En ce sens, l'avènement de la *República Liberal* et ses politiques de démocratisation culturelle ont représenté un tournant dans les manières de diffusion de la pensée et des valeurs socioculturelles, qui ont fait appel à toutes les formes modernes de communication (Silva 2002, 144) de l'époque, y compris le livre. En conséquence, dans le domaine culturel, l'un des principaux buts de la *República Liberal* a été « la difusión del libro entre los sectores populares del campo y de la ciudad » (Silva 2008, 21), ce qui, par contrecoup, a impulsé le marché éditorial du pays. L'installation de *Bibliotecas Aldeanas*, le soutien et l'adoption de la *Selección Samper Ortega*, ou encore, la réalisation des Salons du Livre

---

<sup>4</sup> « [...] las élites, en la perspectiva de integrar la nación al concierto mundial, dotar al Estado de una estructura eficiente según los parámetros que obedecían a la noción del Estado moderno y, desarrollar la industria, incentivando el consumo, llevan a cabo diversas reformas que van a repercutir en el contexto social y cultural de la nación durante este período. Con estos ideales, desde el Estado y por intermedio del Ministerio de Educación, se desarrollan una serie de estrategias que buscan integrar política e ideológicamente la nación, mediante la generación de una opinión pública en torno a un sistema de valores compartidos » (Herrera 2001, 103).

<sup>5</sup> Entretien avec Paula Marín Colorado (août 2019), spécialiste de l'histoire de l'édition en Colombie.

depuis 1936, qui ont stimulé le secteur éditorial dans le pays et qui ont contribué à l'élargissement du public lecteur (grâce entre autres facteurs à la circulation d'éditions populaires bon marché), en sont la preuve. De la même manière, les initiatives de la *República Liberal* ont inauguré une vraie politique du livre dans le pays. Grâce à leurs actions, des lois sur le livre et l'édition ont été promulguées à partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le livre en tant que bien culturel auquel les gens du peuple devraient avoir accès était donc l'un des paris de la *República Liberal*.

Or, la mise en place de politiques de démocratisation et diffusion culturelle a été un élément commun dans l'aire latino-américaine de l'époque. En effet, la politique menée par la *Dirección de Extensión Cultural* (entité dont nous parlerons plus en détail par la suite) de la *República Liberal* s'est basée particulièrement sur le modèle mexicain des programmes de diffusion culturelle des années 1920. Un double objectif était poursuivi : d'un côté, populariser les formes de culture intellectuelle à travers les médias de masse d'alors (radio<sup>6</sup>, cinéma, presse, livre) et des événements publics ; et de l'autre côté, réduire l'inégalité sociale en facilitant l'accès aux biens culturels (Bolaños-Florido 2021, 152). Dans le cas colombien en particulier (et abstraction faite pour l'instant du débat autour de la dichotomie entre haute culture et culture populaire<sup>7</sup>, certes présente dans les entreprises culturelles menées par les idéologues libéraux), c'est précisément en ce sens que l'approche de la *República Liberal* s'avère innovante : grâce à l'appareil institutionnel, elle a unifié, consolidé et diffusé un programme de travail et un ensemble de thèmes visant à rendre la culture en général accessible au plus grand nombre. C'est dans cette perspective que l'intelligentsia libérale, par opposition à l'attitude conservatrice dominante circonscrivant jusqu'alors les biens culturels aux minorités lettrées, a fait le premier effort concret pour faire de la culture un bien accessible à l'ensemble de la communauté<sup>8</sup>. Les trois grandes lignes qui articulaient ces projets

---

<sup>6</sup> À titre d'exemple, la *Radiodifusora Nacional de Colombia* a été fondée pendant le mandat du libéral Eduardo Santos en 1940 (Bolaños-Florido 2021, 148), période également de parution de la *BPCC*.

<sup>7</sup> L'on pourrait éventuellement établir un parallèle entre cette dichotomie établie par les élites en matière culturelle et celle auparavant instaurée en termes de cloisonnement territorial et ethnographique par le biais de voyages scientifiques à travers le pays. Dans tous les cas, il s'agirait d'une volonté consciente ou inconsciente de différenciation sociale, qui serait relativement atténuée par le projet de démocratisation culturelle de la *República Liberal*.

<sup>8</sup> Bolaños-Florido rapporte les propos de Silva à ce sujet : « aunque la política cultural de los liberales se desprendió de un modelo paternalista, este fue el primer esfuerzo concreto en Colombia por 'hacer de la cultura un bien asequible a la comunidad colombiana' [...], lo que se diferenciaba de la 'idea de desigualdad natural en la distribución de los productos de cultura' por parte del Partido Conservador, que gobernó durante 1886-1930, y de la Iglesia que había justificado el monopolio de los bienes culturales para uso exclusivo de las clases minoritarias » (Bolaños-Florido 2021, 152). Bien que cette politique de démocratisation culturelle ait eu des résultats positifs, notamment en termes de création des institutions



culturels rendaient compte de cette volonté : recherche et création de biens culturels et scientifiques ; diffusion de la culture nationale et universelle ; et éducation à la sensibilité et développement de la personnalité (Sierra Mejía 2009, 382). Insuffler la culture au plus grand nombre à travers des dispositifs et campagnes variés était donc l'une des déterminations des intellectuels libéraux d'alors :

La República Liberal no solo significó una profunda originalidad en los *proyectos de extensión cultural*, sino que representa una de las etapas de más alta integración entre una *categoría de intelectuales públicos* y un *conjunto de políticas de Estado*, al punto que puede decirse que sus proyectos culturales de masa fueron en gran medida la elaboración de grupos intelectuales que ocupaban las posiciones más elevadas en los instrumentos estatales [...], al tiempo que dominaban en el escenario cultural, sobre todo en la prensa, en la radio y en el precario mundo del libro, lo que les garantizaba una posición directiva en cuanto a la orientación espiritual del país, o más exactamente de la “nación”, para acudir a su propio vocabulario. (Silva 2005, 22)

Deux remarques s'imposent à propos de ce passage. D'une part, et comme nous l'avons déjà mentionné, les projets culturels de la *República Liberal*, au-delà des éventuelles nuances apportées par les différents gouvernements et fonctionnaires, répondaient en règle générale à une politique homogénéisée et centralisée de l'État libéral. Il en est ainsi attesté par les dénominations mêmes des programmes et politiques culturelles développées dans la période en question : activité culturelle de l'État, extension culturelle sur les masses, ou encore, propagande culturelle du Gouvernement (Silva 2005, 32). D'autre part, s'il est vrai que ces politiques culturelles libérales représentent une rupture par rapport à l'idée de masse en tant que sujet totalement passif, au moins dans le domaine culturel, pour devenir un sujet actif qui doit être considéré dans la définition de l'esprit national, il est aussi vrai que l'élite intellectuelle et politique, incarnée dans ce cas par les idéologues libéraux, conservait le monopole de définir l'orientation culturelle de la nation, de guider et éduquer, dans une attitude paternaliste, le « peuple enfant » (Silva 2005, 24). Cette attitude renvoie, d'une certaine façon, à l'indéfinition de l'esprit de la nation, encore manifeste dans ce milieu du XX<sup>e</sup> siècle, raison pour laquelle il fallait déployer des outils et moyens culturels pour essayer d'accomplir cette tâche inachevée. Malgré tout, la particularité de l'approche libérale résidait dans le fait que ce peuple, bien que qualifié d'enfant, devait être inclus dans la construction culturelle du pays (certes avec le guide d'une élite illustrée), car il incarnait l'avenir tout en représentant le passé :

por una cierta *fórmula alquímica* difícil de descifrar, en él había quedado concentrado algo como la “quintaesencia” de una nación, nunca bien definida a pesar

---

culturelles, la popularisation culturelle a été réellement plus évidente après les années 1950 (Bolaños-Florida 2021, 153).

de los esfuerzos, y de las constantes remisiones a la Expedición Botánica, a la Comisión Corográfica y a otros episodios mitologizados en los que se suponía estar depositada el “alma nacional”. (Silva 2005, 24)<sup>9</sup>

Darío Achury Valenzuela, directeur pendant plusieurs années de la *Dirección de Extensión Cultural* et personnage central dans la conception et le développement des projets culturels de cette période (qui, par ailleurs, a vraisemblablement fait la liste initiale de titres pour la *BPCC*), illustre la constance de cette hiérarchisation conventionnelle entre élite lettrée et masse enfantine, tout en reconnaissant cependant l’existence d’une certaine identité culturelle de cette dernière :

La creación de una cultura presupone, por una parte una estructura jerarquizada, la existencia de una elite directiva, que es el elemento humano que cualifica la cultura, y por otra, requiere el elemento cualitativo que es la masa, totalidad unitaria de un instinto común. (Silva 2005, 25 citant Achury Valenzuela)

Pour Achury, comme pour d’autres idéologues libéraux mais aussi conservateurs de l’époque, la culture représentait une unité composée de deux éléments : les formes les plus élaborées de l’esprit humain, et les formes propres et authentiques du peuple, assimilées progressivement au folklore (Silva 2005, 25). Bolaños-Florido (2021), en abordant le cas de la *Radiodifusora Nacional de Colombia*, met en relief cette approche dualiste des intellectuels libéraux séparant la haute culture et la culture populaire<sup>10</sup>, héritée d’une vision romantique du peuple-nation : la première étant assimilée au « bon goût », aux réalisations les plus raffinées de l’esprit humain ; la deuxième aux manifestations folkloriques et traditionnelles du peuple, dépositaire de l’âme nationale. Dans cette division, la culture populaire acquiert cependant une connotation positive car nécessaire pour la définition de la nation ; la haute culture pouvait, pour sa part, être acquise par le peuple avec le guide de l’élite intellectuelle, au moins depuis la perspective des libéraux. Néanmoins, même si la division entre haute culture et culture populaire était encore manifeste, même si la différenciation entre une minorité apte à choisir et proposer des paradigmes culturels et une majorité réceptrice de ceux-ci persistait, un ton différent dans

---

<sup>9</sup> Le lien que l’intellectualité colombienne avait instauré depuis le XIX<sup>e</sup> siècle entre la définition identitaire de la nation et les voyages à travers le pays est palpable dans ces propos : les récits de voyage, associés en l’occurrence à des événements marquants comme l’*Expedición* et la *Comisión*, étaient censés condenser en quelque sorte les caractéristiques identitaires du peuple raconté par les élites savantes et politiques.

<sup>10</sup> Silva note à ce sujet qu’il ne s’agit pas d’affirmer, d’une part, que la définition de culture populaire appartenait exclusivement aux intellectuels libéraux de cette période, d’autres intellectuels même conservateurs ayant participé à la caractérisation de cette notion ; d’autre part, qu’il n’y a pas eu d’antécédents de ce phénomène dans l’histoire culturelle du pays: « Lo que queremos decir es, concretamente, que la República Liberal concretó, sintetizó y desplegó bajo nuevas significaciones una evolución en curso » (Silva 2005, 16-17).

ce rapport émergeait car il était question désormais de prendre en compte cette masse en tant qu'agent actif et nécessaire pour la définition de nation<sup>11</sup>.

Dans tous les cas, au-delà de la division entre haute culture et culture populaire, il convient surtout de souligner le dessein des idéologues libéraux de renouveler et d'élargir socialement la notion de culture (Silva 2005, 27), et donc la nécessité de consolider un appareil et des canaux institutionnels pour assurer une diffusion culturelle harmonisée. Dans cette vision englobante et amplifiée de culture, Achury Valenzuela traçait les plans de l'action culturelle de l'État qui cherchait désormais non seulement l'instruction basique des populations des zones les plus reculées du pays (sur lesquelles des campagnes précédentes comme la *Cultura Aldeana* s'étaient peut-être focalisées), mais aussi l'assertion, à travers l'accès à la culture au sens large, d'un sentiment d'appartenance nationale dans tous les secteurs de la société. Les enjeux de cette action culturelle convergeaient ainsi vers un objectif essentiel :

encauzar y concretar las varias manifestaciones de la cultura nacional, en beneficio del pueblo, entendiéndose por cultura, no solo la adquisición de conocimientos decorativos y vagamente educativos, sino un repertorio de convicciones que rige realmente la existencia de un pueblo (Silva, 2005, 35 citant Achury).

Intensification des campagnes d'alphabétisation, politique harmonisée de l'État en matière de gestion et promotion culturelle, inclusion des manifestations populaires dans le spectre culturel, entre autres caractéristiques, ont guidé les politiques culturelles de la *República Liberal*. Deux traits déjà évoqués sont cependant ceux que nous voudrions souligner en particulier : la volonté de rendre accessibles les biens culturels dans leur ensemble à tous les secteurs sociaux, et l'idée de faire du livre aussi bien un vecteur de diffusion culturelle qu'un objet concourant à la consolidation d'un sentiment d'appartenance nationale.

### 6.1.2 Les dispositifs de la diffusion culturelle

Pour mettre en œuvre de manière unifiée et cohérente ces politiques et projets

---

<sup>11</sup> Silva signale comment dans ce besoin de reconnaître, connaître et stimuler la culture de la majorité populaire, nécessaire pour la consolidation d'une vraie culture nationale, les notions de folklore et culture populaire ont été un recours dont les groupes dirigeants se sont servis pour consolider des sentiments identitaires nationaux (aussi bien en Colombie que dans d'autres pays hispanoaméricains) (Silva 2005, 43-44). En fait, l'urgence de « connaître le pays et ses gens » trouve ses origines dans les années 1920 avec le débat à propos du « problème de la race », débat dans lequel se sont engagés des intellectuels conservateurs et libéraux devenus par la suite fonctionnaires de l'État, et « que en el fondo remitía simplemente a la pregunta que la clase dirigente [...] se hacía acerca de "si con un pueblo como el colombiano podía ser posible construir una sociedad" » (Silva 2005, 38).

culturels, l'État a dû se doter d'instances et moyens nécessaires à la propagation de la culture. Sous le mandat d'Eduardo Santos est créée en 1938 la *Dirección de Extensión Cultural*, évoquée auparavant, instance qui a centralisé et catalysé l'action de l'État dans le domaine culturel, et dont le but était d'irradier la culture à la société colombienne, grâce aux activités articulées de différents départements administratifs au sein de cette entité (Betancourt Mendieta 2016, 134). De ce fait, cet organisme rattaché au ministère de l'Éducation nationale

se encargaba [...] de todos los programas que intentaban hacer de los bienes culturales un objeto que circulara más allá de los grupos sociales que de manera tradicional habían tenido acceso a la educación, a las artes y a todas las formas de "construcción" y "ennoblecimiento" del espíritu. (Silva 2013, 40)

Les actions de ce département dans la promotion culturelle sur tous les fronts (Salons du Livre, cinéma, récupération et mise en valeur des expressions folkloriques, recherches archéologiques et linguistiques, et ainsi de suite) sont, par exemple, mises en relief par son propre directeur, Achury Valenzuela qui, sortant du cadre des rapports officiels présentés au gouvernement et en accord avec la volonté de popularisation culturelle, s'aidait de la presse nationale pour exalter l'œuvre de cette entité. Ainsi, et malgré les difficultés économiques, *Extensión Cultural* avait poursuivi les « realizaciones que benefician directamente a la mayoría del pueblo colombiano, aquellas que cumplen mejor los programas democráticos del gobierno » ; c'était un organisme dynamique « que cubre todas las zonas posibles del campo espiritual e intelectual del pueblo colombiano » car sa « misión no es puramente académica y circunscrita a las minorías, sino un amplio camino de acción popular » (Achury Valenzuela 1943)<sup>12</sup>. Les propos du ministre de l'Éducation nationale en 1946, Germán Arciniegas (principal promoteur de la *BPCC* dont nous parlerons plus en détail par la suite) au sujet de cette instance chargée de l'action culturelle de l'État illustrent également, d'une part, la détermination de répandre la culture et d'atteindre le plus grand nombre ; d'autre part, le rôle de l'État dans les mécanismes de mise en valeur du livre (tels que les Salons du Livre), instrument clé dans cette tâche :

Donde la acción del Gobierno ha sido más notoria quizás, es en las actividades llamadas de extensión cultural [...]. Las Ferias del libro han venido sucediéndose en todo el país hace nueve años, dando a este comercio una actividad sin precedentes. Quizás en la América Latina es Colombia el país donde estas ferias, organizadas en forma periódica y llevadas a todas las ciudades importantes del país, registran hoy una vida más larga. (Arciniegas 1946, XLVII-XLVIII)

---

<sup>12</sup> Article paru dans le journal *El Tiempo* de Bogotá (8 août 1943, p. 1a et 11), intitulé « Una brillante labor cultural se ha realizado en el país. Un poderoso estímulo se ha dado oficialmente a los organismos de alta cultura. -Habla don Darío Achury Valenzuela, director del departamento ».

Par ailleurs, dans un souci de systématisation et de coordination des différents organes de diffusion culturelle, et afin d'établir un contact direct entre les organismes officiels et les citoyens dans un ensemble homogénéisé, *Extensión cultural* regroupe sous sa direction les publications parrainées par l'État dans ce domaine. Ainsi par exemple, la *Revista de las Indias* a été, avec la *BPCC*, l'un des principaux organes d'expression et de diffusion des politiques culturelles de l'État<sup>13</sup>. Fondée en 1936, réorganisée en 1938 pour être sous la direction de la *Sociedad de Escritores Americanos y Españoles* et publiée par le ministère de l'Éducation nationale colombien (Arciniegas 1946, L)<sup>14</sup>, cette revue a été un lieu de rencontre des intellectuels de divers horizons idéologiques et culturels, et a longtemps déterminé les perspectives de la culture nationale, même si les attaques de l'Église catholique et le parti conservateur étaient fréquentes (Silva 2005, 26). Or, plus qu'un moyen de propagande en faveur du gouvernement libéral d'alors, cette publication manifestait l'intérêt de consolider depuis la culture un État national, dont la plupart des citoyens auraient accès aux produits culturels, aussi biens colombiens qu'étrangers (Betancourt Mendieta 2016, 129). En effet, même si la revue était financée par l'État, elle ne serait pas devenue une publication progouvernementale. L'arrivée au pouvoir du conservateur Laureano Gómez (1950), dont la politique culturelle était plus attachée aux valeurs traditionnelles, a signalé la fin de cette publication, qui a été remplacée en 1951 par la revue *Bolívar*, « dirigida por ese apologista de la "conservación literaria" que fue Rafael Maya » (Torres Duque 2007, 266)<sup>15</sup>. Bien que la *Revista de las Indias* ait été axée sur le domaine de la haute culture consacrant la plupart de son contenu aux réflexions et travaux des intellectuels de prestige national et international<sup>16</sup>, des articles ayant trait à la culture populaire ou soulignant l'importance de la diffusion culturelle étaient également inclus dans ses pages. La démocratisation de l'accès à toutes les expressions culturelles, afin d'encourager la sensibilité artistique de tous les secteurs sociaux (sans pour autant

---

<sup>13</sup> « La Revista de las Indias y la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana [fueron] los principales órganos que se crearon para la difusión de la cultura literaria, entendiendo por esta expresión no solo la literatura en sentido estricto, sino también la historiografía, la filosofía, el ensayo político, etc. » (Sierra Mejía 2009, 384-385).

<sup>14</sup> Dans une perspective cosmopolite, le comité éditorial de la revue, dirigé par Germán Arciniegas entre 1939 et 1946, accueillait des exilés espagnols qui y ont laissé leur empreinte « a través de artículos que denotan las preocupaciones trascendentales y vitales de los mismos » (Hernández 2012, 147). (Nous aborderons par la suite le rôle des exilés espagnols dans la *República Liberal*).

<sup>15</sup> L'on fait mention de cet intellectuel conservateur dès maintenant car il jouera un rôle important dans la fin du projet de la *BPCC*, comme nous le verrons un peu plus loin.

<sup>16</sup> Poèmes, contes, pièces de théâtre, traductions dans divers domaines des sciences humaines, des sections consacrées aux arts plastiques, à la géographie et l'histoire, etc. faisaient partie du contenu de cette publication mensuelle qui a atteint une renommée internationale puisqu'elle est devenue le foyer de la diffusion d'une conscience culturelle américaine (Marín Colorado 2013).

prétendre l'érudition des masses), était l'un des enjeux mis en relief par les idéologues libéraux qui participaient à la revue :

La "cultura democrática" quiere decir que en forma elemental siquiera están gozando de los beneficios de la vida estética todos los grupos sociales. No se trata de obrar el milagro extraordinario de hacer un pueblo erudito, sino simplemente de colocarlo en situación de afirmar su personalidad, de aprehender las cosas bellas de la vida. (Peña 1945, 428)

Rappelons cependant que cette approche de démocratisation culturelle menée par l'intelligentsia libérale a soulevé des tensions qui, finalement, ont gagné du terrain. En effet, les secteurs les plus réactionnaires de la société colombienne s'y opposaient ; mais les intellectuels libéraux insistaient sur le besoin de continuer, malgré les obstacles, les efforts pour rendre accessible la culture au plus grand nombre :

Hay quienes miran con desvío y quienes ven con escepticismo esas campañas [...]. Pero hay también quienes confían en que esos instrumentos son de extraordinaria importancia para modificar esencialmente la cultura nacional [...]. Contra los naturales obstáculos del adverso ambiente, contra el escepticismo y contra el desvío, puede y debe continuarse la tarea. Muchos años habrán de transcurrir antes de que los frutos de ese trabajo se hagan visibles a todos, pero mientras el gobierno persista en el propósito de hacer cada vez más fáciles y accesibles los medios culturales a todas las gentes, y de ampliar sus programas de educación estética popular, podrá confiarse en que Colombia llegará a ocupar en la geografía de la cultura americana uno de los lugares directivos a que tiene derecho. (Peña 1945, 428-429)<sup>17</sup>

Ainsi, mis à part les clivages entre haute culture et culture populaire, malgré les obstacles et oppositions existantes, la *República Liberal* prônait un plan unifié de propagation des biens culturels à tout l'ensemble de la société, plan coordonné par *Extensión cultural* dont les publications devaient être les porte-parole. Cette détermination émanée de l'État a néanmoins été estompée par l'ascension des conservateurs au pouvoir, comme nous venons de le suggérer. Un changement de cap dans les politiques culturelles de l'État a ainsi eu lieu vers la fin des années 1940. Les gouvernements conservateurs ont continué certes à développer les projets culturels mais, vraisemblablement, dans une perspective plus axée sur un retour aux valeurs traditionnelles (accentuant peut-être la dichotomie entre haute culture et culture populaire), et sur un accès plus différencié aux biens culturels. Il est cependant vrai que les groupes dirigeants des deux bords politiques mettaient en valeur ce qui était « typiquement » populaire, puisqu'élément incontournable dans la construction d'un

---

<sup>17</sup> À l'opposition déterminée des secteurs conservateurs s'ajoutait « cierta indiferencia de gran parte de la población, acostumbrada a una vida social y cultural que recuerda el ambiente de la hacienda y el dominio de la parroquia, tal como lo conoció el siglo XIX » (Silva 2013, 23).

esprit collectif. La principale différence résiderait dans ce que *le populaire* concernait et provenait du peuple, mais ne supposait pas pour autant l'idée de popularisation de tous les biens culturels parmi ce même peuple<sup>18</sup>. Par conséquent, si la *Revista de las Indias* se voulait un organe de diffusion culturelle dans un spectre large et éloigné des tendances idéologiques, d'autres publications conservatrices officielles ont pris la relève avec une approche différente. Prenons, à titre d'exemple, le cas d'*Hojas de Cultura Popular Colombiana* :

Entre 1947 y 1957, y como manifestación de un objetivo cultural estatal, estrechamente ligado con el afán populista de los gobiernos conservadores [...], se publica *Hojas de Cultura Popular Colombiana*, que como obra tipificante reproduce los dibujos y pinturas de la Comisión Corográfica; la validación del folclor, al lado de una presunta valoración literaria que procura reconstruirse, son las coordinadas que definen el programa cultural nacionalista propio de los gobiernos derechistas previos al frente nacional. (Torres Duque 2007, 266)<sup>19</sup>

La présentation du premier numéro de cette publication affiche son caractère populaire (dans le sens de « pour le peuple »), même si le public « érudit » pouvait y trouver des matières dignes d'intérêt :

Estas Hojas no tienen pretensión de revista universitaria. Deliberadamente ha querido eximirse de la densidad académica o científica que exigen estas publicaciones. Las Hojas de Cultura Popular buscan, exclusivamente, conectarse con el mayor número de lectores colombianos deseosos de conocer y apreciar nuestros valores populares y nuestros elementos folklóricos. Sin embargo [sic] estas Hojas llevarán secciones de atracción general, inclusive para los cultos. (Hojas de Cultura Popular Colombiana 1947)

En guise de digression, et abstraction faite de la « reconstruction » des valeurs littéraires qui signalerait aussi le changement d'approche en matière culturelle, il faudrait souligner dans la perspective de cette étude une particularité de cette revue, à savoir, la présence de fragments et images de récits de voyage. Ils n'étaient sans doute pas l'élément principal de cette publication, mais leur inclusion dénote l'importance accordée par certains intellectuels, malgré les divergences d'idéologies et d'approches, à la récupération du patrimoine historique et culturel, grâce à la mise en valeur des discours et images associés au voyage qui contribuaient non seulement à dépeindre les richesses naturelles, les paysages exubérants, à donner des renseignements sur des événements

---

<sup>18</sup> « A pesar de las diferencias entre los dos partidos políticos hegemónicos en torno a la democratización cultural, ambos tenían en la década de 1940 la pretensión nacionalista de construir o mantener algo colectivo, por lo que coincidieron en ver lo popular como un terreno anclado a la supervivencia de lo tradicional, lo exótico y lo estático » (Bolaños-Florido 2021, 153).

<sup>19</sup> *El Frente nacional* est la période qui va de 1958 à 1978, dans laquelle les deux principaux partis politiques (le Parti conservateur et le Parti libéral) ont pacté un accord de cogestion du pays. Il s'agissait de l'alternance au pouvoir et de la répartition de façon équitable des ministères et charges publiques.

historiques et ainsi de suite, mais aussi à profiler les caractéristiques de ce peuple porteur de l'essence de la nation. L'on pourrait donc penser que, malgré les aléas dans le cheminement des politiques culturelles menées par les différents gouvernements, les récits de voyage, en tant que révélateurs du substrat de l'esprit populaire, des caractéristiques de différents groupes sociaux qui constituaient le socle de la nation, continuaient à garder une place, certes modeste, dans l'ensemble de textes censés représenter la nation. Les discordances résideraient en termes d'approche concernant aussi bien les sujets sur lesquels l'on mettait l'accent, ainsi que sur la manière de les présenter et de les diffuser. En conséquence, outre les *cuadros de costumbres*, une section consacrée à la *Comisión corográfica* (« *el álbum de la Comisión* »), des articles traitant des récits de voyage écrits par Giraldo Jaramillo, Mario Carvajal ou Eduardo Posada, la revue publiait également des extraits de récits de voyageurs locaux et quelques étrangers, des textes de l'époque de la découverte (Colon et Vespucci en l'occurrence), mais surtout des récits français du XIX<sup>e</sup> siècle : *El pesebre santafereño* (Le Moyne), *Carácter de los colombianos* (Mollien), *Medellín y sus costumbres - Cartagena de Indias* (Saffray), *Viaje a Colombia* (Alcides d'Orbigny), ou *Los indios guajiros* (Elisée Reclus) en sont quelques exemples.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de programmes et publications conçus par les libéraux dans leur dessein de démocratisation culturelle se sont effacés progressivement ou ont été arrêtés obéissant aux nouvelles orientations conservatrices. La *BPCC*, entreprise phare pendant la décennie de 1940 dans la popularisation du patrimoine culturel du pays à travers le livre en tant que bien abordable pour tous, faisait partie de ces projets de la *República Liberal* qui ont disparu graduellement avec l'arrivée des conservateurs au pouvoir.

## 6.2 La *BPCC* : un tournant dans l'histoire éditoriale colombienne

La *BPCC* a été la principale entreprise de diffusion de la production intellectuelle colombienne réalisée par le ministère de l'Éducation nationale dans la période de la *República Liberal* (Betancourt Mendieta 2016, 135), particulièrement en ce qui concernait la volonté de démocratisation de la culture. *Extensión cultural*, par le biais de sa section de *Cultura Popular*, centralisait les publications culturelles parrainées par l'État, dans le but de récupérer, rassembler et diffuser le patrimoine culturel de la nation. Ce département avait donc à sa charge aussi bien les publications associées à la haute



culture (telle que la *Revista de las Indias*), que celles appartenant au domaine de la culture populaire. Ainsi, et au-delà de cette dichotomie, la *BPCC*, dont l'antécédent direct est la *Selección Samper Ortega de Literatura Colombiana*<sup>20</sup>, s'inscrivait dans le vaste projet de la *República Liberal* de compilation et de vulgarisation des œuvres fondamentales de la littérature et de l'histoire du pays, notamment à travers des actions comme les Salons du Livre.

### 6.2.1 Germán Arciniegas, promoteur de la *BPCC*

Le promoteur de la *BPCC* a été l'intellectuel Germán Arciniegas, ministre de l'Éducation à deux reprises (1941-1942 sous le mandat d'Eduardo Santos, et 1945-1946 sous le mandat d'Alberto Lleras Camago) dans cette période d'hégémonie libérale en Colombie. Écrivain, journaliste, historien et diplomate<sup>21</sup>, Arciniegas a été un agent culturel de premier ordre non seulement au niveau local, mais aussi dans le réseau latino-américain. En effet, sa préoccupation pour le passé et le devenir de l'Amérique en tant qu'ensemble distinct et, en conséquence, pour la définition même de l'être américain en soi a traversé ses plus de cinquante titres et s'est vue sans doute reflétée d'une manière ou d'une autre dans les projets éditoriaux qu'il a menés<sup>22</sup>.

Par ailleurs, son rôle dans le développement du domaine éditorial en Colombie pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a été déterminant. Arciniegas a été l'un des acteurs du mouvement de transition vers la professionnalisation du métier d'éditeur en Colombie, à une époque où la production éditoriale locale était une entreprise comportant plus de risques que de bénéfices. Avant même de devenir ministre, Arciniegas s'est aventuré dans le monde de l'édition en tant qu'agent privé. *Ediciones Colombia* (1925-1927), entreprise fondée et dirigée par Arciniegas, incarnait par exemple ce processus de

---

<sup>20</sup> Si dans le chapitre précédant nous avons effectué un tour d'horizon concernant le développement des collections antérieures à la *BPCC* (dont la *Selección Samper Ortega*), c'était dans le but de mettre en relief le rôle des initiatives éditoriales qui, par leurs vertus et/ou leurs défauts, ont fait germer le projet de la *BPCC*. En effet : « Cualquiera que sea el caso por abordar, la historia de la edición y del libro en Colombia deben considerar necesariamente que no existe la noción de proyecto, empresa o iniciativa sin entender qué antecedentes pudieron o pueden influir en las actividades editoriales de extraer, organizar, seleccionar, volver a reestructurar, en últimas, reeditar y volver a publicar y divulgar » (Pineda Cupa 2019, 431).

<sup>21</sup> Signalons au passage que l'œuvre d'Arciniegas inclut quelques récits de ses péripéties et réflexions à l'étranger, par exemple *En el país de los rascacielos y de las zanahorias* (1945), ou encore, *Italia, guía para vagabundos* (1957).

<sup>22</sup> L'américanisme d'Arciniegas peut être résumé ainsi : « En la obra de Arciniegas hay siempre una preocupación ontológica, un deseo de que los americanos tomen conciencia de su ser en tres dimensiones que lo constituyen: presente, pasado y futuro, y es desde esa perspectiva que se puede entender su preocupación por la historia [...]. Desde esta perspectiva, el ser americano para Arciniegas está en la dimensión de la expectativa, en un deseo de ser otro distinto del que se concibe desde el desconocimiento y las generalizaciones en que incurre el eurocentrismo » (Cacua Prada 1990, 21).

modernisation de l'industrie éditoriale colombienne. Dans la même perspective de la postérieure collection de Samper Ortega, Arciniegas cherchait à consolider non seulement une entreprise intellectuelle mais aussi commerciale, raison pour laquelle des annonces publicitaires faisaient partie de ses stratégies éditoriales (Marín Colorado 2017b). Le succès commercial a été mitigé, mais cette aventure éditoriale a été une référence innovatrice à l'époque au niveau stratégique et, dans une moindre proportion, littéraire. Elle légitimait en effet la figure de l'éditeur à la fois en tant qu'intellectuel et homme d'affaires, elle configurait la possibilité d'un marché durable pour le livre colombien grâce à la consolidation progressive d'une communauté de lecteurs et au développement de méthodes commerciales, et elle proposait de nouveaux auteurs et de nouveaux thèmes tout en restant attachée aux critères esthétiques traditionnels. De cette façon, ce type de « propuestas editoriales [...] intentaron dialogar tanto con la búsqueda de beneficios propios como con el trabajo de reconocimiento de los escritores nacionales y la búsqueda de que estos se leyeran de forma masiva » (Marín Colorado, 2017b, XVII-XVIII). Il convient de signaler ici que la conjoncture internationale a également déterminé l'évolution du monde éditorial local de l'époque. Les circuits commerciaux d'approvisionnement de livres dépendaient dans une grande mesure des marchés européens, altérés par la Seconde Guerre mondiale et la guerre civile espagnole, ce qui a stimulé, malgré les obstacles, la production éditoriale locale ainsi que l'entrée plus résolue de l'industrie éditoriale états-unienne (Marín Colorado, 2017a, 68)<sup>23</sup>. Dans tous les cas, l'expérience et la conception éditoriale d'Arciniegas, notamment sa visée dans la direction commerciale des entreprises de cette nature, constituent un antécédent significatif qui marquera de son empreinte le développement de la *BPCC*.

La gestion d'Arciniegas fera donc de la *BPCC* un événement marquant dans le domaine de l'histoire de l'édition en Colombie particulièrement pour trois raisons : elle a démontré que l'action de l'État était capitale pour la consolidation des entreprises éditoriales dans le pays ; elle a transformé la perception des éditions officielles ; et elle a matérialisé le projet de popularisation culturelle (Marín Colorado 2017a, 67). Ces éléments se chevauchent et se sont reflétés dans des actions concrètes qui ont animé le projet en lui-même. Pour commencer, tout le processus d'édition et d'impression de la *BPCC* (soit au moyen de l'*Imprenta Nacional* et des *Prensas de la Biblioteca Nacional*,

---

<sup>23</sup> Certains cercles intellectuels du pays ont ressenti particulièrement le manque du livre français en tant qu'emblème de l'héritage culturel occidental, héritage dont les idéaux s'effondraient avec la montée des totalitarismes (Sierra Mejía 2009, 369).

soit en faisant appel à d'autres imprimeries locales) est réalisé dans le pays (Marín Colorado, 2017a, 72-73)<sup>24</sup>. Ensuite, l'idée d'auto-financement de la collection a été mise en avant par Arciniegas lui-même. En effet, les livres de la *BPCC* n'étaient pas distribués gratuitement par le gouvernement, pratique assez courante alors, mais vendus à bas prix dans le but de réinvestir l'argent ainsi perçu dans l'édition de nouveaux titres. Arciniegas, dans un rapport ministériel de 1946, expliquait que c'était lui qui avait inauguré, pendant le mandat du président Eduardo Santos (1938-1942), la *BPCC* et le *Fondo de publicaciones* pour, justement, assurer l'autogestion et la continuité de ce projet et d'autres entreprises éditoriales émanant de l'État. Arciniegas poursuit en expliquant que la formule du *Fondo* était calquée du *Fondo de Cultura Económica* de Mexique<sup>25</sup> et que, outre les considérations du maintien économique de la collection, ce mécanisme répondait à la conviction (certainement acquise au fil des années en tant qu'éditeur et promoteur culturel) que « los libros que se distribuyen gratuitamente no se leen con el cuidado e interés con que se leen los que se compran, así sea por una pequeña suma » (Arciniegas 1946, XLVIII-XLIX).

De même, Arciniegas, suivant les desseins d'harmonisation dans le fonctionnement des politiques culturelles des gouvernements libéraux d'alors, soulignait le fait que, face au manque de ressources, il était nécessaire d'éliminer les « numerosas y malas publicaciones oficiales », et de guider l'action éditoriale de l'État par la mécanique du *Fondo* (Cacua Prada 1990, 250). Le successeur d'Arciniegas, avant son retour au ministère en 1945, avait cependant suspendu ce système, raison pour laquelle les livres de la *BPCC* en l'occurrence avaient été donnés et non vendus pendant une certaine période. Arciniegas a rétabli le *Fondo* en 1945-1946 (Arciniegas 1946, XLIX) mais, avec le temps, les gouvernements conservateurs l'ont définitivement interrompu revenant à « la práctica de poner a circular los libros oficiales de manera gratuita y de restringir sus canales de adquisición y de distribución » (Marín Colorado 2017a, 73)<sup>26</sup>. La fin de

---

<sup>24</sup> Marín Colorado (2017b, 51) note que le tirage de 2000 exemplaires par titre était en effet assuré non seulement par les imprimeries officielles mais également par des imprimeries privées.

<sup>25</sup> L'adoption de ce système, ainsi que l'apparition à la même époque de projets similaires dans d'autres pays latino-américains (*Biblioteca de Cultura Peruana*, *Cuadernos de Cultura* à Cuba, publications de la *Casa de la Cultura ecuatoriana*, ou encore, *Biblioteca Boliviana*) (Marín Colorado 2017a, 67), rendraient compte de l'existence de réseaux intellectuels au niveau continental engagés, malgré les éventuels clivages idéologiques, dans la question de la promotion et la démocratisation culturelle, et donc dans la consolidation d'un sentiment d'appartenance communautaire.

<sup>26</sup> Apparemment le *Fondo* a continué à fonctionner pendant un certain temps, même après l'arrivée des conservateurs au pouvoir. En l'occurrence, le ministère de l'Éducation nationale publiait en 1948 le *Catálogo de la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana y de otros volúmenes editados por la sección de Publicaciones del Ministerio de Educación Nacional*, où l'on insistait sur le besoin de soutenir l'industrie

l'idée d'autofinancement des entreprises éditoriales de l'État (apparemment aussi remise en question par certains responsables libéraux), mais surtout la limitation à l'accès aux biens culturels marquerait ainsi le changement de perspective dans la démocratisation de la culture, suivant les politiques conservatrices mises en œuvre à partir de la fin des années 1940.

Quoi qu'il en soit, la politique d'autofinancement de la collection engageait ainsi en quelque sorte le potentiel lecteur des trésors de la production nationale dans son propre processus d'instruction, signalant au passage un changement de perspective dans la manière traditionnelle de distribution des publications officielles : le citoyen voulant se cultiver devait aller à leur rencontre en faisant un petit effort économique pour s'approprier l'héritage culturel du pays, sans attendre passivement que l'État le lui fournisse gratuitement. Cette pratique mise en place par Arciniegas renvoie à la combinaison du nationalisme commercial et du nationalisme volontariste (adoptée auparavant par Camacho Roldán et Samper Ortega, par exemple), l'un des traits caractérisant la distribution de collections dites nationales, dans la mesure où il s'agissait de promouvoir des sentiments identitaires tout en assurant la survie économique de l'entreprise éditoriale. Le but aurait été cependant plus orienté vers le premier type de nationalisme, les revenus obtenus ayant été destinés seulement à garantir la continuité de l'entreprise et non pas à accroître les capitaux de ses gestionnaires ou de l'État.

### 6.2.2 Faire du livre un objet familier

La « responsabilisation » du citoyen dans l'acquisition des connaissances historiques et culturelles sur son propre pays par le biais de la *BPCC* s'accompagnait d'une campagne de « familiarisation » au livre en tant qu'objet culturel qui devait devenir quotidien et proche, qui devait « parler » aux gens à propos du pays, même si dans la pratique les contenus demeuraient parfois matière abstraite pour eux. Il s'agissait, en somme, de faire du livre un objet habituel parmi le plus grand nombre, car vecteur d'une histoire et de valeurs partagées par l'ensemble de la communauté. La présence de signes identitaires et le format<sup>27</sup> même des volumes de la *BPCC* en sont la preuve. Il s'agissait

---

éditoriale du pays : « CONDICIONES DE VENTA. Los libros de la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana y los Varios que distribuye el Fondo Rotatorio de Publicaciones no se regalan. Se venden a precio de costo. [...]. CONOZCA Y DIFUNDA EL LIBRO COLOMBIANO » (Ministerio de Educación 1948).

<sup>27</sup> La présence de signes identitaires et formules éditoriales (format, prix, etc.) se rapportent directement aussi bien aux *marques de propriété* mises en avant par les collections nationales, qu'au public visé par celles-ci.

de livres en petit format, avec des couvertures (difficiles à trouver sur les volumes encore existants) qui cherchaient à établir une relation de proximité avec le lecteur, grâce à la présence d'éléments familiers pour lui, tels que des images représentant des traditions populaires du monde rural et des épisodes marquants de l'histoire nationale depuis la conquête (Marín Colorado 2017a, 69). De la même manière, les mécanismes modernes employés pour leur diffusion (Silva 2005, 206)<sup>28</sup> concouraient à ce dessein de rapprochement entre les gens et le livre en tant que porteur symbolique et effectif de la culture nationale. La réalisation permanente des Salons du Livre, étayée par de nombreuses campagnes promotionnelles dans la presse, a été en l'occurrence le mécanisme par excellence pour la diffusion des titres de la *BPCC*. La presse de l'époque accueillait donc avec enthousiasme la collection lancée lors du Salon du Livre à Bogotá en mai 1942, dont le plus prestigieux stand a été occupé par le ministère de l'Éducation, précisément avec l'objectif de présenter au public la *BPCC*. Deux articles du journal *El Tiempo* publiés pendant ce mois de mai 1942 illustrent ces propos. Dans le premier, intitulé « A las 12 se inaugura hoy la feria del libro en Bogotá » (*El Tiempo* 1942a), l'on rendait compte de la présentation intégrale des titres de la *BPCC*, dont plusieurs récits de voyage : *De Bogotá al Atlántico* (Santiago Pérez Triana), *Peregrinación de Alpha* (Manuel Ancizar), *Viaje del mundo* (Pedro Ordóñez Ceballos), ou encore *Viaje a la Nueva Granada* (Pierre d'Espagnat). L'autre article publié le lendemain, « Con un gran éxito se inauguró la feria del libro Bogotá » (*El Tiempo* 1942b), mettait en relief la *Feria* elle-même (« la mejor presentada y organizada hasta ahora »), mais surtout le discours du ministre Arciniegas, dans lequel il signalait « el importante papel que han jugado los libros a través de toda la historia nacional, desde la remota época de la conquista hasta nuestros días ». L'article se terminait par l'exaltation de l'alliance entre le livre et l'existence même de la nation :

el libro sigue siendo en Colombia un motivo de emoción colectiva y una expresión de la acción misma, de la nacionalidad y la cultura juntamente. Así, don German Arciniegas situaba certeramente en el espíritu mismo de la patria el sentido profundo y emocionante de la imprenta y del libro. (*El Tiempo* 1942b)

De la même manière, des canaux officiels de diffusion culturelle mettaient en avant aussi bien les améliorations éditoriales dans la présentation des textes officiels

---

<sup>28</sup> Silva affirme en effet que la *BPCC* « fue una de las grandes realizaciones del Ministerio de Educación en los años de la República Liberal [...], su importancia no viene solamente del hecho de haber querido reunir en una colección lo mejor de la producción intelectual en la historia del país [...], sino de los mecanismos modernos que incorporó para su difusión », parmi lesquels les Salons du Livre (Silva 2005, 206).

(matérialisées dans ce cas par la *BPCC*), que l'importance même de la collection en tant que compilation du patrimoine culturel du pays. Ainsi, une série d'articles faisant la promotion de la *BPCC* a fait son apparition dans la *Revista de las Indias* en janvier 1942. Cela coïncide avec la régularité dans l'édition et la mise en circulation des volumes de la *BPCC* pendant sa première époque (1942-1946), avant l'arrivée des conservateurs au pouvoir en 1946 et l'interruption ou le ralentissement dans la parution des volumes jusqu'à la disparition définitive de la collection en 1952. En effet, entre 1942 et 1946, grâce notamment à l'action d'Arciniegas en tant que ministre, cent-dix (onze séries) des cent soixante-et-un volumes au total de la *BPCC* avaient été imprimés, et vingt de plus étaient en cours d'impression (Marín Colorado 2017a, 67). La cadence dans l'édition et la mise en circulation des volumes s'est effectivement estompée par la suite, jusqu'à l'arrêt définitif en 1952. L'un des articles en question est celui d'Hernando Téllez, paru en mai 1942, où l'auteur loue le format et la tenue éditoriale de la collection qui venait de paraître. Selon Téllez, le format s'éloignait de l'image des éditions officielles traditionnelles, « mamotretos [...] de aspecto pobretón y sumario », le recueil proposait aux lecteurs « una preciosa colección [...], ediciones decorosas y sencillas, hechas con buen gusto, fáciles, manuales, [...] volúmenes de cubiertas alegres, de contenido deleitoso, de precio cómodo » (Téllez 1942, 404-405) (annexe 10). Le format de la *BPCC* (19 x 13cm) rompait en effet avec la tradition de gros volumes de luxe pour essayer de familiariser le grand public avec le livre en tant qu'objet quotidien qui pouvait être acquis facilement et être présent dans tous les foyers :

El libro “mamotreto” empezaba a quedar como un objeto del pasado, asociado con la lectura como erudición y distinción social, y empezaba a imponerse cada vez más este concepto de libro “manuable” [...] que no solo permitía la familiarización con el objeto libro y la conformación de pequeñas bibliotecas en los hogares que hasta entonces no las tenían ni creían que podían tenerlas, sino que también afianzaba un concepto de lectura asociado con lo comercial, el entretenimiento y, sobre todo, la popularización de los saberes. (Marín Colorado 2019, 69-70)<sup>29</sup>

Les éléments qui viennent d'être évoqués indiquent de manière claire le public visé par la collection. En effet, la volonté de popularisation culturelle portée par la *BPCC* correspondait à l'idée de rendre accessible le patrimoine historique et littéraire de la nation au plus grand nombre, et non pas réellement à celle de mettre en avant des éléments de la culture populaire : il s'agissait d'une bibliothèque *populaire de culture colombienne* et non pas d'une bibliothèque de *culture populaire colombienne*. La place des adjectifs

---

<sup>29</sup> Voir également les réflexions de Genette sur le format de poche et sa signification culturelle (Genette 1987, 23-24-26).

signalerait ainsi le but premier du projet, à savoir, de mettre à la disposition des gens du peuple les titres « majeurs » de la production intellectuelle de et sur le pays. De ce fait, les livres fonctionnaient comme une forme de « producción de conexiones reales y simbólicas entre los miembros de una sociedad y entre el conjunto y el Estado » (Silva 2012, 94), « una manera de sentirse parte de un territorio y de una historia común » (Marín Colorado 2017a, 68).

Il serait difficile d'établir avec certitude la portée de la *BPCC* dans la consolidation de ces liens. Néanmoins, les conditions et l'esprit de l'époque permettent de penser que les livres de la *BPCC* auraient atteint un public lecteur grandissant qui voulait se sentir partie intégrante de la nation, et qui voyait que l'État l'incluait, pour la première fois et malgré les éventuels inconsistances et défauts, dans le projet de construction nationale (Marín Colorado 2017a, 70), au moins depuis une perspective culturelle. Marín Colorado soutient par exemple que « El nombre de la BPCC fue más una intención que una realidad » (2017a, 74), car bien que le projet libéral ait cherché à rapprocher les masses populaires aux textes plutôt érudits, une série de conditions (surtout dans le domaine de la lecture) pour concrétiser ce dessein faisaient défaut. En revanche, le succès éditorial et commercial de la *BPCC* a été effectif, non seulement par les innovations éditoriales et les stratégies de vulgarisation mises en place par les entités culturelles et administratives mais aussi, rappelons-le, par une ambiance propice à l'échelle nationale et continentale de promotion culturelle et d'élargissement du public lecteur, à une époque où la lecture était l'un des loisirs les plus communs et légitimés.

### 6. 3 La *BPCC* : consolidation et relatif élargissement du canon

Les 161 volumes de la *BPCC*, souvent actualisés et mis en contexte au moyen d'un appareil paratextuel plus ou moins important, ont été publiés entre 1942 et 1952. Ils étaient distribués en quinze séries<sup>30</sup> de dix titres chacune (pour le moins jusqu'à la onzième série, dirigée par Arciniegas) privilégiant l'histoire et la littérature nationale, dans une approche tributaire de la tradition des bibliothèques populaires du XIX<sup>e</sup>, où la popularisation de ces deux thèmes majeurs cherchait à établir les textes fondateurs de la nation en tant qu'éléments de cohésion communautaire (Marín Colorado 2017a, 68-70). La combinaison de nationalisme commercial et volontariste et la recherche de l'éveil de

---

<sup>30</sup> Le découpage en séries est clair jusqu'à la série onze (1946). À partir de la série douze (1950), lorsque la collection est administrée par le gouvernement conservateur d'alors, ce découpage devient moins précis annonçant au passage la fin de la *BPCC*.

sentiments identitaires ont été des traits distinctifs de cette collection :

La colección se caracterizó por tres particularidades: los libros fueron vendidos, la edición se acercó a un criterio más comercial y, finalmente, fueron lecturas actualizadas de textos clásicos para la literatura e historia colombianas. [...] Como proyecto editorial de carácter oficial, esta publicación sirvió como herramienta para consolidar un modelo de identidad nacional, gracias a la divulgación de un "canon" literario e historiográfico. (Banco de la República s.d)<sup>31</sup>

### 6.3.1 Le choix des titres de la *BPCC*

Des 161 volumes de la *BPCC*, 93 titres appartenait au domaine de l'histoire (58%), 41 à celui de la littérature (25%), 19 à la géographie et aux voyages (12%), 5 au journalisme (3%) et 3 à l'essai (2%) (Marín Colorado, 2017a, 72). Le choix de ces textes et ces thématiques, ainsi que la dénomination même de la collection, définissaient donc son but principal : réunir et vulgariser le patrimoine culturel et historique de la nation du passé et du présent. En effet, les titres choisis se voulaient le compendium de la production intellectuelle du pays jusqu'alors, titres sélectionnés suivant un critère qui comprenait la

literatura colonial, literatura del siglo pasado y literatura contemporánea; historia, crónica, viajes, narraciones noveladas, poesía antigua y moderna. En resumen, un criterio panorámico, general, desinteresado, de las formas que en Colombia ha tomado el desenvolvimiento literario, desde la conquista hasta hoy [...], un buen corte de cuentas del pasado intelectual del país y, por contrapunto o reflejo, con su presente [...] un balance de lo que el país ha dado en el orden intelectual. (Téllez 1942, 404)

Choix de titres sans contraintes idéologiques ou sectaires, éventail élargi de thématiques et de genres, inclusion d'auteurs contemporains et volonté de démocratisation des textes fondamentaux de la nation, désormais à la portée aussi bien d'un public spécialisé que du lecteur commun, caractérisaient donc ce projet insigne de la *República Liberal* en matière culturelle<sup>32</sup>.

Arciniegas en tant que ministre et éditeur responsable du projet a préparé 130 des 161 titres de la collection. Les autres 31 titres ont été rajoutés par Rafael Maya, qui devient directeur de la *BPCC* en 1946 jusqu'à sa disparition définitive en 1952. L'un des objectifs d'Arciniegas avec la *BPCC* était de compiler et d'éditer dans le pays des livres traitant de la Colombie qui n'y avaient jamais été édités. Dans son rapport ministériel de 1946

---

<sup>31</sup> Site Internet consacré à la *BPCC*, *Biblioteca virtual del Banco de la República* : <https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/p17054coll6>

<sup>32</sup> « Es una colección bibliográfica planteada rigurosamente, en la que el lector común o el investigador podían - y aún pueden - encontrar los libros fundamentales para la historia política, social y cultural de Colombia, sin que en la escogencia de los autores hubiese distinciones ideológicas o partidistas. Debe destacarse en ella la amplitud de temas, pues abarca cronistas, historiadores, poetas, novelistas, pensamiento político, etc. » (Sierra Mejía 2009, 386).



(évoqué précédemment), lui-même faisait état de la gestion du projet en tant qu'éditeur de la collection, ainsi que de sa signification pour la culture colombienne :

La Biblioteca únicamente lleva publicados [...] cien volúmenes, que constituyen la más completa colección de obras colombianas. Están en prensa, o listos para entregarse a la imprenta, diez tomos más, y originales para otros diez. (Arciniegas 1946, XLVIII)

Par ailleurs, une autre raison invoquée par Arciniegas dans le choix des titres de la *BPCC* était le besoin de mettre à nouveau en circulation les œuvres essentielles de la littérature colombienne, ou celles dont l'objet d'étude était le pays, ouvrages qui, dans beaucoup de cas, étaient très chers et difficiles à trouver (Sierra Mejía 2009, 385). Si dans la première partie nous avons insisté sur la volonté de réappropriation territoriale au XIX<sup>e</sup> siècle, à laquelle ont concouru les récits de voyage, l'on assisterait avec ce projet éditorial du milieu du XX<sup>e</sup> siècle à un renouveau de cette volonté mais cette fois-ci dans le domaine culturel.

Or, si le promoteur principal de la *BPCC* en matière éditoriale était sans aucun doute le ministre Arciniegas, le concepteur de la liste de titres qui devaient la composer a vraisemblablement été Darío Achury Valenzuela, qui aurait cherché à élargir les limites chronologiques ainsi que l'éventail d'auteurs proposés dans la *Selección Samper Ortega de Literatura Colombiana* (Silva 2009, 114). En effet, cette collection réunissant les cent ouvrages considérés comme les plus représentatifs de la littérature colombienne a été l'objet de critiques de la part « de los autores vivos que no habían sido tenidos en cuenta por el compilador, a quien se acusó [...] de 'espíritu de partido' y de excluir una parte de la tradición nacional » (ce qui renverrait aux éventuelles tendances idéologiques présentes dans les collections), outre le fait que, selon d'autres, les textes n'étaient pas adaptés à un public peu instruit (Silva 2008, 26)<sup>33</sup>. Un élargissement de ce canon (légitimé en raison de son caractère officiel car soutenu directement par l'État aussi bien concernant la conception que l'édition et la mise en circulation) a donc été possible grâce à la *BPCC* mais elle restait, malgré tout, relative. Il n'y a pas eu, par exemple, de grande différence entre la *Selección Samper Ortega* et la *BPCC* concernant le choix des auteurs nationaux, car il y avait un consensus généralisé sur la tradition lettrée déjà établie et acceptée. Ainsi :

la *BPCC* no pudo desligarse de sus funciones como colección oficial del gobierno colombiano: preservar y legitimar las tradiciones histórica y literaria del país,

---

<sup>33</sup> Concernant les critiques à la *Selección Samper Ortega* et les questionnements des secteurs les plus conservateurs voir également Pineda Cupa (2019). Un autre élément qu'il vaut la peine de souligner est la mise en tomes, manquante dans cette collection et à laquelle Samper Ortega a essayé de remédier et qui, dans tous les cas, a vraisemblablement été « un antecedente de la aparición de posteriores colecciones, como la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana » (Pineda Cupa 2019, 387).

reiterando concepciones tales como la preponderancia de la cultura hispánica, la validación del costumbrismo como la “escuela nacional” literaria por excelencia y la preferencia por los autores ya consagrados (y fallecidos hacía mucho tiempo) [...]. En la BPCC, dadas la pertenencia de esta colección al ámbito oficial, tenía más peso la historia como depositaria de una tradición que legitimaba la constitución de una nación. (Marín Colorado 2017a, 71-74)<sup>34</sup>

En revanche, les divergences entre ces deux collections sont remarquables quant aux mécanismes de production, de diffusion et du public visé : la première, encadrée dans le projet de *Cultura Aldeana* et basée sur le principe de la donation des livres, était destinée au lectorat du monde rural et des villages ; la deuxième visait le lectorat urbain, qui avec l’achat des livres, financerait le projet éditorial (Silva 2005, 211), devenant en même temps acteur de sa propre évolution culturelle.

À ces traits différentiels entre la *Selección Samper Ortega* et la *BPCC*, l’on pourrait en ajouter un autre, évoqué par Arciniegas lui-même : l’inclusion de textes étrangers dont l’objet d’étude était le pays. À l’image de l’entreprise éditoriale menée par Roa à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>, la *BPCC* opérait un élargissement du canon national, notamment dans le but de récupérer le patrimoine culturel du pays enfoui dans ces textes étrangers<sup>36</sup>. Certes, la grande majorité des titres de la *BPCC* appartenaient à la production intellectuelle locale du passé et, quelque peu, du présent ; mais, en l’occurrence, la présence de récits de voyage français et espagnols, qui cohabitaient dans cette collection avec les récits de voyageurs locaux (nous y reviendrons dans le chapitre suivant), témoigne de cette relative volonté d’ouverture envers le regard étranger sur le pays. Concernant en particulier la présence d’auteurs français dans la *BPCC*, il serait peut-être envisageable d’avancer l’hypothèse d’une certaine francophilie du cercle intellectuel représenté par Arciniegas, Achury<sup>37</sup> et le président Eduardo Santos lui-même (sous le mandant duquel la *BPCC* a vu le jour), « francophile fanatique » d’après Bushnell (2007,

---

<sup>34</sup> L’une des critiques (ou pour le moins, l’un des aspects problématiques) les plus fréquentes pour ce type de collections était en effet la préférence marquée pour des auteurs « consacrés » (morts), aux dépens des auteurs contemporains (vivants) (entretien avec Marín Colorado, août 2019).

<sup>35</sup> Il ne faudrait cependant pas oublier que la collection de Roa, étant une initiative privée, avait une tendance à un nationalisme commercial beaucoup plus marqué que la *BPCC*. L’inclusion de textes étrangers dans sa collection répondait en effet à des critères financiers, ce qui n’était pas le cas de la *BPCC* qui était plutôt guidée par un nationalisme volontariste, ou pour le moins, par une combinaison plus évidente de ces deux pôles.

<sup>36</sup> Un fait curieux est l’inclusion dans la huitième série (1946) de deux classiques de la littérature universelle (Phèdre et L’Énéide). Dans ce cas, l’on ne saurait songer à une conciliation entre ouvrages classiques et modernes dans l’intérêt de la récupération du patrimoine national. S’agissait-il plutôt d’une simple question de préférence de la part des créateurs de la liste de titres de la *BPCC* ? De disponibilité des titres dans le marché éditorial pour la compléter ? D’une manière d’articuler la culture nationale à la tradition occidentale, face à l’inexistence d’ouvrages locaux évoquant un passé réellement lointain ?

<sup>37</sup> Entretien avec Marín Colorado, août 2019.

264-265).

Cette intention d'élargissement de l'horizon de ce qui devait être le patrimoine culturel du pays, s'éloignant de stricts critères nationalistes, est manifeste par exemple dans un article paru dans la *Revista de las Indias* en 1943, qui soulignait l'accueil positif de la cinquième série de la *BPCC* de la part du public, dû

principalmente a la calidad de las obras que han sido escogidas y que representan un resumen completo no solo de la literatura colombiana a todo lo largo de la historia sino de algunas obras extranjeras que contienen información o referencias a nuestro país en las distintas etapas de su desenvolvimiento. (Téllez 1943, 276)

À propos de la *Revista de las Indias* (qui à l'apparition de chaque série de la *BPCC* soulignait son succès et sa pertinence pour la culture nationale), Silva note que c'était possiblement cette publication

- cuyo cuerpo de redacción era muy cercano al ministro Arciniegas - la [...] que mejor captó la novedad que se encontraba en la *BPCC*. Desde enero de 1942, anunció a sus lectores la inminente aparición "de una serie de volúmenes editados con toda pulcritud" por el Ministerio de Educación. (Silva 2005, 209)

La revue, poursuit Silva, mettait en avant les enjeux de cette collection : faire connaître les écrivains colombiens et « aun aquellos bien remotos, que venidos de lejos, descubrieron en la tierra nueva un maravilloso continente » ; présenter de manière chronologique l'histoire du pays ; récupérer les auteurs oubliés ou délaissés par la critique mais qui méritaient une place dans le canon national ; et internationaliser le meilleur de l'esprit de la nation (Silva 2005, 209). L'intention de s'ouvrir au regard étranger à travers les récits de voyage et de dépasser les frontières nationales pour se projeter à l'échelle continentale pourrait renvoyer à l'américanisme d'Arciniegas<sup>38</sup>, en ce qu'il s'agirait de valoriser la connaissance de ce qui est propre, sans pour autant rejeter les apports européens à la culture américaine, mais en s'éloignant d'« un cierto complejo de inferioridad que nos aqueja a los latinoamericanos cuando pensamos que el mundo nos debe muy poco » (Triviño 1999, 193 citant Arciniegas). En ce sens, l'attitude épistémologique d'Arciniegas pourrait être comprise comme la prolongation de deux des lignes directrices du projet d'émancipation et de construction nationale débuté au XIX<sup>e</sup> siècle : la construction d'un homme nouveau, la valorisation de l'être américain (projet

---

<sup>38</sup> Arciniegas lui-même s'est intéressé aux récits de voyage depuis son approche américaniste. Il a en l'occurrence écrit un essai intitulé *Alejandro de Humboldt, hombre de nuestra América* où, réactualisant d'une certaine manière la vision des élites colombiennes du XIX<sup>e</sup> siècle, il cherchait ses arguments dans le paysage américain. Il affirmait par exemple ceci au sujet du savant prussien et de son œuvre : « América empieza a conocerse con Humboldt. [Él es] la gran figura del descubrimiento de América. [Se trata d]el viaje más fecundo en la historia de la ciencia americana. El más importante después de los que se hicieron en los días de Colón » (Triviño 1999, 97 citant Arciniegas).

socioculturel), et la formation de nouvelles générations imprégnées du savoir universel mais depuis une perspective américaine (projet éducatif) (Bastin 2004, 77). La *BPCC*, en l'occurrence, symboliserait en quelque sorte ces desseins car il s'agirait de s'ouvrir au regard étranger sur le pays pour l'incorporer dans la constitution d'un esprit américain propre.

En définitive, même si l'on ne peut pas affirmer que la *BPCC* ait obéi à des critères éditoriaux totalement « libéraux » ou d'une rénovation résolue, puisque l'élection des titres répondait plutôt à la préservation d'une tradition consolidée, une approche un peu plus ouverte de la part des intellectuels libéraux en intégrant, par le biais de la *BPCC*, des auteurs contemporains qui commençaient à gagner en renommée, ainsi que de nouveaux titres (y compris étrangers), aurait donc permis un relatif élargissement du canon national.

### 6.3.2 La fin de la collection *BPCC*

Le compendium relativement élargi de et sur le pays devait être proposé à tous les secteurs sociaux, conformément à la politique de la *República Liberal* d'accès démocratique aux biens culturels. La *BPCC* avait ainsi la double fonction de rendre disponible au plus grand nombre le patrimoine scriptural de la nation, mais aussi de chercher l'élévation du public lecteur. En effet, rappelons que l'intention de la *BPCC* n'était pas de devenir populaire, mais de populariser et élargir la réception de la tradition littéraire et savante du pays. Darío Achury Valenzuela résumait ainsi le but de la *BPCC* : « llevar a todas las manos las grandes producciones literarias, científicas, históricas, etc., que forman el fundamento de la cultura colombiana en los pasados siglos » (Achury 1943, 11). Or, il ne faudrait pas pour autant oublier que la recherche d'élévation et de démocratisation des productions à caractère plutôt érudit, incarnée par la *BPCC*, s'encadrerait dans une conjoncture marquée par plusieurs éléments, dont certains ont déjà été évoqués : intérêt pour développer la production nationale, les progrès dans l'alphabétisation, une ambiance intellectuelle plus détendue par rapport au passé (malgré la persistance d'acteurs et tendances fortement opposés aux changements), l'apparition du travail sous ses formes modernes (c'est-à-dire, industrielles), ou encore le surgissement des classes moyennes (Silva 2005, 207-208). Effectivement, signalons à nouveau que, à la différence des *Bibliotecas Aldeanas* consacrées en essence à un public rural, la *BPCC* serait plutôt orientée (mais pas exclusivement) vers un lectorat citadin

populaire « distingué », qui s'intéressait à cultiver ses connaissances sur l'histoire et la littérature du pays, et qui avait un accès plus immédiat aux événements et dispositifs de démocratisation culturelle<sup>39</sup>.

Néanmoins le projet libéral de démocratisation de la culture incarné par la *BPCC*, et dans lequel le livre en tant qu'objet du quotidien était appelé à consolider l'idée d'appartenance à une communauté nationale avec un socle culturel commun, se termine définitivement en 1952. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'intellectuel conservateur Rafael Maya assume la direction de la collection en 1946 et la parution de volumes s'arrête (ou pour le moins diminue drastiquement en intensité) jusqu'à sa disparition définitive en 1952. À ce sujet, Marín Colorado (2017a, 67) affirme qu'aucun volume de la *BPCC* n'a été mis en circulation entre 1946 et 1950, et que c'est seulement entre 1950 et 1952 que le projet a été repris avec la publication de la dernière série préparée par Arciniegas (série douze), et trente-et-un titres supplémentaires rajoutés par Maya pour le reste des séries. Cependant, le catalogue de la *BPCC* de 1948 (cf. note 26 chapitre 6) incluait les onze séries publiées jusqu'en 1946, plus la série douze (dont deux récits de notre corpus). C'est pour cela que l'on pourrait supposer un éventuel ralentissement dans l'édition et la mise en circulation entre 1946 et 1950, au lieu d'un arrêt total.

La collection est remplacée par la *Biblioteca de Autores Colombianos*, « que se puede entender como una respuesta a la *BPCC*, elaborada con un criterio de selección más conservador, en relación con las tradiciones literaria e histórica colombianas » (Marín Colorado 2017a, 67). Une nouvelle orientation dans l'action culturelle de l'État, qui aurait vraisemblablement signalé le retour à une dichotomie plus marquée entre haute culture et culture populaire et, surtout, à une politique plus restreinte d'accès généralisé à tous les biens culturels, a ainsi commencé à être mise en place. Déjà en 1951, lors de l'inauguration du Salon du Livre (interrompue pendant plusieurs années après la fin de la *República Liberal* et l'ascension des conservateurs au pouvoir), Maya affirmait par exemple que la seule utilité du livre était d'être lu (Guzmán Méndez et Marín Colorado 2016, 190). La *BPCC*, en tant que dispositif de démocratisation et d'élévation culturelle, avec toutes ces incongruences et vertus, n'avait plus sa place dans le projet conservateur.

En conclusion, le dessein de la *República Liberal* de démocratisation de la culture lettrée du pays a donc été incarné par la *BPCC*. Cette entreprise a été marquante aussi

---

<sup>39</sup> Silva étairait cette hypothèse en évoquant l'article de Téllez qui louait le format des volumes de la *BPCC*, éloge qui, entre autres, « dibuja el nuevo perfil del lector urbano, alejado de la vieja idea del lector campesino » (Silva 2005, 210).

bien dans l'histoire culturelle du pays, en raison de cette résolution de compilation et de popularisation de la culture cherchant l'élévation du public lecteur, que dans l'histoire éditoriale colombienne, du fait du rôle déterminant de l'État dans le développement des projets dans ce domaine et des stratégies éditoriales et publicitaires mises en œuvre. Un relatif élargissement du canon est également un autre trait de cette collection qu'il faudrait mettre en avant. Cela a permis, en l'occurrence, la consolidation des récits de voyage comme partie intégrante (certes minoritaire) du patrimoine scriptural de la nation et, surtout, l'inclusion de textes portant sur le pays, écrits par des voyageurs étrangers. L'on pourrait donc affirmer qu'avec l'inclusion de ces récits étrangers, la collection *BPCC* a opéré un élargissement de l'inventaire écrit du pays, du canon national. S'agissant dans certains cas de textes écrits en langues autres que l'espagnol (en français notamment), un transfert culturel par le biais de la traduction s'imposait. Dans ce sens, la traduction contribue à l'élargissement du canon d'une communauté : « Translation [...] has the power to enrich a nation's literary canon » (Martin et Pickford 2012, 11). Or, ce transfert, on l'aura bien compris, relève non seulement de la matière linguistique, mais aussi d'un enchevêtrement beaucoup plus complexe :

La traducción es [...] la forma de adquisición por excelencia: adquisición no solo de contenidos, materias, ideas, sino de formas, géneros, estilos, gustos. La selección de autores, temas y géneros que se traducen, y la omisión implícita de otros permite seguir los derroteros intelectuales de una época o de una nación [...]. [Las traducciones] Promovidas o no por instituciones, suelen obedecer a las mismas fuerzas sociales que instigan otros tipos de textos, y, por lo tanto constituyen también una representación de la sociedad. Además, por su carácter de reproductoras de otros textos, a los que la mayoría de los lectores no tiene acceso, implican la posibilidad de adueñarse de materiales y estilos ajenos, sea adecuándolos a lo que en la sociedad receptora es admisible, pensable o decible, sea aprovechándolos para introducir innovaciones. Por eso podemos utilizar las traducciones como la puerta de entrada a la historia intelectual (Payàs 2007, 17).

De cette manière, il faudrait envisager la traduction comme un fait capital de l'histoire des cultures (Sorá 2010, 79), au croisement de l'histoire du livre, de l'édition, de la circulation des idées et de la propre constitution culturelle d'un pays, dans lequel tous les acteurs et agents impliqués, comme nous l'avons mis en relief jusqu'ici, revêtent une fonction et des significations particulières<sup>40</sup>. Il est temps à présent de nous pencher

---

<sup>40</sup> « En plus du traducteur et de l'auteur, il ne faut pas négliger le rôle essentiel des autres agents impliqués dans la production d'une traduction, c'est-à-dire la maison d'édition, les directeurs de collection, les directeurs de littérature étrangère ou encore les agents littéraires qui peuvent constituer des facteurs d'hybridité au sein du texte. [...] En effet, l'on parle souvent de la visibilité du traducteur et moins de celle de l'éditeur qui occupe une place plus importante qu'on ne le pense au sein du texte traduit. Les éditeurs sont des faiseurs de culture et des médiateurs culturels aussi importants que les traducteurs. L'éditeur se préoccupe du contexte culturel et politique du pays d'accueil. Il doit se poser la question de savoir si le

sur les auteurs et les traducteurs de la section *Viajes* de la *BPCC*.

---

texte à traduire correspond aux préoccupations du pays d'accueil et si le texte pourra toucher l'horizon d'attente d'un lectorat » (Butler 2018, 213-214).

## Chapitre 7

### De retour au pays : les récits étrangers dans la section « Viajes » de la *BPCC*

Le cheminement que nous avons suivi jusqu'ici avait pour but, dans un premier temps, de mettre en exergue l'évolution des récits de voyage en tant que grille d'appréhension du monde et dispositif d'appropriation territoriale. Puis, dans un deuxième temps, il s'agissait de montrer comment ces récits allaient devenir progressivement des composantes du patrimoine culturel et historique du pays. S'ils avaient participé au mouvement de réappropriation territoriale au XIX<sup>e</sup> siècle, au XX<sup>e</sup> siècle il était question d'en faire une partie intégrante de ce patrimoine. Or, l'action des organismes culturels de l'État s'est avérée être un élément clé dans cette démarche, puisque l'incorporation « officielle » de ces récits dans le corpus textuel de la nation ainsi que leur divulgation, a été rendue en partie possible grâce à des initiatives comme celle de la *BPCC*. Certains récits locaux y ont trouvé une confirmation de leur statut en tant que textes « fondateurs » ; des récits étrangers (français notamment) y ont été inclus les faisant ainsi rentrer dans ce groupe sélect. Un projet de traduction de ces derniers, à une portée certes modeste, a été entrepris. Il a cependant été marquant en ce sens qu'il semblerait être le premier projet officiel de récupération du regard étranger sur le pays par le biais de la traduction. Ainsi, dans une démarche qui établit un va-et-vient entre données paratextuelles<sup>1</sup> et métatextuelles (sans vraiment nous occuper pour l'instant du contenu des récits en soi ni des aspects traductifs à proprement parler), nous essayerons de mettre en lumière quelques traits généraux de la section « viajes » de la *BPCC*. Il sera ensuite question de proposer un certain nombre d'éléments concernant les voyageurs français et la première publication de leurs récits. Finalement, nous nous focaliserons sur les renseignements obtenus à propos des traductions incluses dans la *BPCC* et des traducteurs respectifs. Il s'agit, en somme, de continuer à mettre en lumière les enjeux, réseaux et acteurs impliqués dans ce projet de transfert du regard de l'autre encadré par la *BPCC*, ce qui aidera sans doute à avoir une compréhension plus profonde du transfert

---

<sup>1</sup> Nous parlons des paratextes des publications originales (ou de leurs rééditions s'il y en a), des paratextes des traductions de la *BPCC* et des paratextes de traductions en espagnol antérieures ou postérieures à celles de la *BPCC*. Nous prendrons appui notamment sur les préfaces allographes, suivant les définitions de Genette. Les préfaces auctoriales (autrement dit les préfaces écrites par les voyageurs eux-mêmes) seront abordées en troisième partie.



linguistique en lui-même.

## 7.1 La section « Viajes » dans la *BPCC*

La démocratisation culturelle, notamment par le biais du livre en tant que vecteur des valeurs partagées et d'une histoire commune, était une volonté incarnée par la *BPCC*. Dans le processus de stabilisation et de récupération du patrimoine scriptural du pays, a eu lieu une inclusion progressive des récits de voyage en tant que composante nécessaire à la restauration historique et identitaire de la nation. De ce fait, la *BPCC* avec sa section « Viajes » aurait participé aussi bien à la consolidation (voire à l'intégration) de titres d'écrivains voyageurs nationaux (certains devenus canoniques au fil du temps), qu'à un relatif élargissement de l'inventaire de relations de voyage sur le pays avec l'insertion de récits étrangers.

### 7.1.1 Récits locaux et récits étrangers

Une brève description de la section en question, avec ses éléments endogènes et exogènes désormais propres, s'impose ici. Dix-neuf titres composaient la section voyages et géographie (soit douze pour cent du total des titres de la *BPCC*), neuf appartenant à des auteurs nationaux et dix à des auteurs étrangers. Les tableaux ci-dessous rendent compte de cette distribution :

Tableau 1. Section voyages et géographie dans la *BPCC* : ouvrages colombiens<sup>2</sup>

	<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Année de publication <i>BPCC</i></b>	<b>Observations</b>
1	<i>Semanario del Nuevo Reino de Granada. Tomo I</i>	Francisco José de Caldas	1942	Série d'articles publiés originellement entre 1807 et 1810.
2	<i>Peregrinación de Alpha</i>	Manuel Ancizar	1942	Série d'articles publiés pour la première fois dans le journal <i>El Neogranadino</i> entre 1850 et 1852.
3	<i>Semanario del Nuevo Reino de Granada. Tomo II</i>	Francisco José de Caldas	1942	Série d'articles publiés originellement entre 1807 et 1810.
4	<i>Semanario del Nuevo Reino de Granada. Tomo III</i>	Francisco José de Caldas	1942	Série d'articles publiés originellement entre 1807 et 1810.
5	<i>De Bogotá al Atlántico</i>	Santiago Pérez Triana	1945	Première publication 1897, <i>Imprenta Sudamericana</i> , Paris, 1897.
6	<i>Reminiscencias tudescas</i>	Santiago Pérez Triana	1946	Récits et réflexions de l'auteur sur son voyage en Allemagne, ouvrage publié originellement à Madrid, <i>Libr. de Fernando Fé</i> , 1901.
7	<i>Episodios de un viaje</i>	Felipe Pérez	1946	Ouvrage publié originellement à Bogotá, <i>Imp. de Colunje y Vallarino</i> , 1881.
8	<i>Un viaje a Europa</i>	José M. Cordovez Moure	1946	Ouvrage publié originellement à Bogotá, <i>Librería Americana</i> , 1911.
9	<i>Por el sur de Colombia</i>	Miguel Triana	1950	Ouvrage publié originellement à Paris, <i>Garnier hermanos</i> , 1907.

<sup>2</sup> Ce tableau et le suivant ont été élaborés sur la base d'informations et de tableaux de l'article de Marín Colorado (2017a) et complétés par des recherches dans les catalogues de différentes bibliothèques colombiennes et étrangères, ainsi que dans le site de la *Biblioteca virtual du Banco de la República* consacré à la *BPCC*. Les observations correspondantes aux cinq ouvrages du corpus (marqués par un astérisque dans le tableau 2) seront complétées par la suite.

Tableau 2. Section voyages et géographie dans la *BPCC* : ouvrages étrangers

	<b>Titre</b>	<b>Auteur/nationalité</b>	<b>Année de publication <i>BPCC</i></b>	<b>Observations</b>
1	<i>Viaje del mundo</i>	Pedro Ordoñez de Ceballos/espagnole	1942	Récit d'un explorateur espagnol des XVI <sup>e</sup> -XVII <sup>e</sup> siècles. Il aurait été le premier voyageur à faire le tour du monde partant de Guayaquil (Équateur) et arrivant à la même ville quelques années plus tard.
2	<i>Viaje a la Nueva Granada*</i>	Pierre d'Espagnat/française	1942	Récit publié originellement en français en 1900-1901. L'édition de la <i>BPCC</i> est la première en espagnol.
3	<i>Roulin y sus amigos. Burguesia desvalida y arriesgada 1786-1874</i> <sup>3</sup>	Marguerite Combes/française	1942	Récit publié originellement en français, vraisemblablement en 1929. Il s'agirait de la première (et la seule) édition en espagnol.
4	<i>El Orinoco Ilustrado. Tomo I</i>	Prêtre José Gumilla/espagnole	1944	Ouvrage d'un jésuite espagnol, publié originellement à Madrid, 1791.

<sup>3</sup> Selon le site de la *Biblioteca virtual du Banco de la República* consacré à la *BPCC*, cet ouvrage est une « Biografía y apuntes sobre la vida del médico francés Francois Desire Roulin. En ella se narran sus estudios, viajes a Colombia, y avances en el estudio de la historia natural del país » (*Banco de la República* s. d). Rappelons que Roulin était compagnon de Boussignault dans le cadre de la mission Zea. Même si cet ouvrage est classé parmi les récits de la section de voyages, nous avons décidé de ne pas l'inclure dans notre corpus du fait de son caractère plutôt biographique et, surtout, parce que Marguerite Combes n'aurait pas voyagé en Colombie pour composer ce récit ; elle se serait basée sur les échanges avec Roulin, son parent, pour rapporter l'expérience de celui-ci dans le pays andin. Notons finalement que dans la préface de *Viajes científicos a los Andes ecuatoriales* de Boussignault et Roulin (réédition de 1991), l'on affirme que la traduction de l'ouvrage de Combes aurait été réalisée par Rafael de Ureña, traducteur des trois autres récits français pour la *BPCC*, dont nous parlerons en détail dans la dernière partie de ce chapitre.

5	<i>El Orinoco Ilustrado. Tomo II</i>	Prêtre José Gumilla/espagnole	1944	Ouvrage d'un jésuite espagnol, publié originellement à Madrid, 1791.
6	<i>Viaje por la Republica de Colombia en 1823*</i>	Gaspard Théodore Mollien/française	1944	Récit publié originellement en français en 1824. L'édition de la <i>BPCC</i> est la première en espagnol.
7	<i>Viajes y estancias en América del Sur; la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá*</i>	Auguste Le Moynes/française	1945	Récit publié originellement en français en 1880. L'édition de la <i>BPCC</i> est la première en espagnol.
8	<i>Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta*</i>	Élisée Reclus/française	1947	Récit publié originellement en français en 1859-1860 et dont la première traduction en espagnol (reprise par la <i>BPCC</i> ) a été réalisée en Colombie en 1869.
9	<i>Viaje a la Nueva Granada*</i>	Charles Saffray/française	1948	Récit publié originellement en français en 1872-1873 et traduit en Espagne en 1875. L'édition de la <i>BPCC</i> est la première édition colombienne.
10	<i>La perla de América</i>	Antonio Julián/espagnole	1951	Observations du prêtre espagnol sur la province de Santa Marta. Ouvrage publié originellement à Madrid, 1787.

Au niveau général, l'on peut d'emblée signaler trois points en particulier. Tout d'abord, des dix-neuf textes, quinze ont été publiés pendant la période d'essor de la *BPCC* (1942-1946), surtout pendant la première année de publication de la collection. Cela

démontrerait que, depuis le début, les récits et études associés aux voyages étaient dans le viseur des concepteurs des listes de la *BPCC*. Ensuite, la plupart de ces titres portaient sur le XIX<sup>e</sup> siècle (certains sur le tournant du siècle), ce qui renvoie à ce dessein de récupération du patrimoine scriptural du pays, particulièrement en ce qui concerne cette période de formation de la nation. Certes, il y avait aussi une préoccupation pour remonter dans le passé à la recherche de référents plus anciens, d'où l'inclusion de sources espagnoles notamment. Finalement, il faut noter l'équilibre entre les textes nationaux (neuf) et les textes étrangers (dix) : la présence considérable d'auteurs étrangers dans cet inventaire dont la liste totale est essentiellement composée d'écrivains nationaux démontre la relative volonté d'élargir les horizons de l'héritage culturel du pays à d'autres regards. La *BPCC* aurait, en quelque sorte, donné le coup d'envoi au niveau institutionnel pour l'insertion progressive de récits étrangers dans le canon national. Ainsi, ce qui semblerait prévaloir dans l'esprit de la collection, au-delà des éventuelles objections aussi bien par rapport au choix de titres qu'aux contenus de ceux-ci, est la volonté de proposer un corpus représentatif et élargi du pays raconté à travers les voyages dans les différentes périodes de son existence.

Concernant les auteurs nationaux, d'une part, le choix de textes canoniques (*Semanario del Nuevo Reino de Granada* et *Peregrinación de Alpha* notamment) ne fait que valider sa présence au sein du corpus national en tant que textes fondateurs, au-delà des modèles de société qu'ils véhiculaient. La valeur de ces textes résidait, et résiderait encore, particulièrement dans le fait de s'ériger comme mouvement originaire de redécouverte et de réappropriation du territoire (prolongé par des récits postérieurs comme *De Bogotá al Atlántico* ou *Por el Sur de Colombia*), plus que dans les considérations de division sociale qu'ils portaient, par ailleurs tributaires de leur époque, mais qui sembleraient se maintenir jusqu'aujourd'hui sur certains aspects. D'autre part, s'il est vrai que la plupart des textes choisis ont trait à des voyages réalisés dans le pays, la présence de récits relatifs à des voyages en Europe (*Reminiscencias tudescas* et *Un viaje a Europa*) signalerait une relative persistance de l'intérêt des élites locales pour les référents du monde « civilisé », peut-être depuis des perspectives dissemblables, dans le processus de construction identitaire de la nation.

Quant aux dix textes étrangers de la section, il faudrait tout d'abord remarquer que, comme cela est évoqué plus haut, les quatre récits espagnols portaient sur l'époque antérieure à l'indépendance. Faute de matériel « autochtone » et suffisant concernant les voyages à travers le pays avant sa constitution, il fallait remonter dans le temps pour

chercher des textes susceptibles d'être intégrés au patrimoine scriptural de la nation. Ensuite, l'on constate une caractéristique commune pour le reste des récits étrangers accueillis par la collection : ce sont tous des récits de voyageurs français ayant visité le pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mis à part le cas de Combes. Présence prépondérante de voyageurs français dans le pays à cette époque-là par rapport à des voyageurs d'autres provenances, manque de traductions de récits écrits dans d'autres langues que le français (celle-ci étant une langue étudiée et appréciée par les élites locales au XIX<sup>e</sup> siècle et même postérieurement), rareté des manuscrits originaux et accès plus facile aux récits français du fait de leur nombre et de leur accessibilité éditoriale, une image plutôt bienveillante envers le pays véhiculée par certains voyageurs français, ou encore une francophilie affichée de la part des intellectuels libéraux à la tête du projet, sont autant d'hypothèses que l'on pourrait avancer pour expliquer la présence prépondérante de récits français dans la section « Viajes » de la *BPCC*.

De la même manière, le choix de ces textes révélerait la persistance de l'intérêt de certains intellectuels pour la réappropriation du regard de l'autre « civilisé ». Cette réappropriation, entreprise toujours délicate car immergée dans le jeu identitaire au cœur de laquelle se trouvait la traduction, soulèverait des enjeux variables selon les époques. Si pendant le XIX<sup>e</sup> siècle il s'agissait plutôt pour les élites d'asseoir leur position en tant que meneurs des projets nationaux tout en construisant leur identité et celle du peuple par effet d'altérité dans un double mouvement de rejet et d'attraction envers le regard « civilisé », au cours du XX<sup>e</sup> siècle il serait plutôt question de rassembler et de rendre disponible l'héritage culturel et historique du pays, condensé en quelque sorte dans ce regard étranger. Dans tous les cas, ce processus de réappropriation suscite d'emblée une série de questions : quel type de récits de voyage disponibles sur le pays fallait-il se réapproprier ? Qui devait et pouvait entreprendre ces traductions ? Existaient-elles déjà ? Quelles contraintes et attentes cette entreprise comportait-elle ? Et ainsi de suite. Certes, ces interrogations se focalisent sur la culture réceptrice, mais il ne faudrait pas non plus négliger la culture de départ. En effet, « translation as an activity is always doubly contextualized, since the text has a place into two cultures [and] what is studied is the text embedded within its network of both source and target cultural signs » (Bassnett et Lefevere 1990, 11-12). C'est pour cela qu'il nous semble nécessaire de mettre en relief, ne serait-ce qu'à titre indicatif, quelques aspects concernant les auteurs français ainsi que la publication première de leurs récits. De toute évidence, ces éléments fourniront des pistes pour comprendre aussi bien l'intérêt que ces récits ont éveillé chez les agents à

l'origine du transfert culturel, que le lien qui se tissera entre les récits originaux et leur traduction, autrement dit, leur contexture.

## 7.2 Les voyageurs français et leurs récits

D'une certaine façon, les récits français inclus dans la *BPCC* jalonnent un parcours tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle colombien. Cela serait peut-être, à son tour, l'une des raisons pour lesquelles ils ont été choisis pour être traduits ou republiés : ces regards étrangers, certes tributaires des paradigmes de leur époque et avec leur dose inhérente de subjectivité, ont dépeint les caractéristiques du pays et ses avatars depuis le moment même de sa naissance en tant que république indépendante jusqu'au tournant du siècle. Les cinq voyageurs français ont en effet visité le pays entre 1823 et 1898, la date de parution des originaux coïncidant approximativement, pour la plupart, avec la réalisation effective du voyage : Gaspard-Théodore Mollien voyage en 1823, son récit est publié en 1824 ; Auguste Le Moine réside dans le pays entre 1828 et 1839, mais ne publiera ses mémoires qu'en 1880 (c'est le seul cas où un décalage entre voyage réalisé et publication est si important) ; Élisée Reclus visite le pays entre 1855 et 1857, son récit est publié pour la première fois entre 1859 et 1860 ; Charles Saffray réside dans le pays pendant la décennie de 1850 et son récit apparaît entre 1872 et 1873 ; finalement, Pierre d'Espagnat voyage entre 1897 et 1898 et son récit est publié entre 1900 et 1901. Voyons à présent de manière un peu plus précise, suivant l'ordre chronologique des voyages, quelques éléments concernant le profil de chaque voyageur, les raisons et circonstances qui ont encadré leurs respectifs voyages, et finalement, quelques données sur la publication originale de leurs récits en français, sélectionnés et adaptés en quelque sorte au public européen<sup>4</sup>. Tous ces éléments sont des indicateurs nécessaires pour la compréhension du processus de transfert culturel de ces récits et de leur incorporation dans le patrimoine culturel de la nation.

### 7.2.1 Gaspard Théodore Mollien

Abordons pour commencer le cas de Gaspard Théodore Mollien (1796-1872). Issu de la classe moyenne, mais souvent présenté à tort dans diverses notes biographiques

---

<sup>4</sup> L'Europe était en effet le centre où « se recolectaba, se editaba y se procesaba la información recogida en los viajes » (Muñoz Arbeláez 2010, 194). Une mise en forme textuelle et parfois graphique des récits pour répondre aux attentes du public européen (renseignements nouveaux, exotisme, etc.) s'avérait donc nécessaire.

comme le fils du ministre et comte d'Empire Nicolas-François Mollien, il s'intéresse aux voyages depuis son plus jeune âge, ce qui le mène à s'embarquer pour le Sénégal en 1816 comme commis de première classe dans la tragiquement célèbre frégate *La Méduse*, dont il a été l'un des rescapés<sup>5</sup>. Avec le temps, l'explorateur devient aussi diplomate, et ses expériences et notes viatiques se multiplient<sup>6</sup>, particulièrement en Afrique et en Amérique, où le déclenchement des mouvements d'indépendance éveille la convoitise des puissances impériales d'alors. Grand nombre de voyageurs européens s'y rendent alors à la recherche de nouveaux marchés et matières premières. Mollien fera partie de la première vague de voyageurs francophones, pour la plupart issus de milieux aristocratiques ou acquérant des titres de noblesse de leur vivant, qui, fascinés aussi par le succès des publications des voyages de Humboldt (dont Mollien aurait fait la connaissance), « rêvent de publier leurs souvenirs et d'accéder aussi à la célébrité » (Merchán Sierra 2013, 33)<sup>7</sup>. Deux postures saillantes chez Mollien méritent aussi d'être soulignées : sa ferme conviction quant aux bienfaits de la Restauration et son refus de l'abolition de l'esclavage. Arzalier affirme en effet, d'une part, que Mollien « sera fidèle à la Restauration, qu'il servira sans barguigner au sein du corps diplomatique jusqu'à la révolution de 1830 qui l'évincera de son rôle de représentant de la France officielle outre-mer ». D'autre part, qu'il « n'a jamais rejoint l'antiesclavagisme fort influant pourtant dans les milieux cultivés français d'après 1830 » (Mollien 2006, XVI-XXIII). Malgré tout, il faudrait éviter de réduire l'œuvre de Mollien à une nostalgie du passé, son regard étant plutôt celui d'un des agents coloniaux du XIX<sup>e</sup> siècle, « occidentaux au regard froid, qui vont entamer bientôt le partage du globe et ne jugent que d'une contrée que par le profit que l'on en tirera » (Arzalier dans Mollien 2006, xxiv). Toutefois, son attachement à la Restauration, ainsi que l'ambiguïté concernant les raisons de son voyage et les observations qui en ont découlé, ont éveillé des suspicions et le malaise chez les autorités locales.

Les raisons du voyage de Mollien en *Gran Colombia* restent en effet confuses. Il

---

<sup>5</sup> Cet épisode, aux grands retentissements à l'époque en France et s'inscrivant dans les luttes des puissances impériales (notamment la France et l'Angleterre) du XIX<sup>e</sup> siècle, a été immortalisé dans le tableau *Le Radeau de La Méduse* par Théodore Géricault (1819).

<sup>6</sup> Deux ouvrages auraient été publiés (et réédités) de son vivant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français* (1820), et *Voyage dans la République de Colombia en 1823* (1824). D'autres titres issus de ses manuscrits ont été publiés à posteriori. Sur les ouvrages de Mollien, voir base de données de la BNF : [https://data.bnf.fr/fr/11916443/gaspard-theodore\\_mollien/](https://data.bnf.fr/fr/11916443/gaspard-theodore_mollien/).

<sup>7</sup> En fait, avant de partir en Colombie, Mollien avait déjà gagné de la notoriété grâce au récit de son aventure en Afrique (cf. note précédente).



se serait embarqué dans un bâtiment de guerre français envoyé dans les Caraïbes pour protéger le commerce des Antilles françaises (Reyes dans Mollien 1992, 15), peut-être en tant qu'agent consulaire (Arzalier dans Mollien 2006, xvii). En l'occurrence, Carvajal affirme que Mollien se rend en Colombie avec « la misión reservada de S. M Luis XVIII para dar cuenta del estado de la nueva república y de las posibilidades de entablar relaciones comerciales con Francia y de contrarrestar la preponderancia de Inglaterra » (Carvajal 1970, 30)<sup>8</sup>. Ainsi, Melo, sans définir le commanditaire du voyage de Mollien (s'il y en a eu un), déclare que

Mollien quiere responderse ciertas inquietudes, saber cómo podrán organizarse estas nuevas sociedades, como podrán pasar desde una estructura rígidamente jerárquica y monárquica a una vida republicana. Quiere además, y esto lo reitera una y otra vez, evaluar el papel de Francia en las nuevas naciones, su presencia comercial, sus perspectivas, frente al naciente pero ya firme predominio inglés. (Melo 2001, s. p)

L'observation de l'ascendant britannique sur la jeune république est, en effet, l'un des éléments qui sera mis en relief dans le récit que Mollien composera à propos de son expérience en Colombie. Le voyageur français constate l'hégémonie commerciale de l'Angleterre qui, en profitant de l'aide financière qu'elle avait apporté au mouvement d'indépendance, « consolide ses rapports économiques avec les pays qui forment la confédération de la Grande Colombie » (Andrade 2009, 73).

D'autres chercheurs affirment, pour leur part, que Mollien n'était pas envoyé par le gouvernement français ni aucun autre organisme officiel : « ¿Quién lo enviaba, y con qué objeto? No era, en efecto, un ministro del gobierno francés, ni un enviado directo de ninguna entidad, académica o institución » (Reyes dans Mollien 1992, 21). Ou encore :

El viajero francés no hizo parte de una comisión científica, no fue enviado por su gobierno, ni fue contratado por inversionistas europeos [...]. [S]u viaje nunca tuvo una relación directa con el gobierno francés, o por lo menos esto es lo que nos indican los archivos investigados [...]. Al parecer su única responsabilidad fue con la librería de Arthus Bertrand, encargada de la publicación de su *Viaje por la República de Colombia en 1823* y la que, posiblemente, patrocinó su viaje a América. (Olave Quintero 2009, 112-113-119)

L'ambiguïté concernant les raisons de son voyage était en soit une raison pour éveiller des suspicions au sein de l'élite *criolla* :

En verdad, para la élite política colombiana los intereses de viaje de Mollien nunca estuvieron claros y al no tener una institución oficial que lo respaldara, el francés dejó de ser un viajero para convertirse en un "sospechoso" que debía ser vigilado

---

<sup>8</sup> Dans une vision peut-être plus « romantique », Broc déclare que l'objectif de Mollien était « de parcourir la jeune république de Colombie, vingt ans après le mémorable voyage de Humboldt » (Broc 1999, 226). Rappelons également que vers la même époque les scientifiques français Jean Baptiste Boussignault et François Désiré Roulin se trouvaient dans le pays. Ces voyageurs feraient ainsi partie de la première grande vague de voyageurs étrangers en Amérique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

[...]. [P]ara el personal político de la época Mollien no dejó de ser más que un agente de la Restauración. (Olave Quintero 2009, 113)

En fait, il existait une certaine méfiance envers la France à cause des rumeurs sur sa participation dans un projet européen de Restauration et son opposition au surgissement de gouvernements républicains (Olave Quintero 2009). De ce fait, mis à part l'incertitude concernant les raisons de son voyage, l'on peut supposer que Mollien a su dissimuler pendant son séjour dans le pays ses opinions sur les personnalités de la jeune république et sur l'adoption du modèle républicain de la part des meneurs du mouvement révolutionnaire. Ce ne serait qu'après la publication de son récit en France en 1824, qu'une série de contestations se déclencherait notamment dans la correspondance privée des héros de l'indépendance, Santander et Bolívar, et dans la presse officielle<sup>9</sup>. Dans une lettre datée du 21 avril 1825, Santander (alors vice-président de la *Gran Colombia*) informe Bolívar (engagé à ce moment-là dans des luttes de libération dans le sud du territoire) de la publication du récit de Mollien : « Uno de los espías franceses ha publicado su viaje en París. No habla tan mal de Colombia como yo lo creía » (Posada 1939, 34). Mollien tient, en effet, des propos plutôt positifs vis-à-vis de Santander, contrairement à ce qu'il soutient sur Bolívar<sup>10</sup> dont il dit, par exemple, qu'il a eu une éducation négligée. Bolívar riposte dans une lettre adressée à Santander du 20 septembre 1825 en satirisant et en démentant les commentaires de Mollien : « A la verdad, la alabanza de un godo servil, embustero con respecto a un patriota que manda una república no deja de ser lisonjera » ; mais concernant sa personne « es vago, falso e injusto » (Posada 1939, 35). Le journal officiel, *La Gaceta de Colombia*<sup>11</sup>, publie pour sa part une série d'articles entre 1825 et 1826 pour corriger et réfuter les inexactitudes, exagérations et fastidieuses minuties du récit, sans pour autant laisser de reconnaître les « noticias

---

<sup>9</sup> Contrairement aux récits d'autres voyageurs des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle tels que Carl August Gosselman, Charles Stuart Cochrane ou John Milton (dont on ne trouverait pas de commentaires dans la presse ou d'autres textes), le récit de Mollien a été très lu et commenté à l'époque (Olave Quintero 2009, 118-121). Outre les commentaires épistolaires et ceux de la presse, évoquons aussi ceux un peu plus tardifs de José María Samper, qui affirmait dans son ouvrage *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de la República de Colombia* (1861), que « Mollien no hizo en Colombia estudios, sino colecciones de consejas ridículas, y no escribió sino puerilidades y absurdos » (Posada 1939, 36 citant Samper).

<sup>10</sup> Mollien, à la différence d'autres voyageurs d'alors, ne s'est pas entretenu avec Santander (comme la plupart des voyageurs) et n'a pas non plus rencontré Bolívar (Olave Quintero 2009, 119). Quant à son attitude envers ce dernier, il ne faudra pas oublier ses convictions politiques sympathisant avec la Restauration, et il faudrait aussi reconnaître une bonne dose de réalisme : « Mollien, bien placé pour juger d'une Colombie bolivarienne qu'il est un des premiers Européens à avoir vu de près, ne croit pas à la vertu des républiques 'romanes'. [Il est] Totalement rétif au rêve bolivarien, qui lui paraît condamné à terme parce qu'il n'est que celui de minorités créoles métisses » (Arzalier dans Mollien 2006, XXXIV).

<sup>11</sup> *La Gaceta de Colombia* du 6 août 1826.

apreciables y actos de justicia de parte del autor » (Reyes dans Mollien 1992, 19-20). *La Gaceta* va même publier la traduction du chapitre le plus controversé, celui à propos de l'éducation de Bolívar (chapitre VIII), sans modifications mais avec des notes (vraisemblablement de la main de Santander) pour démentir et dénigrer le voyageur français :

Hemos querido conservar las ideas y opinión del viajero y ser fieles en la publicación del concepto que ha hecho del Libertador presidente, porque cuando un hombre llega a una altura eminente de reputación por hechos repetidos y muy notorios, ninguna mancha ni demerito puede recaer sobre ella por las ideas mezquinas de un escritor oscuro que más que viajero filósofo, es un mero peregrino. (Olave Quintero 2009, 120)<sup>12</sup>

Visiteur curieux, agent secret, ou « mero peregrino », Mollien serait cependant le premier voyageur en voyage d'étude après l'établissement de la république (Posada 1939, 27). Au fil du temps, les sensibilités se sont tempérées et plusieurs chercheurs locaux, avec un esprit toujours plus ou moins critique, ont coïncidé avec des commentateurs français du récit de Mollien sur sa valeur en tant que source informative du début de la vie indépendante du pays<sup>13</sup>. C'est aussi peut-être pour cette raison qu'un récit si controversé à l'époque de sa parution a été inclus dans la collection *BBCC*.

Terminons ces propos concernant ce voyageur avec quelques données correspondant à la publication de l'ouvrage original, loin des vives polémiques en Colombie. En fait, le texte de Mollien, *Voyage dans la République de Colombia en 1823*, est l'un des récits de voyage les plus divulgués sur le pays (Giraldo Jaramillo 1954, 195). Sa publication a eu en effet « un vif succès » (Broc 1999, 227) outre Atlantique. Deux tomes (tome 1 environ 315 pages, tome 2 environ 314 pages) ont vu le jour peu de temps après le séjour de l'auteur dans le pays andin. Cela expliquerait l'existence de deux éditions consécutives, en 1824 et 1825, dans les deux cas chez Arthus Bertrand (Paris). Dans la deuxième édition<sup>14</sup> l'auteur a réalisé quelques modifications, notamment, l'inclusion en tant que chapitre et non plus comme notes (comme c'était le cas dans la première édition) des textes de F.J. de Caldas dont il s'était servi pour compléter ses

---

<sup>12</sup> *La Gaceta de Colombia*, 7 août 1825.

<sup>13</sup> Broc (1999, 227) souligne, par exemple, la valeur de ce récit qui, éloigné d'une vision romantique de la nature américaine, présente des informations générales sur la Colombie de l'époque en matière géographique, économique, institutionnelle, démographique, politique, etc., et donne des renseignements sur les incidents des guerres d'indépendance.

<sup>14</sup> Il est à noter que les pages liminaires de la 2<sup>e</sup> édition (les huit premières pages) sont aussi employées pour faire la publicité des ouvrages publiés chez Arthus Bertrand (« Notice des livres des fonds »), pour indiquer les conditions de souscription et pour annoncer les nouveaux ouvrages, dont une bonne quantité de récits de voyage (l'on annonce, par exemple, la 2<sup>e</sup> édition de l'autre ouvrage de Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique...*).

observations (Posada 1939, 36). Les deux éditions comportent quelques images (la première en couleur, la deuxième en noir et blanc) (annexe 11)<sup>15</sup> et une carte pliable de la *Gran Colombia* à la fin de l'ouvrage (tome 2), comme annoncé dans les pages liminaires : « ouvrage accompagné de la carte de Colombia et orné de vues et de divers costumes » (Mollien 1824). Il y a également eu des éditions presque simultanées en anglais (1825), puis en suédois (1826), en allemand et en italien (1830) (Melo 2001). Or, après cet engouement initial, l'ouvrage de Mollien semblerait être tombé dans l'oubli en France, où il « ne sera jamais réédité jusqu'à nos jours [...], bien que traduit plusieurs fois à l'étranger » (Arzalier dans Mollien 2006, xviii)<sup>16</sup>.

### 7.2.2 Auguste Le Moyne

Intéressons-nous maintenant au diplomate Auguste Le Moyne (1800- *circa* 1880). En plus de ses fonctions diplomatiques, Le Moyne était un entomologiste et dessinateur par passion, ce qui s'est reflété dans son récit et dans sa production picturale (nous reviendrons sur ce dernier point). Il arrive dans le pays à la fin 1828 en tant que vice-consul nommé par le roi Charles X, puis il devient chargé d'affaires du roi Louis-Philippe jusqu'à son départ en 1839. Il a poursuivi sa carrière diplomatique au Pérou (1840-1849), puis en Egypte (1850-1853), et finalement en Argentine (1853-1856) où il a dû démissionner, accusé d'être intervenu en politique (González B 200?, 8). Cette même année (1856), il rentre définitivement en France, où il publiera quelques années plus tard son récit sur son expérience en Colombie (1880).

Les raisons de son voyage et séjour en Colombie sont donc d'origine diplomatique. En effet, il a exercé ses fonctions pendant les mandats de six présidents colombiens différents, dont Bolívar qu'il a rencontré personnellement et qui a donné son accord pour l'exercice de son rôle en tant que représentant de la France (janvier 1830). Le Moyne a donc été témoin de multiples bouleversements dans la vie de la nouvelle nation, en l'occurrence, la dissolution de la *Gran Colombia* puis le déclin et la mort de Bolívar. Il a dû également gérer des affaires délicates comme la reconnaissance de la part de la France de l'indépendance de la Nouvelle-Grenade et l'Accord provisoire d'amitié, commerce et

---

<sup>15</sup> Dessins de François Roulin (1824), lithographiés par P. Legrand (Merchán Sierra 2013, 19).

<sup>16</sup> Une approche qui pourrait se révéler très adéquate dans l'analyse des récits de voyage (particulièrement depuis la perspective de la culture de l'écrivain-voyageur) est celui de l'imagologie, « c'est-à-dire l'étude de 'l'étranger' tel qu'il se présente dans la littérature » (Dysenrick 2008, 69). Des auteurs tels qu'Hugo Dysenrick et Daniel-Henri Pageaux, par exemple, proposent des pistes théoriques et méthodologiques à propos de cette approche, dont l'adoption serait envisageable dans le cas des traductions de récits de voyage.

navigation entre les deux pays (1832). Il a également dû s'occuper de l'affaire de l'incarcération du consul français à Carthagène, Adolfo Barrot, pour avoir protesté lors de l'assassinat de deux Anglais, et de la riposte du gouvernement français avec l'envoi de menaçantes corvettes de guerre dans le port colombien (1833-1834) (González B. 200?, 8). Malgré l'instabilité politique de l'époque, Le Moyne a pu se consacrer à ses intérêts scientifiques et artistiques qui l'ont mené à parcourir le pays suivant les pas du naturaliste prussien Alexander von Humboldt. Il est indispensable de souligner la production picturale de Le Moyne lors de son séjour dans le pays<sup>17</sup>. Bien qu'il ait parcouru d'autres contrées, la plupart de son œuvre narrative<sup>18</sup> et surtout artistique porte sur la Colombie. Grâce à cette dernière, l'on peut connaître des détails de la vie quotidienne du XIX<sup>e</sup> siècle dans le pays, les métiers, les habits, les moyens de transport, etc. (González B. 200?, 11). Or, même si Le Moyne maîtrisait les techniques de l'aquarelle, de l'encre de Chine et que de nombreux travaux sont en effet de son cru, il a également fait appel à d'autres artistes pour compléter ses albums, pratique usitée chez les voyageurs, qui a engendré la reproduction de formes et thèmes de manière presque identique, bien qu'avec d'autres couleurs et formats (González B. 200?, 8)<sup>19</sup> :

Los viajeros europeos dibujaban cuando sus labores comerciales y diplomáticas se lo permitían, por ello instruyeron a un grupo de artistas bogotanos para que les colaboraran en el acabado de sus dibujos o haciéndoles encargos de algunos temas específicos. Estas colecciones constituyeron parte de la producción de la ilustración de los libros de viajes, que nos permite ver una relación de tráfico de imágenes entre influencia británica y francesa, acompañada por el "talento criollo". (*Museo Nacional de Colombia* 2012)

Quoi qu'il en soit, les presque soixante aquarelles et dessins à l'encre de Chine de Le Moyne font aujourd'hui partie des collections du *Museo Nacional de Colombia* et relèvent du patrimoine *costumbriste*, paysagiste et naturel du pays (annexe 12), développé par la suite par des entreprises de reconnaissance géographique comme la *Comisión Corográfica*.

La connaissance du pays grâce à son long séjour, la possibilité d'avoir mis en

---

<sup>17</sup> « Les dessins et aquarelles d'Auguste Le Moyne comme ceux d'Auguste Morisot [...] constituent des rares productions réalisées *in situ* » (Merchán Sierra 2013, 22) par les voyageurs de cette époque en Colombie.

<sup>18</sup> Il semblerait que *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud* est le seul récit qu'il y ait écrit et publié.

<sup>19</sup> Le dessinateur colombien Jose Manuel Groot a par exemple été sollicité plusieurs fois par Le Moyne. Groot s'est construit une renommée comme « peintre des voyageurs », proposant même dans la presse de la capitale ses services aux résidents étrangers pour peindre « objetos o asuntos relativos a costumbres del país, como también paisajes, vistas de lugar, tomadas del natural » (González B. 200?, 10). Un ensemble d'artistes (Le Moyne, Groot, Brown, Giast, entre autres) a donc produit « las obras que conformaron la red de imágenes sobre Colombia en el siglo XIX ». Cependant, discerner la paternité pour chacun de ces ouvrages reste encore une affaire difficile (González B. 200?, 10).

ordre ses mémoires, un éloignement temporel et spatial de l'objet de son récit, ainsi que des écrits et témoignages venant compléter le sien, auraient permis à ce voyageur diplomate de fournir un récit relativement pondéré, selon les spécialistes, de son expérience colombienne. Son récit, *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud. La Nouvelle-Grenade, Santiago de Cuba, La Jamaïque et l'isthme de Panama par le Chevr<sup>er</sup> A. Le Moyne, Ancien ministre plénipotentiaire*, publié à Paris en 1880 (deux tomes, chacun environ de 300 pages) chez Quantin Editeur-Imprimeur n'inclurait pas, curieusement, son œuvre picturale<sup>20</sup>. Ce qui est sûr, c'est que la production picturale de Le Moyne fait aujourd'hui partie du patrimoine culturel du pays, comme nous venons de le noter.

### 7.2.3 Élisée Reclus

Voyons à présent le cas d'Élisée Reclus (1830-1905). Issu d'une famille protestante de Gironde dont beaucoup des membres deviendront célèbres<sup>21</sup>, il est envoyé en Allemagne pour étudier la théologie, études qu'il abandonne pour suivre les cours du célèbre géographe Karl Ritter, fondateur de la géographie moderne avec Alexander von Humboldt<sup>22</sup>. Nourri par les lectures des utopies socialistes de Fourier, Saint-Simon, Comte, Leroux et Owen, il devient progressivement libertaire, végétarien et s'éloigne du dogme chrétien (Broc 1999, 275-276). Son engagement républicain l'oblige à quitter la France après le coup d'État de 1851 ; il commence alors un périple par l'Angleterre, les États-Unis et l'Amérique méridionale. C'est précisément à cette occasion qu'il voyage en Colombie pour y vivre « l'épisode le plus aventureux de son existence », qui sera à son tour à l'origine de son tout premier livre (exception faite d'un guide de voyage sur Londres écrit auparavant) (Jung 2013, 21-22), et en quelque sorte, le début de sa carrière géographique et le prélude de ses positions radicales en politique (Mathewson 2016). En

---

<sup>20</sup> L'exemplaire consulté ne comporte, en effet, aucune image. Merchán Sierra, affirme à ce sujet : « Le *Voyage* de Le Moyne est publié sans ses illustrations. Les dessins sont retrouvés et rachetés chez un antiquaire à Paris puis donnés au Musée National de Colombie, par le couple Carlos Botero et Nora Restrepo » (Merchán Sierra 2013, 387). Néanmoins, des sites web du *Museo Nacional de Colombia* consacrés à la diffusion des dessins de Le Moyne affirment que l'édition française de 1880 est accompagnée d'« una serie de acuarelas y dibujos en los que se plasma las impresiones de lo que observó y estudió Le Moyne en su estadía en nuestro país » (*Museo Nacional de Colombia* 2012). Seulement quelques exemplaires originaux auraient-ils comporté les dessins faits par Le Moyne et ses collaborateurs ?

<sup>21</sup> Plusieurs membres de la famille Reclus ont en effet connu une relative renommée dans différents milieux scientifiques. Mentionnons simplement, par exemple, deux frères d'Élisée : Onésime, éminent géographe, et Armand, ingénieur et géographe et l'un des pionniers du projet du canal de Panama.

<sup>22</sup> Les approches de ces deux géographes, prônant le contact direct avec la nature et tous ses phénomènes, ont été déterminants dans les postérieurs développements scientifiques de Reclus (Rodríguez Torres 1992, 14).

effet, Élisée Reclus apparaît comme une figure scientifique et politique de premier ordre dans son époque. Référence majeure dans le milieu géographique jusqu'à la fin de la première guerre mondiale et anarchiste actif et convaincu, il entre en relation avec des personnalités comme Bakounine et Kropotkine, et adhère à l'Association Internationale des Travailleurs (AIT) en 1867.

Son approche géographique « dérangement » associant considérations environnementales et sociales (Guest 2013), ainsi que son engagement politique (sa participation à la Commune de Paris l'a, en l'occurrence, mené à l'exil en Suisse, où il y vit de 1872 à 1890), auraient provoqué, avec le temps, sa marginalisation de la scène scientifique (Collignon 2007). L'image « romantique » de ce géographe ne s'est donc construite qu'a posteriori. Après son séjour en Colombie et de retour en France en 1857, il travaille en tant que collaborateur de publications telles que *La Revue des Deux Mondes*<sup>23</sup>, *Le Journal de Voyages*, *Le Tour du Monde*, *le Bulletin de la Société de Géographie de Paris* et *Les guides Joanne*. En fait, de tous les auteurs français inclus dans la *BPCC*, Reclus est sans doute le plus prolifique<sup>24</sup>, et aussi celui sur lequel on dispose du plus d'informations grâce aux nombreux travaux qui ont été écrits sur lui et ses ouvrages. Il suffit de citer en guise d'exemple la *Nouvelle Géographie Universelle* dont les dix-neuf tomes ont été publiés entre 1876 et 1894. Ce monumental ouvrage, publié chez Hachette et paru initialement sous format de feuillets hebdomadaires, comporte 17 873 pages illustrées de gravures sur bois, tableaux statistiques et schémas, etc., et a remporté un succès immédiat, grâce à son caractère novateur et ses considérations humaines et sociales (Jung 2013, 59). Pendant la période de 1880 à 1895 environ, Reclus réalise plusieurs voyages dans ses quêtes scientifiques qui le mènent à parcourir l'Europe et quelques pays du Cône Sud. D'ailleurs, avant ce nouveau périple en Amérique, Reclus aurait été intéressé par un éventuel retour en Colombie qui n'a finalement pas eu lieu : José Maria Samper le rencontre dans la Société Géographique de Paris en 1861 et propose à l'un des dirigeants colombiens d'alors d'engager Reclus « para enseñar en la Escuela Politécnica, reorganizar el Colegio Militar o completar los trabajos de Codazzi » (Martínez 2001, 107). En tout cas, Reclus a gardé un contact régulier avec

---

<sup>23</sup> Il y écrit par exemple une série d'articles où « il commente la guerre civile nord-américaine en exprimant des positions antiracistes et antiesclavagistes très radicales pour l'opinion publique européenne de l'époque ». Mais sa collaboration avec cette publication « s'interrompt brusquement en 1868 à cause du refus du patron de la revue, François Buloz, de publier un article de Reclus jugé trop progressiste sur l'émancipation de la femme en Amérique » (Ferreti 2012).

<sup>24</sup> Voir la base de données de la BNF sur l'œuvre d'Élisée Reclus : [https://data.bnf.fr/fr/11921346/elisee\\_reclus/](https://data.bnf.fr/fr/11921346/elisee_reclus/).

des scientifiques colombiens, contact que l'on peut constater grâce à l'échange épistolaire entre lui et le géographe colombien Francisco Javier Vergara y Velasco (qui, soit dit en passant, s'est rapproché de l'œuvre de Reclus grâce à la lecture de *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*) pour la traduction de la partie traitant de la Colombie dans la *Nouvelle Géographie Universelle*, ou encore avec la rédaction du compte rendu (1861) pour le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* du livre de J.M. Samper *Ensayo sobre las Revoluciones...*, et d'un commentaire pour l'*Atlas de la Colombie* (1876), publié par ordre du gouvernement colombien (Melo 2001)<sup>25</sup>.

Concernant le voyage et le séjour en Nouvelle-Grenade (1855-1857) du jeune Élisée Reclus après son séjour aux États-Unis, lui-même exprime clairement ses motifs : tenter de fonder une exploitation agricole au pied de la Sierra Nevada de Santa Marta (dans la côte nord de la Colombie), dont il a eu connaissance grâce aux travaux de Humboldt. En effet, « Pour Reclus, la sierra est un objet à la fois géographique et poétique puisque pour sa grande hauteur, elle constitue presque un résumé du monde [...] il compte installer cinquante mille colons » (Broc 1999, 276). Son idée s'encadrerait, d'une certaine façon, dans le mouvement d'expansion européenne envers l'Amérique affranchie de la tutelle espagnole, encouragé par les autorités locales elles-mêmes, dont la colombienne :

Pendant les années cinquante, plusieurs gouvernements de la Nouvelle-Grenade cherchent à impulser l'immigration européenne et la colonisation des terres, afin de favoriser l'économie agraire des grandes plantations. Reclus qui connaît l'économie des grandes plantations après son séjour à la Nouvelle Orleans, veut profiter des conditions que la Nouvelle-Grenade offre aux émigrants européens. (Andradre 2009, 77)

L'aventure de Reclus se solde par un échec du point de vue de l'installation de la colonie agricole, mais il « conservera une image idéalisée de la sierra de Santa Marta et de ses vastes possibilités de colonisation » (Broc 1999, 277)<sup>26</sup>. Cette expérience a également marqué son intérêt pour l'étude géographique, consolidé d'une certaine façon ses positions politiques et, au niveau de l'écriture, lui a permis de se forger un style propre, « coloré et expressif, mais toujours précis sans effets inutiles » (Broc 1999, 277).

La publication du récit de Reclus sur la Colombie a eu d'abord lieu dans la célèbre

---

<sup>25</sup> Merchán Sierra (2013, 402) fait référence à ce commentaire le datant en 1866, qui semblerait être la date correcte : E. Reclus, « Atlas de la Colombie », *Bulletin de la Société de Géographie*, août, 1866, p. 140-146 (disponible sur le site Gallica de la BNF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k77518j/f5.item>).

<sup>26</sup> La réussite de cette exploitation aurait, en effet, permis d'accueillir d'autres républicains français, exilés comme Reclus après le coup d'État de Napoléon III. Ce sera finalement dans le Côte Sud, en raison de son climat, sa ressemblance avec l'Europe, ses espaces à faible densité démographique, et de la présence plus consistante d'immigrés européens, que Reclus placera ses espoirs de cultiver l'utopie d'un monde nouveau, prêt à accueillir une « nouvelle Europe » des travailleurs (Ferreti 2012).



*Revue des Deux Mondes* entre 1859 et 1860, sous le titre *Un voyage à la Nouvelle-Grenade* (sans images) : I. Les côtes, 1<sup>er</sup> décembre 1859 ; II. Sainte-Marthe et la Horqueta, 1<sup>er</sup> février 1860 ; III. Rio Hacha, les Indiens Goajires et la Sierra-Negra, 15 mars 1860 ; et IV. Les Aruaques et la Sierra-Nevada, 1<sup>er</sup> mai 1860<sup>27</sup>. Le récit apparaît publié en texte intégral l'année suivante, 1861, chez Hachette (Paris) sous le titre *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte Marthe. Paysages de la nature tropicale* (305 pages, sans images). Il s'agit de l'un des récits sur la Colombie qui a eu le plus de divulgation aussi bien à l'étranger qu'au niveau local (cf. Tableau 3).

#### 7.2.4 Charles Saffray

À propos de Charles Saffray, l'on ne dispose malheureusement que de peu d'informations sur la vie de ce scientifique. Né à Ploërmel (Morbihan) en 1833 et mort à Paris en 1890, ce médecin et naturaliste est décrit par le géographe Richard Cortambert, son contemporain, comme un botaniste distingué, enthousiaste des beautés de la nature sans pour autant tomber dans l'exagération, excellent juge des mœurs et du type des habitants qu'il étudie, sans parti pris, tout à la fois touriste et anthropologue<sup>28</sup>. En plus de son métier en tant que médecin et botaniste, il a été officier de l'Académie, secrétaire de la Société française d'hygiène et membre de la Société des gens de lettres, et aurait participé à divers congrès scientifiques dans les Amériques. Vraisemblablement, la seule expérience de voyage qui a fait l'objet d'un récit de sa part a été le voyage en Nouvelle-Grenade ; en revanche, sa production scientifique est beaucoup plus importante. En effet, Saffray est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles, aussi bien spécialisés que de divulgation scientifique. On peut citer en guise d'exemple *Éléments usuels des sciences physiques et naturelles* (1882), *La Médecine à la Maison* (1880), ou encore *Les Moyens de vivre Longtemps, principes d'hygiène (santé, moralité, bien-être, longévité)* (1878)<sup>29</sup>.

Notons deux dernières données pour le moins curieuses relatives au séjour de Saffray en Colombie : il aurait travaillé quelque temps dans un collège privé de la ville de Medellín en tant que professeur de physique et de français à la fin des années 1850 (Martínez 2001, 104) ; et il a participé à la révolution de 1860 en tant que médecin

---

<sup>27</sup> Données extraites de la table générale 1831-1874 de la *Revue des Deux Mondes*, disponible sur le site Gallica de la BNF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32858360p/date>

<sup>28</sup> Propos rapportés par Chantal Edel et Robert Sctrick dans l'introduction de l'édition française de 1990 de *Voyage à la Nouvelle-Grenade* (Saffray 1990, 15-16).

<sup>29</sup> Voir la base de données de la BNF sur les œuvres de Saffray : [https://data.bnf.fr/fr/15287949/charles\\_saffray/](https://data.bnf.fr/fr/15287949/charles_saffray/).

personnel du leader conservateur Julio Arboleda, président de la Confédération grenadine en 1861. En fait, Saffray, « No fija las fechas de su llegada, ni de los episodios de su correría, ni de su regreso al viejo mundo » (Acevedo 1968, 9)<sup>30</sup>. Tout indique cependant que les événements rapportés dans son récit ont effectivement eu lieu vers la fin de la décennie de 1850 (Acevedo 1969, Melo 2001), même si dans la première publication française, celle de *Le Tour du Monde* (1872-1873) (voir un peu plus bas), le voyage est daté de 1869. Par conséquent, l'on doit se contenter d'une date approximative concernant le séjour de Saffray en Colombie.

À l'image des données concernant sa vie, les raisons de son voyage en Colombie sont également imprécises. Andrade soutient que Saffray arrive en Colombie

d'abord dans le but d'étudier les plantes que les indiens colombiens utilisent dans leurs traitements curatifs, et ensuite dans le but de recueillir des échantillons des espèces végétales, de minéraux et de matériaux qui seront rapportés en France, afin d'augmenter les collections déjà existantes dans le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. (Andrade 2009, 182)<sup>31</sup>

Cependant, d'autres chercheurs signalent l'ambiguïté de ses motivations pour son voyage et séjour en Colombie : Saffray n'explique pas « claramente el objeto de su viaje; tal vez en busca de minas o quizás por afición a los estudios botánicos, pues una y otra cosa parecen desprenderse en vagos lineamientos de su escrito » (Acevedo 1968, 9)<sup>32</sup>. En définitive, l'ambiguïté sur les dates et raisons de son séjour en Colombie demeure jusqu'à nos jours.

Or, concernant la publication originale du récit de Saffray, l'on dispose d'informations plus précises. Il a été publié pour la première fois dans la revue *Le Tour du Monde*<sup>33</sup>. Le récit apparaît dans cette célèbre revue entre 1872 et 1873 en plusieurs fascicules, ornés de quelques cartes et plusieurs images, sous le titre *Voyage à la Nouvelle-Grenade par M. Le Docteur Saffray- 1869. Textes et dessins inédits*<sup>34</sup> : deuxième semestre de 1872, chapitres I à IV (pages 81 à 144) ; premier semestre de 1873, chapitres V à VII (pages 97 à 144) ; deuxième semestre de 1873, chapitres VIII à X (pages 65 à 112)<sup>35</sup>.

---

<sup>30</sup> Acevedo appuie ses propos sur deux articles d'Eduardo Posada, publiés originellement dans la *Revista Geográfica de Colombia* (no. 5 et 7, 1939).

<sup>31</sup> Il s'agirait, selon Andrade (2009, 82), d'une mission qui aurait eu le soutien du Musée d'Histoire Naturelle de Paris et non pas du Service des Missions Scientifiques.

<sup>32</sup> Chantal Edel et Robert Scrick (Saffray 1990, 15-16) notent aussi que les raisons du voyage de Saffray restent inconnues.

<sup>33</sup> Saffray a été « el más prolífico de los viajeros que contribuyeron al *Tour du Monde* sobre Colombia » (Navas 2013, 14).

<sup>34</sup> Textes disponibles sur le site *Gallica* de la BNF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k343998/f3.image>.

<sup>35</sup> Information confirmée après consultation dans la BNF des tables de matières de la revue de 1860 à 1910 : les « Voyages en Amérique » du Dr. Saffray (La Nouvelle-Grenade), livraison 605 à 608 (1872-2), livraison

Concernant les illustrations (d'après les croquis de Saffray lui-même) qui accompagnent profusément le récit (annexe 13), force est d'évoquer la fonction des images des récits de voyage comme dispositif de construction d'un imaginaire impérial dans les dynamiques d'expansion européenne du XIX<sup>e</sup> siècle (Muñoz Arbeláez 2010). Il faut en particulier considérer que, à la différence des récits parus en format de livre<sup>36</sup>, des publications telles que *Le Tour du Monde* avaient une portée beaucoup plus large et que l'image était une composante fondamentale non seulement en tant qu'attrait commercial, mais aussi comme véhicule privilégié des représentations sur les contrées dans la périphérie des métropoles impériales. Ainsi, les gravures du récit de Saffray, dues pour la plupart à Alphonse de Neuville, sont en quelque sorte adaptées pour combler les attentes éditoriales et du public :

En el caso de Saffray, grabadores como Faguet, de Neuville o Riou interpretaban sus bocetos y construían unas representaciones aptas para ser publicadas. [...] [L]a naturaleza americana pasaba por un proceso de transformación que la adaptaba a un público europeo. El tránsito de boceto a grabado implicaba el tránsito de lo individual a lo colectivo, del registro que el viajero había plasmado en la experiencia de contacto en las tierras lejanas a la interpretación que hacían los grabadores de los bocetos, de los intereses del público y de las expectativas que se tenían sobre su trabajo. (Muñoz Arbeláez 2010, 193)

### 7.2.5 Pierre d'Espagnat

À l'instar de la vie de Saffray, l'on sait peu de chose sur celle de Pierre d'Espagnat (1869-1902). Il a exploré l'Afrique avant de se rendre en Colombie entre 1897 et 1898. Il retournera par la suite sur le continent africain où il mourra (Grand-Bassam) de fièvre jaune. Il a été l'auteur, entre autres, de récits de voyage en Afrique et en Colombie (*Jours de Guinée*, 1899 ; *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade*, 1900-1901), d'un recueil de poèmes (*La Divine aventure*, 1899<sup>37</sup>) et d'un roman (*Avant le massacre : roman de la Macédoine actuelle*, 1902).

De la même manière, les raisons de son voyage en Colombie restent imprécises. Il a visité le pays à la veille de la *Guerra de los Mil Días* (1899-1902), entre le mois de juillet 1897 et mai 1898. Il a montré un vif intérêt pour les régions minières du pays et en a visité quelques-unes, raison pour laquelle « On peut supposer que d'Espagnat n'a pas

---

632 à 634 (1873-1), livraison 656 à 658 (1873-2).

<sup>36</sup> Rappelons en effet qu'avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les récits de voyage étaient souvent publiés sous forme de livres plutôt luxueux, avec quelques estampes provenant de gravures sur acier ; ce ne sera qu'après la popularisation de ce type de publications qu'elles seront ornementées de gravures sur bois, puis de photogravures (Merchán Sierra 2013, 22).

<sup>37</sup> Dans cet ouvrage, d'Espagnat « consagró bellas estrofas a la 'Terre Colombienne' », selon le préfacier anonyme d'une édition colombienne de 1971 (d'Espagnat 1971, 8).

visité la Colombie en simple touriste et qu'il était chargé d'une mission économique » (Broc 1999, 137). Cependant, d'autres versions signalent qu'il s'est rendu dans le pays avec la mission spéciale d'écrire un récit de voyage pour une publication en France (Melo 1985, 2001). Chargé d'une mission économique, écrivain en quête d'exotisme pour alimenter la curiosité du public lecteur européen, ou simple aventurier, son récit a dans tous les cas été publié rapidement.

C'est la *Revue des Deux Mondes* en 1900-1901 qui a publié pour la première fois par livraisons, bien que de manière partielle vraisemblablement<sup>38</sup>, le récit de Pierre d'Espagnat sous le titre *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade*<sup>39</sup> (sans illustrations) : I. De la mer à la montagne (15 novembre 1900), II. L'Athènes du Sud-Amérique (15 décembre 1900), III. Santa Marta - Carthagène (15 janvier 1901). Puis, la même année (1901) le récit a été publié en version intégrale dans la Bibliothèque-Charpentier, par l'éditeur Eugène Fasquelle (Paris, 389 pages, sans images). Dans cette publication, l'on annonçait les titres du même auteur déjà publiés (*Jours de Guinée, La Divine aventure*), et ceux à paraître (*Les deux masques*) ou en préparation (*Scènes et paysages des Deux Mondes*). Il semblerait pourtant que ces ouvrages n'aient finalement jamais vu le jour.

Ce bref examen sur le profil de chaque voyageur, les raisons de leur voyage et les données relatives à la publication originale de leurs respectifs récits soulève, pour terminer cette section, quelques éléments de réflexion. L'intérêt éveillé chez les puissances impériales de l'époque pour l'Amérique affranchie de la domination espagnole est, en l'occurrence, dévoilé par la venue de ces voyageurs en Colombie. Les cas de Mollien, informateur (?), et celui de Le Moyne, diplomate, témoignent de l'appétence hâtive de la France pour asseoir sa présence en Amérique et contrebalancer l'ascendant de son rival anglais notamment. Les enjeux politiques et économiques manifestes pouvaient certes être à l'origine de ces voyages ; d'autres raisons d'une nature en apparence plus « romantique » les auraient également déterminés. Le projet de colonie agricole de Reclus, l'intérêt pour la recherche scientifique chez Saffray, ou même le simple amour pour l'aventure chez d'Espagnat en seraient la preuve<sup>40</sup>. Or, ces desseins

---

<sup>38</sup> En effet, il manquerait deux chapitres du récit original. Les exemplaires de la revue de l'année 1901 sont disponibles sur le site Gallica de la BNF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32858360p/date1901.liste>.

<sup>39</sup> Lors de la visite de Pierre d'Espagnat le pays portait le nom de *República de Colombia*. Le choix de l'auteur de nommer le pays par son ancien nom était-il une inattention de sa part ou une évocation nostalgique du passé ?

<sup>40</sup> Excepté peut-être le cas de Le Moyne qui, plus que voyageur, était diplomate, il est difficile d'établir une typologie précise de ces voyageurs (Gasquet 2015) : mission commerciale et politique (Mollien ?), mission scientifique (Saffray ?), entreprise « commerciale » avec des nuances anthropologiques (Reclus ?), voyage de loisir (d'Espagnat ?), ou même une combinaison de toutes ces catégories à différentes doses.

étaient à la fois tributaires d'époques précédentes et projetés vers un avenir consolidant le rôle des empires dans le nouvel ordre mondial. En effet, l'Amérique, libérée désormais d'un pouvoir tutélaire unique, restait cette terre d'opportunités infinies, dont les bénéfices de sa riche nature s'offraient à présent à la science et au progrès et, par extension, au monde « civilisé », incarné par ces voyageurs européens. Leur grille de regard était donc conditionnée tout naturellement par les schémas mentaux et sociaux de leur époque<sup>41</sup>, mais leurs visions et intérêts particuliers allaient également singulariser cette grille. D'autre part, la publication des récits écrits par ces voyageurs (et les images les accompagnant éventuellement) allait participer, à leur tour, à la normalisation et à la diffusion du discours hégémonique auprès du public européen dans un premier temps, soit sous forme de rapport plutôt sérieux mêlant renseignements historiques, politiques, sociaux, économiques ou scientifiques aux péripéties du protagoniste, soit sous un aspect plus romanesque où l'exotique et les impressions du voyageur étaient mises en avant. Au fil du temps, ce regard uniformisant et en même temps kaléidoscopique fera l'objet, dans un processus de transculturation et de construction identitaire, d'un mouvement de réappropriation de la part de ceux qui ont été racontés par les voyageurs européens. Un transfert culturel par le biais de la traduction aura ainsi lieu, puisque le regard étranger, grâce et malgré ses attributs inhérents, pouvait proposer une vision plutôt positivée et favorable envers le pays, ses gens, sa nature et son devenir ou, pour le moins, fournir des données d'une significative valeur historique et culturelle pour la nation.

### 7.3 Les récits français dans la *BPCC* : traductions et traducteurs

L'inclusion pour la première fois de quelques récits étrangers dans l'ensemble patrimonial de la nation a eu lieu grâce à la *BPCC*. Or, lorsqu'il s'agissait d'opérer le transfert de ces récits écrits et édités originellement en français au XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement pour un public français et européen, des questions multiples surgissaient : pouvait-on se les procurer facilement ? avaient-ils déjà été traduits ? Dans ce cas, pouvait-on les récupérer sans contraintes ? Fallait-il les modifier ou plutôt les retraduire ? S'il fallait les traduire pour la première fois, qui pourrait mener à bien cette tâche ? De quelle manière ? Comment ces récits traduits ne faisant pas, a priori, partie de la production

---

<sup>41</sup> « [...] en el análisis global de la literatura de los viajeros-escritores franceses, Jorge Orlando Melo encontró la tendencia de mirar a la Nueva Granada desde la contraposición entre civilización-barbarie, la coexistencia de representaciones estereotipadas de los diferentes grupos locales, y la ambigüedad de juicio entre la bondad natural y la pereza de una sociedad que 'no apreciaba los valores del progreso' » (González Echeverri 2017, 325).

intellectuelle locale pourraient-ils s'accommoder au projet qui les hébergeait ? Autant de questions qui mettent en évidence les enjeux et l'enchevêtrement du processus de transfert qui, au bout du compte, touchait à l'image du pays, à la construction de la nation. À ce sujet, notons simplement l'intérêt que portaient certains pays latinoaméricains à la question, toujours présente tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, de la consolidation culturelle de la nation et de son insertion dans la culture universelle. De ce fait, des projets éditoriaux encouragés aussi bien par l'État que par des initiatives privées visant l'affermissement des canons littéraires et de pensée ont vu le jour pendant ce XX<sup>e</sup> siècle dans différents pays, comme nous l'avons évoqué en quatrième chapitre. La *BPCC* s'inscrirait en quelque sorte dans ce mouvement. L'insertion des récits de voyage français choisis pour la collection répondrait peut-être non seulement au dessein de proposer un regard panoramique du pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle traçant l'évolution de la nation en devenir, mais aussi au double objectif de se réappropriier des discours étrangers dont l'objet était le propre pays dans un mouvement de transculturation, tout en apportant une touche internationale au patrimoine textuel de la nation, puisque le pays a attiré, et ce même depuis l'aube de son indépendance, les regards des représentants du monde civilisé.

De cette façon, l'intégration des récits choisis pour la *BPCC* dans ce patrimoine a fait ressortir deux cas de figures que nous détaillerons par la suite. Concernant le premier cas, le transfert a consisté dans la récupération de deux traductions faites au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ; pour ce qui est du deuxième, dans la première traduction intégrale de trois textes expressément commandée pour la collection. Un traducteur colombien et deux traducteurs espagnols apparaissent comme les agents ayant opéré le transfert linguistique. Il faut d'ores et déjà noter que sur aucun des récits traduits de la *BPCC* l'on ne fait mention du nom du traducteur<sup>42</sup>. Dans certains cas, l'appareil paratextuel, notamment les préfaces allographes (des volumes de la *BPCC* ou des éditions antérieures ou postérieures) a offert des pistes pour découvrir leur identité ; dans d'autres cas, c'est grâce à des données métatextuelles ou à d'autres textes que l'on a pu les identifier. Toutes ces données, que nous examinerons immédiatement suivant l'ordre chronologique de réalisation des traductions, s'avèrent être de réelles clés pour comprendre le processus d'intégration dans

---

<sup>42</sup> Ce sera une caractéristique commune aux cinq récits étudiés. La présence (ou plutôt l'absence) du traducteur dans ce cas serait définie par deux des quatre niveaux indiqués par Chevrel : le premier niveau ou la présentation usuelle, dans laquelle « l'ouvrage ne comporte aucune note, aucune trace d'intervention du traducteur autre, évidemment, que le texte lui-même » ; et le deuxième niveau, réseau plus ou moins dense de commentaires présents notamment dans les paratextes, « dont une partie concerne, directement ou non, l'opération de traduction » (Chevrel 1997, 13) (le premier niveau correspondrait à quatre des cinq récits ; le deuxième correspondrait au récit de Saffray, comme nous le verrons par la suite).

la collection de ces récits de voyage.

### 7.3.1 Gregorio Obregón, traducteur de Reclus

La traduction du récit d'Élisée Reclus a été réalisée par le colombien Gregorio Obregón, seulement neuf ans après sa parution en texte intégral. Il s'agit de la première version en castillan de ce récit (cf. Tableau 3), publiée en 1869 par l'*Imprenta Foción Mantilla* à Bogotá dans un seul volume de 305 pages sans images<sup>43</sup>. À part ces données, aucun élément paratextuel apportant des renseignements sur la traduction ou le traducteur n'est ajouté ni au début ni à la fin du texte, qui commence directement avec la traduction de la préface écrite par Reclus lui-même et se termine par la table des matières. Difficile donc de savoir si le « droit de traduction réservé » figurant sur l'édition originale de 1861 a été acquis soit par Obregón, soit par la maison d'édition colombienne.

Dans une autre traduction colombienne parue en 1935 (Tipografía Mogollón, Carthagène), le traducteur identifié par ses simples initiales, J. J., compose une préface retranscrivant des fragments de l'*Encyclopédie Britannique* sur les frères Reclus, et expliquant les raisons qui l'ont mené à effectuer la traduction du récit. J. J. affirme, en effet, que les « alabanzas en todos sentidos dedicadas a nuestro país » (Reclus 1935, III) que comportait le récit de Reclus ont attisé ses désirs de faire connaître le texte en espagnol à ses concitoyens<sup>44</sup>. Aucune mention n'est faite à la traduction d'Obregón : s'agit-il d'une méconnaissance de son existence ? D'une volonté délibérée de proposer une traduction « plus adéquate » ou pour le moins plus actualisée ?

Quoi qu'il en soit, la traduction reprise pour la collection *BPCC* est celle d'Obregón. Les données paratextuelles de *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta*, à l'image de celles de l'édition de 1869, sont très limitées : tome 112 de la *BPCC*, Publicaciones del Ministerio de Educación de Colombia<sup>45</sup>, Litografía y Editorial Cahur, Bogotá, 1947. Le

---

<sup>43</sup> Álvaro Rodríguez Torres, le préfacier de l'édition colombienne de 1992 du récit de Reclus, affirme que le 1<sup>er</sup> septembre 1869 « aparece en La República de Bogotá el prefacio y parte del capítulo primero, [luego] el 30 de noviembre, el mismo periódico anuncia la venta en librería del *Viaje a la Sierra Nevada* traducido por Gregorio Obregón y editado por la Imprenta de Foción Mantilla » (Reclus 1992, 15-16).

<sup>44</sup> Dans cette même préface (pages III et IV), à manière d'éditorial, le traducteur souligne les avancées qu'a vécues le pays depuis la visite de Reclus tout en regrettant le manque de progrès encore plus visibles, à cause du sempiternel état d'agitation politique et idéologique. Il finit sa préface rendant hommage à deux autres explorateurs français du XIX<sup>e</sup> siècle : Louis Striffler et Louis Lacharne (dont il espère pouvoir réaliser la traduction à l'avenir). Il faut ajouter que cette édition comporte une carte et des images, tirées vraisemblablement de la revue *Le Tour du Monde* ou d'une publication similaire.

<sup>45</sup> Cette indication, présente dans les cinq récits traduits, révèle l'empreinte du patronage, le pouvoir qui parraine la collection et donc la traduction ou réédition de ces récits. Rappelons-le, l'importance de la *BPCC* dans l'histoire culturelle et éditoriale colombienne est incontestablement due au soutien décidé de l'État.

nom du traducteur n'est nullement mentionné. Après ces maigres renseignements paratextuels, l'on passe directement à la préface de l'ouvrage original. Dans le petit volume sans images de 137 pages, en raison notamment des petits caractères typographiques employés pour cette édition, l'on a même supprimé la table des matières présente à la fin de la traduction d'Obregón. L'appareil paratextuel si réduit de ce volume est un fait qui attire l'attention. En fait, c'est le seul des cinq textes commentés qui ne comporte pas de préface éditoriale introduisant le récit aux lecteurs colombiens. Négligence éditoriale de la part des nouveaux responsables de la *BPCC* ? Manque de ressources pour proposer une édition plus complète ? Récit relativement connu qui n'avait pas besoin d'être présenté encore une fois au public colombien ? Cela pourrait renvoyer peut-être à la fin graduelle du projet de la *BPCC*, due au changement de gouvernement : il existait un engagement budgétaire préalablement acquis par les entités culturelles de l'État pour compléter la liste de volumes prévus pour la collection, mais la volonté d'en faire le fer de lance de la démocratisation culturelle serait révolue pour les nouveaux dirigeants conservateurs. Il fallait donc éclipser peu à peu son éclat d'autrefois. Cependant, la traduction du récit de Saffray, publiée l'année suivante (1948) et dont nous parlerons immédiatement après, possédait une préface éditoriale, certes courte, mais existante. Finalement, dans la préface de l'édition de 1992, apparemment la plus récente, mais qui reprend intégralement la traduction d'Obregón de 1869, Rodríguez Torres déclare : « En nuestro afán por restaurar el texto original, hemos traducido el final del capítulo omitido talvez por error, en la versión de Gregorio Obregón » (Reclus 1992, 17). Il s'agit de la fin du chapitre X du récit, où l'on constate en effet une importante omission. Cependant, comme nous le proposerons en troisième partie, cette suppression et d'autres agencements effectués par Obregón seraient plus le fruit de choix traductifs médités qu'un simple oubli.

Quelques renseignements biographiques<sup>46</sup> au sujet d'Obregón pourraient d'ores et déjà nous aider à comprendre ses décisions traductives. Gregorio Obregón est né à Santa Marta le 20 juin 1825. Son lieu de naissance pourrait dès lors expliquer l'intérêt qu'il portait à la traduction du récit de Reclus parlant de sa région natale. Il a été un commerçant reconnu à Bogotá et aurait occupé le poste de *Ministro del servicio de correos y telégrafos*

---

<sup>46</sup> Toutes ces données sont tirées de l'ouvrage *Diccionario biográfico y bibliográfico de Colombia* (1937, 120) de Joaquín Ospina, et complétées par quelques éléments du catalogue de la *Biblioteca Luis Angel Arango (Banco de la República)* de Bogotá.



pendant l'un des mandats de Rafael Núñez<sup>47</sup>. L'on pourrait peut-être supposer une affinité de la part d'Obregón pour les idées conservatrices du mouvement de la *Regeneración*. En lien avec son métier de commerçant et en tant que fonctionnaire de l'État à un moment donné, il a été l'auteur de *l'Exposición del Presidente de la Junta de Comercio* (Bogotá, Foción Mantilla, 1868) et, en plus de la traduction du récit de Reclus<sup>48</sup>, il a traduit un ouvrage issu de l'Union postale universelle intitulé *Manual de metrología, o cuadros comparativos de las medidas i monedas extranjeras con las nacionales granadinas (edición oficial ordenada por el Poder Ejecutivo)* (Imprenta del Estado, Bogotá, 1856), dont il a aussi publié un extrait : *Reseña histórica de la Unión Postal Universal (El Repertorio Colombiano, no. 53, Bogotá, novembre 1882, p. 377-385)*. Il est mort à Barranquilla, ville de la côte caraïbe colombienne, le 22 février 1888.

Dans tous les cas, c'est un fait que le récit de Reclus était apprécié par le public colombien dès sa publication en 1861, de là la réalisation d'une traduction seulement quelques années plus tard. Le regard du français sur le pays a continué d'être souligné par différents auteurs au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, dont Posada et Giraldo Jaramillo. Le premier, par exemple, publie un compte-rendu louant le récit de Reclus, « estilista admirable » (Posada 1953), qui offre une image gracieuse et positivée de la côte nord du pays. Giraldo Jaramillo, partage les propos de Posada en affirmant que le récit de Reclus était « uno de los grandes libros de nuestra geografía física y humana [en el que] el inspirado geógrafo [...] supo ver con ojos de artista y sabio nuestras bellezas naturales » (Giraldo Jaramillo 1954, 199-201).

### 7.3.2 Enrique Leopoldo de Verneuil, traducteur de Saffray

Enrique Leopoldo de Verneuil a traduit pour la première fois à l'espagnol en version intégrale le récit de Charles Saffray. Sa traduction a été publiée en 1875 dans *El Mundo en la mano. Viaje pintoresco a las cinco partes del mundo por los más célebres viajeros* (tome I, pages 609-748, Barcelone, Montanera y Simón Editores) sous le titre *Viaje a Nueva Granada por el doctor Saffray. Traducción de don Enrique Leopoldo de Verneuil*<sup>49</sup>.

---

<sup>47</sup> Núñez a été investi président pour quatre mandats : 1880-1882, 1884-1886, 1886-1887 et 1892-1884.

<sup>48</sup> L'on attribue à Obregón la traduction du récit de voyage *De Medellín a Bogotá* du colombien Manuel Pombo (1992). Il s'agit cependant d'une confusion : dans l'édition en question, l'on donne la date de 1869 pour la traduction *De Medellín a Bogotá*, date correspondant en réalité à celle de la publication de la traduction du récit de Reclus par Obregón. En outre, l'ouvrage de Pombo, certainement écrit originellement en espagnol, n'a été publié qu'en 1914, à partir des manuscrits que Lino de Pombo, fils de M. Pombo, a décidé de rendre publics.

<sup>49</sup> Disponible sur la *Biblioteca Digital Hispánica* <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000248397&page=1>.

Cette publication reprenait les récits et images parus auparavant dans les magazines comme *Le Tour du Monde* pour en proposer une version en castillan en imitant son format. La traduction d'E. L. de Verneuil est reprise à son tour pour la section « Viajes » de la *BPCC* sous le titre *Viaje a Nueva Granada* (Prensas del Ministerio de Educación Nacional, Departamento de Extensión Cultural y Bellas Artes, 1948)<sup>50</sup>. Une table des matières à la fin de l'ouvrage détaillant ses vingt chapitres est aussi incluse dans ce volume de 352 pages, qui comporte quelques images<sup>51</sup> ainsi qu'une jaquette où l'on fait mention des différents récits de voyage, aussi bien nationaux qu'étrangers, publiés par la *BPCC*. Sur cette jaquette, l'on attribue la traduction du récit de Saffray à Ricardo Pardo, ancien sous-directeur de la *Biblioteca Nacional*. Cependant, Pardo lui-même, préfacier à son tour du volume, met au clair cette fausse donnée. En effet, dans cette préface (sans date) Pardo raconte qu'il avait découvert par hasard le récit de Saffray, « una obra de mucho aliento », « ornada [...] de preciosas y sugestivas láminas », composée en français (Saffray 1948, 8). Il entame alors la traduction du texte de Saffray. Or, continue Pardo,

cuando la tarea iba ya bien adelantada, digo la de la traducción, [...] un mi amigo, conoedor de mis aficiones, y aprovechando la circunstancia de que a la sazón desempeñara yo el cargo de subdirector de la Biblioteca Nacional, vino a ofrecerme, hecha y muy bien hecha, una versión magnífica, comparada con la cual la pobre mía ni siquiera podía mencionarse, del Viaje de Saffray, y que había aparecido en la edición castellana (que yo naturalmente ignoraba) de uno de los tomos de *La vuelta al mundo*. Esa versión, al desplazar la del suscrito, es la que voy a ofrecer a los lectores de la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana, [...] una de las más lindas obras que sobre nuestra patria se haya hecho. (Saffray 1948, 8-9)<sup>52</sup>

L'origine de la traduction reprise pour la *BPCC* semblerait donc se brouiller avec les déclarations de Pardo. Cependant, il s'agirait plutôt d'une imprécision de sa part. *La vuelta al mundo: colección de viajes hechos en las cinco partes del universo durante el siglo XIX. Publicada bajo la dirección de M. Eduardo Charton. Traducida al castellano por Don Mariano Urrabieta*, que Pardo mentionne comme la publication dont la traduction a été extraite, ne comporterait que cinq tomes, publiés à Paris entre 1861 et

---

<sup>50</sup> En 1938, la *Revista Geográfica de Colombia* (n°5) avait fait mention de ce récit, qui ne sera édité intégralement dans le pays qu'en 1948 (Giraldo Jaramillo 1957, 193). Deux chapitres de l'édition de la *BPCC* ont été publiés quelques années plus tard tout d'abord dans la revue *Hojas de Cultura Popular Colombiana* (No. 27 1953) sous le titre « *Medellín y sus costumbres. Un testimonio del siglo XIX* ». Puis, dans les années 1980, le texte intégral a été à nouveau mis en circulation dans le pays (il s'agirait probablement de la même version de la *BPCC*, c'est-à-dire, de la traduction d'E. L. de Verneuil) (cf. Tableau 3).

<sup>51</sup> Nous reviendrons sur la présence ou absence des images dans les récits en troisième partie.

<sup>52</sup> La publication évoquée par Pardo, *La vuelta al mundo*, était un magazine de voyages illustré offert aux abonnés du *Correo de Ultramar*. L'en-tête de cette publication apparaît comme suit : « La vuelta al mundo. Magnífico regalo hecho sin aumento en el precio de la suscripción a todos los suscriptores [...] a la parte literaria e ilustrada del Correo de Ultramar » (Charton 1861).

1866<sup>53</sup> par *l'Administración del Correo de Ultramar, X. de Lassalle y Mélan, Editores propietarios*. Rappelons que le départ de Saffray de la Colombie a eu lieu aux alentours de 1861 et que la première publication en français est due à *Le Tour du Monde* en 1872-1873. À en croire les affirmations de Pardo, *La vuelta al mundo* aurait publié le récit de Saffray entre 1861 et 1866, avant sa parution dans *Le Tour du Monde*, ce qui serait fort improbable, même s'il est vrai qu'E. Charton était le directeur des deux publications. En définitive, une confusion dans les noms des publications espagnoles consacrées aux voyages serait à l'origine d'une attribution erronée de la paternité de la traduction du récit de Saffray : Mariano Urrabieta a bel et bien assuré le passage en espagnol de quelques récits de *Le Tour du monde* d'Edouard Charton (et aussi d'œuvres d'auteurs comme Victor Duruy ou Alexandre Dumas) (Cooper-Richet 2013, 216) pour des magazines comme *La vuelta...* ; mais la traduction du récit de Saffray est en réalité due à Enrique Leopoldo de Verneuil en 1875 dans *El Mundo en la mano*.

Les données biographiques relatives à E. L. de Verneuil sont, comme il arrive le plus souvent dans le cas de traducteurs oubliés et peu étudiés, difficiles à obtenir. En revanche, grâce à l'inclusion de son nom dans l'appareil paratextuel (couverture ou pages liminaires par exemple) de divers ouvrages<sup>54</sup>, l'on peut constater que son activité en tant que traducteur était intense, notamment pendant les trois dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a traduit certes des récits de voyage du français vers l'espagnol, mais aussi plusieurs ouvrages littéraires du français et de l'anglais vers l'espagnol de Dumas « père » : *Angel Pitou, El camino de Varennes, El collar de la reina, El narrador de cuentos, Memorias de un médico, Napoleón* ; de Charles Dickens : *El hijo de la parroquia, La niña Dorrit et Oliver Twist*<sup>55</sup> ; de E. A. Poe : *Historias extraordinarias*<sup>56</sup> ; d'E. T Hoffmann : *Cuentos fantásticos*<sup>57</sup> ; d'H. Malot : *En familia* ; ou encore plusieurs

---

<sup>53</sup> Ces cinq tomes, profusément illustrés, sont disponibles sur la *Biblioteca Digital Hispánica* <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000248485&page=1>. Ces tomes seraient d'ailleurs les seuls de *La vuelta...* ayant été publiés (information corroborée avec la BNE), et dans aucun d'entre eux n'apparaît le récit de Saffray.

<sup>54</sup> En fait, le nom du traducteur a été la seule donnée que nous avons pu trouver dans l'appareil paratextuel de ces ouvrages. Des renseignements relatifs à sa vie ou à son travail traductif y étaient absents.

<sup>55</sup> Cet ouvrage a été publié à Barcelone dans les années 1880 par la *Biblioteca Artes y Letras* et a été repris par *RBA editores* d'Espagne en 1991 et 1995. Une note explicative est fournie dans la préface de ces deux éditions : « La presente traducción se publicó en 1883 en la colección 'Arte y Letras' de Barcelona. Se han hecho algunos retoques, se han modernizado grafías y acentos y se ha añadido el prólogo del autor que faltaba en la edición barcelonesa » (Dickens 1995, 9). Par souci d'économie, de contraintes éditoriales ou d'une traduction déjà canonique, la version d'E. L. de Verneuil a, dans tous les cas, traversé les temps, comme le feront d'autres de ses traductions.

<sup>56</sup> Ouvrage également publié à Barcelone dans les années 1880 par la *Biblioteca Artes y Letras* et repris par *Akal bolsillo*, Madrid, 1987.

<sup>57</sup> Ouvrage également publié à Barcelone dans les années 1880 par la *Biblioteca Artes y Letras* et repris par Mondadori, Madrid, 1988. Dans la préface de cette édition, comportant les illustrations de l'original, l'on

nouvelles de Mayne Reid : *Obras completas del capitán Mayne Reid, traducidas directamente del inglés por D. Enrique L. de Verneuil, D. Dionisio Sanjuan, D. Manuel Aranda y Sanjuan*<sup>58</sup>. Il a également été le traducteur d'ouvrages savants, par exemple, *Los precursores del arte y de la industria. Revelaciones de la naturaleza* de J.G. Wood (1886) et *Historia de los griegos* de Victor Duruy (1891). Dans l'exercice de son métier, il a régulièrement travaillé pour différentes maisons d'édition espagnoles de l'époque publiant aussi bien des tirages populaires que de luxe : Luis Tasso Editores, la Biblioteca de Artes y Letras, Francisco Seix Editor, et Montaner et Simons Editores. Notons finalement que, précisément chez cette dernière, il a publié un ouvrage de sa création : *Historia biográfica de los presidentes de los Estados Unidos. Escrita por don Enrique Leopoldo de Verneuil. Edición ilustrada con grabados* (Barcelona, 1885).

Quoi qu'il en soit, le récit de Saffray, compte tenu de sa description plutôt favorable du pays, a été bien accueilli par les commentateurs colombiens de l'époque et même après. Posada surlignait son enthousiasme pour la nature et les paysages colombiens, et exaltait son regard bienveillant : « En casi todas sus observaciones es galante y benévolo con nuestro país. Se complace en pintar las bellezas del territorio y cuida al tratar de los usos y modo de ser de las gentes, de no dar pinceladas de burla o desprecio » (Posada 1939, 9). Giraldo Jaramillo déclarait également que le voyageur français « supo admirar y apreciar el país y estudiarlo con simpatía y benevolencia; su libro es una verdadera mina de noticias curiosas, de datos estadísticos, económicos, históricos, políticos y científicos » (Giraldo Jaramillo 1954, 202- 203). Quelques années plus tard, Carvajal a ratifié ces propos en affirmant que Saffray avait réalisé « cuidadosas observaciones botánicas [...] tomando nota benévola de casos y costumbres, de todo lo cual da cuenta en su libro con agilidad narrativa y precisión descriptiva » (Carvajal 1970, 169).

Les traductions d'Obregón et d'E. L. de Verneuil ont donc été reprises pour la collection *BPCC* dans un intervalle de 80 ans environ pour les deux cas<sup>59</sup>, et dans les

---

confirme le travail de traduction d'E. L. de Verneuil : « Los ocho relatos que hoy presentamos [...] fueron traducidos por Enrique L. de Verneuil y publicados en 1887 en Barcelona [...]. El buen criterio del lector sabrá subsanar algunas pequeñas diferencias ortográficas y de acentuación con los usos actuales [...] que por su escaso número y relevancia no hemos creído suficientes para impedir que llegara a sus manos la claridad y belleza de la edición original » (Hoffmann 1988, v-vi).

<sup>58</sup> Voici quelques traductions d'E. L. de Verneuil dans cet ouvrage de quatre tomes paru en 1900 : *La cautiva blanca, El jefe amarillo, Los merodeadores del bosque, Un caso de represalias, Las aventuras de un canto rodado, El rancho solitario, El pabellón de socorro*.

<sup>59</sup> Il reste à élucider s'il y a eu, pour ces deux cas ainsi que pour ceux des autres récits, des négociations pour les cessions de droits de traduction (« réservés » selon la plupart d'indications paratextuelles dans les récits originaux), la législation à ce sujet à l'époque étant probablement encore très floue.

années du déclin du projet (1946-1952). Dans le premier cas, celui de la traduction du récit de Reclus, l'on peut parler d'un texte plus ou moins instauré dans l'ensemble patrimonial du pays, qui avait même fait l'objet de deux traductions. L'incorporation de ce texte dans une collection officielle ne ferait donc que ratifier sa position déjà relativement consolidée dans cet ensemble. Dans le deuxième cas, celui de la traduction du texte de Saffray, les déclarations du préfacier et traducteur désigné du volume pour la *BPCC* démontrent qu'il s'agissait d'intégrer un nouveau récit au corpus textuel de la nation. La découverte d'une version existante, dont Pardo lui-même loue les qualités, fait échouer le projet de traduction locale pour adopter la traduction déjà effectuée. Or, le dessein d'insérer les trois autres récits français, nullement traduits auparavant, a relevé cette fois-ci d'un projet de traduction propre à la collection pour en proposer des versions intégrales, prêtes à faire leur entrée dans le patrimoine culturel de la nation. Voyons d'abord, suivant leur date de publication, quelques données paratextuelles et métatextuelles concernant ces trois traductions, parues dans la période la plus stable de la collection (1942-1945), pour nous concentrer ensuite sur quelques données relatives au responsable du transfert linguistique : l'espagnol Rafael de Ureña<sup>60</sup>.

### 7.3.3 Rafael de Ureña, traducteur de la *BPCC*

Le premier récit français à être publié (1942) dans la *BPCC* a été celui de Pierre d'Espagnat, *Recuerdos de la Nueva Granada*. Il s'agit du volume III de la série *Viajes*<sup>61</sup>, en un seul tome de 317 pages comportant un court sommaire à la fin. Le nom du traducteur n'est mentionné nulle part dans l'appareil paratextuel du volume, mais dans le texte de ce qui serait vraisemblablement l'une des jaquettes du volume, l'on affirme qu'il s'agit de la première version en castillan<sup>62</sup> du récit français : « La versión que de la obra de este escritor francés ofrece en este volumen LA BIBLIOTECA POPULAR DE CULTURA COLOMBIANA es la primera que hasta hoy se haya hecho en nuestro idioma »

---

<sup>60</sup> Il existe une confusion relative à son nom de famille : dans certains documents celui-ci apparaît comme « de Ureña », dans d'autres comme « Ureña » tout simplement, ou même comme « Urueña ». Selon la correspondance trouvée dans le site PARES (*Portal de Archivos Españoles*) et d'après d'autres renseignements obtenus, la graphie correcte de son nom de famille serait « de Ureña y Sanz ».

<sup>61</sup> L'indication récurrente du numéro des volumes (trait partagé par les trois récits traduits expressément pour la *BPCC*) correspondrait au souci de répertoire de manière systématique les ouvrages publiés dans les premières années de la collection. Ce dessein semblerait s'estomper après 1946, pour le moins dans le cas de deux autres récits français où l'information concernant le numéro de volume n'est plus présente.

<sup>62</sup> Des traductions fragmentaires avaient en effet été publiées auparavant, et l'apparition tardive de la version intégrale est déplorée par certains auteurs (Carvajal 1970). Pour des renseignements sur des rééditions plus récentes, voir Tableau 3.

(d'Espagnat 1942). En réalité, ce texte n'est que l'anticipation d'une élogieuse préface de quatre pages signée C.R.M<sup>63</sup> le 15 mars 1942, dont nous voudrions faire ressortir quelques aspects<sup>64</sup> qui expliqueraient d'emblée le choix du récit pour faire l'objet d'une traduction. Tout d'abord, le préfacier loue (de manière parfois exagérée) la personne même du voyageur français :

Figura arrogante, helénica nariz, boca sensual cubierta por desafiador bigote de mosquetero, y ojos azules en que alternaban los acerados relámpagos de su energía con las suaves miradas acariciantes como el terciopelo y que son signo de bondad. [...] [Muere] a la edad divina de 33 años, como el Nazareno, como José Asunción Silva.

Par ailleurs, C.R.M aurait entretenu une relation personnelle directe avec d'Espagnat : « Tuve la oportunidad de mantener un asiduo contacto con Pierre d' Espagnat y de colaborar modestamente en sus investigaciones sobre la formación de nuestra nacionalidad ». C'est précisément sur ce point que le préfacier insiste : ce récit, « el más bello y romántico relato que se haya escrito sobre nuestra patria », celui « que hizo conocer a Colombia, con más amplitud que cualquiera otra de las obras y escritos inspirados por nuestro país a gran número de viajeros », celui qui propose une « abundancia descriptiva de panoramas » et « hace un cálido elogio de la mujer colombiana », devait incontestablement être récupéré en vue de son intégration dans le patrimoine scriptural de la nation. De ce fait, l'intelligentsia libérale de l'époque a procédé de la sorte :

En buena hora [...] el eminente Ministro de Educación Nacional don Germán Arciniegas, rinde póstumo tributo a Pierre d'Espagnat, al hacer traducir y reimprimir estas páginas sobre Colombia, impregnadas de imparcialidad, llenas de interesantes observaciones históricas y descriptivas de sus glorias y de sus maravillas naturales.

Le préfacier conclut son texte en regrettant la mort du français (« Con la muerte de Pierre d'Espagnat Colombia perdió un sincero y desinteresado admirador ») et en louant son christianisme (« A pesar de sus largas peregrinaciones era un ferviente católico »), caractéristique peut-être bien perçue par les lecteurs d'alors et gage de la comptabilité entre l'auteur et les valeurs *inhérentes* au peuple colombien. En résumé, cette préface justifie d'emblée la présence du récit du voyageur français dans le patrimoine culturel du pays de par ses qualités littéraires, son apport à l'histoire du pays et, surtout, par le regard bienveillant et positif du pays qu'il présente.

---

<sup>63</sup> Il s'agit de Carlos Rodríguez Maldonado, membre du corps diplomatique de la Colombie en France (1898), puis auprès de plusieurs pays européens dont l'Allemagne, l'Autriche et la Belgique (Ospina 1937, 523). Au moment d'écrire cette préface, il était déjà à la retraite dans le village de Tena (Colombie).

<sup>64</sup> Toutes les citations qui suivent sont tirées de la préface en question (d'Espagnat 1942, VIII-X).

La publication de ce récit est même à l'origine d'un article dans la presse locale, le jour suivant du lancement officiel de la *BPCC* (16 mai 1942), se félicitant de son entrée dans le corpus textuel de la nation : *La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana. Don Pedro el francés* (De Benito 1942). Ce texte, également élogieux envers le récit en question et l'initiative du ministère pour sa traduction et publication, a été écrit par José de Benito et reproduit postérieurement dans *Estampas de España e Indias* (Madrid, 1967). De Benito met en valeur les qualités du récit et les impressions du voyageur, « los momentos prodigiosos en que frente a la naturaleza ciclópea de esta tierra cruzada por los tres grandes espinazcos de los Andes, recoge en su retina la gama de colores », (de Benito 1967, 67) tout en célébrant les progrès faits par le pays :

el salto prodigioso que el país ha dado en los años transcurridos desde que él escribiera aquellas bellas páginas y la Colombia de hoy, [...] [donde hay] carreteras que permiten rápido viaje en automóvil, [...] las montañas se han acercado; sobre los ríos, puentes de cemento y metálicos unen sus orillas. (de Benito 1942, 65)

D'autres commentateurs souligneront ultérieurement le caractère bienveillant du récit par rapport au pays. Giraldo Jaramillo affirmait que le récit de P. d'Espagnat était « la más inspirada evocación que escritor alguno extranjero haya hecho de la tierra y las gentes colombianas » (Giraldo Jaramillo 1954, 208), l'un des « libros más seductores escritos sobre Colombia; es la evocación poética y emocionada de un itinerario espiritual a través de nuestro territorio » (Giraldo Jaramillo 1957, 118). Melo confirmera le caractère littéraire de ce récit, malgré les préjugés de l'auteur : « Es el más literario de todos y el más lleno de prejuicios [...] Sin embargo, se advierte un entusiasmo sincero por el paisaje y por la gente, y esto da algo de verdad a la retórica desmesurada » (Melo 1985, 98). Paratextes et métatextes justifient donc sans ambages la présence de ce récit au sein de la collection *BPCC* et, par la même occasion, du canon national.

Le récit de G.T. Mollien, *Viaje por la República de Colombia en 1823*, qui avait provoqué autant de remous, est publié en version intégrale<sup>65</sup> en 1944 et correspondait au volume VIII de la section « Viajes » de la collection. L'édition de la *BPCC*, qui comporte toutes les images de l'édition de 1825<sup>66</sup> (mais pas la carte), réunit dans un seul tome de 458 pages les deux tomes de la version originale, et inclut à la fin de l'ouvrage une table

---

<sup>65</sup> La revue *Repertorio Colombiano* (tome XIX, 1899), dans une section appelée « Bogotá ahora setenta años », avait publié des extraits traduits du récit de Mollien (Giraldo Jaramillo 1957, 169). Après la publication du texte intégral pour la *BPCC*, des extraits ont circulé par exemple dans *Hojas de Cultura Popular Colombiana* (No. 7, 1951) : « Cómo nos ven...el carácter de los colombianos » (signé G. T. Mollien). Une réédition intégrale du récit a été publiée en 1992 (cf. Tableau 3).

<sup>66</sup> En fait, des cinq récits celui-ci serait le seul à être si profusément illustré. Nous y reviendrons en troisième partie.

des matières divisée en deux parties (XII chapitres pour la première, XIII chapitres pour la deuxième). À nouveau, aucune mention sur la traduction ou le traducteur n'est faite<sup>67</sup>. Une préface de sept pages, datée du 29 avril 1943 dont le nom de l'auteur n'est pas spécifié (mais qui ne semblerait cependant pas être écrite par le traducteur car aucun commentaire au sujet de la traduction n'est fait) présente le récit de Mollien. Cette préface, à la différence de la précédente, est beaucoup moins élogieuse. L'auteur de celle-ci retrace le parcours de Mollien dans le pays, qualifiant sa narration de « descripción, monótona y habitual de ese género de trabajos »<sup>68</sup>. Cela correspond, continue le préfacier, à la moitié de l'ouvrage, l'autre moitié étant consacrée à l'« examen del estado político y social de la República recién nacida a la vida independiente ». C'est notamment sur ce dernier point que le préfacier va s'attarder. En ravivant les querelles qui avaient eu lieu plus d'un siècle auparavant, il prend la défense de Bolívar (reprenant les échanges épistolaires entre celui-ci et Santander, ainsi que les articles de la presse de l'époque) pour discréditer les propos de Mollien à son égard et ceux diffamant l'image de la nouvelle nation. Selon lui, Mollien arrive

a estas tierras, imbuido de las ideas de la vieja Europa y en especial de la Francia de esa época, cuya dinastía, que más que rancia podríamos llamar apolillada, no mira con buenos ojos, ni mucho menos, las victorias del Libertador y el nacimiento a la vida independiente de todos estos nuevos Estados.

Ou encore : « Duro, o por mejor decir, injusto y exagerado, por generalizar, se muestra Mollien en muchas de sus apreciaciones sobre instituciones, hombres políticos y costumbres de la época ». Nonobstant, le préfacier reconnaît que certaines observations du Français sur le pays d'alors s'avéraient pertinentes, d'où l'intérêt pour la récupération et incorporation de son récit dans le patrimoine scriptural de la nation. En conséquence, il conclut la préface comme suit :

Pero cualquiera que sea la opinión que a la crítica de la época y a la moderna pueda merecer la obra de Mollien, no deja ésta de ser interesante por los numerosos detalles que consigna y por la cantidad de datos y de elementos variados que aporta para el conocimiento de la Colombia de la independencia.

Le récit de Mollien est donc digne d'entrer dans le corpus textuel de la nation non pas pour l'image favorable qu'il dépeint du pays et de ses gens, tel que le ferait notamment

---

<sup>67</sup> Giraldo Jaramillo (1954), puis Carvajal (1970) dévoilent l'identité du traducteur de ce récit : « La traducción completa de esta obra, la más divulgada en Europa de cuantas se escribieron sobre nuestra nación recién constituida, no vino a aparecer sino hasta 1944 formando parte de la sección Viajes de la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana. Se hizo cargo de la traducción castellana don Rafael de Ureña, ministro exiliado en Bogotá de la Segunda República española » (Carvajal 1970, 29).

<sup>68</sup> Toutes les citations qui suivent sont tirées de la préface en question (Mollien 1944, XI-XV).



celui de d'Espagnat quelques décennies plus tard, mais en tant que document apportant des données intéressantes pour la compréhension du pays juste après son indépendance, comme le souligneront différents auteurs avant et après la publication de la traduction du récit. En l'occurrence, Posada affirmait que Mollien « hizo observaciones bien sensatas y muestra equilibrado criterio » (Posada 1939, 36). Giraldo Jaramillo déclarait pour sa part :

El relato de Mollien ha sido juzgado con excesiva dureza por algunos colombianos mortificados por sus críticas y poco benévolo con las naturales equivocaciones en que suelen incurrir los viajeros; pero esas lagunas no desmerecen en verdad el valor de su obra, llena de noticias útiles y de observaciones interesantes [...]. En resumen, la obra de Mollien es una de las más serias contribuciones al conocimiento del país en sus primeros años independientes y si pueden hallarse en ella expresiones ingratas, observaciones inútiles, triviales y aun mal intencionadas, es el espejo que refleja un rostro no absolutamente perfecto. (Giraldo Jaramillo 1957, 195-196)

Et plus récemment, Jaramillo soutenait que Mollien a été parmi tous les voyageurs ayant visité le pays à l'aube de sa naissance en tant que nation, celui

que dejó un panorama más completo del estado y posibilidades de la nación en el campo económico [...]. Fue, entre los viajeros extranjeros que visitaron a Colombia en los años inmediatamente posteriores a la independencia nacional, el mejor documentado sobre los problemas administrativos y económicos de la época. (Jaramillo 2002, 13-20)

Ces propos expliqueraient dans une bonne mesure l'entrée de ce récit de voyage dans le patrimoine textuel de la nation.

Le troisième récit traduit expressément pour la collection *BPCC* est celui d'Auguste Le Moyne, *Viajes y estancias en América del Sur, la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá*<sup>69</sup>. Il est publié en 1945 et correspond au volume IX de la série *Viajes*. Comme pour le cas précédent, un seul tome (432 pages, sans images) réunit les deux tomes de la version originale, et une table des matières à la fin et une préface de deux pages composent l'appareil paratextuel principal du volume où, à nouveau, aucun renseignement sur la traduction ou le traducteur n'est fourni. À l'image de la préface antérieure, le nom de l'auteur reste inconnu (en outre, il n'y figure ni date ni lieu) et, encore une fois, ce qui est mis en relief par le préfacier c'est l'intérêt que peut présenter l'ouvrage en matière de renseignements sur les premières années de vie indépendante de la république. Rappelons que Le Moyne, diplomate qui a résidé onze ans à Bogotá, organise ses mémoires longtemps après son séjour dans le pays et, selon le préfacier, l'on

---

<sup>69</sup> Rappelons qu'avant la publication du texte intégral du récit de Le Moyne dans la *BPCC*, quelques traductions fragmentaires de l'ouvrage avaient été publiées dans des revues de la capitale, entre autres dans la section « Bogotá ahora setenta años » du *Repertorio Colombiano* (tome XVIII, 1898) (Giraldo Jaramillo 1957, 158). Pour des renseignements sur des rééditions postérieures à celle de la *BPCC* voir Tableau 3.

ne pourrait le considérer, *strictu sensu*, « como un viajero que recorre Colombia y que describe los distintos aspectos de las variadísimas regiones que la integran »<sup>70</sup> car, mis à part l'inévitable voyage sur le Magdalena, il s'est limité à réaliser quelques excursions aux alentours de la capitale. L'intérêt de son texte réside plutôt, affirme le préfacier, dans ses observations concernant l'état politique d'alors,

especialmente el capítulo IX que constituye casi la tercera parte de la obra y en el que el autor sigue muy de cerca las incidencias de la política colombiana desde la emancipación de la soberanía española hasta el final de la Presidencia del general Santander. [...] Esta es la parte más interesante de toda la obra.<sup>71</sup>

Encore une fois, la préface apparaît comme l'instance où l'image des héros locaux, souillée par les voyageurs étrangers, est restaurée. En effet, dans ce cas il s'agit de la figure de Santander et non plus celle de Bolívar qui est outragée : « al opinar sobre Santander, se muestra durísimo tanto en los conceptos como en las expresiones », raison pour laquelle le préfacier loue, au contraire, sa « dialéctica jurídica [que] se puede difícilmente superar ».

Malgré tout, le récit de *Le Moyne* n'a pas produit les remous de celui de *Mollien*. Le décalage entre le moment de l'écriture et de la publication (environ quarante ans), ainsi que la connaissance accumulée sur le pays grâce à son long séjour seraient peut-être à l'origine d'un accueil plutôt favorable du récit de *Le Moyne* de la part des commentateurs colombiens du XX<sup>e</sup> siècle qui s'y sont intéressés. Giraldo Jaramillo déclare, par exemple : « Pocos libros tan útiles como este para el conocimiento de la vida colombiana en el segundo cuarto del siglo pasado » (Giraldo Jaramillo 1954, 205). Quelques années plus tard, Carvajal parle d'une composition à caractère plus « historique » que celle de *Mollien*, des souvenirs très vifs, une ferveur affichée envers Bolívar en contreposition à l'animadversion envers Santander et des jugements plus impartiaux des conditions et de la nature du peuple néo-grenadien (Carvajal 1970, 92). Postérieurement, Melo (1985, 2001) souligne à nouveau ces jugements fondés sur une connaissance plus approfondie du pays en raison de ce long séjour, nonobstant l'inévitable présence de lieux communs (le pénible voyage sur le fleuve Magdalena, la nature exubérante à conquérir, etc.). Melo note également qu'il serait probable que *Le Moyne* ait écrit ses mémoires à partir d'un journal de voyage car ses souvenirs semblent assez fiables.

---

<sup>70</sup> Toutes les citations qui suivent sont tirées de la préface en question (*Le Moyne* 1945).

<sup>71</sup> Le préfacier souligne également quelques données d'ordre diplomatique présentes dans l'ouvrage comme « las notas dirigidas por el Ministro de Relaciones de Colombia a los Encargados de Negocios de Francia y de Inglaterra relativas al proyecto de implantación del régimen monárquico en Colombia, documentos que son conocidos del público en general ».

Les observations que nous venons de présenter concernant notamment l'appareil paratextuel et des données métatextuelles sur les cinq récits abordés font ressortir, entre autres, le rôle de la collection *BPCC* comme dispositif institutionnel centralisant et mettant en valeur quelques récits étrangers sur le pays du XIX<sup>e</sup> siècle, auparavant présentés de manière fragmentaire pour la plupart et disséminés dans différentes publications. De la même manière, l'on remarque la présence d'éléments paratextuels relativement plus solides dans les trois récits ayant été traduits expressément pour la *BPCC*, que dans les deux autres récits publiés après 1946. Dans tous les cas, la volonté de se réappropriier ces récits étrangers, de les faire rentrer dans l'ensemble textuel et patrimonial de la nation (soit parce qu'ils présentent une vision positivée du pays, soit pour leur intérêt historique relatif en particulier aux premières années de vie indépendante du pays) est incontestablement portée par cette collection, particulièrement pendant sa période d'essor. Il faut cependant regretter l'absence de données concernant le traducteur engagé dans ce projet, acteur pourtant significatif dans tout cet engrenage.

La participation de Rafael de Ureña, traducteur des récits de P. d'Espagnat, G. T. Mollien et A. Le Moyne, s'encadre dans l'exil républicain espagnol en Colombie à partir des années 1930. Il ferait ainsi partie du groupe d'exilés espagnols (ainsi que d'autres exilés européens fuyant le nazisme et le fascisme)<sup>72</sup> qui ont contribué au processus de modernisation de la culture intellectuelle du pays pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Silva 2013, 20). Pour comprendre l'empreinte laissée par ces exilés, dont de multiples aspects restent encore à être étudiés<sup>73</sup>, il est nécessaire d'examiner, en l'occurrence, l'articulation entre deux évènements n'étant pas liés en principe : d'une part, les politiques de la *República Liberal* en matière de promotion culturelle dans les années 1930-1940 ; d'autre part, l'arrivée d'intellectuels européens (choix fait très

---

<sup>72</sup> Même si le gouvernement libéral d'alors sympathisait, en l'occurrence, avec les républicains espagnols, les politiques d'accueil étaient pourtant assez restrictives, de « miedo a la "invasión extranjera" que se preveía como resultado del advenimiento de los regímenes totalitarios en la Europa de esos años » (Hernández 2010, 86). De ce fait, les autorités ont mis en place une politique migratoire sélective, donnant asile aux demandeurs les plus qualifiés, susceptibles d'être intégrés socialement et professionnellement dans le pays.

<sup>73</sup> À ce sujet, Silva affirme : « aún permanece inédito un grupo grande de problemas [...]. Así por ejemplo, no se ha puesto el acento suficiente sobre las condiciones internas que permitieron o favorecieron el cumplimiento de ese papel de modernizadores culturales, como tampoco se ha mostrado de forma clara que cierta polivalencia cultural, un grado no muy elevado de especialización en el campo del conocimiento en que se habían formado los que vinieron —aunque hubo casos de gentes muy notables—y una voluntad decidida de adaptarse al medio, fueron elementos centrales para que su tarea de difusores y vulgarizadores culturales hubiera resultado tan importante » (Silva 2013, 20). De la même manière, Hernández déclare : « Llama la atención el hecho de que en la bibliografía disponible sobre el exilio republicano como consecuencia de la Guerra Civil española, el caso colombiano sea prácticamente desconocido » (Hernández 2012, 151).

souvent à défaut d'autres opportunités et avec de faibles voire aucun renseignement sur le pays d'accueil) et leurs possibilités d'action dans ce domaine. En fait, la jonction de perspectives des dirigeants libéraux et des intellectuels européens exilés dans le pays a favorisé leur insertion dans les projets éducatifs et de modernisation culturelle, dans

un país que a principios de los años 1930 intentaba introducir mejoras sustanciales en su sistema educativo —en todos sus niveles—, y que emprendía una tarea de reforma cultural que incluía la creación de nuevas instituciones, con las que se buscaba “intervenir” en una sociedad que, en el plano social y cultural de las mayorías, mantenía muchas de las condiciones de finales del siglo XIX. [Así] La “sintonía” existente entre la mayor parte del grupo de inmigrantes docentes llegados al país y las realizaciones culturales del partido liberal no es un hecho difícil de explicar y se relaciona tanto con sus concordantes ideas políticas, como con su condición de “hombres de letras y de ciencias” modernos, y por lo tanto fervorosos creyentes en la existencia de un vínculo entre democracia, ciudadanía y cultura moderna, al tiempo que mantenían la vieja idea racionalista de que la ciencia y la técnica eran instrumentos básicos para el cambio y progreso de las sociedades. (Silva 2013, 21-24-25)

L'intelligentsia libérale a ainsi articulé à ses projets en matière éducative et culturelle bon nombre de ces intellectuels déracinés. En l'occurrence, un mouvement de renouvellement et d'impulsion dans l'éducation, une sorte d'âge d'or, a eu lieu grâce en partie au travail d'enseignants et de pédagogues espagnols incorporés au sein des institutions officielles (Hernández 2012, 135)<sup>74</sup>. Or, l'on a souvent sous-estimé l'apport de ces émigrés espagnols<sup>75</sup> (et européens par extension) sur le plan de la haute culture en particulier, en les comparant avec les intellectuels arrivés au Mexique ou en Argentine, par exemple. Néanmoins, et conformément au programme de transformation culturelle des libéraux colombiens basé principalement sur le dessein de diffusion massive de la culture, l'on s'aperçoit que la participation d'agents étrangers de qualités culturelles relativement solides s'avérait une option tout à fait en adéquation à ce dessein (Silva 2013, 26-27). Cette insertion était, d'autre part, conditionnée par les réalités, plutôt précaires sur tous les plans, de la société d'accueil, ainsi que par les circonstances d'ordre international qui les rendaient encore plus difficiles. En outre, les exilés arrivaient souvent dans des conditions économiques très restreintes. Tous ces facteurs doivent être pris en compte pour expliquer une éventuelle diversification professionnelle « forcée » de

---

<sup>74</sup> Les idéologues de la *República Liberal* étaient conscients du besoin de « burócratas preparados para afrontar los cambios que se preveían », raison pour laquelle ils ont vu « en los españoles republicanos recién arribados una fuerza intelectual e ideológica que no se podía obviar », notamment en matière éducative (Hernández 2012, 137).

<sup>75</sup> « Luis de Zulueta Escolano es, sin lugar a dudas, el más prestante de los exiliados republicanos españoles en Colombia, avalado por los cargos y responsabilidades políticas que ostentó en España antes de su forzado exilio. Fue diputado de la República, ministro y embajador, además de uno de los principales teóricos de la pedagogía contemporánea española » (Hernández 2012, 141).

certaines de ces exilés. Cela aurait été le cas, par exemple, de Rafael de Ureña, « un político republicano [que] había salido de España en razón de sus ideales y de sus compromisos políticos con la República, con el alto cargo de Ministro Delegatario en el exilio, pero sin un ingreso fijo con qué sostenerse » (Silva 2013, 30). De Ureña avait auparavant été *Secretario General del Ministerio de Estado de la Republica Española* à Madrid, et a été nommé en Colombie lorsque le conflit espagnol a commencé, mais il n'a pris possession de son poste qu'en mai 1938. Le fonctionnement de la légation diplomatique n'aurait en effet pas été financé par le gouvernement républicain espagnol, mais par les revenus tirés des propres activités administratives de celle-ci (comme l'expédition de passeports) et d'autres activités parallèles (collaborations journalistiques de la femme de Rafael de Ureña, par exemple). La victoire des nationalistes espagnols s'étant définitivement consolidée, de Ureña est remplacé par l'ambassadeur Avilés y Tiscar. Cependant, il a décidé de rester dans le pays jusqu'à la fin de ses jours où, précisément, il a dû exercer divers métiers (Hernández 2006, 154-165), tous liés au domaine intellectuel et de l'éducation, même s'il « no era en sentido estricto un académico –aunque sí era un hombre de letras » (Silva 2007, 54).

De la même façon, et à l'instar de plusieurs exilés, de Ureña a participé à la vie culturelle de la capitale et a intégré ses cercles intellectuels. En 1940 est créé, par exemple, l'*Ateneo de Altos Estudios*, centre académique de recherches (rapidement fragmenté en plusieurs instituts), auquel plusieurs exilés (dont de Ureña apparemment) vont adhérer. De même, plusieurs intellectuels européens, notamment espagnols, sympathisants des idées libérales ont participé de manière active, pendant cette même époque, à la diffusion culturelle à travers la *Radiodifusora Nacional* (López Bermúdez 2015, 155). La maison de Fernando Martínez Dorrien, un autre exilé espagnol, était l'un des lieux de rencontre des membres de cette élite intellectuelle. Chez Martínez Dorrien<sup>76</sup>, dont les invités étaient parmi d'autres les García Reyes, les Solokofs, les Ureña, les Mianis, les Zalameas,

se refugiaba una heterogénea fauna de intelectuales, políticos, banqueros y estudiantes. [Era una] 'casa abierta' para todos los amigos, una especie de iconoclasta tertulia, [donde] la única tarjeta de invitación era la reverencia impertinente.

---

<sup>76</sup> La proximité de Martínez Dorrien avec les intellectuels libéraux a fait de lui (ainsi que d'autres exilés espagnols) la cible des attaques de la part des conservateurs. Il est ainsi devenu la « víctima propiciatoria de cualquier campaña anticomunista o antirroja » (Zalamea 1999, 394). Il serait donc probable que de Ureña, qui participait aussi à ces rencontres et qui, de surplus, animait des réunions d'organisations antifranquistes comme attesté dans la correspondance d'exilés espagnols en Colombie (voir site PARES : <http://pares.mcu.es/ParesBusquedas20/catalogo/description/6552538?nm>) se soit attiré, à un moment ou un autre, l'animadversion des conservateurs, dont le gouvernement mettrait fin au projet de la *BPCC*.

(Zalamea 1999, 393-394)

Les affinités amicales et idéologiques, mais aussi les possibilités professionnelles, se tissaient aussi grâce à ce réseau local de connaissances dont Germán Arciniegas faisait également partie. En effet, Arciniegas a été un « personaje siempre presto al apoyo de la causa republicana durante el conflicto en España y luego a fungir como introductor de los españoles que iban llegando a Colombia » (Hernández 2012, 136)<sup>77</sup>. Il ne serait donc pas déraisonnable de penser qu’Arciniegas (ou pour le moins quelqu’un de son entourage intellectuel et politique) ait pu jouer un rôle dans la désignation de Rafael de Ureña (qui a aussi travaillé comme enseignant<sup>78</sup>) pour un poste dans la *Biblioteca Nacional* où, parmi d’autres fonctions, il devait traduire « los materiales para la publicación de una colección de libros de relatos de viajeros extranjeros que hubieron pasado por Colombia » (Silva 2013, 20). Il est pourtant vrai que le choix de Rafael de Ureña en tant que traducteur a pu aussi obéir, tout simplement, au manque de personnel qualifié pour entreprendre ce type de tâches.

Une série de contrats publiés dans le *Diario Oficial. Organó de publicidad de los actos del Gobierno Nacional* entre 1941 et 1948 (annexe 14) attestent de son travail comme traducteur pour le projet de la *BPCC*<sup>79</sup>. Les premiers contrats n’évoquent pas le nom de la *BPCC* explicitement, mais les dates et indices qui y sont fournis ne laissent aucun doute sur la destination de ces traductions. Puis, le nom du projet sera mentionné dans le contrat de 1943 : « Dichas traducciones serán destinadas a la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana, que edita el Ministerio de Educación Nacional » (*Diario Oficial* n° 25192 1943, 678). Le contrat célébré le 14 janvier 1941 entre le ministre de l’Éducation Jorge Elicer Gaitán<sup>80</sup> au nom du gouvernement et Rafael de Ureña, citoyen espagnol,

---

<sup>77</sup> Luis López de Mesa, Ministre d’affaires étrangères en 1938, a montré ses réticences envers ce soutien de la part d’Arciniegas : « aún recuerdan algunos exiliados el comentario del canciller colombiano cuando le recomendaban algún petionario español de visa: “¿Quién me garantiza que no es un bombista anarquista o comunista?” » (Hernández 2012, 136).

<sup>78</sup> Il aurait peut-être travaillé comme enseignant dans le secondaire, mais surtout dans diverses institutions dans le supérieur. De Ureña a toujours mené une vie très modeste et partagée en diverses occupations, dont des activités liées au « pequeño mundo editorial de la ciudad, apoyado por los propietarios de la popular revista Estampa, propiedad de una familia de exiliados republicanos y un foco modernizador del periodismo y sobre todo del fotoperiodismo en Colombia, además de ser una de las principales fuentes de información noticiosa y gráfica de los colombianos durante la Segunda Guerra Mundial » (Silva 2013, 31).

<sup>79</sup> Silva affirme que de Ureña « aparecerá luego en otros contratos como traductor para la Sección de Extensión Cultural de Ministerio de Educación. La idea de apoyarse en los exiliados como traductores de grandes obras sobre la historia del país parece haber sido una aspiración constante del Ministerio de Educación, aunque no siempre se pudo realizar » (Silva 2013, 30). D’autre part, ces contrats signalent l’existence du patronage indifférencié, même si les contraintes d’ordre idéologique semblent ne pas avoir été marquantes, comme nous le verrons dans le neuvième chapitre.

<sup>80</sup> Homme politique très marquant dans l’histoire colombienne, dont l’assassinat sera à l’origine du célèbre

spécifiait les tâches auxquelles s'engageait ce dernier :

instruir a los empleados de la Biblioteca Nacional que determine el director de la misma en la disciplina de la traducción del idioma francés al español, en el que el contratista es perito, [...] dictar las conferencias sobre este mismo tema en los planteles oficiales que determine el Ministerio de educación Nacional; y [...] traducir de los idiomas francés, inglés o portugués al español las obras que le indique el Director de la Biblioteca Nacional y que traten sobre las costumbres y demás aspectos de la vida de la Nueva Granada, así [sic] como las descripciones hechas por los viajeros célebres en Colombia, tales como "L'Amérique Equinoziale" por Eduard André, "La Nouvelle-Grenade" por Le Moine. Dichas traducciones serán destinadas para la publicación de la colección "Viajeros" que proyecta el Ministerio de educación Nacional. (Diario Oficial n° 24609 1941, 869)

D'autres détails fournis par ce contrat et les consécutifs rendent également compte de l'évolution des conditions de travail pour de Ureña, ainsi que celle du projet de traduction pour la *BPCC*. Les contrats, valables pour un an et renouvelés au début de chaque année, stipulaient la rémunération perçue par de Ureña : initialement fixée à 150 pesos mensuels (1941), elle a augmenté progressivement à 200, ensuite à 300 et à 325 (1948). Dans tous les cas, de Ureña devait présenter un garant ou, ultérieurement, se munir d'une police auprès d'une compagnie d'assurances pour la signature du contrat<sup>81</sup>. De la même manière, les contrats signalaient que le non-respect des engagements de la part de Rafael de Ureña entraînait leur suspension et, en conséquence, le recrutement d'un nouveau traducteur. En outre, de Ureña ne pouvait, en aucun cas, « alegar derecho de propiedad literaria alguno », ni « intentar reclamación diplomática » (Diario Oficial n° 24609 1941, 869). Ainsi, l'on peut supposer que les contrats conclus entre 1941 et 1945 avaient comme objectif principal la réalisation des traductions des trois récits publiés à cette époque-là dans la collection *BPCC*<sup>82</sup>: *Recuerdos de la Nueva Granada* de P. d'Espagnat (1942), *Viaje por la República de Colombia en 1823* de Mollien (1944), et *Viajes y estancias en América del Sur* de Le Moyne (1945).

Reste à savoir quelles autres tâches de traduction ont été confiées à de Ureña après

---

*Bogotazo* (avril 1948).

<sup>81</sup> En l'occurrence, Jorge Zalamea, intellectuel colombien reconnu et invité fréquent des réunions chez Martínez Dorrien (où il a sans doute coïncidé avec de Ureña) qui a également participé à la vie politique pour impulser les projets de la *República Liberal*, a signé comme « fiador soildario » de Rafael de Ureña pour les contrats de 1941 à 1943. D'ailleurs, dans une lettre datée le 9 février 1943 à Bogotá et adressée à José Giral (président du gouvernement républicain en exil au Mexique, avec qui de Ureña a entretenu une régulière relation épistolaire), de Ureña annonce à celui-ci l'arrivée du nouvel ambassadeur colombien au Mexique, qui n'était autre que Jorge Zalamea : « El Sr. Zalamea es, además de íntimo amigo nuestro, uno de los colombianos que más se han distinguido por su afecto para con los refugiados españoles que, sin distinción de matices políticos, han encontrado siempre en él un decidido protector, especialmente en el Gobierno del Presidente López de quien es uno de los amigos políticos y personales más influyentes » (Ministerio de Cultura y Deporte de España s. d). (Correspondance disponible sur le site PARES : <http://pares.mcu.es/ParesBusquedas20/catalogo/find?nm=&texto=rafael+de+ure%C3%B1a+colombia>).

<sup>82</sup> Également celui de Margarita Combes (cf. Tableau 2).

sa participation au projet de la *BPCC*, puisque les deux autres récits publiés après 1946 (Reclus 1947 et Saffray 1948) avaient déjà été traduits<sup>83</sup>. Or, malgré la filiation républicaine de celui-ci et son affinité pour les cercles libéraux qui ont certainement permis son insertion professionnelle dans les structures étatiques, ses services en tant que traducteur auraient continué à être sollicités (pour le moins pendant un certain temps) par les conservateurs, installés au pouvoir après 1946. Il est ainsi attesté, par exemple, par la publication en 1948 dans le *Diario Oficial* de nouveaux contrats (*Diario Oficial* n° 26775 1948, 441-442 et n° 26776 1948, 748-749). Dans une autre lettre adressée à José Giral (Bogotá, le 27 décembre 1947), de Ureña se plaint du pénible renouvellement des contrats : « Nosotros sin mayor novedad, pendientes de la dichosa renovación de los contratos, que como V. sabe constituye una verdadera pesadilla por esta época » (Ministerio de Cultura y Deporte de España s. d). Fait-il référence aux contrats avec le ministère de l'Éducation ? Ces contrats se seraient-ils arrêtés après 1948 ? Une recherche rapide effectuée dans le *Diario Oficial* jusqu'en 1952 semblerait confirmer cette dernière hypothèse.

L'examen de différents éléments (paratextuels, métatextuels et d'autres) que nous venons de proposer dévoile l'imbrication d'enjeux et d'agents dans le processus de récupération des récits français entrepris par la *BPCC*, sans considérer pour l'instant des aspects d'ordre traductif à proprement parler. En effet, la trame de réseaux intellectuels de nature locale et internationale qui a encadré et rendu possible en partie ce transfert de récits de voyage surgit même depuis le XIX<sup>e</sup> siècle : le récit de Reclus, qui rencontre J.M. Samper et échange avec Vergara y Velasco, est déjà apprécié à l'époque par les Colombiens ; C.R.M présente élogieusement le texte de P. d'Espagnat, qu'il aurait connu personnellement. Puis, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les circonstances de l'époque permettront la participation de républicains espagnols exilés en Colombie dans des projets culturels entamés par les libéraux, tels que la *BPCC*. Précisément, les données de l'appareil paratextuel des récits français de la collection, bien que fragmentaires et lacunaires, complétées par quelques éléments métatextuels, démontrent surtout la volonté éditoriale de mettre en circulation les témoignages, tantôt bienveillants, tantôt négatifs mais intéressants malgré tout, de ces voyageurs ayant parcouru le pays tout au long du

---

<sup>83</sup> Rappelons que le changement du gouvernement en 1946 a entraîné un ralentissement dans la publication de volumes de la *BPCC* mais pas sa discontinuation, comme nous l'avons suggéré auparavant. Pour preuve, le contrat célébré entre l'État et la maison d'édition Cahur en 1948 pour l'édition de trois titres de la *BPCC* (série XII) à 1000 exemplaires chacun (*Diario Oficial* n° 26659 1948, 866).



XIX<sup>e</sup> siècle. L'absence quasi systématique de renseignements sur les traducteurs et les traductions s'expliquerait par le peu d'importance donnée à cette époque-là (et encore souvent aujourd'hui) au transfert en lui-même et à ses agents. Étant un projet pionnier, modeste économiquement malgré le soutien de l'État, dans l'édition et la publication pour la première fois dans le pays de la plupart de ces récits, il ne faudrait pas non plus juger avec sévérité la pauvreté de leur appareil paratextuel<sup>84</sup>, ni la quasi-absence d'images, parfois très présentes dans les récits originaux. D'autre part, la reprise en 1947 et 1948 de deux traductions existantes, coïncidant avec le changement de gouvernement et donc la fin progressive de la collection *BPCC*, nous mène à nous interroger sur les raisons de l'arrêt du travail de Rafael de Ureña, qui aurait pu proposer des versions actualisées : simple question d'économie éditoriale étant donné que les traductions étaient déjà disponibles et le projet voué à sa fin ? Réaffectation des sous-traitants du gouvernement selon leur filiation politique ? Difficile à savoir.

Dans tous les cas, notre intérêt était de mettre en évidence l'importance du contexte et des réseaux intellectuels qui se tissent pour comprendre les enjeux des transferts et le rôle des intermédiaires culturels qui les favorisent. Il ne faudrait pas oublier, en l'occurrence, que la conjoncture internationale (guerre civile espagnole, puis Seconde Guerre mondiale) a également stimulé l'industrie éditoriale locale, dynamisée à son tour par la participation de ces exilés comme éditeurs, directeurs de publications, rédacteurs, traducteurs, etc. Ainsi, les exilés républicains, ces étrangers, sont devenus une source d'enrichissement culturel pour les sociétés qui les accueillaient, à l'image des récits de voyage français. S'il est vrai que la présence d'émigrés étrangers en général en Colombie n'a pas été aussi significative que dans d'autres pays latinoaméricains, leur empreinte n'en reste pas moins importante pour autant<sup>85</sup>. En ce sens, mettre en lumière non seulement le rôle de personnages de premier ordre mais aussi de ceux relativement plus modestes, peut apporter à la compréhension des processus de modernisation culturelle de l'époque. L'horizon des trois traducteurs, à savoir « l'ensemble de paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui 'déterminent' le sentir, l'agir et le penser du traducteur » (Berman 1995, 73) se verra sans doute reflété dans leur travail

---

<sup>84</sup> Fontana (2011), en abordant le cas argentin, signale que dans le cas de rééditions, les considérations économiques, parfois même la simple négligence, seraient à l'origine du manque d'un appareil paratextuel plus solide. Dans le cas de deux récits (ceux de Reclus et Le Moine) du corpus étudié, la collection de *Colcultura* (1992) (cf. Tableau 3) palliera, au moins partiellement, ce manque.

<sup>85</sup> « Llama la atención que si la emigración a Colombia como consecuencia de la Guerra Civil española fue muy reducida, el aporte intelectual y sobre todo pedagógico de estos exiliados políticos fuera tan ingente » (Hernández 2012, 136).

textuel. Donnons donc la parole aux traducteurs et aux voyageurs qui, à leur tour et à leur manière, ont dessiné un portrait du pays au XIX<sup>e</sup> siècle.

Tableau 3. Traductions/éditions existantes en espagnol des cinq récits de voyage français<sup>86</sup>

Titre		Données éditoriales par nombre croissant d'éditions, la date en gras correspondant à la première version en castillan				
1	<i>Viaje por la Republica de Colombia en 1823</i> (Gaspard Théodore Mollien)	<b>1944</b> , BPCC, Bogotá, 458 pages, traduction de Rafael de Ureña.	1992, Instituto Colombiano de Cultura, Bogotá, 460 pages. Réédition de la version de 1944.			
2	<i>Recuerdos de la Nueva Granada</i> (Pierre d'Espagnat)	<b>1942</b> , BPCC, Bogotá, 317 pages, traduction de Rafael de Ureña.	1971, Biblioteca Schering de Colombia U.S.A de cultura colombiana realizada para el honorable cuerpo médico, Bogotá, 207 pages. Réédition abrégée (?) de la version de 1942.		1983, Editorial Incunables, Bogotá, 317 pages <sup>87</sup> .	
3	<i>Viajes y estancias en América del Sur, la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá</i> (Auguste Le Moyne)	<b>1945</b> , BPCC, Bogotá, 432 pages, traduction de Rafael de Ureña.	1969, Biblioteca Schering de Colombia U.S.A de cultura colombiana realizada para el honorable cuerpo médico, Bogotá, 207 pages. Réédition abrégée de la version de 1945.		1985, Editorial Incunables, Bogotá, 243 pages.	
4	<i>Viaje a la Nueva Granada</i> (Charles Saffray)	<b>1875</b> , "Viaje a Nueva Granada por el doctor Saffray", dans <i>El Mundo en la mano. Viaje pintoresco a las cinco partes del mundo por los más célebres viajeros. Tomo I</i> , pages 609-748, Barcelona, traduction d'Enrique Leopoldo de Verneuil.	1948, BPCC, Bogotá, 352 pages. Réédition de la version de 1875.	1983, Anjana editores, Manizalez (Colombie). Cette édition n'a pas pu être consultée.	1984, Editorial Incunables, Bogotá, 352 pages.	2013, "Viaje a la Nueva Granada por el Dr. Charles Saffray", traduction de Roberto Pinzón Galindo, dans <i>Colombia en el Tour du Monde (1858-1876)</i> , Tome I, p. 27-186, Villegas Editores, Bogotá.

<sup>86</sup> Tableau basé sur des recherches faites dans des catalogues de plusieurs bibliothèques colombiennes, espagnoles et françaises. Le nom du traducteur est renseigné lorsque les données paratextuelles trouvées ont permis de l'identifier. Les informations présentées sont donc susceptibles d'être complétées.

<sup>87</sup> La maison d'édition *Incunables* de Bogotá a mis à nouveau en circulation dans les années 1980 trois des récits étudiés : celui de Pierre d'Espagnat (1983), celui de Saffray (1984) et celui de Le Moyne (1985). Jorge Orlando Melo propose le compte rendu de ces rééditions, plutôt médiocres selon lui, et signale qu'elles seraient des reprises des éditions de la BPCC, sauf celle de Le Moyne : « La nueva edición [de estos textos] es una reimpresión fotográfica de las ediciones bogotanas de los cuarenta, menos el de Le Moyne, que copia la de 1969. [...] Estas nuevas ediciones son bastante imperfectas, estética y técnicamente. Sin embargo, llenan su función en forma adecuada; poner al alcance del público lector [...] unos textos que ya era imposible conseguir » (Melo 1985, 99).

5	<i>Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta</i> (Élisée Reclus)	<b>1869</b> , Imprenta Foción Mantilla, Bogotá, 305 pages, traduction de Gregorio Obregón.	Circa 1900 ?, <i>Mis exploracio- nes en América</i> , F. Sempere y Compañía editores, Valence (Espagne), 226 pages, traduction d'A. López Rodrigo.	1935, Tipografía Mogollón, Cartagène (Colombie), 208 pages, traduction par J. J.	1947, <i>BPCC</i> , Bogotá, 137 pages. Rééd. de la version de 1869.	1990, Ed. Laertes Barcelo- na, 195 pages, trad. de Filoteo G. Real.	1992, Instituto Colom- biano de Cultura, Bogotá, 257 pages. Rééd. de la version de 1869.
---	-------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

## Troisième partie

La parole aux voyageurs, la parole aux traducteurs : voyage à travers le XIX<sup>e</sup> siècle en Colombie



## Chapitre 8

### Deux voyageurs du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, deux traductions du XIX<sup>e</sup> siècle

Il est temps de regarder de près les récits des voyageurs français de la *BPCC*. La manière la plus naturelle de les présenter aurait été de suivre, par ordre chronologique (que d'ailleurs la collection elle-même ne respecte pas non plus) leur venue dans le pays (Mollien, Le Moyne, Reclus, Saffray et d'Espagnat)<sup>1</sup>. Deux raisons nous ont conduits cependant à les regrouper d'une manière différente, au risque de voir s'entrecroiser leurs impressions de façon atemporelle et de rompre le relatif équilibre des parties composant cette étude. La première raison concerne les caractéristiques mêmes de deux de ces récits. Elysée Reclus et Charles Saffray ont visité le pays vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le but de leurs voyages, leurs parcours, leurs styles, etc., peuvent certes différer, mais leur intérêt exalté pour la nature du pays, leur relative ouverture d'esprit envers les autres font que ces deux récits se démarquent, ne serait-ce que partiellement, des trois autres récits. La deuxième raison a trait aux traductions et aux traducteurs, tous les deux appartenant au XIX<sup>e</sup> siècle. D'une part, rappelons que ces deux récits ont été traduits peu de temps après la publication des originaux : les enjeux de l'époque de traduction et l'horizon des deux traducteurs seront ainsi particulièrement manifestes dans leurs réécritures. D'autre part, il s'agit de deux traductions déjà existantes et reprises par la *BPCC*. Elles ne font pas partie, en effet, de ce que nous pourrions appeler le projet de traduction de Rafael de Ureña, traducteur des autres récits de voyage de la collection.

Nous procéderons ainsi à porter à la connaissance du lecteur, dans leurs grands traits, les regards des voyageurs, leur itinéraire et leurs desseins de voyage tout en établissant une sorte de dialogue avec les traducteurs, qui, en raison de leurs choix et de leurs stratégies de traduction, se feront visibles d'une manière ou d'une autre tout le long des récits. Il faudra cependant, avant cela, insister sur la particularité de notre approche,

---

<sup>1</sup> Une analyse thématique selon les topiques abordés par chaque voyageur aurait également été possible. En effet, nombreux sont les lieux communs dans ces récits de voyage, comme nous pourrions le déduire des propos qui suivent : la remontée du fleuve Magdalena, les observations « scientifiques » sur la nature du pays, la description des mœurs des habitants, les remarques sur l'état politique et social, les digressions historiques remontant souvent à l'époque de la conquête et même avant, et ainsi de suite. Certes, le regard de chaque voyageur va aussi varier en fonction de ses propres intérêts, mais il serait possible de les recouper tout en soulignant leurs différences. Cependant, notre intérêt étant aussi, dans cette partie, de mettre en relief les procédés les plus voyants employés par les traducteurs dans leur travail de réécriture, nous avons préféré suivre le développement de chaque récit pour repérer plus aisément leur degré d'intervention dans chaque cas.

qui n'est qu'une parmi d'autres possibles. Nous avons opté pour une présentation de l'ensemble du processus d'incorporation des récits de voyage dans le corpus textuel de la nation, incorporation qui comprend certes, à un moment donné, le fait traductif, le travail sur les langues en elles-mêmes. Or, notre but n'était pas de nous focaliser en détail sur les naturels décalages linguistiques entre les textes sources et leurs réécritures. C'est pourquoi nous proposerons par la suite quelques réflexions d'ordre micro-textuel mais, surtout, macro-textuel qui mettront en relief les traits saillants du travail de chaque traducteur. Une comparaison méticuleuse du point de vue linguistique (basée sur des analyses lexicométriques, par exemple) aurait été sans doute possible et même pertinente, de manière à fournir des données statistiques corroborant ou infirmant les réflexions proposées dans cette partie. Cependant, un examen de ce type aurait circonscrit notre étude à un champ de spécialité beaucoup plus restreint. En outre, la taille du corpus et les contraintes imposées par le format des textes disponibles empêchant l'utilisation d'outils adaptés à la fouille de textes (*text mining*) nous ont conduit à exclure ce type d'analyse. De cette façon, les stratégies des traducteurs, les plus visibles et les plus récurrentes, compléteront cette vue d'ensemble sur la traduction des récits de voyages de la *BPCC*.

### 8.1 Reclus explore le terroir d'Obregón

Elisée Reclus arrive en Nouvelle-Grenade en 1855 en provenance des États-Unis<sup>2</sup>, pays où il s'était rendu craignant des représailles en France à cause de ses engagements politiques. À la différence des autres quatre voyageurs, Reclus n'a pas remonté le fleuve Magdalena pour visiter l'intérieur du pays, limitant son séjour de deux ans à la zone du littoral caraïbe<sup>3</sup>. Il débarque donc à Colon, au Panama, pour se rendre ensuite à Carthagène, puis à Barranquilla, Santa Marta et Ríohacha, toutes des villes de la côte colombienne. De cette dernière ville, il entreprendra une excursion à la *Sierra Nevada de Santa Marta*, formidable massif montagneux de près de 17 000 km<sup>2</sup> isolé de la cordillère

---

<sup>2</sup> Nous nous limiterons pour tous les récits à nous référer au périple colombien (qui inclut le Panama dans tous les cas du fait de son appartenance administrative au pays au XIX<sup>e</sup> siècle), certains voyageurs ayant aussi consacré plusieurs pages à leur passage par les États-Unis ou les Antilles avant leur arrivée en Colombie ou au moment de leur départ pour l'Europe.

<sup>3</sup> Concernant le périple colombien des cinq voyageurs, ils auraient suivi, avec certaines variations selon les cas, le schéma du point de départ-transit-arrivée au point de départ (Gasquet 2016, 40) car ils seraient tous partis de France pour y retourner. C'est le cas concrètement de Mollien et Le Moyne et, vraisemblablement, de Saffray et de Pierre d'Espagnat (même s'il est vrai que les informations sur ces deux voyageurs et leur tournée restent floues). Quant à Elisée Reclus, son parcours est plus dilaté parce qu'il part de la France en qualité d'exilé politique en 1851 pour Londres, puis il s'embarque pour La Nouvelle-Orléans, pour se rendre en Nouvelle-Genade en 1855. Son périple se termine en 1857 quand il repart pour la France.

des Andes<sup>4</sup> et séparé de la mer par seulement quelques kilomètres, pour essayer de développer un projet d'exploitation agricole. Son entreprise ayant échoué<sup>5</sup>, il repartira de Riohacha pour la France en 1857 (voir carte 1 ci-dessous).

Concernant précisément le but de son voyage, Reclus le signale dès les premières lignes de son ouvrage, dans la préface auctoriale, en justifiant son intérêt, malgré l'échec de son projet original, du point de vue de la compilation de connaissances sur un territoire qui renfermait encore des richesses inconnues et des secrets pour la plupart des Européens :

En 1855, un projet d'exploitation agricole et surtout l'amour des voyages m'amenaient dans la Nouvelle-Grenade. Après un séjour de deux ans, je revins sans avoir réalisé mes plans de colonisation et d'exploration géographique ; cependant, malgré mon insuccès, je ne puis assez me féliciter d'avoir parcouru cette admirable contrée, l'une des moins connues de l'Amérique du Sud, ce continent si peu connu lui-même. (Reclus 1861, I)<sup>6</sup>

Mélange d'entreprise géographique et de voyage de colonisation avec des justifications anthropologiques et ethnographiques, le récit de Reclus (et plus particulièrement encore celui de Saffray, comme nous le verrons par la suite) se meut ainsi entre deux pôles. D'un côté, c'est un vrai éloge à la nature tropicale, relativement décentré de l'eurocentrisme dominant car choisissant aussi de « parler depuis l'expérience de l'autre » (Guest 2013)<sup>7</sup>. D'un autre côté, il reste cependant et inévitablement empreint de la logique de son temps car cette même richesse naturelle semblerait dépasser les envies et les capacités de l'homme américain<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> En Colombie, la chaîne des Andes se divise en trois branches, à savoir, les cordillères occidentale, centrale et orientale. Les parcours des autres quatre voyageurs se concentreront sur ces branches et leurs versants.

<sup>5</sup> Ferreti affirme que « l'échec de cette expérience est à l'origine de la méfiance reclusienne envers les communautés expérimentales que socialistes et anarchistes organiseront vers la fin du 19e siècle » (Ferreti 2012, 3).

<sup>6</sup> Dans le but d'alléger les nombreuses références, l'on signalera désormais pour chaque récit une première référence complète, puis simplement la page de la citation, aussi bien pour le texte original que pour sa respective traduction, les éditions dans chaque cas ayant déjà été suffisamment indiquées.

<sup>7</sup> En abordant les cas de Reclus et de Thoreau, cet auteur souligne leur capacité à proposer « une parole possibiliste sur les indigènes et leur environnement ». Selon lui, il ne s'agit pas d'une réécriture du bon sauvage, mais d'un regard qui insiste sur ce qui rapproche les peuples plutôt que ce qui les divise, effaçant en quelque sorte la dichotomie sauvage/civilisé pour tendre à un nécessaire « mélange sur un plan universel pour l'avenir de l'humanité » (Guest 2013).

<sup>8</sup> Selon Mächler Tobar, contrebalçant en quelque sorte les propos précédents, le récit de Reclus véhiculerait « La imagen del americano como víctima de la naturaleza omnipresente y sin domesticar [...]». El determinismo geográfico, e incluso cierto prejuicio racial se vislumbran en su relato de viaje » (Mächler Tobar 2006, 80).



Carte 1 : itinéraire du voyage d'Élisée Reclus (1855-1857)<sup>9</sup>



C'est la raison pour laquelle cet éden vierge (suivant la vision humboldtienne) nécessitait la présence de l'homme européen, ou pour le moins ses paramètres civilisationnels, pour être mis au profit aussi bien du progrès que de l'harmonie sociale de la planète tout entière<sup>10</sup>. Cette « terre jeune encore et puissamment fécondée par les caresses brûlantes

<sup>9</sup> La carte originale a été prise du site [https://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9ographie\\_de\\_la\\_Colombie](https://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9ographie_de_la_Colombie). Elle a été modifiée pour l'adapter à l'itinéraire suivi par le voyageur. Il en sera de même avec les cartes correspondant aux itinéraires des autres voyageurs.

<sup>10</sup> Ferreti affirme que « le géographe gardera toujours une certaine confiance envers l'utopie tropicale consistant en la possibilité d'exploiter de nouvelles terres pour en finir avec la faim : dans sa critique du

du soleil » se trouvait en effet, selon Reclus, dans un état social « encore très imparfait » (III). Ce peuple portait cependant le germe de la prospérité car il réunissait « en un faisceau les qualités distinctives des trois races » (II) : du Blanc l'intelligence, de l'Indien<sup>11</sup> l'esprit de résistance, de l'Africain la passion et le tendre génie (IV). La dichotomie raison et pulsion (voire civilisation/barbarie) restait donc présente en quelque sorte dans le discours reclusien.

Le continent vierge serait ainsi le théâtre, dans l'idéal reclusien, de l'émergence d'un état social nouveau (V), où ce peuple fusionné dans un même corps serait prêt à recevoir les enfants de l'Ancien Monde qui viendraient « par millions dans les solitudes de l'Amérique du Sud » (V). La Nouvelle-Grenade faisait donc partie de cet avenir radieux qui entraînerait « la réconciliation finale de tous les peuples d'origine diverse, et la naissance de l'humanité à une ère de paix et de bonheur » (V). C'est précisément cette vision prometteuse et positivée du pays manifestée par Reclus lui-même - « je ne le cacherai point : j'aime la Nouvelle-Grenade avec autant de ferveur que ma patrie natale » (VI) - qui a gagné la faveur des élites colombiennes au XIX<sup>e</sup> siècle dès l'apparition même du texte.

### 8 .1.1 L'empreinte d'Obregón, le début du périple de Reclus

Ainsi, la traduction colombienne de ce récit<sup>12</sup>, plus qu'aucune autre parmi les textes étudiés, sera-t-elle aussi tributaire de son temps et du lieu de publication et rendrait compte des sensibilités concernant l'image du pays et de ses gens (notamment de certains groupes sociaux), et ce malgré la claire empathie de Reclus envers le pays. La marque du traducteur y sera, en effet, très prégnante, notamment par le biais d'adaptations locales très manifestes remédiant en particulier à des situations d'inadéquation culturelle qui, aux yeux du traducteur ou peut-être aussi des responsables éditoriaux<sup>13</sup>, exigeaient des

---

colonialisme, il distinguera toujours la domination politique et militaire de l'émigration de prolétaires européens, qui avait le mérite, à ses yeux, de porter dans les autres continents les idées dites 'sociales' » (Ferreti 2012).

<sup>11</sup> Dans la préface à son récit, Reclus affirmait à propos des Indigènes que les tribus encore à l'état « sauvage » « seront facilement absorbées comme l'ont déjà été des millions d'aborigènes » (IV). Harmonie et progrès supposeraient donc, inéluctablement, l'effacement de la différence.

<sup>12</sup> Rappelons que cette traduction, la seule effectuée par un Colombien dans le corpus étudié, a été faite par Gregorio Obregón (de surcroît originaire de la région Caraïbe) en 1869, seulement huit ans après la publication du récit en français, et qu'elle a été reprise sans modifications pour le volume publié par la BPCC en 1947.

<sup>13</sup> En effet, il serait difficile d'élucider si ces interventions étaient déterminées par Obregón individuellement, si elles étaient aussi du ressort de la maison d'édition (ce qui dévoilerait l'importance du patronage dans ce cas), ou s'il s'agissait d'une convergence alliant les positions du traducteur et de la maison d'édition. Cependant, dans quelques cas comme nous le verrons, il semblerait que l'origine du

interventions délibérées de sa part. Comme nous le verrons par la suite, deux modes d'adaptation en particulier seront mis en œuvre par Obregón (cf. annexe 16). En premier lieu, l'expansion au moyen d'ajouts de notes du traducteur pour corriger certains propos de Reclus et pour sauvegarder l'image du pays lorsqu'elle était mise à mal par l'auteur, selon la vision du traducteur. Ces notes apportent, également, des précisions factuelles d'ordre culturel, géographique, scientifique, historique ou administratif que le traducteur aurait considérées nécessaires, en adéquation aux aspirations des lecteurs de la version colombienne du récit de Reclus. En deuxième lieu, l'omission et l'implication, c'est-à-dire, l'élimination ou la condensation de fragments qui, de la même façon, pourraient nuire aux institutions et aux traditions censées représenter le caractère national, selon la propre perception du traducteur. Nous faisons allusion en particulier aux traditions religieuses du peuple et à l'image des représentants de l'Église catholique<sup>14</sup>. Or, il serait difficile de savoir s'il s'agit de stratégies propres au traducteur dans son travail de réécriture ou si ce serait plutôt une tactique ponctuelle pour le cas de la traduction de ce récit<sup>15</sup>. Quoiqu'il en soit, des exemples concrets que nous proposerons alternativement, nous mènent à constater leur existence effective en ce qui concerne la traduction du récit de Reclus.

Nous avons également voulu (pour chaque traducteur) commenter brièvement d'emblée un trait qui pourrait selon nous être un indicateur pour mesurer le degré d'étrangeté du traducteur (compte tenu des différentes origines de chacun), vis-à-vis du pays qui fait l'objet du récit : l'agencement des xénismes<sup>16</sup>. Dans le cas du récit de Reclus, il faudra signaler tout d'abord leur nombre abondant. L'« exotisation » du récit est assurée, dans une large mesure, par l'incorporation de ces expressions rendant compte d'une réalité étrangère pour le lecteur français. Ces mots et expressions étrangers, marqués

---

traducteur ait motivé certaines de ces interventions.

<sup>14</sup> Rappelons au passage que la focalisation sur ces deux modes d'adaptation (expansion et omission/implication, sans prendre en compte le niveau micro-textuel étant donné la taille du corpus) obéit à un choix d'ordre méthodologique. En effet, il s'agit des deux stratégies les plus usitées et les plus faciles à repérer statistiquement pour donner une vision d'ensemble du degré d'intervention de chaque traducteur/éditeur.

<sup>15</sup> Rappelons qu'Obregón aurait traduit seulement un autre texte à caractère technique, raison pour laquelle il serait difficile d'établir une comparaison pour retracer la récurrence de ces stratégies.

<sup>16</sup> Xénisme : introduction de mots étrangers sans altération de la graphie originale ou avec le minimum d'adaptations (CNRTL 2012c). Il s'agit d'une pratique usitée dans les récits de voyage. Le « plus souvent, cet emploi est rendu nécessaire par la nouveauté de l'objet dont il est question, pour lequel précisément il n'existe pas de traduction [...]. [Et] Le plus souvent, le nom s'accompagne de la description, ou de l'analogie, qui bien sûr aide le lecteur à se fixer » (Gannier 2016, 82-83). Mentionnons finalement sur ce point que, comme pour ce qui est des adaptations, il est difficile de savoir (si ce n'est pas indiqué) quelles adaptations et/ou agencements des xénismes (même typographiques) reviennent au traducteur et lesquelles à l'éditeur.

typographiquement, seront conservés sans modifications importantes dans la traduction destinée au public colombien, ce qui démontrerait en même temps, une connaissance solide de la part du voyageur de la réalité décrite. En effet, s’agissant de l’expression de réalités locales, connues en principe par le traducteur et le lecteur colombien, le transfert sans modifications systématiques et significatives montrerait, à son tour, l’approbation du traducteur pour leur utilisation, donc adéquate en termes généraux, de la part de l’auteur du récit. C’est pour cela que, dans la visée du traducteur (ou de l’éditeur), il s’agirait moins d’un souci de réappropriation ou de re-naturalisation des mots et expressions appartenant à la culture colombienne, que d’une préoccupation d’attachement à la forme. De ce fait, dans l’édition originale aussi bien les xénismes, d’autres mots d’origine étrangère que quelques termes ou expressions en français sur lesquels l’auteur voulait attirer l’attention du lecteur apparaissent en italiques. Il en sera de même pour la version colombienne d’Obregón de 1869. L’édition de la *BPCC* de 1947 gardera cette marque distinctive tout en utilisant des caractères en gras et en ajustant l’orthographe espagnole, ce qui n’était pas systématique dans l’édition de 1869. À titre d’exemple et suivant respectivement chaque édition<sup>17</sup> : *papiamento/papiamento/papiamento* (3/11/10) ; *fièvre de Chagres/febre de Chágres/ fiebre de Chágres* (10/17/13) ; *Es la fiesta! /Son las fiestas!! ¡Son las fiestas!* (43/50/27) ; *yuccas/yucas/yucas* (62/69/35).

Les traces du traducteur dans ce transfert culturel seront donc présentes de manière plus ou moins évidente depuis le début du récit. Par exemple, le chapitre correspondant à l’arrivée de Reclus au Panama s’intitule « Aspinwall- Le chemin de fer de Panama ». Aspinwall<sup>18</sup> était en fait le nom donné par les émigrés nord-américains à la ville de Colon, nom que le traducteur mettra entre parenthèses à côté du toponyme anglais dans ce que l’on pourrait concevoir comme une réappropriation nominale géographique. Pour sa part, Reclus, dans un style assez coloré qui caractérise tout son récit, se lance dans des descriptions des coins et des gens de la ville. L’adaptation des gens de couleur à ce climat torride et malsain, la présence de l’homme blanc par cupidité et aux risques de sa santé, l’évidente emprise des Nord-américains sur un territoire appartenant en théorie à la Nouvelle-Grenade, ou encore des réflexions sur le coût humain et matériel dans la construction du chemin de fer occupent les premières pages de son récit. À propos de

---

<sup>17</sup> Les numéros des pages respectives sont indiqués entre parenthèses et séparés par une barre oblique.

<sup>18</sup> William H. Aspinwall, entrepreneur nord-américain qui a conçu le projet de chemin de fer à travers l’isthme, dont la *Panama Railroad Company* avait la concession d’exploitation au moment du passage de Reclus.

l'hospitalité des gens, Reclus dénonce l'indifférence des « Blancs » envers l'étranger :

L'étranger mourant de soif dans une rue d'Aspinwall pourrait se traîner longtemps de porte en porte sans trouver de blanc charitable qui lui donnât gratuitement un verre d'eau ; seuls les nègres méprisés auraient peut-être la générosité de mouiller ses lèvres ! (6)

Le traducteur intervient ici au moyen d'une note de page (la première d'une série assez longue) pour sauvegarder le caractère hospitalier du peuple « blanc » néo-grenadien auquel il semblerait s'assimiler, mais qui serait absent dans cette ville : « Téngase presente que la inmensa mayoría de la población de Aspinwall la forman extranjeros. N del T.» (Reclus 1947, 11). Il continuera ainsi à rectifier les propos du voyageur français, inadéquats culturellement ou erronés, depuis sa perspective. En l'occurrence, au sujet de la communication interocéanique dont certains projets se développaient aussi dans d'autres endroits de l'Amérique centrale (notamment au Nicaragua), soumis aux pressions des compagnies nord-américaines, Reclus affirmait : « il se peut que la Nouvelle-Grenade, justement mécontente de ce que la compagnie de Panama ne lui paye pas l'intérêt annuel convenu, permette à une compagnie rivale de construire un autre chemin de fer entre les deux mers » (14). Les enjeux de ces projets de connexion interocéanique étaient en effet un sujet très sensible alors, mettant en relief la force des intérêts des nouvelles puissances internationales face à la fragile autonomie des États naissants. De cette manière, dans un élan patriotique dénonçant le non-respect des promesses et les lourdes conditions que ces compagnies nord-américaines imposaient, le traducteur rectifie, dans une nouvelle note en bas de page, les suppositions de Reclus à ce sujet :

Lejos de eso, la situación ha empeorado con la venta de las reservas a la misma compañía, venta que se hizo con halagadoras promesas de grandes mejoras en la vía, que hasta ahora no solamente no se ha realizado sino que ni siquiera se ha empezado a cumplir. Ojalá que la experiencia adquirida sirva siquiera para no festinar el contrato de apertura del canal interoceánico, y sobre todo que no nos mostremos inferiores en patriotismo a los nicaragüenses, que prefirieron ver alejarse de su hermoso lago los vapores que hacían el servicio en él, dándole animación y vida, a aceptar las humillantes condiciones de cuasi soberanía que exigían los plenipotenciarios americanos, según lo expresa M. Reclus.- N. del T. (15)

### 8.2.2 Reclus arrive au terroir d'Obregón

Reclus continue son périple en s'embarquant pour la ville de Carthagène dans une petite goélette dont l'équipage pittoresque retient son attention : « un nègre herculéen, à la figure puissante et placide » (19), le capitaine, fils d'un Français qui tenait « de son père ses traits, ses manières et sa vivacité », mais qui « avait pris les habitudes et les

superstitions du pays » (20) ; ou encore un matelot, « être indéfinissable » et silencieux appartenant à toutes les races (21). Puis, une échelle dans la ville de Portobelo, dont la « population, composée de nègres et de métis [...] est affreuse de haillons et de saleté et promène orgueilleusement son indolence le long de la plage » (28), permet au voyageur de souligner le contraste entre une nature riche, « un Niagara de verdure » (26) qui entourait la ville et l'apathie de ces gens, d'après lui. Toutefois, la vie simple des Indiens de San Blas, « ces îles fortunées » (35) un peu plus à l'est de Portobelo, est louée par le voyageur qui s'interpelle sur le danger que représentait la mainmise des empires commerciaux sur le mode de vie de ces peuples :

En voyant leurs îles charmantes éparées sur la mer, leurs huttes tapies sous des bouquets de cocotiers, on se demande presque s'il faut désirer que bientôt des Américains ou des Anglais, pionniers du commerce, viennent exploiter ces forêts de palmiers [...]. Ces peuplades sont heureuses : le commerce, tel qu'il est compris aujourd'hui, saura-t-il, en échange de leur paix, leur donner autre chose qu'une servitude déguisée, la misère et les joies sauvages puisées dans l'eau-de-vie ? Trop souvent déjà, le beau mot de civilisation a servi de prétexte à l'extermination plus ou moins rapide de tribus entières. Attendons pour entraîner celles-ci dans le grand mouvement commercial des peuples que nous puissions leur apporter sur nos bâtiments plus de bonheur, la justice et la vraie liberté ! (34, 35)

Ce regard double, caractéristique du récit reclusien, est ainsi illustré par ces passages : il se meut entre, d'un côté, l'émerveillement face à une nature nourricière habitée par des êtres imparfaits, tout à la fois négligents et heureux, issus de toutes les races avec leurs vices et vertus ; et, de l'autre côté, la conviction que cette nature prodigieuse et ces êtres étaient inexorablement voués à entrer dans le mouvement du progrès occidental, qui pouvait cependant constituer un danger pour eux.

La jadis fleurissante ville de Carthagène, prochaine escale dans le parcours de Reclus, est dépeinte par le voyageur comme un lieu décadent de bâtiments écroulés et de gens appauvris :

Quand une ville est en décadence, on dirait que les habitants eux-mêmes participent au dépérissement des choses. Tout vieillit à la fois, hommes et édifices ; les météores et les maladies travaillent de concert à leur œuvre. Dans les rues sonores, que termine au loin la masse sombre des remparts et que bordent des couvents lézardés, de hautes églises aux murailles obliques, je voyais passer des boiteux, des borgnes, des lépreux, des infirmes de toute espèce ; jamais je n'avais vu tant d'écloppés à la fois. [...] Quand le commerce ou l'industrie abandonne une ville, une grande partie de la population se trouve déclassée et privée de but dans la vie elle s'agite encore pendant quelque temps à la recherche de nouvelles occupations, puis elle finit par tomber dans le vice et s'abrutit au physique aussi bien qu'au moral. Tel est le malheur qui a frappé la noble Carthagène des Indes. (44, 45)

De surcroît, l'arrivée de Reclus dans la ville a coïncidé avec l'époque des festivités populaires où, aux yeux du voyageur, la dégradation des gens s'intensifiait à cause des

danses, du jeu, et de l'alcool :

la place entière était transformée en une vaste salle de danse et de jeu. Des hommes et des femmes, étroitement enlacés, se mouvaient en une immense ronde, entraînés par cette danse, si répandue dans l'Amérique espagnole, qui consiste à glisser imperceptiblement sur le sol en agitant les hanches. On ne voit pas le mouvement des pieds, mais seulement la torsion fébrile des corps noués l'un à l'autre [...]. J'éprouvais une espèce de terreur en voyant lentement passer sous les lumières tremblotantes attachées aux piliers ces corps haletants et renversés en arrière, ces figures noires, jaunes ou bariolées, toutes secouant sur leurs fronts des cheveux en désordre, toutes illuminées d'un regard étincelant et fixe : c'était une danse démoniaque, un sabbat infernal. De longues rangées de tables de jeu couvertes de cartes souillées par un long usage dans les tavernes s'étendaient autour de la place [...]. Un tumulte effroyable s'élevait à chaque coup malheureux, les malédictions, les menaces terribles se croisaient [...]. L'air était suffocant et chargé de chaudes émanations. (50, 51)

Face à une description si négative de la ville (pour laquelle Reclus exprimait cependant des vœux pour un avenir plus radieux) et notamment de ces gens, et suivant la stratégie d'adaptation par expansion déployée auparavant, le traducteur n'effectue pas de modifications significatives dans le corps du texte en lui-même, mais il ajoute une note en bas de page à manière de riposte :

El Sr. Reclus no permaneció en Cartagena ni 24 horas siquiera, por consiguiente, no tuvo tiempo de entrar en relaciones con la parte culta de la sociedad. Si, como nosotros, que hemos estado allí en tres épocas distintas, hubiera tenido ocasión de cultivar esas relaciones, indudablemente que les habría consagrado algunas líneas, bien favorables por cierto. (31)

L'horizon traductif d'Obregón, originaire de la région caraïbe, rappelons-le, serait ainsi marqué par l'intérêt de sauvegarde de l'image d'un groupe social en particulier, de l'élite de la ville, à laquelle il semblerait s'assimiler et avec qui il aurait vraisemblablement entretenu des relations amicales ou professionnelles.

Le voyageur continue son périple vers la ville de Barranquilla, et abandonne le projet de se rendre au volcan de boue près du village de Turbaco, visite obligée pour les explorateurs, Humboldt (dont les travaux sont mentionnés dans plusieurs passages du récit de Reclus dans l'habituelle relation intertextuelle présente dans ces narrations de voyage<sup>19</sup>) y ayant effectué des observations scientifiques. Un trait particulier du récit de Reclus est la référence permanente aux étrangers habitant à cette époque-là les villes et villages du littoral atlantique colombien. Ainsi, de passage dans un village portuaire près

---

<sup>19</sup> L'intertextualité concernant les écrits de Humboldt est une caractéristique partagée par les cinq récits étudiés. La vision instaurée par le savant prussien sur les deux rives de l'Atlantique serait ainsi confirmée par la référence itérative à ses observations dans ces récits. Parmi d'autres voyageurs sur lesquels Reclus étaye ses propres réflexions, il vaut aussi la peine de mentionner le voyageur néo-grenadien Manuel Ancízar.

de Barranquilla, il fait une halte dans la maison du consul prussien, « beau vieillard » aux « traits tudesques » (58), et de ce dernier lieu, il exalte le mouvement commercial, comparable à celui d'une ville européenne ou nord-américaine, grâce en bonne partie à la présence relativement considérable d'étrangers. Pour le reste, sa traversée est caractérisée par une nouvelle description pittoresque des matelots de mer et d'eau douce qui l'ont conduit jusqu'à Barranquilla, certes plus bienveillante que d'autres voyageurs comme nous le verrons plus tard, mais toujours soulignant leur nature semi-sauvage. Le traducteur, pour sa part, apportera, toujours à travers des notes en bas de page, des rectifications et des précisions sur quelques produits du pays ou encore sur les projets (en cours ou échoués) qui stimuleraient son développement.

Reclus se met ensuite en route pour la ville de Santa Marta. Il s'embarque dans un bongo (embarcation un peu plus grande qu'un canoë) dirigé par trois bateliers, un Noir, un Métis et un Indien, dont il se méfiait notamment à cause de leur physionomie comme lui-même l'avouera. Voulant gagner la confiance de l'un des rameurs, il s'approche de l'Indien, qui « écouta bouche béante et avec une respectueuse admiration » (77), toutes les avancées du monde civilisé. Le voyageur procédera de la sorte dans ce même trajet, lorsqu'ils croisent un groupe de pêcheurs : « il me fallut donc discourir pendant plusieurs heures, parler de Madrid, de Paris et de Londres, causer industrie, sciences et arts [...] enseigner à des ignorants le peu que je savais » (81, 82). Le voyageur, parfois consciemment, parfois à son insu, assume le rôle de civilisateur face à des êtres dans un état infantin, méconnaissant les progrès des peuples « évolués ». Or, si cette attitude caractérise dans une bonne mesure la grille de regard du voyageur, il est aussi vrai qu'il ne laissera pas non plus, dans un mouvement de reconnaissance de l'expérience de l'autre, de faire l'éloge de ses propres mérites. Ainsi, de passage dans un village à quelques kilomètres au sud de Santa Marta, il loue cette localité qui « ne compte pas au nombre de ses habitants *ni hommes de race blanche ni négociants étrangers*, comme Sainte-Marthe et Barranquilla : elle est peuplée d'Indiens et de métis, qui ne doivent leur prospérité qu'à eux-mêmes » (84)<sup>20</sup>. En fait, le voyageur ira même jusqu'à affirmer que les Indiens de ces régions littorales sont parfois beaucoup plus industriels que les Blancs *criollos* qui craignaient le travail, ou plus encore, que l'antagonisme et « la haine subsiste entre les

---

<sup>20</sup> Les italiques n'apparaissent pas dans le récit original ni dans la traduction ; nous les avons ajoutées pour mettre en relief les parties commentées ensuite. L'on procédera de la sorte à chaque fragment commenté dans ce chapitre et le suivant, mais l'on indiquera la présence des italiques dans les fragments recopiés, le cas échéant.



deux races » (à savoir, Indiens et descendants d'Espagnols), notamment dans ces contrées. Le traducteur intervient ici dans le but peut-être de préserver l'image du groupe social auquel il semblait s'assimiler (comme il l'avait fait lors de l'épisode de la fête populaire à Carthagène), ainsi que d'effacer l'opposition catégorique entre groupes ethniques établie par Reclus. L'omission et l'expansion au niveau local sont mises en œuvre par le traducteur. Dans le premier cas, il supprime « ni hommes de race blanche » dans la phrase originale où Reclus soulignait les mérites des locaux pour la reformuler ainsi : « casi la totalidad de aquella población es de indígenas y mestizos que deben su prosperidad a sus propios esfuerzos, y no hay como en Santa Marta y Barranquilla negociantes extranjeros » (44, 45). L'on pourrait supposer que l'élimination de la conjonction de coordination négative (ni...ni) au profit d'une négation simple (*no hay*) sauvegarde l'image des hommes de race blanche : la prospérité du village ne peut pas être associée à leur absence. Dans le deuxième cas, le traducteur ajoutera une note en bas de page pour souligner la cohésion (sinon acquise, en train de s'opérer) de différents groupes ethniques de la région, afin de contrer les propos de Reclus : « Felizmente hoy ese odio está del todo extinguido o próximo a serlo. -N. del T. » (45).

Ce même procédé sera employé un peu plus loin par le traducteur, lorsque Reclus insiste sur l'animadversion entre les différents groupes ethniques<sup>21</sup>, qui semblerait être plus persistante, selon lui, sur le littoral atlantique que dans les régions intérieures :

Longtemps les Castellans refusèrent le titre d'hommes aux indigènes et les traitèrent comme des bêtes brutes. [...] Peu à peu les nègres et les mulâtres, avec leur outrecuidance naïve et la puissance d'assimilation qui les distingue, se sont rangés hardiment dans la *gente*, et laissent aux Indiens seuls la qualification dédaigneuse de *ninguno* (personne). Il va sans dire que nul ne fait cette distinction injurieuse dans les États plus civilisés de la Nouvelle-Grenade, sur les hauts plateaux [...]. (123, 124)

Mis à part l'actualisation de la « légende noire » envers l'Espagne de la part de l'auteur, le traducteur tâchera de préciser, au moyen d'une nouvelle note en bas de page, que ces dénominations insultantes n'existaient pas non plus dans cette région atlantique. Au bout du compte, il était question de montrer comment une vraie unification des différentes composantes humaines de la nation était en train de s'effectuer : « Ni tampoco en nuestras costas del Atlántico, pues aunque es cierto que a los naturales de los pueblos los llaman 'indios', no es por desprecio, sino porque descenden de la raza primitiva. – N. del

---

<sup>21</sup> À plusieurs reprises, le voyageur insistera également sur l'annulation de la femme indigène au sein de son propre groupe, les hommes les contraignant, selon les observations de Reclus, à une position absolument servile à leur égard.

T. » (62).

Reclus arrive finalement à Santa Marta où il reste quelque temps et s'adonne à des explorations aux alentours de la ville, tantôt faisant des observations sur la nature des lieux (ayant parfois recours aux réflexions de Humbolt) et sur les modes de production locaux en vue de développer son projet agricole, tantôt mettant en relief son intrépidité face aux dangers et adversités rencontrés dans l'usitée stratégie d'héroïsation actantielle dans les récits factuels. Encore une fois, Reclus glorifie la prodigieuse nature tropicale de ces lieux, ce « paradis terrestre » (93) qui exempte les gens de travail, sans pour autant les blâmer systématiquement et sans égards, comme le faisaient d'autres voyageurs. En fait, Reclus ne formule pas de jugements négatifs à proprement parler vis-à-vis des habitants de la ville et loue, au contraire, notamment la curiosité des jeunes, « avides d'apprendre comme le sont sans exception tous les Néo-Grenadins » (106), ainsi que leur « remarquable intelligence » (107). Il n'en reste pas moins vrai que, dans son caractéristique mouvement pendulaire, il attribuait à ces « enfants de la terre » tropicale, dont la « vie s'écoule en paix comme celle des grands arbres et des fleurs » (99), une inertie connaturelle, par opposition à « la force inébranlable, la calme résolution des hommes du Nord » (103), poussés par le pénible climat de leur terre à travailler durement. Par ailleurs, il écarte l'idée de s'associer à des agriculteurs locaux pour mener à bien son projet, au vu de leur caractéristique nonchalance, qu'elle soit justifiée ou non par la riche nature environnante<sup>22</sup>. Or, pour atténuer en quelque sorte ce type de propos du voyageur qui mettaient parfois en cause l'esprit travailleur des habitants de la région<sup>23</sup>, le traducteur effectuera dans quelques passages du récit de nouvelles adaptations locales. En l'occurrence, Reclus affirme que, après l'agitation matinale dans la ville due au marché quotidien, « une grande partie de la journée est employée à faire la sieste, du moins par les hommes, car les femmes, actives dans tous les pays du monde, n'interrompent que rarement leurs travaux de ménage » (105, 106). Pour corriger cette fausse idée à ses yeux, le traducteur mettra en place une expansion au moyen d'une note en bas de page :

No obstante el respeto que por su gran ilustración, sus vastos talentos y la imparcialidad de sus juicios, nos inspira el autor, nos tomaremos la libertad de aclarar unas veces y de rectificar otras, algunos conceptos, formados indudablemente bajo las primeras impresiones o por informes erróneos o exagerados. No dudamos que él observara frecuentemente que los habitantes de Santa Marta estaban ociosos; pero

---

<sup>22</sup> Reclus fait également des observations (qui pourraient être valables actuellement) sur l'accaparement de la part de gros propriétaires terriens, au détriment de petites et moyennes surfaces, dans cette zone du pays.

<sup>23</sup> Le préjugé du caractère paresseux des gens habitant les zones de la côte (imputable peut-être aussi bien à des voyageurs étrangers que locaux depuis le XIX<sup>e</sup> siècle) aura la vie dure parmi les Colombiens. En fait, même aujourd'hui dans le domaine populaire, on leur reproche un certain manque de zèle envers le travail.

esto dependía de la carencia de trabajo, pues generalmente los hijos de aquella ciudad no son perezosos, y de esto dan prueba trasladándose a otros países de la República, y aún en los Estados Unidos y Europa, en busca de ocupación cuando tienen medios de hacerlo. -N. del T. (53, 54)

Encore une fois, il s'agit d'une adaptation pour pallier l'inadéquation culturelle, pour sauvegarder l'image des gens de la ville de Santa Marta et leur caractère industriel, contrairement aux impressions véhiculées par le récit du voyageur français.

Un peu plus loin dans le récit, lorsque Reclus réalise quelques explorations aux alentours de la ville afin d'observer les cultures qui s'y développent, il insiste sur l'habitude si répandue de la sieste, en déclarant que « les ouvriers semblent aussi beaucoup plus soucieux de faire la sieste *que* de sarcler les champs » (143). Le traducteur opère une subtile manipulation au niveau micro-textuel qui change le sens préservant l'image des travailleurs : « los obreros parecen también mucho más inclinados a dormir la siesta y a cuidar los campos » (69). Le simple changement de la tournure restrictive (ne...que) par une conjonction de coordination (y) équilibre l'attitude des ouvriers pour qui, dans la version colombienne, le repos serait donc aussi important que le travail. Dans le même sens, lorsque Reclus rapporte avec étonnement la décadence de l'une des plantations les plus importantes de la zone (Minca), Obregón opère une nouvelle expansion au moyen d'une note en bas de page, surtout dans le but de préserver l'image de son propriétaire, personnage sans doute respecté et reconnu à l'époque dans la région :

Como el mismo autor lo dice en seguida, cuando él visitó a Minca, esta hacienda estaba en decadencia, y esa decadencia se debió, no a la incuria del propietario, sino a la carencia de brazos para hacer la recolección del café, cuyas primeras cosechas se perdieron completamente por tal causa. Por lo demás, tenemos seguridad de que el señor de Mier ignoró la visita que el autor hizo a sus propiedades, pues al haber sabido aquél, habría sido su compañero, y entonces no habría extrañado la carencia de víveres, porque el señor de Mier conocía y sabía practicar dignamente los deberes de lo hospitalidad. - N. del T. (70)

Il n'en reste pas moins frappant que la plantation est en déclin à cause du manque de travailleurs comme Obregón lui-même le précise, ce qui irait à l'encontre de ses propres efforts pour réhabiliter l'image des habitants de la zone comme des gens travailleurs.

Quoi qu'il en soit, ce type d'interventions démontrerait aussi, d'une part, qu'Obregón avait une connaissance détaillée de la région, de ses gens et de son mouvement ; d'autre part, ce serait l'assertion de l'importance accordée au regard du « civilisé », notamment à cette époque-là : il fallait donner une bonne impression tout en éliminant les éventuelles images faussées issues de la plume du visiteur. C'est précisément ce que fera à nouveau le traducteur lorsque Reclus évoque dans son passage

par San Pedro, une autre exploitation agricole de la zone, la mort de Bolívar dans l'une de ses habitations. Le voyageur déclare ainsi que

C'est à San-Pedro, dans une modeste chambre de la maison d'habitation, que mourut en 1830 le général Bolivar, accusé par ses concitoyens d'avoir attenté aux libertés de sa patrie et d'avoir gouverné en empereur la république dont on l'avait nommé président (140).

Les accusations contre Bolívar suggérées dans ce fragment du récit sont ainsi récusées par Obregón du fait de leur inadéquation culturelle dans une nouvelle note en bas de page :

El exagerado republicanismo de unos, la ambición de otros y la ingratitud de los más, formularon esa acusación que jamás justificaron y cuya falta de fundamento ha venido descubriendo el tiempo - N. del T. (68)

Obregón procédera de la sorte un peu plus loin, lorsque Reclus évoque les « rêves d'Empire » (195) de Bolívar<sup>24</sup> : « Documentos recientemente descubiertos y publicados prueban con evidencia que el Libertador Bolívar nunca aspiró a la corona. N. del T. » (91).

### 8.2.3 Reclus peaufine son projet, Obregón se rend plus présent

Après son séjour plutôt prolongé à Santa Marta, Reclus part finalement pour Riohacha, ville plus au nord à deux journées de navigation maritime. Depuis son arrivée, Reclus s'intéressera à la réduite colonie d'étrangers de la ville, spécialement à ses compatriotes dont il fera le portrait soulignant leur extraction bariolée. Il met précisément en relief la nécessaire présence dans le pays de groupes de colons européens plus sélects (au lieu de simples aventuriers) pour rentrer dans la voie du progrès, ce qui manquait selon lui à la Nouvelle-Grenade :

Les éléments parmi lesquels se recrutent en général les étrangers de la Nouvelle-Grenade, sont assez impurs. La république grenadine ne profite encore nullement de ce grand courant d'immigration qui se porte vers le Chili, la république Argentine et même le Brésil [...]. Les Néo-Grenadins mettent tout leur espoir dans les frères Latins d'Europe. (165, 166)

En fait, à l'image de Mollien comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Reclus essaie en quelque sorte de s'attaquer à l'emprise des nations rivales de la France, les États-Unis dans ce cas, dont le peu de ressortissants installés dans le pays étaient, d'après lui, « mal vus à cause de leur morgue anglo-saxonne et de leur esprit de domination » (166). Cependant, le traducteur affichera une attitude réfractaire à cette idée d'une nouvelle

---

<sup>24</sup> Ces propos de Reclus pourraient dévoiler la progressive adhésion aux idéaux anarchistes qu'il affichera sans ambages postérieurement.

présence hégémonique européenne (française notamment) sur le continent, en raison des évènements ayant eu lieu peu de temps avant la publication de la traduction, à savoir, l'expédition française au Mexique. Ainsi, dans son habituel procédé d'expansion, il ajoutera une note en bas de page pour contrecarrer les propos du Français tout en s'alignant du côté de la naissante puissance du Nord :

Hoy no es así: la malhadada expedición francesa a México ha producido una completa reacción en los espíritus suramericanos que, con justo motivo vieron en esa expedición una amenaza a su independencia y un ataque a la república, única forma de gobierno que ellos aceptan. Temiendo futuras tentativas vuelven la espalda a Europa, y buscan en la gigantesca republica del Norte el poderoso aliado que los defienda contra aquellas tentativas. – N. del T. (80)

La description de la ville, sa décadence actuelle et son éclat passé, son commerce et celui de la région, sa relative autonomie administrative en raison de son éloignement des centres de pouvoir, la nature indomptable et les coutumes des Indigènes Goajiros<sup>25</sup> « admirablement beaux » (197), l'existence intermittente de la presse dans cette région (seulement perceptible en époque électorale), les divertissements<sup>26</sup> et mœurs de la population feront ensuite l'objet des observations du voyageur. Sur ce dernier point, l'empreinte du traducteur sera particulièrement visible. Reclus, abordant notamment les fêtes religieuses sur un ton assez moqueur, insinue une certaine adhésion burlesque aux traditions catholiques de la part du peuple du littoral atlantique, et même une certaine apathie envers la religion. En réalité, Reclus conclut sa description des pratiques religieuses en critiquant frontalement le clergé corrompu, le pouvoir démesuré de l'Église catholique et la superstition religieuse chez le peuple, particulièrement à l'intérieur du pays et en déclin, selon lui, dans les régions de la côte atlantique. Le traducteur réalisera initialement de légères omissions et agencements dans le corps du texte pour contrecarrer de nouveau les propos du Français. En l'occurrence, une statue vénérée de la *Virgen de los Remedios*, qui avait « été mise en gage par un prêtre joueur de Curaçao » (85) devient « esta efigie fue empeñada a un judío de Curazao » (88). Non seulement l'agent de

---

<sup>25</sup> L'exotisme, garant de la recevabilité du récit en métropole, est particulièrement présent dans cette partie du texte. Reclus offre une image assez positivée de ces Indigènes, fiers et manifestant une profonde aversion envers tout ce qui représentait les Espagnols et le catholicisme, mais effrayés au seul nom des *Cocinas*, Indigènes anthropophages.

<sup>26</sup> Reclus décrit une particulière manière de distraction des enfants des côtes : « Souvent on voit dans l'eau apparaître le requin, à la poursuite de dorades ou d'autres poissons ; mais les baigneurs n'en sont pas effarouchés et n'en continuent pas moins leurs ébats. *Regaleme Vmd una peseta et darei [sic] una patada al tiburón* (donnez-moi dix sous, et je donnerai un coup de pied au requin), disent les gamins aux spectateurs arrêtés sur le bord de la plage ; puis ils nagent jusqu'après de l'animal, se glissent sous son ventre et lui appliquent un coup de pied : le monstre s'enfuit avec toute la rapidité de ses nageoires » (175). Cette pratique, qui ajoutait également une bonne dose d'exotisme au récit, sera aussi évoquée par Le Moyne et Saffray, dont l'écriture des respectifs récits a eu lieu après le voyage de Reclus.

l'action est effacé par le traducteur, mais il inclut un complément qui pourrait remplir la fonction de bouc émissaire. La description de la fête associée à cette image religieuse, malgré le tour loufoque de Reclus (la nouvelle statue de la vierge, « pourvue d'une tête en carton et en fil de fer » (185), était accompagnée par une procession où figuraient « Jésus-Christ avec une barbe postiche et des morceaux de clinquant autour de la tête, Lazare couvert d'une lèpre trop réelle, Judas, mannequin vêtu à la dernière mode » - 186), est, dans les grandes lignes, conservée dans la réécriture d'Obregón. Celui-ci supprimera néanmoins ensuite environ deux pages du récit original (pages 188 à 200), précisément où Reclus critiquait ouvertement ces « pratiques soi-disant religieuses, qui au fond n'indiquent autre chose qu'une poésie grossière et un grand amour du clinquant et du bruit », très enracinées selon lui dans les hauts plateaux en particulier, où « le fanatisme de l'Espagnol et la docilité de l'Indien ont disposé les esprits à la crédulité la plus absolue » (188). Dans la région caraïbe selon Reclus, au contraire, une « séparation complète de l'Église et de l'État » commençait à se pressentir, et l'attachement des gens aux traditions catholiques et aux prêtres s'affaiblissait, à cause notamment de leurs « histoires scandaleuses » (189) :

Ici l'on s'est étonné que le prêtre demandât de l'argent pour parier aux combats de coqs ; ailleurs on lui a demandé pourquoi il ne choisissait les enfants de chœur que dans sa propre famille, plus loin on lui a reproché de ne pas se contenter d'une seule femme, comme les citoyens vulgaires [...]. La plupart des mariages ne sont pas même bénis par le prêtre et se célèbrent sans aucune formalité religieuse ou civile. (189)

Le blâme du voyageur français aux rites et aux représentants de l'Église semblerait être perçu par le traducteur comme un cas flagrant d'inadéquation culturelle, le catholicisme étant sans doute considéré comme une composante essentielle du caractère national par plusieurs secteurs de la société grenadienne auxquels semblerait se rallier Obregón, par conviction personnelle ou par convenance sociale, avec son intervention par omission.

#### 8.2.4 Un projet inachevé, un récit colombien « approprié »

Après six mois passés à Riohacha, Reclus entreprend quelques excursions aux alentours de la Sierra. Dans ses traversées par ces contrées agrestes peuplées de misérables villages, il rencontre des aventuriers français, des *criollos* indolents, « qui passent leur vie à se balancer dans leurs hamacs » (228), et des colons étrangers dont l'action transforme le paysage sauvage en champs productifs. Ce dernier type d'immigrés sera, insiste le voyageur, le vecteur de civilisation de cette terre riche mais inexploitée,

entreprise qui devra certes compter aussi sur le concours des natifs de la Sierra, mais en tant qu'agents secondaires : « Les agents de cette transformation seront en grande partie les immigrants d'Europe et de l'Amérique du Nord ; mais les Indiens de la Sierra [...] y joueront un rôle important » (227).

En fait, le mode de vie de ces Indigènes représentait en soi un défi pour le développement même du projet agricole de Reclus car, ces premiers n'accordant aucune valeur à la monnaie locale, le voyageur devait se déplacer avec une énorme caravane de produits à troquer. Au demeurant, Reclus, qui prétendait « au rôle de civilisateur » refusait l'idée de proposer l'eau-de-vie, « cette boisson funeste » (235) très convoitée pourtant par les Indigènes qui en devenaient rapidement dépendants et étaient ensuite soumis à des dettes et travaux forcés vis-à-vis du pourvoyeur. Quoiqu'il en soit, un an après son arrivée en Colombie, Reclus pénètre finalement dans la Sierra pour choisir un emplacement pour son exploitation. Dans cette nouvelle exploration, les difficultés déjà rencontrées sur le chemin semblaient annoncer l'échec du projet : le tortueux transport de bagages en longeant la côte, puis la traversée des puissantes rivières et marécages pestilentiels infectés d'animaux dangereux, la torture constante des myriades d'insectes et de bêtes nuisibles se comptaient parmi les freins au développement du projet. Malgré tout, une fois ces obstacles surmontés et une certaine altitude gagnée, le voyageur ne cessait de vanter les potentiels du pays et la beauté de ses paysages, dans une invitation à l'écotourisme avant l'heure :

Certes ce beau spectacle compensait pour moi bien des fatigues, et si mon long voyage ne m'avait procuré aucune autre jouissance, je me croirais encore amplement dédommagé. Quand donc les touristes et les amants de la nature se feront-ils un devoir d'aller admirer ces régions de l'Amérique tropicale ? (241)

Finalement, après avoir obtenu la protection du chef indien des lieux, le voyageur se décide pour un terrain aux alentours de la vallée de San Antonio, village indien situé à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Outre les constantes observations géologiques et sur la faune et la flore dévoilant le géographe en devenir, Reclus s'étend sur divers commentaires et réflexions relatives à ce peuple de la Sierra, les Aruaques. Un regard dépréciatif de la part du voyageur dominera vis-à-vis de ceux-ci car « plus petits, plus faibles, moins intelligents que les Goajires » (271, 272). Ces derniers étaient en effet « resplendissants de beauté [...], inaccessibles à toute crainte » (272), en somme, assimilables en quelque sorte aux Français, tandis que les premiers seraient plus proches de peuples plus primitifs : « Aruaques et Goajires, que dans toute carte ethnologique on a classés jusqu'ici sous la même teinte, diffèrent autant les uns des autres que le Français

diffère du Tatar » (272). Pour le reste, l'impuissance de leur langage, « rapproché de la nature », composé seulement d'interjections et insuffisant à « traduire nos idées complexes » (269, 270, 271) viendrait renforcer ce discours du voyageur. Dans un nouvel épisode d'héroïsme actantiel, où devant une assemblée émerveillée d'Aruaques il fait un autre « cours en règle » (270) sur la civilisation occidentale<sup>27</sup>, il va même se positionner comme un plus savant prêtre (mamma) que celui du village, réticent aux démonstrations du voyageur : « Le grand prêtre seul m'écoutait avec un intérêt mêlé d'une certaine répugnance [car il comprenait] sans doute que j'étais un plus savant mamma que lui » (270). Malgré tout, le voyageur s'intéressera tout particulièrement à une pratique de ces gens, « de beaucoup la plus importante de leur vie » (268), à savoir, la mastication de feuilles de *hayo* ou coca<sup>28</sup>, et il excusera aussi leur nature hypocrite, engendrée par des oppressions présentes et passées.

Reclus rentre à Riohacha pour compléter les préparatifs de son installation dans la vallée de San Antonio. Un voyage accidenté de retour dans la vallée, ajouté à une maladie qui se prolongera tout le reste du séjour de Reclus dans le pays présagent, encore une fois, le sombre avenir du projet. Retenu précisément à cause de sa maladie dans le village côtier de Dibulla, Reclus fait part de sa rencontre avec le prêtre de cette localité. Dans ce passage du récit<sup>29</sup>, le traducteur devient encore une fois très présent en opérant des manipulations et des omissions pour ménager la face du représentant de l'Église. Reclus s'exprime, par exemple sur ce personnage en ces termes :

Mon visiteur le plus assidu était le *padre* Quintero, curé de Dibulla [...]. Il avait été jadis curé des pueblos de la Sierra-Nevada ; mais, dominé par la funeste passion de l'eau-de-vie, il avait si bien su se déconsidérer qu'un jour un timide Aruaque avait osé lever la main sur lui et le frapper. Puis sa maîtresse, désireuse de revoir ses amis de la plaine, s'était enfuie à Dibulla : aussitôt il avait quitté sa cure et sa plantation

---

<sup>27</sup> Le traducteur semblerait vraisemblablement opérer sur ce point de nouveau un léger agencement, pour épargner les critiques, voilées ou directes, au catholicisme de la part du voyageur français. Dans son « cours » aux Aruaques sur la civilisation occidentale, il évoque l'Espagne « qui leur avait autrefois porté la guerre et le baptême, mais qui leur avait aussi donné la canne à sucre, le café et tous leurs animaux domestiques » (270). Cette construction syntaxique semblerait opposer deux éléments (la guerre et le baptême/semences et animaux), le premier pouvant être éventuellement associé à quelque chose de négatif. Or, le traducteur supprime l'une des composantes du premier élément, ce qui préviendrait des associations allant à l'encontre de la religion amenée d'Espagne « que les había traído la guerra, pero que les había dado también la caña de azúcar, el café, y todos sus animales domésticos » (122).

<sup>28</sup> Charles Saffray s'intéressera également à cette pratique chez les Indiens de la côte nord du pays dans son récit.

<sup>29</sup> Cet épisode avec le curé est un prétexte pour l'insertion des couplets d'une chanson que le prêtre et ses camarades faisaient écouter au voyageur. L'incorporation des paroles des airs populaires (qui en théorie apportaient une certaine « couleur locale » au récit notamment à l'égard du public européen) est également visible dans les récits d'autres voyageurs, mais leur restitution dans les traductions sera assujettie à des considérations culturelles et éditoriales. En effet, comme nous le verrons, elles sont incluses dans les récits traduits par de Ureña pour la BPCC, mais supprimées dans le récit traduit par Verneuil pour un public péninsulaire à l'origine.



pour se mettre à la poursuite de la belle fugitive, et, s'installant à Dibulla, il avait imposé bon gré, mal gré, sa direction spirituelle aux habitants du village. Il est bon d'ajouter que le *padre* se faisait généralement pardonner sa conduite et ses vices par sa franchise, sa jovialité, son désintéressement [...]. (286, 287)

Le traducteur manipule et retranche ce fragment de sorte que le comportement contestable du prêtre est fortement atténué :

Mi visitador más asiduo era el padre Quintero, cura de Dibulla. [...] Había sido antes cura de los pueblos de la Sierra-Nevada; pero *dominado por algunos defectos*, se había despopularizado tanto, que un tímido aruaco se atrevió a levantar la mano contra él: *a consecuencia de esto, y por otros motivos*, se instaló en Dibulla, a cuyos habitantes les impuso, de grado o por fuerza, su dirección espiritual. Conviene añadir que el padre se hacía perdonar generalmente sus faltas por su franqueza, su jovialidad y su desinterés [...]. (129)

Les propos du voyageur par rapport à ce ministre de l'Église sembleraient inadéquats culturellement au traducteur car portant atteinte, peut-être plus qu'à la personne du curé en elle-même, à une institution qui était perçue par la grande majorité de la population, toutes classes sociales confondues, comme constitutive de l'essence même de la nation. Il fallait donc nuancer, comme le traducteur l'avait fait auparavant, les reproches du Français à l'encontre de ce membre déviant de l'Église en les adaptant aux potentiels lecteurs colombiens : le penchant pour l'alcool devient « quelques défauts », la poursuite de sa maîtresse est transmutée et raccourcie en « d'autres raisons », sa conduite et ses vices deviennent simplement « des fautes ».

Le projet de Reclus est voué à l'échec. Cependant, dans les délires produits par la haute fièvre qui le secouait, il voyait son utopie et ses rêves de civilisateur s'accomplir :

[...] déjà je voyais les pentes des montagnes couvertes de champs de café et de bosquets d'oranger ; les Aruaques, heureux et libres, fondaient des communautés florissantes ; des écoles s'ouvraient pour les enfants des Indiens ; des colonies d'Européens défrichaient les forêts vierges ; des routes étaient frayées dans toutes les directions [...]. (293)

Trop faible pour entreprendre les durs travaux de défrichage et de culture, abandonné par son associé français, un vieil ébéniste installé à Riohacha et qui l'avait supplié de l'intégrer dans son projet, Reclus est contraint de partir quittant « ces pauvres Indiens, encore aussi barbares que le jour où je les avais vus pour la première fois » (296). Les revers vécus par Reclus ne feront cependant pas diminuer sa conviction sur les potentialités de cette terre riche et « vierge », ou rien ne manquait « si ce n'est une grande population : Européens, Chinois ou Créoles » (303), mouvement qui devait s'étendre à toute la Nouvelle-Grenade, qui demandait « des bras à l'Europe et au reste du monde » (304). Reclus conclut son récit en réaffirmant sa vision utopique des terres américaines

en tant que théâtre privilégié d'un état social nouveau, un Eldorado qui était non seulement le pays de l'or, mais « aussi le pays du bonheur pour ceux qui savent apprécier la liberté », à la différence de la vieille Europe où « du fond de leurs tombeaux, les morts gouvernent les vivants » (304), en somme, une opportunité pour que, peut-être, « au milieu de cette jeune nature » les hommes rajeunissent eux aussi (305).

La vision favorable, voire utopiste, du voyageur français concernant particulièrement les richesses naturelles du pays et les possibilités d'installation de colonies étrangères, s'accordait sans doute avec le dessein de promotion nationale à l'étranger entreprise par l'intelligentsia *criolla* à l'époque, mais aussi avec les projets de certains secteurs des élites locales qui prônaient le besoin de colons européens sur les terrains en friche. En revanche, cette coïncidence de visions semblerait s'estomper avec les propos du Français préconisant une refondation sociale notamment (mais pas exclusivement) en termes religieux. Obregón par le biais de son travail de réécriture incarnerait ce sentiment d'inconfort vis-à-vis des positions antireligieuses de Reclus, raison pour laquelle il a opéré, comme nous l'avons vu, des adaptations qui rendraient le récit reclusien « adéquat » pour les lecteurs de la Colombie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

## 8.2 La version péninsulaire du voyage de Saffray

La date d'arrivée de ce naturaliste et médecin français n'est pas précise. Cependant, grâce aux événements qu'il rapporte dans son récit ainsi qu'à quelques détails qu'il y apporte, il aurait séjourné dans le pays pour le moins six ans pendant la décennie de 1850 à 1860 approximativement. Quoi qu'il en soit, il débarque à Santa Marta, puis il se rend à Carthagène d'où il entame quelques journées de voyage par voie terrestre pour atteindre un port d'embarquement afin d'entreprendre la remontée du fleuve Magdalena dans un bateau à vapeur<sup>30</sup>. À la différence de la plupart des voyageurs qui se rendaient directement à la capitale en passant par la ville de Honda, Saffray s'arrête dans un village plus au nord sur le fleuve. De là, il remonte la cordillère centrale pour arriver à la ville de Medellín et explorer aussi la région minière occidentale. Il part ensuite pour le sud du pays jusqu'à la ville de Popayán. Le projet de poursuivre son voyage vers le sud est avorté à cause de l'un des nombreux conflits internes<sup>31</sup> du pays dans ce XIX<sup>e</sup> siècle, raison pour

---

<sup>30</sup> Cette donnée n'est pas négligeable car, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Mollien et Le Moyne ont effectué la remontée du fleuve dans des conditions plus rudimentaires, ce qui s'est reflété dans leurs récits.

<sup>31</sup> Il s'agit de la *Guerra de las soberanías* ou *Guerra Magna* (1860-1862), conflit opposant libéraux et conservateurs en raison des desseins fédéralistes et de séparation définitive de l'Église et de l'État de la part

laquelle le voyageur décide de se rendre à la capitale pour revenir finalement sur ses pas dans la région sud-est du pays et s'embarquer pour le Panama, puis pour l'Europe (voir carte 2 ci-dessous).

Les raisons de son séjour dans le pays, comme nous l'avons mentionné auparavant, restent également imprécises, d'autant plus que, à la différence des autres récits étudiés, le texte de Saffray paraît par livraisons dans une publication périodique conçue pour le grand public, d'où l'absence d'une préface auctoriale pouvant fournir des pistes plus ou moins claires sur les motivations à l'origine de son voyage. Des observations sur la botanique, les vestiges et les mœurs des Indigènes abondent certes dans son récit signalant le caractère scientifique et « ethnographique » de son voyage, mais son intérêt pour les régions minières est également évident, ce qui dévoile certains desseins d'ordre plus matérialiste pour ainsi dire.

Dans un style qui combine récit scientifique et chronique journalistique avec quelques touches littéraires, Saffray offre un regard relativement décentré sur les peuples et la nature autochtone, imprégné parfois cependant d'un inévitable air de supériorité civilisée (Melo 2001). Ce va-et-vient, caractéristique aussi du récit reclusien, est manifeste non seulement dans le texte, mais également dans les belles gravures (cf. annexe 13) qui l'accompagnaient dans *Le Tour du Monde*. Mélange d'intérêt scientifique, célébration de la grandiose nature américaine et de l'exotisme, ces gravures véhiculaient aussi des représentations de l'étranger encadrées dans la logique de domination et d'expansion impériale européenne de l'époque. Précisément, concernant la présence d'illustrations dans les récits français de la *BPCC*, il convient de noter que ce volume et celui de Mollien sont les deux seuls des cinq étudiés à avoir conservé des images. Cependant, l'édition de la *BPCC* du récit de Saffray n'inclut pas les gravures de la publication originale de *Le Tour du Monde*, mais seulement deux images : une gravure dont nous n'avons pu déceler l'origine présentant sur le premier plan la jungle tropicale et sur le deuxième un fleuve où des *bogas* mènent une pirogue ; et une image reprise du volume correspondant à la traduction du texte de Mollien, *Señora de la altiplanicie y señora de tierras cálidas* (annexe 15). L'on pourrait supposer que l'absence de ces images originales<sup>32</sup> (répondant en particulier à des stratégies éditoriales de la publication

---

des premiers. Cela confirmerait la période approximative du séjour de Saffray dans le pays.

<sup>32</sup> Les illustrations sur la Colombie parues dans *Le Tour du Monde* ont été depuis relativement sollicitées pour des études historiographiques locales sur le XIX<sup>e</sup> siècle (voir par exemple la *Revista Credencial Historia* : <https://www.revistacredencial.com/search/node/Charles%20Saffray>). Il ne faudrait pas oublier non plus le relativement récent et luxueux recueil (retraductions des versions intégrales avec toutes les

française et au goût du public européen de l'époque) obéirait peut-être moins à un rejet de la dose d'exotisme qu'elles apportaient qu'à des choix éditoriaux conditionnés peut-être par un budget limité.

Carte 2 : itinéraire du voyage de Charles Saffray (circa 1855-1861)



### 8.2.1 De Verneuil et le public ibérique de sa traduction

La version du récit de Saffray proposée par la *BPCC* correspond à la traduction de 1875 d'Enrique Leopoldo de Verneuil. Au-delà de visibles divergences entre original et traduction au niveau phrastique et lexical, outre ce que nous pourrions appeler une

---

images originales) de tous les récits sur le pays parus dans cette publication française.

« adéquation culturelle » à petite échelle (les marques de l'espagnol péninsulaire<sup>33</sup>), à l'image de la traduction d'Obregon et à la différence des traductions de Rafael de Ureña, la version d'Enrique Leopoldo de Verneuil se caractérise par des adaptations locales manifestes<sup>34</sup>. Dans plusieurs cas, il s'agit d'interventions délibérées, tributaires probablement aussi bien de l'horizon du traducteur que des attentes éditoriales et du public péninsulaire d'alors<sup>35</sup>. Le mode d'adaptation le plus usité chez de Verneuil a été, de toute évidence, l'omission (et l'implication à un moindre degré) (cf. annexe 16).

Ce mode d'adaptation a été adopté par le traducteur concernant notamment deux objets du discours dans le récit de Saffray (nous en proposerons des exemples par la suite) : soit certains propos à l'encontre de l'image de l'Espagne (en particulier par rapport à l'époque de la conquête) ; soit les annotations du voyageur relatives aux références locales. La mise en place de cette stratégie dévoilerait la visée du traducteur cherchant à adapter son texte, dans une certaine mesure, au public péninsulaire de l'époque. Certes, ce procédé cherchant, si l'on veut, à garder la face du pays d'origine du traducteur et à supprimer ou à adapter les références culturelles éventuellement étrangères à un public péninsulaire, n'est pas pour autant systématique. Cependant, il est aisément visible et identifiable dans plusieurs passages de la traduction. Au niveau microlinguistique (termes précis), il peut aussi être repéré (mais il serait fort compliqué de quantifier sa récurrence). Concernant la tendance à supprimer certains termes renvoyant à des références culturelles précises, elle peut peut-être répondre à une tactique du traducteur ayant en vue la méconnaissance ou l'inutilité pour le lecteur ibérique de ces termes<sup>36</sup>.

L'agacement de xénismes dans la traduction d'Enrique Leopoldo de Verneuil et dans la reprise de la *BPCC* mérite également quelques commentaires. En effet, cet agacement de la part du traducteur péninsulaire dénote son « étrangeté » par rapport au pays raconté dans le récit. En règle générale, les xénismes et les phrases porteuses d'une

---

<sup>33</sup> En l'occurrence, l'utilisation du pronom « vosotros » et sa respective conjugaison, devenue plutôt rare dans l'usage local.

<sup>34</sup> On ne pourrait pas affirmer qu'il s'agit d'un procédé habituel dans l'abondant travail de traduction de E. L. de Verneuil. Il serait en effet intéressant d'y retracer la récurrence et les modes de cette stratégie, en prenant en compte des aspects tels que la nature des textes traduits ou les éventuelles contraintes éditoriales.

<sup>35</sup> Le cas d'un autre récit français traduit en Espagne au début du XIX<sup>e</sup> siècle concernant cette fois-ci le pays ibérique (cf. Vallès Tamarit 2012) mettrait en évidence la relative fréquence de stratégies d'adaptation à l'époque, tributaires du dessein d'adéquation aux intérêts du public de la culture d'accueil.

<sup>36</sup> Voici quelques exemples de ce procédé (omissions en gras) : « **La ville de Manizales- Excursion au Paramo de Ruiz- Le Condor des Andes** » (termes faisant partie d'un titre de chapitre et supprimés dans la traduction) ; « au chevreuil, **au pécar**i, au tapir ou au tigre » / « de un cervatillo, de un tapir ó de un tigre » (Pécari : espèce de porc sauvage américain).

« couleur locale » et qui garantissaient la composante exotique vis-à-vis du public européen, apparaissent en caractères spéciaux (italiques) dans le texte original. Cette marque distinctive sera gardée éventuellement dans la traduction péninsulaire et supprimée dans l'édition de la *BPCC*, par exemple, *papiamento/papiamento/papiamento* (82/610/13)<sup>37</sup>. Or, plusieurs cas de figure se présentaient. En voici quelques-uns. Dans certains cas, le mot transcrit « phonétiquement » était corrigé dans la traduction : *yucca/yuca/yuca* (82/610/14) ; *Santissima Virgen de los milagros/Santísima Virgen de los Milagros/ Santísima Virgen de los Milagros* (83/611/16). Dans d'autres cas, Saffray proposait la version locale d'un mot, le traducteur la reprenait dans sa variante péninsulaire, et l'édition de la *BPCC* reprenait parfois<sup>38</sup> la version locale présentée au départ par le voyageur : *cocuyo/cucuyo/cocuyo* (94/618/33). Parfois, probablement par méconnaissance des réalités et des produits locaux, le traducteur reprenait sans modification le mot qui apparaissait dans le texte original, mais dans l'édition colombienne ce mot était corrigé, bien que cela ne se produise pas systématiquement : *aracacha/aracacha/arracacha* (/138/658/129) ; *golfe d'Urubu/golfo de Urubu/golfo de Urabá* (83/611/17). Finalement, certains xénismes venaient accompagnés d'une explication sur la nature du terme présenté : tantôt le traducteur omettait cette explication la considérant inutile pour le lecteur, ou bien il faisait une sorte d'implication ; tantôt il reprenait cette explication ou supprimait le terme et gardait simplement l'explication, afin vraisemblablement de guider le lecteur péninsulaire face aux notions probablement inconnues pour lui. Citons, d'ores et déjà, quelques exemples de ces procédés dans l'ordre de mention respectif (parties omises/implicitees en gras)<sup>39</sup> : « un long *machete*, **espèce de sabre** dont les nègres se servent pour couper la canne à sucre » / « un largo machete, del cual se sirven allí para corta la caña de azúcar » ; « un *poncho*, **morceau d'étoffe carré, à larges raies** de couleurs voyantes » / « el característico poncho, de vistosos colores » ; « La *panela*, sucre brut / la *panela* o azúcar en bruto » ; et finalement, « Le père chantait en jouant du *tiplé*, **toute petite guitare** de bois de cèdre, aux sons aigus » / « El padre cantaba acompañándose con un guitarrón de madera de cedro, que producía agudos

<sup>37</sup> À chaque fois les exemples feront référence, respectivement, à l'original, à la traduction espagnole et à la réédition colombienne de cette traduction (numéros de page entre parenthèses). On respectera la typographie pour chaque cas.

<sup>38</sup> Par exemple, Saffray mentionne une plante connue sous le nom de « quéréme », traduit dans la version péninsulaire comme « quiéreme », mais qui serait en réalité nommée dans le pays comme « quereme » (graphie plus proche à celle proposée par Saffray). L'édition de la *BPCC* garde cependant la version péninsulaire.

<sup>39</sup> Tous ces exemples sont tirés de Saffray, 2<sup>e</sup> semestre 1872 et Saffray 1948, pages 90/26, 91/28, 92/32 et 90/25, respectivement. Nous reprendrons ultérieurement un peu plus en détail la plupart de ces exemples.

sonidos »<sup>40</sup>.

### 8.2.2 Un voyageur éclectique, un traducteur « adapté » à son lecteur

Les trente chapitres<sup>41</sup> qui composent le récit de Saffray commencent dès les premières lignes par une allusion à Humboldt et, surtout, par la description du cadre qu'offre la baie de Santa Marta : « Du tropique au pôle, on embrasse tout d'un regard » (Saffray 1872, 82). De même, au loin, la ville présente un aspect pittoresque, assimilable à une vue orientale : « Les arcades de la douane, les tours des églises, le jardin et les bouquets de palmiers, lui donnent l'apparence d'une ville orientale » (82). Or, ce mirage exotique, à l'instar de ce que rapporteraient d'autres voyageurs, s'estompera rapidement pour donner lieu à un tableau d'une ville misérable. Il s'agit en effet d'un trait commun chez la plupart des voyageurs qui, dans l'excitation produite par l'arrivée à destination après le voyage maritime, pleins d'expectatives et avec un regard encore ancré dans le monde européen et ses paramètres, s'exaltent à la vue lointaine de ce monde étranger, promesse de possibilités de toute sorte. Ainsi par exemple, Mollien, Le Moyne ou encore d'Espagnat éprouveront à leur tour cette même illusion, vite dissipée par la confrontation entre leurs attentes, leur grille de regard, et l'expérience de villes dépourvues, à leurs yeux, du charme exotique ou des progrès industriels et commerciaux qu'ils imaginaient.

Santa Marta est ainsi, d'après Saffray, atteinte d'un assoupissement prolongé après la relative activité du marché les matins, les ruines somnolent depuis des siècles comme les hommes, les animaux sacrifiés pour la consommation sont exposés à la chaleur et aux mouches, et leurs restes dévorés par les vautours dans un spectacle dégoûtant<sup>42</sup>. Mais d'autres scènes moins affligeantes, plus colorées pour ainsi dire, attireront également le regard du voyageur. La déjà célèbre « ruade »<sup>43</sup> infligée par un « négrillon » de douze ans à un requin (82), ou encore la foi démesurée professée à la statue de la *santissima Virgen*

---

<sup>40</sup> Cela nous fournit en même temps un exemple du manque de « restitution » du mot (*tiple*) dans l'édition de la *BPCC*.

<sup>41</sup> Un remaniement dans la numérotation des chapitres est effectué dans la traduction dans le but de présenter de manière plus détaillée l'itinéraire du voyage. Il s'agit donc d'une simple modification de la forme de présentation qui, pour la plus grande partie du récit, n'aura pas de répercussions majeures sur le contenu (sauf pour le dernier chapitre, comme nous le verrons par la suite).

<sup>42</sup> La description de la ville de Santa Marta proposée par Saffray, la sieste prolongée pendant la journée et l'aspect des boucheries en l'occurrence, ressemble énormément aux descriptions de villes côtières faites par Reclus. D'autres points de convergence entre les deux récits seront manifestes, soit par effet d'influence après lecture du récit reclusien de la part de Saffray, soit par une relative concordance d'intérêts et discernements qui fera que la grille de regard des deux voyageurs sera semblable sur certains aspects.

<sup>43</sup> Rappelons que Reclus avait rapporté cet amusement apparemment très courant sur la zone côtière à l'époque. Le Moyne en fera de même dans son récit.

*de los milagros* (83) sont par exemple des mœurs rapportées par le voyageur. La description de cette vierge et de ses miracles coïncide, justement, avec celle du récit de Reclus dans la ville de Riohacha, qui selon les propres renseignements de Saffray serait par ailleurs la vierge originale<sup>44</sup>. Mais c'est surtout l'empreinte du traducteur qui attire l'attention dans ce passage. Il semblerait que, à l'image d'Obregón, E. L. de Verneuil effectue de légères adaptations locales afin de garder la face des représentants de l'Église catholique. Ainsi, en décrivant la statue, Saffray affirme dans son récit : « On voyait jadis sur sa tête une lourde couronne d'or émaillé d'émeraudes de Muzo<sup>45</sup> ; mais un curé joueur l'ayant perdu au *monte*, elle a été remplacée par une tiare de cuivre » (83). Vraisemblablement par inadéquation culturelle vis-à-vis des potentiels lecteurs espagnols d'alors, de Verneuil effectue une adaptation de ce passage, où non seulement le mot curé est transformé en *guardián* et l'adjectif joueur disparaît, modification qui préserverait l'image de l'institution religieuse, mais la référence toponymique est également effacée : « En otro tiempo ostentaba en la cabeza una pesada cadena de oro esmaltada con piedras preciosas; pero cierto guardián se encaprichó por ella, y entonces fue reemplazada por una tiara de cobre » (Saffray 1948, 16)<sup>46</sup>.

Enfin, cette première impression du pays rapportée par le voyageur, dévoilera aussi deux traits saillants dans son récit : son intérêt pour les peuples indigènes et pour la botanique. En effet, depuis le début de son parcours, Saffray proposera des observations sur les us et coutumes des Indigènes habitant les endroits qu'il visite, ainsi que sur l'énorme variété d'arbres et de plantes tropicales et andines. En l'occurrence, sur un ton plus scientifique, peut-être plus enthousiaste que celui affiché par Reclus, Saffray s'intéresse aussi à la coca, à son commerce et à ses propriétés, à une époque où la plante ne faisait pas l'objet de la diabolisation actuelle, si coûteuse dans le devenir du pays :

Les Indiens avaient reconnu dans cette plante des principes nutritifs et toniques. Grâce à son usage, ils pouvaient supporter les fatigues du travail des mines et l'abstinence forcée de longs voyages. Dans un extrait de coca préparé avec soin, j'ai constaté la présence de chlorophylle, de gomme, de cire, et d'un alcaloïde spécial, la *cocaïne*, que j'ai réussi à combiner avec la chaux, puis à isoler sous forme de cristaux et aiguilles rayonnantes. Administrée à haute dose à des animaux, la cocaïne produit une excitation de la sensibilité, suivi d'abattement profond et de phénomènes tétaniques. Je regrette de ne pas avoir eu l'occasion de faire sur l'homme des expériences suivies. (85)<sup>47</sup>

---

<sup>44</sup> Il faut pourtant préciser que, à la différence de Reclus, Saffray n'affiche pas d'hostilité face au culte catholique, mais plutôt à la manière « superstitieuse » dont il était pratiqué par les gens du pays.

<sup>45</sup> Village relativement proche de Bogotá, célèbre pour sa mine d'émeraudes.

<sup>46</sup> La traduction de « couronne » par « cadena » s'avère curieuse pour le reste.

<sup>47</sup> Alvaro Mutis remarque cette « observation plus inquiétante que curieuse de Saffray » à propos de la



Carthagène est la prochaine destination de Saffray. La gloire passée et la décadence au moment de la visite du voyageur, les nombreuses « traditions mauresques dans les monuments et les mœurs » (90) de la ville, le singulier accessoire ornemental de *cocuyos* chez les femmes<sup>48</sup>, souvent cité par les voyageurs, et le regard toujours attentif du botaniste sur la végétation de la zone<sup>49</sup> seront, entre autres, les impressions rapportées par le visiteur sur cet endroit. De la même façon, Saffray ratifie quelques stéréotypes sur les habitants du pays, consignés préalablement par ses devanciers : le manque de respect pour la parole donnée, la négligence des gens à l'origine de la propre déchéance de la ville, le goût des classes défavorisées pour le rhum en échange duquel l'on pouvait obtenir leurs services et leur sympathie, ou encore l'amour du peuple « si ignorant et si grossier » pour le clinquant dans les églises, « un pêle-mêle digne d'une boutique de village » qui servait à captiver leurs sens « comme dans les temples de l'Inde ou les pagodes de la Chine » (91, 92).

Le portrait critique du bas peuple ne supposait pas pour autant le désintérêt de la part du voyageur à son égard. Dans l'une de ses promenades par la périphérie de la ville, quartiers habités par « des nègres, des métis et des Indiens » (90), Saffray assiste aux amusements de la population qu'il décrit en détail. L'empreinte du traducteur au moyen d'adaptations locales répondant dans certains cas à l'inefficacité du transcodage, dans d'autres à l'inadéquation culturelle ou circonstancielle, est particulièrement visible dans ce passage. Ainsi par exemple, lorsque le voyageur décrit les instruments de la « musique primitive » qui animaient ces réunions, il mentionne « le tiplé [sic], toute petite guitare de bois de cèdre, aux sons aigus » (90). Le traducteur, présentant assurément l'insignifiance du mot *tiplé* à l'égard du public péninsulaire l'omet simplement, pour abrégé l'explication de l'instrument à « un guitarrón de madera de cedro, que producía agudos sonidos » (25). De la même façon, lorsqu'un habitant du quartier invite l'étranger à se joindre à un bal qui avait lieu précisément à ce moment-là, ce dernier accepte par curiosité, mais aussi parce qu'il n'osait pas refuser à « ce grand gaillard noir qui portait un long *machete*, espèce de sabre dont les nègres se servent pour couper la canne à sucre, épilucher des bananes et faire des estafilades dans les parties charnues de ceux avec qu'ils

---

coca en affirmant ceci : « À quelles étranges et secrètes sources naît le destin d'un pays » (Saffray 1990, 13-14).

<sup>48</sup> Il s'agit d'insectes similaires aux lucioles que les femmes locales enfermaient dans des cylindres pour orner leurs chevelures pendant les soirées.

<sup>49</sup> C'est un trait distinctif de ce récit. Depuis son arrivée, l'esprit du naturaliste sera prédominant, allant jusqu'à classer dans les villes et villages visités les plantes et les arbres qu'il désigne d'habitude par leur nom scientifique.

entrent en dispute » (90). Au-delà du mélange d'attrait et de méfiance envers ces peuples « exotiques » potentiellement dangereux révélé par ce fragment, ce qui est intéressant au niveau du transfert textuel, c'est la nouvelle adaptation locale réalisée par le traducteur au profit du lecteur péninsulaire. Ainsi, il effectuera une nouvelle omission dans ce passage concernant aussi bien la comparaison avec le sabre, que l'usage local de l'outil : « Movido en parte por la curiosidad, y acaso también porque no osaba rehusar la invitación de aquel robusto negro, que llevaba pendiente del cinto un largo machete, del cual se sirven allí para cortar la caña de azúcar, cuando no para sus pependencias [...] » (26). L'analogie entre les outils disparaît dans la traduction, tout comme l'utilisation de la machette pour éplucher et couper la banane plantain, fruit qui doit normalement se faire cuire à la différence de la banane normale et qui fait encore aujourd'hui partie de la base de l'alimentation dans les zones tropicales. Peut-être pour éviter une éventuelle confusion dans l'esprit du lecteur péninsulaire, n'étant sans doute pas familiarisé avec ce type de fruit, le traducteur opte donc pour, simplement, supprimer cette référence<sup>50</sup>. Il en sera de même pour les couplets d'une chanson de *bambuco*, danse populaire mélangeant les « traditions chorographiques de l'Indien Chibcha et du Nègre Congo » (91), retranscrite par le voyageur, et que le traducteur supprime dans sa traduction, soit par économie éditoriale, soit par inadéquation circonstancielle, leur absence n'apportant pas d'éléments significatifs pour le lecteur selon le traducteur. En réalité, ce procédé sera employé par lui à chaque occurrence de retranscriptions d'airs populaires de la part du voyageur. L'omission apparaît donc comme un mode d'adaptation en adéquation avec le public espagnol auquel s'adressait la traduction, au détriment de la couleur locale, plus manifeste dans le texte original. Sur ce point, l'on pourrait affirmer que cette caractéristique de la version péninsulaire du récit n'a pourtant pas semblé nécessairement problématique pour les responsables de l'édition de ce volume dans la *BPCC*, soit parce que « les pertes » étaient considérées comme minimales, soit pour des contraintes éditoriales (frais, délais de publication, par exemple).

Le voyageur quitte la ville de Carthagène pour se rendre dans un port sur le Magdalena afin de poursuivre sa route vers l'intérieur du pays. Cette traversée à dos de

---

<sup>50</sup> Cela sera confirmé par une nouvelle omission d'un petit fragment du récit concernant ce fruit. Dans sa visite au marché de la ville, le postillon noir qui lui servait de guide s'étonnait des questions du voyageur devant les fruits qui lui étaient inconnus, dont la banane plantain : « Il me l'exprimait parfois d'une façon pittoresque : 'Li Blanc pas bien en paradis, si li pas aimer bananes'. Pour lui, des bananes à discrétion et ne rien faire, c'était l'idéal de la béatitude » (93). En fait, sans être nécessairement un procédé systématique, les références locales sont souvent omises par de Verneuil au profit du lecteur péninsulaire, comme nous l'avons mentionné auparavant.

mule lui permet de faire part au lecteur, outre le traditionnel rapport du mauvais état du chemin et des souffrances qui s'y endurent, de la variété du monde botanique tropical sur lequel le voyageur posait son regard avec intérêt. Par ailleurs, ces observations de terrain rehausseront le caractère pratique de son expérience, opposé aux divagations des voyageurs de cabinet ou « des conteurs de voyages » (108), comme il les appellera postérieurement et qui, d'après lui, « se sont plu à raconter des choses fort intéressantes, mais embellies par l'imagination » (95). De la même façon, dans une sorte de mélange d'intérêt ethnographique et de compte-rendu exotique, le voyageur français offre diverses notes sur les peuples indigènes de la zone, allant même jusqu'à s'entretenir avec un chef indien au sujet des lieux de pérégrination pour ces peuples dans le passé<sup>51</sup>.

Ces annotations mènent précisément à une longue digression sur la conquête et l'état dans lequel se trouvaient ces peuples indigènes de la côte nord du pays avant et au moment de l'arrivée des Espagnols. Les propos du voyageur, qui actualiseraient la « légende noire » tout en réanimant le mythe du bon sauvage, feront ressortir ce qui sera la caractéristique la plus saillante dans la version du traducteur péninsulaire : les propos allant à l'encontre de l'image des conquérants espagnols, du processus d'exploration et d'occupation espagnole en Amérique, feront l'objet d'interventions de la part du traducteur que l'on pourrait peut-être qualifier de subjectives<sup>52</sup>. Ces interventions, insistons sur ce point, ne se présentent pas de manière systématique, mais elles sont pour le moins très récurrentes et assez visibles. Il remédiera donc à ces « inadéquations culturelles » en ayant recours à des adaptations locales notamment par le biais d'omissions, d'implications et d'expansions menant parfois à des agencements dans le corps du texte. Les omissions vont de la simple suppression de mots à l'élimination de passages entiers lorsqu'il s'agit de ce type de propos. Cette partie du récit offre quelques exemples de ce trait caractéristique du travail de réécriture d'E.L. de Verneuil. Dans un passage, Saffray qualifie les Espagnols d'« avides flibustiers » qui « ne se contentaient point de dépouiller par la violence et de tuer tous les Indiens qui ne les enrichissaient pas assez vite au gré de leurs désirs » (98), les obligeant aussi à travailler comme esclaves dans des mines. La traduction de ce fragment garde certes le message essentiel, mais le traducteur le dédramatise d'une certaine façon en supprimant notamment le mot *tuer* :

---

<sup>51</sup> Il s'agit notamment du volcan de Turbaco, endroit que Reclus mentionne mais qu'il ne visite finalement pas.

<sup>52</sup> À l'instar de la traduction d'Obregón cependant, l'on ne saurait affirmer catégoriquement que ces interventions ont été la décision exclusive d'E. L. de Verneuil ou si le patronage a également déterminé leur survenance.

« Los ávidos aventureros [...] no se contentaban con despojar por violencia a todos los indios, que no les enriquecían bastante a medida de sus deseos » (42). Poursuivant son accusation contre la conquête espagnole en Amérique, Saffray s'attaque cette fois-ci directement à la couronne, en affirmant que « Les actes les plus infames furent commis au grand jour, sous couvert de décrets royaux » (98). De Verneuil adapte sa version au moyen de légères omissions et d'une expansion<sup>53</sup> dans le corps du texte à manière de prélude de ce qui sera une postérieure suppression d'une plus grande ampleur : « Desde aquel momento, y a la sombra de las decretos reales, se cometieron *actos en cuya apreciación no es mi ánimo entrar aquí, pues para ello me sería preciso hacer una disertación histórica* » (42). En effet, après cet agencement et la traduction d'un très court passage du texte original qui se présentait comme l'introduction d'une longue série d'imputations<sup>54</sup> à l'entreprise espagnole de conquête, de Verneuil décide d'omettre ces accusations à l'encontre de l'Espagne pour revenir sur l'original lorsque le voyageur, lui-même de la sombre énumération à laquelle il s'était adonné, conclut : « Hâtons-nous de fuir ces tristes souvenirs ; excusons, s'il se peut, les malheurs d'un temps de ténèbres » (99). Remarquons d'ailleurs l'agencement subtil du traducteur dans cette transition : « Desechemos tan tristes recuerdos, haciendo lo posible por olvidar las desgracias de una época de tinieblas » (43). Le voyageur laisse entendre dans son texte que les actes de conquête qu'il vient de rapporter sont, pour le moins, inexcusables (« excusons, s'il se peut »), ce qui ne transparaît pas dans la version de E. L. de Verneuil (« haciendo lo posible por olvidar »).

Au-delà des interventions du traducteur qui, tributaire de son époque, de son propre horizon, et de son identité socioculturelle, pourraient apparaître comme « logiques », il reste à savoir (comme dans le cas de la traduction de Reclus par Obregón) si les éditeurs de ce volume de la *BPCC* (dont Ricardo Pardo en tant que traducteur désigné et préfacier) s'accordaient à propos de ces adaptations de la version péninsulaire ou s'il a été plutôt question d'insouciance et de commodité éditoriale. Cette dernière explication serait sans doute la plus plausible : le récit original et la version péninsulaire d'E. L. de Verneuil n'ont pas été confrontés en détail, et les responsables de la *BPPC* à

---

<sup>53</sup> Nous ajoutons des italiques pour mettre en relief l'explicitation opérée par le traducteur.

<sup>54</sup> À titre d'exemple, parmi les actes imputés par le voyageur aux « Espagnols [qui] volaient, tuaient, brûlaient et vendaient les Indiens sans remords », un prétendu épisode de cannibalisme a même été rapporté dans ce passage supprimé par Verneuil : « Un certain Francisco Martin et trois soldats, débris égarés d'une expédition d'Alfínger », affamés, se jettent sur un Indigène qui voulait leur porter secours, « le dépècent et le mangent vivant » (99).

cette période se sont contentés de reprendre cette dernière quasiment inchangée.

Saffray entame la remontée du fleuve Magdalena dont la nature des berges et des alentours sera souvent décrite par le voyageur sur un ton lyrique. Il vaut la peine d'évoquer l'expressif tableau de l'un de ces paysages tropicaux :

Le paysage de cet endroit est l'un des plus beaux qu'il soit donné de contempler. Imaginez une vaste plaine bornée au loin par des collines bleuâtres, couverte d'une forêt lumineuse, coupée par un large cours d'eau qui s'égare à la recherche d'une pente en forme des îles de bambous, des plages de sable, des lacs miroitants ; le ciel, d'un bleu profond, répercuté par l'eau transparente ; çà et là un vieil arbre chargé de parasites dont le robuste branchage est chargé tout à coup par un vol d'échassiers du blanc plumage ; là-bas, dans les roseaux, des aigrettes, des flamands, volant, chassant, s'ébattant sur l'onde, ou immobiles sur une patte, le cou replié, la tête sous l'aile, dormant en plein soleil ; ici, dans les herbes et les plantes aquatiques, des canards au plumage métallique, des poules d'eau dont les ailes déployées portent un croisant d'or sur fond pourpre. Le soleil torride est au zénith ; un cri rauque interrompt à des longs intervalles le silence imposant de la solitude ; tout est en harmonie dans cette nature vierge et sauvage, pleine de poésie grandiose et d'émouvantes splendeurs. (102)<sup>55</sup>

Pour le reste, la navigation à vapeur sur le fleuve, à l'image de ce qui a été rapporté par d'Espagnat, se révèle pour Saffray très active et pittoresque, lui faisant même dire qu'« on serait tenté de vouloir la ralentir encore pour mieux jouir des beautés du paysage » (108). Le relatif confort du voyage et l'esprit curieux de Saffray le mettent aux antipodes de Mollien ou de Le Moyne pour qui, comme nous le verrons, la remontée du fleuve a été vécue comme une réelle torture. C'est peut-être pour cela que le voyageur s'attarde dans la description des embarcations simples, autrefois le seul moyen pour remonter le fleuve, et qui assuraient au moment de son passage le transport de marchandises et aliments, ainsi que le cabotage fluvial entre villages voisins. *Balsas, bongos, champanes* mais aussi les *bogas*, dont il dépeint le portrait sur le même ton que ses devanciers, font ainsi l'objet de ses observations. À propos des *bogas*, écrit Saffray :

Ces mariniers, nommés dans le pays *bogas*, forment une caste à part, plus remarquable par ses défauts que par ses qualités [...]. [S]a case de bambous, couverte de feuilles de palmier, est étroite et basse [...]. Sa hideuse compagne au seins difformes, est à demi couchée sur un cuir de bœuf, entourée de petits monstres dont le ventre, développé outre mesure, les empêche de se dresser sur leurs pieds et les fait ramper jusqu'à l'âge d'environ trois ans comme des brutes, dont ils imiteront toute leur vie l'existence. (103)

Si la description de ces personnages typiques du fleuve, ou encore celle des habitants de la ville de Mompox, halte obligée dans la remontée, indolents et livrés au

---

<sup>55</sup> Sans entrer dans les détails, signalons simplement que la version en espagnol, bien qu'attachée peu ou prou à l'original, manquerait de vivacité et d'enthousiasme comme exprimés dans la description proposée par Saffray.

rum, dévoile le poids d'images fixées à l'égard de la plupart des riverains, celle des gens d'une « île fortunée », « un jardin créé sur l'aspiration d'un poète » habité surtout par des Métis et des femmes remarquablement belles (106), où le voyageur s'arrête quelque temps, semble contrebalancer ces jugements négatifs. De la même manière, son regard scrutateur de naturaliste sera toujours à l'affût des ressources végétales et animales que l'on pourrait mettre au profit de la science mais aussi du commerce : plantes médicinales ou peaux de caïmans étaient, en l'occurrence, susceptibles d'être exploitées et incorporées dans les grands réseaux mondiaux.

Les caractéristiques de la nature du bassin magdalénien lui serviront également d'appui pour avancer, basé sur différentes sources, de fréquentes digressions historiques à propos des Indigènes, ainsi que des réflexions sur les habitants des rives du fleuve qu'il croise sur son chemin. Or, le summum du pittoresque, voire du primitif, est fourni par le voyageur lorsque, peut-être ayant en tête le public européen féru d'exotisme, il décrit les différentes manières de chasser les caïmans (cf. annexe 13), dont les mouvements et comportements des hardis chasseurs noirs pouvaient, en quelque sorte, être parfois assimilés à ceux des êtres du monde animal :

le nègre, de ce pas nonchalant qu'il n'abandonne jamais, descend dans le fleuve et se plonge dans l'onde tiède [...]. Le caïman l'a vu [...]. Si le nègre n'est pas armé, il évite sa poursuite ; car ces deux êtres, tout à l'heure si nonchalants, viennent d'acquérir une agilité surprenante, l'un retrouvant l'élément conforme à sa nature, l'autre en obéissant à l'instinct de la conservation. Mais si le noir a gardé à dessein son couteau affilé, il attend son adversaire. [Le noir] étonne le monstre, le fatigue, étudie ses mouvements et se prépare à l'attaque [...]. Il s'efforce d'étourdir son joueur par des mouvements rapides, des évolutions imprévues, puis tout à coup il demeure immobile [...]. Quand il voit que dans sa poursuite ardente, l'animal ; déjà tout près, ouvre ses mâchoires avides, il se laisse tomber à pic de quelques pieds, et remontant soudain, quand l'amphibie, emporté par son élan, passe au-dessus de sa tête, il le frappe d'un bras assuré [...], bientôt le courant entraîne le cadavre immonde, tandis que le nègre insouciant retourne s'asseoir à l'ombre de ses bananiers. (111, 112)

Les richesses minérales de la province d'Antioquia, zone possédant plusieurs gisements aurifères notamment, ont peut-être été à l'origine de la résolution du voyageur de dévier de la route traditionnelle allant jusqu'à la capitale. L'explorateur entreprend donc la navigation sur une rivière affluente du Magdalena pendant un court trajet, puis une longue ascension à dos de mule pour se rendre à Medellín, capitale de la province. Cette nouvelle traversée, selon ses propres mots, fait succéder au grandiose le pittoresque (113). Si le chemin conduisant de Honda à Bogotá avait été décrit par la plupart des voyageurs comme une voie déplorable, l'état de celui conduisant du bassin du Magdalena

à Medellín était, d'après Saffray, aussi lamentable ou pire encore. Sur ce point, une fois de plus, le voyageur fait part de sa réprobation vis-à-vis de l'action des conquérants qui avaient ruiné, selon lui, un vaste réseau de chemins mis en place par les peuples indigènes avant l'arrivée des Européens : « N'est-il pas triste de voir ces mêmes pays, après trois siècles de domination espagnole, réduits à des voies de communication qui témoignent de leur rapide décadence entre les mains d'un peuple civilisé ? » (114). Et encore une fois, de Verneuil met en œuvre la stratégie d'adaptation locale au moyen de légères omissions et agencements, rendant un peu flou le message de l'assertion originale : « Ahora bien, ¿no es triste ver que después de tres siglos de dominación no tenga el país sino unos míseros caminos, que dan a conocer su rápida decadencia desde que se halla en poder de un pueblo civilizado? » (79). La suppression de la mention de l'Espagne, agent civilisé à l'origine de la décadence des chemins dans la version de Saffray, rendrait en effet vague le message restitué dans la réécriture du traducteur, où le peuple civilisé pourrait bien être représenté par les nouveaux pouvoirs à la tête du pays.

Quoi qu'il en soit, selon le dire des habitants de la région, des progrès significatifs avaient été faits puisque, là où auparavant seuls des Indiens porteurs d'hommes et de marchandises pouvaient transiter, on avait frayé un chemin permettant désormais le passage de montures. Malgré les mauvaises conditions de la voie, le voyageur se plaît à décrire avec son regard aiguisé de naturaliste la flore et la faune environnantes, les aléas du trajet, l'aspect et l'activité des muletiers, les repas des journées et, avec une certaine dose d'humour, les rustiques auberges ou *tambos* où les voyageurs devaient passer la nuit :

À part ces chauves-souris, les *niguas* ou puces pénétrantes, qui s'insinuent dans les pieds, et l'émotion que produit les premiers temps le bruissement d'un serpent dans la toiture de chaume, ou le cris trois ou quatre fois répété du tigre qui se met en chasse, le séjour des *tambos* n'a rien de désagréable. (116)

Les réflexions à propos de l'histoire des Indigènes du pays vont également ponctuer le récit de cette ascension sur les cordillères, dont le changement d'altitude offre des panoramas alpestres aux yeux du voyageur, ainsi que la présence de gens laborieux, « presque tous blancs » (118). L'effet de comparaison entre le familier et l'inconnu, si courant dans les récits de voyage, émergera ainsi dans la narration de Saffray ; il faut dire cependant que, à la différence notamment des trois autres récits que nous aborderons par la suite, Saffray fait appel à ce mécanisme discursif dans une moindre proportion. Enfin, un panorama « l'un des plus imposants qu'il soit donné à voir » (119) annonce l'arrivée à la vallée de Medellín.

La description de cette ville, son activité, ses gens et ses mœurs occuperont désormais l'attention du voyageur. La beauté des femmes sous leurs noires mantilles qui couvrent « ces yeux-là, noirs aussi », voilés à leur tour « par des longs cils [qui] font rêver du Paradis [et] peu penser à la messe » (119) ; les produits agricoles locaux comme le maïs où la *yuca* (manioc), base pour la préparation d'aliments dont le voyageur loue le goût et les vertus à la différence de beaucoup d'autres visiteurs ; l'ingéniosité et le charme de certaines fêtes<sup>56</sup> et traditions comme la sérénade ; ou encore le mouvement commercial de la ville en raison de la proximité des mines permettant l'exportation d'or et l'importation de denrées européennes feront l'objet d'impressions favorables de la part du voyageur français. Cependant, la simplicité de la plupart des mœurs, de l'architecture, le manque de goût et de culture, l'arrivisme et, surtout et paradoxalement, l'appât du gain<sup>57</sup> qui poussait les gens de la région à se montrer industriels et entreprenants seront des aspects vivement critiqués par Saffray. Ainsi, il affirme :

À Medellin, comme dans toute la Nouvelle-Grenade, il n'y a guère d'autre aristocratie que celle de l'argent [...], l'aristocratie du talent y est également inconnue. Chez un peuple adonné tout entier à la recherche du progrès matériel, les savants, les artistes, les poètes restent pauvres et ne peuvent constituer une classe à part [...]. De la couleur il ne faut point parler. Chacun se vante de descendre en droite ligne d'hidalgos au sang bleu ; mais en fait, les teintes brunes, jaunes et bistrées, que l'on trouve dans presque toutes les familles, démentent cette pureté d'origine, et personne ne s'en préoccupe. L'argent donne à chacun sa valeur. [...] Le terme unique de comparaison c'est l'argent. (119, 120)

Après les constats positifs et négatifs sur la ville, Saffray, basé sur différents chroniqueurs, historiens et d'autres sources, s'adonne à une nouvelle digression pour dresser un portrait de la province d'Antioquia, allant de l'histoire de sa conquête aux aspects concernant sa géographie, son commerce, ses cultures ou les mœurs de ses habitants. De cette façon, l'audace des conquérants face à une nature hostile et inconnue et leur bravoure pour affronter les Indiens sont mises en exergue par le voyageur français qui, conformément à son interprétation des faits historiques, ne cessera pas pour autant

---

<sup>56</sup> À propos des corridas de taureaux, le voyageur tient des propos qui renverraient aux discours tenus aussi bien par des visiteurs étrangers que par des voyageurs locaux tout au long de ce XIX<sup>e</sup> siècle sur la relation entre le climat et le développement moral et physique des êtres : « À voir le manque d'animation et le peu de fond des taureaux amenés au jeu, bien qu'ils soient choisis parmi des troupeaux sauvages, on ne peut manquer de reconnaître l'influence du climat sur ces animaux. Dans les régions froides, ils ont l'audace et la vigueur des espèces européennes ; dans les régions chaudes, ils sont indolents » (127). Dans tous les cas, le traducteur supprime ce fragment ainsi que d'autres descriptions concernant les spectacles et fêtes de la ville, vraisemblablement suivant sa stratégie de focalisation sur le lecteur ibérique lui « épargnant » des détails d'une couleur locale marquée, ou bien par économie éditoriale.

<sup>57</sup> Force est d'établir des analogies entre le récit de Saffray et celui de Pierre d'Espagnat, tous les deux ayant visité la province d'Antioquia. Leurs remarques par rapport aux femmes et au caractère monétarisé des gens sont en effet très similaires.



de blâmer l'action des envahisseurs vis-à-vis des peuples indigènes. Point sensible pour le traducteur qui, faisant appel à sa stratégie usitée d'adaptation locale, procédera à des aménagements et omissions de passages culturellement inadéquats selon son horizon traductif. Ainsi par exemple, lorsque Saffray rapporte qu'« une Indienne cédant aux mauvais traitements et aux menaces » (131) indique à un chef d'expédition l'emplacement d'un tombeau qui cachait d'importantes quantités d'or, de Verneuil propose une version subtilement allégée au moyen d'une omission ponctuelle dédramatisant l'action du conquérant : « una india, cediendo a las amenazas, indicó [...] » (112). Or, comme mentionné auparavant, cette stratégie certes relativement fréquente, n'était cependant pas systématique. Saffray, affiche dans ces passages son intérêt pour l'orfèvrerie et l'organisation et mœurs des Indigènes, dont le cannibalisme, souvent évoqué par l'auteur peut-être pour renforcer l'élément exotique du récit<sup>58</sup> notamment vis-à-vis du public européen. Il regrette le fait que les conquérants dans leurs récits n'aient pas fourni plus de détails sur ces aspects si intéressants pour lui :

On voit, par cet aperçu rapide que les aventuriers espagnols trouvaient à chaque pas, dans leurs expéditions, des sujets d'étonnement, d'admiration et d'étude en présence de civilisations si diverses, où la barbarie côtoyait des mœurs raffinées. Mais ces hommes avides, ignorants, superstitieux ne nous ont transmis que des données fort incomplètes sur la partie la plus intéressante de leurs excursions aventureuses. De l'or ! de l'or ! Qu'importait le reste ? (134)

L'on pourrait supposer que, suivant la récurrente stratégie d'adaptation visant à garder la face des conquérants espagnols, de Verneuil aurait opté pour omettre ou agencer la série d'adjectifs à connotation négative à leur égard que comportait ce passage. Cependant, cela n'a pas toujours été le cas, comme le démontre cette réécriture :

Por esta breve reseña vemos que los aventureros españoles hallaban a cada paso en sus correrías cosas dignas de su admiración y estudio, en presencia de civilizaciones tan diversas en que la barbarie se daba la mano con las más refinadas costumbres, pero aquellos hombres ávidos de riquezas, ignorantes y supersticiosos, no nos han transmitido sino datos muy incompletos acerca de la parte más interesante de sus aventuradas excursiones. ¡Buscaban oro, siempre oro! ¿Qué importaba lo demás? (120)

La dénonciation de l'appétence démesurée des Espagnols pour l'or ne suppose pas pour autant un désintérêt du voyageur pour ce métal. Bien au contraire, et même aussi paradoxal que cela puisse paraître, il exploitera lui-même à son tour des mines au cours de son séjour dans le pays<sup>59</sup>. Or, le rapport d'exaction et de violence étant en apparence

---

<sup>58</sup> Il s'agit de l'un des mécanismes discursifs caractéristiques du récit de voyage : le recours à l'exotisme et, dans ce cas, mêlé au tabou social, marqueur tranchant entre civilisation (nous) et barbarie (les autres).

<sup>59</sup> Il le manifeste ainsi un peu plus loin dans son récit, lorsqu'il rend compte de quelques observations

révolu, il s'agissait désormais d'une insertion toute naturelle et inéluctable des richesses du pays dans les circuits mondiaux. C'est peut-être pour cela que, en dehors de l'habituel constat du déplorable état des voies de communication qui obligeait même dans certains endroits à se faire porter par des hommes, il proposera des observations sur les gisements les plus importants de la région, mettant en relief la manière rudimentaire dont on les exploitait : un appel à des agents assurant une extraction en accord avec le progrès serait ainsi lancé.

De même, le voyageur ne restera pas indifférent à la vue des richesses agricoles de cette province fertile, où les différences d'altitude offraient divers climats et donc divers types de culture, d'autant plus que son regard de naturaliste s'exercera ponctuellement sur les bienfaits que l'on pourrait tirer d'une gamme de ressources si variée. De ce fait, Saffray, tout en louant le caractère laborieux, intelligent et sobre des habitants de la province, critique leur existence « simple, uniforme, sans plaisirs, sans souffrances, sans passion » (139) qui serait finalement une entrave pour le vrai progrès : « en raison même de la simplicité des goûts et de la modestie des désirs, on ne met en œuvre qu'une faible part des richesses qu'on a sous la main [...], le sol produit des plantes précieuses qu'il importerait de faire connaître à l'industrie européenne » (139). L'invitation à l'implantation de colons européens dans ces terres riches et sous-utilisées du Nouveau Monde, à l'instar de ce à quoi avait songé Reclus en l'occurrence, est en conséquence une évidence pour Saffray :

Il serait difficile de trouver sur le globe une région plus favorisée. En présence de tant de trésors ignorés, en foulant cette terre fertile et hospitalière, on s'étonne de tant de merveilles. On s'attriste en songeant que des millions d'hommes végètent entassés et misérables dans la vieille Europe, tandis qu'ils trouveraient ici les vraies sources de la richesse et du bonheur. Tout ce que l'on peut rêver dans ce monde, la nature l'offre ici à pleines mains. (142)

Ce « coin de paradis » continuera à être parcouru par le voyageur qui se rend à la région agricole et minière de l'ouest de Medellín dans le bassin du fleuve Cauca. Certains paysages sont comparés par le voyageur à des perspectives d'un pays oriental, d'autres gardaient, selon lui, l'aspect de régions torrides avec une faune et une flore singulières. À propos de ses observations botaniques, Saffray propose une complète description de la banane plantain<sup>60</sup>, sa culture, sa consommation et ses valeurs nutritionnelles offrant une

---

médicales qu'il a effectuées dans la région torride de la rivière Nare : « Je faisais exploiter une mine près de la rivière Nare » (106).

<sup>60</sup> La version d'E. L. de Verneuil, à différence d'autres passages concernant ces sujets d'une couleur si locale, ne subit pas de modifications visibles par rapport à l'original, mis à part une légère implication à la fin du fragment en question.

vision positive de ce fruit, habituellement critiqué par d'autres voyageurs. Puis, le voyageur séjourne dans la ville d'Antioquia (aujourd'hui Santa Fe de Antioquia) devenue centre du commerce minier depuis l'époque coloniale. Le chaleureux accueil de gens notables de la ville, dont certains *godos*, descendants directs des Espagnols à leurs propres dires, est consigné par Saffray qui s'intéresse également aux habitants des faubourgs, Métis et gens « colorés » qui, selon lui, malgré une certaine nonchalance faisaient preuve d'une relative organisation et vitalité. En revanche, dans une itération des jugements négatifs au sujet des pratiques religieuses des habitants du pays, il censure, tout en excusant la dévotion montrée par le peuple, la manière à la fois grotesque et naïve dont les gens de la ville accomplissaient les célébrations sacrées. Sa description ne manque pourtant pas d'une grâce railleuse, à l'instar de Reclus :

Jésus-Christ en longue robe de velours bleu, portant sa croix et conduit, au moyen d'une cordelière de soie, par un soldat mulâtre en uniforme du temps de Bolivar. La sainte Vierge est couverte de bijoux : or, diamants, émeraudes. Marie-Madeleine porte la jupe d'indienne, la chemise décolletée à volants et le petit châle des femmes du pays. Saint Pierre, les jambes nues vêtu d'une tunique de laine, conserve sur la tête, vu son grand âge, un chapeau de Panama. (108)

Pour le reste, son attention se concentrera aussi sur les maladies affectant les gens selon les zones géographiques, ainsi que sur les richesses minérales, ethnographiques et surtout naturelles du pays : paysages, produits végétaux, plantes, insectes et animaux délectent les sens du naturaliste. Ainsi, de passage dans l'une des haciendas de la région, il se penche sur la culture du cacao, son histoire et les caractéristiques de ce produit si convoité par les naturels du pays eux-mêmes, puis par les étrangers. De la même façon, il s'érige en défenseur des délicieux fruits tropicaux (comme il l'avait fait auparavant avec la banane plantain), critiqués par certains de ses devanciers européens :

J'ai souvent lu avec étonnement, dans les récits de voyage à vol d'oiseaux, que les fruits de contrées tropicales ne pouvaient se comparer à ceux de nos climats. Il y a bien là une question de goût ; mais, d'après moi, l'opinion de certains auteurs venait de ce qu'ils voulaient s'attacher trop strictement aux comparaisons, et chercher des équivalents de nos fruits, au lieu d'étudier les qualités spéciales qui distinguent les fruits des pays chauds. Pour ma part, je crois que les pulpes acidules, parfumées et balsamiques, la plupart très-juteuses, répondent parfaitement aux besoins du climat : une pomme de reinette est une excellente chose en hiver ; mais par une chaleur de trente-cinq degrés centigrades, il n'est rien de tel qu'une mangue ou une grenadille. (112)

La supposée infériorité de la nature américaine persistait donc dans l'esprit de quelques voyageurs européens. Or, Saffray, en s'éloignant de cette conception, manifeste, à l'image de Reclus, une sorte de mouvement pendulaire qui oscillait entre une attitude décentrée et une relative ouverture envers les hommes et les réalités du Nouveau Monde, et le regard

tributaire des schémas occidentaux très ancrés qui les jugeaient négativement. Au reste, ces réalités spécifiques du monde tropical feront l'objet d'une nouvelle intervention de la part du traducteur dans sa version s'adaptant ainsi subtilement au public européen (il omet en l'occurrence la dernière phrase du paragraphe cité ci-dessus : « une pomme...grenadille »).

Un intérêt clairement affiché pour l'exploitation de ressources et matières premières du pays suivant les paramètres de progrès d'alors était certes à l'origine de la visite du voyageur français. Nonobstant, il était aussi mû par une curiosité scientifique pour la nature américaine, ainsi que pour les connaissances et pratiques des Indigènes. C'est pour cela qu'il décide de s'interner dans la jungle à l'ouest de la ville d'Antioquia, vers la région de l'océan Pacifique, pour faire la connaissance de tribus indiennes vivant encore en plein nature : « je voulais les connaître et étudier de près au milieu d'eux cette vie de nature trop vantée par les uns, mais aussi trop rabaissée par les autres. J'espérais également apprendre d'eux les propriétés d'un grand nombre de plantes » (114)<sup>61</sup>. Or, il serait difficile de juger si son intérêt scientifique, pour le reste sincère, comportait en même temps, consciemment ou inconsciemment, des appétences plus utilitaristes. En principe, et selon ses propres mots comme nous le verrons un peu plus loin, cela ne semblerait pas avoir été le cas.

Quoi qu'il en soit, le seul accès aux terres indigènes à travers des sentiers impraticables en compagnie d'« un indigène de race pure [...], robuste, intelligent, et dévoué aux blancs, dont il avait toujours eu à se louer » (114), annonçait déjà la mise en relief de l'héroïsme actantiel du voyageur, non seulement en surmontant les difficultés physiques, mais du fait de sa propre attitude chez le peuple indigène qui l'avait accueilli. Devant les rites d'hospitalité de la communauté en question, il se montre prudent en général, mais il ne peut pas non plus s'empêcher de prendre l'initiative, ce qui au début lui causera quelques embarras qu'il arrivera à résoudre en rachetant la faveur des Indiens avec des produits de base mais aussi avec des bagatelles, dans une sorte d'actualisation des trocs de l'époque de la conquête : « la marmaille s'approcha en tapinois pour tâter mes vêtements, dont je coupai quelques boutons superflus qui devinrent pour eux des trésors » (114). De même, il rassure ses hôtes en leur assurant qu'il ne s'était pas rendu chez eux à la recherche de mines ou de sépultures indigènes et, particulièrement, en leur affirmant ceci : « Je ne suis pas Espagnol ; les blancs de mon pays aiment et respectent

---

<sup>61</sup> Le traducteur supprime cette dernière phrase. Inattention ? Économie éditoriale ? Donnée inintéressante pour le lecteur péninsulaire ?

les Indiens » (118). Le traducteur réagit sur ce point en opérant à nouveau un subtil agencement par expansion qui visait à sauvegarder l'image des Péninsulaires. Dans l'affirmation du voyageur, deux propositions indépendantes juxtaposées expriment deux faits : les Espagnols n'aiment pas et ne respectent pas les Indiens ; les Blancs du pays de Saffray le font. De Verneuil effectue une légère manipulation en insérant une conjonction adversative qui change le sens de la phrase : « Yo no soy español, *pero* los blancos de mi país aman y respetan a los indios » (188). Ainsi, dans cette version, le fait de ne pas être espagnol n'empêche pas que, en tant que blanc, il aime et respecte aussi les Indiens. Dans tous les cas, ce passage dévoile une méfiance (qui serait en quelque sorte toujours en vigueur<sup>62</sup>) envers les hommes « blancs » et leurs projets d'exploitation de terres ancestrales, méfiance qui sera constatée par le voyageur lui-même :

L'Indien n'aime pas les questions. Avec lui, la curiosité doit rester très-circonspecte. Il est toujours à ses gardes, même dans l'intimité, même dans l'ivresse. [...] Il se défie du blanc, même quand il l'accueille. Cependant j'étais venu pour voir et apprendre. (118)

Cette disposition d'ouverture, d'aller à la rencontre de l'autre malgré les éventuelles idées préconçues et l'appréhension vis-à-vis de ses méthodes, mais aussi ses connaissances scientifiques feront que le voyageur gagnera une relative confiance de la part de ses hôtes, notamment du guérisseur de la tribu, auprès duquel il avait même acquis, selon Saffray, la condition de confrère :

Le brave homme paraissait enchanté. J'étais à ses yeux un grand conjureur [...]. [Il] m'indiqua plusieurs plantes utiles et m'initia à sa pratique médicale, sans oser me dévoiler les signes cabalistiques et paroles inspirées, sans lesquelles, à son avis, les plantes ne pouvaient guérir. Chez lui, ce n'était point charlatanisme, mais bien la conviction. Les Indiens croient que les plantes agissent par des vertus occultes. (119)

Ainsi, le naturaliste français se laissera guider afin d'observer les différentes pratiques des Indiens qui comprenaient l'utilisation de plantes pour effectuer la pêche par étourdissement des poissons, pour la préparation du curare (poison employé pour la chasse), ou encore pour la préparation d'antidotes contre le venin des serpents. Saffray développera à son tour des réflexions à partir de ses propres connaissances ou des références d'autres scientifiques comme José Celestino Mutis. La cohabitation avec ce peuple indigène qui a permis au voyageur d'élargir ses connaissances scientifiques aurait aussi créé un certain lien affectif avec cet autre « primitif », porteur pourtant à sa manière

---

<sup>62</sup> Les tensions constantes entre les pouvoirs publics actuels (outre les groupes armés) et les communautés indigènes de plusieurs zones du pays (notamment du sud) seraient la preuve de la persistance de cette méfiance (à titre d'illustration, voir par exemple <https://verdadabierta.com/la-larga-y-cruel-lucha-por-la-tierra-en-el-cauca/>).

des secrets de la jungle : « Dire adieu est toujours triste, et l'on regrette aussi les sauvages quand on vient de les quitter » (125).

### 8.2.3 La fin du périple de Saffray, les dernières adaptations du traducteur

Le voyageur rentre donc à Medellín. Préparant son retour en Europe, il y prend la résolution de se rendre au port de Guayaquil en Équateur en traversant la région du Valle del Cauca, car une guerre civile venait d'éclater dans le pays, ce qui changeait la route qu'il avait initialement prévue et dont il ne donne aucun détail. Il descend vers le sud et, de passage dans la ville de Manizales avoisinante à l'un des pics enneigés de la zone, décide d'y faire une excursion pour réaliser de nouvelles observations ayant trait aux changements de l'environnement selon l'altitude. Pour le reste, sa ruse pour traverser sans encombre les lignes des troupes antagonistes qui contrôlaient tour à tour les régions qu'il traversait, ne fera qu'accentuer son héroïsme actantiel : argent au lieu de passeport ou « quelque compliment bien espagnol » (128) sur les exploits des officiers en charge assuraient, selon lui, son passage sans contretemps. Or, une fois arrivé dans le nord du Valle del Cauca, il aura quand même quelques ennuis car les milices libérales qui contrôlaient la région le soupçonnaient d'être un espion du camp opposé et non « un simple touriste » (130), comme il se présentait. Malgré tout, il réussit à s'assurer un séjour de plusieurs mois dans cette riche région dont il fera une description générale : ses gens, son commerce, son agriculture et les possibilités d'une exploitation plus intensive de certains produits seront, parmi d'autres éléments, abordés par le voyageur.

Le regard du botaniste intéressé aux propriétés et usages des plantes sera toujours présent dans l'élaboration de ce portrait. C'est peut-être pour cela que, encore une fois et à la différence de beaucoup d'autres voyageurs occidentaux, il vantera les bienfaits des produits comme le maïs et ses dérivés, la goyave ou la *guadua*, sorte de bambou de grande taille. Or, en même temps et à l'instar de nombreux voyageurs, Saffray imputera le « manque de progrès » à la richesse du sol qui, selon lui et beaucoup d'autres visiteurs, plongeait les gens dans l'indolence pouvant tout avoir sans grand effort :

Dans ce pays favorisé, la terre est, si j'ose dire, trop généreuse, puisque sa fécondité retarde le progrès. Ici, la culture intelligente et laborieuse imposée à l'Europe n'est point nécessaire : un sol riche et un climat bienfaisant n'exigent de l'homme que peu de jours de travail pour la subsistance d'une année. (131)

Le mouvement pendulaire dans le regard du voyageur surgissait ainsi à nouveau : des produits américains issus de cette terre fertile mais souvent dévalorisés par d'autres visiteurs étrangers étaient, au contraire, mis en valeur par Saffray ; en même temps, il

renouvelait l'idée invétérée de la nonchalance locale invitant tacitement ou explicitement à l'intervention de l'homme « civilisé » et entrepreneur qui, grâce à une « culture intelligente et laborieuse » à l'européenne, mettrait cette terre riche au profit du progrès<sup>63</sup>.

Mis à part cela, l'intérêt naturaliste de Saffray le mènera à se prêter, certes avec une prudente attitude de réserve mêlée à une ouverture d'esprit, à des expériences sur les propriétés magiques que les locaux attribuaient aux plantes. Ainsi, dans une démarche qui pourrait faire penser à García Márquez avant l'heure, Saffray affirmait : « Ne faites pas dans ce pays l'incrédule, car vous perdriez de merveilleuses histoires » (142). Pour le reste, et à l'image des autres voyageurs français de ce XIX<sup>e</sup> siècle, Saffray sera frappé à la vue de soldats aux mains liées, engagés « volontaires » qui allaient rejoindre les rangs des armées de deux camps adverses, situation qui semblerait traverser les époques, certes avec des causalités et manières dissemblables<sup>64</sup>.

La ville de Cali, « une des villes les plus jolies de la Nouvelle-Grenade » (Saffray 2<sup>e</sup> semestre 1873, 65) fait ensuite l'objet des observations du voyageur qui met en relief son activité commerciale, perturbée par le temps de guerre, mais surtout le cadre naturel qui l'entourait : des paysages de Suisse en été, des pâturages irlandais (65), en bref, des perspectives européennes dans une atmosphère tropicale. Pour pouvoir poursuivre son voyage, Saffray est contraint de se joindre à un détachement de l'armée des conservateurs qui allait prêter main forte au général Julio Arboleda<sup>65</sup>, dont les troupes étaient assiégées par l'armée libérale près de la ville de Popayán, plus au sud de la ville de Cali. Le Français fait la connaissance du leader conservateur qui, faute de médecin, lui demande de secourir ses troupes. Surmontant ses réticences initiales, Saffray accepte la tâche provisoirement, temps qui lui permettra d'être témoin des « maux de la guerre » (68) : manque d'aliments et médicaments ; état lamentable des troupes dont les soldats se faisaient suivre par leurs

---

<sup>63</sup> Il est vrai cependant que le voyageur semblerait remettre en question, dans une certaine mesure, ces postulats du progrès, lorsqu'un peu plus loin dans son récit il affirme : « il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour être heureux dans la vallée ; quelques efforts de plus, et l'on serait riche ; mais si j'en crois ce que j'ai vu, on ne cherche la richesse qu'au défaut du bonheur » (143).

<sup>64</sup> Concernant le recrutement forcé à l'époque, remarquons tout d'abord que presque tous les voyageurs français inclus dans la *BPCC* ont évoqué des scènes de ces recrues enrôlées contre leur gré, et ce, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (seul Reclus, qui n'a pas visité l'intérieur du pays, n'en fait pas mention). Ensuite, il faut constater que le conflit armé persistant dans lequel a vécu le pays depuis et ce jusqu'aujourd'hui, a rendu officiellement le service militaire obligatoire, à quoi l'on pourrait ajouter le recrutement forcé ou de gré de mineurs de la part de divers groupes armés, allant des guérillas et paramilitaires aux bandes narcotrafiquantes.

<sup>65</sup> Julio Federico Arboleda Pombo O'Donell a été, comme beaucoup d'hommes de l'époque, tout à la fois militaire, politicien, entrepreneur et écrivain. Défendant les idéaux conservateurs, il a été élu président de la Confédération Grenadine en 1861, mais un coup d'État lui a empêché d'exercer le pouvoir. C'est précisément dans cet épisode de luttes intestines que Saffray sera impliqué par hasard, comme nous le verrons à l'instant. Ajoutons qu'Arboleda est assassiné en 1862.

mères et femmes, convoi connu sous le nom de *rabonas*, « des bêtes de somme » du régiment (66) ; les tortures et cruautés pratiquées<sup>66</sup> par les deux camps, et ainsi de suite. Ce témoignage de première main, fourni par un médecin étranger qui a vécu, certes temporairement, les vicissitudes de l'une des guerres civiles du pays pendant le XIX<sup>e</sup> siècle s'avère particulièrement intéressant, car l'observateur distancié devient momentanément agent actif des réalités du peuple observé. Enfin, Saffray tombe malade, le campement conservateur est levé et Arboleda, à qui le Français manifeste son estime dans les lignes de son récit, le congédie avec chagrin : « Je pressens que je ne reverrai pas comme vous la France, où j'ai laissé ma famille et mes affections le plus chères [...]. Bonne chance ! Je n'ose pas dire aurevoir ! » (70). Les liens de classes dirigeantes avec l'Europe, modèle et contre-modèle de civilisation sont, d'une certaine façon, illustrés par ces adieux du dirigeant conservateur à Saffray en tant que représentant du Vieux Monde.

Saffray continue sa route vers le sud et s'arrête dans la ville de Popayán, où les descendants des Espagnols étaient relativement nombreux et détenaient le pouvoir. En fait, l'élite de cette ville avait joué un rôle important dans le devenir de la nation tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, comme attesté par des noms comme celui de Francisco José de Caldas que Saffray évoque en raison de ses développements botaniques et scientifiques et les réseaux de relations avec d'autres savants de l'époque tels que Mutis ou Humboldt. D'ailleurs, Saffray insistera sur la richesse naturelle du pays qui devait être mise au profit de l'Europe, dont les plantes connues comme le quinquina et celles encore tapies dans les jungles inexplorées : « La Nouvelle-Grenade est destinée à fournir à l'Europe bon nombre de plantes dont quelques-unes nous sont complètement inconnues » (70). Or, le manque de voies de communication apparaissait, encore une fois, comme un obstacle majeur pour permettre le développement du pays sur tous les fronts et son insertion dans les circuits commerciaux mondiaux : « Commerce, industrie, instruction, toute la prospérité de ce pays dépend d'une seule chose, les routes. Quand la Nouvelle-Grenade aura des chemins, ce sera un pays sans rival » (74). Mais la Nouvelle-Grenade était alors<sup>67</sup> « le pays de

---

<sup>66</sup> Dans ce passage, de Verneuil supprime (vraisemblablement par économie éditoriale) la description de la manière dont les prisonniers étaient transportés, ainsi qu'une citation de Shakespeare que Saffray propose pour illustrer ses sensations envers les atroces comportements qu'éveille la guerre chez les hommes. Notons d'ailleurs que le traducteur suivra ce procédé (élimination de citations en anglais) à chaque occurrence du phénomène.

<sup>67</sup> L'état actuel des voies est certes bien différent de celui du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'en reste pas moins vrai que, sans parler de routes secondaires dans les régions rurales, des axes majeurs sont encore aujourd'hui source de retard dans le développement interne et externe du pays. Il suffit de regarder la presse actuelle pour trouver de nombreux articles concernant le mauvais état de la voirie (en guise d'exemple voir <https://www.eltiempo.com/colombia/otras-ciudades/via-al-llano-punto-critico-amenaza-con-perdida-total-de-la-carretera-618233>).



mauvais chemins » (79) et le voyageur continuera à l'éprouver « directement ». La recrudescence de la guerre fait échouer son dessein de continuer vers Guayaquil ; il décide par conséquent de retourner au Valle del Cauca pour se rendre ensuite à la capitale en traversant la cordillère centrale. Or, la période de pluies empêche le passage de montures sur une partie du chemin ; Saffray fait donc appel, poussé par les circonstances, aux porteurs humains : « Fiez-vous à ces braves gens, vous n'aurez jamais lieu de le regretter. Si vous faites trop le maître, vous en serez puni le premier. Ils font honnêtement leur métier de bêtes de somme, mais ils veulent être traités poliment » (79).

Les observations que le voyageur fera du plateau de Bogotá seront surtout axées sur le temps révolu du peuple natif des Chibchas, l'arrivée des Espagnols et le processus de conquête et soumission de ce peuple. Basé sur « les récits des premiers chroniqueurs » (82), Saffray proposera au lecteur des renseignements sur l'organisation de cette civilisation, l'une des plus importantes de l'Amérique intertropicale : ses lois, sa religion, ses légendes (dont le célèbre Eldorado), son commerce et son industrie, son anéantissement et le quasi-effacement de sa mémoire dans la société grenadine que le voyageur ne cesse de regretter seront, parmi d'autres, des éléments évoqués par celui-ci. Plus encore, Saffray, suivant l'idée alimentée par les *criollos* à propos de la dégénérescence indigène à cause de la conquête et l'époque coloniale, dans l'une des excursions sur le plateau et à la vue de paysans descendants des Chibchas, affirmera :

Ma désillusion fut complète. Comment avais-je pu espérer qu'une servitude de plusieurs siècles n'aurait pas effacé jusqu'à la dernière trace de l'originalité de ce peuple ? Les Indiens de l'État de Boyacá sont lourds de corps et d'esprit, indolents, sans passions, sans vertus, ennemis du travail, rebelles à la civilisation. (91)

Les regards des émissaires de la civilisation locaux et étrangers coïncident sur cet aspect fournissant une excuse à la nécessité de leur intervention au bénéfice non seulement du progrès mais de ce même peuple appauvri, inapte à gérer sa propre existence.

Au demeurant, la ville qui est de loin semblable à « une belle ville européenne », décevante de près (87), intéresse beaucoup moins le voyageur qui lui consacre cependant quelques pages. L'habituel inventaire des caractéristiques architecturales, commerciales, industrielles et climatiques de la ville, cette « Nouvelle Athènes »<sup>68</sup> (90) où, comme dans le reste du pays, « les mœurs se ressemblent autant que les maisons » (88), est présenté

---

<sup>68</sup> Melo s'interroge sur l'apparition de ce qualificatif (« ¿es está la primera utilización de la conocida comparación? ») (Melo 1985, 98) qui aura la vie dure dans l'autocomplaisance des Colombiens. Du reste, le ton de la comparaison est clairement ironique dans le récit de Saffray : dans cette « 'Nouvelle Athènes' presque tout reste encore à faire pour l'éducation élémentaire et classique » (90).

par le voyageur, certes avec un style propre dénotant son relatif désintérêt pour ces aspects. En réalité, sa curiosité sera toujours plus attisée par les rares vestiges de la civilisation précolombienne que certains collectionneurs de la capitale possédaient encore, ou par l'observation de sites naturels comme le *salto del Tequendama*, une chute d'eau d'environ 132 mètres, de particularités géologiques de la plaine ou de restes paléontologiques qui s'y trouvaient. D'une certaine façon, l'observateur naturaliste et ethnologue l'emporte, au moins partiellement, sur l'observateur positiviste, qui resurgira cependant tout naturellement pour clôturer les réflexions sur la plaine de Bogotá :

Les Bogotains [sic] ont donc raison d'être fiers de leur « grande plaine ». Ils y trouvent sous la main des carrières de grès, de plâtre et de marnes, des minerais de fer en abondance, des mines de sel et de charbon, de dépôts de pétrole, et la surface du sol s'y prête merveilleusement aux cultures les plus variées. (92)

D'autre part, de Verneuil suivra dans les grandes lignes le texte original dans cette partie du récit mais, fidèle à sa stratégie d'allègement vis-à-vis du public péninsulaire, il opérera quelques adaptations. Il n'y fera pas les habituels agencements protégeant l'image de l'Espagne et de ses conquérants, peut-être en raison de sa moindre visibilité et sensibilité dans cet endroit du récit. En revanche, il supprimera par exemple des fragments traitant des lois des Chibchas et des graphiques correspondant à leur système de numérotation, ou encore, des caractéristiques de la ville et ses gens rapportées dans le récit du Français.

Devant l'impossibilité définitive de se rendre à Guayaquil pour retourner en Europe à cause de la guerre, Saffray décide de prendre la route du Pacifique. Il doit donc revenir sur ses pas jusqu'à la ville de Cali pour se rendre ensuite dans le port de Buenaventura, comme l'avait fait auparavant son compatriote G.T. Mollien. Sa passion naturaliste détermine son regard dans la descente vers les marges du fleuve Magdalena. À la différence d'autres voyageurs comme Mollien ou Le Moyne notamment, Saffray fera part au lecteur de sa sensation de bien-être en passant du climat froid du plateau au climat chaud du bassin magdalénien, où il fera une rapide halte dans une humble ferme environnée d'une luxuriante nature tropicale : « Cette ferme aux bords de la Magdalena me semblait un séjour délicieux, au milieu d'une nature puissante et féconde, parmi les fruits, les eaux vives, les fleurs et les oiseaux » (94)<sup>69</sup>. Cependant, l'arrivée à Cali lui réserve une désagréable surprise : la malle qu'il y avait laissée avec toutes les collections

---

<sup>69</sup> Notons simplement que de Verneuil réalise dans ce passage des ajustements au sujet de noms de fruits tropicaux, visant à l'adéquation à l'égard du public péninsulaire. En l'occurrence, grenadille devient *granada*, les mangues disparaissent du récit.

naturelles qu'il avait pu se procurer jusqu'alors est confisquée par les militaires qui contrôlaient la ville, qui d'ailleurs accusaient le voyageur d'être un rebelle. Pour pouvoir continuer sa route il a donc dû laisser, outre de l'argent, ses trésors naturels, perte incalculable pour le scientifique : « Après six ans de travaux, je me voyais dépouillé. Peu m'importait l'argent ; mais la perte de mes collections était irréparable » (95). Ce passage confirmerait, d'une part, que le voyageur serait arrivé dans le pays aux alentours de l'année 1855 et, en supposant qu'il soit parti vers 1861 comme tout l'indique, il serait donc resté dans le pays au moins six ans. D'autre part, il pourrait élucider, ne serait-ce que partiellement, les motivations de son voyage, corroborant peut-être l'hypothèse selon laquelle il serait venu en Colombie pour récolter des échantillons pour les musées en France.

La périlleuse navigation sur le  *río* Dagua, que Saffray décrit de manière plus ou moins semblable à celle de Mollien, va coûter la vie à un voyageur qui le suivait de près ; nonobstant, Saffray arrive sain et sauf à Buenaventura, « triste séjour » (95) où il devra patienter plus d'un mois pour pouvoir prendre le large. C'est pourquoi il décide d'explorer le littoral pacifique, la région du Chocó, vers le nord. La jungle de cette province renfermait dans son âpreté d'innombrables richesses naturelles dont ses habitants indigènes connaissaient les secrets. Saffray rapporte sa rencontre avec un vieil indien (appelé Comagre) qui l'instruira non seulement dans ses connaissances sur les plantes mais qui lui donnera aussi sa version de la conquête. Le voyageur, dans un nouvel épisode d'une décentration relative donnant la parole à ceux qu'habituellement l'on passait sous silence, propose ainsi au lecteur une version sommaire et froide (comme lui-même la qualifie) du récit du vieil homme qui, au contraire, possédait « la parole imagée des conteurs arabes » rappelant tantôt « Homère, tantôt les chants des bardes » (103) :

Le vieillard avait reçu intacte de son père la tradition des événements mémorables qui se passèrent dans son pays il y a plus de quatre siècles. Bien que mêlé depuis longtemps à la vie civilisée, il était resté Indien de cœur, et dans ses récits enthousiastes, on sentait renaître en lui, au souvenir du passé, des regrets mal endormis. (102)

Or, anticipant des propos qui iraient sûrement à l'encontre des Espagnols et aux campagnes de conquête, de Verneuil fait une adaptation minimale au moyen d'une expansion qui donnait d'emblée au récit de l'Indigène une nuance négative puisque les regrets plus que l'amertume ou le chagrin sont devenus résolument de la haine :

El anciano había recibido intacta de su padre la tradición de los memorables acontecimientos que ocurrieron en su país hace más de cuatro siglos. Aunque participando de la vida civilizada, Comagre se conservaba indio de corazón, y con

sus entusiastas relatos parecían renacer en él los fuegos de la juventud, al evocar los recuerdos del pasado, *mientras se despertaban a la vez sus sentimientos de odio*, adormecidos con el tiempo. (325)

Ainsi, au moyen de légers agencements, omissions et implications, de Verneuil remaniera la version de l’histoire de l’Indigène de façon à dédramatiser les méfaits causés par les Espagnols dans leur quête de richesses<sup>70</sup>. Cette stratégie du traducteur se verra déployée avec plus de détermination encore dans la partie finale du récit, comme nous le verrons un peu plus loin.

Pour le reste, le regard de Saffray alliant curiosité scientifique et vision positiviste sera aussi manifeste dans son excursion par cette région où malgré l’insalubrité pour l’homme « On voit, on sent partout une aspiration invincible vers la vie » (103) ; où les bêtes sauvages s’affrontaient dans des duels terribles (Saffray sera le témoin d’un combat inhabituel entre un boa et un jaguar) ; où les myriades d’insectes nuisibles et le climat humide rendaient la présence de l’homme blanc insupportable et laissaient dans les mains de Noirs et de Métis indolents aux mœurs relâchées, « défauts qui viennent en partie du climat et de l’isolement », toutes les richesses minérales et naturelles qu’ils méconnaissaient ou négligeaient (106) ; et, surtout et toujours, où le manque de voies de communication<sup>71</sup> pour exploiter ces richesses était un élément invariable. Concernant les réseaux navigables susceptibles d’être développés pour assurer le flux de matières premières provenant de cette région, Saffray prend parti pour la convenance d’ouvrir un canal d’écluses au Panama, lieu qu’il décrit superficiellement et d’où il serait reparti pour l’Europe.

Une synthèse historique et une sorte de bilan vont terminer le récit du voyageur français. Or, les regards croisés de l’auteur et du traducteur au sujet de l’arrivée et de l’époque de domination espagnoles vont, à nouveau, être manifestes dans cette partie finale du récit. Ce dernier, dans sa stratégie de sauvegarde de l’image de l’Espagne, omettra des paragraphes entiers qui étaient annoncés dans le chapeau du chapitre de l’original et qui remettraient en question son action impériale en Amérique : « Le Grand

---

<sup>70</sup> Un peu plus loin, de Verneuil fera de même avec une citation que Saffray fait de Las Casas à propos des pêcheries de perles que les Espagnols exploitaient au moyen du travail des Indigènes.

<sup>71</sup> Notons que de Verneuil réalise une nouvelle implication sur les observations de Saffray concernant le réseau fluvial de la région. De même, le traducteur avait précédemment supprimé un fragment assez considérable (citation du chroniqueur d’Oviedo) que le voyageur avait inclus dans son récit à propos de la taille fantaisiste des pépites d’or retrouvées dans la région aux temps de la conquête. L’on serait tenté de croire que, dans ces cas, il s’agit d’un mécanisme d’allègement du texte probablement en raison d’économie éditoriale.

Conseil des Indes- Les audiences royales- Les encomiendas ou servages » (110)<sup>72</sup>. De la même façon, de Verneuil procédera à des agencements entraînant des implications et de subtiles omissions dans les fragments où Saffray, dans sa déjà usitée actualisation de la « légende noire », mettait à mal les pratiques des conquérants. Saffray affirmait par exemple :

Dans la Nouvelle-Grenade, comme à Saint-Domingue, comme à Cuba, *les Espagnols détruisirent* les Indiens par centaines de mille, *en les employant en guise de bêtes [sic] de somme*, et par millions en leur faisant exploiter les mines d'or. Ceux qui échappaient aux combats étaient *réservés à la mort lente* de l'esclavage. (110)

La version péninsulaire sera nuancée, par exemple, en supprimant les agents (les Espagnols) à l'origine de l'anéantissement des Indigènes, le rôle qui leur a été donné (bêtes de somme), et leur sort (réservés à la mort lente) ; ou en modifiant des verbes à connotation négative par d'autres à connotation plus neutre (*exploiter/ocupar*) :

En Nueva Granada, lo mismo que en Santo Domingo y en Cuba, *perecieron* entonces centenares de miles de indios; a muchos *se les ocupó* en los trabajos de las minas de oro y los que escapaban de los combates eran reducidos a la esclavitud. (342)

Citons un dernier et court exemple de ce type d'agencement, cette fois-ci concernant la figure de Bolívar. Saffray déclarait : « Un seul homme [...] semblait redoutable [à l'Espagne], c'était Bolívar. *Ne pouvant pas le vaincre en bataille rangée, elle le fit entourer d'assassins* » (111). Ce passage est réécrit par de Verneuil comme suit : « Bolívar era el hombre más temible, *como alma de la revolución*, y por lo mismo los españoles trataron de *apoderarse de su persona* » (313). Non seulement le traducteur supprime le fait que, selon Saffray, la force militaire d'Espagne ne réussissait pas à vaincre Bolívar en bataille, mais il lui octroie le titre de meneur de la révolution au moyen d'une expansion et modère les desseins espagnols : ils voulaient s'emparer de sa personne et non pas, explicitement, l'assassiner. D'autres suppressions et remaniements de la sorte seront particulièrement visibles dans cette fin du récit, mettant en évidence la stratégie d'adaptation locale adoptée par de Verneuil pour pallier l'inadéquation culturelle vis-à-vis du public péninsulaire : l'Espagne devait être préservée, tant bien que mal, des critiques issues de la plume du voyageur français soit en les effaçant, soit en les tempérant lorsque le jugement du traducteur (ou des éditeurs) le considérait nécessaire.

Quoi qu'il en soit, conquête, période coloniale, ascension de Bolívar et

---

<sup>72</sup> Il semblerait que de Verneuil, dans cette partie finale du texte, essaie de préserver surtout l'image de l'Espagne en tant que corps étatique (de là peut-être la suppression nette de ces fragments ayant trait à l'appareil administratif espagnol en Amérique), puisqu'il traduira de manière plus ou moins textuelle des passages dénonçant l'action individuelle des conquérants à l'encontre des Indigènes.

indépendance sont passées en revue par Saffray qui, en même temps, signale les causes qui entravaient le progrès du pays qu'il venait de parcourir en partie. Les ambitions politiques de ses dirigeants, le manque de voies de communication et d'une politique centraliste figuraient, selon lui, parmi les maux de la Nouvelle-Grenade qui, nonobstant, « Par sa position géographique, par ses ressources de toute espèce, par ses institutions et par les qualités de ses habitants [était] appelée à devenir la première des nations de l'Amérique Méridionale » (112).

La somme des appréciations plutôt positives envers le pays, sa nature et son avenir, ainsi que cette démonstration finale de sympathie ont sans doute, outre son intérêt culturel et historique, joué en faveur de l'intégration du récit de Saffray dans l'ensemble scriptural de la nation. Des raisons d'économie et disponibilité éditoriales sont peut-être à l'origine du choix d'une réédition aussi bien de la version péninsulaire d'E. L. de Verneuil, que de la version colombienne d'Obregón. Le but n'étant plus nécessairement une restitution « convenable » de l'image du pays mais la mise en circulation des récits, leurs retraductions s'avéraient peut-être inutiles, voire onéreuses, pour les responsables éditoriaux au moment du déclin de la *BPCC*. La constance dans la publication de traductions premières des autres récits, réalisées par un traducteur « en titre », sera en revanche la preuve de la période d'essor de ce projet éditorial. Or, encore une fois, il s'agissait moins de proposer une image « restituée » du pays par le biais de ces traductions que de faire connaître ces récits au plus grand nombre.



## Chapitre 9

### Voyageurs à l'aube de la république, voyageur de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et traductions du XX<sup>e</sup> siècle

Les trois récits que nous étudierons à présent offrent le portrait de la Colombie dans sa première période de vie républicaine et du tournant du siècle. Ces relations divergent ainsi non seulement au niveau temporel, mais aussi depuis la perspective de chaque voyageur : pragmatisme, lyrisme, préjugés, intérêt factuel ou romancé pour les faits historiques, politiques et commerciaux se manifestent à différentes doses dans chaque récit. Cependant, outre la relative similitude dans leurs itinéraires dans les étapes initiales (cf. cartes 3, 4 et 5), un trait commun en particulier les relie : il s'agit des trois récits traduits expressément pour la *BPCC* par un même traducteur, l'Espagnol Rafael de Ureña, à l'époque même de publication de la collection au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

#### 9.1 Rafael de Ureña, un traducteur attaché à la lettre

Le travail de traduction de Rafael de Ureña<sup>1</sup>, contrairement à celui d'Obregón et de E. L. de Verneuil, s'est caractérisé pour laisser une empreinte beaucoup moins prégnante, et ce dans les trois récits qu'il a traduits. Il s'agissait donc d'un travail de restitution plutôt « brute » de ces récits, sans manipulations textuelles significatives, le but principal étant de mettre en circulation ces textes, de les incorporer au corpus scriptural de la nation, sans se focaliser sur des aspects auparavant « sensibles ». Certes, d'inévitables différences stylistiques, phrastiques, lexicales, et ainsi de suite par rapport aux originaux émergent dans son travail de réécriture qui s'est attaché, dans les grandes lignes, aux textes sources. Il n'en reste pas moins vrai pour autant que de légers agencements locaux révélant son horizon traductif sont également présents dans ses traductions. Nous y reviendrons plus en détail en examinant les trois récits.

Ce serait une tâche dispendieuse et monotone que de recenser et commenter tous les écarts et les éventuelles et légères adaptations effectués par de Ureña dans son travail de réécriture. C'est pour cela que nous avons préféré, suivant les buts de notre étude et la

---

<sup>1</sup> Nous nous focalisons sur les cas étudiés pour proposer nos réflexions concernant les stratégies déployées par le traducteur. Comme nous l'avons mentionné auparavant, Rafael de Ureña a traduit d'autres récits et, probablement, d'autres types de texte. À l'instar du cas d'E. L. de Verneuil, pour savoir si les stratégies recensées étaient un trait caractéristique dans tout son travail en tant que traducteur, il faudrait avoir recours à l'ensemble de ses traductions, ainsi qu'aux textes originaux, ce qui dépasserait les limites de ce travail.



démarche précédente concernant le travail des deux autres traducteurs, de nous focaliser sur les modes d'adaptation qui seraient les plus visibles et faciles à repérer, à savoir, l'expansion et l'omission/explicitation (cf. annexe 16). De la même manière, nous mettrons en relief l'agencement des xénismes, comme nous l'avons fait précédemment. Ainsi, nous proposerons à présent quelques commentaires généraux relatifs à ces aspects sur l'ensemble du travail de réécriture de R. de Ureña, commentaires qui seront complétés dans l'examen particulier de chaque récit.

La spécificité dans le travail de réécriture de R. de Ureña est, insistons sur ce point, l'attachement au texte original. Probablement en raison de son origine<sup>2</sup> et n'ayant vraisemblablement pas subi de contraintes de la part du patronage, il ne s'est pas efforcé, par exemple, de proposer une réécriture « convenable » pour l'image du pays, comme Obregón l'avait fait au moyen de sa traduction. Or, il n'a pas non plus, malgré sa nationalité, essayé d'adapter les propos qu'iraient à l'encontre de l'image de l'Espagne, à l'instar d'E. L. de Verneuil. Nous verrons plus loin que, au contraire, il semblerait avoir adopté une attitude plus critique à ce sujet par l'intermédiaire de son travail de réécriture. Illustrons cet attachement aux textes avec quelques exemples tirés du récit de Pierre d'Espagnat et de sa respective traduction par R. de Ureña<sup>3</sup> : « Il faut entendre le sifflement de mépris avec lequel l'épithète Españolito se décroche à tel fils de la vieille Catalogne ou de la valeureuse Estrémadure, égaré sur ces rives ! » / « Hay que ver el desprecio con que se califica de españolito a cualquier ciudadano oriundo de la vieja Cataluña o de la valerosa Extremadura extraviado por estas costas » (260/212) ; « [Quesada] commençait à fonder dans le sang des Muyscas son Nouveau Royaume de Grenade » / « Quesada da comienzo sobre la sangre de los muiscas a la fundación del Nuevo Reino de Granada » (75/66) ; « Comme les Indiens, qu'ils exterminaient au travail des mines, ces thésauriseurs insatiables ont passé » / « Al igual que los indios, que exterminaban con el trabajo de las minas, esos insaciabales acaparadores de tesoros también pasaron » (110/94).

De cette manière, l'expansion n'est pas réellement un trait marquant dans le travail de réécriture de R. de Ureña. Cette caractéristique sera présente dans les trois récits qu'il a traduits, en commençant par celui de Pierre d'Espagnat. On compte en l'occurrence

---

<sup>2</sup> Signalons simplement un indicateur de l'origine péninsulaire du traducteur qui se verra reflété dans le texte traduit : l'utilisation de « vosotros » (comme c'était le cas dans la traduction d'E. L. de Verneuil), et la présence de certains mots et expressions usités dans la péninsule et non pas en Colombie, par exemple « monos » (mignons), ou « majo » (faud).

<sup>3</sup> Nous signalerons entre parenthèses les pages respectives du récit en français et de sa traduction. Le cas échéant, nous mettrons également des italiques sur les éléments que nous voulons mettre en relief.

dans ce récit, trois notes (dont une semblerait revenir à l'éditeur) expliquant des références culturelles qui pourraient être éventuellement inconnues pour le lecteur colombien. Par exemple, la première note a trait à la mention de l'ouvrage de Benjamin Franklin, *La science du bonhomme Richard et Conseils pour faire fortune* : « (1) Debe referirse al libro muy popular de Franklin "La ciencia del bonhombre Richard" » (d'Espagnat 1942, 25). Concernant les ajouts dans le corps du texte, il s'agit d'ajouts très ponctuels au niveau microtextuel (dont certains rendraient compte de l'origine péninsulaire du traducteur). Il en serait de même pour les omissions. Elles sont, en effet, peu nombreuses et très ponctuelles. L'omission la plus visible dans la traduction du récit d'Espagnat est, par exemple, celle d'une phrase complète dans une histoire intercalée au récit, peut-être par oubli : « Elle comprit aussi que tout était fini. Et, un mois après, la pauvre fille prenait le voile aux Carmélites d'Antioquia » (301/245). C'est donc au niveau microtextuel que le traducteur opère des suppressions minimales qui auraient trait plutôt à l'agencement phrastique et stylistique propre au traducteur qu'à un désir d'adaptation en soit. À titre d'exemple : « Puis après *une journée de repos*, de chaleur, de lointains assoupis dans la flamme, le soir vient encore, rapide, le grand soir plein d'étoiles (18-19) / « Después de *todo un día de no hacer nada*, de calor, de añoranzas soñolientas del hogar, cae, siempre rápidamente, la noche, la gran noche llena de estrellas » (21) ; « Vous feriez mieux , *leur ai-je dit*, d'invoquer 'Nuestra Señora de los Mentecatos (des imbéciles) » (228) / « 'Nuestra Señora de los Mentecatos', es a quien debería impetrar, *les dije sin poderme contener* » (188).

L'absence d'ajouts et d'omissions considérables, le respect des textes sources, a ainsi été une caractéristique partagée par les trois récits traduits par de Ureña. L'agencement des xénismes (abstraction faite d'une mise en relief typographique pour les trois traductions comme dans les cas précédents, soit par décision du traducteur, soit par décision éditoriale) montre, également pour les trois récits traduits, une connaissance plutôt solide des réalités colombiennes de la part du traducteur espagnol. Cela n'empêchera pas pour autant un traitement « étranger » de ces réalités dans certains cas. Ainsi, on pourrait signaler, tout d'abord, la mise en forme orthographique en espagnol et la correction de barbarismes (las quatre/las cuatro). Ensuite, l'amendement de noms propres (Goajiros/Guajiros, Bocota/Bacatá). Finalement, l'allègement au moyen d'omissions ou implications ponctuelles par la suppression de termes et d'explications

inutiles pour le lecteur local<sup>4</sup> : « une installation agricole fort complète, *une hacienda* » / « una considerable explotación agrícola » (12/16) ; « aguardiente, *eau-de-vie* anisé » / « aguardiente, anisado » (48/45) ; « Arepas, galette froide de maïs pilé ; pan de queso, *pain au fromage* » / « Arepas, torta fría de maíz molido ; pan de queso » (266/217). Concernant ce dernier exemple, curieusement, le traducteur supprime le *pain au fromage*, et non l'explication sur les « arepas » (pourtant un aliment bien connu du public colombien), ajoutée en note de bas de page par le voyageur. Cela pourrait renvoyer à une certaine « étrangeté » (ou simplement à une inattention) du traducteur vis-à-vis de certains éléments caractéristiques de la culture locale. Il s'agit d'un fait de rare occurrence, mais qui pouvait pourtant se présenter dans le travail de réécriture du traducteur espagnol. Citons, un exemple supplémentaire, la traduction, certes sporadique, de « banane » par « banano », au lieu de « plátano », fruit dont on a fait mention auparavant et qui était traduit de la même façon par l'autre traducteur péninsulaire.

Cette rapide vue d'ensemble des stratégies mises en place par Rafael de Ureña montrerait que son degré d'intervention a été, en règle générale, beaucoup moins prégnant que celui des deux autres traducteurs inclus dans la *BPCC*. Suivons à présent, comme dans le chapitre précédent, les voyageurs dans leur périple, retenons certaines de leurs observations, et voyons la manière dont le traducteur s'est, selon les cas, rendu plus ou moins présent dans les textes.

## 9.2 Le regard pragmatique de Mollien dans la Colombie du début du XIX<sup>e</sup> siècle

Gaspard Théodore Mollien visite le pays dans sa première époque de vie indépendante, plus précisément en 1823, alors qu'il faisait partie de la *Gran Colombia* (1819-1831). Son voyage sur le territoire colombien dure environ un an (arrivée à Carthagène mi-novembre 1822, départ de Panama fin novembre 1823), voyage pendant lequel il remonte le fleuve Magdalena (passage obligé pour tous les voyageurs arrivant sur la côte nord du pays et qui désiraient rejoindre l'intérieur du pays) pour se rendre à Bogotá où il reste quelque temps. Il visite ensuite la province nord-est du Socorro, retourne à Bogotá et se rend dans la zone sud-ouest pour s'embarquer sur le port de Buenaventura sur le Pacifique, puis à Panama pour entreprendre son retour en Europe en passant par la Jamaïque (voir carte 3 ci-dessous).

---

<sup>4</sup> Exemples tirés du récit de P. d'Espagnat et de sa traduction.

### 9.2.1 Affirmations catégoriques, subtiles adaptations

Le récit de Mollien est, dans les grandes lignes, rythmé par cet itinéraire bien que des digressions de nature historique, politique, économique ou d'autre genre l'interrompent souvent, comme il arrive avec les récits des quatre autres voyageurs suivant leurs propres regards et intérêts. Précisément, dans la préface auctoriale Mollien propose ce que l'on pourrait assimiler à une justification politique pour son voyage : il voulait certes suivre les pas de Humboldt dans ses excursions à travers l'Amérique équinoxiale, mais il souhaitait surtout connaître le caractère politique de cette nouvelle nation, essayer de comprendre « comment un peuple, dont une partie habite au milieu de solitudes aussi affreuses que celles de l'Afrique, avait adopté et proclamé des principes qui semblaient lui être absolument étrangers » (Mollien 1825, I-II)<sup>5</sup>. Mollien évoque également dans sa préface des problèmes auxquels se heurtait, selon lui, le projet autonomiste qu'il observait : « l'apathie naturelle » des peuples des régions équinoxiales, l'avidité de quelques étrangers privilégiés (autrement dit, des Anglais) et, principalement, « la question de la couleur » (V), c'est-à-dire, les craintes des *criollos* face à une montée de revendications des groupes majoritaires (métis, indiens et noirs). Ainsi Mollien, d'après lui-même, se serait rendu en Colombie, avant tout, en tant qu'observateur politique, curieux de la nouvelle organisation administrative que ces peuples allaient adopter. Rappelons néanmoins que sa présence comme « simple » observateur et ses réflexions ont éveillé des suspicions et créé un certain malaise chez les hauts personnages de la république naissante.

---

<sup>5</sup> Rappelons que, comme dans le chapitre précédent, nous indiquerons pour chaque récit une première référence complète, puis simplement la page de la citation.

Carte 3 : itinéraire du voyage de G. T. Mollien (1823)



De ce fait, l'on pourrait supposer que le processus de transfert textuel du récit de Mollien dans son intégralité aurait pu calquer les procédés employés lors de la traduction des fragments les plus polémiques à l'époque de la parution de l'original. Au bout du compte, il s'agissait de l'image du pays et de ses héros. Cependant, comme nous l'avons annoncé auparavant, l'empreinte du traducteur Rafael de Ureña sur ce récit, ainsi que sur les deux autres qu'il a traduits pour la *BPCC* a été relativement discrète. Le décalage entre le moment de réalisation de ces traductions et la publication des récits originaux, ainsi que des facteurs socioculturels déterminant l'horizon du traducteur se verraient reflétés dans les mécanismes déployés dans le processus traductif. Autrement dit, ne s'agissant pas d'un traducteur local, imprégné pour le reste dans l'atmosphère, valeurs et enjeux

d'une époque en particulier, les sensibilités sur les sujets touchant l'image de la nation et de ses gens ne faisaient pas l'objet d'interventions manifestes et systématiques de sa part. Ce serait plutôt l'appareil paratextuel (la préface allographe en particulier) qui aurait remédié au problème d'une éventuelle image négative véhiculée par les récits, lorsque cela était le cas.

Ainsi, dans les rares passages du corps du texte où le traducteur intervient ponctuellement, l'on pourrait penser à des adaptations locales répondant, pour la plupart, à des inadéquations culturelles ou circonstancielles selon ses propres critères pour s'accommoder subtilement, d'une part, aux attentes du lecteur et du patronage. Il s'agirait peut-être d'une forme d'engagement conscient ou inconscient du traducteur espagnol envers le pouvoir qui l'avait parrainé pour effectuer ce transfert textuel : l'attachement à l'original tout en ajustant subtilement et très occasionnellement certains passages des récits qui ne seraient pas en adéquation aux attentes du nouveau public pour conforter ainsi, d'une certaine façon, les valeurs et la culture d'accueil. Or, étant donné la « littéralité » des traductions, l'on ne pourrait pas parler de contraintes manifestes issues du patronage, imposées au traducteur pour « garder la face » du pays, devant d'éventuels propos défavorables des voyageurs étrangers, le plus important étant vraisemblablement la récupération du patrimoine scriptural condensé dans ces récits. Il semblerait, au contraire, que sa tâche ait été réalisée de façon autonome et que les légères adaptations qu'il a exécutées répondaient plutôt à son propre horizon traductif. L'identité socioculturelle du traducteur serait précisément, d'autre part, l'autre caractéristique, très subtile elle aussi, marquant son travail de traduction. Sa double condition de républicain exilé et en même temps de ressortissant espagnol se trouve peut-être à l'origine de certains agencements qu'il a effectués ponctuellement, et vraisemblablement de manière personnelle, lorsqu'il était question de l'histoire commune du pays et de l'empire qui le contrôlait autrefois.

Revenons à la traduction du récit de Mollien pour illustrer nos propos avec deux exemples concernant, respectivement, ces deux caractéristiques que l'on vient de mettre en relief. Dans la préface auctoriale de ce récit, de Ureña semblerait tempérer les affirmations de Mollien par rapport à l'immaturation du peuple récemment affranchi de l'Espagne. Mollien affirmait que « le caractère politique du peuple [colombien] n'avait rien de l'énergie d'une nation libre » (1), ce que le traducteur va rendre comme suit : « el carácter político del pueblo no podía todavía manifestarse con la energía propia de una nación libre » (1). Une affirmation catégorique est donc adoucie par des modifications

certes minimales mais sémantiquement significatives : le changement du verbe « avoir » par le verbe modal « pouvoir » suivi de l’infinitif « manifestarse » dénotant ainsi une attitude en puissance ; puis, l’ajout de l’adverbe « todavía » qui renforce l’aspect imperfectif donnant donc une idée de concrétisation prévisible de l’action exprimée auparavant. De cette façon, le caractère politique de ce peuple allait, avec le temps, germer et se consolider malgré tout car il n’était pas, à la base, totalement inexistant.

Un peu plus loin dans la préface de son récit Mollien écrit :

L'impartialité est le premier devoir d'un voyageur. Pénétré de ce principe, et ayant à juger en même temps les Indépendants et les Espagnols, j'ai loué franchement le courage des uns et quelques institutions des autres. Conformément à l'histoire, j'ai divisé aussi, dans mon ouvrage, *l'empire espagnol* en deux ères, que généralement on confond ensemble : celle de *la conquête et des crimes*, et celle où, revenue à des sentiments plus humains, l'Espagne s'occupa de policer ses sujets d'Amérique. (III)<sup>6</sup>

Ce fragment est traduit par de Ureña comme suit :

Convencido de que la imparcialidad es el primer deber de un viajero, y teniendo que juzgar a la vez a los independientes y a los españoles, alabo en mi obra, sinceramente, el valor de los unos y algunas instituciones de los otros. De acuerdo con la historia, he dividido en este libro *la dominación española* en dos éras [sic] que no se suelen discriminar: *la conquista, la época de los crímenes y de las matanzas*, y aquella otra en que España, con un mayor sentido humanitario, se ocupó en civilizar a sus súbditos de América. (2)

La traduction de ce passage (sans entrer dans les détails au niveau micro-textuel) semblerait, en particulier, suggérer une tendance du traducteur à blâmer la période de conquête et de colonisation : empire est transmuté en domination, la conquête est une époque non seulement de crimes mais aussi de massacres. S’agit-il d’inattentions de la part du traducteur ou d’ajustements conscients ou inconscients qui répondraient à ses visions personnelles de l’histoire et peut-être aussi à son dessein de s’adapter à ce qu’il considèrerait être les attentes du lectorat local ? Il serait risqué de donner une réponse catégorique à ce sujet. Signalons simplement que cette attitude qui semblerait se reproduire de manière certes très aléatoire, et surtout le fait de ne pas intervenir dans les nombreux passages de façon à nuancer les propos allant à l’encontre de l’Espagne (comme l’avait fait de Verneuil dans sa version du récit de Saffray) ont caractérisé les traductions des récits de la *BPCC* de Rafael de Ureña.

Notons finalement que l’édition de la *BPCC* du récit de Mollien est la seule à reproduire l’intégralité des images du récit original (sauf la carte de la *Gran Colombia*

---

<sup>6</sup> Rappelons que comme dans le chapitre précédent, nous utiliserons les italiques (qui n’apparaissent ni dans le récit original ni dans la traduction sauf indication contraire) pour mettre en relief les parties commentées.

incluse à la fin de l'ouvrage), lorsque celui-ci en comportait<sup>7</sup>. Il s'agit de sept images qui répondaient non seulement à la curiosité pour l'exotisme et l'altérité de la part du public européen de l'époque, mais qui éventuellement véhiculaient aussi des imaginaires empreints de logiques impérialistes. Néanmoins, les images et les gravures des récits de voyage étrangers, dont celles de Mollien, ont progressivement intégré le patrimoine pictural du pays, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises. En effet, et au-delà des considérations par rapport à la représentation exotique de l'étranger suivant des schémas eurocentristes, elles constituent aussi un vivier graphique concernant la nature du pays à l'époque, les moyens de transport, les voies de communication, les mœurs et même les différences sociales allant peut-être de soi pour les locaux mais attirant le regard de l'étranger. Ainsi, les sept images du récit original représentant des scènes dépaysantes pour un œil étranger, des vues de la nature tropicale, mais surtout des gens de différentes régions et milieux sociaux sont incluses dans ce volume de la *BPCC*<sup>8</sup> (cf. annexe 11).

### 9.2.2 Le regard « scrutateur » du voyageur, la réécriture « impartiale » du traducteur

Penchons-nous désormais sur le parcours du voyageur et sur la discrète présence du traducteur dans la réécriture du récit. Dès son arrivée à Carthagène, Mollien annonce le ton de ce qui serait une marque persistante (bien que n'étant pas forcément généralisée) dans son récit dans la description des lieux et des gens qu'il trouve sur son passage : retard et misère. Carthagène, en l'occurrence, offrait « l'aspect lugubre d'un cloître », « des rues étroites et sombres », des habitations « sales, enfumées, misérables, et renfermant des êtres plus sales, plus noirs et plus pauvres encore » ; gens de couleur consacrés aux métiers marins qui composaient la plupart de la population et dont l'orgueil, en opposition à « la nonchalance et la douceur des hommes qu'on appelle blancs », était parfois gênante (14, 16). L'une des preuves de l'attachement du traducteur à l'original est la traduction « littérale » de ce passage et d'autant d'autres qui « souilleraient » l'image d'un pays voulant au contraire attirer des investisseurs étrangers (comme c'est le cas aujourd'hui encore) :

Cartagena presenta el aspecto lúgubre de un claustro [de] calles estrechas y sombrías [...] [donde] la mayor parte de las habitaciones están sucias, llenas de humo, tienen un aspecto mísero, y cobijan seres que están más sucios, más negros y más miserables aún. [...] [Estas gentes de color] han desarrollado un orgullo que a veces

---

<sup>7</sup> Rappelons que le volume du récit de Saffray comporte aussi quelques images.

<sup>8</sup> Ces images portent les titres suivants : 1. Vistas del Magdalena, 2. Campesinos de la sabana de Bogotá, 3. Jaulera, mendiga y carguero, 4. Sacerdote, caballero, general de la república, 5. Señora de la altiplanicie y señora de tierras cálidas, 6. Tarabita- Rio de la plata, 7. Vista de Buenaventura.



resulta molesto [...] [y] [s]u vehemencia y petulancia contrastan con la indolencia y el buen carácter de los hombres que llaman blancos. (15, 17)<sup>9</sup>

Poursuivant son parcours, Mollien emprunte la voie fluviale du Magdalena pour se rendre à la capitale du pays. L'hospitalité généralisée des habitants et la comparaison avec les zones torrides de l'Afrique, des ressemblances et différences parmi les gens et les mœurs de ces zones sont souvent évoquées par le voyageur :

Soumis à un maître indulgent, le nègre, car c'est avec le mulâtre l'espèce d'hommes que l'on y rencontre le plus fréquemment, se livre à l'oisiveté, à laquelle l'invitent les chaleurs de la ligne et la multiplicité des fêtes religieuses. Tenu de remettre au propriétaire une rente fixe et modique, il est exact à la payer, parce qu'il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup pour s'en procurer le montant. Aussi retrouve-t-on dans l'espace qui sépare Barranca de la mer un territoire cultivé et habité comme les pays que j'avais parcourus en Afrique ; quelquefois j'aurais été tenté de croire que je voyageais encore sur ce continent, si je n'avais vu partout l'autorité entre les mains des blancs ou de gens qui prétendent à ce titre sans avoir le droit bien réel de le porter. (25)

Ce passage révèle l'empreinte de l'époque dans la grille de regard du voyageur : la productivité de ces lieux, à cause d'une faible autorité de l'homme blanc et de la nonchalance invétérée des gens de couleur, est médiocre, elle n'est pas en accord avec les schémas de progrès dictés par la civilisation occidentale dont le voyageur est le représentant.

Une fois arrivé à Barranca, petit village d'embarquement pour remonter le cours du fleuve Magdalena, Mollien fait savoir au lecteur que ce serait peut-être la partie la plus dure et la plus désagréable du périple pour lui : « c'est une navigation fort pénible et fort longue, car elle dure un mois », temps pendant lequel le voyageur devra subir d'innombrables souffrances (28). En effet, Mollien dépeint cette navigation avec les couleurs les plus sombres, une infinité d'épreuves qu'il surmontera malgré tout, contribuant ainsi à son héroïsation actantielle : les serpents, les caïmans, les piqûres de moustiques, le froid glacé au petit matin et la chaleur étouffante le reste de la journée, l'humidité et, surtout, la négligence et la grossièreté des *bogas* de « figures sauvages » (29). En outre, tout au long de ce trajet en particulier, il renforcera ses comparaisons entre cette partie de la Colombie et l'Afrique, mettant notamment en parallèle les « Noirs » africains et les riverains. Mollien compare donc non seulement la taille du Magdalena au fleuve Sénégal qu'il avait parcouru auparavant, mais aussi l'état de « développement »

---

<sup>9</sup> En fait, c'est le préfacier dans la préface allographe qui contestera cette description négative de la ville et de ses gens : « Cartagena no provoca ni por su situación ni por su historia emoción alguna » dans l'esprit de Mollien, qui se limite à la considérer « lúgubre como un claustro, a encontrar sus edificios sucios y miserables, a sus pobladores de color en extremo orgullosos y a los blancos indolentes y amables » (XI).

de leurs environs et la nature de ses habitants :

[...] l'état inculte de ses bords, la solitude des forêts qui les couvrent, la chaleur qui s'y fait sentir ; et les hommes noirs qu'on y aperçoit à de longues distances assis dans des cabanes de jones entourées de champs de maïs, en bravant les courants du fleuve dans des troncs d'arbres creusés, me transportaient en Afrique [...]. Le nègre de la Magdalena n'a cependant pas le mâle courage, l'intrépidité et les forces musculeuses de celui du Sénégal [...]. Le noir abâtardi de la Magdalena redoute partout des ennemis et n'oublie jamais les lieux où l'imprudence a péri. (30)

Mompox, importante localité commerciale et halte presque obligée lors de la remontée du fleuve, fait également l'objet de plusieurs observations de la part du voyageur : la toujours caractéristique nonchalance de ses gens, leur spontanéité et insouciance, leur « goût funeste » (toutes classes sociales confondues) pour les liqueurs fortes, particularité de « tous les habitants de *tierras calientes* de l'Amérique du sud » (38) se comptent parmi les descriptions du voyageur. Malgré leur « indolence » inhérente, les habitants des municipalités importantes réussissaient à mener une vie plus ou moins civilisée au dire du voyageur. Cela n'était pas le cas des gens qui, éloignés des centres peuplés, vivaient en état semi-sauvage dans les marges sylvestres du fleuve :

Des vieux bogas, las de voyager sur les fleuves et voulant laisser à leurs enfans [sic] le fruit de leurs pénibles travaux, des affranchis, des déserteurs, appartenant à toutes les races, ou pour mieux dire à toutes les couleurs, se sont établis sur ces bords malsains. [...] Tous ces hommes sont donc fort pauvres et bien malheureux. [...] On ne vit pas longtemps avec les maux que ces hommes souffrent et qui sont communs à toutes les races croisées entre les tropiques, [ils ne vivent] que de bananes, de poisson et quelque fois de gibier. (43, 44, 45)

Malgré cet environnement tout à la fois hostile et pourvoyeur de multiples ressources naturelles par la fertilité du sol, la vie de l'habitant de la Magdalena « n'est donc pas oisive », il « n'est jamais en repos » (46), car il doit être aussi bien chasseur, architecte, que pêcheur et agriculteur. Il serait possible de fournir ici un exemple d'une adaptation locale au niveau microtextuel de la part du traducteur. Peut-être pour adoucir les sévères jugements de Mollien concernant l'oisiveté « généralisée » des habitants des bords du Magdalena (bien que lui-même reconnaisse dans ce passage et d'autres les diverses tâches auxquelles doivent se livrer ceux-ci pour assurer leur subsistance), le traducteur rend ce court passage par « La vida que lleva el habitante de las orillas del Magdalena no es inactiva, ni mucho menos [...], nunca está ocioso » (37). Ce léger ajout serait-il une manière subtile utilisée par le traducteur pour mettre en valeur le caractère travailleur des habitants de ces zones torrides ? Quoi qu'il en soit, les descriptions coïncidentes des zones tropicales et de leurs populations de la part de voyageurs étrangers et *criollos* du XIX<sup>e</sup> siècle renverraient à l'ambition dominante de faire entrer ces gens en

dehors des schémas de la civilisation dans un ordre qui assurerait l'exploitation à grande échelle de toutes les ressources de cette nature riche mais inhospitalière, de les incorporer dans les circuits du commerce mondial.

Le long et pénible voyage allait bientôt toucher à sa fin. En arrivant au village de Honda, nouveau point de départ pour l'ascension à dos de mule jusqu'à Bogotá et où le fleuve devenait impraticable, le voyageur et ses matelots ont dû affronter des courants rapides qui ont provoqué le chavirement de la petite embarcation. Le voyageur, sans l'aide des *bogas* et au péril de sa vie, réussit à redresser la pirogue et à sauver ses affaires. Une fois à terre et en sûreté, il fait part de son mécontentement : « Je ne pus néanmoins me dispenser de reprocher aux nègres leur lâcheté et l'abandon où ils m'avaient laissé ; ils en étaient tellement honteux, qu'ils ne me répliquèrent rien » (80). Un épisode d'héroïsation actantielle mettant en relief l'intrépidité du voyageur et la pusillanimité des *bogas* agrmente donc le terme de ce fatigant voyage qui, de surplus, n'offre pas au regard du civilisé la satisfaction de voir prospérer l'action de l'homme domptant une nature fertile mais sauvage qui n'a pas encore été mise au profit du progrès :

Rien n'est donc plus affreux qu'un voyage sur la Magdaléna : rarement même la vue y est réjouie ; car les bords fertiles de ce fleuve, qui devraient être couverts de cacaotiers, de cannes à sucre, de café, de coton, d'indigo, de tabac ; ces bords, qui devraient offrir au voyageur altéré tous les fruits délicieux des tropiques, qui devraient briller de tant de fleurs éclatantes, sont hérissés de buissons, de liane et d'épines, d'où s'élancent des cocotiers et des palmiers. (88)

Un trait caractéristique de la grille de regard de Mollien (l'opposant en l'occurrence partiellement à celles de Reclus et Saffray qui s'émerveillaient malgré tout devant la nature tropicale en état sauvage) est donc soulevé par la remontée de ce fleuve tropical : une nature riche mais indomptée, de surplus, habitée par des hommes « incivilisés », n'offrait aucun attrait pour le voyageur européen.

L'ascension de Honda à Bogotá, bien que tortueuse à cause de l'état déplorable des voies, offrait cependant quelque répit au voyageur puisque sa grille de regard était confortée par des paysages, des gens et des mœurs relativement plus familiers : « une vue magnifique » de la vallée du fleuve, comparable à « la Seine serpentant au milieu des prairies de la Normandie » (69, 70), un climat plus indulgent<sup>10</sup>, des gens qui rentraient plus facilement dans les schémas de la civilisation européenne. En fait, le mécanisme

---

<sup>10</sup> À propos de la perception des voyageurs étrangers concernant les zones géographiques du pays selon l'altitude et leur assimilation à des lieux de civilisation ou, au contraire, de barbarie, voir par exemple l'article de Mora Pacheco (2021) « Bajo el sol ardiente y la lluvia torrencial. Viajeros extranjeros y clima colombiano en el siglo XIX ».

discursif de la comparaison sera particulièrement prégnant dans cette partie du récit. De passage par le petit village de Guaduas, le voyageur se complait à la vue d'un bourg « fort propre », situé dans une vallée de température agréable, où les gens sont « d'une blancheur qui ravit l'Européen quittant les bords de la Magdaléna » ; cependant, les gens de cet endroit « riche de tous les dons de la nature » se caractérisaient, selon lui, par leur incurie (72, 73). Parvenu au haut plateau de la plaine de Bogotá, le voyageur s'émerveille de retrouver, à seulement quelques journées des lieux presque en tout point comparables aux torrides savanes africaines, un endroit plus familier, plus proche de la « civilisation » : « Un autre spectacle s'offrit à moi ; rien ne ressemblait à ce que j'avais vu, je me retrouvais en Europe » (74). En effet, « C'est réellement dans la plaine de Bogota qu'on retrouve cette nouvelle Europe qu'on annonce à Honda au voyageur épuisé de fatigue » (97). Encore une fois, voyageurs locaux et étrangers semblent s'accorder sur le cloisonnement géographique et social attribuant aux zones tempérées et à leurs populations les caractéristiques de la civilisation (sinon totalement acquise, du moins dans un certain stade d'évolution), tandis que les régions tropicales et leurs habitants sont assimilés au retard et à la barbarie.

L'assimilation des zones des hauts plateaux des Andes aux paysages européens était certes opérée par le voyageur, qui se plaisait « à voir les cultivateurs occupés à tracer de longs sillons avec des charrues trainées par des bœufs, et des bergers chassant devant eux des moutons couverts, comme les nôtres, d'épaisses toisons » (75). Cependant, la familiarité pouvait se transformer soudainement en dépaysement à la vue d'hommes qui contrastaient avec un paysage relativement policé. Des muletiers à l'« air sauvage » attirent l'attention du voyageur car leur aspect « contrastait un peu avec la physionomie européenne » qu'il avait trouvé auparavant chez les gens du pays : « Je me serais même cru transplanté sur le plateau de la Tartarie, en voyant ces Indiens presque tout nus et dont la figure offre beaucoup de traits de ressemblance avec les habitants [sic] de l'Asie orientale » (75).

Le séjour à Bogotá, dont les campagnes sont « aussi riches que la Beauce » (78), offre au voyageur l'occasion de mentionner quelques légendes indigènes et de faire quelques excursions dans les environs. En l'occurrence, visitant el *salto del Tequendama*, Mollien évoque l'acte téméraire de Bolívar de s'être mis debout sur une roche dominant la chute des eaux, action hardie qui lui a fait gagner l'admiration des gens et qui, affirme Mollien, « a valu à Bolívar des succès que des batailles ne lui auraient peut-être pas procurés » (78). Cette remémoration peut-être d'un ton moqueur qui remettrait en

question les capacités en tactique militaire du *Libertador*, n'est point retouchée par le traducteur. Encore une fois, ce serait la preuve de la mise en place de sa stratégie traductive attachée à l'original, même dans des situations qui pourraient éventuellement nuire à l'image du héros national.

Ses excursions dans la plaine de Bogotá donnent également lieu à des observations sur les Indigènes qui y habitent. Le village de Mercadillo, situé dans un endroit moins élevé, avait été fondé, selon lui, pour attirer les Indiens du voisinage. Cependant, ces « hommes demi-sauvages chérissent trop leur indépendance, et n'aiment pas assez les blancs pour vouloir augmenter la population de Mercadillo »<sup>11</sup> (86). Mais si ces Indiens se refusaient à entrer dans les paramètres de la civilisation, les autres habitants des campagnes étaient eux aussi loin d'en faire partie car les terres étaient « toutes incultes » et leur bétail, à cause de leur négligence, dévorait les plantes dont on aurait pu tirer bénéfice. Le regard du représentant de la civilisation se pose donc continuellement sur les ressources inexploitées en jugeant avec sévérité l'attitude de ces gens des zones torrides notamment qui, soit par amour pour leur indépendance, soit par leur indolence « inhérente », délaissaient l'œuvre du progrès. Ce caractère, dans la perspective d'une hiérarchisation par des zones géographiques, s'adoucissait parfois lorsque l'on s'approchait des terres élevées : « À mesure que nous nous étions éloignés de la vallée brûlante de Mercadillo, nous avons trouvé une espèce d'hommes plus belle et plus vigoureuse » (89).

La méfiance des autorités vis-à-vis du voyageur se verra illustrée par un épisode dans la province du Socorro au nord-est du pays, région où il s'est rendu après son séjour et ses explorations dans la plaine de Bogotá. Rappelons que, outre le malaise chez les personnalités colombiennes produit par la publication a posteriori de son récit, les raisons de sa présence dans le pays restaient floues. C'est peut-être pour cela que ses déplacements auraient fait l'objet d'un suivi de la part des autorités locales. Dans l'un des villages de cette région de Socorro, le maire interpelle Mollien pour contrôler ses documents, suivant les ordres d'un juge politique d'observer ses « démarches avec la plus active vigilance » (98). En effet, les autorités soupçonnaient le voyageur français de vouloir passer ensuite dans la région des *llanos* (les plaines), peut-être sans autorisation. Le voyageur attribue cet incident cependant à l'animosité d'un curé d'un des villages qu'il

---

<sup>11</sup> Le traducteur omet, peut-être par oubli, peut-être pour corriger une donnée faussée du récit, la note suivante dans ce passage : « On cultivait autrefois la vigne dans les environs de ce village ; à présent, on n'en trouve plus un cep » (85).

avait précédemment rencontré dans la province. Qu'il s'agisse d'une réelle précaution de la part des autorités ou en raison de l'antipathie de l'un des membres du corps ecclésiastique (pour lesquels les gens du peuple exprimaient une vénération et un respect hors du commun selon Mollien), sa présence semblait parfois éveiller des soupçons. Pour le reste, le mauvais état des chemins, le contraste entre villages et zones actives et celles où régnait une grande misère, l'inhospitalité fréquente des gens, les gisements primitivement exploités ou à l'abandon, le caractère énergique et rebelle des gens du Socorro et la circulation de marchandises anglaises au détriment de l'industrie nationale sont, parmi tant d'autres, des observations rapportées par le voyageur.

Une longue digression coupant le rythme de l'itinéraire du voyage est faite par Mollien pour faire un retour en arrière et offrir au lecteur une description de l'état du pays depuis l'époque de la conquête jusqu'au moment de la récente indépendance. Cette longue relation met en lumière, dans un premier temps, le processus de domination progressive des Péninsulaires sur les peuples autochtones. Dans une ratification de la dichotomie géographique mise en avant précédemment, le voyageur rend compte de l'état « sauvage » des tribus des plaines, se livrant parfois à l'anthropophagie, en contraste avec l'adoucissement des mœurs et un degré supérieur de civilisation chez les Indigènes des montagnes. Les discordes parmi les peuples indigènes et la bravoure des conquistadors auraient permis, selon le voyageur, l'ascension graduelle des Espagnols, qui ont définitivement réussi à s'imposer plus par la force de la croix que de l'épée. Le déplacement des Indigènes vers les terres chaudes pour le travail forcé et le métissage sembleraient être, aux yeux du voyageur, certaines raisons qui expliqueraient leur déclin. Malgré les mélanges au sein de groupes ethniques différents, et à l'image du compartimentage par des zones géographiques, Mollien dépeint un cloisonnement au niveau racial présent depuis l'époque coloniale : Noirs et Indiens se détestent, la population métisse ne cesse de grandir, mais c'est la minorité blanche qui domine. Les conflits bureaucratiques, les vicissitudes et le désordre politique et administratif sont également consignés par Mollien qui reconnaît, malgré tout et non sans surprise, la consolidation d'un appareil de domination dans un vaste territoire apportant les faveurs de la civilisation :

C'est un fait unique dans l'histoire, que, sous la protection d'un peuple peu nombreux, sans industrie, sans commerce, mal armé, défendu par une marine mal organisée, un monde entier ait joui sans interruption de trois siècles de paix. Au bout de cent ans, toutes les routes étaient sans dangers ; les peuples anthropophages avaient fui loin de la civilisation, ou en avaient reçu le bienfait ; les mœurs, sans être pures, étaient décentes. La religion, entourée des respects de tous les peuples, resserrait les liens

de la société par les sacremens [sic] qui les rendent indissolubles. (166, 167)

La fin des trois siècles de paix a été annoncée par plusieurs événements, dont la Révolte des *Comuneros*<sup>12</sup> dans el Socorro, région que Mollien lui-même avait parcourue. Ce mouvement contre l'*alcabala* a été suivi d'une succession d'actes remettant en question l'autorité espagnole, tels que la traduction des Droits de l'Homme par le néogrenadien Antonio Nariño. La situation de l'Espagne en Europe suite à l'expansion française et qui a été aussi à l'origine des mouvements d'indépendance est mise en relief par le traducteur dans un bref passage. Mollien déclare à ce sujet : « La révolution ne tarda pas à éclater à SantaFé : lorsqu'on y apprit que l'Espagne tout entière était asservie, il ne fut plus possible d'arrêter le mouvement » (174). Le Français ne se focalise pas sur le sujet de cet asservissement, ce qui sera au contraire souligné par de Ureña avec une petite expansion : « La revolución no tardó en estallar en Santafé : cuando se supo que toda España estaba bajo el yugo francés, ya no fue posible contener el movimiento » (122). Il s'agirait d'une intervention subjective de la part du traducteur répondant à des facteurs socioculturels et identitaires. Cette attitude semblant conforter le sentiment d'appartenance nationale du traducteur, certes manifeste d'une manière très subtile, se confirmerait dans un autre passage où Mollien rend compte de la convoitise anglaise sur les possessions espagnoles en Amérique : « Les Anglais, depuis si long-temps [sic] jaloux de la puissance et du monopole espagnols, occupaient alors Curaçao, et en avaient fait le foyer de la révolution du continent » (180). Le traducteur fait une nouvelle expansion peut-être pour renforcer non seulement l'idée d'un lien indissoluble entre l'Espagne et l'Amérique, mais aussi pour faire ressortir, encore une fois, les ambitions de mainmise des puissances européennes sur l'échiquier international :

Los ingleses, que desde hacía mucho tiempo veían con envidia el poderío español y su preponderancia en América, que no podían llevar con resignación, ocupaban por entonces a Curazao, que habían convertido en el foco del movimiento revolucionario del Continente. (126)

Si le voyageur, dans plusieurs passages de son récit, se focalise sur le rôle anglais dans les mouvements d'indépendance et sa conséquente emprise sur les territoires affranchis de l'Espagne (surtout au niveau industriel et commercial), le traducteur au moyen de ces légères adaptations locales en adéquation à ses valeurs identitaires semblerait attirer l'attention du nouveau lecteur sur les intérêts latents ou manifestes des empires désirant,

---

<sup>12</sup> Soulèvement des habitants de l'actuel département de Santander en Colombie, motivé par des réclamations tributaires et économiques notamment, mais qui s'est présenté aussi comme l'annonce des subséquentes luttes d'indépendance.

d'une manière ou d'une autre, occuper la place de l'ancien pouvoir.

Les avatars des luttes d'indépendance, les succès et les échecs militaires des Américains, l'opération de reconquête et la relative stabilisation du nouveau gouvernement autonome, malgré les disputes constantes entre les *caudillos* pour le pouvoir, sont ensuite présentés par Mollien, qui présage l'insuccès de la démocratie en faveur de la prévalence des dictatures. C'est précisément dans ces passages où le Français proposera des appréciations allant à l'encontre de Bolívar et qui ont causé autant de remous à l'époque de la parution de l'original. Partisan hardi plus que général habile aux capacités administratives médiocres, *libertador* auto-désigné dont les tendances dictatoriales pouvaient un jour ou l'autre se manifester avec clarté (205, 208) sont, par exemple, les réflexions de Mollien à propos du héros national. Certes, les sensibilités patriotiques à ce sujet s'étaient tempérées avec le temps ; il fallait cependant, dans le transfert textuel du récit entrepris pour la *BPCC*, offrir pour le moins une explication à cette vision négative du Libertador transmise par le voyageur français. Un agencement dans le corps du récit traduit visant à réhabiliter l'image de Bolívar n'est pas opéré par le traducteur ; c'est donc dans la préface allographe, comme nous l'avons vu, où la réhabilitation de l'image du héros national s'est effectuée.

L'organisation administrative et territoriale, les aspects politiques de la *Gran Colombia*, le pouvoir de l'Église et les tensions entre les différents groupes ethniques vont être ensuite l'objet d'autres réflexions du voyageur. Sur ce dernier point, par exemple, il met en relief la difficulté d'établir un système cohésif parmi des gens aux demandes et intérêts si divers, gouvernés à leur tour par une minorité *criolla* : « Les noirs demandent la liberté ; les mulâtres, l'extinction des préjugés ; les métis indiens, la cessation de la guerre ; les Indiens, leurs privilèges » (232). Cette longue parenthèse interrompant la description du parcours se termine donc avec ces observations sur l'état politique et social de la Colombie récemment indépendante. D'autres digressions de ce type se succéderont. Au demeurant, rappelons que c'est particulièrement ce type de considérations de la part du voyageur français, plus réellement que l'itinéraire en lui-même, qui a intéressé les concepteurs de la *BPCC*, comme il est mentionné dans la préface allographe, pour faire du récit de Mollien l'objet d'un transfert visant son intégration dans le patrimoine textuel du pays.

Mollien reprend le récit de son excursion dans la province du Socorro retraçant



son itinéraire de retour à Bogotá, d'où il s'était éloigné plus d'un mois<sup>13</sup>. Un intérêt particulier est porté, à nouveau, sur les différents gisements qu'il rencontre sur son chemin et sur les moyens d'extraction des minéraux, toujours primitifs aux dires du voyageur, ainsi qu'à la fertilité du sol dans beaucoup d'endroits. Mais, se demande le visiteur, dans une interrogation commune à d'autres voyageurs qui traversera le siècle, « à quoi sert tant d'abondance sans débouchés, sans moyens de commerce ? » (238). Les jeunes hommes recrutés contre leur gré, conduits comme des prisonniers, frappent également la vue du voyageur qui compare leur gardien aux marchands d'esclaves qu'il avait croisés auparavant en Afrique (240). Son passage par la ville de Chiquinquirá, lieu de pérégrination où se trouvait une image de la vierge vénérée par le peuple, donne lieu à la composition de quelques lignes de la part du voyageur. Il décrit ladite image comme « une toile peinte où l'on a, sans talent, représenté une femme debout » (243). Cet épisode sera repris intégralement par Le Moyne dans une opération intertextuelle, procédé usité chez ce voyageur comme nous le verrons par la suite.

Son retour à la capitale donne au voyageur l'occasion de s'attarder dans la description de la ville, ses habitants et leurs mœurs. La fondation de la ville, son climat, son architecture, ses commerces, les fêtes religieuses, les habitudes culinaires et le caractère des gens sont donc abordés par le voyageur français, dont certaines impressions donnent au lecteur plutôt l'idée d'une précarité dominante. Malgré cela, le traducteur, comme pour le reste du texte en général, ne fait pas d'interventions notoires. Mentionnons simplement de légères modifications qui pourraient être interprétées, éventuellement, comme une sorte d'adéquation culturelle confortant l'image de la capitale. Lorsque Mollien parle, par exemple, de la décoration des couvents de Bogotá, il mentionne des « mauvais tableaux représentant l'histoire du saint sous l'invocation duquel le couvent a été fondé » (261). Le traducteur modifie l'adjectif adoucissant en quelque sorte le jugement du voyageur : « cuadros de mediana factura » (183).

Or, avec tout cela, dans une vision semblable à celle des élites locales, la ville apparaît aux yeux du voyageur comme le lieu de la « civilisation », plus proche du modèle européen de progrès, tandis que l'espace en dehors de celle-ci représente la sphère primitive, plus similaire à l'Afrique. Ainsi, le voyageur affirme :

---

<sup>13</sup> Notons au passage une démarche de « réappropriation » toponymique effectuée de manière fréquente par de Ureña : se rapprochant de Bogotá, Mollien semblerait confondre (et franciser) les noms de villages qu'il traverse, en l'occurrence, il mentionne Gaëtan (Gaitán) lorsqu'il s'agissait vraisemblablement de Cajicá, village aux environs de la capitale, comme corrigé par le traducteur (173). Il procède de la sorte dans d'autres passages aussi bien de ce récit que dans les deux autres traduits par lui.

Bogota ressemble un peu aux comptoirs des Européens sur la côte d'Afrique ; dans l'intérieur de la ville on retrouve beaucoup des institutions et des coutumes des autres capitales du monde ; au dehors tout change : on est dans le centre de l'Afrique, entouré de barbares dont la plus grande partie n'a d'autres vêtements [sic] qu'une chemise et un caleçon ; l'abondance même que l'on trouve dans les champs, abondance si regrettée des Américains qui viennent en Europe, abondance qui leur fait regarder notre richesse industrielle comme une misère affreuse, paraît à l'Européen un luxe sauvage, puisqu'il est inutile aux besoins bornés des habitans [sic], et qu'il ne peut pas flatter leur orgueil. (268, 269)

L'abondance naturelle du pays perd de la valeur aux yeux de l'Européen parce qu'elle ne rentre pas dans les paramètres du progrès occidental, dans sa richesse industrielle que l'esprit simple des êtres primitifs n'arrive pas à saisir. Il arrive ainsi que, même en ville, l'on trouve plus de ressemblances avec le monde oriental, et que la propre activité commerciale se voit affectée par une certaine nonchalance étrange aux dictées du progrès :

Les boutiques, surtout celles des pharmaciens, sont resserrées, sales et sombres ; le jour n'y pénètre que par la porte. Cependant ce sont les lieux de réunion les plus fréquentés par les oisifs. Assis sur son comptoir, fumant sans cesse, répondant laconiquement à ceux qui viennent acheter, le marchand colombien ressemble beaucoup à ceux de Smyrne ou d'Alep. (276)

Vraisemblablement basé sur les mémoires d'un ministre colombien de l'époque et d'autres sources, Mollien propose une nouvelle digression au lecteur afin de parler des revenus du pays, du fonctionnement de l'armée<sup>14</sup> et des relations que la nouvelle république commençait à établir avec l'étranger, notamment avec les Anglais. Le Français évoque<sup>15</sup>, en effet, les rapports entretenus depuis le début des mouvements d'indépendance des patriotes américains avec les Anglais, leur progressive pénétration et emprise commerciale et économique :

La puissance de l'Angleterre est sans rivale dans la Colombia ; on n'y connaît que ses flottes ; ses marchandises sont achetées presque exclusivement ; ses facteurs, ses commis se rencontrent partout, et ses soldats ont contribué dans cette république, au succès de la cause des indépendans [sic]. (304)

Malgré cette constatation, Mollien soutient que l'affection des Colombiens était plus marquée vers la France : « d'abord parce qu'ils y voient de nombreux consommateurs, ensuite parce que langue, littérature, mœurs, habitudes, religion principalement, tout les

---

<sup>14</sup> Un réarrangement des notes est particulièrement visible dans cette partie du texte traduit, en l'occurrence, suppression de quelques notes en bas de page dans le corps de l'original (concernant des chiffres notamment), et changement dans l'appel de notes et l'endroit de parution de celles-ci. La section de *Notes et éclaircissements* de la fin de l'ouvrage n'est pourtant pas modifiée ostensiblement, comme nous le verrons ultérieurement.

<sup>15</sup> L'intertextualité apparaît à nouveau dans le récit de Mollien lorsqu'il aborde ce sujet. Dans ce cas, il prend appui sur un autre voyageur, Charles Cochrane, pour ses propres développements.

lie bien davantage avec les Français » (312)<sup>16</sup>. Ces propos sembleraient équilibrer, d'une certaine manière, la course pour la mainmise sur l'Amérique que la France, en tant que puissance rivale, serait en train de perdre face aux Anglais.

### 9.2.3 Fin de la « mission de reconnaissance » et de la discrète trace du traducteur

Après trois mois de séjour dans la capitale, Mollien décide de rentrer en Europe suivant une voie différente de celle de son arrivée dans le pays. Son désir de parcourir une partie de la branche occidentale de la cordillère des Andes, « riche en minéraux » (Mollien, 1825, tome II : 2), le mène à prendre la route de Buenaventura, ville portuaire de la côte pacifique, comme le fera Saffray ultérieurement. Le voyageur descend de Bogotá à Guaduas, village dont les habitants lui produisent une impression moins favorable que dans son précédent chemin d'ascension à la capitale. De Guaduas, il descend dans la vallée du Magdalena, cette fois-ci au sud de Honda, pour offrir au lecteur de nouvelles observations de cette zone torride habitée pour la plupart, et à quelques exceptions près, par « une population chétive, malade, et composée de différentes races » (16). Mollien insiste, par exemple, sur l'incapacité des Blancs et des Métis de s'adapter aux régions tropicales, d'où leur indolence : « on le répète encore, les blancs ou les métis qui habitent dans ces lieux ne peuvent pas, comme les nègres, supporter l'ardeur [du soleil] » (24). De la même manière, il attribue aux Indigènes un caractère mesquin, qui empêcherait le fleurissement aussi bien de ces régions que de celles plus tempérées :

On n'a peut-être pas eu tort de dire que les Indiens n'avaient aucune des vertus qui chez les métis font pardonner les grands défauts. Ils ne sont ni obligeans [sic] ni hospitaliers [...] ; ils sont égoïstes et nourrissent une sourde haine [...] contre tous les hommes qui n'appartiennent pas à leur caste. (28)

De cette manière, les produits agricoles restaient plutôt inexploités dans ces régions et des richesses minérales y étaient encore enfouies. Le regard insistant du voyageur au sujet des mines notamment est révélateur en ce qu'il mettrait en évidence l'intérêt des puissances occidentales, dont il était le représentant, pour les matières premières du pays, désormais libéré du contrôle espagnol et dont l'incurie des gens se présentait comme une entrave au développement<sup>17</sup>. Un appel plus ou moins manifesté, comme le feront

---

<sup>16</sup> Il est curieux de noter que le traducteur rend ici « de nombreux consommateurs » par « unos buenos parroquianos ». Simple maladresse ou intention d'adoucir le froid rapport commercial exprimé dans l'original ?

<sup>17</sup> Mollien reconnaît cependant dans certains passages que l'état de stagnation du pays (ainsi que les attitudes de méfiance envers les inconnus) obéissait aussi aux récentes guerres d'indépendance, dont les séquelles étaient toujours palpables.

fréquemment les autres voyageurs, était ainsi lancé pour que des hommes *aptes et civilisés* puissent mettre toutes ces richesses inexploitées au profit du progrès.

Le voyageur consacre quelques observations à Popayán, l'une des plus anciennes villes du pays et qui, selon lui, malgré les ravages de la guerre, avait su garder un certain éclat. Ses habitants blancs, à qui « on reproche leur nonchalance [...], naturelle chez un peuple qui a des esclaves », (66) méritent également quelques réflexions de la part du Français. En effet, c'était l'une des régions dans le pays où des esclaves « nègres et mulâtres » représentaient une grande proportion de la population, et dont « l'esprit turbulent », encouragé par « les désordres de la guerre » donnait « beaucoup de craintes aux blancs » (66, 67). Sans entrer dans des discussions relatives aux positions de Mollien sur l'esclavagisme, il semblerait que celui-ci justifie l'attitude apathique des Blancs du fait d'une sorte de statu quo, tandis qu'il mettrait en garde contre l'esprit belliqueux des Noirs<sup>18</sup>. Par ailleurs, ce passage pourrait fournir un exemple d'adaptation locale minimale de la part du traducteur, qui rend dans son texte « les désordres de la guerre » par « debido a la guerra » (265) : les luttes d'indépendance ont produit certes des bouleversements, mais il serait peut-être inadéquat vis-à-vis de potentiels lecteurs colombiens de les qualifier de désordre.

Une révolte dans la région plus au sud de Popayán empêche le voyageur de se rendre à Quito<sup>19</sup>, raison pour laquelle, dans une opération intertextuelle plus flagrante que les précédentes, il va insérer un long texte manuscrit (peut-être traduit de l'espagnol au français par ses propres soins)<sup>20</sup>, daté de 1805, du néo-grenadin Francisco José de Caldas décrivant la ville en question et une autre un peu plus au sud (Cuenca). Il est frappant de constater dans le récit de Caldas une vision péjorative, pour l'essentiel, des contrées visitées : une assimilation du voyageur local à l'observateur européen, tous les deux assumant la position de représentants du monde « civilisé » par opposition à la périphérie « arriérée » et ses gens, semblerait s'opérer. Ainsi, selon Caldas, à Quito où la population était composée pour la plupart d'Indiens ou de Métis (76), « les rues sont mal pavées,

---

<sup>18</sup> Mollien rapporte dans ce passage du récit un épisode de révolte d'esclaves durement réprimé par les autorités républicaines. S'il met l'accent sur les « vives inquiétudes » des habitants de Popayán, « loin de tout secours, à la merci des esclaves noirs », il reconnaît pourtant que pour ces derniers « la liberté et l'aisance ne sont pas moins précieuses que l'indépendance peut l'être pour tous les Colombiens » (68).

<sup>19</sup> L'itinéraire façonné par le fréquent état d'agitation du pays est donc un trait partagé dans l'expérience viatique de Mollien et Saffray, qui par ailleurs coïncide avec lui sur d'autres points, notamment sur le regard porté sur le littoral pacifique du pays comme nous le verrons un peu plus loin.

<sup>20</sup> De Ureña ne précise pas non plus s'il a repris le manuscrit en espagnol pour l'insérer tel quel dans sa traduction, ou s'il a composé son texte à partir de la retraduction que Mollien en aurait faite. Dans tous les cas, les deux versions semblent s'accorder en termes généraux.

sales et étroites [...], le bœuf y est de mauvaise qualité [...], le mouton est pire encore [...], le fromage est détestable [...], les arts et l'industrie [...] sont dans l'enfance (78, 79, 80) », et ainsi de suite. De la même manière, et à l'image des propos du voyageur français, le portrait de l'Indien en tant qu'ennemi d'autres groupes ethniques est également véhiculé par le récit de Caldas. Les Indiens gardent une « haine mal assoupie qu'ils nourrissent contre les métis » ; l'Indien « si lâche lorsqu'il est le plus faible, devient cruel, implacable lorsqu'il est le plus fort. Le craint-on, il menace, il frappe, il tue ; lui qu'une épée fait fuir lorsqu'il n'est pas animé par la haine ou par la colère » (87, 88).

Le voyageur français reprend le récit de son itinéraire décrivant le chemin de Popoyán à Cali pour continuer ensuite sur la rivière Dagua qui l'amènerait jusqu'au port de Buenaventura. Encore une fois, dans une narration aisément comparable à une mission de reconnaissance, Mollien souligne l'abondance d'or dans cette région, ainsi que la fertilité du sol dans la vallée du fleuve Cauca qui, à la différence des rives du Magdalena, est judicieusement exploitée ; l'empreinte du monde occidental *porteur de civilisation* y est manifeste :

sur les bords du Cauca [...] l'aisance se montre partout. Les fermes sont spacieuses et bien bâties, et ressemblent assez aux riches habitations de nos colonies [...]. Tout le monde a des manières décentes : il n'y a pas jusqu'aux muletiers qui, fier d'être blancs, ne rougissent d'aller à pied ; de sorte qu'on distingue à peine le pauvre du riche. (95, 96)

La ville de Cali, peuplée de nombreux habitants de couleur de nature pacifique « parce qu'ils occupent un rang presque égal à ceux qui se disent blancs » (103), profitait aussi de la richesse de la région, et ce malgré leur insouciance et lenteur caractéristiques, puisque « les nègres et les mulâtres [sont], naturellement peu vifs en affaires » (104).

La navigation sur le Dagua pour arriver à Buenaventura occupe ensuite l'attention du voyageur. Ce parcours périlleux est assuré par des *bogas* noirs qui renchérissent, selon le voyageur, le prix de leurs efforts. Faisons un bref commentaire au sujet de l'énonciation aussi bien dans l'original que dans la traduction, qui peut être en fait applicable à tous les récits traduits par de Ureña : dans ces épisodes d'héroïsme actanciel, le voyageur déploie alternativement des marques déictiques mettant en avant son protagonisme (même si ses efforts physiques sont limités, voire inexistantes) et son rang vis-à-vis de ses compagnons de route : *mes* nègres, *nous* descendîmes la rivière, *je* passai la nuit, etc. Parfois, le traducteur, vraisemblablement dans le but de garder la cohérence dans l'énonciation, substitue le *je* au profit du *nous* (bien que cette conduite ne soit pas systématique). Ainsi par exemple : « bientôt, on peut causer sur les dangers qu'on avait courus [...], il a fallu

s'arrêter à Santa-Cruz, hameau où je passai la nuit » (115) / « a poco ya pudimos hablar acerca de los peligros que habíamos corrido [...], tuvimos que deternos en Santa Cruz, aldehuela donde pasamos la noche » (299).

La position exceptionnelle du port de Buenaventura et ses potentialités d'intégration dans le commerce international sont vaticinées par le voyageur français qui souligne à la fois, cependant, l'état lamentable de la ville :

Une douzaine de cases peuplées de nègres et de mulâtres, une caserne gardée par onze soldats, trois pièces de canon de batterie, la maison du gouverneur, construite de même que celle de la douane, en paille et en bambous, sur une petite île nommée Kascakral, couverte d'herbes, d'épines, de fange et de serpens [sic] et des crapauds : voilà San Buenaventura. (117, 118)<sup>21</sup>

Le regard du voyageur, posé avec insistance sur les potentialités et richesses inexploitées, va ensuite se diriger vers le nord de la région pacifique, le Chocó<sup>22</sup>, « cette terre si puissante en trésors » (123), et les possibilités d'établir des canaux fluviaux naturels de communication entre l'océan Pacifique et l'Atlantique : cette richesse devait être intégrée aux flux mondiaux. Le climat hostile était la principale entrave pour mener à bien l'exploitation de ces terres, dont la plupart des habitants, « très malheureux », étaient des « nègres, des hommes de couleur et quelques Indiens » (126, 127), adaptés aux difficiles conditions naturelles de la zone. Malgré tout, le voyageur plaide particulièrement pour l'établissement de voies de communication pour exporter non seulement l'or et le platine, mais aussi des « bois précieux, des résines, des gommes, de l'écaille et des perles » (128, 129).

Le mois de novembre 1823 marque la fin du voyage de Mollien à l'intérieur des terres de la *Gran Colombia*. De Buenaventura, le voyageur s'embarque pour le Panama. Son court séjour dans cette région lui donne l'opportunité, outre l'habituelle description de gens rencontrés et endroits traversés, de s'attarder sur la description des femmes colombiennes. Ce « sujet délicat », selon le voyageur lui-même, devait être traité une fois parcourues « les deux régions dont ce pays est formé, la Cordillère et les plaines », et

---

<sup>21</sup> Notons que le traducteur propose une traduction assez littérale, adaptant seulement le nom des lieux (en l'occurrence *Cascajal* par *Kascakral*) comme marque de réappropriation toponymique. Mais ce qui est surtout marquant dans ce passage, c'est la perpétuation du paradoxe concernant ce port colombien : un dynamisme certes accru par l'activité commerciale du port s'est opéré au fil du temps ; l'état d'abandon, de précarité, de crise sociale et, de surplus, de violence, s'est parallèlement aggravé. Un survol des titres de la presse locale des dernières années suffit pour le constater (voir par exemple <https://www.elpais.com.co/valle/las-cifras-de-la-crisis-en-buenaventura-el-principal-puerto-sobre-el-pacifico.html>).

<sup>22</sup> Mollien fait une description de cette zone qu'il n'a pourtant pas visitée, mais dont les richesses attirent fortement son attention. Par ailleurs, la note précédente serait en bonne partie également valable pour tout le littoral pacifique du pays, dont le Chocó.

complété, grâce à son passage par l'isthme, par des observations d'« une infinité de traits qui manquaient au portrait des Colombiennes » (145). L'intérêt porté aux femmes du pays<sup>23</sup>, tantôt dépeintes en termes élogieux, tantôt critiques, est un trait commun aux récits des voyageurs français inclus dans la *BPCC*. Chaque voyageur manifestera une sensibilité propre, certes tributaire de leur culture européenne et dévoilée de manière plus ou moins insistante mais, dans tous les cas, ce regard sur la gent féminine sera omniprésent dans leurs récits.

La fin du récit de Mollien se compose majoritairement de renseignements généraux sur le pays<sup>24</sup> à l'époque de consolidation de la république, lesquels, rappelons-le, ont déterminé en bonne partie le choix de ce texte pour faire l'objet d'une traduction. Ainsi, le Français fait référence à l'autorité de l'Église catholique, respectée et vénérée par le peuple, sa méfiance envers la montée des idées portées par les nouveaux responsables politiques et qui iraient à son encontre ; il donne également des informations sur l'agriculture, l'industrie, les mines et le commerce international du pays. De même, il présente un précis de la géographie et du climat du pays, où les Andes offrent « le phénomène le plus curieux [...] de pouvoir passer dans le même jour du climat brûlant des côtes de l'Afrique centrale aux régions glacées de la Laponie » (155) ; où les sables des cours d'eaux sont remplis de précieux minéraux « que l'ignorance néglige de ramasser » (164) ; où dans certaines régions, telle que le Chocó, « pour ainsi dire, le sol est entièrement d'or » (165). En somme, la description physique du pays à l'état presque sauvage, exception faite de quelques villes et villages sur la côte et la montagne, renforcerait l'idée véhiculée tout au long du récit : le pays regorge de richesses prêtes à être exploitées par la main civilisée. Idéologues locaux et voyageurs étrangers partageraient ainsi la même optique du progrès.

De la même manière, le voyageur propose un tableau de la *pyramide raciale* du pays soulignant le conflit qu'il avait déjà annoncé dans la préface de son ouvrage : « l'indépendance a satisfait les vœux des individus, mais elle n'a pas rempli les espérances des races ; toutes ont des prétentions au pouvoir, pourquoi une seule couleur continuerait-elle à en exercer le privilège ? » (172). Une fois de plus, voyageurs locaux

---

<sup>23</sup> À ce sujet voir par exemple la thèse de Mónica Merchán Sierra (2013), *Nymphes exotiques, indigènes victimes ou créatures vulgaires. Images des femmes grande-colombiennes d'après les voyageurs du XIXe siècle*.

<sup>24</sup> Il faudra signaler que c'est particulièrement cette partie du récit qui a été considérablement remaniée par Mollien, dans l'intention de proposer un texte corrigé et en quelque sorte augmenté pour l'édition de 1825 (rappelons qu'il y avait eu une première édition en 1824). C'est cette édition de 1825 qui a été traduite par de Ureña pour la *BPCC*.

et étrangers sembleraient coïncider, le visiteur français accentuant l'idée que les gens des zones torrides (des gens « colorés » pour la plupart) auraient un caractère plus fougueux et moins discipliné, ce qui menacerait en quelque sorte (ou pour le moins mettrait en évidence une incompatibilité dans la formation même de la nation) les gens des régions tempérées (*criollos* et indigènes). En l'occurrence, un portrait assez négatif des gens du peuple est dépeint par le voyageur<sup>25</sup>, qui examine leurs caractéristiques faisant ressortir la division entre les gens de la montagne et ceux de la plaine, entre la *tierra caliente* et la *tierra templada*. En termes généraux, selon Mollien, « Le Colombien a peu de vivacité dans les traits, sa figure est sombre, triste et sans expression ; on n'y découvre que de l'indolence » (212). Une longue liste d'autres défauts (avares, ingrats, chauvinistes, orgueilleux, menteurs, et ainsi de suite), nuancée par quelques vertus, est ainsi déployée par le voyageur, qui conclut lapidairement à ce sujet que « Les travers et les vices des Colombiens appartiennent à toutes les nations qui ne sont pas parvenues au degré de civilisation que nous avons atteint » (228). Le regard condescendant du civilisé envers les peuples encore jeunes est bien illustré par ces propos.

Par ailleurs, la stagnation dans l'agriculture et l'industrie de la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle, que Mollien définit comme « un tableau vivant du quinzième siècle » (236), est due non seulement à cette nonchalance généralisée chez les habitants, mais aussi à la prodigalité de la nature, à la « facilité de tout avoir sans travail » (235). L'homme américain en tant que victime des richesses naturelles et peu disposé au progrès incarnerait ainsi une itération faisant partie intégrante (certes, avec des variations subjectives) de la grille de regard de la plupart de voyageurs occidentaux de l'époque. L'œuvre de la civilisation, une réelle insertion dans les flux mondiaux était donc à réaliser bien que les Anglais en particulier, d'après Mollien, aient déjà entrepris cette tâche consolidant leur présence commerciale dans le pays. Pour le reste, une entrave majeure pour cette insertion a été soulignée à plusieurs reprises par Mollien (et tous les voyageurs étrangers en général) : l'état déplorable, voire l'inexistence, de voies de communication pour l'entrée et la sortie des produits. La longue et pénible remontée du Magdalena pour atteindre l'intérieur des terres depuis la côte atlantique était déjà, en soit, une constatation de l'état des choses<sup>26</sup>.

---

<sup>25</sup> La réécriture de ce type de passages, où les qualificatifs négatifs envers les gens du pays sont transposés sans modifications, sans ajouts ou omissions, renforce notre théorie d'attachement à l'original de la part du traducteur, dont la visée n'a pas été une « restitution adéquate » de l'image du pays, stratégie beaucoup plus courante par le passé, comme nous l'avons vu.

<sup>26</sup> Notons au passage, encore une fois, la chosification des hommes en tant qu'outils « primitifs » de



Après cette nouvelle longue digression qui se présentait en fait comme un résumé des aspects les plus importants aux yeux du voyageur, ceux qui seraient les plus susceptibles d'intéresser en réalité ces potentiels lecteurs en France ou en Europe, le récit se termine par la traversée de l'isthme panaméen (où l'ouverture du canal serait, selon lui, une entreprise qui causerait préjudice au pays) pour un embarquement final pour l'Europe. Encore une fois, les très mauvaises voies de communication sont mises en relief par le voyageur qui fait référence à l'activité fébrile des ports de l'isthme. La fin de l'année 1823 marque donc, à son tour, la fin du périple colombien du voyageur français, qui s'embarque dans une frégate anglaise à destination de la Jamaïque afin de repartir pour la France, où il arrive le 13 février 1824.

Un commentaire final doit être fait concernant les *Notes et éclaircissements* de la fin du récit, qui portent sur des aspects d'ordre commercial, statistique, etc. Le but de Mollien était sûrement de donner un tableau le plus complet possible sur les possibilités industrielles et commerciales qu'offrait le pays aux investisseurs étrangers. Cet ajout textuel est conservé dans son intégralité dans la traduction, où l'on effectue seulement quelques ajustements. L'éditeur avertit dans la première note en bas de page de la section en question : « Se ha conservado la numeración irregular que de estas notas sigue el original, y para mejor orientación del lector, se indican el párrafo y la página correspondientes. (Nota del Editor) » (425). En effet, par souci d'organisation, l'édition de la *BPCC* renvoie à l'endroit exact où apparaît la note. D'autre part, une nouvelle opération intertextuelle est faite par Mollien, qui inclut dans sa première note le texte de l'avocat colombien Joaquin Camacho, description de la province de Pamplona, paru dans le *Semanario del Nuevo Reyno de Granada*. Ce texte a vraisemblablement été traduit au français par Mollien lui-même. Or, pour éviter une retraduction, l'éditeur ou le traducteur reprend le texte original en espagnol :

El texto de esta descripción es el original, según figura en el *Semanario* número 13 de 2 de abril de 1809, páginas 91 y siguientes. Miscelánea de cuadernos de Colombia y Nueva Granada, número 3314, fondo Pineda, Biblioteca Nacional, para evitar el hacer la traducción de otra traducción. (425)

Pour le reste, la seule modification relativement remarquable, toujours dans cette

---

transport dont dépendait le voyageur et, par extension, le médiocre flux commercial du pays : muletiers, porteurs d'hommes et *bogas* sont forcément toujours présents dans les relations de voyage à travers les chemins terrestres ou fluviaux du pays. Ces derniers font l'objet de réflexions, pour la plupart assez négatives, de la part des voyageurs. Mollien, en l'occurrence, souligne la paresse et l'indiscipline de ces hommes « qui doivent occuper la dernière place dans la classification de l'espèce humaine : c'est un mélange d'individus de toutes couleurs, qui n'ont retenu que les vices des races dont ils sortent » (272).

section finale de *Notes et éclaircissements*, est un petit ajustement dans un passage d'un autre texte (dû à un auteur anglais anonyme) inséré par Mollien, *Observations sur les moyens d'établir une communication par eau entre la mer des Antilles et le grand Océan* [...]. La restitution intégrale du récit suivant la stratégie d'attachement au texte original est ainsi complétée par de Ureña.

### 9.3 Un diplomate peu aventurier : le long séjour de Le Moyne en Colombie

Plus que le récit d'un voyageur, le texte d'Auguste Le Moyne se présente en bonne partie comme un recueil d'anecdotes de son séjour de plus d'une décennie dans le pays (1828-1839), plus exactement dans la capitale, en qualité de diplomate. L'inévitable description de l'arrivée sur la côte Atlantique, la longue et pénible remontée du Magdalena et l'ascension à Bogotá sont rapportées par Le Moyne dans son récit, qui suivra presque le même itinéraire dans son voyage de retour en Europe. Son voyage à travers le pays se limitera, en fait, à ce trajet obligatoire pour atteindre et quitter la capitale, en plus de quelques excursions dans les régions et villages environnants de Bogotá. Par ailleurs, Le Moyne inclura dans son récit une brève relation de sa traversée de l'isthme de Panama, en transit vers le Pérou où il avait été nommé pour un nouveau poste diplomatique en 1841 (voir ci-dessous carte 4).

#### 9.3.1 Un diplomate en transit vers la capitale, un traducteur attaché à sa stratégie

Le Moyne, juste après avoir fait une présentation générale de l'Amérique, expose les motivations pour l'écriture de son récit : « j'ai cherché à utiliser les loisirs que me procure maintenant la tranquillité de ma retraite en rassemblant et consignait par écrit les souvenirs de mes pérégrinations dans ces pays » (Le Moyne 1888, 21). Il s'agit donc d'un exercice de remémoration mélangeant annotations sociales, historiques et politiques sur le pays en raison des fonctions diplomatiques du Français, à des épisodes relevant de ses intérêts et anecdotes personnelles. Or, le décalage entre la réalisation effective de son voyage et l'écriture de son récit (rappelons que le texte est rédigé de nombreuses années après son séjour en Colombie) donne au Français l'occasion d'étayer et d'actualiser son témoignage non seulement sur ses devanciers, mais aussi sur des voyageurs et textes d'une époque postérieure à son séjour dans le pays, dont G.T. Mollien, Elisée Reclus et Charles Saffray.

Carte 4 : itinéraire du voyage d'Auguste Le Moyne (1828-1839)



Ce sera en fait l'une des caractéristiques de ce récit : la présence considérable de relations intertextuelles (peut-être plus que dans les autres récits abordés), très souvent par des citations directes<sup>27</sup>, dans un procédé d'héroïsation rhétorique. En effet, dès l'introduction même du récit, Le Moyne prend appui sur des textes d'autres écrivains<sup>28</sup> pour esquisser un panorama général de l'Amérique concernant sa géographie physique, sa faune<sup>29</sup>, sa flore, ses richesses minérales et pour caractériser ses peuples autochtones.

<sup>27</sup> Signalons d'emblée que Le Moyne a recours non seulement à des récits de voyage ou à des ouvrages scientifiques pour renforcer ses propos, mais aussi, très souvent, à des fragments littéraires qu'il ajoute à son récit pour l'agrémenter.

<sup>28</sup> *Abrégé de Géographie universelle* de Malte-Brun, *Tableaux de la nature et vue des Cordillères* de Humboldt et *Museo de ambas Américas* de García del Río.

<sup>29</sup> Notons au passage que l'intérêt de Le Moyne pour la faune et l'entomologie en particulier est manifesté

Adoptant la vision humboldtienne de l'Amérique en tant qu'espace riche et vierge voué à être intégré dans le mouvement de développement mondial, Le Moyne présente d'emblée dans son récit la projection d'une nature et des hommes domptés au profit du progrès :

Ces savanes et ces forêts, où se déploient tant de puissance et de magnificence ne sont guère, il est vrai, encore aujourd'hui en grande partie qu'un domaine disputé aux bêtes fauves et aux reptiles immondes par quelques restes de peuplades sauvages et errantes ; mais que ne promettent-ils pas pour plus tard, lorsque la culture s'en emparera ; lorsque les marais qu'y entretiennent les pluies et les débordements des rivières seront desséchés par le déversement de leurs eaux dans des canaux ; lorsque les rivières elles-mêmes, dont la plupart sont, par la facilité de leur navigation, destinées à multiplier les communications de l'intérieur du pays avec les côtes, seront contenues dans leur lit par des quais ou des digues ; lorsque, sur leurs bords, les populations et l'industrie y prendront dans des cités le développement que l'avenir leur réserve, et lorsque enfin des marchés y seront créés pour des échanges commerciaux. (4)

D'autre part, et à l'image du récit de Mollien, l'empreinte du traducteur Rafael de Ureña se verra reflétée surtout au niveau phrastique, sur des aspects d'ordre micro-linguistique : style, reformulations ponctuelles, en somme, aspects de forme qui n'affecteront pas, en général, le sens du texte. Sa stratégie d'attachement à l'original tout en procédant à des ajustements ou à des adaptations locales soit par inadéquation culturelle, soit par des considérations liées à son propre horizon traductif, semblerait persister ainsi dans la réécriture de ce récit. La fin de l'introduction, lorsque Le Moyne se livre à quelques réflexions « ethnographiques », peut nous fournir un exemple de cela. Le Français décrit ainsi le caractère des Indigènes américains au XIX<sup>e</sup> siècle :

Un fond de méfiance, d'astuce et de taciturnité domine chez tous ; néanmoins, ce n'est que parmi ceux qui sont restés nomades qu'on trouve de la férocité ; les autres qui sont rassemblés dans les villes et les campagnes se montrent doux, humbles et comme résignés à la *condition effacée* dans laquelle les conquérants *les avaient placés*. (22)

De Ureña semblerait encore une fois, par de légères modifications lexicales, critiquer l'époque de la conquête et ses répercussions sur les peuples indigènes :

En todos ellos se advierte un fondo de desconfianza, astucia y aire taciturno; pero la ferocidad sólo se observa en los que han conservado la vida nómada; los demás, que viven reunidos en ciudades y aldeas, son afables, humildes, y hasta se muestran resignados con la *oscura servidumbre* a que los *condenaron* los conquistadores. (Le Moyne 1945, 12)

L'effacement indigène devient un obscur asservissement, et un verbe à connotation plus « neutre » (placer) se transforme en verbe sensiblement plus fort (condamner). Encore

---

dès l'introduction de son récit.

une fois, il serait hasardeux d'affirmer catégoriquement que l'effet recherché, consciemment ou inconsciemment, par le traducteur dans son travail de réécriture des passages concernant l'époque de la conquête visait systématiquement à sa condamnation. Nous ne possédons que la matière linguistique, des bribes de texte, pour avancer cette hypothèse qui, toutefois, semblerait être au moins partiellement confirmée par ce type de passages.

Le récit de Le Moyne se caractérise par une volonté permanente d'héroïsation actantielle, peut-être visant à équilibrer le recours à l'héroïsation rhétorique. Les souffrances pendant la traversée maritime et la pénible navigation par le Magdalena, des anecdotes<sup>30</sup> liées au parcours, très souvent d'un ton comique, parfois à caractère plus grave, sont ainsi présentes tout au long du récit. Concernant la remontée du fleuve Magdalena, il se félicite cependant d'avoir vécu cette lente et fatigante remontée à la force des bras des *bogas*, auxquels Le Moyne consacra de nombreux passages, comme Mollien l'avait fait auparavant. En effet, à l'époque de l'écriture du récit, la navigation à vapeur pour le Magdalena avait déjà été mise en place<sup>31</sup>, ce que Le Moyne confirme dans son propre texte. Dans le but de gagner la faveur du lecteur, il met en relief, malgré tout, les avantages de cette navigation dans ces « bateaux forts incommodes et en affrontant [...] des fatigues et des dangers », car elle lui a permis de contempler avec soin les contrées traversées « dans son état presque primitif », ainsi que les mœurs de leurs habitants, souvent « d'hommes à demi sauvages » (25). Plus encore, il insiste sur l'absence de changements notoires dans ces régions, d'où la validité de ses observations : « aucune transformation appréciable ne s'est produite jusqu'à présent ni dans le caractère national, ni dans les œuvres de la nature par l'intervention du travail de l'homme » (24). Dans ce passage et dans d'autres, le traducteur opère des changements qui nuanceraient l'héroïsme actantiel du voyageur. En l'occurrence, des modifications dans les marques déictiques (effacement de la marque de la première personne du singulier) : « car bien que ce soit, il est vrai, que j'ai remonté ou redescendu ce fleuve [...], des dangers et fatigues que j'aurais évités [...], j'ai pu contempler [...] » (25) / « pues aun cuando fuera

---

<sup>30</sup> Gannier affirme que le récit de voyages est « un discours de la séduction », qui peut s'opérer entre autres par la satisfaction de la curiosité du lecteur ou par l'amusement apporté par la présence d'anecdotes (Gannier 2016, 45-48).

<sup>31</sup> Depuis la décennie de 1820, différentes initiatives (dont une évoquée par Le Moyne) avaient eu lieu pour instaurer des lignes régulières de navigation à vapeur par le Magdalena, mais ce ne sera que pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que ce service allait pouvoir se consolider. Voir à ce sujet l'article « Vapores del progreso : aproximación a las empresas de navegación a vapor por el río Magdalena, 1832-1914 » (Viloria De la Hoz 2014).

muy penosa la navegación río arriba [...], fatigas y peligros, que se hubieran evitado [...], puede en cambio el viajero admirar [...] » (14). Ou encore, de légères suppressions de fragments, peut-être considérés superflus par le traducteur. Ainsi par exemple, lorsque Le Moyne fait référence à ses observations zoologiques pendant la traversée maritime (également pénible pour lui) le traducteur supprime ce petit fragment :

Mais à toutes ces choses si propres à intéresser où à piquer la curiosité viennent malheureusement se mêler de nombreuses tribulations qui, pendant une longue traversée étouffent considérablement l'enthousiasme de beaucoup de gens pour la navigation, et ne la leur font supporter que comme une nécessité qui s'impose à eux faute d'un autre moyen de transport. (35)

Par ailleurs, citons ce curieux détail : lorsque Le Moyne relate son arrivée au port de Santa Marta en Colombie, le traducteur échange, assurément par une inattention, « le pavillon national » (41) par « le pabellón español » (25).

Dès son arrivée dans la ville de Santa Marta, la présence allusive d'autres récits de voyage (ceux de Reclus et de Saffray notamment) dans les descriptions proposées par Le Moyne sont évidentes. De la même manière, la description de lieux et de gens est marquée par ce rapport ambivalent qui caractérise la plupart des témoignages de l'époque : l'amabilité et la spontanéité des gens contrastent avec leur indolence qui les empêche d'exploiter convenablement la richesse naturelle dont ils disposent. C'est pour cela que l'arrivée d'immigrants européens, comme l'avait suggéré Reclus ou encore Saffray, injecterait un apport « civilisationnel » nécessaire au développement de Santa Marta et de ses environs, ville semblable à une cité d'Orient. La dichotomie civilisation/barbarie est ainsi établie par ressemblance. Quoi qu'il en soit, il est vrai que la vie sociale de la classe privilégiée<sup>32</sup> est louée par le Français, sinon pour sa « profondeur », caractéristique des salons parisiens, au moins pour son charme :

Sans doute, dans cette société dont je parle, les conversations ne roulaient pas, *comme dans nos salons parisiens, avec autant de profondeur et délicatesse et goût* sur des sujets qui sont du domaine de l'érudition, mais elles laissaient au moins percer beaucoup d'esprit naturel chez les hommes et chez les femmes, et démontraient une intelligence capable de devenir excessivement riche et fertile en étant cultivée. (53, 54)

Le traducteur procéderait dans ce passage à un léger ajustement par souci d'adaptation culturelle : l'effet de comparaison par opposition entre les Français cultivés et les locaux incultes disparaît au profit de la focalisation sur les potentialités intellectuelles de ces

---

<sup>32</sup> Le Moyne fait également allusion aux couches moins favorisées et, particulièrement, aux Indiens de la Guajira, peuple de l'extrême nord du pays que ni les Espagnols ni le gouvernement colombien avaient réussi à dominer, et dont Le Moyne traite en se basant surtout sur des témoignages d'autres voyageurs (Reclus, vraisemblablement).

derniers :

Desde luego, en esos salones la conversación no versaba sobre asuntos que son del dominio de los eruditos, pero tanto los hombres como las mujeres demostraban mucho ingenio natural, y una inteligencia susceptible de adquirir el mayor brillo en cuanto se la cultivase. (43)

Le périple par transports terrestres jusqu'au point d'embarquement pour le Magdalena, la remontée du fleuve jusqu'à Mompo, où le diplomate s'est attardé quelques jours, puis l'arrivée au port de Honda ponctuent ensuite le récit. Ainsi, outre les vicissitudes et fatigues du voyage et l'immanquable description des lieux, des gens des bords du fleuve et leurs mœurs<sup>33</sup>, le voyageur intercale renseignements divers et anecdotes soit de son propre cru, soit par des procédés intertextuels. Par exemple, il rapporte des événements concernant les hauts personnages des luttes de l'indépendance, ainsi que des observations scientifiques de Humboldt ou de Charles Saffray. À propos de ce dernier, Le Moyne insère dans son récit, tantôt sous forme de citation directe, tantôt en paraphrasant, des passages relatifs aux plantes médicinales ou à la description de trajets que Saffray, à la différence de Le Moyne, a effectivement effectués. Ce procédé, si fréquemment employé par Le Moyne, semblerait être utilisé pour suppléer en particulier le manque de péripéties de son propre voyage, du fait de son caractère relativement limité dans l'espace, bien qu'étendu dans le temps. En effet, à la différence de la plupart des autres voyageurs qui dans un laps de temps plus court ont parcouru plus de distances, ont visité plus d'endroits, disposant ainsi de plus d'aventures à être transformées en récit, Le Moyne, malgré son long séjour dans le pays, aurait vécu son expérience, en bonne partie, par procuration.

D'autre part, les remarques concernant les *bogas*, « cette classe de gens [...] qui se recrutent parmi les nègres, les mulâtres et les Indiens de sang mêlé » et qui, en raison de leur pénible travail, développent « des formes athlétiques et une démarche imposante » (69), apparaissent à leur tour en tant qu'élément incontournable dans ce voyage fluvial. Le Moyne affirme, en effet, que seul ce type de gens, à la « vie déréglée » et qui pour le reste « atteignent rarement une grande vieillesse » de par leur travail de « bêtes de

---

<sup>33</sup> Le Moyne coïncide avec Mollien dans la description des gens menant une vie « sauvage », éloignés de la civilisation : « Les habitants des bords de la Magdalena, qui appartiennent à diverses races de gens de couleur, cherchent leur indépendance dans un coin des forêts » (108). De la même manière, il attribue, par opposition, un degré de « civilisation » relativement supérieur aux gens habitant des bourgs plus ou moins importants des marges du fleuve. En l'occurrence, et grâce à une halte plus prolongée à Mompo que celle de Mollien, Le Moyne décrit plus en détail le caractère et les mœurs des habitants de cette ville qui, restant pittoresques et parfois arriérés aux yeux du voyageur, possédaient un charme et un savoir vivre loués par le Français.

somme », est capable de supporter « sous le ciel enflammé des tropiques [...] les fatigues d'un pareil métier » (70). Le Moyne semblerait être ainsi plus indulgent dans sa description des *bogas* que Mollien. Or, il va aussi leur reprocher leurs constants épisodes d'ivrognerie et l'abandon auquel ils soumettaient le voyageur par les fréquentes désertions, mais surtout, « leur inconscience de ce que nous appelons pudeur, [car ils] ne se gênent nullement pour se livrer à des propos répugnants et satisfaire tous leurs besoins physiques en votre présence et à côté de vous » (72). Avec un regard de supériorité paternaliste, Le Moyne affirme que « les bogas sont plus brutaux que méchants et cupides » (73), quoique assimilables par analogie aux cannibales ou aux nécromanciens :

Les bogas campaient à peu près de la même manière que nous ; ceux-ci, avant de se coucher, prenaient leur souper rangés en cercle autour de leur marmite. C'était un spectacle étrange que de voir se détacher, sur l'horizon à demi obscur d'un paysage sauvage et à la lueur des flammes vacillantes de notre foyer, ces hommes nus, de différentes couleurs, à l'air farouche et armés de différents couteaux ou machettes avec lesquels ils découpaient leurs aliments ; on eût dit des esprits infernaux se livrant [sic] à un festin de cannibales ou à des pratiques cabalistiques. (103)

Après un court séjour dans la ville de Honda, dont Le Moyne offre une description assez négative par ailleurs, le diplomate entreprend l'ascension pour la capitale. Afin de montrer le dénivelé que le voyageur devait surmonter entre la zone torride du Magdalena et le plateau de Bogotá, Le Moyne incorpore un croquis dans son récit, supprimé dans la traduction. En effet, le passage abrupt, à dos de mule et à travers des chemins impraticables, d'une région située pratiquement au niveau de la mer à des zones plus tempérées, pour atteindre finalement une altitude de 2 600 mètres dans quelques journées était redouté par les voyageurs. Cependant, à l'image de Mollien, l'ascension offrait au voyageur « un panorama magnifique et d'une étendue immense » (146), le retour à un climat plus bénévole où « outre les fruits et les légumes des zones tropicales, on y trouve presque toutes les plantes potagères de l'Europe » (152) et où

L'Européen qui vient de quitter les bords du Magdalena, où il s'était habitué à ne voir presque que des mulâtres et des nègres indolents vivant dans des misérables huttes est surpris en retrouvant [...] des demeures d'une apparence propre et une population relativement active où domine la race blanche. (153)

Un relatif retour à la civilisation s'opère donc dans cette ascension : non seulement un climat plus semblable à l'européen permet d'avoir des produits communs pour le voyageur et de le soulager, mais la présence des « Blancs », voire de succédanés, est garantie de civilisation, pour le moins approximative. Notons par ailleurs que dans cette ascension (lors de la halte dans le village de Guaduas plus précisément) le diplomate affiche sa passion pour l'observation d'oiseaux et pour l'entomologie, ayant recours à un



procédé dont il use souvent : l'insertion de fragments à caractère littéraire. En parlant des oiseaux-mouches, qu'il voyait « tourbillonner par centaines autour d'un seul oranger en fleurs » (154), Le Moyne orne son texte avec cet extrait de Jaques Dellile (*Les trois règnes de la nature*) :

Du peuple ailé des airs brillante miniature  
Où le ciel des couleurs épuisa la parure  
Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri,  
Qui, de fleurs de rosée et de vapeurs nourri,  
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,  
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure :  
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,  
De qui la grâce est tout et le corps presque rien. (154, 155)

À chaque occurrence de ce phénomène, le traducteur opte pour une stratégie qui dévoilerait aussi bien le relatif respect de la littéralité de l'original, que son horizon traductif. En effet, l'on pourrait dire que de Ureña semble s'accommoder aux diverses modifications nécessaires (lexicales, grammaticales, etc.) au niveau phrastique, c'est-à-dire micro-textuel, dans le corps du récit mais que, s'agissant de textes à caractère clairement littéraire (et de surcroît d'autres auteurs), il préfère garder le texte en français et proposer une traduction en bas de page, que ce soit par souci d'éventuelles critiques, par respect envers l'auteur ou pour l'envergure du travail de traduction littéraire à proprement parler. Ainsi, ce fragment est rendu par le traducteur comme suit :

Del pueblo alado de los aires brillante miniatura,  
en cuyo adorno el cielo agotó los colores  
y para decirlo de una vez, el colibrí encantador  
que alimentándose de flores, de rocío y vapores  
nunca se detiene en la rama,  
no se posa, se desliza y más que chupar roza,  
Fenómeno sutil, obra maestra aérea,  
la gracia en él es todo y el cuerpo casi nada. (107, 108)

Signalons, finalement, un double fait curieux dans le récit et la traduction, notamment visible dans cette partie du récit : un jeu d'homonymes et de coïncidences toponymiques d'une part, et l'omission de deux courts fragments, d'autre part. Le Moyne (mais également Mollien par ailleurs) mentionne un riche propriétaire et colonel de la milice qui offrait l'hospitalité aux étrangers de passage par Guaduas : M. Joaquín Acosta (ou simplement M. Acosta, selon Mollien). Il semblerait s'agir d'un homonyme (un parent ?) du célèbre militaire, politicien et historien Joaquín Acosta, originaire de Guaduas. En effet, le général Acosta aurait résidé à l'étranger (1825-1831) lors du passage de Le Moyne par cette localité. Ce dernier rapporte avec humour la prétendue participation de ce bienfaiteur des voyageurs « dans l'accroissement de la population »

du village, ainsi que les mœurs licencieuses du curé : « du reste, sous ce rapport on accordait les mêmes honneurs au curé qui, en effet, dans les quelques rencontres que j'ai eues [sic] avec lui, me parut un égrillard pasteur » (157). Ce petit passage critiquant le curé de Guaduas a été supprimé par le traducteur ou l'éditeur, démarche rare dans ce travail de réécriture. Plus qu'une censure, ou une adaptation par inadéquation culturelle ou circonstancielle, l'on pourrait peut-être penser à une inattention, d'autres passages dans ce récit et dans les deux autres traduits par de Ureña qui discréditaient éventuellement le clergé ayant été conservés, ce qui n'a pas été le cas dans la traduction du récit de Reclus par Obregón, comme nous l'avons vu. De la même manière, un paragraphe entier d'une vingtaine de lignes est omis lorsque Le Moyne parle d'une partie du chemin décrivant la « dernière ascension » avant d'arriver sur le plateau de Bogotá (160). Aucune information sensible ou significative n'est en fait enlevée au récit, il s'agit simplement d'une brève description du parcours. Encore une fois, plus qu'un procédé de censure ou d'adaptation à proprement parler, l'on serait tenté d'envisager un oubli<sup>34</sup> ou simplement un désir d'allègement du récit en éliminant des passages rébarbatifs. Quoi qu'il en soit, le voyageur atteint enfin l'étendu plateau de la cordillère, dont il donne des impressions mitigées.

### 9.3.2 Un long séjour dans la capitale, une traduction « sans sursauts »

Bogotá, la ville qui deviendra sa demeure pendant une décennie, fait l'objet d'un tableau détaillé de la part de Le Moyne. Des renseignements concernant sa fondation, la description générale de la ville, son aspect lugubre du fait de son climat, l'architecture des édifices les plus importants mais aussi des maisons communes, les habitudes de ses habitants et leurs divertissements<sup>35</sup> sont, parmi d'autres particularités, dépeints par le diplomate. Bien que le Français ne se livre pas systématiquement à des critiques acerbes à propos de la ville et de ses habitants, son regard laisse transparaître de manière plus ou moins évidente, et particulièrement par effet de comparaison, une supériorité intrinsèque puisque émanant du monde « civilisé ». Dans ces quelques passages, le traducteur opère parfois de légères adaptations locales, en vérité peu significatives, qui pourraient toutefois être assimilées à un souci d'adéquation culturelle visant à adoucir de manière très subtile,

---

<sup>34</sup> Cela semblerait également être le cas postérieurement pour une courte note en bas de page sur la localisation d'un lac dans une région circonvoisine de la plaine de Bogotá (243).

<sup>35</sup> Y compris, comme Mollien l'a fait lui aussi, un long portrait de la femme colombienne (de la capitale dans le cas de Le Moyne). D'autre part, dans les passages concernant le carnaval, Le Moyne intercale ses souvenirs de ce type de festivités à Buenos Aires, où il a été affecté postérieurement.

consciemment ou inconsciemment, les propos du Français. Ainsi par exemple, lorsque Le Moyne décrit la cuisine d'une maison quelconque de la ville<sup>36</sup>, il le fait en ces termes : « Le lieu auquel on donne le nom de cuisine a, par sa disposition et les ustensiles qui y figurent, un caractère singulièrement primitif, du reste en harmonie avec la qualité des mets qu'on y apprête » (183). La paraphrase à caractère dépréciatif a pour but d'éviter de nommer le lieu en lui-même qui, aux yeux du Français, ne devait même pas porter le nom de cuisine. Le choix du traducteur va rendre à cette pièce de la maison son caractère essentiel la nommant sans ambages, tout en gardant cependant ses attributs rustiques : « La cocina tiene por su disposición y por los utensilios que ella figuran, un aspecto singularmente primitivo, que por lo demás está muy en armonía con la calidad de la comida » (126).

Pour le reste, établissant en quelque sorte un rapprochement entre les classes privilégiées locales et le monde européen, Le Moyne prévient le lecteur du fait qu'il consacre la description des habitations de la ville « aux choses qui sont d'un ordre général » (185), c'est-à-dire, aux maisons des gens du peuple :

Lorsque je parle ici de l'intérieur ordinaire des ménages, il va sans dire que c'est sous la réserve d'exception à l'égard de quelques familles qui ont su introduire dans leur vie une partie du confort et même du luxe européen et dans les maisons desquelles un Français ou un Anglais retrouve des habitudes qui diffèrent fort peu de celles du meilleur monde de son propre pays. (184, 185)

Une division nette entre les héritiers de la civilisation européenne et le reste de la population est ainsi effectuée par le diplomate français, les confortant au passage dans leurs valeurs et croyances. En fait, dans sa qualité de diplomate, Le Moyne a côtoyé la haute société de la capitale à laquelle, bien qu'éloignée de l'idéal européen dont il était le porteur, le Français pouvait s'identifier, ou pour le moins, prendre comme point de référence pour établir des relations comparatives avec les masses.

Sa position lui a permis par ailleurs de rencontrer personnellement Simon Bolívar, à la faveur duquel il prendra parti d'une manière élogieuse dans ses réflexions. Rappelons au passage que, faute d'épisodes issus de voyages à proprement parler dans son long séjour en Colombie, Le Moyne amplifiera son récit par ce type de souvenirs en ajoutant de longs chapitres relatifs à l'histoire du pays et à des aspects à caractère scientifique. En l'occurrence, il développera tout un chapitre sur la constitution géologique de la plaine,

---

<sup>36</sup> Rappelons que l'œuvre picturale de Le Moyne (non incluse dans l'édition de la *BPCC*) est devenue, avec le temps, également partie intégrante du patrimoine culturel de la nation. À propos des tâches ménagères et des pièces de la maison dans la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle, voir par exemple l'aquarelle de l'annexe 12.

sur ses habitants primitifs, les Chibchas (basé par exemple sur des textes de Humboldt, *Vues des Cordilleres*, et de Lucas Fernández Piedrahita, *Historia general de las Conquistas del Nuevo Reyno de Granada*), auquel il mêle des observations de son cru par rapport à l'état de la région au moment de son séjour dans le pays. Concernant le développement précaire des cultures dans la plaine, Le Moyne signale : « au nombre des principales causes qui s'opposent ici aux progrès de l'agriculture, on doit compter la répugnance des Indiens pour tout genre de travaux, leur mollesse d'autant plus surprenante que le climat n'est pas de nature à les énerver » (230). Les descendants du peuple Chibcha, dont le Français venait de présenter pour l'essentiel quelques aspects relatifs à leur mythologie<sup>37</sup>, ne sont que les vestiges appauvris d'un peuple révolu, qui représentent même une entrave à la mise en œuvre de la civilisation. Les *criollos*, héritiers autodésignés de celle-ci, et le voyageur français convergent ainsi dans une vision qui catégorise défavorablement ceux qui ne rentrent pas dans leur grille de regard et dans leurs projets de progrès.

De cette façon, les observations effectivement réalisées par Le Moyne à travers ces voyages, outre la relation du trajet entre la côte et la capitale, vont se concentrer sur les villages et sites d'intérêt de la plaine. L'un des endroits qui a fortement attiré l'attention du Français a été la chute du *Tequendama*, à laquelle Mollien, Saffray, et d'Espagnat consacrent aussi quelques lignes. En effet, Le Moyne décrit ce lieu d'un ton admiratif :

[...] parmi les sites où j'ai vu la nature déployer le plus de beautés, celui de la chute du Tequendama ne se représente jamais à mes souvenirs sans me laisser en même temps le regret de ne pouvoir plus y reporter mes pas, car, en effet, à l'aspect aussi sauvage que grandiose sous lequel, au milieu d'un bruit épouvantable et sous le charme d'un air frais et pur, s'offre dans son ensemble comme dans ses détails le paysage de ce lieu désert, il est difficile qu'il n'échappe pas à l'homme un cri d'admiration et que des fortes émotions n'agitent pas son âme. (260)<sup>38</sup>

---

<sup>37</sup> Le mythe de Bochica, rapporté par Le Moyne (mais aussi par Saffray), est assez parlant en ce qui concerne la sédentarisation, le développement de la civilisation des natifs de la plaine par l'entremise d'une force étrangère : « Dans les temps les plus reculés, lorsque la lune n'accompagnait pas la terre et que les habitants de la vallée vivaient nus, sans agriculture, sans loi, et sans aucune espèce de culte, tout à coup apparut un étranger à l'air vénérable [...]. Le mystérieux personnage de Bochica, qui venait de l'Orient et leur semblait d'une race différente de la leur, avait la barbe longue et touffue [...]. Le prestige de ses actes et de ses discours le fit accueillir comme un envoyé du ciel : il apprit aux hommes à se bâtir des demeures, à cultiver la terre, à se vêtir et à se réunir en société » (225). L'insertion de cette légende dans cette partie du récit, la postérieure constatation de la « mollesse » indigène, ne serait-elle une manière de persuader le lecteur sur le fait que, même avant la conquête espagnole, l'Amérique était vouée à être « civilisée » par l'entremise d'une race venue d'ailleurs et, par défaut, par ces héritiers ou leurs succédanés ? Signalons finalement que Bochica est également à l'origine de la légende de la chute du *Tequendama*, endroit ouvert par lui afin de déverser les eaux qui, par l'action d'une autre déesse, avaient inondée la plaine de Bogotá.

<sup>38</sup> Aujourd'hui, l'endroit garde certes sa majestuosité malgré les changements du paysage par l'action de l'homme. Malheureusement, c'est justement à cause de cette action que les eaux de la chute ont pris une

Pour renforcer la sensation d'émerveillement que lui a produit cette œuvre de la nature, Le Moyne, suivant sa récurrente méthode intertextuelle, va insérer quelques vers d'Alphonse de Lamartine et étoffer sa description de données sur la hauteur de la chute fournies par Humboldt et le baron de Gros, ainsi qu'à l'aide de détails relatifs à une autre chute d'eau visitée par Saffray dans une autre région du pays.

Cet intérêt manifeste de Le Moyne pour quelques aspects de la nature (contrairement à Mollien qui, avec un regard calculateur, affiche une vision décidément instrumentaliste à ce sujet) se verra aussi reflété dans la relation des excursions motivées par sa passion pour l'entomologie. Dans l'un des passages à propos de ces excursions, le traducteur semble effectuer une légère adaptation locale en actualisant une expression colloquiale rapportée directement par Le Moyne en espagnol. Le diplomate mentionne certains villages d'un climat tempéré où « quand arrivent les saisons de pluies à Bogotá, les familles aisées se transportent pour retrouver du beau temps en changeant de climat, ce qui s'appelle *mudar temperamento* » (276). Dans la reformulation de cette dernière partie de la phrase, de Ureña, propose simplement « buscar buen tiempo con el cambio de clima ». A-t-il considéré cette expression comme étant démodée ou inélégante ?

Le Français complète les observations de ses brefs voyages à travers les contrées voisines de Bogotá avec quelques mœurs qui le frappent, comme l'enterrement festif d'un enfant (également évoqué par Mollien) par la croyance populaire de son entrée directe au paradis grâce à son âme sans souillure ; avec des réminiscences des Français qu'il avait rencontrés en Colombie, morts pour la plupart (sinon tous) au moment de la composition du récit ; mais surtout, avec son habituel recours aux textes d'autres voyageurs se rapportant à des régions qu'il n'a pas visitées : nouvelles références aux observations de Saffray, citation directe de la description de Mollien de la vierge de Chiquinquirá vénérée par les Colombiens, ou encore la description de Humboldt sur les *cargueros*, ces hommes qui transportaient sur leur dos les voyageurs dans les chemins le plus escarpés des cordillères.

La partie du récit qui a le plus intéressé les responsables de la BPCC pour en faire l'objet d'une traduction est en réalité une longue digression historique et politique, abordant des événements depuis la conquête jusqu'aux premières décennies de vie indépendante du pays, qui inclut également un important appendice : extraits de plusieurs

---

coloration noirâtre et d'où émanent des odeurs pestilentielles (à ce sujet, voir par exemple <https://www.eltiempo.com/vida/medio-ambiente/tras-25-anos-guardiana-del-salto-de-tequendama-logro-su-proteccion-450772>).

documents au sujet de la conspiration contre la vie de Bolívar le 25 septembre 1828, articles publiés par la presse locale sur un projet de gouvernement monarchique en Colombie, ou encore un message adressé par Bolívar au congrès le 20 janvier 1830. Les observations de Le Moyne, notamment sur cette dernière époque dont il a été le témoin direct et relativement haut placé dans les cercles politiques d'alors, ont sans doute pesé sur le choix de ce récit pour son incorporation dans la collection. L'exaltation de la figure de Bolívar<sup>39</sup> et les critiques à Santander, l'un des héros de l'indépendance, a en partie caractérisé son travail d'écriture au sujet de la vie politique du pays qu'il a connu. L'appareil paratextuel, comme nous l'avons vu précédemment, a remédié en partie à cette dépréciation de la figure de ce haut personnage, en soulignant les appréciations « injustes » à son encontre. La réécriture de Rafael de Ureña, pour sa part, s'est limitée au respect des formulations du texte original. Ainsi par exemple, des propos de Le Moyne qualifiant Santander de médiocre guerrier (Le Moyne, 1880, tome 2 : 26), ou encore le signalant comme l'instigateur d'une tentative d'assassinat contre Bolívar (46), sont restitués dans la traduction sans aucun commentaire ou modification majeure.

Élément habituel dans ce type de récits, la description du caractère des habitants du pays devait apparaître dans le récit de Le Moyne. Sur ce point, l'on pourrait peut-être entrevoir un exemple d'adaptation locale au moyen d'une très légère modification, opérée par le traducteur par un souci d'adéquation culturelle ou circonstancielle. Le chapeau même de ce chapitre, « Caractère, état intellectuel, physionomie morale des habitants » (173) devient « Carácter, cultura y fisionomía moral de los habitantes » (336) : l'on passe d'un état, terme plutôt rapporté à un stade d'évolution, à quelque chose de déjà acquis, au-delà de son degré de progression. Dans tous les cas, Le Moyne procède à une description de la population par « races qui, divisées entre elles par des antipathies mutuelles, diffèrent non moins par les mœurs et le caractère que par le sang » (173). De cette façon, les *criollos*, minorité dominante, sont par exemple dépeints par Le Moyne comme intelligents et cordiaux, mais hypocrites, chauvinistes et indolents, ce qui maintenait le pays dans un état d'immobilité hérité du passé colonial. Les Indiens sont classés en Indiens soumis (« *reducidos* ») et sauvages, les premiers se trouvant en général dans les zones tempérées, les deuxièmes habitant pour la plupart les plaines torrides et, encore parfois pratiquant le cannibalisme. Et les « mulâtres et autres gens de couleur »

---

<sup>39</sup> Notons simplement au sujet de Bolívar, et concernant la traduction, la restitution intégrale d'un fragment d'un de ses célèbres discours (*Última proclama del Libertador Simón Bolívar*), présenté de manière réduite dans le texte de Le Moyne (page 82, 2<sup>e</sup> tome édition française ; page 273, édition de la BPCC).

(177), habitant eux aussi les zones torrides et les littorales, qui essayaient « d'améliorer leur condition et de sortir des bas rangs de la société où la race blanche s'efforce de les maintenir » (178). Encore une fois, ces catégorisations racialistes de Le Moyne correspondraient en partie à la grille de regard instaurée par les propres voyageurs *criollos*, dans la mesure où elles ratifient par exemple le cloisonnement social par zones géographiques. Elles la remettent en question cependant discréditant partiellement la minorité *criolla*, qui aurait échoué à s'insérer résolument dans la voie du progrès. Une justification voilée de la nécessaire intervention de forces allogènes, porteuses de civilisation, se cacherait-elle éventuellement derrière ces réflexions du diplomate ?

Quoi qu'il en soit, d'autres facteurs qui s'opposaient à la consolidation et au développement de la jeune république sont pointés par Le Moyne : prépondérance de l'Église catholique, vénération superstitieuse du peuple envers les éléments religieux et perversion du bas clergé ; corruption à tous les niveaux ; système judiciaire inopérant et imbriqué ; une armée dont la plupart des soldats étaient recrutés par la force ; un développement très précaire ou inexistant dans l'industrie, l'agriculture, etc. En somme, « tout était dans l'enfance » (182). Fidèle à sa stratégie intertextuelle, et afin qu'on ne l'accuse pas « de tendance à tracer sous de fausses couleurs la physionomie des peuples » dont il parlait (186), Le Moyne renforce ses propos grâce à l'insertion d'un texte à propos des difficultés affrontées par les nouvelles républiques hispano-américaines dans leur processus de consolidation. Ce texte, publié au Chili en 1842 dans le *Museo de ambas Américas*, avait été écrit par García del Río, « un des écrivains les plus éminents de la Nouvelle-Grenade » (186). Dans ce texte, poursuit Le Moyne, cet « ancien haut fonctionnaire américain », qui n'avait pas par le passé hésité à défendre ses compatriotes « contre des dénigrement venus de dehors », « n'a pas craint, en ami sincère, de faire entendre de dures vérités, pour tâcher de les éclairer sur les causes de leurs malheurs » (186).

Les réflexions historiques et politiques, les descriptions de villages voisins de la capitale et des gens du pays occupent donc une bonne partie du récit de Le Moyne. Faute d'une vraie relation itinérante, mais grâce à un séjour prolongé dans un même endroit et aux relations sociales qu'il a pu y établir, le diplomate français offre des informations peut-être plus détaillées, certes marquées par sa subjectivité et ses propres intérêts, sur des lieux et aspects que d'autres voyageurs de passage dans la capitale auraient peut-être passés sous silence. Le Moyne va tout de même relater son voyage de retour en Europe, entrepris à la mi-octobre 1839. Il retourne ainsi au village de Guaduas, afin de

s'acclimater quelque temps avant de se lancer à nouveau sur la redoutée et torride plaine du fleuve Magdalena. Douze *bogas*, ivrognes invétérés, assurent la navigation de descente pendant onze jours sur un *champán*, qui déposera le voyageur dans un village à quelques journées de Carthagène par voie terrestre, où il s'embarquera pour le Vieux Continent. Avant d'arriver à Carthagène, Le Moyne fait halte dans le village de Turbaco, rendu célèbre par la visite de Humboldt au volcan de boue qui s'y trouvait. Le Français, suivant sa méthode, insère la description de cet endroit proposée par le savant prussien. La vivacité des gens de couleur, la caractéristique indolence des Blancs dans les endroits torrides, la décadence d'une ville autrefois célèbre guident les réflexions de Le Moyne à Carthagène, où il fait aussi le constat de la richesse inexploitée environnante, dans l'attente de la main civilisée qui l'intégrerait définitivement dans les circuits commerciaux planétaires. Encore une fois, afin de pallier le manque d'expériences de voyage propres, Le Moyne agrmente la fin de son récit sur la Colombie par l'inclusion de descriptions d'animaux tropicaux ou d'anecdotes divertissantes à propos des singes notamment.

Arrivé en France le 20 janvier 1840, Le Moyne repartira (cette fois-ci en compagnie de sa femme) environ une année plus tard dans une nouvelle mission diplomatique au Pérou. Dans son voyage de retour en Amérique, il propose quelques observations sur Cuba et la Jamaïque. Il y contestera en particulier la situation des « Nègres [...] dont, à la honte de l'humanité, la traite a été si longtemps autorisée par les gouvernements européens, et s'est prolongée dans les colonies espagnoles plus que dans les autres » (240, 241). La censure du commerce avec des êtres humains ne s'oppose pas pour autant à la vision racialisée de l'époque, portée par Le Moyne lui-même, qui situe en bas de l'échelle évolutive les gens qui ont été victimes de ce commerce.

Mais ce sera surtout la traversée de l'isthme panaméen, centre de ses nouvelles observations, qui lui aura permis d'amplifier son itinéraire relativement limité à travers la Colombie. Outre la relation des habituelles péripéties de cette traversée entre forêts tropicales tantôt luxuriantes tantôt inhospitalières, ainsi que quelques réflexions et données sur les projets d'ouverture d'un canal interocéanique<sup>40</sup> (dont Le Moyne souligne la mainmise des États-Unis, comme le fera Reclus), un épisode est particulièrement marquant de par un mouvement d'exotisme inversé. Le Moyne et sa femme font une halte dans un village où ils sont logés dans une modeste cabane, « une sorte de vaste cage en

---

<sup>40</sup> Le récit se termine par un appendice sur le mouvement maritime et commercial de l'isthme (1857-1871) et des renseignements sur ses services ferroviaires et de navigation.



bambous et à claire-voie » (264). L'extrait qui suit illustre à lui seul ce retournement de regard, où l'observateur conventionnel, en raison d'un rang supérieur auto-octroyé de civilisation, devient un objet exotique observé à son tour, certes avec la possibilité de riposte au moyen de sa narration :

Les voyageurs étrangers étaient rares à cette époque. Aussi notre présence faisait sensation dans le village, et la construction de notre logis favorisait la curiosité naïve ou indiscreète des habitants, ceux-ci étaient venus en foule pour nous envisager de près. Des enfants tous nus, au ventre ballonné, des négresses aux cheveux ébouriffés et vêtues dans leurs haillons et jupes garnies de hauts volants, ne se bornaient pas à nous inspecter de dehors, beaucoup allaient jusqu'à nos assaillir dans l'intérieur ; les hommes, un peu moins familiers, se contentaient de s'accommoder sur le demi-volet qui nous servait de porte et, de là, fumant leur cigare, ils crachaient sans façon dans notre chambre. Nous avons ri, dans les premiers moments, de ces grotesques invasions ; mais, en les voyant se prolonger, nous nous étions révoltés, et ce ne fut qu'en me fâchant que je finis par imposer la retraite à ses importuns. (265)

Pour le reste, cet observateur occasionnel, qui par un effet de miroir renvoie une image dépréciative de celui qui observait habituellement, retrouvera « sa place » quelques lignes plus loin. Le voyageur européen restait, au bout du compte, maître de son récit. Dans une nouvelle description d'une assemblée d'« apparence diabolique » (269) pourtant inoffensive, Le Moyne relate :

nous contemplions l'ensemble étrange de notre campement : une quinzaine d'Indiens, augmentés de nos muletiers, tous drapés de leur rouanes [sic], coiffés de haut chapeaux de paille et armés de leurs longs coutelas dits machetes [sic], étaient assis en rond sur leurs talons. Ils faisaient rôtir des viandes et des bananes autour d'un feu vif dont la flamme, en éclairant vigoureusement leurs figures noires et bronzées faisait briller leurs yeux expressifs ainsi que leurs dents blanches quand ils ouvraient leur large bouche pour rire ou pour manger ; en causant, ils gesticulaient avec cette véhémence particulière aux peuples des pays chauds. (269)

Les choses rentraient ainsi dans l'ordre « naturel » dans la fin de ce récit du diplomate français, rendu « fidèlement » par le traducteur espagnol pour la *BPCC*.

#### 9.4 Lyrisme et préjugés : d'Espagnat fait ses adieux au XIX<sup>e</sup> siècle colombien

Parmi les récits de voyage publiés par la *BPCC*, celui de Pierre d'Espagnat est sans doute le plus romancé de tous. Son parcours commence par Barranquilla en juillet 1897. Cette ville, vers la fin du siècle, avait dépassé en importance les villes de Carthagène et Santa Marta, entre autres raisons parce qu'elle était devenue le point d'embarquement pour les bateaux à vapeur qui remontaient le fleuve Magdalena. Les progrès réalisés dans les moyens de locomotion pour se rendre dans l'intérieur des terres ont raccourci non seulement la durée du voyage fluvial (une semaine contre un mois

environ auparavant), mais également le rythme des descriptions qui lui sont consacrées. Certes, les envolées lyriques de Pierre d'Espagnat vaudront à la remontée du fleuve de conserver longtemps le ton de l'aventure et de l'exotisme, mais les dangers, les privations, les incommodités, ou encore la compagnie (humaine et animale) qui torturaient la plupart des voyageurs réduiront en bonne mesure l'héroïsation du relateur<sup>41</sup>. Quoi qu'il en soit, d'Espagnat suit initialement la route « classique » jusqu'au port de Honda pour se rendre ensuite à dos de mule sur le plateau de Bogotá. De là, apparemment poussé par sa curiosité pour certains gisements, il redescend à la vallée du Magdalena pour visiter ensuite la région sud-ouest, puis la province d'Antioquia plus au nord. Il entreprend le voyage de retour en descendant le Magdalena jusqu'à Santa Marta, pour visiter ensuite Carthagène d'où il se serait embarqué finalement pour l'Europe en mai 1898 (voir ci-dessous carte 5).

#### 9.4.1 Le regard romancé d'un « touriste », la première traduction de Rafael de Ureña pour la *BPCC*

Peut-être dans le but de contrer les spéculations concernant les raisons de son voyage, d'Espagnat affirme dans la préface auctoriale qu'il écrit ces

[...] [i]mpressions de voyage très ou trop personnelles, changeantes du reste et contradictoires, [...] [cet] inutile vagabondage littéraire, [...] ces divagations d'un romanichel égaré, [...] [pour] quelques très chers et intimes amis. (d'Espagnat 1901, 1)<sup>42</sup>

Il s'agirait donc, selon lui, d'un voyage de plaisir qui, comme nous le verrons cependant, serait aussi ponctué par des intérêts d'ordre commercial. Quoi qu'il en soit, dès les premières pages du récit, d'Espagnat dévoilera la tournure « romantique » que lui ont inspiré paysages et femmes andines, évoquant avec insistance le roman du colombien Jorge Isaacs, *María*, l'un des ouvrages les plus représentatifs du genre sentimental hispanoaméricain (Varela Jácome 2000). Concernant le travail de traduction de Rafael de Ureña, rappelons que le texte de Pierre d'Espagnat est le premier récit qu'il traduit (1942) pour la série de voyages de la *BPCC*. La traduction de ce récit marque ainsi le début de sa collaboration dans ce projet du ministère de l'Éducation et jette les bases de ce qui sera

---

<sup>41</sup> Mollien et Le Moyne ont été, en réalité, les deux seuls voyageurs parmi les cinq étudiés à avoir fait toute la remontée du Magdalena sur des bongos et *champanes* poussés par des *bogas*.

<sup>42</sup> Juste avant la préface, d'Espagnat dédicace son récit à José María de Heredia, homme de lettres d'origine cubaine-espagnole naturalisé français et membre de l'Académie française : « Au poète incomparable des 'Trophées', au descendant des conquistadors qui écrivent avec l'épée le geste héroïque du Nouveau Monde [...] je dédie, en signe d'une reconnaissance profonde et d'une respectueuse admiration de disciple, ces esquisses de l'Amérique espagnole ».

l’empreinte de sa tâche en tant que traducteur des récits de voyage qui lui ont été confiés : un attachement à l’original et de rares et ponctuelles adaptations locales qui répondraient à un souci d’adéquation culturelle et de compatibilité avec son propre horizon traductif.

Carte 5 : itinéraire du voyage de Pierre d’Espagnat (1897-1898)



De cette façon, l’arrivée dans la ville de Barranquilla représente non seulement le début du périple du voyageur mais elle marque aussi, d’emblée, la tonalité expressive du récit : chaque description, chaque épisode du voyage est romancé, et parfois accompagné d’allusions littéraires ou mythologiques, transformant la chronologie des faits en un « vagabondage littéraire », comme l’auteur l’avait lui-même annoncé dès la préface. Ainsi, déjà à la vue des côtes du pays, d’Espagnat se passionne dans une envolée littéraire cumulant des images de l’Amérique fabriquées par l’Europe :

Donc, c'est bien elle, la terre un peu merveilleuse des Andes, des trésors inouïs, des Incas, des condors ! La libre Amérique ! Jeune sol, jeune société, secoués par les tremblements de terre et les révolutions, où l'homme, si longtemps avait songé, s'était endormi sans histoire ; où la splendeur muyscase [sic]<sup>43</sup> passa, fille fragile du soleil ; où les fleuves charrièrent du sang et les routes, de l'or ; où la croix et l'épée tant de fois confondirent leurs ombres ; où Cipango avait revécu ! (2, 3)

Ce même passage signale également un trait itératif dans ce récit, trait commun par ailleurs à la relation du voyage de Mollien<sup>44</sup> : la comparaison entre l'Afrique et l'Amérique. Or, d'Espagnat souligne les caractéristiques négatives de la première par rapport aux attributs positifs de la deuxième, même avant de toucher terre :

Deux fois déjà, au caravanier qui trace ces notes, l'Afrique s'était entr'ouverte, variée d'aspect, une dans son horreur, dans la désolation de ses sables, comme sous la masse oppressante de ses verdure. [...] [D]es espaces inondés d'un morne éclat, sans vent et sans montagnes, l'aspiration fébrile de l'enseveli vivant, le regret désolé d'autres rivages où passe encore la brise de Dieu... Or, voici sous une latitude identique, la nature et la glèbe rivales. Que seront-elles, à leur tour ? [...] [C]ette interrogation muette, ce coup d'œil initial aux Indes occidentales ont l'air pleine de promesse et de réparation. L'œil n'évoque plus, devant la haute assise de ce continent, cette sombre monotonie de la mer de Guinée frangée d'une barre éternelle, ni la ligne morte et mince de l'horizon, de la forêt cabrée devant les vagues sur un prolongement de six-cents lieues, péristyles de solitudes infinies accumulées derrière, dans leur épouvante verte ou brûlée [...]. Au moment de fouler cette Nouvelle-Grenade [...] l'aurore triomphante brille prophétiquement, et la brise qui se lève semble une fragrante messagère d'horizons heureux, des spectacles qui nous attendaient. (3, 4)

Cet effet de contraste sera présent dans plusieurs passages du récit dévoilant l'aversion du voyageur non seulement pour la nature africaine mais aussi pour ses gens. Or, un rapprochement entre les paysages colombiens et les paysages européens sera également effectué dès le début du périple de P. d'Espagnat qui, en termes généraux, offre une vision positivée de ces premiers car, dans leur aspect pittoresque, ils font toutefois penser aux terres européennes. Palmiers, perroquets, hérons tropicaux situent certes le voyageur dans la zone équatoriale, mais « [s]ans ces élancements de fûts grêles exotiques, empanachés de plumes, sans les belles palmes retombantes, on aimerait sans doute à y rêver l'une des riches campagnes dont parle le poète et que clôturent les versants des Alpes » (12). Par ailleurs, quelques promenades nocturnes dans la poussiéreuse ville de Barranquilla où il séjourne quelques jours avant d'entreprendre la remontée du Magdalena, lui fourniront également l'occasion de s'adonner à l'éloge permanente de la

---

<sup>43</sup> Adjectif inventé par le voyageur pour faire allusion au peuple originaire de la plaine de Bogotá, les Muiscas ou Chibchas.

<sup>44</sup> Rappelons que les deux voyageurs avaient auparavant visité l'Afrique, de là, ce trait commun aux deux récits. Or, l'exaltation de l'Amérique au détriment de l'Afrique est beaucoup plus manifeste chez d'Espagnat comme nous le verrons par la suite.

femme colombienne à travers des descriptions assez colorées. La tombée de la nuit est ainsi le moment où les familles se réunissent devant les portes des maisons, « autour de ces nonchalantes jeunes filles en vêtements blancs, dont les doigts font s'envoler des chansons de guitares et dont les cheveux emprisonnent, comme des couronnes d'étoiles, d'autres lueurs plus éclatantes » (8). En effet, il était coutume à l'époque, dans quelques zones du pays (aussi renseignée par d'autres voyageurs comme Saffray) d'attraper des pyrophores (sorte de lucioles) et de les enfermer dans des cylindres naturels pour servir « de bijou électrique à telles gracieuses poitrines, dont la clarté auréole les chevelures en diadème de sa douceur de veilleuse » (8).

La remontée du fleuve dans le vapeur qui emmènera le voyageur jusqu'à la ville de Honda sera également agrémentée par un « essaim de jeunes Colombiennes toutes séduisantes et dont quelques-unes ont des traits de captivante grâce » (18). Pour le reste, les habituelles descriptions de la nature et des habitants de la vallée du Magdalena, les divagations et souvenirs d'autres latitudes<sup>45</sup> et face à d'autres événements, toujours sous un prisme lyrique, vont aussi compléter la narration de cette remontée, dont d'Espagnat, à l'image de Saffray et à la différence de Mollien notamment, regrettera la rapidité : « Hélas ! le merveilleux des récits descriptifs s'atténue avec les progrès de la locomotion et les possibilités croissantes de contrôle » (33, 34). Mentionnons au passage une subtile intervention du traducteur qui, consciemment ou inconsciemment, semble rectifier le voyageur. Celui-ci, à la vue des Andes depuis le bateau s'exclame : « Le miracle de la latitude les enveloppe du reste, les Cordillères, et les nuages qui font presque éternellement maussade le front sublime des *Alpes*, s'écartent ici comme de respect » (28). Le traducteur dans sa version élimine l'analogie Alpes/Andes et restitue entièrement le phénomène à la zone équatoriale : « El milagro de la latitud rodea por completo a las cordilleras. Y las nubes, que de costumbre empañan la frente sublime de los *Andes*, se apartan ahora como en señal de respeto » (29).

Enfin, même si d'Espagnat à travers ses impressions adopte à son tour le regard dominant de la plupart des voyageurs sur ce trajet, il en offrira néanmoins une variante

---

<sup>45</sup> Les paysages tropicaux des marges du fleuve évoquent chez le voyageur « la sensation de Guinée aux excès de végétation, aux cataractes de feuillage », porteurs d'« une note spéciale de désespérance sans limites » (29), absente pourtant dans la nature tropicale colombienne. Pour le voyageur, les jungles africaines « étaient plus étouffantes [...] plus sombres, plus pesantes », et même le ciel « ne rayonnait que lassitude et souffrance » (29). Au contraire, dans les forêts magdaléniennes, affirmait d'Espagnat, « je ne sais quoi de plus gracieux, de plus aéré, vous repose d'une puissance végétale à peu près pareille [...], l'on trouve plus de diversité, de gaieté » (30). Le contraste entre l'Afrique et l'Amérique trouvera toujours des échos favorables pour cette dernière dans les propos du voyageur.

plutôt adoucie (certes toujours mettant en relief l'aspect pittoresque) soit par effet d'enjolivement narratif, soit par un relatif décentrement du regard. Ainsi par exemple, il décrit les localités « d'aspect terriblement identiques » des marges du fleuve comme des « pauvres oasis humaines perdues dans la grande selve colombienne », habitées par une « population très jaune, très métissée » qui, pourtant « ne paraît point triste » (22). Cette population, poursuit le voyageur, « cordiale et polie, humble et intelligente, point trop inerte sous son aspect d'indifférence » est pour lui « le point de jonction de la patience et de la mansuétude indiennes avec cette haute grâce castillane » (23). Les attributs des peuples suivant la hiérarchie traditionnelle (« bons » indigènes patients et dociles et donc malléables<sup>46</sup> par opposition aux Européens intrépides et fiers et donc voués à commander) auraient ainsi traversé les époques pour venir se figer dans ces gens mélangés, dont le manque d'intérêt pour le gain et la productivité (si martelée par la plupart des visiteurs étrangers) serait cependant excusé par le voyageur, puisque « dans leur système de moindre souci, du minimum de nécessités matérielles [...], de n'ahaner ici-bas que juste le nécessaire », il y avait « certes de la philosophie » : « Eh oui, à quoi bon entasser et se tuer à l'ouvrage » (23).

Le voyage fluvial se termine, comme d'habitude, à Honda, ville dont l'activité commerciale, le désordre et les vestiges d'une splendeur passée, témoignée par les ruines des édifications suite au séisme de 1805, attirent l'attention du voyageur. Celui-ci continue à s'adonner aux divagations sur l'anéantissement de peuples indigènes lors de la conquête et de l'époque coloniale, ainsi qu'à des analogies d'ordre géologique entre le bassin magdalénien et quelques paysages suisses. Fidèle à son ton faisant ressortir le pittoresque plus que les inconvénients et dangers du chemin, d'Espagnat commence l'ascension à la capitale lors de la troisième semaine suivant son arrivée dans le pays. Les muletiers aux « faces soumisses et comme effacées de fidèles serviteurs, [...] d'un regard si humble dans leurs pauvres yeux bons », les enfants des huttes sur le bord du chemin et « leurs yeux d'émail noir, leurs curieuses prunelles indiennes » (47) et, surtout, la magnificence du paysage, la vue de la vallée du Magdalena incrustée entre ces cordillères, « cette vision à étouffer l'haleine d'un Humboldt » (49)<sup>47</sup>, « la beauté particulière et le

---

<sup>46</sup> Par ailleurs, dans une divagation à propos de la différence entre les Indigènes « purs » habitant les montagnes et ceux habitant les zones torrides, d'Espagnat perpétue les cloisonnements géographiques opposant civilisation et barbarie, si fréquents au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : « Les Incas, Muyscas et Toltèques en haut, les anthropophages Motilones et Orejones en bas [...]. La mer et la montagne : deux grandes éducatrices du genre humain ! » (35, 36).

<sup>47</sup> Des relations intertextuelles mettant en relief différents types de voyageurs seront également très présentes dans ce récit. Les références à Humboldt, Jean de Mandeville ou encore Pierre Loti en sont la

caractère dramatique, puissant, de ces montagnes-ci » (50) captent le regard du voyageur : « un cri irréprouvable, spontané, d'admiration ou de stupeur, peut-être les deux ensemble, supplée ici l'infirmité de la parole devant le spectacle inouï déployé devant moi » (58). Pour le reste, les comparaisons avec les paysages africains sont abandonnées au fur et à mesure que l'altitude l'emporte pour faire place à des analogies entre les paysages américains et européens, afin de souligner leurs similitudes au détriment de la nature africaine. En l'occurrence, le voyageur décrit ainsi le passage par les campagnes qui étaient presque déjà à la même altitude de la plaine de Bogotá :

L'on parvient ainsi à un lieu étonnamment alpestre : le type même du coin de Suisse. Des arbres isolés, grêles et rares, des murtins de pierres sèches, de barrières de bois enfermant des vaches qui paissent, étagées, une cloche au cou sonnante à travers le brouillard et le vent éternel des hauteurs, qui, là aussi, aboie... Oh ! cela donne toute l'illusion de là-bas ; cela rappelle si bien l'Oberland bernois [...]. C'est maintenant, en vérité, qu'il faut faire effort pour se croire sur l'Équateur. (66)

D'autres évocations de paysages européens surgiront de la plume du voyageur dans sa traversée des hautes zones des Andes : les Cévennes, la Beauce ou encore les Pyrénées seront évoquées par d'Espagnat dans cet exercice d'association relativement fréquent dans son récit.

D'autre part, la montée vers la capitale offre également l'occasion au voyageur d'accentuer une vision en quelque sorte tributaire de la « légende noire » de la conquête et de la domination espagnole. Dans son passage par le village de Guaduas, il songe à « la tête sanglante » d'Antonio Galán, l'un des meneurs de la révolte des *Comuneros* en 1781, exposée un jour sur la place de cette localité par les Espagnols pour inspirer la peur parmi de potentiels nouveaux rebelles. Et poursuivant dans ces divagations, il remonte encore plus loin dans le temps pour se rappeler l'époque de la conquête :

Dans ce carrefour unique d'ambitions dont sa situation géographique des portes des Andes et la gardienne de deux mers, fit pour son malheur, la Nouvelle-Grenade, à la fois *burg* où s'entassait le fruit de rapines et quartier retranché d'où s'élancèrent sur l'Amérique la plupart d'aventuriers de la conquête ; sur ce sol où passèrent tour à tour, morion en tête et croisée au flanc, conduits par leur flair de faucons vers des proies différentes, Quesada et Fredermann, Badillo et César [...]. (53)

Cette évocation peut nous servir d'exemple pour rappeler que le traducteur Rafael de Ureña, dans ce type de fragments pouvant « porter atteinte » à l'image de son propre pays, n'a pas effectué d'ajustements visant à conforter sa communauté d'origine. À la différence de ce qui s'est produit dans la traduction d'Obregón et notamment dans celle de Verneuil, qui a déployé une stratégie plus ou moins systématique d'adaptations locales

---

preuve.

pour pallier cette « inadéquation culturelle », de Ureña s'est attaché en général au texte original. Ainsi, il traduit ce fragment comme suit :

En esta única encrucijada de ambiciones cuya situación geográfica de puerta de los Andes y de guardiana de dos mares hizo de Nueva Granada, desgracia suya, a la vez depósito donde se almacenaban los frutos de la rapiña y campo atrincherado de donde se lanzaron sobre América la mayor parte de los aventureros de la conquista; en esta tierra por la que pasaron, a su vez, con el casco en la cabeza y la tizona al cinto, guiados por su instinto de halcones, hacia diferentes presas, Quesada y Fredermann, Badillo y César [...]. (49)

De la même manière, en atteignant la plaine de Bogotá dans une digression historique romancée à propos des Indigènes qui y habitaient et de l'arrivée des conquérants, d'Espagnat s'écrie devant la presque disparition de ces premiers : « Le soc espagnol impitoyable a passé là-dessus ; la population aborigène, si nombreuse du temps des conquérants [...], cette race douce et laborieuse, s'est fondue, entendez anéantie » (80). Encore une fois, de Ureña, fidèle à sa stratégie, rendra le fragment de manière assez textuelle : « La reja del arado español, despiadada, pasó por encima; la población aborigen, tan numerosa en los tiempos de los conquistadores [...], esa raza apacible y laboriosa, se ha fundido, léase aniquilado » (70, 71). Enfin, le voyageur finit son ascension et prend le train (nouveau progrès dans la locomotion qui réduisait la durée, les distances et « le merveilleux des récits descriptifs »), qui l'amènera encore quelques kilomètres plus loin à travers la plaine jusqu'à la capitale.

D'Espagnat consacre tout un chapitre à la description de la ville de Bogotá, « l'Athènes du Sud-Amérique », et ses habitants : cet « ancien nid des aigles, vous accapare, vous subjugue » (87) avec une singulière mélancolie conventuelle, avec les allées et venues des piétons silencieux et des femmes coiffées de ces mantilles noires, la politesse des bourgeois s'exprimant en français et affichant un chauvinisme peu illustré, parfois exacerbé, peut-être à l'origine de ce qualificatif d'Athènes sud-américaine, que le voyageur questionne avec condescendance. De la même façon, les flâneurs du centre-ville consacrés avec passion au commentaire des *gacetillas*, les amoureux se lançant des regards discrets depuis balcons et trottoirs, le sanglant spectacle des corridas qui éveillaient l'enthousiasme masculin mais aussi féminin, ou encore, le son vespéral des cloches des églises qui résonnait dans ce cadre andin, en somme, « cette poésie propre et profonde de paysages, des choses, souvent imperceptible par l'accoutumance, à ceux qui y sont nés » (96), sont autant de caractéristiques de la ville dépeintes par le voyageur dans son style pléthorique, que le traducteur réussira à rendre avec adresse, en général, dans sa réécriture.



Signalons cependant une particularité dans un fragment concernant les corridas. La description de l'excitation des femmes devant la mort du taureau fait l'objet d'une légère intervention de la part du traducteur en retranchant un passage à l'original (en italiques), répondant peut-être à un souci d'adéquation culturelle. D'Espagnat décrit ainsi l'enthousiasme affiché par les femmes lors de ce spectacle :

Hier, je les retrouvais, les fines cariatides, mais plus animées cette fois, pleines de ressort et passion, à l'amphithéâtre de tuerie [...]. De leurs petites mains gantées, du geste frénétique de leurs ombrelles, elles applaudissaient à la mort du taureau [...]. Cette agonie [...] *faisait battre délicieusement, faisait bondir de curiosité, les petites poitrines.* (94, 95)

De Ureña rend ce fragment comme suit :

Ayer volví a ver a esas delicadas cariatides, pero esta vez más animadas, desbordantes de fuego y de pasión; fue en el anfiteatro de muerte [...]. Aplaudían con sus manitas enguantadas, con el frenético agitar de sus sombrillas, la muerte del toro [...]. Esta agonía [...] las hacía palpar de curiosidad. (81)

A-t-il considéré quelque peu osée cette description d'excitation presque sexuelle face au spectacle de la mort et donc inappropriée vis-à-vis des lecteurs colombiens ?

Or, le regard le plus souvent bienveillant du voyageur sur la ville et ses habitants se posera aussi sur les zones excentrées qui, comme dans toutes les capitales comme lui-même l'affirme, abritent la misère. Toutefois, cette disparité si marquée entre les quartiers riches et les faubourgs offrait, déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle,

le schéma expressif de l'économie sociale colombienne [...], comme du reste dans nombre de républiques sud-américaines forcément oligarchiques [...], [où] une classe dirigeante plutôt restreinte [...] [représentait] le pays devant lui-même et devant l'étranger [...], [constituait] la façade de la Colombie [...], [derrière laquelle il y avait] une innombrable quantité de citoyens qui ne comptent pas [...] qui ne possèdent pas davantage, dont les moyens même d'existence paraissent problématiques. (90, 91)

Il faudra noter également que les vagabondages par les rues de la capitale vont éveiller chez le voyageur l'évocation fabulée des conquérants et d'un passé indigène glorieux presque effacé, processus qui avait commencé, selon lui, par l'imposition intransigeante de la foi catholique, attitude qu'il compare à la radicalité des musulmans : les Jésuites disaient : « Rien avant la croix ! Comme un autre avait dit : Nulle science hors du Coran ! Barbarie égale à celle d'Omar » (105). Dans un mélange de réprobation et d'admiration envers les vainqueurs, puisque « c'est un trait particulier de ces réminiscences qu'en accordant sa pitié aux vaincus l'on ne puisse s'empêcher d'admirer le panache de leurs horribles et héroïques conquérants » (108), le voyageur ne cessera cependant de pointer « toutes les rapines [...] qu'avait permises l'organisation coloniale

du gouvernement général des Indes » (108, 109) et qui faisaient que « leur souvenir reste maudit » (109). Encore une fois, l'on pourrait penser que ces passages s'avèreraient éventuellement problématiques lors du transfert textuel de la part d'un traducteur issu de la culture visée par les propos du voyageur français. Cependant, de Ureña, loyal à son attachement à l'original, n'effectuera aucune manipulation afin d'essayer de préserver l'image historique de la collectivité à laquelle il appartenait. Par ailleurs, ces divagations historiques seront complétées par des considérations sur la politique d'alors et les passions qu'elle suscitait, pour en conclure que ce dont ce pays « si merveilleusement doté, outillé par la nature » avait besoin était d'un « bon tyran » (96)<sup>48</sup>.

Les richesses naturelles de la plaine et de ses alentours cloront, précisément, les observations du voyageur avant son départ de la capitale. La chute du *Tequendama*, ce « Niagara colombien » (149), surgi de la force de Bochica, les changements prodigieux dans le paysage en raison des variations dans l'altitude qui font passer le voyageur de l'Europe en Afrique en deux heures seulement (133), seront, en l'occurrence et comme l'avaient fait ses devanciers, consignés par d'Espagnat dans son récit.

De la même manière, il exalte le monde paysan, « ce petit peuple si aimant, si soumis, si filial [...], ces paisibles Indiens, ces timides péons » (137) et ses manifestations d'affection envers leurs maîtres<sup>49</sup>. En réalité, dans toutes ces lignes le voyageur actualise, à l'image de ses devanciers encore une fois, aussi bien la « légende noire » à l'encontre de l'Espagne (et l'on pourrait dire au passage le mythe du bon sauvage), que l'idée *criolla* de la déchéance indigène, dont les restes appauvris après des décennies de spoliation espagnole, ne seraient aptes à assumer le contrôle de leur propre destinée :

De leurs aïeux de la conquête, ils n'ont, du reste, plus que l'héritage de douceur native transmise au fond du sang, encore que bien appauvrie par les terribles saignées dont il arrosa, sous le fer espagnol, la terre nourricière des Andes. [...] Si les Espagnols ont pu se croire fondés à ouvrir des représailles épouvantables sur les tribus des côtes qui, en somme, ne faisaient que défendre la glèbe héréditaire, quelle excuse, par contre, oseraient-ils bien invoquer de leur folie de massacre passée sur ces populations des plateaux, si douces, si avenantes, si malléables en un mot, qui ne demandaient que des prêtres pour croire et ne désiraient que la vie en échange de leurs trésors ? Cependant, avec une cruauté froide, implacable, on pourrait dire aussi imbécile que systématique, l'extermination fut suivie par tous les moyens [...], batailles, tortures, fusillades, corvées excessives, travaux de mines [...]. (138)

---

<sup>48</sup> D'Espagnat critique en effet l'attachement des Colombiens à un gouvernement républicain (114), en prenant appui sur des rapports intertextuels. Il cite par exemple Chateaubriand, qui affirmait que « les colonies espagnoles auraient beaucoup gagné à se former en monarchies constitutionnelles. La monarchie représentative est, à mon avis, un Gouvernement fort supérieur au Gouvernement républicain, parce qu'il détruit les prétentions individuelles au pouvoir exécutif et qu'il réunit l'ordre et la liberté » (116).

<sup>49</sup> Cette attitude révélerait en quelque sorte la justification anthropologique et ethnographique du voyage, où l'on assiste à une « mezcla de condescendencia paternalista y arrogancia civilizada » (Gasquet 2015, 34-35).

Pour le reste, dans cette relecture de la conquête propre au voyageur, dans cette exaltation paternaliste d'un peuple dont les restes « extrêmement métissés [...] ne sont plus que des paysans d'Amérique » (139, 140), la marque du traducteur persiste dans son attachement au récit original.

#### 9.4.2 Un « touriste » attiré par les richesses minières, un traducteur fidèle à sa stratégie

Les raisons de la visite dans le pays du voyageur français pouvaient, en principe, s'avérer floues. Cependant, sa ferme détermination de se rendre dans des zones minières sur la cordillère centrale, à l'ouest de la plaine<sup>50</sup> du Magdalena, dévoilerait les vraies motivations de son voyage. En effet, d'Espagnat lui-même admet qu'il s'agissait de « la partie la plus importante et la plus positive » (151) de son voyage en raison de l'observation des richesses naturelles de la zone.

Le voyageur entame donc la redescente vers la vallée du Magdalena, cette fois-ci plus au sud de la ville de Honda. Les paysages qu'il avait loués avec tant d'admiration sont désormais, par effet d'accoutumance, moins magnifiques pour lui : « Il arrive, bien à la longue, que cet enchantement fatigue, dont on ne croyait point se lasser ; tant de grandeur continue décourage » (158). Sans doute, les misères rencontrées sur le chemin ont contribué à accroître cette sensation de désenchantement : troupes de lépreux marginalisés, ou encore des hommes chargés comme bêtes de somme pour vendre leurs produits et ensuite dépenser les maigres gains en eau-de-vie, résignés, voire contents, tout de même de leur sort. Le trajet à travers « la steppe équatoriale du Magdaléna, la plus morne et la plus oppressante plaine chaude » (156) jamais parcourue par le voyageur accentueront ce sentiment passager de lassitude<sup>51</sup>.

Effectivement, une fois arrivé à la localité d'Ibague, inintéressante en elle-même pour le voyageur qui se tourne plutôt vers les environs plus riches en attraits minéraux, son enthousiasme se ravive. Il s'adonne à de nouvelles digressions sur la réduction des coriaces Indigènes et sur les avatars de l'exploitation minière de la région, avant de se lancer dans des excursions en compagnie d'un fidèle serviteur. L'intérêt du voyageur sur

---

<sup>50</sup> Notons au passage deux détails concernant le niveau micro-linguistique de la traduction. D'une part, la traduction du titre du chapitre (« La plaine magdalénienne ») dans lequel de Ureña, peut-être par effet de calque, traduit « plaine » par « plana ». De l'autre, les citations d'auteurs célèbres rapportées dans le récit de P. d'Espagnat que de Ureña traduira directement dans le corps du texte sans les garder en français pour en proposer une traduction en bas de page, comme il le fera ultérieurement dans le récit de Le Moyne. Le faible nombre de citations dans le récit de P. d'Espagnat (à la différence de celui de Le Moyne) serait peut-être à l'origine de ce choix de la part du traducteur.

<sup>51</sup> Cette partie du récit offre des similitudes avec le regard que Mollien posait en général sur cette vallée tropicale, et un contraste marqué avec celui de Saffray sur la même zone.

ces richesses minières semble être caractérisé par une certaine dualité. Ces montagnes et ces jungles d'une nature majestueuse abritaient certes des trésors immenses qui, tôt ou tard et grâce en l'occurrence à la « poésie puissante d'une mine hydraulique » (180), devaient être insérés dans les circuits mondiaux<sup>52</sup> par l'entremise, entre autres, d'entrepreneurs européens, comme des mineurs écossais que d'Espagnat rencontre dans ces excursions. Arracher ces fortunes des entrailles de la terre engendrerait pourtant la destruction de cette même nature, si exaltée par la plume du voyageur. Ses réflexions (pour le reste tout à fait actuelles) lors du passage par un gisement, illustrent parfaitement la ruine à laquelle la nature de ces zones était inexorablement vouée :

Aspect sinistre et miséreux dont le centre des placers fournit l'expression définitive. Toutes ces molles formes rondes, tous ces ballonnements de gazon saupoudrés de cailloux blancs et sous lesquels dorment des fortunes, demeurent dégarnis, sans un arbuste, sans une plante, comme si l'or frappait de la même stérilité la glèbe et les âmes humaines. Demain pourtant, les moniteurs arriveront de la Mersey ou de la Savern, et de cette Colombie Pétrée ils arriveront à faire, génie malfaisant à peine croyable, quelque chose de plus aride et de plus maudit encore, un désert, ce n'est pas assez dire, une surface affreuse et étrange qui ne sera plus que le grand linceul de roche nue, de roche torride noircie par la pluie et le soleil, supportant, entassés dessus, d'autres amoncellements de pierres errantes. Sans doute, plus tard, avec sa clémence souveraine et l'aide des âges, le temps refera tout cela, y étendra de l'humus et y sèmera des graines. Que d'années, en tout cas, il lui faudra pour rendre son aspect d'aujourd'hui à la grande nappe de porphyre cachée sous nos pieds et qu'on va dépouiller dans quelques jours ou quelques mois - qui sera alors toute salie et horrible à voir sans une fente où se blottissent serpent ni lézard, sans un vautour même, innombrable ruine qui déjà s'avance [...]. (179)

Brusque contraste avec ce qu'offre ensuite le voyageur en décrivant d'autres zones de la région : « des petits coins de paysage d'un air tout à fait asiatique [...], des souriantes vallées emplies d'un feuillage virgilien » (187), pour s'écrier en fin, « [u]ne Suisse immense, une Suisse chaude, la Colombie ! » (189). Or, s'il effectue une assimilation positive entre ces paysages colombiens et les paysages européens ou mêmes asiatiques, mû par son animadversion raciale itérative, il proposera son antithèse :

le continent des noirs, si fermé, si oppressant, là-bas, à l'autre pôle du monde équatorial. L'Afrique c'est la monotonie, l'Amérique c'est la diversité. Deux grandioses en sens contraire, mais dont l'un -le premier- élève l'âme autant que l'autre l'assombrit. (189)<sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Pour justifier son intérêt pour les richesses métalliques enfouies dans ces montagnes d'une nature pléthorique qui se transformeraient implacablement en paysage lunaire, d'Espagnat affichera sans ambages un peu plus loin dans son récit son attrait envers ces terres « pleines de mines, de rouges alluvions qui sommeillent dans l'ombre de la vénérable feuillée, fortunes de demain, livres sterling, louis en poudre qui tôt ou tard, s'en iront illuminer Regent Street et la rue de la Paix » (220, 221). L'on pourrait dire que d'Espagnat fait simplement le constat de la logique du progrès qui règne encore aujourd'hui : la croissance monétaire doit l'emporter, dans tous les cas, sur la nature sauvage.

<sup>53</sup> Vraisemblablement d'Espagnat a inversé les attributs dans cette comparaison.

D'autre part, sur son chemin à rebours par la vallée du Magdalena pour regagner la ville de Honda, le voyageur se laissera emporter à nouveau par ses rêveries devant la vision de misérables paysans indigènes, héritiers appauvris de « El Dorado, le pays merveilleux et imprécis que tous cherchaient à la fois partout et que crurent successivement rencontrer » (209), devenu « la cause et le théâtre » d'une espèce de fureur basse, de passion frénétique d'innombrables exactions (207). Notons, encore une fois, que de Ureña n'intervient pas dans ces fragments qui, pour des esprits peut-être plus soucieux de leur image, pourraient porter préjudice à sa patrie. D'Espagnat arrive finalement dans la ville de Honda, où un esprit de révolution flottait dans l'air et, à l'instar d'autres voyageurs, il est frappé à la vue de soldats engagés « volontaires », en vérité recrutés à la force, suivis par leurs femmes.

Sa curiosité pour explorer des terres en friche riches en métaux précieux mène le voyageur à poursuivre son parcours à travers des forêts tropicales presque vierges et impénétrables. Dans un élan d'audace, le voyageur voulait mener pour quelques jours « la vie des mineurs » (221) appelés *mazamorreros*, « ces mineurs errants, dont une batée constitue le principal équipement et qui se nourrissent surtout de *mazamorra*, sorte de bouillon aux herbes additionné de grains de maïs et saupoudré de cendres » (216, 217). Il faudra noter que, outre l'explicitation du voyageur concernant la nourriture qui donnait le nom à ce type de mineurs aventuriers, le traducteur ajoute un terme (ici en italiques) à manière d'une double explicitation, surtout pour un éventuel public non colombien, peut-être en accord avec son origine péninsulaire : « especie de caldo de hierbas con granos de maíz espolvoreado con ceniza, *unas gachas* » (179).

D'Espagnat entame ainsi ce qui serait la partie la plus pénible de son voyage : insectes, serpents, araignées, rivières et jungles presque infranchissables, privations de tout genre, bref, autant de difficultés au bout du compte surmontées qui accentueront l'héroïsation actantielle aussi bien du voyageur que, cas rare, de son domestique, à qui il était très attaché. Le voyageur affichait néanmoins un sentiment contraire envers les peuples d'origine noire qu'il rencontrait sur son chemin. Le point de départ de leur expédition, un misérable village habité par ces peuples, condensera tout le mépris du voyageur français à leur rencontre :

Et le lendemain nous débarquions à Buenavista [...], en pleine Afrique. Oui, en pleine Afrique [...] au milieu des nègres. Ces sombres descendants des esclaves émancipés par la guerre de l'Indépendance ont formé ainsi de petites colonies, que les blancs évitent, il va sans dire. Livrés à eux-mêmes, ils ressuscitent par la force des atavismes, partout où ils se fixent, cette côte des Esclaves dont leurs tristes aïeux furent arrachés. [...] [C]'est la sensation absolue de Guinée, mais d'une Guinée

émigrée cependant, d'une petite Afrique séparée depuis longtemps du continent paternel et permettant de mesurer ce que trois siècles de servitude et un de liberté ont pu déplacer d' ancestrale barbarie, fait absorber de civilisation à la cervelle réfractaire du noir dahoméen. (218, 219)

En décrivant les pratiques religieuses de ce peuple, qui syncrétisaient des rites chrétiens et des pratiques traditionnelles africaines, le voyageur ajoute :

Le grain de folie latent au fond de tout encéphale nègre couve encore dans ces manifestations burlesques. D'ailleurs, si les mœurs se sont généralement adoucies, la morgue rusée du parent de Béhanzin<sup>54</sup> subsiste dans le regard trouble dont il vous enveloppe, dans son silence, toujours méprisant dès qu'il ne sent plus la courbache levée sur lui. (220)

Pour en conclure lapidièrement :

Les penchants voleurs demeurés vierges, moins de répugnance au labeur, voilà le bilan de cette longue transplantation. À peine perfectible, la race de Cham se traîne, sans progresser, par les continents. Pays jaunes, rouges ou noirs, brousses américaines ou macadam, le singe à face d'homme, en dépit des philanthropes ou des rêveurs, parcourt le monde sans s'assimiler, sans secouer la malédiction jetée sur sa naissance, réussissant seulement à corrompre les peuples auxquels il se mêle, à former un ulcère partout où tombe la goutte impure de son sang. (220)

Ces positions racistes seront-elles à l'origine d'une sorte d'oubli postérieur chez le public français d'un récit pourtant plein de descriptions paysagères si imagées et vivantes ? Dans tous les cas, ce type de propos et autant d'autres de la sorte concernant « le petit peuple » colombien, ethniquement si divers, n'ont soulevé aucune réflexion dans les préfaces allographes à la charge des responsables de la *BPCC*, les hauts personnages et faits, éventuellement malmenés dans les récits des voyageurs étrangers, faisant en revanche l'objet d'une « naturelle » réhabilitation. Certes, il serait vain de juger avec les paramètres et valeurs actuelles aussi bien les propos des voyageurs que les décisions éditoriales des meneurs de la collection, les uns et les autres tributaires de leurs époques respectives. Il n'en reste pas moins vrai que le regard des voyageurs ainsi que celui des responsables du projet sembleraient se poser sur certains faits et personnages en dépit d'autres.

La rude expédition à travers la jungle se termine lorsque les aventuriers aperçoivent, à bout de forces, un petit village perché sur les montagnes des confins de la région d'Antioquia. Cette région, où tout le monde travaillait aux dires de ses propres habitants<sup>55</sup>, « descendant, sans aucun doute, des colonies juives converties que les

---

<sup>54</sup> Ici apparaît ce qui serait la seule note en bas de page due au traducteur : « Behanzin, rey del Dahomey, vencido por los franceses, internado en la Martinica, muerto en Argel en 1906. N. del T. » (181). Signalons au passage que la stratégie de traduction reste inchangée dans ces extraits du texte : le traducteur s'attache à l'original.

<sup>55</sup> Par ailleurs, même si le voyageur loue le caractère entreprenant des *Antioqueños*, il s'interroge aussi sur les tendances autonomistes qu'ils accusaient, raison pour laquelle il approuve les dispositions prises

Espagnols transplantèrent dans le Nouveau Monde » (242), sera le nouvel objet des visites et des réflexions du voyageur. Étant obligé de passer l'époque des fêtes de fin d'année dans ces solitudes colombiennes, il se laisse emporter par une sensation de nostalgie à laquelle s'ajoutait la déception à l'égard des prétendues richesses minières enfouies et disséminées dans ces jungles et montagnes. Quoiqu'il en soit, la grandeur des paysages andins continue à être rehaussée par d'Espagnat dans son habituelle mise en contrepoint avec les paysages européens. De même, l'actualisation de la « légende noire » sera à nouveau mise en relief à travers les élucubrations du voyageur dans son passage par des zones ayant été le théâtre de tragédies humaines sur le chemin de retour à la ville de Honda. Prenant appui sur un texte local du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, le voyageur évoque par exemple un épisode de suicide collectif des Indigènes afin d'échapper aux travaux forcés imposés par les Espagnols.

Depuis Honda, où avec une grande émotion il libère son fidèle domestique, d'Espagnat descend le fleuve Magdalena jusqu'à un autre village plus au nord où il prend le train pendant quelques kilomètres pour continuer ensuite à dos de mule afin de s'interner dans la région d'Antioquia, toujours à l'affût de richesses minières. Dans son passage par un petit village de *tierra fría* dont le voyageur se plaint à cause de son « atmosphère hivernale, toujours mouillée, fraîche à grelotter sous les couvertures », il citera sans nommer l'auteur de ce petit fragment : « Là-bas c'est le repos enfin ; le boulevard s'éteint ; ils rentrent au logis emmitoufflé, les heureux de ce monde » (272). Il s'agit certes d'une stratégie intertextuelle cherchant l'effet d'héroïsation actantielle. Mais ce qui s'avère curieux, c'est la ressemblance avec un passage du récit de Mollien dans lequel, dans la remontée du Magdalena, il met également en avant, outre son endurance, le contraste entre l'Amérique source de souffrances pour le voyageur et l'Europe, monde de la civilisation et du confort :

À huit heures du soir, quand nous fûmes établis sur notre banc de sable, je me disais :  
À présent il est minuit à Paris, presque tous mes compatriotes y reposent également ;  
mais, fatigués de mille plaisirs variés, rassasiés de mets exquis, ils se délassent sur  
le duvet ; des gardes veillent à leur sûreté ; l'hiver et l'industrie les garantissent de  
mille insectes incommodes, et j'en suis dévoré ; il gèle chez eux, et ils ont chaud ; je

---

auparavant par Rafael Núñez dans le sens de consolider un État centraliste au lieu de la précédente organisation fédérale dans le pays.

<sup>56</sup> Il s'agit de *El Carnero* du néo-grenadien Juan Rodríguez Freyle. Pour étayer ses propos sur la légende noire, d'Espagnat mentionne également le « *Mirouer de la cruelle et horrible tyrannie espagnole perpétrée aux Pays-Bas par le tyran duc de Albe et aultres commandeurs, de par le roi Phillipe le Deuxième* », ouvrage publié à Amsterdam en 1620, et bien que partiel et polémiste selon ses propres mots, « n'en rend pas moins témoignage de l'exécration dans laquelle était alors tenu le nom d'Espagne par tous ceux qu'il couvrait, c'est-à-dire par le tiers de l'humanité pensante » (255, 256).

me trouve à quelques degrés de la ligne, et je suis glacé. (Mollien, 1825 : 48, 49)

D’Espagnat continuera à développer des observations au sujet des richesses minières, ainsi que sur la beauté de certains endroits qu’il parcourt dans sa traversée jusqu’à la ville de Medellín, des vallées belles « comme un songe de printemps » (275) ressemblant à des pays français mais avec une touche tropicale. Or, si l’emplacement de la ville est aussi loué par le voyageur, la nature de ses gens l’interpellera malgré tout. Ainsi, s’il reconnaît leur caractère industriel, en harmonie « davantage aux conceptions modernes » (265), « plus vivant, au sens des affaires, plus acharné à transformer et à créer » (306), il notera de par là même, à l’instar de Saffray dans une certaine mesure, un « esprit plus yankee », une « préoccupation incessante et serrée de l’argent [...] au rebours de l’âme bogotane » (306). C’est peut-être pour cette raison (et même s’il est vrai que le voyageur dédie plusieurs pages à la description de la région ainsi qu’aux mœurs de ses habitants) qu’au lieu de détailler ses excursions dans cette province, d’Espagnat intercale par exemple une tragique histoire d’amour entre un jeune ingénieur français et une jeune fille du terroir. Ou encore, dans ses habituelles divagations, il conclut cette partie du récit avec ses propres réflexions sur les missions jésuites s’étant développées au-delà des montagnes qu’il parcourait. Ce type de passages signale ainsi une certaine tendance du voyageur à avoir souvent recours, à l’instar de Le Moyne d’une certaine manière, à l’héroïsation rhétorique.

Deux villes emblématiques de la côte caraïbe, « deux aires de gerfauts » comme d’Espagnat les nomme dans une suggestive évocation de l’œuvre poétique de José María de Heredia<sup>57</sup>, seront la dernière destination du voyageur avant son départ pour l’Europe. Arrivé à Barranquilla par la voie du Magdalena, il se rend à Santa Marta à travers les *caños*, système naturel de canaux, comme Reclus l’avait fait à son tour. Dans son style caractéristique, d’Espagnat offre une description colorée des paysages environnants de la ville, notamment de la vue de la Sierra, similaire en quelques points à celle faite par Reclus. Les époques étant différentes cependant, d’Espagnat remarquera l’emprise déjà effective des États-Unis sur le système économique non seulement colombien mais aussi latino-américain :

des Américains ont installé une voie ferrée [...] destinée surtout à drainer, grâce à d’excellents tarifs, les produits de leurs importantes bananeries installées sur tout le versant occidental de la Sierra Nevada. Les régimes verts, amenés à quai par trains,

---

<sup>57</sup> « Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal, Fatigués de porter leurs misères hautaines, De Palos de Moguer, routiers et capitaines Partaient, ivres d’un rêve héroïque et brutal » (Heredia, *Les Trophées*, 1893 : 111).



sont chargés, deux fois la semaine, sur des vapeurs uniquement consacrés à ce fret, pour aller huit jours plus tard, grossir à New-York les arrivages gargantuesques, du Costa Rica, du Honduras, de la Vera-Cruz, de Cuba, de Porto-Rico, de tout le golfe du Mexique, enfin asservi maintenant fournir la [sic] dessert des Yankees. (328, 329)<sup>58</sup>

À la vue de la ville, « croulante, surannée » (333), pourtant « sinon la première ville que les Espagnols fondèrent dans le Nouveau Monde, du moins la plus ancienne que nous témoigne d'eux » (331), d'Espagnat fouillera plutôt dans les textes de chroniqueurs et historiens pour s'adonner à ses habituelles rêveries historiques romancées. Ainsi par exemple, dans ce qui pourrait être vu comme une relative atténuation de ses propos précédents alimentant la « légende noire », le voyageur s'élanche dans des élucubrations sur les motivations qui ont poussé les Péninsulaires des plus diverses origines à traverser l'océan, à braver les dangers d'un monde inconnu, à fonder des villes comme celle de Santa Marta qui serait le fer de lance d'explorations et exploits postérieurs, empreints pourtant de cruauté et de folie : « c'est vrai, l'on ne peut s'arracher à tout sentiment d'admiration pour la frénétique témérité des protagonistes de ces crimes » (343). Leurs actes tout à la fois terribles et héroïques, qu'ils payeront au prix de leurs propres vies, témoignaient ainsi irrémédiablement d'une destinée tragique puisque « beaucoup expièrent par leur fin les atrocités de leur carrière » (345).

Pour le reste, quelques excursions autour de la Sierra, mais surtout la visite à l'hacienda où Bolívar a expiré, la *Quinta de San Pedro Alejandrino*, ferment le cercle de ses réflexions rêveuses sur Santa Marta, point de départ de la conquête au XVI<sup>e</sup> siècle, et théâtre du terme du rêve unificateur bolivarien au XIX<sup>e</sup> siècle. La visite de cet endroit donne justement lieu à l'évocation romancée des faits d'armes et des protagonistes de la guerre d'indépendance.

Finalement, parti par voie maritime pour la ville de Carthagène, à la distance pareille à un « Saint-Malo équatorial » (360), d'Espagnat continue à développer ses réflexions, à romancer à sa manière l'histoire de ces endroits où le calme régnait alors, mais qui par le passé avaient vécu des épisodes trépidants, source de leur gloire et de leur ruine. Le bateau qui l'amène en Jamaïque, puis à New-York lui permet de contempler une dernière fois les côtes de ce pays qu'il avait parcouru pendant dix mois, pour finir son

---

<sup>58</sup> Ce passage pourrait apparaître comme le présage des dramatiques événements dans l'Amérique centrale et les Caraïbes du fait de l'exploitation bananière nord-américaine. Il suffit d'évoquer le massacre des bananeraies qui a eu lieu précisément dans la zone de Santa Marta en 1928, lorsque l'armée colombienne a tiré sur des travailleurs grévistes de l'*United Fruit Company*, épisode que García Márquez a romancé dans son ouvrage le plus connu *Cent ans de solitude*.

récit sur un ton élogieux et dramatique, gage final de sa sympathie pour la Colombie et confirmation du bien-fondé du choix pour l'inclusion de ce texte dans l'ensemble scriptural de la nation à travers la *BPCC* :

Alors, oui, c'est un regret endolori, que je n'aurais pas prévu à ce point, une tristesse un peu souffrante et affaiblissante de tout ce là-bas, comme de ces visages trop accoutumés dont la séparation vous révèle la tendresse qu'on avait pour eux... Adieu, ô terre chérie, rêve escarpé des Andes, sol béni de lumière et de fertilité : adieu Grenade Nouvelle [...]. (389)



## Conclusion

### De l'appréhension territoriale à la constitution d'un patrimoine scriptural

Ce parcours jalonné de trois mouvements nous a permis d'élucider, certes partiellement, pourquoi et comment les textes de cinq voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle ont été intégrés au patrimoine scriptural de la Colombie au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Nous avons pu constater l'évolution des récits de voyage en tant qu'outil impérial d'appréhension cognitive et d'appropriation territoriale du Nouveau Monde, repris à son tour par les élites *criollas* colombiennes dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un processus de transculturation visant à asseoir leur hégémonie sur l'ensemble du territoire dont elles se réclamaient les maîtres légitimes. Les récits de voyage écrits par certains membres des élites ont commencé progressivement à faire partie de l'appareil symbolique et discursif concourant à ce projet : au XIX<sup>e</sup> siècle, il s'agissait aussi bien de redécouvrir le pays pour se le réappropriier que de se nourrir de modèles du monde « civilisé » pour les adapter aux projets de nation conçus par ces élites. Le voyage devient ainsi une expérience pédagogique personnelle qui peut apporter à la consolidation d'une forme donnée de patrie. Parallèlement, l'afflux de voyageurs étrangers à cette époque-là et la circulation de leurs récits sur le pays, conforteront ou remettront en question les desseins des élites *criollas*. Les uns et les autres se plaçaient comme les représentants du progrès avec le droit auto-octroyé d'évaluer, de juger, de mesurer, de regarder et de raconter les autres et leurs espaces. Les uns et les autres assumaient consciemment ou inconsciemment cette position tout en dévoilant non seulement les conceptions alors dominantes mais aussi, parfois à leur insu, parfois intentionnellement, une trame imbriquée de contradictions, relations et réalités. Regards locaux et regards étrangers s'entrecroisaient tantôt pour converger tantôt pour s'opposer. Dans tous les cas, l'élite lettrée *criolla* n'est pas restée indifférente face au regard de l'autre « civilisé » sur le pays, et a commencé à l'incorporer graduellement au patrimoine scriptural de la nation, notamment à travers la traduction. Or, le transfert culturel de ces textes mettait souvent à jour des enjeux identitaires, particulièrement à une époque où les élites des nations naissantes essayaient de se légitimer vis-à-vis de cet autre civilisé et au sein de leurs propres sociétés.

Quoi qu'il en soit, le processus d'incorporation des récits de voyage (locaux et étrangers) s'est relativement consolidé vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Si dans un premier temps ces récits se révélaient être un dispositif discursif concourant à la réappropriation

territoriale, ils apparaissaient désormais comme des éléments susceptibles d'appartenir au patrimoine culturel de la nation. Le développement de l'instruction (et donc le renforcement d'une communauté de lecteurs), de dispositifs éditoriaux tels que la collection et, surtout, l'action déterminée de l'État en tant que promoteur culturel ont rendu possible la consolidation, la relative massification et l'élargissement du patrimoine scriptural de la nation. En effet, la *BPCC*, emblème de ces desseins portés par la *República Liberal*, aurait en quelque sorte inauguré l'intérêt institutionnel (en renforçant en même temps celui des secteurs privés) pour des récits de voyage étrangers, intérêt qui se développera par la suite avec des projets de traduction et publication relativement plus consistants et fréquents. Le cas de l'incorporation de quelques récits de voyage étrangers (français pour être précis) dans la *BPPC* nous a permis, par ailleurs, de mettre en relief la série d'événements, réseaux et agents qu'il était nécessaire d'examiner (avant toute considération d'ordre linguistique à proprement parler) dans le but d'essayer de comprendre le fondement et les enjeux dans un processus de transfert culturel par le biais de la traduction. Ce processus est donc tributaire aussi bien de ces acteurs, finalités et contraintes que de l'époque et du contexte de sa réalisation.

Ainsi, la récupération du regard étranger sur la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle était particulièrement motivée par la volonté d'élargissement du spectre de l'ensemble textuel de la nation. De cette façon, un regard panoramique du XIX<sup>e</sup> siècle colombien a été apporté par les cinq récits français inclus dans la *BPCC*. Une vision plutôt positivée et bienveillante envers le pays et son devenir, ainsi que l'existence de renseignements d'ordre historique, politique et culturel se trouveraient en partie à l'origine du choix de ces textes pour être incorporés au patrimoine culturel de la nation. Or, la confrontation des textes originaux avec leurs respectives traductions a dévoilé, d'une part, des particularités et ressemblances dans les perspectives de ces visiteurs : elles étaient certes ancrées dans des schémas de leur temps, mais elles relevaient aussi de leurs intérêts, leur personnalité, leur vision singulière. D'autre part, elle a fait ressortir l'empreinte de l'époque de réalisation des traductions et l'individualité des traducteurs eux-mêmes. Rappelons que dans le cas étudié, deux récits ont été traduits peu de temps après la parution des textes originaux dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les trois autres ayant été traduits avec un décalage compris entre une quarantaine d'années et plus d'un siècle.

À l'image des récits des voyageurs, les traductions laissaient transparaître les enjeux et préoccupations de leur temps, les finalités et les contraintes (imposées ou

personnelles) qui ont déterminé la tâche des traducteurs. Le décalage entre le moment de publication des récits originaux et le moment de réalisation des traductions, les attentes du public (quelles soient présumées ou réelles et suivant l'époque) dans la culture qui accueillait les récits traduits, celles des éditeurs et des traducteurs eux-mêmes surgissent en tant qu'éléments marquants dans l'opération de transfert culturel parrainée par la *BPCC*. Le transfert et ses acteurs sont, en définitive, marqués par les conditions et les possibilités de leur époque.

Ainsi, dans les grandes lignes, ce cheminement a donc confirmé notre hypothèse de départ : les récits de voyage ont été considérés par les élites illustrées colombiennes comme un outil discursif de réappropriation et d'agencement territorial et social, susceptible de devenir progressivement composante du patrimoine culturel de la nation. Des projets de compilation et massification de cet ensemble scriptural tels que la *BPCC* ont ainsi consolidé la présence de certains récits locaux et ont encouragé l'intégration de récits étrangers. Pour comprendre ce processus d'incorporation dans son ensemble, il a donc été nécessaire de revenir en arrière pour déceler ne serait-ce que partiellement les raisons de l'intérêt pour les récits de voyage ; puis, il a fallu mettre en évidence les circonstances, acteurs et réseaux intellectuels qui ont réalisé des actions concrètes pour le mener à bien ; et finalement, il s'agissait de relier l'ensemble des données contextuelles et regard des voyageurs au travail des traducteurs sur la matière linguistique. Une approche intégrative a été, somme toute, indispensable dans cette volonté de compréhension globale d'un transfert culturel par le biais de la traduction. Or, si ce cheminement s'est avéré à notre avis adéquat dans les grands traits et que l'hypothèse de base a été vérifiée, il est pourtant également vrai qu'il a fait ressortir des points perfectibles ou nécessitant des développements plus approfondis.

### Un regard critique sur la démarche adoptée

Le retour en arrière dans la première phase de notre démarche a pu paraître au lecteur assez éloigné dans le temps par rapport au cas concret étudié. Il faudrait insister cependant sur l'objectif de compréhension du fondement de l'intérêt pour la récupération des récits de voyage, en raison de leurs caractéristiques et évolution, en tant que composante potentielle du patrimoine scriptural du pays. Néanmoins, il est évident que l'examen de ce processus pourrait constituer en lui-même un objet d'étude à part entière, étant donné son étendue temporelle et spatiale, et les multiples enjeux et protagonistes

qu'il comporte. En effet, le passage de l'émerveillement et le bouleversement initial à un projet de systématisation scientifique entrepris par les puissances impériales, ou encore le mouvement de transculturation des dispositifs associés aux récits de voyage dans le projet de réappropriation territoriale amorcée par les élites *criollas*, peuvent faire l'objet d'analyses plus approfondies, compte tenu de leur complexité. De la même manière, les réflexions sur le rôle des travaux de F. J. de Caldas, des récits relatifs à la *Comisión Corográfica*, à la littérature *costumbrista*, et des récits issus des périples internationaux des élites *criollas* exigeraient des examens plus poussés. Cela permettrait sans doute une meilleure compréhension de l'articulation des récits de voyages au processus de construction nationale, aussi bien au niveau effectif que symbolique. Dans le même sens, les enjeux et la relation complexe mis en évidence par les convergences et divergences du regard sur le pays de la part de ces élites locales du XIX<sup>e</sup> siècle et des visiteurs étrangers demanderaient des observations plus détaillées.

Si la fonction des récits de voyage en tant qu'outil discursif transculturé d'appréhension et de réappropriation territoriale a été mise en relief dans un premier temps, la volonté de leur incorporation dans l'ensemble scriptural de la nation à travers des dispositifs éditoriaux tels que la collection appelle aussi à développer les réflexions dans plusieurs sens. Tout d'abord, pour le cas colombien en particulier, il est nécessaire par exemple de regarder plus en détail si dans les essais de collection pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle avant la publication de la *BPCC*, les récits de voyage étrangers sur le pays ont éventuellement été intégrés. Cela permettrait en fait l'assertion définitive quant au rôle de la *BPCC* dans l'incorporation première de récits étrangers dans le canon national. Ensuite, il conviendrait également d'enquêter sur l'existence de possibles projets d'insertion de récits étrangers pendant cette période dans d'autres pays de l'aire hispanoaméricaine. Nous avons abordé brièvement le cas argentin pour faire ressortir le relatif intérêt des élites intellectuelles sur le regard de l'autre dans la constitution de corpus textuels rassemblant le patrimoine national. Cependant, l'on peut supposer que l'avènement de cette volonté, s'il a eu lieu, a pris des formes, moments et enjeux divers suivant chaque pays. La recherche de concomitances, coïncidences et divergences dans ce sens serait un sujet qui élargirait la compréhension des manières de réappropriation du regard de l'autre et des éventuels liens entre les réseaux intellectuels hispanoaméricains. De la même façon, la portée effective de la collection *BPCC* parmi le naissant public lecteur en Colombie (et donc la lecture ou pour le moins la présence de récits étrangers dans les foyers et bibliothèques colombiennes) peut apparaître comme un

élément complémentaire pour vérifier l'adoption concrète (ou non) de textes proposés par la *BPCC*. Cela nous mène, finalement, à considérer aussi le besoin d'une recherche plus minutieuse dans des archives, fonds, correspondances et articles de presse comportant des informations précises au sujet du choix des cinq récits français inclus dans la collection. Il s'agirait de repérer des éventuelles critiques à l'encontre de ces choix et des traductions, et des données concernant, d'une part, les processus éditoriaux des traductions (par exemple, cession de droits d'auteur si tel était le cas) ; et, d'autre part, les traducteurs eux-mêmes, en particulier à propos des deux traducteurs du XIX<sup>e</sup> siècle n'appartenant pas, stricto sensu, au projet de la *BPCC*.

La confrontation originaux/traductions a également soulevé certains aspects problématiques. Pour commencer, et comme nous l'avons signalé, le fait de ne pas commenter les récits abordés dans un ordre chronologique suivant la date de réalisation des voyages, a dans une certaine mesure, entravé l'intention de retracer la progression des regards des voyageurs sur le pays tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Continuités et changements se sont donc enchevêtrés dans ce va-et-vient temporel. De la même façon, la présentation linéaire de l'itinéraire de chaque voyageur a pu certes sembler au lecteur parfois monotone, voire répétitive. Cependant, elle cherchait, d'une part, à reproduire l'une des caractéristiques des récits de voyage, à savoir l'itération, mécanisme qui, finalement, permet que les éléments répétés deviennent familiers pour le lecteur. D'autre part, il s'agissait d'un moyen expéditif pour repérer aussi bien les caractéristiques dans le regard de chaque voyageur que l'empreinte des traducteurs dans leur travail de réécriture. Dans ce sens, il convient de signaler cependant que, à l'image du regard du voyageur et celui du traducteur, le regard de celui qui propose cette analyse s'est aussi posé avec attention sur certains faits au détriment d'autres, déterminant au passage ses caractéristiques singulières. Ensuite, les réflexions présentées aussi bien par rapport aux propos des voyageurs qu'au travail de réécriture des traducteurs doivent être comprises dans leur contexte et, en aucun cas, comme des critiques conditionnées et paramétrées dans une grille de regard actuelle. Voyageurs et traducteurs étaient des hommes de leurs époques, certes avec des horizons et regards particuliers, et ils ont agi comme tels. Finalement, il faut rappeler qu'au niveau textuel le but n'était pas de scruter dans le moindre détail chaque récit à l'affût des écarts par rapport aux originaux ou de la « défektivité » dans les traductions. Il était simplement question de mettre en relief les traits saillants des réécritures de ces récits et de les relier aux concepts et données proposées préalablement, dans le but d'essayer de comprendre ce processus de transfert dans son ensemble.



D'autres méthodes et outils théoriques d'analyse, des exemples d'autre nature (peut-être ayant trait plus spécifiquement au domaine linguistique en l'occurrence) auraient ainsi pu être mis en place.

### Un regard du passé offrant des perspectives multiples

En tout état de cause, et malgré les inévitables insuffisances et des points perfectibles, insistons cependant sur le fait que la démarche choisie s'est avérée appropriée à notre sens. D'abord, pour l'adoption d'une approche compréhensive incluant les précédents, l'analyse contextuelle, paratextuelle, métatextuelle et textuelle à proprement parler. Ensuite, parce qu'elle nous a permis de faire ressortir des éléments marquants dans le processus de transculturation discursive des récits de voyage, dans leur incorporation progressive dans le corpus textuel du pays et dans le transfert textuel par le biais de la traduction. Nous voudrions souligner trois de ces éléments en particulier qui résumeraient en quelque sorte les apports de ce travail.

Premièrement, les enjeux inhérents aux récits de voyage qui nécessitent un examen attentif pour les mettre à jour. L'émerveillement, l'exotisme, l'analogie, et tant d'autres mécanismes caractérisent certes ce genre bâtisseur d'altérité le rendant attirant pour certains, futile pour d'autres. Quoi qu'il en soit, il peut s'avérer être un indicateur de réalités qui dépassent la simple anecdote ou le compte rendu plus ou moins véridique ou bien romancé d'un trajet ou d'une expédition. En fait, en tant que dispositif discursif, les récits de voyage rendent aussi compte de l'assertion d'un ordre du monde déterminé selon les époques et les conjonctures historiques. Cet ordre obéit à des visions et intérêts particuliers, incarnés le plus souvent par ceux qui ont la faculté de regarder, d'évaluer, de nommer, de raconter et divulguer les récits sur les autres dépourvus, pour maintes raisons, de cette possibilité. Cette relation asymétrique instaure et normalise des conceptions dominantes à une époque, conceptions qui concourent au contrôle et à l'agencement territorial et social en l'occurrence, et donc à la consolidation de la position de certains groupes humains sur d'autres. Or, en raison de la nature éclectique de ce genre discursif, les visions hégémoniques ou univoques peuvent également être remises en question par les récits de voyage, que ce soit de manière volontaire ou involontaire. Le regard du voyageur se pose parfois sur des réalités, des êtres, des espaces et des événements qui, pour ainsi dire, vont de soi pour l'observateur local, font partie du paysage. Mettre à jour ce regard, tout à la fois assertif et interrogatif des visions dominantes, contribue pour le

moins à s'enquérir sur la « normalité » de situations et relations déterminées ou, tout simplement, à sauvegarder la mémoire d'un peuple. Cette fonction de consolidation et préservation de la mémoire collective se rapporte directement au dessein de récupération des récits de voyage en tant que dépositaires d'identité, notamment visible dans le cas étudié dans le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

L'examen des dispositifs et agents du monde éditorial qui ont participé à l'intégration des récits de voyage dans le corpus textuel de la nation apparaissent, en second lieu, comme un élément incontournable dans l'essai de compréhension de cette intégration. Signalons tout d'abord que la collection se révèle être un dispositif important dans la consolidation de cet ensemble scriptural en tant que symbole identitaire. Or, pour que des projets éditoriaux puissent se développer de manière plus ou moins consistante, un climat socioéconomique favorable et une volonté décidée de la part d'instances privées et, notamment, gouvernementales en matière de promotion culturelle s'avèrent fondamentaux. Contexte, développement de projets culturels, réseaux intellectuels dépassant le domaine local et ainsi de suite entrent en ligne de compte pour la compréhension des dynamiques, attentes et enjeux dans la récupération et l'incorporation dans le canon national de textes censés porter les caractéristiques identitaires et historiques du pays, tels que les récits de voyage locaux et étrangers. Ce serait justement l'un des atouts de la collection *BPCC* : l'inclusion intégrale pour la première fois dans une collection officielle colombienne d'une série (certes modeste) de récits étrangers (français notamment), épars dans des traductions fragmentaires ou existant dans des versions intégrales mais isolées par rapport au corpus textuel national, que ce projet éditorial essayait de consolider. En effet, mis à part le récit d'E. Reclus, il s'agirait du premier effort concret de récupération et de publication locales de ces récits au sein d'un ensemble textuel officiel.

Enfin, les transferts textuels à proprement parler de ces récits étrangers ont été marqués notamment par l'époque de leur réalisation et par l'horizon propre à chaque traducteur, ou bien, par des contraintes éditoriales selon le moment. En effet, la mise en parallèle des récits originaux et des récits traduits, reliée aux données d'ordre contextuel, a mis en évidence, d'une part, des interventions et des adaptations plus manifestes dans les deux traductions effectuées lors du XIX<sup>e</sup> siècle et récupérées par la *BPCC*. Dans les deux cas, la sauvegarde de quelques éléments considérés comme significatifs du point de vue identitaire et historique selon l'appartenance culturelle des traducteurs et/ou éventuellement des positions éditoriales de l'époque des traductions a été

particulièrement visible. Ainsi, Obregón, traducteur colombien du récit de Reclus, a notamment préservé l'Église catholique et des gens de couches favorisées de la société colombienne de l'époque des critiques du voyageur français. Pour sa part, E. L. de Verneuil, traducteur espagnol du récit de Saffray, a suivi une stratégie semblable mais visant à la sauvegarde de l'image de l'Espagne à l'époque de la conquête et de la colonie notamment. D'autre part, les observations allant éventuellement à l'encontre de l'image du pays dans les trois autres récits, traduits par l'exilé espagnol Rafael de Ureña sur commande des organismes gouvernementaux de la *República Liberal* vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, n'ont pas fait l'objet d'une réécriture visiblement agencée ou d'adaptations cherchant à conforter l'auto-perception du peuple décrit, ni celle de la communauté d'origine du traducteur. Le travail de réécriture de Rafael de Ureña s'est caractérisé, en règle générale, par l'attachement à l'original. Il n'était plus question de rehausser l'image de la Colombie ou de protéger celle de l'Espagne en adaptant, censurant ou en ajoutant dans le corps des récits en eux-mêmes. L'appareil paratextuel (allographe) surgit ici comme l'instance qui réhabilite l'image du pays et de ses hauts personnages si tel était le cas, et qui met en avant l'intérêt de la publication de ces récits étrangers. Le but était plutôt, précisément, de récupérer ces témoignages étrangers rendant compte aussi bien de faits significatifs dans le devenir national que de détails de la vie quotidienne qui pouvaient passer inaperçus pour l'œil local ou dont le traitement pouvait différer.

Le processus de transfert des récits de voyage peut certes être étudié sous un prisme traductologique mettant en relief circonstances, acteurs et enjeux contextuels et textuels. Or, la mise en circulation de ces récits dans un dessein de récupération de la mémoire culturelle et historique du pays et de consolidation des imaginaires collectifs met aussi en lumière des problématiques qui peuvent être abordées depuis d'autres perspectives et avec d'autres approches. Ces récits ont en l'occurrence la capacité de retracer les changements expérimentés dans le pays, mais ils peuvent aussi actualiser des situations qui sembleraient traverser les époques et qui ouvrent des perspectives de recherche à leur sujet.

La richesse naturelle du pays a attiré (et attire encore) le regard des voyageurs étrangers, soit pour la louer, soit pour critiquer l'incurie des locaux qui ne la mettaient pas au profit du progrès. Or, cette nature fertile et exubérante de la Colombie du XIX<sup>e</sup> siècle s'est vue profondément transformée à cause, justement, de la progression rapide des projets utilitaristes. À travers leurs récits et images, les voyageurs nous fournissent un indicateur de ces changements qui, dans les circonstances actuelles, deviennent un enjeu

majeur non seulement pour la Colombie mais aussi pour la planète tout entière. Une approche focalisée sur des aspects écologiques serait donc tout à fait envisageable. Espérons que ce qui reste de cette nature luxuriante ne termine pas confinée aux textes et gravures des récits des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

De la même manière, un trait caractéristique des récits de voyage étrangers était de mettre en lumière des situations et personnages qui faisaient partie du paysage quotidien pour le regard local. La Colombie « oubliée », ignorée ou instrumentalisée par les pouvoirs locaux était ainsi maintes fois mise en évidence par les textes des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Certes, beaucoup de ces réalités ont changé depuis, des progrès ont eu lieu, mais les situations d'inégalité sociale persistent. Les populations de certaines des régions reculées visitées par ces voyageurs, dont ils faisaient état des déplorables conditions ou annonçaient les pressions et enjeux auxquels elles seraient soumises dans l'avenir, témoignent, en effet, de la persistance ou de l'évolution de situations calamiteuses. Ainsi, les récits de voyage surgiraient comme un outil aidant à retracer les changements et les continuités au niveau social dans le pays.

L'emprise de sociétés étrangères minières ou commerciales, parmi d'autres, était également annoncée par ces visiteurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Beaucoup d'entre eux avaient en effet entrepris le voyage à la recherche d'opportunités commerciales ou d'exploitation des ressources du pays, soit par une initiative individuelle, soit commandités par différents types d'entreprises. Avec la consolidation des compagnies transnationales dans l'échiquier mondial, leur présence accrue dans le pays a certes permis le développement économique de zones où elles se sont implantées. Il n'en est pas moins vrai que, en contrepartie, elles peuvent aussi affecter de manière négative les communautés où elles sont présentes : des enjeux économiques, sociaux et environnementaux mettant parfois même en danger des vies humaines, voire les sacrifiant tout court, témoignent de ces effets nuisibles. Encore une fois, les récits de voyage apparaissent comme indicateur aidant à retracer l'évolution de ces phénomènes.

L'évolution même du genre viatique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle apparaît comme une autre piste de recherche. En effet, les formats, les contenus, les intérêts, les manières de raconter ont changé dans un monde dont tous les recoins sembleraient être déjà explorés. Or, la relative abondance d'émissions de « découverte » dans le monde francophone par exemple, démontrerait la persistance de l'intérêt pour l'autre, voire simplement la soif d'exotisme, ou actualiserait même la relation de regards asymétriques traversés parfois par des buts utilitaristes. Retracer le maintien et la variation de certains éléments

discursifs et formels dans la manière de raconter l'autre, ses espaces et réalités s'avérerait donc être un sujet de vastes possibilités d'analyse.

L'éventail de thèmes et d'approches concernant les récits de voyage est donc large et susceptible de prendre des allures variées. L'étude des enjeux, réseaux et acteurs impliqués dans un processus de transfert culturel de récits de voyage par le biais de la traduction, suivant les époques et les aires culturelles, a été en l'occurrence un thème qui a suscité diverses réflexions. Faire ressortir l'enchevêtrement complexe de circonstances, agents et motivations sous-jacentes à une entreprise de traduction de récits de voyage, a mis à jour notamment des questions relatives à la construction de l'altérité et de la mémoire, à la définition de la propre identité, et aux rapports de pouvoir entre les groupes humains. Le transfert textuel de ces récits sera toujours traversé par ces questions à un moment ou à un autre, que ce soit dans le simple choix de textes à être traduits ou dans le travail de réécriture opéré par le traducteur. Continuer à développer l'étude des récits de voyage dans cette perspective pourra ainsi donner quelques lumières sur les fonctions culturelles de la traduction et les réseaux intellectuels qui l'encouragent ou l'estompent particulièrement, mais non exclusivement, dans l'aire latinoaméricaine où les possibilités de recherche à ce sujet sont encore aujourd'hui nombreuses.

## Bibliographie

### Corpus

- Espagnat, Pierre d'. 1900. « Souvenirs de la Nouvelle-Grenade ». *Revue des deux mondes*.
- . 1901. *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade*. Paris : Charpentier.
- . 1942. *Recuerdos de la Nueva Granada*. Bogotá: Editorial A.B.C.
- . 1971. *Recuerdos de la Nueva Granada*. Bogotá: Guadalupe.
- . 1983. *Recuerdos de la Nueva Granada*. Bogotá: Incunables.
- Le Moyne, Auguste. 1880. *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud : la Nouvelle Grenade. Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama*. Paris : A. Quantin, Imprimeur-Éditeur.
- . 1945. *Viajes y estancias en América del Sur; la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá*. Bogotá: Editorial Centro-Instituto gráfico.
- . 1969. *Viajes y estancias en América del Sur; la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá*. Bogotá: Ediciones Guadalupe.
- . 1985. *Viajes y estancias en América del Sur; la Nueva Granada, Santiago de Cuba, Jamaica y el Istmo de Panamá*. Bogotá: Incunables.
- Mollien, Gaspard Théodore. 1824. *Voyage dans la république de Colombia en 1823*. 2 vol. Paris : Arthus Bertrand Libraire.
- . 1825. *Voyage dans la république de Colombia en 1823*. 2 vol. Paris : Arthus Bertrand Libraire.
- . 1944. *Viaje por la República de Colombia en 1823*. Bogotá: Imprenta Nacional.
- . 1992. *Viaje por la República de Colombia en 1823*. Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura.
- Reclus, Elisée. 1859. « Un voyage à la Nouvelle-Grenade ». *Revue des deux mondes*.
- . 1861. *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysage de la nature tropicale*. Paris : Hachette.
- . 1935. *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta. Versión castellana por J. J. Cartagena: Tipografía Mogollón*.
- . 1947. *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta*. Bogotá: Cahur.
- . 1992. *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta*. Bogotá: Colcultura.
- . s. d. *Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta. Traducción de Filoteo G. Real*. Barcelona: Laertes.
- Saffray, Charles. 1872-1873. « Voyage à la Nouvelle-Grenade ». *Le Tour du Monde. Nouveau journal de voyages*. Paris : Hachette.
- . 1875. « Viaje a la Nueva Granada por el doctor Saffray. Traducción de don Enrique Leopoldo de Verneuil ». *El Mundo en la mano. Viaje pintoresco a las cinco partes del mundo por los más célebres viajeros I*: 609-748.
- . 1948. *Viaje a Nueva Granada*. Bogotá: Prensas del Ministerio de Educación Nacional.
- . 1983. *Viaje a Nueva Granada*. Manizales (Colombia): Anaja.
- . 1984. *Viaje a Nueva Granada*. Bogotá: Incunables.
- . 1990. *Voyage à la Nouvelle-Grenade*. Paris : Phébus.

## Sources

- Académie française. s. d. « Créole ». *Dictionnaire de l'Académie française, 9<sup>e</sup> édition*. Consulté le 22 août 2022. <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C4890>.
- Acevedo Latorre, Eduardo, dir. 1968. *Geografía pintoresca de Colombia. La Nueva Granada vista por dos viajeros franceses del siglo XIX*. Bogotá: Litografía Arco.
- Achury Valenzuela, Darío. 1943. « Una brillante labor cultural se ha realizado en el país ». *El Tiempo*, 8 de agosto de 1943.
- Aguirre, Beatriz Eugenia. 2004. « Soledad Acosta de Samper y su papel en la traducción en Colombia en el siglo XIX ». *Íkala Revista de Lenguaje y Cultura* 9 (1): 233-267.
- Alburquerque, Luis. 2006. « Los “libros de viaje” como género literario ». Dans *Diez estudios sobre literatura de viajes*. Sous la direction de Manuel Lucena Giraldo et Juan Pimentel, 67-87. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española.
- Alzate, Carolina. 2010. « ¿Comunidad de fieles o comunidad de ciudadanos? Dos relatos de viaje del siglo XIX colombiano ». *Revista Chilena de Literatura* 77 (noviembre): 5-77.
- Ancízar, Manuel. 1853. *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850 i 51*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos.
- Anderson, Benedict. 1996. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris : Éditions la Découverte.
- Andrade, Margot. 2009. « L'influence française en Colombie ». Thèse de doctorat en Histoire des relations internationales, Université de Nantes.
- André, Édouard. 1877. « L'Amérique équinoxiale (Colombie, Équateur, Pérou) ». *Le Tour du Monde. Nouveau journal de voyages, 1877-1878*.
- Angulo Jaramillo, Felipe. 2007. « Viajeros franceses del siglo XIX en Colombia. Un balance bibliográfico ». *Boletín AFEHC*, 31 (juillet) : [https://www.afehc-historia-centroamericana.org/index\\_action\\_fi\\_aff\\_id\\_1649.html](https://www.afehc-historia-centroamericana.org/index_action_fi_aff_id_1649.html).
- Añón, Valeria. 2014. « Narrativas de viaje y espacialidad en crónicas de la conquista de América. Apuntes comparativos para una discusión ». *Anales de Literatura Hispanoamericana* 43: 13-31.
- Arciniegas, Germán. 1946. « Memoria del Señor Ministro de Educación Nacional al Congreso de 1946 ». Bogotá: Imprenta Nacional.
- Arciniegas, Germán et Consuelo Triviño. 1999. *Germán Arciniegas: antología*. Antología del pensamiento político, social y económico de América Latina. Madrid: Ediciones de Cultura Hispánica.

- Ávila Camargo, Diana. 2015. *Relatos de viajeros colombianos: imaginarios, representación y territorio, 1850-1860*. Quito: Abya-Yala.
- Ballard, Michel. 2006. « À propos des procédés de traduction ». *Palimpsestes*. Hors-série : 113-130. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.386>.
- Banco de la República. 2022. « Tomás Joaquín de Acosta y Pérez de Guzmán ». Dans *Enciclopedia Red Cultural del Banco de la República Banrepcultural*. Bogotá: Banco de la República.  
[https://enciclopedia.banrepcultural.org/index.php/Tom%C3%A1s\\_Joaqu%C3%ADn\\_De\\_Acosta\\_y\\_P%C3%A9rez\\_de\\_Guzm%C3%A1n](https://enciclopedia.banrepcultural.org/index.php/Tom%C3%A1s_Joaqu%C3%ADn_De_Acosta_y_P%C3%A9rez_de_Guzm%C3%A1n).
- . s.d. « Biblioteca Popular de Cultura Colombiana ». *Biblioteca Virtual del Banco de la República*. Consulté le 22 août.  
<https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/p17054coll6>.
- Bassnett, Susan. 1993. *Comparative literature: a critical introduction*. Oxford, UK; Cambridge, Mass., USA: Blackwell.
- . 1997. « Moving across Cultures: Translation as Intercultural Transfer ». Dans *Trasvases Culturales : Literatura, Cine, Traducción 2*, 7-20.
- . 1998. « The Translation Turn in Cultural Studies ». Dans *Constructing cultures: essays on literary translation*. Sous la direction de Sussan Bassnett et André Lefevere, 123-41. Clevedon; Philadelphia: Multilingual Matters.
- Bassnett, Susan et André Lefevere. 1990. *Translation, history, and culture*. London; New York: Pinter Publishers.
- Bastin, Georges. 1990. « Traduire, adapter, réexprimer ». *Meta : journal des traducteurs* 35 (3) : 470-75. <https://doi.org/10.7202/001982ar>.
- . 1993. « La notion d'adaptation en traduction ». *Meta : journal des traducteurs* 38 (3) : 473-78. <https://doi.org/10.7202/001987ar>.
- . 2003. « Por una historia de la traducción en Hispanoamérica ». *Íkala Revista de Lenguaje y Cultura* 8 (14) : 193-217.
- . 2004. « Traduction et révolution à l'époque de l'indépendance hispano-américaine ». *Meta : journal des traducteurs* 49 (3) : 562-75.  
<https://doi.org/10.7202/009379ar>.
- . 2006a. « Francisco de Miranda, "precursor" de traducciones ». *Boletín de la Academia Nacional de Historia de Venezuela*, 354: 167-97.
- . 2006b. « Subjectivity and Rigour in Translation History: The Case of Latin America1 ». Dans *Charting the Future of Translation History*. Sous la direction de Paul F. Bandia, 111-29. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- . 2009a. « Adaptation ». Dans *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 2<sup>e</sup> éd. Sous la direction de Mona Baker et Gabriela Saldanha, 3-6. London and New York: Routledge.
- . 2009b. « Latin American tradition ». Dans *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 2<sup>e</sup> éd. Sous la direction de Mona Baker et Gabriela Saldanha, 486-92. London and New York: Routledge.
- . 2010. « La pertinencia de los estudios históricos sobre traducción en Hispanoamérica ». *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y El Caribe* 21 (1): 17-28.
- . 2017. « La traducción y la conformación de la identidad latinoamericana ».



*TRANS. Revista de Traductología* 12: 11-14.  
<https://doi.org/10.24310/TRANS.2008.v0i12.3124>.

- Bastin, Georges, Álvaro Echeverri et Angela Campo. 2004. « La traducción en América Latina: propia y apropiada ». *Estudios. Revista de Investigaciones Literarias y Culturales* 24: 69-94.
- Bastin, Georges, Álvaro Echeverri et Angela Campo. 2010. « Translation as the Ideological Back-bone of the Emancipation Ideology of Hispanic America ». Dans *Translation, Resistance and Activism*. Sous la direction de Maria Tymoczko, 42-64. Amherst and Boston: University of Massachusetts Press.
- Bastin, Georges et María Gabriela Iturriza. 2017. « La traducción como elemento creador de identidad en la prensa independentista de Venezuela (1808-1822) ». *TRANS. Revista de Traductología* 12: 81-94.  
<https://doi.org/10.24310/TRANS.2008.v0i12.3130>.
- Batalha, Cristina. 2000. « Traduction et modèles canoniques: l'angoisse de la désobéissance ». *Meta : journal des traducteurs* 45 (4) : 569-79.  
<https://doi.org/10.7202/001999ar>.
- Bazant, Jan. 1991. « México ». Dans *Historia de América Latina. 6. América latina independiente, 1820-1870*. Sous la direction de Lesli Bethell, 105-143. Barcelona: Crítica.
- Bensoussan, Albert. 1995. *Confessions d'un traître : essai sur la traduction*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- . 2005. *J'avoue que j'ai trahi : essai libre sur la traduction*. Recherches Amériques latines. Paris : L'Harmattan.
- Berman, Antoine. 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- Bertrand, Michel et Laurent Vidal, dir. 2002. *À la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Betancourt Mendieta, Alexander. 2016. « Revista de las Indias (1938-1950): La difusión cultural y el mundo letrado ». *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras* 21 (2): 125-47. <https://doi.org/10.18273/revanu.v21n2-2016005>.
- Bibliothèque de l'Université de Montréal. s. d. « Citer ses sources ». Consulté le 22 août 2022. <https://bib.umontreal.ca/citer/comment-citer>.
- Bolaños-Florido, Leidy. 2021. « Lo cultural y lo popular en la Radio Nacional de Colombia, 1940-1985 ». *Historelo. Revista de Historia Regional y Local* 13 (27): 146-82. <https://doi.org/10.15446/historelo.v13n27.89101>.

- Boumediene, Samir. 2019. *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du Nouveau monde, 1492-1750*. 2<sup>e</sup> éd. Vaulx-en-Velin : les Éditions des Mondes à faire.
- Boussingault, Jean-Baptiste et François Désiré Roulin. 1849. *Viajes científicos por los Andes ecuatoriales o colección de memorias sobre física, química e historia natural de la Nueva Granada, Ecuador y Venezuela; Traducidas por J. Acosta y precedidas de algunas nociones de geología por él mismo*. Paris: Lasserre Editor.
- Broc, Numa, Jean-Georges Kirchheimer et Pascal Riviale. 1999. *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Éd. du CTHS.
- Brunet, Roger, Robert Ferras et Hervé Théry. 1993. *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*. 3. éd. Montpellier : GIP RECLUS ; Paris : la Documentation française.
- Bushnell, David. 2005. *Colombia, una nación a pesar de sí misma: de los tiempos precolombinos a nuestros días*. Traduit par Claudia Montilla. Bogotá: Planeta.
- Butler, Emily. 2018. « Le funambulisme des contextes : traduire le cliché ». Dans *Traduction et contextes, contextes de la traduction*. Sous la direction de Michaël Grégoire et Bénédicte Mathios, 205-230. Paris : L'Harmattan.
- Caballero, Antonio. 2016. *Historia de Colombia y sus oligarquías (1498-2017)*. Ministerio de Cultura – Biblioteca Nacional de Colombia.  
<https://bibliotecanacional.gov.co/es-co/proyectos-digitales/historia-de-colombia/libro/index.html>.
- Cabrera Ponce, Ileana. 1993. « El aporte de la traducción al proceso de desarrollo de la cultura chilena en el siglo XX ». *Livius: Revista de estudios de traducción*, 3: 51-64.
- Cacua Prada, Antonio. 1990. *Germán Arciniegas. Su vida contada por él mismo*. Bogotá: Publicaciones Universidad Central.
- Caicedo, Amanda. 2016. « Curas rurales payaneses en la naciente República ». *Credencial Historia*. Agosto de 2016.  
<https://www.revistacredencial.com/historia/temas/curas-rurales-payaneses-en-la-naciente-republica-0>.
- Calzadilla, Pedro Enrique. 2002. « Etrangers ou créoles ? Les discours étrangers sur le Venezuela du XIX<sup>e</sup> siècle ». Dans *À la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, 183-193. Sous la direction de Michel Bertrand et Laurent Vidal. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Cardona, Patricia. 2018. « Más que ideología: obras populares en Colombia, 1840-1890 ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindle). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa. Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.

- Carvajal, Mario. 1970. *Viajeros extranjeros en Colombia, siglo XIX: Humboldt, Mollien, Hamilton, Le Moyne, Holton, Saffray, André, Cané, D'Espagnat*. Cali: Carvajal & Cía.
- Calatayud Arinero, María de los Angeles dir. 1984. *Catálogo de las expediciones y viajes científicos españoles a América y Filipinas (siglos XVIII y XIX): fondos del Archivo del Museo Nacional de Ciencias Naturales*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Museo Nacional Ciencias Naturales.
- Cavallo, Guglielmo et Roger Chartier, dir. 1997. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris : Seuil.
- Ceballos Viro, Álvaro. 2019. « Les collections éditoriales et la construction nationale ». Dans *La collection : Essor et affirmation d'un objet éditorial (Europe/Amériques XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup>)*. Sous la direction de Miriam Nicoli et Christine Rivalan Guégo, 165-77. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Charry Joya, Carlos Andrés. 2011. « Los intelectuales colombianos y el dilema de la construcción de la identidad nacional (1850-1930) ». *Revista Europea de Estudios Latinoamericanos y del Caribe* 90: 55. <https://doi.org/10.18352/erlacs.9251>.
- Charton, Edouard, dir. 1861. *La vuelta al mundo: colección de viajes hechos en las cinco partes del universo durante el siglo XIX. Publicada bajo la dirección de M. Eduardo Charton. Traducida al castellano por Don Mariano Urrabieta. Administración del Correo de Ultramar*. Paris : X. de Lassalle y Mélan, Editores propietarios.
- Chevrel, Yves. 1997. *La littérature comparée 4<sup>e</sup> éd.* Paris : PUF.
- CNRTL Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.  
 2012a. « Adaptation ». <https://www.cnrtl.fr/definition/appropriation>.  
 ———. 2012b. « Contexte ». <https://www.cnrtl.fr/definition/contexte>.  
 ———. 2012c. « Xénisme ». <https://www.cnrtl.fr/definition/x%C3%A9nisme>.
- Colin, Philippe. 2009. « Du paysage de l'un à l'autre du paysage. Discours du paysage, pouvoir et identité(s) en Colombie au 19<sup>ème</sup> siècle ». Thèse de doctorat en Langues et littératures romanes (espagnol). Université Paris 10.
- Collignon, Béatrice. 2007. « Le monde sans la carte ». Les blogs du « Diplo » (blog). *Le Monde diplomatique*, 13 novembre 2007. <https://blog.mondediplo.net/2007-11-13-Le-monde-sans-la-carte>.
- Colmenares, Germán. 1987. *Las convenciones contra la cultura*. Bogotá: Tercer Mundo Editores.
- Colombi, Béatrice. 2010. « El viaje, de la práctica al género ». Dans *Viaje y relato en Latinoamérica*. Sous la direction de Mónica Marinone y Gabriela Tineo, 287-309. Buenos Aires: Katay.

- Colón, Cristobal. 2002. *Los cuatro viajes del almirante y su testamento (en formato HTML)*. Alicante: Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.  
<http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmch70d3>.
- Contreras, Arnaud et Jean-Philippe Navarre (réal). 2020. « Raconter le monde ». Juillet 2020. *LSD La série documentaire- France Culture*. Baladodiffusion  
[www.franceculture.fr/emissions/series/raconter-le-monde-0](http://www.franceculture.fr/emissions/series/raconter-le-monde-0).
- Cooper-Richet, Diana. 2013. « París y los ambos mundos : une capitale au cœur du dispositif de production et de mise en circulation de livres et de journaux, en espagnol, au XIX<sup>e</sup> siècle ». *Cahiers des Amériques latines*, 72-73 : 201-220.  
<https://doi.org/10.4000/cal.2895>.
- Costantini, Dino. 2008. *Mission civilisatrice : le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*. Paris : Éd. La Découverte.
- Cronin, Michael. 2000. *Across the lines: travel, language, translation*. Cork, Ireland: Cork University Press.
- Cuartas, Juan Manuel. 1997. « La Nueva Granada. Paraíso perdido. reflexión a partir de Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta de Elisée Reclus ». *Thesaurus* LII 1, 2 y 3: 439-51.
- D'Allemand, Patricia. 2007. « Quimeras, contradicciones y ambigüedades en la ideología criolla del mestizaje: el caso de José María Samper ». *Historia y Sociedad* 13: 45-63.
- Darbelnet, Jean et Jean-Paul Vinay. 1958. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Paris : Didier.
- Daston, Lorraine et Peter Louis Galison. 2012. *Objectivité*. Traduit par Sophie Renaut et Hélène Quiniou. Dijon: les Presses du réel.
- De Benito, José. 1942. « La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana. Don Pedro el francés ». *El Tiempo*, 17 mai 1942.  
 ———. 1967. *La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana. Don Pedro el francés*. Madrid: Espasa-Calpe.
- Deas, Malcom. 1993. « La presencia de la política nacional en la vida provinciana, pueblerina y rural de Colombia en el primer siglo de la República ». Dans *Del poder y la gramática y otros ensayos sobre historia, política y literatura colombianas*, 176-206. Bogotá: Tercer Mundo Editores.
- Deavila Pertuz, Orlando, et Lorena Guerrero Palencia. 2011. *Cartagena vista por los viajeros: siglo XVIII-XX*. Cartagena: Alcaldía Mayor de Cartagena de Indias, Instituto de Patrimonio y Cultura de Cartagena, Universidad de Cartagena.
- Degiovanni, Fernando. 2005. « Imaginar la patria, imaginar sus textos: La tradición nacional en la Argentina de fin de siglo ». *Cuadernos del Sur. Letras* 35-36: 143-65.

- Del Castillo Mathieu, Nicolás. 1993. « Viajes por Colombia ». *El Tiempo*, 19 décembre 1993. <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-275409>.
- Delisle, Jean, dir. 1995. *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- . 1999. *Portraits de traducteurs*. Arras : Artois Presses Université.
- . 2002. *Portraits de traductrices*. Arras : Artois Presses Université.
- D'hulst, Lieven. 1995. « Pour une historiographie des théories de la traduction : questions de méthode ». *TTR: traduction, terminologie, rédaction* 8 (1) : 13-33. <https://doi.org/10.7202/037195ar>.
- . 2009. « Traduction et transfert : pour une démarche intégrée ». *TTR* 22 (2) : 133-50. <https://doi.org/10.7202/044827ar>.
- . 2012. « (Re)locating translation history: From assumed translation to assumed transfer ». *Translation Studies* 5 (2): 139-55. <https://doi.org/10.1080/14781700.2012.663597>.
- . 2015. « Quels défis pour l'histoire de la traduction et de la traductologie ? » *Meta* 60 (2): 281-98. <https://doi.org/10.7202/1032858ar>.
- Diario Oficial. Órgano de publicidad de los actos del gobierno nacional. 1941, 1942, 1943, 1944, 1946, 1968. *Contratos con el señor Rafael de Ureña sobre prestación de servicios*.
- Díaz Granados, José Luis. 1997. *Viajeros extranjeros por Colombia*. Bogotá, Colombia: Presidencia de la República.
- Dickens, Charles. 1995. *Oliver Twist*. Barcelona: RBA Editores.
- Duviols, Jean-Paul. 1988. « L'Amérique espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle selon les récits de voyages ». *Histoire, économie et société* 7 (3) : 313-24. <https://doi.org/10.3406/hes.1988.2354>.
- Dysenrick, Hugo. 2088. « Etat actuel et perspectives d'avenir de l'imagologie comparatiste ». *Boletín de Literatura Comparada* 33: 62-77.
- Echeverri, Marcela. 2019. « ¿Una nueva nación? ». Exposición temporal Museo de la Independencia, Bogotá.
- Echeverri, Marcela, Francisco A. Ortega, et Tomás Straka. 2018. « Editorial. La invención de la república: la Gran Colombia ». *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura* 45 (2): 17-31. <https://doi.org/10.15446/achsc.v45n2.71025>.
- El Tiempo*. 1942a. « A las 12 se inaugura hoy la feria del libro en Bogotá », 16 mai 1942.
- . 1942b. « Con un gran éxito se inauguró la feria del libro Bogotá », 17 mai 1942.
- Escobar Villegas, Juan Camilo. 2005. « Imaginarios identitarios, hombres de letras, artes y ciencias en Medellín y Antioquia (Colombia), 1830-1920 ». *Nuevo mundo mundos nuevos*. <https://doi.org/10.4000/nuevomundo.313>.

- Espagnat, Pierre d'. 1941. « Cómo vio un francés a Santafé de Bogotá en las postrimerías del siglo XIX. Presentación de Julio Rodríguez ». *Vida. Revista de arte y literatura para el hogar* 5 (40): s. p.
- Espagne, Michel. 1999. *Les transferts culturels franco-allemands*. Paris : Presses universitaires de France.
- . 2013. « La notion de transfert culturel ». *Revue Sciences/Lettres*. <https://doi.org/10.4000/rsl.219>.
- Fernández Bravo, Álvaro. 2007. « Los relatos de viaje en América Latina ». Ministerio de Educación, Ciencia y Tecnología (Argentina). Consulté le 22 août 2022. <http://www.bnm.me.gov.ar/giga1/documentos/EL002325.pdf>.
- Ferreti, Federico. 2012. « L'Amérique : une " nouvelle Europe " ? Imaginaires nationaux, migrations et mélanges en Amérique du Sud dans la géographie d'Elisée Reclus (1865-1905). » Dans *Ils ont fait les Amériques*. Sous la direction de Laurent Dornel, Michèle Guicharnaud-Tollis, Michael Parsons et Jean-Yves Puyo, 319-32. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- Fontana, Patricio et Claudia Román. 2011. « Libros en movimiento: Ediciones, traducciones y colecciones de viajeros a la Argentina ». *Orbis Tertius* 16 (17): <https://www.orbistertius.unlp.edu.ar/article/view/OTv16n17a11>
- Foucault, Michel. 2010. *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Gallego Roca, Miguel. 1994. *Traducción y literatura: los estudios literarios ante las obras traducidas*. Madrid: Ediciones Júcar.
- Gannier, Odile. 2016. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses-Marketing.
- García Cárcel, Ricardo. 1998. *La leyenda negra: historia y opinión*. Madrid: Alianza Ed.
- Gasquet Axel. 2015. *El Cielo protector: la literatura de viajes*. Arequipa, Perú: Aquelarre ediciones.
- Genette, Gérard. 1982. *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- . 1987. *Seuils*. Paris : Seuil.
- Gibson, Charles. 1990. « Las sociedades indias bajo el dominio español ». Dans *Historia de América Latina 4. Población, Sociedad y Cultura*. Sous la direction de Lesli Bethell, 105-143. Barcelona: Crítica.
- Giraldo Jaramillo, Gabriel. 1957. *Bibliografía colombiana de viajes*. Bogotá: Editorial ABC.
- Gomez, Thomas. 2002. *Humboldt et le monde hispanique : actes du colloque international, 17-18 novembre 2000*. Nanterre : Université Paris X-Nanterre.
- . 2014. *L'invention de l'Amérique : mythes et réalités de la conquête*. Nouvelle éd. Paris : Flammarion.

- González, Beatriz. 200?. *Acuarelas de Auguste Le Moyne. Impresiones de Colombia 1828-1839*. Bogotá: Duff & Phelps de Colombia Fitch Ratings.
- González Echeverry, Rut Bibiana. 2017. « Relatos de viaje por Colombia, 1822-1837. Cochrane, Hamilton y Steuart ». *Historia y sociedad*, 32: 317-51. <https://doi.org/10.15446/hys.n32.55514>.
- González González, Fernán E. 2006. *Partidos, guerras e Iglesia en la construcción del Estado Nación en Colombia (1830-1900)*. Medellín: La Carreta Editores.
- González Otero, Angélica. 2016. « Definiciones y aproximaciones teóricas al género de la literatura de viajes ». *La Palabra* 29: 65-78. <https://doi.org/10.19053/01218530.n29.2016.5701>.
- Gordillo Restrepo, Andrés. 2003. « El Mosaico (1858-1872): nacionalismo, elites y cultura en la segunda mitad del siglo XIX ». *Fronteras de la Historia* 8: 19-63. <https://doi.org/10.22380/20274688.654>.
- Greenblatt, Stephen. 1996. *Ces merveilleuses possessions : découverte et appropriation du Nouveau monde au XVI<sup>e</sup> siècle*. Traduit Franz Regnot. Paris : les Belles lettres.
- Grégoire, Michaël et Bénédicte Mathios, dir. 2017. *Traduction et contextes, contextes de la traduction*. Paris : L'Harmattan.
- Guest, Bertrand. 2013. « Par-delà (Bon) sauvage et civilisé : sur la piste d'un savoir nouveau : Sciences de l'Homme et de la Nature au XIX<sup>e</sup> siècle (Humboldt, Thoreau, Reclus) ». *ELOHI*, 4: 31-44. <https://doi.org/10.4000/elohi.538>.
- Guzmán Méndez, Diana Paola et Paula Andrea Marín Colorado. 2016. « Lectores y textos escolares durante la primera mitad del siglo XX en Colombia ». *La Palabra*, 29: 185-97. <https://doi.org/10.19053/01218530.n29.2016.5709>.
- Halperin Donghi, Tulio. 2005. *Historia contemporánea de América Latina*. Madrid: Alianza Editorial.
- Henderson, James. 2006. *La modernización en Colombia: los años de Laureano Gómez 1889 - 1965*. Medellín: Ed. Univ. de Antioquia.
- Heredia, José-Maria de. 1893. *Les Trophes*. Paris : Alphonse Lemerre.
- Hernández Asensio, Raúl. 2008. *El matemático impaciente: La Condamine, las pirámides de Quito y la ciencia ilustrada (1740-1751)*. Lima: Instituto Francés de Estudios Andinos, Instituto Francés de Estudios Andinos, Instituto de Estudios Peruanos, Universidad Andina Simón Bolívar.
- Hernández, José Ángel. 2006. *La Guerra Civil Española y Colombia: influencia del principal conflicto de entreguerras en Colombia*. Bogotá: Universidad de La Sabana.
- . 2010. « El exilio nacionalista vasco en Colombia: el caso de Fernando Irusta ». *Sancho el Sabio* 32: 85-93.

- . 2012. « La influencia pedagógica del exilio republicano español: la edad de oro de la enseñanza en Colombia ». *Latinoamérica. Revista de estudios Latinoamericanos* 1: 135-53.
- Herrera, Martha Cecilia et Carlos Jilmar Díaz. 2001. « Bibliotecas y lectores en el siglo XX colombiano: la Biblioteca Aldeana de Colombia ». *Revista Educación y Pedagogía*. XIII (29-30): 103-111.
- Hoffmann, E. T. A. 1988. *Cuentos fantásticos de Hoffmann*. Madrid: Montena.
- Huerta, Mona. 2002. « Les voyages aux Amériques et les revues savantes françaises au XIXe siècle ». Dans *À la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, 73-93. Sous la direction de Michel Bertrand et Laurent Vidal. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Jaramillo Uribe, Jaime. 2002. « La visión de los otros. Colombia vista por observadores extranjeros en el siglo XIX ». *Historia Crítica* 24: 7-21.  
<https://doi.org/10.7440/historicrit24.2002.01>.
- Joyeux-Prunel, Béatrice. 2003. « Les transferts culturels : Un discours de la méthode ». *Hypothèses* 6 (1): 149. <https://doi.org/10.3917/hyp.021.0149>.
- Jung, Didier. 2013. *Reclus*. Grez-sur-Loing : Pardes.
- La Condamine, Charles-Marie de. 1745. *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale. Depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones, lûe à l'Assemblée publique de l'Académie des sciences, le 28 avril 1745. Par M. de La Condamine, de la même Académie. Avec une carte du Maragnon, ou de la rivière des Amazones, levée par le même*.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1051316r>.
- Lafarga, Francisco, Pedro Salvador Méndez Robles et Alfonso Saura, dir. 2007. *Literatura de viajes y traducción*. Granada: Editorial Comares.
- Lafaye, Jacques. 1990. « Literatura y vida intelectual en la América española colonial ». Dans *Historia de América Latina 4. Población, Sociedad y Cultura*. Sous la direction de Lesli Bethell, 229-261. Barcelona: Crítica.
- Le Moyne, Auguste. 1898. « Bogotá ahora setenta años ». *El Repertorio colombiano* XVIII (3): 161-88.
- Lefevre, André. 1991. « Translation and Comparative Literature: The Search for the Center ». *TTR : traduction, terminologie, redaction* 4 (1): 129.  
<https://doi.org/10.7202/037086ar>.
- . 1992. *Translation, rewriting, and the manipulation of literary fame*. London; New York: Routledge.



- Lépinette, Brigitte. 1997. « La historia de la traducción: metodología y apuntes bibliográficos ». *LynX Documentos de trabajo* 14: 24.
- . 2003. « Traduction et histoire ». Dans *Historia de la traducción. Quaderns de filologia Estudis lingüístics* 8. València: Univ. de València.
- Lomné, Georges. 2000. « Del reino a la nación: la invención del territorio colombiano ». *Aleph* 112: 2-9.
- Londoño Vega, Patricia. 2004. *América exótica: panorámicas, tipos y costumbres del siglo XIX: obras sobre papel: colecciones de la Banca Central, Colombia, Ecuador, México, Perú y Venezuela*. Bogotá: Banco de la República.
- López Bermúdez, Andrés. 2012. *Modernización y debate político en Colombia, 1931-1944. Integración y orden en la República Liberal. Del discurso jurídico-político a la construcción de la identidad nacional*. Saarbrücken: Editorial Académica Española.
- . 2015. *Jorge Zalamea, enlace de mundos. Quehacer literario y cosmopolitismo (1905-1969)*. Bogotá: Editorial Universidad del Rosario.
- López, Daniel. 2018a. « Transtextualité et réécriture : points d'intersection ». *Atelier de Traduction* 30 : 67-80.
- . 2018b. « La traduction d'ouvrages géographiques comme outil de consolidation de l'idée de nation : le cas de la partie traitant de la Colombie dans la Nouvelle géographie universelle d'Elisée Reclus ». *Íkala, Revista de Lenguaje y Cultura* 23 (2): 303-17. <https://doi.org/10.17533/udea.ikala.v23n02a07>.
- López, Robinson. 2018. « Salvador Camacho Roldan: lector y vendedor de libros ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindel). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Lotero Botero, Amparo. 1992. « Franceses en el Sinú: un affaire olvidado ». *Boletín Cultural Y Bibliográfico* 29: 61-72.
- Lucena Giraldo, Manuel et Juan Pimentel, dir. 2006. *Diez estudios sobre literatura de viajes*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española.
- Lynch, John. 1976. *Las revoluciones hispanoamericanas 1808-1826*. Barcelona: Ariel.
- Mächler Tobar, Ernesto. 2006. « Un avantage pour des hommes sans peur. El sueño anarquista de Elisée Reclus en el caribe colombiano ». *America* 35 (1) : 75-85. <https://doi.org/10.3406/ameri.2006.1784>.
- Marín Colorado, Paula Andrea. 2013. « Revista de las Indias (1936-1951): vehículo de expresión de una conciencia americana ». *Agenda Cultural Universidad de Antioquia*: s. p.
- . 2017a. « La colección Biblioteca Popular de Cultura Colombiana (1942-1952): ampliación del público lector y fortalecimiento del campo editorial

- colombianos ». *Información, cultura y sociedad*, 36: 65-82.  
<https://doi.org/10.34096/ics.i36.2886>.
- . 2017b. *Un momento en la historia de la edición y de la lectura en Colombia (1925-1954): Germán Arciniegas y Arturo Zapata: dos editores y sus proyectos*. Bogotá: Editorial Universidad del Rosario.
- Martin, Alison E. et Susan Pickford, dir. 2012. *Travel narratives in translation, 1750-1830: nationalism, ideology, gender*. New York: Routledge.
- Martínez, Frédéric. 1995. « Représentations de l'Europe et discours national dans les récits de voyages colombiens (1850-1900) ». *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* 2 (24): 281-94.
- . 1996. « Los relatos de viaje a Oriente en el debate político colombiano (1847-1875) ». *Historia y sociedad*, 3: 104-15.
- . 2001. *El nacionalismo cosmopolita: la referencia europea en la construcción nacional en Colombia, 1845-1900*. Bogotá: Banco de la República, Instituto Francés de Estudios Andinos.
- Martínez Pinzón, Felipe. 2011. « Tránsitos por el río Magdalena: el boga, el blanco y las contradicciones del liberalismo colombiano de mediados del siglo xix ». *Estudios de Literatura Colombiana* 29: 17-41.
- . 2014. « Colombia en Le Tour du Monde: el trópico ante la mirada francesa ». *Razón Pública*, 14 de febrero de 2014. <https://razonpublica.com/colombia-en-le-tour-du-monde-el-tropico-ante-la-mirada-francesa/>.
- Mathewson, Kent. 2016. « La Geografía Latinoamericanista de Élisée Reclus: Escritos extensos soportados en viajes episódicos ». *Terra Brasilis* 7 (décembre). <https://doi.org/10.4000/terrabrasilis.1838>.
- Mayorga García, Fernando. 2002. « La cultura y la educación. Construir una identidad nacional sobre el mestizaje de tres culturas ». *Credencial Historia* 154, octubre de 2022. <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-154/la-cultura-y-la-educacion-construir-una-identidad-nacional>.
- Melo, Jorge Orlando. 1985. « El ojo de los franceses. » *Boletín Cultural Y Bibliográfico*, 22: 97-99.
- . 2001. « La mirada de los franceses: Simposio, viajeros colombianos en Francia y franceses en Colombia, París, Embajada de Colombia ». *Colombia es un team* (blog), noviembre de 2001. [http://www.jorgeorlandomelo.com/mirada\\_franceses.htm](http://www.jorgeorlandomelo.com/mirada_franceses.htm).
- Merchán Sierra, Mónica. 2013. « Nymphes exotiques, indigènes victimes ou créatures vulgaires. Images des femmes grande-colombiennes d'après les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle. » Thèse de doctorat en Sciences de l'Homme et Société/Histoire, École Normale Supérieure de Lyon.
- Ministerio de Cultura y Deporte de España. s. d. « PARES Portal de Archivos Españoles ». Consultado le 23 août 2022. <http://pares.mcu.es/ParesBusquedas20/catalogo/find?nm=&texto=rafael+de+ure%C3%B1a+colombia>.

- Ministerio de Educación Nacional de Colombia. 1942. *Revista de las Indias (índices 1942-1949)*. Bogotá: Ministerio de Educación Nacional.
- . 1947. *Hojas de Cultura Popular Colombiana 1. Dirige: Jorge Luis Arango*. Bogotá: Ministerio de Educación Nacional.  
[https://catalogoenlinea.bibliotecanacional.gov.co/client/es\\_ES/search/asset/192496](https://catalogoenlinea.bibliotecanacional.gov.co/client/es_ES/search/asset/192496).
- . 1948. *Catálogo de la Biblioteca Popular de Cultura Colombiana y de otros volúmenes editados por la Sección de Publicaciones del Ministerio de Educación Nacional*. Bogotá: Ministerio de Educación Nacional.
- . 1957. *Hojas de Cultura Popular Colombiana. Índice general por autores, 1947-1957*. Bogotá: Editorial Centro-Instituto Gráfico.
- . 2009. *Historia Hoy. Aprendiendo con el Bicentenario de la Independencia. Colección Bicentenario 1810-2010. Viajeros en la Independencia*. Bogotá: Ministerio de Educación Nacional.
- Mollien, Gaspard Théodore. 1951. « Cómo nos ven...el carácter de los colombianos ». *Hojas de Cultura Popular Colombiana 7*: s. p.
- . 2006. *Mœurs d'Haïti : précédé du naufrage de la Méduse*. Paris : L'Harmattan.
- Montoya Campuzano, Pablo. 2014. « La representación pictórica de los indios timucuas en Jacques Le Moyne y Théodore de Bry ». *Boletín de Antropología 29* (47): 116-40.
- Montoya, Paula Andrea. 2014. « Traducción y transferencia cultural en la reforma educativa radical en Colombia : descripción y análisis de la Escuela Normal (1871-1879) ». Thèse de doctorat en traduction, Université de Montréal.  
<https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/11616>.
- . 2018. « Transferencia cultural y traducción en el discurso pedagógico del liberalismo radical: el caso de la prensa educativa ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindle). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Montoya, Paula, Juan Guillermo Ramírez et Claudia Ángel. 2006. « Una investigación en historia de la traducción: cuatro traductores colombianos del siglo XIX ». *Íkala Revista de Lenguaje y Cultura 11* (1): 13-30.
- Mora Pacheco, Katherine. 2015. « Monotonía, aislamiento y atraso agrícola: descripciones de viajeros del siglo XIX e historia agraria de la Sabana de Bogotá (Colombia) ». *Historelo. Revista de Historia Regional y Local 7* (14): 180-213.  
<https://doi.org/10.15446/historelo.v7n14.48625>.
- Mora Pacheco, Katherine et José David Cortés Guerrero. 2021. « Bajo el sol ardiente y la lluvia torrencial. Viajeros extranjeros y clima colombiano en el siglo XIX ». *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras 26* (2).  
<https://doi.org/10.18273/revanu.v26n2-2021005>.
- Moraña, Mabel. 2017. « Transculturación y latinoamericanismo ». *Cuadernos de Literatura 21* (41): 153-66. <https://doi.org/10.11144/Javeriana.cl21-41.trla>.

- Mörner, Magnus. 2000. « Viajeros e inmigrantes europeos como observadores e intérpretes de la realidad latinoamericana del siglo XIX ». Dans *Observation and Communication: the construction of realities in the Hispanic World*. Sous la direction de Johannes-Michael Scolz et Tamar Hezog, 415-430. Estocolmo: Institute of Latin American Studies.
- Moulin-Civil, Françoise. 2005. « El Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar, o el nacimiento de un paradigma ». *América. Cahiers du CRICCAL* 33 (1): 143-50. <https://doi.org/10.3406/ameri.2005.1716>.
- Muñoz Arbelaez, Santiago. 2010. « Las imágenes de viajeros en el siglo XIX. El caso de los grabados de Charles Saffray sobre Colombia ». *Historia y Grafía*, 34: 169-204.
- Murillo Sandoval, Juan David. 2018. « De traducciones y migraciones: dos experiencias transnacionales en la historia del libro en Colombia ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindle). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Museo Nacional de Colombia. 2012. « Pieza del mes de noviembre de 2012: Guacharaca de tierra fría/Guacharraca de terre froide ». *Programa Pieza del mes 2012* (blog). 2012. <http://sinic.gov.co/paginaindependientespiezadelmesnoviembre2012piezadelmesnoviembre2012>.
- Navas Sanz de Santamaría, Pablo, dir. 2013. *Colombia en el Tour du Monde (1858-1876)*. 3 vol. Bogotá: Villegas Editores.
- O’Gorman, Edmundo. 1993. *La invención de América: investigación de la estructura histórica del nuevo mundo y del sentido de su devenir*. México: Fondo de cultura económica.
- Olave Quintero, Viviana. 2009. « Viajeros de la avanzada del capitalismo. La visión de Gaspard Théodore Mollien sobre la política de la Nueva Granada en la post - independencia ». *Historia y espacio*, 33 (5). <https://bibliotecadigital.univalle.edu.co/xmlui/handle/10893/1048?show=full>
- Olivero, Isabelle. 1999. *L’invention de la collection : de la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Éditions de l’IMEC, Éditions de la Maison des sciences de l’homme.
- Orozco, Wilson. 2000. « La traducción en el siglo XIX en Colombia. » *Íkala, Revista de Lenguaje y Cultura* 5 (1): 73-88.
- Ortiz, Fernando. 2002. *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar: advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación*. Madrid: Cátedra.

- Ospina, Joaquín. 1937. *Diccionario biográfico y bibliográfico de Colombia* tomo 3. Bogotá: Editorial Águila.
- Ouellet, Réal. 2010. *La relation de voyage en Amérique, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles : au carrefour des genres*. Québec : Presses de l'Université Laval Ed. du CIERL.
- Pageux, Daniel-Henri. 2012. « Imagología ». Dans *Metodologías comparatistas y literatura comparada*. Sous la direction de Pedro Aullón de Haro, 69-82. Madrid: Dykinson.
- Pagni, Andrea, Gertrudis Payàs et Patricia Willson, dir. 2011. *Traductores y traducciones en la historia cultural de América Latina*. México: Universidad Nacional Autónoma de México.
- Palacios Rozo, Marco et Frank Robinson Safford. 2012. *Historia de Colombia: país fragmentado, sociedad dividida*. Bogotá: Universidad de los Andes.
- Payàs, Gertrudis. 2006. « Lorsque l'histoire de la traduction sert à réviser l'histoire ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 19 (2): 15-36.  
<https://doi.org/10.7202/017822ar>.
- . 2007. « La biblioteca chilena de traductores, o el sentido de una colección ». Dans *Biblioteca chilena de traductores: 1820-1924*. de José Toribio Medina. Santiago de Chile: Centro de Investigaciones Diego Barros Arana.
- . 2017. « Tradukción i rebelión ortográfica ». *TRANS. Revista de Traductología* (12): 14-28. <https://doi.org/10.24310/TRANS.2008.v0i12.3125>.
- Peña, Luis David. 1945. « La educación estética popular ». *Revista de las Indias*, 75: s. p.
- Pérez, Felipe. 1866. « Los viajeros en Colombia y Suramérica ». *Museo de cuadros de costumbres II*: 61-66.
- Pérez Mejía, Angela. 2002. *La geografía de los tiempos difíciles: escritura de viajes a Sur América durante los procesos de independencia, 1780-1849*. Medellín: Editorial Universidad de Antioquia.
- Pérez de Manosalba, Santiago. « Apuntes de viaje ». *El Neo-Granadino*. Diciembre 8 de 1853.
- Petrucci, Armando. 1997. « Lire pour lire : un avenir pour la lecture ». Dans *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Sous la direction de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, 430-451. Paris : Seuil.
- Pimentel, Juan. 2003. *Testigos del mundo: ciencia, literatura y viajes en la ilustración*. Estudios. Madrid: Marcial Pons Historia.
- Pineda Cupa, Miguel Ángel. 2018. « Colecciones colombianas de la primera mitad del siglo XX: una revisión bibliográfica y editorial ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindel). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo

- Lozano.  
 ————. 2019. *Editar en Colombia en el siglo XX: la selección Samper Ortega de literatura colombiana (1928-1937)*. Bogotá: Ediciones Uniandes, Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Pita Pico, Roger. 2014. « Viajeros extranjeros en Boyacá durante los primeros años de vida republicana, 1822-1823 ». *Repertorio Boyacense* 51:187-226.
- Polezzi, Loredana. 2009. « Mobility ». Dans *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 2<sup>e</sup> éd. Sous la direction de Mona Baker et Gabriela Saldanha, 172-177. London and New York: Routledge.
- Posada, Eduardo. 1939. « El viaje de Mollien a Colombia ». *Revista geográfica de Colombia. Órgano del Instituto geográfico militar* 9: 27-36.  
 ————. 1953. « Los Reclus ». *Hojas de Cultura Popular Colombiana* 31: s. p.
- Pouliquen, Monique. 2001. *Les voyages de Jean-Baptiste Leblond : médecin naturaliste du roi aux Antilles, en Amérique espagnole et en Guyane, de 1767 à 1802*. Paris : Éd. du CTHS.
- Pratt, Mary Louise. 1992. *Imperial eyes: travel writing and transculturation*. London; New York: Routledge.
- Pulido Correa, Martha. 2015. « El Catecismo de Fray Luis Zapata de Cárdenas (1576), traducción cultural: tentativa de comprensión de la historia cultural y religiosa de Colombia ». *Mutatis Mutandis. Revista Latinoamericana de Traducción* 8 (1): 148-62.
- Pym, Anthony. 1998. *Method in Translation History*. Manchester: St Jerome Publishing.  
 ————. 2010. *Exploring translation theories*. London; New York: Routledge.
- Rama, Ángel. 2019. *Transculturación narrativa en América Latina*. Coyoacán: Editora Nómada.
- Reclus, Eliseo. 1910a. « Entrada a Colombia en 1855 ». *Revista de Colombia* 10: 310-16.  
 ————. 1910b. « Sierra Nevada: los indios Aruacos ». *Revista de Colombia* 11: 346-50.
- Restrepo Manrique, Cecilia. 2013. « Río grande de la Magdalena: la alimentación en los champanes. Siglo XIX ». *Credencial Historia* 288, diciembre 2013. <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-288/rio-grande-de-la-magdalena-la-alimentacion-en-los-champanes>.
- Restrepo, Olga et Gabriel Restrepo. 1986. « La Comisión Corográfica. El descubrimiento de una nación ». Dans *Historia de Colombia*, 5:1171-1200. Bogotá: Salvat.
- Reyes, Carlos José. 1993. « El Mosaico: visión múltiple de una época ». Dans *Índice general del periódico literario El mosaico*. Rosa Emma Jara de Cobos. Bogotá: Hemeroteca Nacional de Colombia Manuel del Socorro Rodríguez, Biblioteca Nacional de Colombia, Instituto Colombiano de Cultura.

- Rodríguez Torres, Álvaro. 1992. « Eliseo Reclus: geógrafo y anarquista ». *Credencial Historia* 35, noviembre de 1992. <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-35>
- Romero, Leonardo et Patricia Almarcegui, dir. 2005. *Los libros de viaje: realidad vivida y género literario*. Madrid: Akal Ediciones.
- Rubio Hernández, Alfonso. 2018. « La edición de la Gaceta de Colombia, 1821-1831. La ley impresa en la formación de un nuevo Estado ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindel). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Sabio Pinilla, José. 2006. « La metodología en historia de la traducción. Estado de la cuestión ». *Sendebarr* 17: 21-47.
- Safford, Frank. 1991. « Race, Integration, and Progress: Elite Attitudes and the Indian in Colombia, 1750-1870 ». *Hispanic American Historical Review* 71 (1): 1-33.
- Saffray, Charles. 1953. « Medellín y sus costumbres ». *Hojas de Cultura Popular Colombiana* 27: s. p.
- . 2013. « Viaje a la Nueva Granada. Traducción de Roberto Pinzón Galindo ». Dans *Colombia en el Tour du Monde (1858-1876)*. Sous la direction de Pablo Navas Sanz de Santamaría, Pablo, I: 27-186. Bogotá: Villegas Editores.
- Saïd, Edward. 1984. *The World, the Text and the Critic*. London: Faber and Faber.
- . 1994. *Culture and Imperialism*. London: Vintage.
- Samper, José María. 1862. *Viajes de un colombiano en Europa*. 2 vol. Paris: Imprenta de E. Thunot.
- Sánchez, Efraín. s. d. « Imágenes y relatos de un viaje por Colombia. Impresiones de un viaje a América. José María Gutiérrez de Alba 1870 – 1884. Textos de Efraín Sánchez ». Banco de la República. Consulté le 22 août 2022. <https://www.banrepcultural.org/impresiones-de-un-viaje/index.php?r=inicio%2Findex>.
- Scharlau, Birgit. 2004. « Traducir en América Latina: genealogía de un tópico de investigación ». *Estudios. Revista de Investigaciones Literarias y Culturales* 24: 15-33.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2003. « L'Appropriation ». Dans *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, 27-30. Paris : Armand Colin.
- Sierra Mejía, Rubén. 2009. *República liberal: sociedad y cultura*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia.

- Silva, Renán. 2002. « Lectura popular y república liberal ». *Sociedad y economía* 3: 217-51.
- . 2005. *República liberal, intelectuales y cultura popular*. Medellín: Carreta Editores.
- . 2007. « Instituciones culturales, cambio intelectual e inmigración docente en Colombia 1930-1950. Informe del proyecto de investigación: Colombia: La República Liberal y los transterrados españoles: cambio intelectual, instituciones educativas y exilio republicano español, 1936-1950 ». Cali, Colombia: Universidad del Valle, Facultad de Ciencias Sociales y Económicas.  
<https://socioeconomia.univalle.edu.co/cidse/proyectos-de-investigacion/terminados/52-proyectos-de-investigacion-terminados-sociedad-historia-y-cultura/244-colombia-la-republica-liberal-y-los-trasterrados-espanoles-cambio-intelectual-instituciones-educativas-y-exilio-republicano-espanol-1930-1950>.
- . 2008. «El libro popular en Colombia, 1930-1948. Estrategias editoriales, formas textuales y sentidos propuestos al lector ». *Revista de Estudios Sociales* 30: 20-36.
- . 2009. « El canon literario en Colombia: a propósito de la Selección Samper Ortega de literatura colombiana ». *Dans Visión histórica de la literatura colombiana. Elementos para la discusión. Cuadernos de trabajo I*. Sous la direction de Olga Vallejo et Alfredo Laverde, 87-119. Medellín: La Carreta.
- . 2013. « Política cultural e inmigración docente en el marco de la República Liberal ». *Historia y Sociedad* 24: 19-51.
- Simon, Sherry. 2002. « Translation, Postcolonialism and Cultural Studies ». *Meta* 42 (2): 462-77. <https://doi.org/10.7202/004153ar>.
- Sorá, Gustavo. 2010. « Traducir la nación. Gregorio Weinberg y el racionalismo del pasado argentino ». *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y El Caribe* 21 (1): 77-99.
- St-Pierre, Paul. 1990. « La traduction : histoire et théorie ». *Meta: Journal des traducteurs* 35 (1): 119. <https://doi.org/10.7202/004298ar>.
- . 1993. « Translation as a Discourse of History ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 6 (1): 61. <https://doi.org/10.7202/037138ar>.
- Suárez Pinzón, Ivonne. 2005 « La pretensión fáctica de la imaginación. Una visión francesa de Colombia que oscila entre mentira y ficción ». *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras* 10 (1): 181-213.
- Tanco Armero, Nicolas. 1861. *Viaje de Nueva Granada a China y de China a Francia*. Paris: Simón Raçon.
- Téllez, Hernando. 1942. « La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana ». *Revista de las Indias*, 41: 404-405.
- . 1943 « La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana ». *Revista de las Indias*, 56: 276-277.
- Tirado Mejía, Álvaro. 1989. « El Estado y la política en el siglo XIX ». *Dans Nueva Historia de Colombia*, 2: 155-183. Bogotá: Planeta.



- Todorov, Tzvetan. 1989. *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Seuil.
- Torres Duque, Oscar. 2007. « Periódicos y revistas: la cultura y los medios ». Dans *Gran Enciclopedia de Colombia*. Bogotá: Círculo de Lectores.
- Université de Montréal. s.d. « Groupe de recherche en Histoire de la traduction en Amérique latine (HISTAL) ». Consulté le 23 août 2022. <http://www.histal.net/>.
- Uribe, María Teresa Uribe de. 2019. « La elusiva y difícil construcción de la identidad nacional en la Gran Colombia ». *Co-herencia* 16 (31): 13-44. <https://doi.org/10.17230/co-herencia.16.31.1>.
- Urrego, Miguel. 2001. « La Nación imaginada en América Latina en la década del treinta ». *Memoria y Sociedad* 5 (10): 19-30.
- Vallès, Tamarit. 2012. « Translation, Rewriting, Adaptation. The itinéraire descriptif de l'Espagne by Alexandre de la Borde ». Dans *Travel Narratives in Translation 1750-1830: nationalism, ideology, gender*. Sous la direction de Alison E. Martin et Susan Pickford. New York: Routledge.
- Vandal-Sirois, Hugo et Georges Bastin. 2012. « Adaptation and Appropriation: Is there a Limit? ». Dans *Translation, Adaptation and Transformation*. Sous la direction de Laurence Raw, 21-41. London/New York: Continuum Publishing Corporation.
- Varela Jácome, Benito. 2000. « Introducción a “María”, de Jorge Isaacs ». Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes. <https://www.cervantesvirtual.com/obra/introduccion-a-mara-de-jorge-isaacs-0/>.
- Vasco Acosta, Juliana. 2018. « Sociedades literarias en Colombia en la segunda mitad del siglo XIX ». Dans *Lectores, editores y cultura impresa en Colombia, siglos XVI-XXI* (format kindel). Sous la direction de Diana Paola Guzmán Méndez, Paula Andrea Marín Colorado, Juan David Murillo Sandoval et Miguel Ángel Pineda Cupa Bogotá: Universidad Jorge Tadeo Lozano.
- Ventura, Antoine. 2016. « Viajeros y naturalistas (s. XV-XIX, Europa-América) o cómo viajar sin precauciones por un tema torrentoso ». *ELOHI* 9: 9-72. <https://doi.org/10.4000/elohi.981>.
- Verneuil, Enrique Leopoldo de. 1885. *Historia biográfica de los presidentes de los Estados Unidos*. Barcelona: Montaner et Simons Editores.
- Veschambre, Vincent. 2005. « La notion d'appropriation ». *Norois* 195: 115-16. <https://doi.org/10.4000/norois.589>.
- Villar Dégano, Juan Felipe. 2005. « Reflexiones sobre los libros de viajes ». *Letras de Deusto* 35 (108): 227-50.

- Villegas Vélez, Álvaro. 2006. « La elite intelectual colombiana y la nación imaginada: raza, territorio y diversidad (1904-1940) ». *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras* 11 (1): 45-71.
- Viloria De la Hoz, Joaquín. 2014. « Vapores del progreso : aproximación a las empresas de navegación a vapor por el río Magdalena, 1832-1914 ». *Credencial Historia*. Marzo de 2014. <https://www.revistacredencial.com/historia/temas/vapores-del-progreso-aproximacion-las-empresas-de-navegacion-vapor-por-el-rio>.
- Von der Walde, Erna. 2007. « El “Cuadro de Costumbres” y el proyecto hispano-católico de unificación nacional en Colombia ». *Arbor* CLXXXIII (724): 243-53. <https://doi.org/10.3989/arbor.2007.i724.95>.
- Willson, Patricia. 2005. « Elite, traducción y público masivo ». *Estudio. Revista de Investigaciones Literarias y Culturales* 25: 235-51.
- . 2008. « El fin de una época: letrados-traductores en la primera colección de literatura traducida del siglo XX en la Argentina ». *TRANS Revista de traductología* 12: 29-42.
- Zalamea, Alberto. 1999. *Gaitán: Autobiografía de un pueblo*. Bogotá: Zalamea Fajardo Editores.
- Zarrouk. 2006. « Microhistoria e historia de la traducción ». *Sendeban. Revista de traducción e interpretación de la Universidad de Granada* 17: 5-19.



## Index onomastique

### A

Abbeville, Claude de 68  
Acevedo Latorre, Eduardo 147, 161, 196, 247  
Achury Valenzuela, Darío 207, 208, 209, 222, 223, 225  
Acosta de Samper, Soledad 15, 16  
Acosta, Joaquín 84, 159, 160, 161, 358  
Aguilar, Federico 124  
Aguirre, Beatriz 16, 155, 160, 191  
Albuquerque, Luis 54  
Aldao, Carlos A. 190  
Alzate, Carolina 117, 118, 122, 123  
Amunátegui, Manuel 117  
Ancízar, Manuel 111, 112, 113, 114, 115, 231, 284  
Anderson, Benedict 2, 18, 82, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 128, 154, 168, 170, 191  
Andrade, Margot 105, 137, 138, 142, 156, 159, 238, 247  
André, Edouard 137, 142, 147, 161, 196, 268  
Angulo Jaramillo, Felipe 12, 132, 133, 135, 137, 138, 141, 143, 197, 198  
Añón, Valeria 62, 65, 67  
Arboleda, Julio 247, 316, 317  
Arciniegas, Germán 209, 210, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 226, 259, 267  
Arguedas, Luis 152  
Arias Vanegas, Julio 116  
Arosemena, Justo 123  
Arzalier, Francis 237, 238, 239, 241  
Aspinwall, William 281  
Audoin, Pierre 104  
Ávila Camargo, Diana 115  
Avilés y Tiscar, Luis 266

### B

Ballard, Michel 36  
Badillo, Pedro 372, 373  
Bakounine, Mikhaïl 244  
Barclay 142  
Barrot, Adolfo 242  
Bassnett, Susan 16, 17, 29, 30, 31, 39, 40, 235  
Bastin, Georges 14, 15, 22, 24, 30, 32, 33, 36, 37, 40, 93  
Bazant, Jan 134  
Bello, Andrés 79, 80  
Bensoussan, Albert 42  
Benzoni, Girolamo 64  
Berman, Antoine 30, 42, 270  
Bertrand & Vidal 18, 87, 240  
Betancourt Mendieta, Alexander 183, 209, 210, 213  
Bethell, Lesli 134  
Bolaños-Florido, Leidy 205, 206, 207, 212

Bolívar, Simón 79, 85, 105, 156, 159, 239, 241, 261, 263, 240, 289, 312, 322, 337, 341, 360, 363, 382  
Bonaparte-Wyse, Lucien Napoléon 138  
Bonpland, Aimé 83  
Borda, José Joaquín 180  
Borges, Jorge Luis 32  
Botero, Carlos 243  
Boumediene, Samir 18, 67, 76, 77  
Bourdon, Jacques 105  
Boussignault, Jean-Baptiste 105, 136, 143, 150, 159, 160, 232, 238  
Brettes, Joseph de 142, 152  
Broc, Numa 131, 132, 136, 238, 240, 243, 245, 249  
Brown 242  
Brunet, Ferras & Théry 22, 23  
Bry, Théodore de 63, 64  
Buffon, Georges-Louis Leclerc comte de 74, 77  
Buloz, François 141, 244  
Busaniche, José Luis 189, 190  
Bushnell, David 101, 104, 114, 130, 153, 169, 179, 182, 183, 223  
Butler, Emily 46, 228

### C

Caballero y Góngora, Antonio 80  
Cáceres Wursig, Ingrid 32  
Cacua Prada, Antonio 214, 216  
Caicedo Rojas, José 180  
Caicedo, Amanda 150  
Calatayud Arinero, María 75  
Caldas, Francisco José de 82, 83, 84, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 117, 148, 154, 187, 231, 240, 317, 345, 388  
Calzadilla, Pedro Enrique 152, 153, 162  
Camacho Roldán, Salvador 171, 186, 188, 217  
Camacho, Joaquín 350  
Campanella, Tomasso 67  
Campo, Ángela 14  
Cardona, Patricia 171, 180  
Caro, Miguel Antonio 15  
Carvajal, Mario 11, 12, 79, 80, 137, 140, 193, 195, 196, 197, 213, 238, 257, 258, 261, 263  
Casas, Bartolomé de las 63, 64, 321  
Castro Gómez, Santiago 82  
Cavallo & Chartier 25, 175, 177  
Ceballos Viro, Álvaro 26, 168, 174, 175, 176  
César, Francisco 372, 373  
Charry Joya, Carlos 94, 97, 119, 168, 169, 170  
Charton, Edouard 141, 255, 256  
Chateaubriand, François-René, vicomte de 375  
Chevrel, Yves 40, 43, 44, 45, 55, 251  
Cochrane, Charles 136, 143, 197, 239, 343  
Codazzi, Agustín 109, 110, 117, 244

Colin, Philippe *18, 69, 73, 74, 75, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 92, 99, 100, 101, 102, 103, 107, 110, 112, 113, 114*

Collignon, Béatrice *244*

Colmenares, Germán *66, 94, 95, 108, 116*

Colomb, Christophe *59, 61, 62, 63, 84, 224*

Colombi, Béatrice *21*

Combes, Marguerite *232, 235, 268*

Comte, Auguste *70, 243*

Condorcet, Nicolas de *69, 70, 72*

Cooper-Richet, *171, 173, 174, 256*

Cordovez Moure, José M. *124, 231*

Cornejo Polar, Antonio *24*

Cortambert, Richard *246*

Cortés, Hernán *65, 67*

Costantini, Dino *70*

Crevaux, Jules *138, 142, 198*

Cronin, Michel *16*

Cuervo, Antonio B. *152*

Cuervo, Rufino José *115*

Curtis, William *154*

Cuesta, Vicente *123*

Cuvier, Jorges *104*

## D

D'Allemand, Patricia *119, 123*

D'hulst, Lieven *28, 30, 31, 32, 44, 45*

Darbelnet & Vinay *36*

Darwin, Charles *20*

Daston & Galison *5*

De Benito, José *194, 260*

Deas, Malcom *148, 149*

Deavila & Guerrero *90, 112, 149*

Degiovanni, Fernando *178*

Del Castillo Mathieu, Nicolás *197*

Delisle, Jean *30, 42*

Dellile, Jacques *358*

Díaz Granados, José Luis *12, 140, 148, 195, 198*

Dickens, Charles *256*

Doré, Gustave *142*

Dumas, Alexandre *256*

Duruy, Victor *256, 257*

Duviols, Jean-Paul *61, 63, 64, 66, 77*

Dysenrick, Hugo *241*

## E

Echandía Olaya, Darío *201*

Echeverri, Álvaro *14*

Echeverri, Marcela *95, 96, 106*

Edel, Chantal *246, 247*

Escobar Villegas, Juan Camilo *128*

Espagnat, Pierre de *2, 8, 141, 193, 194, 218, 232, 236, 248, 249, 258, 259, 260, 261, 264, 268, 269, 271, 275, 276, 300, 306, 309, 326, 327, 328, 361, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 380, 381, 382*

Espagne, Michel *26, 27, 28, 29*

Even-Zohar, Itamar *30, 41*

## F

Faguet, A. *248*

Federmann, Nikolaus *372, 373*

Felipillo *32*

Fernández Bravo, Álvaro *59, 61, 65, 66, 74, 75, 119, 120*

Fernández de Oviedo, Gonzalo *67, 321*

Fernández Piedrahita, Lucas *361*

Ferreti, Federico *244, 245, 277, 278, 279*

Fontana, Patricio *2, 15, 188, 189, 190, 270*

Forrest, A. S. *194*

Foucault, Michel *53, 72, 73*

Fourier, Charles *243*

Franklin, Benjamin *327*

## G

Gabriac, Gabriel de *193, 194*

Gaitán, Jorge Elicer *267*

Galán, Antonio *372*

Gallego Roca, Miguel *29*

Gannier, Odile *18, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 63, 65, 71, 73, 280, 354*

García Canclini, Nestor *24*

García Cárcel, Ricardo *64*

García del Río, Juan *352, 364*

García Márquez, Gabriel *316, 382*

Gasquet, Axel *17, 18, 21, 54, 57, 59, 60, 61, 65, 66, 70, 72, 75, 79, 133, 146, 249, 276, 375*

Genette, Gérard *33, 34, 35, 43, 54, 219, 229*

Gerbi, Antonello *74*

Géricault, Théodore *237*

Gias *242*

Gibson, Charles *113*

Giral, José *268, 269*

Giraldo Jaramillo, Gabriel *11, 12, 100, 111, 115, 122, 128, 133, 135, 152, 156, 159, 188, 193, 194, 195, 213, 240, 254, 255, 257, 260, 261, 262, 263*

Godin, Louis *76*

Gómez Restrepo, Antonio *193, 194*

Gómez, Laureano *210*

Gómez Picón, Rafael *145*

Gomez, Thomas *59, 60, 84*

González, Beatriz *241, 242*

González Echeverri, Rut *132, 136, 146, 151, 250*

González González, Fernán *100, 105*

González, Joaquín V. *178*

González Otero, Angélica *48*

Gordillo Restrepo, Andrés *115*

Goudot, Justine-Marie *105*

Gosselman, Carl August *140, 148, 149, 197, 239*

Graham, Maria *79*

Grandsire, Pierre Eugène *142*

Greenblatt, Stephen *66*

Grégoire, Michael *29*

Groot, José Manuel *115, 242*

Guest, Bertrand 244, 277  
Gumilla, José 232, 233  
Gutiérrez de Alba, José María 139, 152  
Gutiérrez de Piñeres, Francisco 92  
Guzmán Méndez, Diana 13, 179, 226

## H

Halperin Donghi, Tulio 149  
Hamilton, John Potter 136, 137, 140, 159, 197  
Henderson, James 125, 155  
Heredia, José María de 367, 381  
Hergé 143  
Hermans, Theo 30  
Hernández Asensio, Raúl 76  
Hernández, Francisco 67  
Hernández, José Ángel 210, 264, 265, 266, 267, 270  
Herrera, Martha 185, 186, 204  
Hettner, Alfred 154, 197  
Hoffmann, E. T. A. 256, 257  
Holmes, James 29  
Holton, Isaac 148, 150, 196, 197  
Huerta, Mona 87, 140, 141  
Humboldt, Alexander von 20, 79, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 90, 91, 92, 94, 99, 100, 102, 104, 117, 131, 132, 135, 136, 142, 146, 158, 159, 224, 237, 238, 242, 245, 278, 284, 300, 317, 329, 352, 356, 361, 362, 365, 371

## I

Isaacs, Jorge 367  
Ingenieros, José 188, 189  
Ibáñez, Pedro María 184

## J

Jaramillo Uribe, Jaime 12, 148, 149, 150, 153, 262  
Jiménez de Quesada, Gonzalo 326, 372, 373  
Jiménez López, Miguel 120  
Joyeux-Prunel, 28  
Juan, Jorge 90  
Julián, Antonio 233  
Jung, Didier 243, 244

## K

Kirchheimer, Jean-Georges 140  
Kropotkine, Pierre 244

## L

La Condamine, Charles Marie de 75, 76, 77, 78, 80, 131, 135, 158  
Lafarga, Francisco 16  
Lafaye, Jacques 90  
Laplace, Pierre-Simon de 104  
Laverde Amaya, Isodoro 133  
Le Moyne, Auguste 2, 8, 142, 156, 213, 233, 236, 241, 242, 243, 249, 262, 263, 264, 268, 270, 271, 276, 290, 295, 300, 306, 329, 351, 352, 353, 354,

355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 376, 381

Le Moyne, Jacques 63  
Leblond, Jean-Baptiste 135, 156  
Lefevere, André 17, 30, 31, 33, 36, 48, 235  
Legrand, Pierre 241  
Lépinette, Brigitte 44, 45, 48, 49  
Leroux, Pierre 243  
Léry, Jean de 63  
Lesseps, Ferdinand 138  
Lévi-Strauss, Claude 63  
Linné, Carl von 71, 72, 74, 81  
Livingston, David 181  
Lleras Camargo, Alberto 201, 202, 214  
Lomné, Georges 102, 104, 110  
Londoño Vega, Patricia 138  
López Bermúdez, Andrés 201, 202, 266  
López, Daniel 161  
López de Mesa, Luis 185, 187, 267  
López Pumarejo, Alfonso 185, 201, 202, 268  
López, Robinson 171, 173  
López Rodrigo, A. 272  
Lotero Botero, Amparo 137  
Lozano, Jorge Tadeo 82, 84  
Lucena Giraldo, Manuel 19, 84, 136  
Lynch, John 78, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 104, 132

## M

Mächler Tobar, Ernesto 277  
Madedo, Manuel María 180  
Mallarino, Manuel María 181  
Malot, Hector 256  
Malinche, la 32  
Malte-Brun, Victor Adolphe 352  
Marín Colorado, Paula 13, 25, 170, 180, 204, 210, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 223, 226, 231  
Martin & Pickford 16, 141, 227  
Martínez Dorrien, Fernando 266, 268  
Martínez Pinzón, Felipe 102, 116, 117, 118, 142, 145, 157  
Martínez, Frédéric 12, 96, 98, 118, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 157, 174, 244, 246  
Mathewson, Kent 243  
Mathios, Bénédict 29  
Maupertuis, Pierre Louis Moureau de 76  
Mauroy, Prosper 141  
Maya, Rafael 210, 221, 226  
Mayorga García, Fernando 169  
Meilhon, Felipa 104  
Melo, Jorge Orlando 12, 114, 136, 143, 144, 150, 153, 157, 238, 241, 245, 247, 249, 250, 260, 263, 271, 296, 318  
Merchán Sierra, Mónica 11, 104, 115, 140, 148, 237, 242, 243, 245, 248, 348  
Messía de la Zerda, Pedro 80  
Milton, John 239  
Mollien, Gaspard Théodore 2, 8, 142, 150, 156, 157, 158, 197, 198, 213, 233, 236, 237, 238, 239, 240,

249, 260, 261, 262, 263, 264, 268, 271, 275, 276,  
289, 295, 296, 300, 306, 319, 320, 328, 329, 330,  
331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340,  
341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350,  
351, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 361, 362, 367,  
369, 370, 376, 380, 381  
Mollien, Nicolas-François 237  
Monroe, James 134  
Montaigne, Michel de 63  
Montoya Campuzano, Pablo 63, 64  
Montoya, Paula 16, 27, 30, 32, 33, 40, 46, 47, 63, 64,  
172  
Mora Pacheco, Katherinne 132, 145, 336  
Moraña, Mabel 21, 24  
Morisot, Auguste 242  
Mörner, Magnus 132  
Moulin-Civil, Françoise 23  
Moure, Pedro María 128  
Muñoz Arbeláez, Santiago 84, 114, 236, 248  
Murillo Sandoval, Juan David 171, 172, 173  
Mutis, Álvaro 198, 301  
Mutis, José Celestino 79, 80, 81, 82, 83, 84, 99, 100,  
105, 109, 314, 317

## N

Nariño, Antonio 134, 340  
Navas Sanz de Santamaría, Pablo, 142, 198, 247  
Neuville, Alphonse de 248  
Newton, Isaac 76  
Núñez, Rafael 130, 254, 380

## O

O’Gorman, Edmundo 59  
Obeso, Candelario 15  
Obregón, Gregorio 252, 253, 254, 257, 272, 276, 279,  
280, 281, 282, 284, 288, 289, 291, 295, 298, 301,  
304, 305, 323, 325, 326, 359, 372, 392  
Olave Quintero, Viviane 238, 239, 240  
Olaya Herrera, Enrique 201  
Olivero, Isabelle 174, 175, 176, 177, 185  
Orbigny, Alcide de 79, 213  
Ordóñez Ceballos, Pedro 218, 232  
Orozco, Wilson 16, 172  
Ortiz Rojas, José Joaquín 179  
Ortíz, Fernando 23  
Ospina, Joaquín 253, 259  
Ouellet, Réal 17, 18, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 62, 66  
Owen, Robert 243

## P

Pageaux, Henri-Daniel 241  
Pagni, Andrea 15, 39, 46, 178  
Palacios & Safford 80, 82, 91, 92, 96, 97, 100, 116,  
121, 130, 182, 183  
Pardo, Ricardo 255, 256, 305  
Pauw, Corneille de 74  
Payàs, Gertrudis 14, 15, 27, 39, 40, 46, 128, 207

Paz, Octavio 32  
Peña, Luis David 211  
Peña, Pedro Antonio 194  
Pérez Mejía, Ángela 12, 74, 75, 79, 80, 81, 82, 83, 85  
Pérez de Manosalba, Santiago 161, 180  
Pérez Triana, Santiago 187, 218, 231  
Pérez, Felipe 157, 158, 180  
Petrucci, Armando 25, 175  
Pigafetta, Antonio 61  
Pimentel, Juan 18, 19, 20, 54, 71  
Pineda Cupa, Miguel 13, 25, 173, 179, 180, 181, 182,  
183, 184, 185, 186, 187, 188, 214, 222  
Pinzón Galindo, Robert 271  
Pita Pico, Roger 134, 155, 157  
Pizarro, Francisco 62  
Plumier, Charles 68  
Pointis, baron de 135  
Polezzi, Loredana 17  
Poma de Ayala, Felipe Guamán 64  
Pombo, Rafael 15  
Pombo, Manuel 180, 254  
Posada Arango, Andrés 123  
Posada, Eduardo 161, 184, 194, 196, 213, 247, 147,  
161, 239, 240, 241, 254, 257, 262  
Pouliquen, Monique 135  
Pratt, Mary Louise 18, 21, 24, 25, 64, 69, 71, 72, 73,  
76, 78, 79, 80, 84, 85, 88, 98, 99, 133, 144, 146,  
147, 154  
Pulido, Martha 16  
Pym, Anthony 30, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 48

## R

Rama, Ángel 24, 25  
Ramírez, Juan Guillermo 16  
Reclus, Armand 138, 142, 143  
Reclus, Elisée 2, 8, 116, 138, 141, 142, 150, 156, 161,  
162, 193, 197, 198, 213, 233, 236, 243, 244, 245,  
249, 252, 254, 258, 269, 270, 272, 275, 276, 277,  
278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287,  
288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 300, 301,  
304, 305, 311, 312, 316, 351, 355, 359, 365, 381,  
391, 392  
Reclus, Onésime 243  
Reid, Thomas Mayne 257  
Restrepo Manrique, Cecilia 145  
Restrepo, Nora 243  
Restrepo & Restrepo 81, 105, 107, 109, 110, 111, 114,  
115  
Reyes, Carlos 111, 238, 240  
Riou, Édouard 142, 248  
Roa, Jorge 181, 184, 223  
Rodríguez Freyle, Juan 380  
Rodríguez Maldonado, Carlos 259  
Rodríguez Torres, Álvaro 115, 243, 252, 253  
Rodríguez, Julio 194  
Rodríguez, Manuel del Socorro 82  
Román, Claudia 2, 15, 188, 189  
Roulin, François Désiré 105, 136, 159, 232, 238, 241

Rubio Hernández, Alfonso 168

## S

Sabio Pinilla, José 30, 32, 43, 46, 47

Sáenz Peña, Carlos Muzzio 189

Safford, Frank 133

Saffray, Charles 2, 8, 142, 196, 198, 213, 233, 236, 246, 247, 248, 249, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 269, 271, 275, 276, 277, 290, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 304, 305, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 332, 333, 336, 344, 345, 351, 355, 356, 361, 362, 370, 376, 381, 392

Said, Edward 18, 21, 23, 69, 71, 143

Saint-Simon, Claude-Henri de Rouvroy comte de 70, 72, 243

Salazar, José María 156

Samper Ortega, Daniel 13, 182, 186, 187, 204, 214, 215, 217, 222, 223

Samper, José María 116, 117, 118, 122, 123, 157, 158, 186, 239, 244, 245, 269

San Martín, José de 79

Santoyo, Julio César 32

Sánchez, Efrain 101, 109, 110, 139

Santander, Francisco de Paula 156, 239, 240, 261, 263, 363

Santos, Eduardo 184, 201, 205, 209, 214, 216, 223

Scharlau, Birgit 14, 15

Schench, Friederich von 197

Setrick, Robert 246, 247

Ségur-Dupeyron, Pierre de 141

Serfaty-Garzon, Perla 22

Sierra Mejía, Rubén 206, 210, 215, 221, 222

Silva, José Asunción 259

Silva, Renán 13, 13, 25, 185, 186, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 218, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 264, 265, 266, 267

Silvela, Manuel 139

Sogler, G. 194

Sorá, Gustavo 2, 15, 189, 191, 227

Spruce, Richard 81

Steuart, John 136, 137, 143, 197

St-Pierre, Paul 30, 31, 43

Striffler, Louis 137, 143, 252

Suárez Pinzón, Ivonne 136

## T

Tanco Armero, Nicolás 112, 122, 128

Téllez, Hernando 219, 221, 224

Thévet, André 63

Thoreau, Henry 277

Tirado Mejía, Álvaro 91, 93, 95, 130

Todorov, Tzvetan 18, 21, 53, 58, 63, 69, 70, 71, 72, 77

Torres Caicedo, José María 174

Torres Duque, Oscar 210, 212

Toury, Gideon 30, 41

Tovar, Bernardo 160

Triana, Miguel 193, 231

Tristan, Flora 79

Triviño, Consuelo 224

Trollope, Anthony 142

Tymoczko, Maria 28, 30

## U

Ulloa, Antonio de 90

Ureña y Sanz, Rafael de 232, 258, 261, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 275, 293, 298, 325, 326, 327, 328, 330, 331, 332, 340, 342, 345, 346, 348, 351, 353, 358, 359, 362, 367, 372, 373, 374, 375, 376, 378, 392

Uribe, María Teresa 93, 96, 97, 106, 107, 170

Urrabieta, Mariano 255, 256

Urrego, Miguel 96

Ursua, Pedro de 113

## V

Valette 142

Vallès, Tamarit 298

Vandal-Sirois & Bastin 22, 36, 37

Varela Jácome, Benito 367

Vargas, Pedro Fermín de 96

Vasco Acosta, Juliana 170, 179

Ventura, Antoine 67, 68, 74, 75, 78

Vergara y Velasco, Francisco Javier 161, 245, 269

Verne, Jules 142

Verneuil, Enrique Leopoldo de 254, 255, 256, 257, 272, 293, 297, 298, 301, 302, 304, 305, 308, 310, 311, 314, 317, 319, 320, 321, 322, 323, 325, 326, 332, 372, 392

Veschambre, Vincent 22

Vespucci, Amerigo 61, 63, 84, 213

Vezga, Florentino 187

Villar Dégano, Juan Felipe 48, 54

Villegas Vélez, Álvaro 93, 94, 99, 120

Viloria De la Hoz, Joaquín 354

## W

Willson, Patricia 15, 39, 46, 189

Werner, Michael 26

Wafer, L. 152

Weinberg, Gregorio 15, 189

Wakabayashi, Judy 47

Wood, J. G. 257

Woodsworth, Judith 42

## Z

Zapata de Cárdenas, Luis 16

Zalamea, Jorge 268

Zalamea, Alberto 266, 267

Zarrouk, Mourad 32

Zea, Antonio 82, 104, 136

Zulueta Escolano, Luis de 265





# Index des notions

## A

Actualisation (traduction) 38  
Adaptation 5, 8, 22, 27, 32, 33, 36, 37, 49, 56, 98, 102, 126, 190, 280, 281, 284, 288, 298, 301, 303, 308, 310, 320, 322, 326, 327, 335, 345, 355, 359, 362, 363  
Adaptation globale 37  
Adaptation locale 37, 303, 308, 310, 322, 335, 345, 362, 363  
Addition (traduction) 38  
Adéquation 37, 38, 39, 40, 42, 49, 54, 56, 99, 131, 140, 162, 177, 265, 280, 298, 303, 319, 331, 340, 342, 359, 363, 368, 374  
Allographe (paratexte) 35, 36, 229, 251, 331, 334, 341, 379, 392  
Appropriation 1, 2, 3, 4, 5, 6, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 36, 38, 39, 41, 48, 53, 64, 65, 66, 67, 81, 83, 85, 98, 102, 120, 151, 152, 162, 172, 175, 177, 229, 385, 400, 404, 414, 453, 454, 455, 457, 458  
Architextualité 34  
Auctorial (paratexte) 35, 229, 277, 296, 329, 331, 367

## C

Canon 1, 7, 25, 38, 41, 147, 175, 177, 178, 179, 181, 183, 184, 187, 189, 191, 192, 201, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 227, 234, 260, 347, 388, 391  
Changement de genre discursif 37  
Collection 1, 2, 1, 2, 7, 13, 21, 25, 39, 45, 48, 142, 157, 167, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 192, 196, 197, 199, 201, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 233, 235, 240, 251, 252, 257, 258, 260, 262, 264, 268, 269, 270, 275, 325, 363, 379, 386, 388, 391, 397  
Communauté imaginée 2, 82, 93, 104, 202  
Contexte 1, 8, 13, 16, 26, 27, 28, 29, 31, 37, 39, 40, 41, 44, 45, 46, 48, 57, 155, 174, 185, 220, 227, 270, 386, 389  
Contexture 29, 31, 236  
Cultural Studies 17, 29  
Cultural turn 29

## D

Défectivité 42, 389  
Discours scientifique 20, 71, 72, 74, 103, 107  
Domestication 36

## E

Épitéxte 35  
Équivalence 31, 36

État universel 69, 72  
Études culturelles 23, 29, 30, 40  
Exotisation 38, 280  
Expansion 5, 6, 18, 23, 38, 59, 69, 70, 71, 73, 75, 76, 78, 99, 133, 138, 245, 248, 280, 284, 286, 287, 288, 290, 296, 305, 314, 320, 322, 326, 340  
Explicitation 38, 305, 326, 378

## H

Héroïsation 55, 68, 145, 287, 334, 336, 352, 354, 367, 378, 380, 381  
Histoire de la traduction 13, 14, 15, 28, 30, 32, 40, 41, 43, 44, 45  
Hypertexte 34  
Hypertextualité 34  
Hypotexte 34

## I

Implicitation 38, 280, 298, 299, 311, 321  
Inadéquation (culturelle) 37, 39, 131, 279, 288, 289, 291, 301, 302, 322, 353, 359, 373  
Inefficacité du transcodage 37, 302  
Instance préfacielle 35  
Intertextualité 32, 34, 44, 284, 343

## L

Légende noire 64, 286, 304, 322, 372, 375, 380, 382  
Littérature de voyage 15, 16, 17, 18, 24, 48, 54, 63, 180

## M

Macro-textuelle ou macro-traductologique (approche) 45, 49  
Métatextualité 34, 35, 44  
Micro-traductologique (approche) 45, 49  
Mission civilisatrice 60, 70, 122, 136, 151, 153  
Modèle descriptif (traduction) 41, 44, 49  
Modèle descriptif-contrastif (traduction) 44, 49  
Modèle socioculturel (traduction) 44

## O

Omission 38, 253, 280, 286, 291, 298, 303, 310, 326, 327, 358

## P

Paradigme scientifique 20, 132  
Paratextualité 34, 35, 36, 43  
Patronage 33, 36, 43, 48, 252, 267, 279, 304, 326, 331  
Péritexte 35

**R**

Réécriture 32, 33, 34  
Resignification 28, 46  
Rupture de l'équilibre communicationnel 37

**T**

Traductologique 16, 17, 40, 44, 45, 49, 392  
Transcendance textuelle 34  
Transculturation 1, 2, 4, 17, 21, 23, 24, 25, 26, 38, 45,  
47, 64, 88, 98, 99, 101, 102, 103, 126, 151, 156,  
162, 250, 251, 385, 388, 390  
Transfert culturel 1, 4, 17, 21, 26, 27, 28, 29, 30, 32,  
39, 41, 45, 47, 49, 161, 162, 172, 173, 227, 236,  
250, 281, 385, 386, 387, 394

Translation Studies 14, 17, 29, 31  
Transtextualité 33, 34

**V**

Virage culturel 29, 32, 39, 40, 41

**X**

Xénisme 280, 281, 298, 299, 326, 327

**Z**

Zone de contact (contact zone) 24, 25, 64

# Annexes



## Table d'annexes

Annexe 1. Liste de volumes de la collection <i>BPCC</i> .....	428
Annexe 2. Page de titre du journal de José Celestino Mutis.....	433
Annexe 3. Cartes de la Colombie au début et à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle.....	434
Annexe 4. <i>El influxo del clima sobre los seres organizados</i> (F. J de Caldas).....	436
Annexe 5. Portrait lithographié de Manuel Ancízar.....	437
Annexe 6. Dédicace de J. M. Samper dans <i>Viajes de un colombiano en Europa</i> .....	438
Annexe 7. Extraits <i>Revue des Deux Mondes</i> et <i>Le Tour du Monde</i> .....	439
Annexe 8. « Bogas de la Magdalena » (dessin attribué à François Désiré Roulin).....	440
Annexe 9. Page de couverture de l'ouvrage de Boussingault traduit par J. Acosta....	441
Annexe 10. Couverture de l'un des volumes de de la <i>BPCC</i> .....	442
Annexe 11. Quelques images du récit de G.T. Mollien.....	443
Annexe 12. Aquarelle attribuée à Auguste Le Moyne.....	445
Annexe 13. Quelques gravures du récit du récit de Charles Saffray (1872-1873).....	446
Annexe 14. Extrait contrat Rafael de Ureña pour la traduction de récits de voyage....	450
Annexe 15. Images <i>Viaje a Nueva Granada</i> de Charles Saffray ( <i>BPCC</i> 1948).....	451
Annexe 16. Tableaux comparatifs : récurrence d'adaptations locales par traducteur...	453

## Annexe 1

Liste de volumes de la collection *BPCC*. Tableaux élaborés par Marín Colorado (2017a)

Núm.	Título	Autor
<b>PRIMERA SERIE (1942)</b>		
1	<i>Historia de la gobernación de Antioquia y de la del Chocó</i>	Juan de Castellanos
2	<i>Memorias de un abanderado</i>	José María Espinosa
3	<i>Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá</i>	José María Cordovez Moure
4	<i>Semanario del Nuevo Reino de Granada</i>	Francisco José de Caldas
5	<i>De Bogotá al Atlántico</i>	Santiago Pérez Triana
6	<i>El Alférez Real</i>	Eustaquio Palacios
7	<i>El rejo de enlazar</i>	Eugenio Díaz
8	<i>Viaje del mundo</i>	Pedro Ordóñez de Ceballos
9	<i>Peregrinación de Alpha</i>	Manuel Ancizar
10	<i>Viaje a la Nueva Granada</i>	Pierre D'Espagnat
<b>SEGUNDA SERIE (1942)</b>		
1	<i>Historia del Descubrimiento</i>	Joaquín Acosta
2	<i>Historia general de las conquistas del Nuevo Reino de Granada. Tomo I</i>	Lucas Fernández Piedrahíta
3	<i>Historia general de las conquistas del Nuevo Reino de Granada. Tomo II</i>	Lucas Fernández Piedrahíta
4	<i>Historia general de las conquistas del Nuevo Reino de Granada. Tomo III</i>	Lucas Fernández Piedrahíta
5	<i>Historia general de las conquistas del Nuevo Reino de Granada. Tomo IV</i>	Lucas Fernández Piedrahíta
6	<i>Mi vida</i>	Sor Josefa del Castillo
7	<i>Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo II</i>	Cordovez Moure
8	<i>Romancero colombiano. Homenaje a la memoria del Libertador Simón Bolívar en su primer Centenario 1783-1883</i>	VVAA
9	<i>La Manuela</i>	Eugenio Díaz
10	<i>Las tres semanas. Novela de costumbres</i>	J. David Guarín
<b>TERCERA SERIE (1942)</b>		
1	<i>Historia de Cartagena</i>	Juan de Castellanos
2	<i>Semanario del Nuevo Reino de Granada. Tomo II</i>	Francisco José de Caldas
3	<i>Historia de la revolución de la República de Colombia</i>	José Manuel Restrepo
4	<i>Los afectos espirituales</i>	V. M. Fca. Josefa del Castillo
5	<i>Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo III</i>	Cordovez Moure
6	<i>Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo IV</i>	Cordovez Moure
7	<i>Diana Cazadora</i>	Clímaco Soto Borda
8	<i>Cuentos</i>	Efe Gómez
9	<i>María</i>	Jorge Isaacs
10	<i>Roulin y sus amigos. Burguesía desvalida y arriesgada. 1796-1874</i>	Margarita Combes

CUARTA SERIE (1942)		
1	El carnero	J. Rodríguez Freile
2	Historia de la revolución de la República de Colombia. Tomo II	José Manuel Restrepo
3	Semanario del Nuevo Reino de Granada. Tomo III	F. J. de Caldas
4	Memorias. Tomo I	José Hilario López
5	Memorias. Tomo II	José Hilario López
6	Afectos espirituales. Tomo II	V. M. Francisca Josefa del Castillo
7	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo V	J. M. Cordovez Moure
8	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo VI	J. M. Cordovez Moure
9	Ensayos	B. Sanín Cano
10	Antorchas contra el viento	Porfirio Barba Jacob
QUINTA SERIE (1944)		
1	Bolívar. Tomo I	Jules Mancini
2	Bolívar. Tomo II	Jules Mancini
3	Historia de la revolución de la República de Colombia. Tomo III	José Manuel Restrepo
4	El Orinoco ilustrado. Tomo I	P. José Gumilla
5	El Orinoco ilustrado. Tomo II	P. José Gumilla
6	Viaje a la República de Colombia	G. Mollien
7	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo VII	J. M. Cordovez Moure
8	La reforma política en Colombia. Tomo I	Rafael Núñez
9	Escritos	Fco. de P. Santander (comp. de Manuel José Forero)
10	El hombre bajo la tierra	J.A. Osorio Lizarazo
SEXTA SERIE (1945)		
1	La reforma política. Tomo II	Rafael Núñez
2	Ensayos sobre las revoluciones políticas	J.M. Samper
3	Pensamientos políticos sobre la agricultura, comercio y minas del Virreinato	P. F. Vargas
4	Idola Fori (Idolos del foro)	Carlos Arturo Torres
5	Historia de la revolución de la República de Colombia. Tomo IV	José M. Restrepo
6	Apuntaciones para la historia. Tomo I	José M. Obando
7	Apuntaciones para la historia. Tomo II	José M. Obando
8	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo VIII	J. M. Cordovez Moure
9	La Nueva Granada	Augusto Le Moyne
10	Poesías	Julio Flórez
SÉPTIMA SERIE (1945)		
1	La reforma política. Tomo III	Rafael Núñez
2	Historia de la provincia de San Antonio del Nuevo Reino de Granada. Tomo I	Fray Alonso de Zamora
3	Historia de la provincia de San Antonio del Nuevo Reino de Granada. Tomo II	Fray Alonso de Zamora
4	Historia de la provincia de San Antonio del Nuevo Reino de Granada. Tomo III	Fray Alonso de Zamora
5	Historia de la provincia de San Antonio del Nuevo Reino de Granada. Tomo IV	Fray Alonso de Zamora
6	Historia de la revolución de la República de Colombia. Tomo V	José M. Restrepo
7	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo IX	J. M. Cordovez Moure

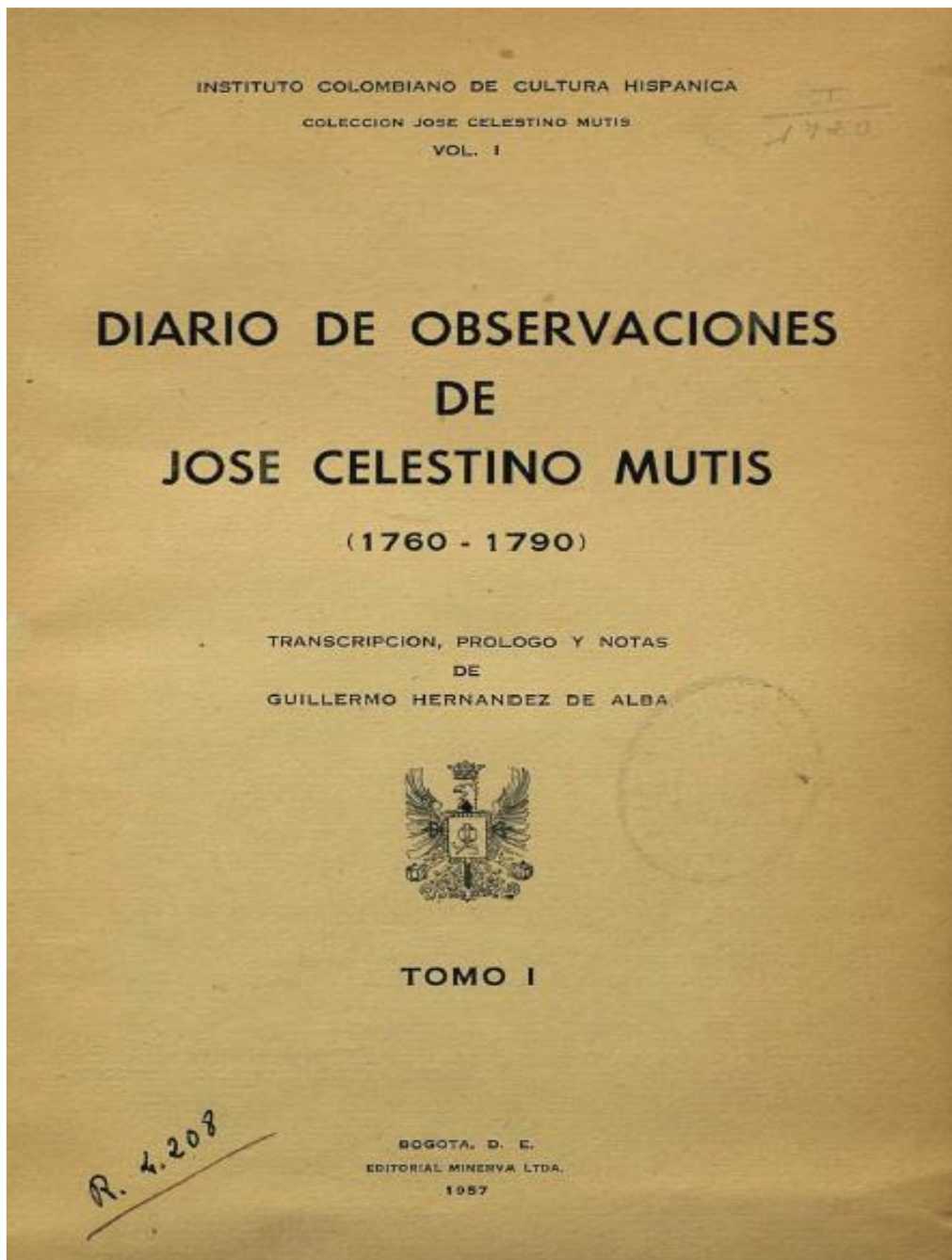


8	Antonio Nariño	Jorge Ricardo Vejarano
9	Historia de la música en Colombia	José Ignacio Perdomo Escobar
10	Dinero para los peces. Novela. Un día de consulado. Mi amigo Sabas Pocahontas. Relatos.	José Restrepo
OCTAVA SERIE (1946)		
1	Historia de la revolución de la República de Colombia	J. M. Restrepo
2	La reforma política	Rafael Núñez
3	Fedra y la Eneida (manuscritos de la Biblioteca Nal.)	(autores clásicos)
4	El demonio interior. Cuentos	Octavio Amórtegui
5	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo X	Cordovez Moure
6	Pax. Tomo I	Lorenzo Marroquín
7	Pax. Tomo II	Lorenzo Marroquín
8	Apuntes de ranchería y otros escritos escogidos	José Caicedo Rojas
9	Meditaciones colombianas	J. García del Río
10	Algunos estudios sobre Santander	L. García Ortiz
NOVENA SERIE (1946)		
1	El libro de versos	José Asunción Silva
2	Granada entreabierta	Max Grillo
3	Los piratas en Cartagena	Soledad Acosta de Samper
4	Vida de Rufino Cuervo y noticias de su época. Tomo I	Ángel y Rufino José Cuervo
5	Vida de Rufino Cuervo y noticias de su época. Tomo II	Ángel y Rufino José Cuervo
6	La reforma política en Colombia. Tomo IV	Rafael Núñez
7	Crónicas	José Joaquín Jiménez
8	Reminiscencias de Santa Fe y Bogotá. Tomo XI	J. M. Cordovez Moure
9	La sabana de Bogotá	Tomás Rueda Vargas
10	Reminiscencias tudescas. Cuentos a Sonny	Santiago Pérez Triana
DÉCIMA SERIE (1946)		
1	Episodios de un viaje	Felipe Pérez
2	La vorágine	José Eustasio Rivera
3	Mis memorias. Tomo I	Salvador Camacho Roldán
4	Mis memorias. Tomo II	Salvador Camacho Roldán
5	Vida y escritos de Nariño	Vergara y Vergara
6	Entrañas de niño. Salve, Regina	Tomás Carrasquilla
7	Visiones de historia	Tomás Rueda Vargas
8	Etapas de la vida colombiana	Eduardo Santos
9	El machete y otros cuentos	Julio Posada
10	Discursos	Carlos Arturo Torres
SERIE ONCE (1946)		
1	Particularidades de Santafé	J.M. Caballero
2	Reminiscencias	Juan F. Ortiz
3	Los trabajadores de tierra caliente	Medardo Rivas
4	La tierra nativa	Isaías Gamboa

5	<i>Impresiones y recuerdos. Tomo I</i>	Luciano Rivera y Garrido
6	<i>Impresiones y recuerdos. Tomo II</i>	Luciano Rivera y Garrido
7	<i>Historia de un alma. Tomo I</i>	J. M. Samper
8	<i>Historia de un alma. Tomo II</i>	J. M. Samper
9	<i>Aspectos de la cultura en Colombia</i>	Guillermo Hernández de Alba
10	<i>Poesías</i>	Diego Fallon
(1950)		
1	<i>Viaje a la Nueva Granada</i>	Saffray
2	<i>El Dorado</i>	Liborio Zerda
3	<i>La Bagatela</i>	Antonio Nariño
4	<i>Viaje a la Sierra Nevada</i>	Eliseo Reclús
5	<i>Cantos populares de mi tierra</i>	Candelario Obeso
6	<i>Recuerdos y apuntamientos</i>	José Caicedo Rojas
7	<i>Historia de la revolución. Tomo VII</i>	José Manuel Restrepo
8	<i>Historia de la revolución. Tomo VIII</i>	José Manuel Restrepo
9	<i>La reforma política. Tomo VI</i>	Rafael Núñez
10	<i>La reforma política. Tomo VII</i>	Rafael Núñez
11	<i>Comedia nueva (La Conquista de Santa Fe de Bogotá)</i>	Fernando de Orbea
12	<i>Descripción del Reyno de Santa Fe</i>	Francisco Silvestre
(1951-1952)		
1	<i>Por el sur de Colombia</i>	Miguel Triana
2	<i>La perla de América</i>	Antonio Julián
3	<i>La civilización chibcha</i>	Miguel Triana
4	<i>Crítica histórica</i>	Guillermo Camacho Carrizosa
5	<i>Novelas y cuentos</i>	José María Rivas Groot
6	<i>Antología lírica. 100 poemas colombianos</i>	Carlos Arturo Caparoso
7	<i>Estudios varios</i>	Carlos Arturo Torres
8	<i>La República en la América española</i>	Sergio Arboleda
9	<i>Poesía 1928-1945</i>	José Umaña Bernal
10	<i>Historia y cuadros de costumbres</i>	José Manuel Groot
11	<i>De Bolívar a Concha</i>	Fernando de la Vega
12	<i>Estudios sobre las tribus del Magdalena</i>	Jorge Isaacs
13	<i>Colombia en la encrucijada</i>	Félix Restrepo
(1951-1952)		
1	<i>Derecho público interno de Colombia. Tomo I</i>	José María Samper
2	<i>Derecho público interno de Colombia. Tomo II</i>	José María Samper
3	<i>Memorias histórico políticas. Tomo I</i>	Joaquín Posada Gutiérrez
4	<i>Memorias histórico políticas. Tomo II</i>	Joaquín Posada Gutiérrez
5	<i>Memorias histórico políticas. Tomo III</i>	Joaquín Posada Gutiérrez
6	<i>Memorias histórico políticas. Tomo IV</i>	Joaquín Posada Gutiérrez
7	<i>Memorias histórico políticas. Tomo V</i>	Joaquín Posada Gutiérrez

8	<i>Memorias histórico políticas. Tomo VI</i>	Joaquín Posada Gutiérrez
9	<i>Constitución de Colombia. Tomo I</i>	Pombo y Guerra
10	<i>Constitución de Colombia. Tomo II</i>	Pombo y Guerra
11	<i>Constitución de Colombia. Tomo III</i>	Pombo y Guerra
12	<i>Constitución de Colombia. Tomo IV</i>	Pombo y Guerra
(1951-1952)		
1	<i>Obra poética</i>	Rafael Maya
2	<i>Antología, verso y prosa</i>	José Eusebio Caro
3	<i>Estudios constitucionales</i>	Miguel Antonio Caro
4	<i>Artículos y discursos</i>	Miguel Antonio Caro
5	<i>Antología poética</i>	José Joaquín Casas
6	<i>Cartas políticas</i>	Carlos Holguín
7	<i>Crónicas de Bogotá. Tomo I</i>	Pedro María Ibáñez
8	<i>Crónicas de Bogotá. Tomo II</i>	Pedro María Ibáñez
9	<i>Crónicas de Bogotá. Tomo III</i>	Pedro María Ibáñez
10	<i>Crónicas de Bogotá. Tomo IV</i>	Pedro María Ibáñez
11	<i>Estudios históricos I</i>	José Joaquín Guerra
12	<i>Estudios históricos II</i>	José Joaquín Guerra
13	<i>Estudios históricos III</i>	José Joaquín Guerra
14	<i>Estudios históricos IV</i>	José Joaquín Guerra

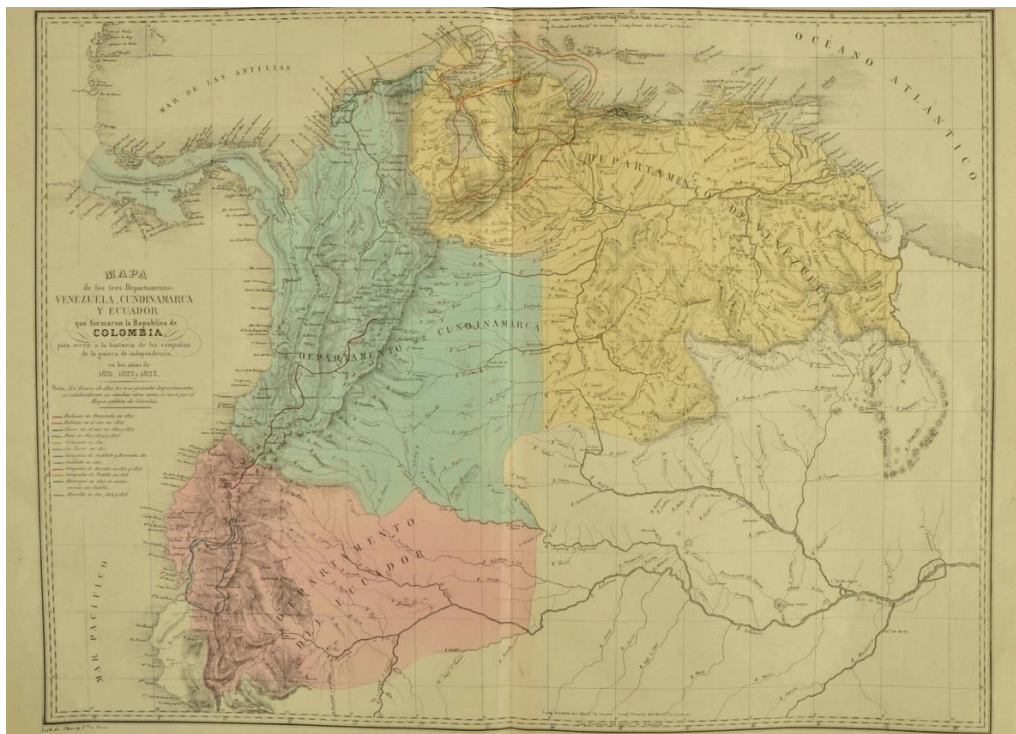
Annexe 2



Page de titre du journal de José Celestino Mutis, publié en Colombie vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Source : *Biblioteca Digital Real Jardín Botánico* (Madrid) <https://bibdigital.rjb.csic.es/idurl/1/16236>

### Annexe 3

Cartes de la Colombie au début et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.



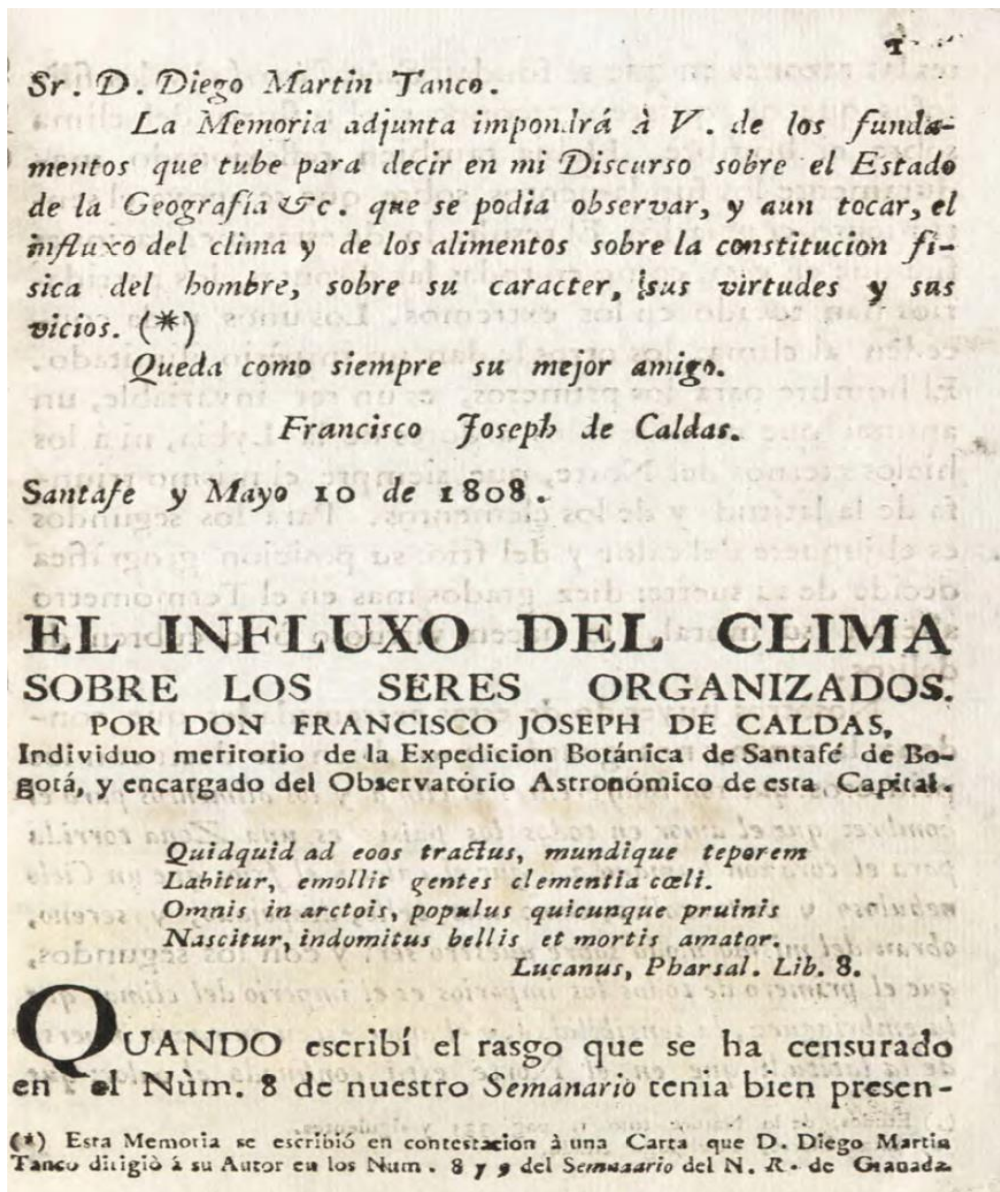
Carte historique due à Agustín Codazzi (1840) des départements du Venezuela, Cundinamarca et Équateur, entités territoriales de la *Gran Colombia* (1821-1831).

Source : *Biblioteca Virtual del Banco de la República* (Colombie)

<https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/p17054coll13/id/233>.



Carte de la Colombie en 1891. Source : *Biblioteca digital mundial*  
<https://www.wdl.org/es/item/11318/>.



Première page du texte *El influxo del clima sobre los seres organizados* de Francisco José de Caldas (1808). Source : *Biblioteca Virtual del Banco de la República* (Colombie) <https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/p17054coll10/id/3989>.

## Annexe 5



Portrait lithographié de Manuel Ancizar, auteur de *Peregrinación de Alpha: por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850 y 51*, (inclus dans le volume de 1853). Source : *Biblioteca Virtual del Banco de la República* (Colombie) <https://babel.banrepcultural.org/digital/collection/p17054coll10/id/3175>.



MONSIEUR,

Désirant vivement donner à la savante Société dont vous êtes le digne président, un témoignage de ma reconnaissance et de mon attachement, j'ai l'honneur de vous prier d'accepter la dédicace que

a.

— VI —

je suis heureux de faire à la Société d'Ethnographie, du second volume de mes *Voyages en Europe*.

Veillez accepter aussi, mon savant et respectable collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

JOSÉ M. SAMPER.

Paris, le 1<sup>er</sup> juillet 1862.

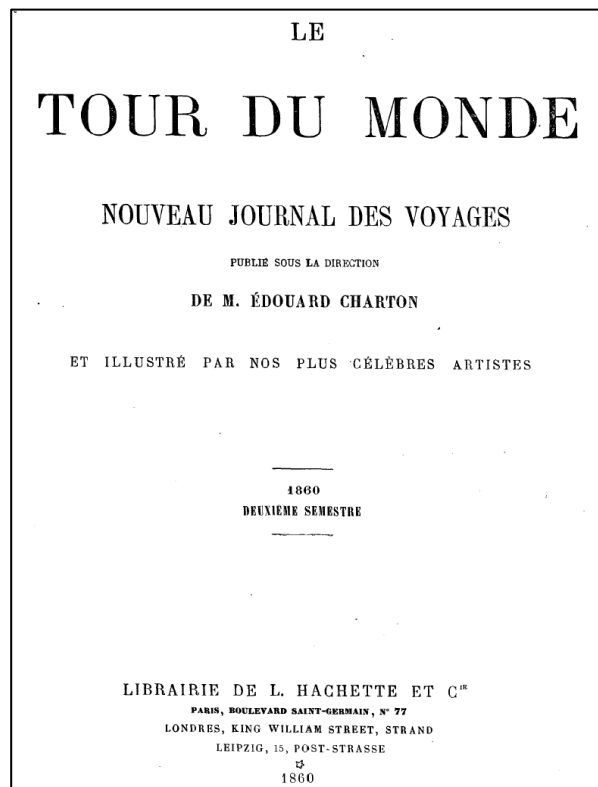
Dédicace de J. M. Samper dans *Viajes de un colombiano en Europa. Segunda serie* (1862) au président de la Société d'Ethnographie orientale et américaine de France, où l'ouvrage a été publié. Source : Gallica- Bibliothèque Nationale de France <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k105435q/f2.item.texteImage>.

## Annexe 7

**AMÉRIQUE DU SUD.** — *Voyage en Patagonie, de M. Dessalines d'Orbigny.* — **Le voyage de M. Dessalines d'Orbigny, fait espérer de précieux résultats pour la science.**  
~~Le musée royal d'histoire naturelle, recevra bientôt de ce savant explorateur, plusieurs magnifiques collections qui contribueront à l'enrichir. Après un séjour de huit mois, dans une contrée à peine connue, au milieu de fatigues et de privations sans nombre, M. d'Orbigny est retourné à Buenos-Ayres, d'où il a adressé à sa famille les détails suivants sur sa longue et périlleuse entreprise.~~

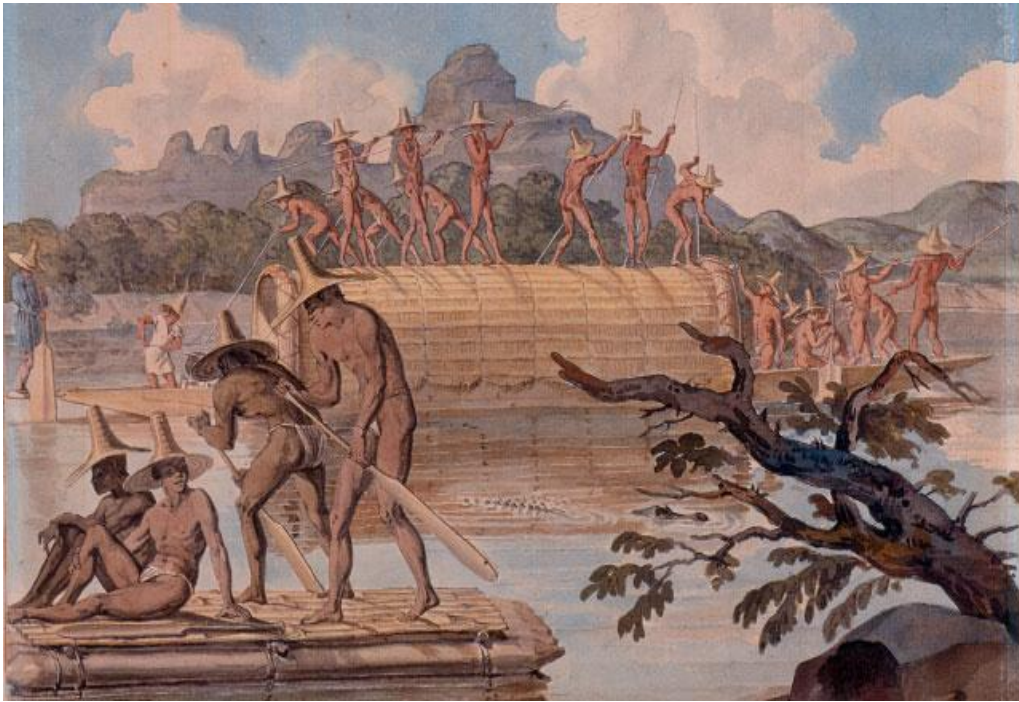
Buenos-Ayres, le 18 novembre 1829.

Présentation du « Voyage en Patagonie de M. Dessalines d'Orbigny », paru en janvier 1830 dans la *Revue des Deux Mondes*. Source : *Revue des Deux Mondes*  
<https://www.revue-des-deux-mondes.fr/article-revue/amerique-du-sud-voyage-en-patagonie-de-m-dessalines-dorbigny/>.



Première page du premier exemplaire de *Le Tour du Monde* (1860). Source : Gallica-Bibliothèque Nationale de France  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k34377z/f3.item#>.

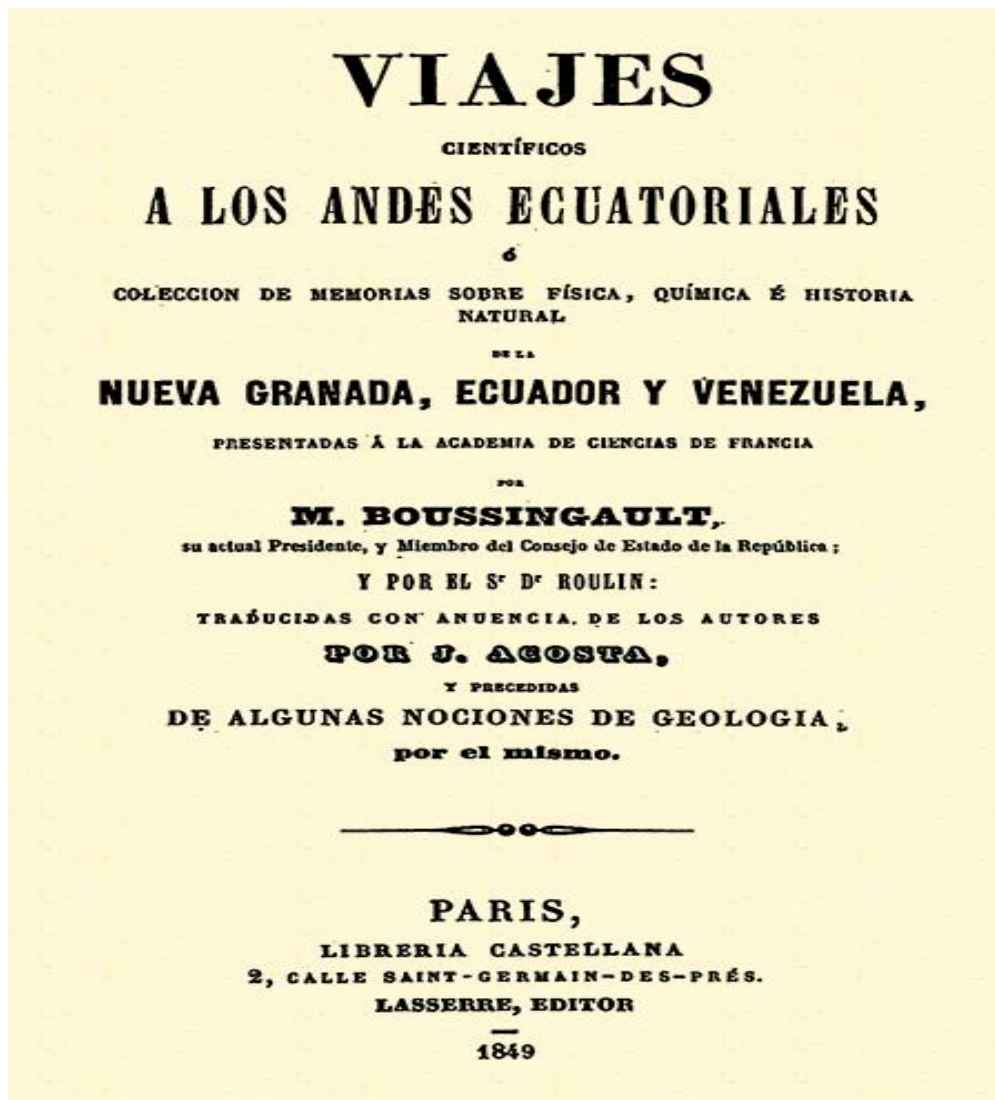
## Annexe 8



*Bogas de la Magdalena.* Dessin attribué à François Désiré Roulin.

Source : *Red cultural del Banco de la República* (Colombie)

[https://www.banrepcultural.org/ibague/actividad/conferencia-los-bogas-del-rio-magdalena-clave-historica-y-estetica.](https://www.banrepcultural.org/ibague/actividad/conferencia-los-bogas-del-rio-magdalena-clave-historica-y-estetica)

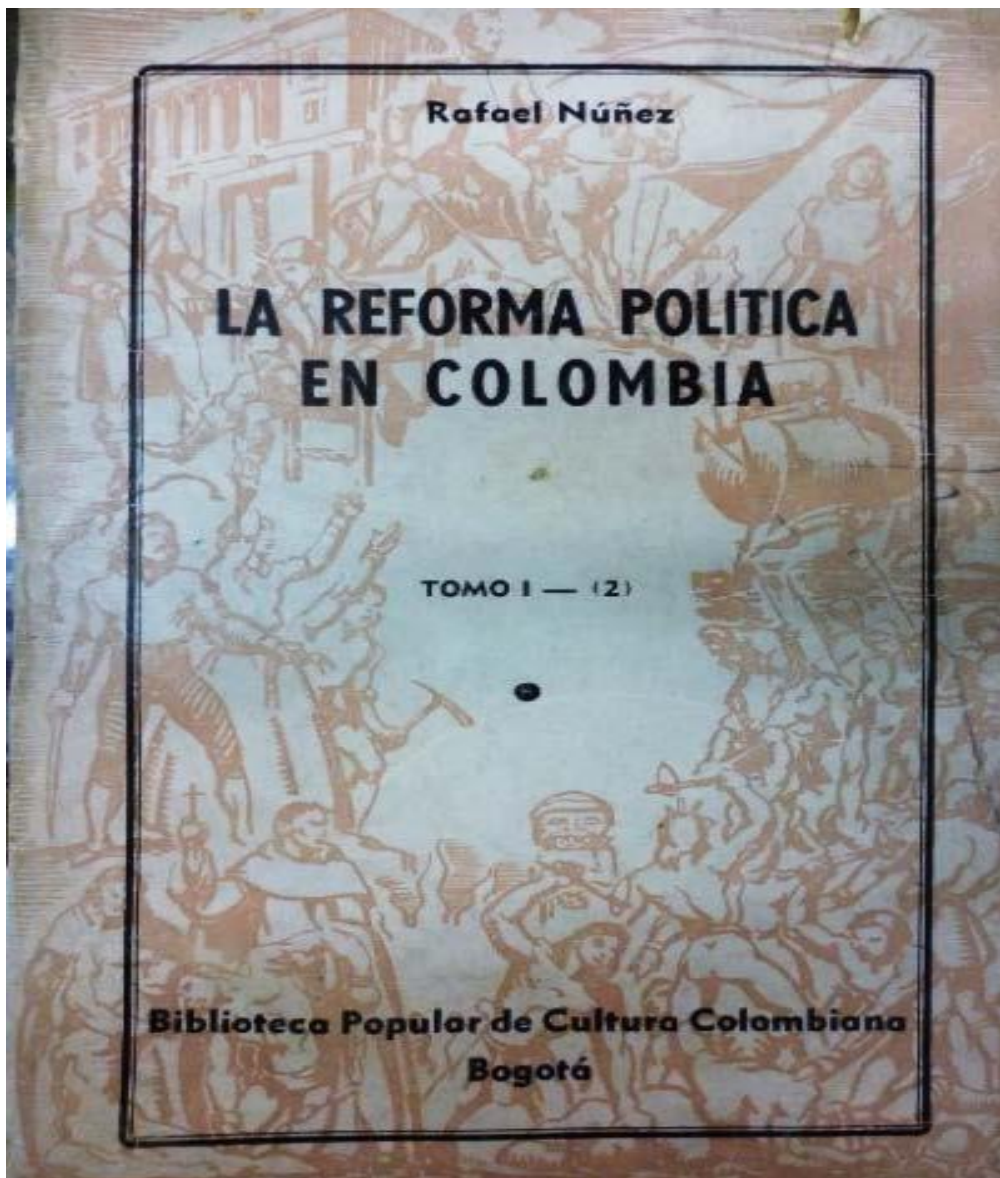


Page de couverture de l'ouvrage de Boussingault traduit par J. Acosta.

Source : *Repositorio Digital FLASCO* (Ecuador)

<https://repositorio.flascoandes.edu.ec/handle/10469/9506/>.

Annexe 10



Couverture de l'un des volumes de la *BPCC* (1945). Source : Marín, Paula, «La colección Biblioteca Popular de Cultura Colombiana (1942-1952). Ampliación del público lector y fortalecimiento del campo editorial colombianos » <https://www.redalyc.org/journal/2630/263051103005/html/>.

## Annexe 11

Quelques images du récit de G.T. Mollien. Source : *Voyage dans la République de Colombia en 1823* (éd. 1825, tome I).



*Indiens de la plaine de Bogotá.*



*Prêtre. Riche. Bourgeois. Gen. en chef de la République.*

Annexe 12



*Préparation du chocolat pour être pris en boisson* (circa 1835). Aquarelle attribuée à Auguste Le Moyne, due peut-être en réalité à José Manuel Groot. Source : *Museo Nacional de Colombia*  
[https://www.museonacional.gov.co/coleccion/Pieza\\_del\\_mes/coleccion-pieza-del-mes-2014/Paginas/pieza\\_mes\\_agosto2014.aspx](https://www.museonacional.gov.co/coleccion/Pieza_del_mes/coleccion-pieza-del-mes-2014/Paginas/pieza_mes_agosto2014.aspx).



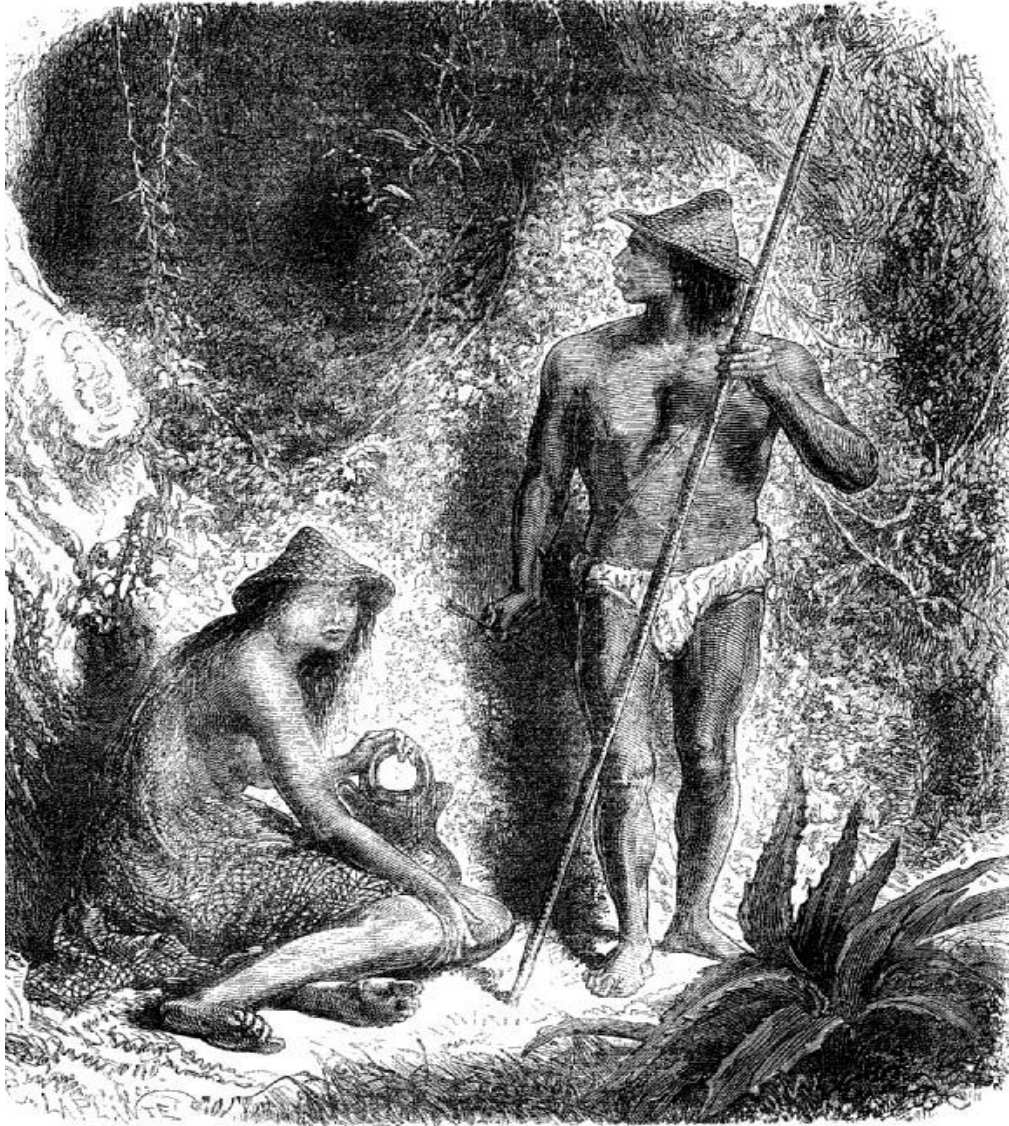
### Annexe 13

Quelques gravures du récit de Charles Saffray, « Voyage à la Nouvelle-Grenade », paru dans *Le Tour du Monde* (1872-1873). Source : Gallica- Bibliothèque Nationale de France <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k343998/f1.item>.



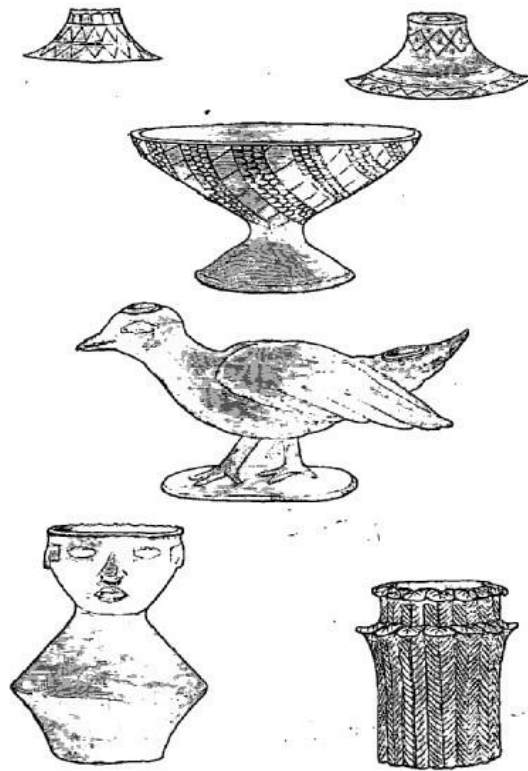
Ruade à un requin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

*Ruade à un requin. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.*



Indiens de la Sierra-Nevada. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

*Indiens de la Sierra-Nevada. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.*

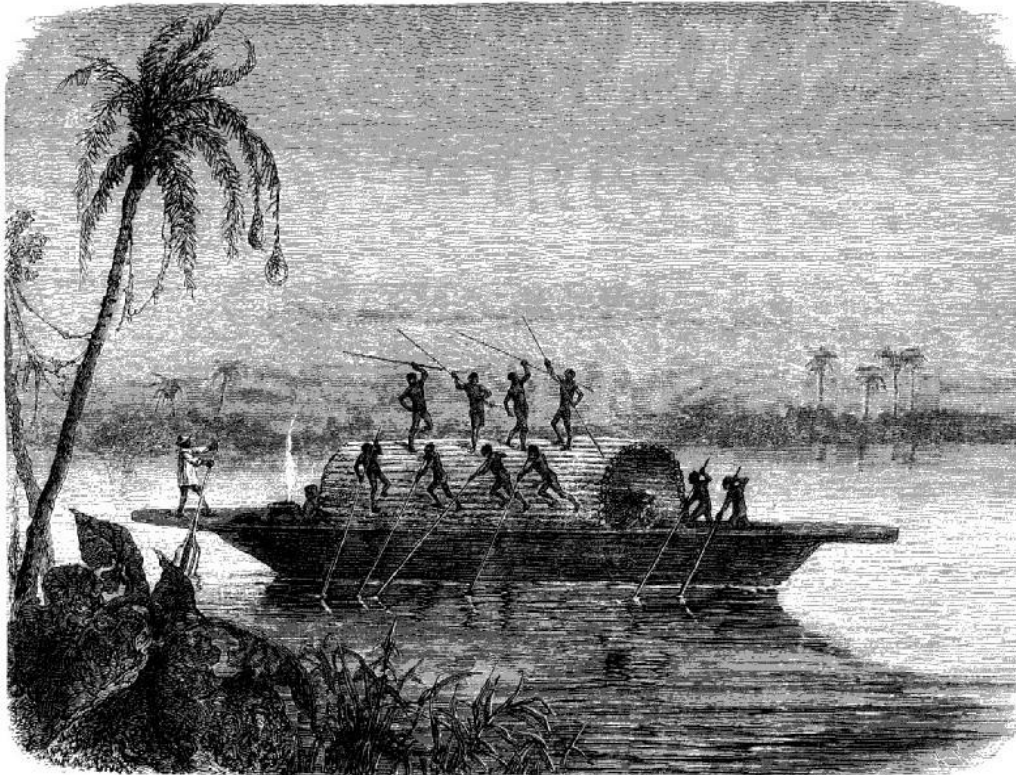


*Objets en terre trouvés dans les tombeaux de Turbaco. - Dessins de B. Bonnafoux d'après un croquis de l'auteur.*



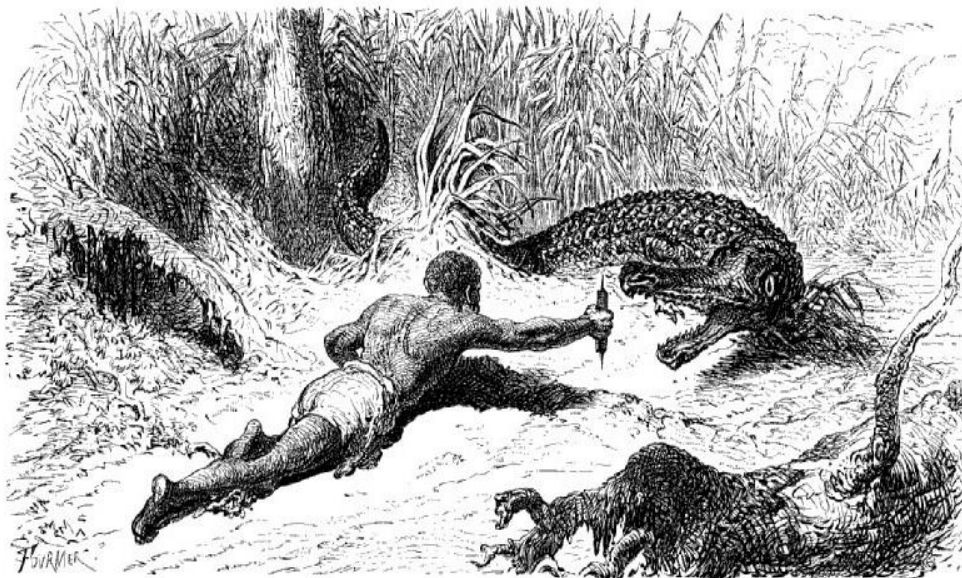
Passage du Dique. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

*Paysage du Dique. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.*



Le champan. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

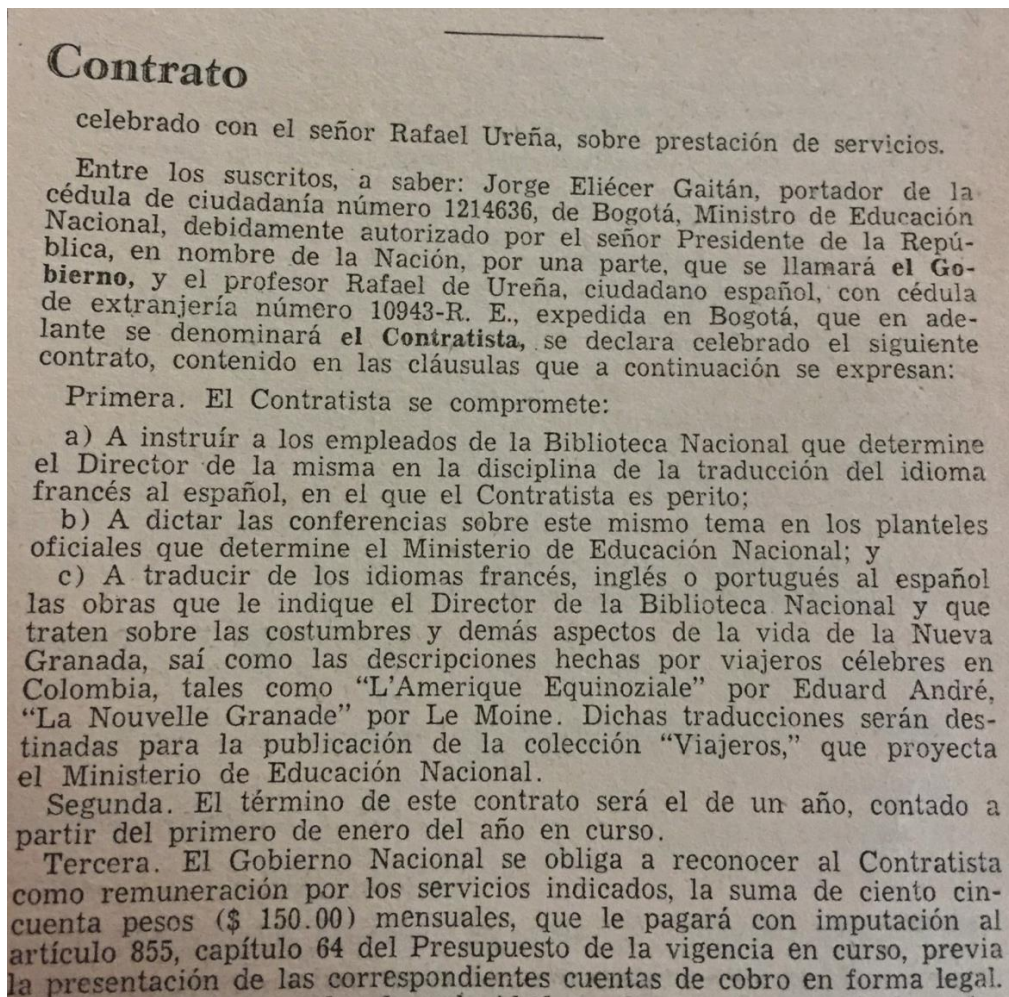
*Le champan. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.*



Chasse au caïman. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

*Chasse au caïman. - Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur (p. 112).*

## Annexe 14



Extrait d'un contrat publié dans le *Diario Oficial* du mois de mars 1941, célébré entre Jorge Eliécer Gaitán, alors ministre de l'Education, et Rafael de Ureña concernant la traduction de récits de voyage. Source : *Diario Oficial* No. 24609, 11 mars 1941.

### Annexe 15

Images incluses dans *Viaje a Nueva Granada* de Charles Saffray (BPCC, 1948).





## Annexe 16

Tableaux comparatifs : récurrence d'adaptations locales par traducteur<sup>1</sup>

<b>Traducteur/ouvrage traduit</b>	<b>Type d'adaptation</b>	<b>Objet du discours (ordre décroissant)</b>	<b>Quantité recensée (à titre indicatif)</b>
Gregorio Obregón/ <i>Viaje a la Sierra Nevada de Santa Marta</i> (Reclus) trad. 1869	Expansion	Image gens/pays Références culturelles Précisions historiques Précisions scientifiques Organisation politico-administrative	29 notes du traducteur
	Omission/implication	Traditions religieuses	1 omission de deux pages 1 implication/omission concernant un paragraphe entier

<b>Traducteur/ouvrage traduit</b>	<b>Type d'adaptation</b>	<b>Objet du discours (ordre décroissant)</b>	<b>Quantité recensée (à titre indicatif)</b>
Enrique Leopoldo de Verneuil/ <i>Viaje a Nueva Granada</i> (Saffray) trad. 1875	Omission/implication	Divers : citations en anglais, fruits tropicaux, commerce, traditions indigènes...	15 omissions/implications
		Traditions populaires, références culturelles et géographiques	6 omissions 6 implications
Conquête		5 omissions	
Indépendance		2 omissions 2 implications	
Expansion	-----	0 note du traducteur 0 ajout significatif dans le corps du texte	

<sup>1</sup> Données tirées pour l'essentiel des éditions originales en français et des traductions publiées par la *BPCC* (reprises ou traduits pour la collection). Il ne s'agit pas d'un recensement exhaustif, mais d'un échantillonnage à titre indicatif qui ressort d'une observation globale des textes. C'est donc moins leur dénombrement exact qui nous importe que les sujets qui faisaient l'objet de ces adaptations locales de la part de chaque traducteur.



<b>Traducteur/ouvrage traduit</b>	<b>Type d'adaptation</b>	<b>Objet du discours (ordre décroissant)</b>	<b>Quantité recensée (à titre indicatif)</b>
Rafael de Ureña/ <i>Recuerdos de la Nueva Granada</i> (d'Espagnat) trad. 1942	Expansion	Eclaircissements références culturelles étrangères pour le public colombien	3 notes du traducteur/éditeur
	Omission/implication	Une phrase d'une histoire intercalée au récit	1 omission
Rafael de Ureña/ <i>Viaje por la República de Colombia en 1823</i> (Mollien) trad. 1944	Expansion	Mise en page de l'édition de la <i>BPCC</i>  Géographie	3 notes de l'éditeur  1 restitution textuelle
	Omission/implication	----	----
Rafael de Ureña/ <i>Viajes y estancias por la América del Sur</i> (Le Moyne) trad. 1945	Expansion	Traduction de vers  Histoire sur les relations diplomatiques avec la France  Discours historique	8 notes traducteur  1 note de l'éditeur  1 restitution textuelle
	Omission/implication	Description détails itinéraire  Géographie (relief)  Religion	2 omissions (phrase/paragraphe corps du texte)  1 omission (paragraphe corps du texte) 1 omission note pied de page  1 omission phrase corps du texte (critique prête)

## Table des matières

Introduction .....	1
<i>La Biblioteca Popular de Cultura Colombiana et les récits de voyage français</i> .....	1
<i>Le long parcours des récits de voyage de la BPCC</i> .....	4
Chapitre 1. L'incorporation de récits de voyage étrangers dans le corpus textuel de la nation : l'état de la question et considérations théoriques et méthodologiques .....	11
1.1 <i>Récits de voyage, dispositifs éditoriaux et traduction</i> .....	11
1.1.1 La recherche sur les récits de voyage en Colombie .....	11
1.1.2 La recherche sur l'industrie éditoriale en Colombie .....	13
1.1.3 La recherche sur l'histoire de la traduction .....	13
1.1.4 Récits de voyage et traduction .....	15
1.2 <i>Récits de voyage, appropriation, transculturation et transfert culturel</i> .....	17
1.2.1 Récits de voyage et appropriation .....	18
1.2.2 Appropriation .....	22
1.2.3 Transculturation.....	23
1.2.4 Transfert culturel .....	26
1.3 <i>Réécriture, intertextualité et adaptation</i> .....	32
1.3.1 Réécriture .....	33
1.3.2 Transtextualité .....	34
1.3.3 Adaptation .....	36
1.4 <i>Une démarche compréhensive</i> .....	41
1.4.1 De nouveaux centres d'intérêt, de nouvelles méthodes .....	41
1.4.2 Repères méthodologiques .....	43
1.4.3 Un mouvement en trois temps complémentaires .....	46
Première partie. Regard impérial, regard national.....	51
Chapitre 2. Regard impérial : ordonner le monde .....	53
2.1 <i>Une grille pour appréhender le (nouveau) monde</i> .....	53
2.1.1 Une grille hétéroclite.....	54
2.1.2 Les prolégomènes de l'invention de l'Amérique .....	59
2.1.3 Les germes du regard « taxonomique » .....	66
2.2 <i>Classer le monde et ses êtres : le tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle</i> .....	69
2.2.1 Un ordre mondial .....	69
2.2.2 Discours scientifique et voyages .....	71
2.2.3 L'« imperfection » de l'Amérique.....	74
2.3 <i>Le déplacement du regard : la réinvention de l'Amérique</i> .....	78
2.3.1 Des centres dans la périphérie : Mutis en Nouvelle-Grenade .....	80

2.3.2 Le regard renouvelé de Humboldt sur l'Amérique .....	83
Chapitre 3. Regard nationalisant : se raconter .....	89
3.1 <i>Nouvelles nations, nouveaux discours</i> .....	89
3.1.1 Les Espagnols américains .....	90
3.1.2 La constitution d'un appareil discursif et symbolique .....	93
3.2 <i>Le voyageur criollo et son territoire</i> .....	98
3.2.1 L'appel à la redécouverte du territoire : Francisco José de Caldas .....	99
3.2.2 <i>La Comisión Corográfica</i> .....	107
3.3 <i>Le voyageur criollo en Europe</i> .....	118
3.3.1 Le voyage comme devoir pédagogique : l'Europe des libéraux et des conservateurs .....	120
3.3.2 Voyage et discours patriotique .....	125
Chapitre 4. Le regard étranger sur la Colombie du XIX <sup>e</sup> siècle : être raconté .....	131
4.1 <i>Le renouveau du regard</i> .....	131
4.1.1 Voyageurs étrangers dans la Colombie du XIX <sup>e</sup> siècle .....	133
4.1.2 La popularisation des récits de voyage en France .....	140
4.2 <i>Regard uniformisant, regard kaléidoscopique</i> .....	143
4.2.1 Discours itératif .....	144
4.2.2 Discours hétéroclite .....	148
4.3 <i>La conflictuelle appropriation du regard</i> .....	151
4.3.1 Regard hiérarchique, regard concordant .....	152
4.3.2 Regard amendé, regard critiqué .....	155
4.3.3 Regard scientifique, regard adapté .....	159
Deuxième partie. Récits de voyage, récits de la nation .....	165
Chapitre 5. Des textes pour la nation : collections éditoriales et récits de voyage .....	167
5.1 <i>Instruction et transfert de modèles éditoriaux</i> .....	167
5.1.1 Instruction publique et marché éditorial en Colombie au XIX <sup>e</sup> siècle .....	169
5.1.2 Transfert de modèles éditoriaux : la collection .....	173
5.2 <i>Rassembler les textes de la nation : essais de collection en Colombie (XIX<sup>e</sup> siècle-première moitié du XX<sup>e</sup> siècle)</i> .....	178
5.2.1 Premières tentatives (XIX <sup>e</sup> siècle) .....	179
5.2.2 Une relative consolidation (premières décennies du XX <sup>e</sup> siècle) .....	182
5.3 <i>Les récits de voyage et leur entrée en collection</i> .....	187
5.3.1 Un intérêt partagé par l'élite intellectuelle latino-américaine .....	188
5.3.2 La suite des efforts dans la récupération des récits de voyage .....	192
Chapitre 6. La <i>BPCC</i> : l'action de l'État dans la démocratisation culturelle .....	201

6.1 <i>La República Liberal et l'action culturelle de l'État</i> .....	201
6.1.1 La popularisation de la culture .....	203
6.1.2 Les dispositifs de la diffusion culturelle .....	208
6.2 <i>La BPCC : un tournant dans l'histoire éditoriale colombienne</i> .....	213
6.2.1 Germán Arciniegas, promoteur de la <i>BPCC</i> .....	214
6.2.2 Faire du livre un objet familier.....	217
6.3 <i>La BPCC : consolidation et relatif élargissement du canon</i> .....	220
6.3.1 Le choix des titres de la <i>BPCC</i> .....	221
6.3.2 La fin de la collection <i>BPCC</i> .....	225
Chapitre 7. De retour au pays : les récits étrangers dans la section « Viajes » de la <i>BPCC</i> .....	229
7.1 <i>La section « Viajes » dans la BPCC</i> .....	230
7.1.1 Récits locaux et récits étrangers .....	230
Tableau 1. Section voyages et géographie dans la <i>BPCC</i> : ouvrages colombiens	231
Tableau 2. Section voyages et géographie dans la <i>BPCC</i> : ouvrages étrangers....	232
7.2 <i>Les voyageurs français et leurs récits</i> .....	236
7.2.1 Gaspard Théodore Mollien.....	236
7.2.2 Auguste Le Moyne .....	241
7.2.3 Élisée Reclus .....	243
7.2.4 Charles Saffray .....	246
7.2.5 Pierre d'Espagnat .....	248
7.3 <i>Les récits français dans la BPCC : traductions et traducteurs</i> .....	250
7.3.1 Gregorio Obregón, traducteur de Reclus.....	252
7.3.2 Enrique Leopoldo de Verneuil, traducteur de Saffray .....	254
7.3.3 Rafael de Ureña, traducteur de la <i>BPCC</i> .....	258
Tableau 3. Traductions/éditions existantes en espagnol des cinq récits de voyage français .....	271
Troisième partie. La parole aux voyageurs, la parole aux traducteurs : voyage à travers le XIX <sup>e</sup> siècle en Colombie .....	273
Chapitre 8. Deux voyageurs du milieu du XIX <sup>e</sup> siècle, deux traductions du XIX <sup>e</sup> siècle .....	275
8.1 <i>Reclus explore le terroir d'Obregón</i> .....	276
Carte 1 : itinéraire du voyage d'Élisée Reclus (1855-1857) .....	278
8.1.1 L'empreinte d'Obregón, le début du périple de Reclus.....	279
8.2.2 Reclus arrive au terroir d'Obregón.....	282
8.2.3 Reclus peaufine son projet, Obregón se rend plus présent.....	289
8.2.4 Un projet inachevé, un récit colombien « approprié » .....	291
8.2 <i>La version péninsulaire du voyage de Saffray</i> .....	295
Carte 2 : itinéraire du voyage de Charles Saffray (circa 1855-1861).....	297

8.2.1 De Verneuil et le public ibérique de sa traduction .....	297
8.2.2 Un voyageur éclectique, un traducteur « adapté » à son lecteur .....	300
8.2.3 La fin du périple de Saffray, les dernières adaptations du traducteur .....	315
Chapitre 9. Voyageurs à l'aube de la république, voyageur de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle, et traductions du XX <sup>e</sup> siècle .....	325
9.1 <i>Rafael de Ureña, un traducteur attaché à la lettre</i> .....	325
9.2 <i>Le regard pragmatique de Mollien dans la Colombie du début du XIX<sup>e</sup> siècle</i> ...	328
9.2.1 Affirmations catégoriques, subtiles adaptations .....	329
Carte 3 : itinéraire du voyage de G. T. Mollien (1823) .....	330
9.2.2 Le regard « scrutateur » du voyageur, la réécriture « impartiale » du traducteur.....	333
9.2.3 Fin de la « mission de reconnaissance » et de la discrète trace du traducteur .....	344
9.3 <i>Un diplomate peu aventurier : le long séjour de Le Moyne en Colombie</i> .....	351
9.3.1 Un diplomate en transit vers la capitale, un traducteur attaché à sa stratégie .....	351
Carte 4 : itinéraire du voyage d'Auguste Le Moyne (1828-1839).....	352
9.3.2 Un long séjour dans la capitale, une traduction « sans sursauts ».....	359
9.4 <i>Lyrisme et préjugés : d'Espagnat fait ses adieux au XIX<sup>e</sup> siècle colombien</i> .....	366
9.4.1 Le regard romancé d'un « touriste », la première traduction de R. Ureña pour la BPCC.....	367
Carte 5 : itinéraire du voyage de Pierre d'Espagnat (1897-1898).....	368
9.4.2 Un « touriste » attiré par les richesses minières, un traducteur fidèle à sa stratégie .....	376
Conclusion.....	385
<i>De l'appréhension territoriale à la constitution d'un patrimoine scriptural</i> .....	385
<i>Un regard critique sur la démarche adoptée</i> .....	387
<i>Un regard du passé offrant des perspectives multiples</i> .....	390
Bibliographie .....	395
Index onomastique.....	417
Index des notions .....	423
Annexes .....	425
<i>Table d'annexes</i> .....	427